

C. RENOZ

L'ÈRE DE VÉRITÉ

HISTOIRE DE LA PENSÉE HUMAINE
ET DE
L'ÉVOLUTION MORALE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES AGES
ET CHEZ TOUS LES PEUPLES

LIVRE V

Le Monde Chrétien

Johanisme et Paulinisme

L'excès du mal crée une réaction. — Résurrection de l'ancienne Vérité attendue. — Nom générique de Christ. — Une Israélite, Johana (que l'histoire appellera Jean), essaie de reconstituer la religion d'Israël. — Elle publie des Evangiles, elle a des disciples, ce sont les premiers Chrétiens. — Trahison de Paul, point de départ de la légende chrétienne qui a survécu. — Destruction ou altération des premiers Evangiles, introduction du miracle dans la seconde légende. — Les Gnostiques continuent les premiers Chrétiens. — Triomphe de la doctrine de Paul. — Le Satanisme, règne de l'hypocrisie, du mensonge, de la ruse, opposé au Christianisme vaincu.

PARIS (V°)

ANCIENNEMENT M. GIARD ET E. BRIÈRE
MARCEL GIARD, SUCCESSEUR

LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

1927

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays à Miss Abadam, Présidente de la « *Feminist League* » de Londres
et après elle à celles qui lui succéderont.

L'ÈRE DE VÉRITÉ

LIVRE V

PRÉFACE

Il manque à l'histoire des religions un grand chapitre : celui qui doit être consacré à l'origine réelle du Christianisme. Cette science n'existe pas. Les vraies origines chrétiennes sont inconnues, et les Eglises diverses qui se rallient à ce titre ne désirent pas qu'on les connaisse.

L'histoire réelle du Christianisme n'a rien de commun avec le récit qui nous a été donné sous le nom de Nouveau Testament. Derrière ce Livre, caché par lui, est l'histoire d'un mouvement de rénovation sociale, grandiose, extraordinaire, d'une haute portée, qui brilla sur le monde pendant deux ou trois siècles, mais qui fut renversé, dénaturé et caché par des faussaires qui en firent une caricature grotesque et voulurent avec cela dominer le monde.

Dans ce vaste réseau d'intrigues, que nous allons démasquer, presque toutes les personnalités ont été dénaturées. Le mensonge a triomphé et la réalité a disparu sous l'amas d'absurdités qu'on lui a substituées.

La science religieuse des falsificateurs n'a été qu'une collection de mystères, jamais expliqués clairement, mais remplis de sous-entendus et de malentendus, de paraboles obscures, de rapprochements de termes sans signification, de jeux de mots pour les foules avides d'erreurs.

Il y a cependant, sous ce fatras, quelque chose de grand à étudier. C'est à cette étude que nous consacrons ces pages.

LE MONDE CHRÉTIEN

CHAPITRE PREMIER

PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

Une ère historique commence. Nous pouvons l'appeler « le temps de la folie et de la cruauté ».

La première année de l'Ère, dite chrétienne, a été appelée « *Anno Domini* » (année de la domination).

C'est, en effet, la domination des faibles par les forts, de l'Esprit par la brutalité, qui commence.

Nous sommes à l'aurore d'un monde nouveau, nous allons avoir à rectifier l'histoire mensongère qu'on nous a enseignée et à mettre en évidence le plus terrible des cataclysmes moraux que l'humanité ait subis, la plus grande des révolutions qui, par une antithèse qui est frappante, s'appelle « une religion », alors que son œuvre a été l'effondrement de « LA RELIGION ».

L'Eglise a elle-même, bien souvent, écrit son histoire. Ses adversaires ont eux aussi relaté ses luttes, ses ambitions et ses crimes. Et cependant la vérité qu'il fallait dire n'avait pas encore été écrite. Il restait donc à faire un livre plus utile peut-être que tous ceux qui ont été livrés à l'impression, celui qui devait expliquer comment le mal profond dont souffre l'humanité est venu d'un régime dit religieux, mais en réalité formidablement athée. Terrible histoire que celle qui va nous montrer tout le passé glorieux de la Terre effacé, toute l'intellectualité torturée par un nouveau régime social, fait de bêtise, de cynisme et d'hypocrite justification.

La fin d'un monde

La philosophie de l'homme qui avait étouffé la science de la Femme avait fait naître un tel malaise dans les esprits que partout on attendait un retour à la raison primitive.

La *résurrection* de la Déesse, qu'on espérait, devait faire cesser la domination de l'homme pervers. C'est en ce sens qu'on annonçait « la fin du monde » ; on entendait par là un changement de régime social. Cette attente était devenue générale, quoique les hommes ne la comprissent pas dans le même sens que les femmes, qui les premières en avaient parlé. Les hommes répétaient les mots, les phrases, qui étaient courants dans les conversations, et prenaient pour eux ce qui avait été dit pour l'autre sexe, — d'autant plus que la corruption, qui grandissait avec le despotisme, faisait perdre à la femme son autorité morale.

Plutarque nous apprend que, au moment où Marius — annonçant les Césars — s'apprêtait à bouleverser la constitution romaine, les haruspices d'Etrurie avaient été consultés sur divers prodiges : « Les habiles dans la science des Etrusques déclarèrent que ces prodiges annonçaient l'avènement d'une autre race d'hommes et le renouvellement du monde. Car il y a en tout, disaient-ils, huit générations d'hommes, de vie et de mœurs toutes différentes, à chacune desquelles est assignée une durée que la Divinité détermine par la révolution d'une grande année. Quand l'une prend fin et que l'autre va commencer, il se produit quelques signes merveilleux sur la terre et dans le ciel, montrant clairement, à ceux qui ont étudié et pénétré ces mystères, qu'il est né une humanité différente de celle qui la précède et moins aimée, ou, au contraire, plus aimée des Dieux. »

Ce passage se rapporte à l'année du premier consulat de Sylla (88 avant notre ère).

Dans Ovide, il est dit : « Toute race vivante sera renouvelée et le ciel donnera à la terre une humanité née sous de meilleurs auspices et qui ignorera le crime. Mais celle-là non plus ne conservera pas longtemps son innocence et elle doit la perdre en vieillissant. »

Tous les auteurs du temps étaient hantés de la même idée.

Lucrèce annonce la fin du monde comme prochaine (V, 105).

Sénèque en dit autant (*N. T.*, III, 30), et il annonce que cette humanité condamnée va faire place à une autre plus innocente et plus heureuse, du moins pour un temps. C'est l'ancienne idée des prophétesses dont l'écho était arrivé jusqu'à Rome, — à moins que les Romaines, elles-mêmes, aient fait les mêmes vœux que les femmes israélites, — ce qui est probable.

Virgile annonçait une ère de paix et de félicité à laquelle devait

présider un « fils des Dieux », c'est-à-dire un régénérateur béni par eux dès sa naissance, qui établirait la paix universelle et avec qui naîtrait et grandirait l'âge d'or. On retrouve dans Virgile les idées d'Isaïe (XI, 6 et 7). Dans une églogue, il est dit :

« Une nouvelle série de siècles va commencer : voici venir une Vierge, une nouvelle création descend du ciel. »

L'âge de fer est fini et nous allons revoir l'âge d'or. « Les traces de nos crimes seront effacées et la terre sera délivrée de sa longue épouvante. Le serpent va mourir. » (Eglogue à Pollion.)

Qui sera ce sauveur ? Du temps des Eglogues, c'était « le premier enfant venu de noble race à qui il plaisait à un poète de prédire une belle destinée ». Puis, du temps des Géorgiques, ce fut Octave. « Ah ! que ce noble jeune homme vienne enfin au secours du monde détruit ! Ne lui refusez pas cette gloire. »

Le Sunnite croit que son Mahdi, prophète inspiré, doit vaincre l'Antéchrist, et fonder l'empire universel. Le Chiite continue à croire à l'incarnation future de l'Imam.

Les femmes s'en mêlaient ; des inspirées vivaient dans une exaltation prophétique qui dura pendant toute la crise religieuse qui enfanta le Christianisme.

Rome était pleine de gens qui prophétisaient. On attendait la fin de la terre, soit par le feu (fin physique), soit par un déluge suivi d'une régénération.

Les Oracles sibyllins avaient annoncé un temps de destruction et de ruine, et ce sont eux qui avaient dit la vérité. Bien loin d'être une ère de paix, c'était une ère de guerre qui allait s'ouvrir ; loin d'être le triomphe de la justice, on allait voir l'injustice régner souverainement et répandre partout la douleur et les gémissements. Le mal grandissait et la nouvelle race d'hommes annoncée comme devant régner devait être plus mauvaise que toutes celles qu'on avait vues jusque-là. C'est la puissance romaine qui avait ouvert cette ère du mal qui devait se continuer dans la puissance de l'Eglise et laisser dans l'histoire une tache de boue et de sang.

Les métaphores par lesquelles on avait annoncé la fin du monde avaient été mal interprétées. Ainsi, quand les prophètes avaient dit que les fondements de la terre allaient s'ébranler, cela s'appliquait aux institutions sociales qui allaient être attaquées et détruites, et non au globe terrestre et à ses conditions physiques. Quand ils avaient dit que le soleil, la lune et les étoiles

allaient s'obscurcir et s'éteindre, cela se rapportait aux lumières de l'intelligence comparées aux astres du ciel et qui (suivant l'expression antique) *allaient être mises sous le boisseau* par l'homme pervers. Et c'est bien ce qui se produisit, puisque les conquérants qui arrivaient au pouvoir avaient toujours pour premier soin d'étouffer la pensée, souvent même de faire brûler les livres dès qu'ils prenaient possession du trône.

Toutes les métaphores annonçaient le renversement du « monde intellectuel » et le règne de la brutalité. Ainsi, quand Isaïe dit, apostrophant Babylone : « Brillante étoile, comment es-tu tombée du ciel ? », elle fait une allusion à la ruine du règne de l'Esprit féminin en Chaldée. Ce style était celui de l'époque. Cicéron écrit à Atticus (II, 21), en parlant de Pompée déchu de sa popularité et de sa grandeur : « En effet, il était tombé de la hauteur des étoiles » (*nam qui deciderat ex astris*).

Cérinthe, Juif d'Antioche, avait inventé le *millénarisme* ; il annonçait la fin prochaine du monde et le retour du Christ sur la terre, pour y exercer sur les justes un règne temporel de mille ans, pendant lequel les saints jouiraient ici-bas de toutes les voluptés sensuelles. C'était la doctrine de Krishna mal interprétée, intervertie, donnant au sexe masculin les immunités du sexe féminin.

La Résurrection

En même temps qu'on annonçait un Messie, on annonçait une « résurrection » (mot qui vient de *re-surgere*, surgir de nouveau). Et les bons esprits entendaient par là le retour de la Femme à la vie sociale afin de faire cesser les calamités amenées par le règne de l'Homme. Mais cette idée simple, inséparable de celle du Messie, finit par prendre une forme surnaturelle. La Déesse antique, la Femme du passé éloigné, était devenue pour l'homme un Esprit sans corps. (On l'avait tant représentée par des têtes d'anges munies d'ailes et volant dans les airs !) Aussi la Résurrection que les exaltés attendaient était celle d'un *Esprit* plutôt que celle d'un être réel. Du reste, c'était l'époque du merveilleux le plus extravagant, on croyait à tout excepté au réel. Et cela n'est pas étonnant ; la Femme n'était plus écoutée, n'était plus comprise, et c'est par des divagations qu'on voulait expliquer le verbe lointain de celles qui avaient parlé.

L'idée de la Résurrection de la Femme était partout dans les prophètes ; celle d'une Résurrection surnaturelle n'était nulle part. Et comment y aurait-elle été, puisque les femmes prophétesses ne connaissaient pas le surnaturel que l'homme inventa plus tard ? Mais ceux qui avaient revisé les Ecritures avaient effacé les noms féminins. Dès lors, comment comprendre que c'était d'Elle qu'il s'agissait dans les rêves d'avenir qui avaient été faits ?

Les savants ont considéré l'idée de la résurrection comme une rêverie orientale, parce qu'ils n'ont pas compris le vrai sens du mot *résurrection*, qui est le retour *d'un régime*, non d'un homme.

Il est bien certain que l'idée est orientale. Toute l'Asie, avant l'Europe, a attendu le retour de la Déesse, et nous voyons une croyance mazdéenne affirmer la *Résurrection des morts* (des femmes mortes socialement). Là, ce n'est pas non plus la résurrection des individus, mais la résurrection d'une *autorité*. C'est une idée abstraite dont on fait une idée concrète (1).

Mais la misogynie était si violente dans le cœur de l'homme, à cette époque, qu'il ne voulait pas comprendre cette signification du mot — résurgir — et probablement la niait quand les femmes l'expliquaient. Il voilait, sous une idée absurde, une réalité gênante. Du reste, la femme était déjà assez avilie pour qu'on ne comptât plus sur Elle — ni avec Elle. On l'avait mise à l'écart. « Un oint a été retranché », avait-on déjà dit depuis longtemps. L'homme avait pris le grand rôle dans la société, il avait si bien fait régner ses idées masculines qu'on avait perdu de vue que c'était justement pour cela que le monde féminin attendait un « sauveur » (2).

Dans l'esprit de la Femme, il s'agissait, non d'un être surnaturel, mais d'une femme comme Myriam, comme David, venant une fois de plus formuler la « loi morale », la donnant de nouveau aux hommes ; de là le mot de Ré-demption.

L'*Oint* qu'on attendait pour délivrer « les bons. » n'était pas

(1) Nécató était une grande personnalité, d'une fierté qu'on trouvait intolérable, d'une grande force morale ; « levant sa tête opprimée sous la couronne de fer, dit Jules Bois, elle annonçait l'ère, lointaine encore, où la femme régnerait dans le Ciel et sur la Terre » (*Le Satanisme et la Magie*).

(2) C'est par une interprétation forcée qu'on a vu dans cette phrase de Daniel : « Un oint sera retranché » (IX, 26), l'annonce de la passion et de la mort d'un homme. Le mot *retranché* s'appliquait à la séparation de tout le sexe féminin de la vie sociale, par le système législatif des hommes.

un personnage qui allait ressusciter sous une forme humaine et qui, dans une seule existence, allait souffrir et mourir pour les péchés du genre humain; c'est dans le passé que *l'oïnt* avait souffert et qu'il était mort, on n'attendait pas qu'il ressuscitât pour souffrir de nouveau, mais, au contraire, pour régner dans sa gloire. Les épreuves douloureuses subies par la Femme dans le passé devaient cesser au moment de sa résurrection.

On répète encore tous les jours que les Juifs ne pouvaient comprendre un Messie souffrant et humilié.

Quand on a fait la légende de Jésus, on a rapproché les temps et résumé dans une seule vie ce qui avait duré des siècles. On a fait du passé un futur quand on a annoncé un Messie qui *viendrait souffrir* les douleurs et les humiliations de la Femme.

L'Androcratie romaine

C'est par les yeux, par les trophées, les emblèmes, qu'on faisait entrer dans les esprits l'idée de la gloire masculine, qu'on ennoblissait le *patriotisme*, cette glorification du règne de l'homme et de ses conquêtes. Sur les temples, sur les fontaines, sur les portiques, les théâtres, les marchés, sur le socle des statues, on inscrivait des résumés de l'histoire de l'homme conquérant et triomphant, qu'on faisait glorieuse alors qu'elle était inique. Tous les mâles statufiés avaient des biographies gravées sur le marbre, qui stimulaient les autres, qui créaient l'envie, invitant à la surenchère... Même hors les villes, le long des routes, on trouvait des traces de la glorification du règne de l'homme, et sur les tombeaux les épitaphes en faisaient foi.

On ne voulait laisser perdre aucun fait de la puissance masculine. Quand le Sénat s'assemblait, on rappelait le souvenir de tous les Romains qui avaient participé au pouvoir, et, pour que la trace en restât dans l'histoire, on ajoutait à leur cortège tous ceux dont les aïeux mâles avaient fait quelque chose. La famille, constituée sur le régime paternel, glorifiait, dans des espèces de musées familiaux, les ancêtres guerriers; aux funérailles, on portait leur image faite de cire, en grande tenue et revêtue des insignes du commandement ou du triomphe.

C'est ainsi qu'on enseignait aux masses, à la jeunesse, aux femmes !... à glorifier l'homme; aux esclaves, aux faibles, à le craindre, mais peut-être aussi à le détester.

Et les Femmes, dans ce régime nouveau, étaient aussi avilies que les hommes étaient élevés. Les plus grandes figures féminines, loin d'avoir, dans l'histoire, l'éclat des grands hommes — qui se glorifiaient mutuellement —, étaient enveloppées d'obscurité, le plus souvent anonymes ; leur modestie naturelle les avait diminuées, on l'exagérait encore, tant on les faisait petites (1). Elles paraissent même abjectes, suivant la nouvelle morale qui avilissait la grandeur intellectuelle et ne glorifiait que l'orgueil.

C'est l'époque où la Femme avilie se débattait contre ceux qui voulaient l'asservir. Triste histoire, terrible épopée d'une race de captives et d'esclaves, qui nous montre la Gynécaïa — cette belle harmonie féminine —, comme dit Baschofen, finissant avec Cléopâtre, qui semble marquer la fin du règne de la Femme.

C'est alors que ceux qui protestent contre le régime nouveau vantent les vertus antiques, — celles de l'ancien régime. Les modernes ne doivent pas faire d'anachronisme à ce sujet : la vertu antique ce n'est pas celle de Rome et de la Grèce, c'est celle du « Matriarcat », qui, du temps de Rome et de la Grèce, était déjà antique.

Et, pendant que les Romains affirment ainsi la gloire de l'homme, ils se figurent qu'elle est éternelle. Jupiter, suivant Virgile, leur a donné *la domination qui ne finira pas*. « A tout jamais, suivant Horace, *on verra monter sur les marches du Capitole le Pontife et la muette Vestale*. »

Sera-t-elle toujours muette, la Femme ? Là est la crainte perpétuelle ; aussi, que de crimes pour l'empêcher de parler !...

On construisait des écoles pour enseigner les idées masculines, des théâtres pour amuser le peuple et donner à la nation l'illusion de la vitalité intellectuelle, mais aussi des routes stratégiques pour porter *par les armes* la nouvelle *légalité* aux nations rebelles qui refusaient ce nouveau *Droit*. Singulière éducatrice que Rome, qui enseigne aux hommes l'orgueil et qui appelle le triomphe de la force un *droit* !

Adieu la paix, les lois naturelles, la vie de l'esprit ; tout cela devait sombrer devant « la loi de l'homme », tout cela devait être

(1) Thucydide émet une opinion qui rallie l'approbation de tous nos modernes Philistins : « L'épouse dont on n'entend dire ni bien ni mal hors de sa maison, mérite les plus sérieux éloges. » Pour lui, la femme doit mener une vie végétative qui ne trouble en rien la vie... moins régulière de l'homme.

renversé. L'antique sagesse féminine allait devenir la *virtus* du mâle, sa qualité virile. Mais avec ce renversement naissait l'hypocrisie sociale — et le désordre — ; c'est pourquoi, dès lors, on ne parla plus que par sous-entendus.

Quel martyr que celui des femmes de cette époque, alors que le Romain ne trouvait qu'un mot à dire à celle qui souffrait : « Oh ! que tu me plais dans les larmes ! » Donc la Femme pleurait dans cette société romaine où le mal sous toutes ses formes triomphait. Et Vico a pu dire : « Dans le langage antique, qui dit vaincu dit Femme. »

Ramsès II gravant ses victoires donne au vaincu le sexe féminin.

Tout cela prouve bien que c'est le régime gynécocratique qui finit, c'est l'Androcratie qui commence. Aussi un profond découragement éteint tous les élans de la Femme. On ne trouve presque pas de femmes de lettres dans Rome à cette époque, parce que déjà elles se cachent dans l'anonymat ou se couvrent d'un pseudonyme.

Mais les historiens se plaisent à nous montrer des dévouées, des sacrifiées qui se font le caractère qui plaît à l'homme : Clélie, Lucrece, Virginie, Cornélie, Véturie, Porcie, et cette Arrie que les hommes trouvent sublime parce que, voyant son époux Poetus condamné par Tibère à se donner la mort, elle se frappa la première et lui tendit le poignard en lui disant : *Poete, non dolet.*

Cependant, toutes les femmes ne renoncent pas si facilement à la vie, ni même à la lutte ; seulement, elles vont être prudentes dans les moyens à employer, et Michelet nous dit à propos de leur influence sur l'homme : « Les mœurs se rient des lois à Rome ; la femme est pauvre par écrit ; en fait, elle est très riche, elle agit et gouverne tout. Tullie, Volumnie, Cornélie, Agrippine, nous montrent assez qu'ici elles sont reines, tout comme les Marozia, les Vanozza du moyen âge. Ce sont elles qui, par deux fois, minèrent Rome en dessous. Au moment où celle-ci frappait Carthage, repoussait l'Orient, elles lui défaisaient sa victoire, introduisaient la nuit, dans la ville endormie par l'orgie orientale, y mettaient le cheval de Troie. La beauté de louage, la grande Dame puissante, à elles deux changeront le monde. » (*La Bible de l'Humanité*, p. 408.)

Non, ce n'est pas la Femme qui va changer le monde, c'est

l'homme. C'est lui qui va prendre la place prépondérante partout et avilir la Femme, sans comprendre l'énormité de son crime.

L'homme prend chez les Romains une si haute dignité que l'on donne au fils qui naît quatre noms, le neuvième jour de sa naissance : *nomen*, *prænomen*, *cognomen* (surnom), *agnomen* (second nom).

Quant aux filles, on leur donne seulement un numéro d'ordre.

Depuis César, Rome vivait plongée dans un abîme de douleur. Plus de confiance, ni dans la loi ni dans les mœurs. Partout régnait un égoïsme féroce ; les dévastations, les massacres, les coups de fouet, les viols de femmes étaient choses courantes.

Le césarisme considérait les esclaves comme les ennemis publics (*hostes*).

Sous Auguste, on décida que, si un maître était assassiné, tous les esclaves vivant chez lui seraient mis à mort, sans distinction de sexe. En un jour on en égorgea 400.

Caligula, Claude, Néron, étaient des fous tenus en échec par une philosophie qui était elle-même plus folle que sage. C'est la censure des écrivains qui représentait l'opinion, qui faisait dans ce monde dissolu ce que fait *la Presse* dans le monde moderne.

Mais l'Empire romain ne cessa pas un instant d'être inquiété par les protestations des opprimés, les plaintes des femmes, répétées par les hommes mécontents, toujours prêts à la révolte.

Dans la Rome impériale, où le burlesque donnait la main à l'horrible, il était défendu de rappeler le régime gynécocratique et la gloire passée des femmes. Ovide, pour avoir parlé de l'âge d'or, mourut exilé à Tomes, près de la mer Noire. Il vivait au siècle d'Auguste.

Les dogmes étaient noyés dans la foule innombrable des superfétations parasites et des rêveries des rabbins, des Hermès, des Hiérophantes. Dans ce chaos, toute vérité disparaissait, on avait perdu toutes les anciennes connaissances et, dans la foule des nouveaux dieux, on avait perdu la notion de la vraie Divinité Féminine.

« Le silence, dit Jamblique, était l'unique culte rendu à l'*Unité individuelle* » (l'entité féminine).

Pendant ce temps-là, on masculinisait tous les anciens titres pour donner à l'homme toutes les puissances.

Depuis qu'on avait annoncé qu'*une vierge allait enfanter, une*

Emperière dont on annonçait le retour, cette place à prendre hantait le cerveau des hommes, et c'est ce qui fit adopter le mot *empereur* (masculin d'*emperière*) qu'on appliqua à une caste nouvelle de dominateurs, qui fondèrent l'Empire romain. Auguste le premier prit ce titre qui jusque-là avait indiqué le privilège sexuel de la Femme.

Mais, s'il avait pris le nom, il n'avait pas pu prendre, en même temps, l'organisation physiologique et psychique de l'autre sexe. Si bien que ce règne nouveau de l'homme ne fut qu'une parodie de plus — et la plus infâme ; on allait voir la corruption romaine descendre du haut des sept collines impériales et inonder le monde.

Les sectes juives et israélites

La mauvaise traduction du *Sépher* en grec avait jeté un nouveau ferment de discorde dans le monde.

D'altération en altération, le sens des mots hébraïques devenait de plus en plus incertain, ce qui amena de violentes disputes sur l'interprétation qu'on donnait au *Sépher*. Car, pendant qu'on altérait ainsi les textes, il y avait la loi orale, la primitive tradition, que se transmettaient toujours les fidèles Israélites.

Ceux-là voulaient l'imposer, la faire entrer dans l'explication des textes. Ceux qui avaient intérêt à dissimuler la vérité niaient l'existence de cette loi, rejetaient l'ancienne tradition et voulaient qu'on s'en tint aux explications grossières données dans la nouvelle rédaction des Livres.

Plusieurs sectes naquirent de ces disputes, entre autres celle des Pharisiens et celle des Sadducéens.

Les Sadducéens

Les Sadducéens étaient l'élite intellectuelle et morale de la nation, ceux qui conservaient les saines idées de la science antique et cherchaient à empêcher l'invasion du surnaturel. Ils ne croyaient ni à l'au-delà, ni aux esprits, ni aux anges (Actes, XIII, 8).

Ils voyaient l'immortalité dans la durée du principe de la vie chez la Femme, dans son intégrité vitale, et non dans une existence future qu'ils niaient. Ils ne voyaient, dans ce que les Pharisiens appelaient l'âme, qu'une conséquence de l'organisation

du corps, une faculté passagère qui devait s'éteindre avec lui. Et ils montraient que le *Sépher* n'avait nulle part annoncé une immortalité postérieure à la vie actuelle. Ils rejetaient toutes les écritures revisées ou ajoutées par les Prêtres pour introduire des croyances nouvelles (1).

Les Sadducéens s'alliaient aux Samaritains qui avaient conservé intacts les enseignements du *Sépher*.

Ils formaient une aristocratie dont l'influence ne s'étendait pas sur le peuple corrompu et disposé à admettre toutes les erreurs nouvelles ; aussi le nombre des Sadducéens n'était pas grand, mais c'étaient les premiers de la nation.

D'après les *Actes des Apôtres* (V, 17), Caïphe, le Grand-Prêtre du 1^{er} siècle, faisait partie de cette secte, ainsi qu'Ananias. Prideaux pense que cette secte, qui était la religion des grands, a fini à la destruction de Jérusalem ; il ajoute qu'il n'en est plus parlé depuis ce temps-là.

D'après Fabre d'Olivet, le nom donné aux Sadducéens dérive de Shad, qui exprime diffusion, propagande, et aussi la nature productrice dont la mamelle est le symbole. Ce nom signifie proprement « physicien ou naturaliste », c'est-à-dire savant. Mais le *Talmud* prétend que les Sadducéens ont tiré leur nom de Saddoc, qui aurait été leur fondateur, et qui était le disciple d'Antigone Sochoeus, qui vivait peu de temps après Alexandre.

Les Pharisiens

Les Pharisiens, plus nombreux, étaient composés de gens plus préoccupés de paraître que d'être des êtres supérieurs. Leur nom signifie, en général, ce qui est élevé, illuminé, glorieux, illustre. Il dérive de la racine *Aor* (la lumière), régie par l'article *Phe*, qui exprime l'emphase ; de là *Phoer*, une auréole, une tiare (peut-être

(1) C'est pendant la grande lutte pour le droit paternel que l'homme nie les conditions physiologiques de la Femme, et prétend que son âme à lui est immortelle aussi. Ainsi il déplace la source de l'immortalité, qui n'est plus, pour lui, dans la Femme, mais dans le principe qui engendre, lequel, il est vrai, se perpétue à travers la descendance.

Il se revêt de la gloire de la Divinité, et cette idée est défendue avec un tel fanatisme par les hommes que Platon dit : « La croyance à l'immortalité est le lien de toute société ; brisez ce lien et la société disparaît. »

Il s'agit, bien entendu, de la Société masculine, car la Société gynécocratique avait nié l'immortalité *surnaturelle* et donnait à ce mot *immortalité* un sens physiologique.

aussi phare). Les docteurs lui donnent une autre origine ; ils font venir *Pharisiens* de *Phares* qui signifie *séparer*, ce qui indique qu'ils se sont séparés des anciens orthodoxes — appelés *Am ha-aretz*, le peuple de la terre, qu'ils regardaient avec un souverain mépris.

Ce sont donc des orgueilleux qui créent une fausse aristocratie, basée sur une prétention hypocrite de posséder une sainteté supérieure à celle des autres. Ils se donnaient comme des êtres dignes de vénération et d'admiration. Ils étaient fort unis entre eux et donnaient à leur vie tous les dehors de la sainteté. Ils se piquaient d'une extrême exactitude dans la pratique de la Loi (non celle du *Sépher* mais celle d'Esdras) ; ils donnaient la dîme, non seulement des gros fruits (Matth., XXIII, 23 ; Marc, VII, 2), mais encore des moindres herbes, du cumin, de la menthe, du millet. Ils avaient un très grand soin de se laver, de purifier leur corps, leur vaisselle et tous leurs meubles. C'étaient des pratiquants fanatiques de la religion judaïque ; ils observaient le Sabbat juif avec scrupule, ils jeûnaient souvent et affectaient de porter des totaphoth ou téphilim ; on appelait ainsi des écriteaux contenant quelques passages de la Loi (d'Esdras), attachés sur le front, ou au bras gauche, suivant le précepte des Prêtres d'avoir toujours la *Loi de Dieu* devant les yeux ou entre les mains.

Le peuple était plus favorable aux Pharisiens qu'aux Sadducéens, à cause de leur extérieur de grande piété (Josèphe, I, IV). Dans *Matthieu* (VI, 2-5-16), on nous dit : « Les Pharisiens donnaient l'aumône en public, ils priaient dans les places, ils se jaunissaient le visage pour paraître plus grands jeûneurs ; c'eût été leur faire injure que de les toucher étant impur ; et ils tenaient pour tels non seulement les Gentils et les pécheurs publics, mais tous ceux qui exerçaient des professions odieuses. Enfin, la plupart ne montraient de la dévotion que par intérêt. Ils séduisaient par leurs beaux discours le peuple ignorant et les femmes qui se privaient de leurs biens pour les enrichir ; et, sous prétexte qu'ils étaient le peuple de Dieu et dépositaires de sa Loi, ils méprisaient les Grecs et les Romains et toutes les nations de la terre. »

C'est pour cela qu'ils ne voulurent pas payer le tribut aux Romains lorsqu'ils en dépendirent.

Ils joignaient aux textes de la Loi les traditions des Prêtres, qui se propageaient sans écritures (Josèphe, Ant., L. XIII, ch. II),

et dont certaines, sous prétexte d'expliquer les livres, en cachaient le sens et y mêlaient quantité de superstitions.

Les Pharisiens admettaient la résurrection des corps ; ils croyaient aux anges et aux esprits surnaturels et voyaient dans les Ecritures un sens spirituel ; ils traitaient d'allégories toutes les antiques vérités qu'ils ne voulaient plus admettre.

Les Pharisiens ont été continués par les spiritualistes religieux, les Sadducéens par les matérialistes scientifiques.

Les Esséniens

En face de ces deux sectes rivales, une troisième se forma qui arriva à compter 4.000 membres d'après Philon et Josèphe, et qui était infiniment plus instruite et plus sage ; ce fut celle des Esséniens.

Ces sectaires considéraient que le spiritualisme des Phari-siens tombait souvent dans des visions ridicules, mais que la science des Sadducéens paraissait trop sèche ; ils prirent un terme moyen ; ils conservèrent la lettre et le sens matériel à l'extérieur et gardèrent la tradition et la loi orale pour le secret du sanctuaire.

Les Esséniens formèrent, loin des villes, des sociétés particulières dont le caractère fut celui de la tradition gynécocratique et théogonique, — ce qui nous fait croire que cette secte se forma de ce qui restait des fidèles Israélites. On trouvait des Esséniens partout où il y avait des Israélites, ce qui nous fait supposer que c'était des tribus détruites qu'ils s'étaient formés.

Livrés à l'étude de la Nature, ils ne s'occupaient ni de la politique de leur pays, ni du sacerdoce de la religion juive. Ce peu d'ambition et leur préoccupation des choses de la morale nous confirment dans l'idée que c'était une secte féministe.

On faisait d'eux le plus grand éloge.

C'est en Judée, en Syrie, en Egypte qu'on les rencontrait surtout. Attirés par l'éclat de l'Ecole d'Alexandrie, ils s'établirent près de cette ville sur un mont qu'ils appelèrent *Moria* et qui fut leur principale retraite.

Moria, qui deviendra *Maria*, est une forme altérée du nom de *Myriam*. *Moria* signifiait alors *la lumière réfléchie, la splendeur*.

On a toujours cru que c'était parmi les Esséniens que la loi orale de *Myriam* s'était conservée, cette science primitive, cette

tradition secrète, que les chercheurs modernes étudient avec tant de curiosité.

On s'est demandé qui avait été le fondateur de la Société des Esséniens, et jamais on n'a trouvé un nom à proposer ; ce fut une fondation anonyme, donc féminine ; les femmes seules exagèrent à ce point la modestie, l'homme signe toujours ses œuvres. Une multitude de faits le prouvent :

1° L'enseignement donné, qui est la continuation de celui des Prophétesses et des anciennes Prêtresses. Les Esséniens, en effet, passaient pour des Prophètes.

2° Leur préoccupation de se cacher à l'époque où la femme est persécutée, de se constituer en société secrète, après la captivité.

3° Leur attitude vis-à-vis du pouvoir masculin qu'ils condamnaient, proclamant que « la foule impure des Juifs n'était pas le vrai peuple de Hévah » (Strauss) ; leur soin de s'éloigner des agitations effrénées des hommes, de leurs querelles oiseuses, bruyantes et puériles, surtout celles qui régnaient entre les Sadducéens et les Pharisiens. L'insistance qu'ils mettent à parler de « la misère des temps » à une époque où l'homme triomphe, où la femme est vaincue.

4° Leur opposition au culte masculin des Juifs, l'abolition qu'ils font des pratiques extérieures et brutales instituées par le sacerdoce des Lévites, l'épuration de ce culte, la condamnation des sacrifices d'animaux.

En cela les Esséniens se trouvaient d'accord avec toutes les femmes qui avaient déjà rejeté la religion masculine (voir la 1^{re} Surate d'Isaïe, Amos, V, 21, Osée, VI, 6, Michée, VI, 6, Jérémie, VII, 22, enfin encore Isaïe, LVIII et suivants). Le même esprit de sagesse de toutes ces femmes se retrouve dans la secte des Esséniens, « où s'est réfugié tout ce qui restait alors de religion sincère et de vraie force morale chez l'ancien peuple de Hévah ».

5° Les Esséniens ne laissaient à l'homme aucun franc arbitre, aucune liberté de choisir dans aucune de ses actions. L'homme dépendait de la *Raison Divine* qui règne dans la Femme et qui devait diriger ses jugements (1). C'est de là qu'est venue la discussion sur le *libre arbitre*, dont on a fait une question de métaphysique, alors qu'elle n'était, d'abord, qu'une question

(1) L'abbé SIONNET, *Introduction à la Sainte Bible*, p. 281.

de psychologie sexuelle impliquant la subordination de l'homme à l'esprit féminin (1).

Les Esséniens connaissaient les propriétés des simples, guérissaient par une sorte de magnétisme physique et psychique tout à la fois, enseignant les lois de la Nature aux malades qui les appelaient, leur faisant connaître les aphorismes de leur haute morale, soignant l'âme autant que le corps.

On croit que le mot *Essénien* vient de *Hasidéens* qui signifie en hébreu *saints*. De *hassidim* (ou *hasidim*) on aurait fait *Sâh-ah* (soigner), ou bien il viendrait de *Asah*, guérir. Mais il peut venir aussi de *Hâshah*, « se taire », *Hashaïm*, « qui cherche le silence ».

Leur manière de vivre était sans luxe et sans orgueil, ne voulant ni serviteurs, ni esclaves, vivant en communauté et s'habillant de pur lin blanc. Ils s'occupaient de divers métiers, d'agriculture, mais surtout d'éducation. Ils mettaient leurs biens personnels en commun et les revenus de leurs travaux entre les mains d'administrateurs électifs qui présidaient à l'entretien de l'ordre et aux œuvres de charité.

Leur pureté est restée proverbiale, puisqu'on les appelait « les Purs » (*Pulchra*, dont on fera *Pulchérie*, nom féminin qui n'a pas de masculin).

L'historien Josèphe rapporte que la secte se partageait en deux branches : l'une qui vivait dans les collèges d'Engaddi, sur les bords de la Mer Morte (ancien refuge des Amazones grecques), et l'autre répandue dans les villes, mêlée à la population, exerçant des métiers, militants moins austères, mais cependant astreints aux règles de l'ordre.

Les Esséniens étaient persécutés par les Judéens orthodoxes

(1) JOSÈPHE, livre XIII, chap. IX, 520, dit : « Il y avait parmi nous trois diverses sectes touchant les actions humaines ; la première des Pharisiens, la seconde des Sadducéens et la troisième des Esséniens.

« Les Pharisiens attribuaient certaines choses à la destinée, mais non pas toutes, et croyaient que les autres dépendent de notre liberté, en sorte que nous pouvons les faire ou ne pas les faire.

« Les Esséniens soutenaient que tout, généralement, dépend de la destinée et qu'il ne nous arrive rien que ce qu'elle ordonne.

« .. Et les Sadducéens, au contraire, nient absolument le pouvoir du destin, disant que ce n'est qu'une chimère, et soutiennent que toutes nos actions dépendent si absolument de nous que nous sommes les seuls auteurs de tous les biens et de tous les maux qui nous arrivent, selon que nous suivons un bon ou un mauvais conseil. Mais j'ai traité particulièrement cette matière dans le second livre de la *Guerre des Juifs*. »

de Jérusalem, qui les poursuivaient « au nom de la loi de Moïse » et les classaient parmi les idolâtres, comme du reste tous ceux qui n'admettaient pas leur dogme. « Un prophète ne peut venir de Galilée », disait le Sanhédrin, parce que les Esséniens occupaient surtout la Galilée et la Samarie.

Les Esséniens furent imités par des groupes masculinistes. Nous retrouvons leur organisation dans des couvents d'hommes sortis des sectes qui se formèrent dans les siècles suivants, mais qui n'auront des Esséniens que la forme, — non l'esprit. Ces faux Esséniens n'avaient pas de femmes parmi eux, passaient une partie de leur temps en prières et en méditations comme les cénobites bouddhistes ou chrétiens, et prétendaient s'interdire toute volupté. (Il y avait cependant, d'après Josèphe, des Esséniens mariés.)

Cette secte de faux saints s'était formée sous l'influence bouddhiste.

Origine lointaine du Christianisme

Dans un autre livre, nous avons fait l'histoire de l'origine secrète de la Bible.

Le Christianisme aussi a une origine secrète que nous allons dévoiler dans cet ouvrage. Mais, pour comprendre le mouvement qui le provoqua, il faut remonter aux écrits des Prophétesses qui furent les premières à l'annoncer.

Toute la littérature des *prophètes* est messianique ; c'est une continuelle exhortation adressée au peuple pour l'engager à revenir à Hévah, c'est-à-dire au régime gynécocratique qui doit ramener la paix et la prospérité (1). Chaque événement malheureux pour les femmes est suivi de lamentations, de déchirements, de menaces et de promesses.

Durant la période d'anarchie et d'usurpation qui précéda la ruine de Samarie, *Osée* exprime l'espoir que le royaume d'Israël acceptera le culte de Ihaveh et se soumettra à la maison de Daud (David) (qui personnifie le régime féminin).

(1) « Que Hévah juge les extrémités de la Terre, qu'elle donne la puissance à son roi et exalte la force de son oint » (I Sam., 2-10 ; I Sam., 12, 3-5 ; 16-6 ; 24-7, II ; 26-9, 10).

C'est la première fois que l'idée du Messie apparaît, du temps de Samuel, donc avant David, dont le règne fut une affirmation du pouvoir féminin déjà attaqué.

Rappelons que le nom de David est la traduction du nom hébreu Daud, — nom féminin qui était celui de la dernière souveraine qui fut martyrisée à Jérusalem après y avoir régné 33 ans.

Son nom reste dans l'histoire du peuple d'Israël pour caractériser le règne de la femme, le régime gynécocratique dont l'unique Divinité est la Déesse Hévah, devenue par des altérations successives Ihaveh.

D'autres femmes décrivent l'idéal de bonheur et de paix qui suivra la réunion des deux royaumes et tracent le portrait de l'homme juste et pieux qui amènera cette heureuse réconciliation. Mais ces espérances n'étaient jamais réalisées, et le royaume d'Israël devait être à jamais détruit et pour longtemps dispersé avant le retour du règne de la Femme encore attendu. Michée promet que de Bethléem Ephata sortira « le Régent d'Israël », parce que Daud (David) était de Bethléem. On avait aussi gardé l'idée que le sauveur d'Israël serait un *Isaïde*, nom d'Isa la Grande.

Jérémie indignée dit : « Ils serviront Ihaveh et leur *Roi* (c'est-à-dire Reine) David, que je leur susciterai. » Elle montre Rachel, l'ancêtre d'Ephraïm, sortant de sa tombe près de Ramah et pleurant la perte de ses enfants. Jérémie annonce aussi « que David aura une progéniture juste, et qu'il ne lui manquera jamais *un* successeur assis sur le trône de la maison d'Israël » (3, 3; 15, 18).

Après le retour de la captivité, on avait adopté l'usage de lire publiquement le *Livre de la Loi*, et plus tard aussi celui des Prophétesses (devenues des prophètes). C'est en entendant cette belle littérature, ces idées élevées, que l'imagination se frappa et s'enthousiasma pour les promesses de grandeur et de gloire qui devaient être réalisées par le futur Messie. On cherchait à les faire naître par une sorte de suggestion ; ces prédictions devenaient des ordres à exécuter. On voyait dans les prophètes quelque chose de surhumain, l'imagination les ayant grandis de siècle en siècle. Les Prophétesses devenaient des personnages extraordinaires, des voyantes qui avaient annoncé les choses futures, leurs écrits étaient regardés comme des oracles qui ne pouvaient pas manquer de s'accomplir, tant est grand le prestige qui s'attache aux idées qui émanent de l'esprit féminin.

Quand la Rome brutale de l'Homme fut à l'apogée de sa colossale puissance, quand le despotisme masculin eut fait naître

une époque d'orgie et de sang, on se souvint de la vieille prédiction annonçant qu'*une vierge belle et pure comme la lumière relèverait l'espoir d'une race déchue.*

La vieille tradition populaire, perpétuée à travers la mémoire des hommes, annonçait qu'une Femme Messie devait paraître sur la Terre d'infamie. « Une Vierge viendra qui écrasera la tête du serpent et régénérera la race coupable. »

C'est le Shilo de Jacob (1) ;

Le Messie des Oracles ;

Le Christos des Chrétiens.

C'est le retour de la Vierge-Mère, qui est au fond de toutes les Théogonies.

Les Druides, avant le Christianisme, élevaient dans les forêts de la Gaule un autel à la Vierge *qui doit enfanter.* (Mais ce qu'elle enfante, ce n'est pas une créature vivante, c'est un livre, c'est une doctrine.)

Les Chinois attendaient le *Saint* que devaient mettre au jour les régions occidentales de l'Asie.

Les Brahmanes soupiraient après le glorieux avatar de celle qui devait *purger le monde du péché,* et le demandaient à Vishnou.

Dans les livres de la Sybille de Cumès (contemporaine d'Homère-Héméra), que lisaient les Romains, et qui étaient si jalousement et si *politiquement* gardés, on lisait que l'âge d'or devait être rendu à la Terre par la Vierge Divine.

Christ

Avant de commencer l'histoire du Christianisme, il faut savoir d'où vient le nom qui va servir à désigner la doctrine et dont la signification a été si dénaturée par les prêtres des religions modernes.

Burnouf, dans son livre *La Science des religions*, dit (p. 84) :

« Avant d'aborder la question des monuments figurés, je dois encore appeler l'attention du lecteur sur le nom même de *Christ* et sur la qualité de *roi* qui l'accompagne. C'est un point controversé parmi les Chrétiens dès l'origine de l'Eglise, les uns enten-

(1) Jonathan, disciple d'Hillel, traduit *Shilo* par Messie et *Sehebet* par principauté ; d'après le Talmud paraphrasé par Onkalos, il y a : « Juda ne sera pas sans quelqu'un revêtu de l'autorité suprême, ni sans scribes des fils de ses enfants jusqu'à ce que le Messie vienne. »

dant cette qualification dans son sens réel, les autres dans un sens figuré, personne ne pouvant dire pourquoi le Christ l'avait reçue et conservée, quand on savait que les Juifs ne la lui avaient donnée que par dérision. »

Quelle est donc la signification de ce nom ? C'est l'ancien mot sanscrit *Créyas* qui signifie suprématie. L'être appelé *Crî*, c'est l'être suprême (mais terrestre); il indique la suprématie de la Déesse et, par extension, tout ce qui vient d'Elle, comme le bonheur, la bonté, désignant alors « le bonheur suprême », « la bonté suprême ».

Il se met devant les noms de femmes et leur donne un caractère d'élévation : *Crî-Krishna*. Ce mot entre dans la formation d'une quantité de noms, tels ceux-ci donnés à Vishnou-Krishna :

Crîdhara, le porteur de bonheur.

Crîpati, l'époux de la Déesse *Crî*.

Crîvatsa, nom de la figure mystique formée de quatre boules en croix et considérée comme un signe de prospérité.

Crîvatsabhrî, portant sur sa poitrine le *Crîvatsa*.

Mais, si ce terme a glorifié la femme aimée, il sert, en même temps, à avilir la femme détestée, la femme jalouée, il devient alors une ironie, on en fait le mot *chriein* qui signifie oindre. La personne sacrée, *Crî*, devient alors celle qui a reçu l'onction (1).

C'est dans la réaction masculine, qui met sur le plan sexuel ce que les femmes mettent sur le plan spirituel, que le mot *Chri* changea de signification; il ne représenta plus l'Esprit Féminin, mais le sexe féminin qui reçoit une onction, une imprégnation.

On avait dénaturé tous les mots à l'époque du Phallicisme bacchique et mis l'obscénité partout. Déjà, aux Indes, la femme qui recevait le soma recevait l'onction, elle était l'*oint*.

Les femmes à qui on l'appliquait — par ironie sans doute — pour leur rappeler le rôle que l'homme leur destinait lorsqu'elles voulaient prendre leur élan vers les choses spirituelles, devaient considérer ce terme comme une injure. En effet, il servait à les désigner comme le vase qui sert de réceptacle, le « vase sacré », le « vase d'élection », etc.

C'est par l'onction que les femmes consacraient ceux qui les

(1) On trouve le mot *oint* dans Samuel (I Rois, II, 10) : « Le Seigneur relèvera la corne de son oint »; dans Psaumes, II, 2, XXIII, 8; Jérémie, IV, 20; Daniel, IX, 26; Habacuc, III, 3.

servaient. Mais d'abord ils ne la recevaient pas, ils la donnaient. Avec le temps, les idées s'obscurcissent; l'homme, prenant la place de la femme et sa suprématie, voulut aussi recevoir une onction, de là le sacre des rois.

Dans les Psaumes, on trouve le mot *oint* pour désigner celui qui conduit le peuple au nom de Hévah. On y représente les hommes comme des conjurés contre Hévah et contre son *oint* (II, 2). On espère que Hévah délivrera son *oint* menacé (XX, 7; XXVIII, 8). « Regarde la face de ton *oint*, tourne le visage en arrière » (CXXXI, 17) (1).

Ce sont les Psaumes qui, dans le monde hellénique, avaient mis le nom de Christ dans toutes les bouches. Ce nom était devenu un idéal flottant, quelque chose d'imprécis, renouvelé plusieurs fois, mais qui n'avait plus de figure concrète. C'était Krishna, c'était David, c'étaient toutes les grandes femmes qui avaient été crucifiées.

« J'allumerai, dit Hévah, une lampe pour mon *oint* » (CXXXII, 17).

Ces expressions étaient-elles dans le livre primitif, ou y ont-elles été introduites par ceux qui en firent la revision ? C'est très probable.

Dans le récit fait dans le livre de Samuel, l'« oint », c'est David. Quand ceux qui revisèrent les livres voulurent représenter Saül comme un roi, c'est lui qu'ils appelèrent « oint », oubliant sans doute la signification primitive du mot. Et puis, quand cette appellation sera masculinisée, on la justifiera en créant un nouveau genre d'onction, répandant sur le front le Saint Chrême.

Tout cela constituait une comédie destinée à donner à l'homme l'apparence de la sainteté féminine, et cela devait, peu à peu, faire perdre de vue la signification réelle des choses, d'autant plus que, dans ces travestissements de la pensée, les hommes ne prenaient jamais pour eux que la signification glorieuse des idées, laissant au sexe féminin la signification outrageante qu'ils y avaient ajoutée.

En syriaque, l'« oint » est appelé Mesha, ou Meshiha; en hébreu Meshiah. C'est de là qu'on fait le mot *Messias* en latin (Messie).

(1) Il est donné aussi au peuple d'Israël (I Paralipomènes, ch. 16, v. 22; Psaume 104, v. 15).

Et ce mot *Messias* semble être le substantif de *Missa*, féminin de *Missus*, participe passé passif de *Mittere* (mise). (Celle qui est mise sur la table ou sur l'autel du sacrifice, *la sainte table*.) C'est ainsi que, par une confusion fréquente, on arrive à désigner la table par le mot *mesa*.

Mais ces expressions devaient être des mots mal vus à l'époque dont nous nous occupons ; on devait les exclure du langage correct et décent parce qu'ils exprimaient un outrage au sexe féminin.

Le Çri sanscrit vient de la langue celtique, c'est l'abréviation de Kyrie, nom donné aux Déesses, les Val-Kyries.

Ce mot, devenu Kyria en grec, désignera l'être suprême au féminin. Il est resté dans la liturgie catholique, « Kyrie ». Les Grecs le masculiniseront et en feront Kyrios, que l'on traduit par *Seigneur*. Mais primitivement ce mot n'existe qu'au féminin.

En Grèce, le Kri celtique fut représenté par un monogramme formé de deux lettres grecques, le χ (chi) et le ρ (ro), enlacées.

La terminaison féminine I n'y est pas représentée, mais elle était conservée dans les traditions.

Ce symbole était adopté par un parti nombreux. On le trouvera sur les monnaies d'Hérode le Grand. (Voir le médaillon juif de Madden.)

Mais ce vocable va encore changer de signification en se complétant par l'annexion de nouvelles lettres. Au Chri primitif, on ajoutera *stos* et nous aurons *Chri-stos*.

Voici l'origine de cette modification : La plupart des grandes Déesses de l'antiquité avaient été crucifiées. Krishna est représentée crucifiée dans le temple de Madura. Daud (David) fut crucifiée sur le Mont des Oliviers, mais n'en mourut pas, puisqu'elle dit elle-même dans les Psaumes : « Ils ont percé mes pieds et mes mains. » On crucifie des femmes en masse dans la forêt de Dodone à l'époque des Bacchanales, et, pour comble d'ironie, c'est sur leur signe sacré, le tau (τ) que les Déesses portaient à la main comme signe de suprématie, qu'on les clouait.

Le tau (qui devint la croix) représentait d'abord l'*Arbre de vie*, le grand secret de l'origine de l'homme trouvée par une femme, la grande Myriam-Hathor, — qui avait été tant persécutée et

trahie à cause de cette découverte dont on gardait le souvenir dans les « Mystères de Jérusalem ».

A propos de cette première signification du tau, S. Bernard dit, dans son livre *La Révélation* : « L'arbre de la sagesse, de la connaissance, l'arbre symbole de vie divine et de salut, est devenu l'arbre de la croix, symbole d'infamie et d'humiliation. La réaction contre le principe féminin est accomplie. Le symbole de l'arbre devient le terme mystérieux et caché, mystère du mystère qui attend son heure marquée pour sa révélation » (*La Révélation*, p. 86).

En grec, la croix se dit *stauros* ; on ajouta ce mot au monogramme $\chi\rho$ et cela fit Chri-stauros. C'est ce terme qui devint Christos.

C'est parce que les femmes étaient crucifiées sur leur signe sacré, le τ qu'elles portaient à la main, qu'on les appela d'abord Christophoros, — et cela signifia Chri « qui porte sa croix » (*Χριστοφορος*).

Sophie Bernard dit encore à ce sujet (*La Révélation*, p. 192) : « Mais si cette seconde signification, celle de mort et de sacrifice, a prévalu, et si elle se change enfin en celle de supplice, de honte et de péché, ne faut-il pas voir en cela une indication de plus qu'il y avait là-dessous la haine d'anciennes idées et de principes qu'on réprouvait maintenant, et que la croix n'était plus pour l'homme des temps ultérieurs que le souvenir de cette doctrine féminine et de son ancienne suprématie religieuse et spirituelle qu'il anathématisait dans le symbole de la croix, devenu l'instrument d'infamie et de condamnation ? »

Ces explications étaient nécessaires pour nous faire comprendre la véritable signification de la doctrine qui va s'appeler *le Christianisme*.

Le premier Christianisme

Qu'est-ce alors que le Christianisme ?

Ce ne fut évidemment pas la doctrine qui triompha sous Constantin. Ce fut un enseignement donné par quelques initiés formant un parti violemment persécuté et dont le souvenir fut effacé par la doctrine qui triompha plus tard.

Il y eut donc deux Christianismes :

Le premier (le vrai), qui est aujourd'hui inconnu, — et le second

(le faux), qui s'édifia sur ses ruines, avec ses matériaux utilisés, mais mutilés.

Ils ne se confondent pas, ils sont en opposition complète.

Burnouf dit (*La Science des religions*, p. 83) : « C'est un fait connu de tout le monde que dans les premiers temps du Christianisme il existait une doctrine secrète transmise par la voie de la parole et en partie peut-être par l'écriture. Cet enseignement mystérieux excluait d'abord ceux qu'on appelait *catéchumènes*, c'est-à-dire les païens convertis, mais non encore instruits dans les choses de la foi et n'ayant pas reçu le baptême.

« Une fois chrétiens, ils n'étaient pas pour cela initiés aux plus profondes doctrines, car celles-ci se transmettaient, en quelque sorte, de la main à la main entre les hommes dont la foi ardente était éclairée par une *intelligence* plus vive ; à ce titre, ils pouvaient devenir docteurs à leur tour, instruire et diriger la masse des fidèles.

« Sur quel point de doctrine portait le mystère ?

« C'est une question qu'il est presque impossible de résoudre *a priori* et que l'étude des textes peut seule éclairer. On est néanmoins en droit de penser que le voile du secret couvrait, comme les Mystères d'Eleusis, les parties les plus profondes *de la science sacrée* et celles qu'il eût été le plus dangereux de découvrir à tous, au milieu du monde païen, dans une société chrétienne composée de personnes pour la plupart ignorantes.

« Vint-il un temps où la doctrine cachée cessa de l'être ?

« On s'accorde généralement à dire qu'après Constantin il n'y eut plus de tradition secrète dans aucune Église, ni en Orient ni en Occident.

« C'est à cette époque que l'Église sentit le besoin de fixer ses principes essentiels dans une profession de foi désormais invariable qui les mît à l'abri des attaques de ses ennemis.

« Ce fut l'œuvre d'Eusèbe (268-338) pour la partie historique et du Concile de Nicée (325) pour le dogme. L'un et l'autre accomplirent leur tâche sous l'impulsion et presque par l'ordre de Constantin.

« Les premiers siècles abondent en renseignements de toutes sortes. Il y en a de trois espèces, les livres, les rites primitifs de l'Église conservés ou abolis, et enfin les monuments figurés tels qu'il s'en trouve un si grand nombre dans les catacombes de Rome. Les doctrines — surtout quand elles sont mystérieuses —

sont quelquefois exprimées avec plus de netteté dans les cérémonies du culte que dans les livres. Ceux-ci, d'ailleurs, peuvent n'offrir que la pensée personnelle de l'auteur — ou la tradition comme il l'a comprise. Il n'en est pas de même des prières, des formules de foi et des autres parties du rituel, qui, devant se reproduire constamment dans le lieu saint, peuvent être justement considérées comme exprimant la pensée commune (primitive). Quant aux monuments figurés, ils sont naturellement symboliques et faits pour parler aux yeux ; ils sont comme autant de comparaisons et de souvenirs pleinement intelligibles pour les seuls initiés et ne livrant au vulgaire que la partie la plus superficielle de ce qu'ils veulent exprimer ; rapprochés des livres et des formules, ils répandent sur eux une lumière inattendue, et, se répétant de siècle en siècle, ils peuvent quelquefois nous conduire aux vraies origines de tout un ordre d'idées ou de faits. »

Il est hors de doute que l'enseignement donné par les premiers Chrétiens était celui des lois de la Nature, tel qu'il avait été donné dans les Ecoles Pythagoriciennes. Du reste, il existait encore des Ecoles de ce genre au commencement de l'ère actuelle, puisque Justin, martyr, raconte qu'à cause de son ignorance de quatre sciences préparatoires (l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie et la musique) on refusa de l'admettre comme candidat à une de ces Ecoles.

Donc, la science primitive, cachée dans les Mystères, avait cependant toujours été enseignée. La secte des Esséniens, dont Daniel peut être considéré comme le fondateur, sort de l'Ecole Pythagoricienne.

Burnouf le constate ; il nous dit (p. 112) : « En dehors des Ecritures, il y avait aussi, dans le Levant, une doctrine secrète, transmise verbalement dans certaines Ecoles dissidentes et dont l'identité avec celle des *Apocryphes* a été mise en lumière. Les gardiens de cette tradition étaient, durant les siècles antérieurs à notre ère, les deux sectes appelées les *Esséniens* et les *Thérapeutes*. Les premiers étaient en Judée et habitaient particulièrement les bords de la Mer Morte ; ils y étaient nombreux. Au temps de Josèphe, on en comptait 4.000. Ils avaient pour méthode d'interpréter allégoriquement la Loi mosaïque, ce qui les conduisait à ne point reconnaître les interprétations officielles des

rabbins et à substituer, à la caste des prêtres, un sacerdoce universel (féminin). Ils n'enseignaient point en public leur doctrine secrète et ne parlaient jamais que par paraboles ; leur morale avait pour base l'abstinence pour soi-même, la charité pour les autres, l'égalité des hommes et la négation de l'esclavage. Un lien étroit les unissait aux Alexandrins ; ils connaissaient leurs livres, parmi lesquels il y en avait un intitulé *La Science de Salomon* (1) qui leur était familier. La doctrine essénienne et sa transmission orale forment donc un passage qui conduit de la doctrine des *Apocryphes* à la doctrine secrète des Chrétiens.

« Aux Esséniens de Palestine répondaient les Thérapeutes d'Égypte. C'était, comme eux, une sorte d'anachorètes d'un caractère tout à fait oriental. Ils vivaient dans les monastères, s'occupant de commenter la Loi et les prophètes, de composer et de chanter des hymnes ; ils faisaient la prière au lever et au coucher du soleil ; dans celle du matin, tournés vers l'Orient, ils demandaient d'être éclairés par la lumière intérieure (l'intuition). (Cette prière est un salut au soleil et un effort fait en soi.) Ils avaient des symboles profonds et cherchaient la *science du secret*.

« Eusèbe et Jérôme les considéraient comme chrétiens ; mais Philon en fait une secte juive. On ignore cependant l'origine de ces deux sectes. Nous trouvons les Esséniens dans l'histoire au milieu du II^e siècle avant notre ère ; mais, à cette époque, ils se présentent comme une secte déjà fort ancienne, opposée aux Sadducéens (masculinistes) et se donnant pour rôle de conserver une tradition orale et secrète, différente de la tradition mosaïque des rabbins et destinée à la remplacer un jour. Nous savons de plus, par Eusèbe, par saint Epiphane et par saint Jérôme, qu'il existait chez les Juifs une pareille tradition orale longtemps avant le II^e siècle, transmettant les mêmes idées qui furent adoptées par les Esséniens et les Thérapeutes et finalement par les Chrétiens. »

Si l'on étudie attentivement les livres du canon hébreu (masculin), on n'y trouve aucune trace de cette doctrine.

Est-il nécessaire de faire remarquer que l'antique tradition

(1) Pendant plus de mille ans, une foule de livres contenant des règles de sagesse pratique ou même d'art manuel ont été mis sous le nom de Salomon.

conservée par ces Esséniens était celle des Féministes, leur science, leur morale, leur loi, en opposition avec celle que les Rabbins appelaient *mosaïque*, c'était celle qui avait été donnée par Myriam dans le *Sépher* et qu'on avait si soigneusement cachée ?

C'est cette science secrète, cette morale cachée, cette loi persécutée qui est le fond de l'enseignement des premiers Chrétiens, qui s'intitulaient *Christiens*.

Tout cela est antérieur au personnage que la légende appelle Jésus, et en opposition avec sa doctrine.

Ce n'est pas un homme qui révèle cette science et cette loi, puisqu'elle existe depuis une haute antiquité, c'est un parti, — une secte si l'on veut, qui la conserve et l'enseigne.

Johana

C'est au milieu de la préoccupation générale de cette époque qu'une femme s'éleva qui vint prêcher le retour à l'ancienne doctrine israélite et la restitution de la science antique.

Cette femme s'appelait Johana ; ses disciples s'intitulent eux-mêmes *Mandaïe de Johana*. Les Mandaïtes sont ceux qui croient au Manda de hayyé (esprit de vie), littéralement *connaissance de la vie*.

On dit aussi « Chrétiens de saint Jean », depuis qu'on a masculinisé le nom de cette femme.

Mais, nous l'avons déjà dit, ils ne s'intitulaient pas *Chrétiens*, mais *Christiens*.

La doctrine de Johana a pris le nom de *Sabéisme*, comme celle des anciens Iraniens et comme celle des Ethiopiens dont cette secte va restaurer la morale.

Donc les premiers Chrétiens sont des *Sabéens* (mot dérivé de *sabba*, *baptistes*).

Le nom de baptiste vient de ce que les hommes avaient l'habitude de se purifier tous les huit jours pour se présenter *purs* à la Déesse.

Dans la confusion des explications modernes, on nous dira que Johana représente le *Feu sacré*. Sa fête, célébrée le 24 juin — le jour le plus long de l'année —, est destinée à perpétuer la gloire de sa lumière spirituelle. C'est pour cela que, depuis dix-neuf cents ans, on allume les feux de la Saint-Jean.

C'est la grande fête du peuple, *le grand jour*, ou *jour du Soleil* (1).

Johana, comme une multitude de noms de femmes, vient de la racine *Ana* ou *Hana*. Précédé de la lettre idéographique *Iod*, il devient *Io-hana*. *Ana* est un nom kaldéen qui signifie *Ciel* ou lumière astrale ; on disait *Anima mundi*, d'où vint *Anaitia*.

Ana-Kanya est un nom ésotérique qui signifie « Vierge de lumière » (Cailleux, *La Judée en Europe*). En roumain, Jeanne est encore *Iana*. Nous trouvons aussi *Juana* et *Ivana* — d'où *Ivan*. C'est le nom symbolique de la Femme.

La colombe qui représente le Saint-Esprit est appelée *Iona* en hébreu.

Et, parmi les surnoms donnés à Johana, nous en trouvons un qui rappelle ce principe de lumière spirituelle : c'est *Saint-Jean-de-Luz*.

Le mot *Yoni* en sanscrit, — d'où *Yonijas*, — qui a la même racine, est porté par les partisans du Principe féminin.

La naissance et l'enfance de Johana

D'après les antiques traditions d'Iran, recueillies par Abulfarage, Zerdasht, le restaurateur du Magisme, homme de science, grand astronome, annonça sous les premiers successeurs de Cyrus et peu de temps après le rétablissement du Temple qu'un *Enfant divin*, appelé à changer la face du monde, naîtrait d'une Vierge pure et immaculée dans la région la plus occidentale de l'Asie (2).

(1) Le Solstice d'été (Saint-Jean) a dû servir de fête, célébrant la Divinité, longtemps avant saint Jean ; on a dû substituer son nom à d'autres noms plus anciens

Burnouf fait remonter les deux fêtes du Solstice ;— Noël et Saint-Jean — à 7.000 ans.

Pour lui, saint Hélié a succédé à Hélios — le Soleil — saint Démétrius à Déméter ou Cérés, la sainte Vierge à la Vierge Minerve, qui fut l'aurore, etc.

(2) Autour de la statue de Kwan-Shi-Yin, on lit l'inscription suivante : « *Le Sauveur universel de tous les Êtres vivants* ». Kwan-Shi-Yin (femme-messie), sauveur des nations, fut le « créateur », l'artisan du monde. En lui était la vie et la vie fut la lumière des hommes. Ce sauveur apparaîtra comme Maitreya (Messie) durant la 7^e race. Cette croyance et cette attente sont universelles dans tout l'Orient. C'est une forme du 7^e Principe (dernière création, génération). C'est un agrégat synthétique de tous les esprits. Il est l'auto-manifesté.

Or cette prédiction ne pouvait se rapporter qu'à Johana. C'est bien elle qui est *Jean le Divin, Jean de Dieu, Jean bouche d'or*.

L'histoire du *petit saint Jean* a précédé celle du *petit Jésus* — qui en a été la copie.

Elle est racontée dans l'Évangile selon Luc. Dans le chap. I, tous les versets de 1 à 25 s'y rapportent, puis de 57 à 80. Une coupure est faite au milieu de cette histoire pour y introduire une copie maladroite s'appliquant à Jésus.

La famille de Johana

Les Évangiles nous parlent souvent des frères et sœurs du *Seigneur*. Or le mot *Seigneur* a été introduit dans les Écritures par saint Jérôme, dans sa *Vulgate*, au iv^e siècle. Quel était donc le mot antérieur que ce terme est venu remplacer ?

En remontant aux origines, c'est-à-dire aux étymologies, nous avons montré que c'est le mot *Çri* ou *Kri*, sanscrit, abrégé du grec *Kyria*, qui indique toujours une suprématie. On explique ailleurs que c'était le nom des déesses gauloises : Val-Kyrie. Ce mot, dans le grec moderne, signifie Ma-dame. On lui a donné un masculin, *Kyrios*. Mais c'est le féminin seul qui est resté dans la liturgie catholique.

C'est Johana qui est appelée par ses disciples « *Kyria* », et, quand on dira dans les traductions modernes « les frères du Seigneur », cela signifiera les frères de Johana, qui avait aussi des sœurs.

Jacques est son frère, Jude est sa sœur (Jude, c'est Judith), André et Pierre sont ses fils, Simon est le fils de Jude, donc le neveu de Johana.

Dans les Évangiles revisés, Pierre est encore appelé « fils de Johana ». Chez les premiers Chrétiens, l'enfant porte encore le nom de sa mère.

Quant au père de Pierre, il n'apparaît pas, il a un rôle effacé ; cependant, nous avons pu le découvrir.

Dans le *Dictionnaire des Sciences religieuses* de Lichtenberger, nous lisons au mot Jean-Baptiste, après avoir rappelé la vie de Jean :

« Josèphe, dans sa biographie, nous parle d'un autre ermite, nommé Banus, qui fut son *maître*, pendant quelques années et s'était acquis par son genre de vie, tout à fait analogue à celui

du Baptiste, un grand renom de sainteté et de sagesse. Il y a pourtant, sous la ressemblance du costume et des habitudes, cette différence entre Jean et Banus, que celui-ci ne poursuit qu'un but de sanctification personnelle par des ablutions et des privations volontaires, et que celui-là est surtout préoccupé des péchés et du salut de son peuple. Aussi le premier n'est-il qu'un moine assez parent des Esséniens, tandis que le second se rapproche des anciens prophètes. »

Cet ermite que nous voyons près de Johana fut évidemment son associé dans la vie et le père de ses enfants.

Comment Johana devint Jean-Baptiste

C'est sous Tibère, qui régna de l'an 14 à l'an 37, que Johana s'éleva comme une réformatrice, prêchant l'antique morale naturelle et le règne prochain de « Hévah », la Femme, ressuscitée à la vie sociale, ce qui irritait beaucoup les masculinistes. Elle voulait qu'on se préparât à cette résurrection par la réforme des mœurs. Elle prêchait aussi la « justice » ; elle ajoutait à son enseignement des rites, invitant ceux qui venaient l'entendre à recevoir *le baptême du feu*, ce qui voulait dire l'initiation aux Mystères.

L'idée cachée au fond de ce mythe venait d'un fait de haute science enseigné par les Prêtresses dans les Temples, mais où seuls étaient admis les initiés.

« Le besoin du secret, dit Burnouf, fut un des besoins aujourd'hui les mieux constatés de la primitive Eglise.

« Le centre duquel ont rayonné toutes les religions de la Terre est donc la *Théorie d'Agni*. »

C'est-à-dire la glorification de l'amour féminin qui engendre le *feu sacré*, — l'Esprit divin.

Quand les masculinistes écriront, plus tard, la légende relatée dans leurs Évangiles (les synoptiques), ils feront de Johana Jean-Baptiste, et de son « baptême par le feu » un baptême par l'eau, laissant croire qu'il s'agissait d'une ablution (*baptisma* en grec) dans le Jourdain, supposant que l'âme se lave quand on lave le corps. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissait. Le baptême de Johana avait une signification symbolique. Nous savons déjà que l'eau représentait le principe opposé au feu et que le feu symboli-

sait l'Esprit. L'eau qui est son contraire représentait l'ignorance, l'erreur et le despotisme, c'est-à-dire tout ce qui éteint l'Esprit et fait l'obscurité. Le grand déluge symbolique — mis dans le passé de l'évolution humaine — représentait déjà l'effort tenté par les hommes pour éteindre la lumière de l'Esprit féminin. Depuis, une multitude de légendes s'étaient propagées, rappelant ou amplifiant ce symbolisme.

Une secte dont nous allons bientôt citer le fondateur et étudier la doctrine, prenait le contrepied de tout ce qu'avait dit la Femme, renversant par ironie, et aussi par ignorance, toutes les vérités cachées dans les symboles. C'est cette secte qui vint dire : « c'est l'eau qui purifie ». C'est que l'eau, symbole de l'ignorance qui éteint les lumières, était le domaine du dieu mâle dans l'ancienne mythologie : Poseïdon, Neptune, et on créa le baptême *par l'eau*, par opposition à la purification spirituelle *par le feu*.

On retrouve donc, au fond de ces disputes sur les rites, les luttes de sexes, éternellement entretenues par le malentendu qui résulte de l'ignorance de la loi qui régit la différence de polarisation sexuelle.

Les hommes se mirent à baptiser « par l'eau », et l'on fit remonter à Jean-Baptiste l'introduction de ce système. Les ablutions étaient un souvenir du grand déluge symbolique dans lequel on avait représenté les hommes submergés pendant que la Déesse surnage dans la barque d'Isis qui porte le monde : *Fluctuat nec mergitur*. Et ceux qui renversent tout diront alors que Christos est un poisson. Puis, dénaturant l'idée qui s'attachait au symbole, les Prêtres, qui représentaient le déluge comme une punition, prétendirent calmer la colère « des dieux » en jetant dans les flots des victimes expiatoires, des enfants, et c'est ainsi qu'on arriva à baptiser les enfants pour les purifier des fautes des pères.

Dans l'évolution des idées de l'antiquité, la vertu expiatoire de l'eau suit une gradation déterminée. Celle de la mer, qui primitivement avait symbolisé le grand déluge, passait pour plus efficace. A son défaut, on employait celle des fleuves ; c'est pourquoi toutes les grandes religions masculines avaient leurs fleuves saints : le Gange, le Nil, le Jourdain sont célèbres sous ce rapport dans la mémoire des hommes.

Cependant, les historiens nous disent qu'on fut obligé de supprimer le baptême par immersion et l'*ospasmos* ou baiser

baptismal, parce que tout cela provoquait la raillerie des contemporains.

Une des ruses des imposteurs qui renversèrent le premier Christianisme fut de mettre dans la bouche de Jean des propos qui n'ont aucun rapport avec sa doctrine; ainsi on lui fait dire: « Pour moi, je baptise d'eau pour vous porter à la repentance » (Matth., III, 11).

Puis on crée l'équivoque autour de la personnalité divine et on nous représente « Jean » voulant mettre « le Père » à la place de l'antique Déesse Hévah. On lui fait dire :

« Afin que nous ne restions pas les fils de la fatalité et de l'ignorance, mais pour que nous devenions ceux de l'élection et de la science et que nous obtenions le pardon des péchés commis, on prononce sur ceux qui doivent être régénérés et qui se sont repentis de leurs péchés, *le nom de Dieu, le Père et le Seigneur de tous*, et ce nom EST SEUL prononcé par celui qui conduit à l'eau, celui qui doit recevoir l'ablution. Car personne ne saurait dire *le nom inexprimable* (l'antique Hévah dont les Juifs ne prononçaient jamais le nom), et, si quelqu'un osait lui donner un nom, il se tromperait infailliblement. Cette ablution est appelée « illumination », parce que ceux qui apprennent ces choses sont éclairés dans leur esprit. »

Tout ceci n'est, au fond, qu'une parodie de la doctrine des initiés dans laquelle on a introduit les mots *Père* et *Seigneur de tous*, alors que Johana, qui appelait la Divinité « Sophia », ne voulait pas d'autres dieux que la Déesse-Mère « Hévah ».

La doctrine initiatique des premiers Chrétiens a été conservée dans les Ordres secrets; on la retrouve dans le rituel des Rose-Croix dont nous parlerons plus loin.

La secte qui trahit le premier Christianisme, composée d'hommes vulgaires et ignorants, fit de Johana un personnage adapté à leur taille, lui donna leurs idées et mit dans sa bouche des propos violents contre les Pharisiens et les Sadducéens, qui étaient les intellectuels du temps, alors que ce sont eux qui tenaient ces propos.

Dans Matthieu, ch. III, 7, on fait dire à Jean: « race de vipères ». On appellera Jean « fils du Tonnerre ».

On nous le montre comme attaquant avec âpreté les grands, auxquels il donnait tous les vices. Il inquiéta ainsi le tétrarque de la Galilée et de la Pérée, Hérode Antipas, fils d'Hérode le

Grand, qui l'emprisonna d'abord, puis le fit mourir, dira-t-on. La manière dont sa mort est racontée dans les Evangiles a pour but de faire croire que c'était un personnage odieux aux femmes. Autre preuve psychologique qui nous fait comprendre que Jean était Johana —, car c'est toujours en déléguant à des femmes leurs haines et leurs vengeances que les lâches font attaquer celles qu'ils n'osaient pas sacrifier eux-mêmes. On raconte que c'est la fille d'Hérodias, femme de Philippe, frère d'Hérode, qui demanda sa tête (Matth., chap. XIII, 1 à 12), et que c'est vers l'an 30 que la décollation de Jean-Baptiste eut lieu.

Or nous ne croyons pas à cette mort, — parce que nous avons la conviction que Jean l'Evangéliste et Jean le Baptiste sont deux formes masculinisées de la même femme, — laquelle, après avoir été emprisonnée à Jérusalem par Hérode, fut envoyée en exil — à l'île de Pathmos, où elle écrivit l'*Apocalypse* — dans un âge avancé, on dit à 95 ans.

La réalité historique de ce personnage ne peut pas être mise en doute — d'abord parce qu'Elle a laissé des livres ; ensuite parce qu'une multitude d'auteurs du temps se sont occupés du Christianisme primitif qu'elle a fondé, et l'ont nommée ; enfin parce que l'historien Josèphe, qui ne connut pas Jésus, connut Johana et lui consacra quelques lignes dans son *Histoire des Juifs*. Les voici :

Josèphe, *Histoire des Juifs*, L. XV, chap. VII, p. 781 : « Plusieurs Juifs ont cru que cette défaite de l'armée d'Hérode était une punition de Dieu à cause de Jean surnommé le Baptiste. C'était un homme de grande piété, qui exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, et à recevoir le baptême après s'être rendu agréables à Dieu en ne se contentant pas de ne point commettre quelques péchés, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme. Ainsi, comme une grande quantité de peuple le suivait pour écouter sa doctrine, Hérode, craignant que le pouvoir qu'il aurait sur eux n'excitât quelque sédition, parce qu'ils seraient toujours prêts à entreprendre tout ce qu'il leur ordonnerait, crut devoir prévenir ce mal pour n'avoir pas sujet de se repentir d'avoir attendu trop tard pour y remédier. Pour cette raison, il l'envoya prisonnier dans la forteresse de Machera, — et les Juifs attribuèrent la défaite de son armée à un juste jugement de Dieu d'une action si injuste. »

Si ce qu'on appelle la décollation de Jean-Baptiste avait eu

lieu réellement, Josèphe l'aurait raconté. Au lieu de cela, on trouve que le texte primitif de cette citation a été altéré. Finalement, on l'a rendu par ceci (*Antiquités Juives*, XVIII, 5, 2) :

« Redoutant l'éloquence et la popularité de Jean, car les Juifs étaient prêts à suivre tous ses conseils, Hérode trouva bien meilleur de prévenir tout mouvement populaire, et de le faire périr, que d'avoir, une fois la révolution déchaînée, à gémir sur la catastrophe. »

Nous ne savons pas si c'est Josèphe qui a masculinisé Johana, ou si ce sont les reviseurs qui ont remanié son livre, les mêmes, sans doute, qui y ont intercalé un passage sur Jésus.

C'est pour effacer la personnalité de Johana et la supprimer de l'histoire qu'on raconte la mort tragique de Jean-Baptiste. Mais l'histoire de Jean se déroule après cet événement avec d'autres surnoms : l'*Ancien*, le *Presbyte*, l'*Evangeliste*, etc.

M. Leblois, dans *Les Bibles*, nous dit (t. VII, p. 22) : « Il y eut dans les temps apostoliques plusieurs Jean ; le *Nouveau Testament* seul en connaît six ; comme il y a eu plusieurs Jacques, plusieurs Simon ou Siméon, plusieurs Marie, etc. »

Les Livres sacrés

Les apôtres de Johana avaient des Livres sacrés au nombre de quatre. Le premier s'appelle le *Divan* et traite de la « chute des Anges » et de la création de l'homme. Le second, nommé *Sedra Ladam*, est le livre d'Adam ; le troisième, *Sedra Yahya*, est la révélation de saint Jean ; le dernier, *Cholastech*, contient l'ensemble des cérémonies religieuses.

Nul doute à avoir : Johana est bien le fondateur d'une doctrine et l'instaurateur d'une religion, et cette religion, c'est le Christianisme primitif.

Or n'oublions pas que Jona, Johna ou Johana est un nom féminin dont on fera un masculin plus tard, Johannes. Du reste, la psychologie vient toujours à notre secours pour nous faire retrouver le sexe des auteurs.

Nous savons que les « Chrétiens » furent d'abord ridiculisés et outragés. L'accueil fait aux livres de Johana par les masculinistes va nous montrer qu'il s'agit bien ici d'une lutte de sexes.

Le mot *Divan*, qui sert de titre à son premier livre, est un mot resté dans les langues, mais il sert bien plus à désigner un siège

allongé sur lequel on se couche qu'à désigner un livre sacré (1).

Ce mot, dérivé de *Dêva* ou *Divā* (la Déesse), employé pour désigner le livre (on donne à la chute des anges un double sens), est resté comme une ironie : la Dêva tombée, avilie, est devenue *le Divan*.

Autre exemple : Le Christos mystique, l'Être sacré, prend, dans la doctrine des premiers Chrétiens gnostiques, le nom de Sophia, — la sagesse féminine. Or le mot Sophia eut le même sort que le mot Divan. Après avoir désigné la Femme dans sa suprême sagesse, il arriva à désigner le meuble sur lequel l'homme aimait à la voir étendue, — le sofa. Et ceci s'appelle *faire litière* d'une doctrine.

Mais les femmes ne se laissaient pas attaquer sans répondre. On leur attribue l'idée de donner à ce meuble un autre nom : *canis pedes* (d'où canapé), chien à mes pieds (d'après Fabre d'Olivet, *Les Vers dorés*).

La psychologie, qui est la clef de l'histoire, nous donne encore bien des lumières sur la personne de Johana.

D'abord le silence fait de son temps sur sa personnalité. Le silence d'écrivains qui avaient vécu *avec Jean*, de son temps, est significatif.

Papias se sert de l'*Apocalypse* et ne cite pas Jean. Polycarpe, qui utilise presque tous les livres du *Nouveau Testament*, ne cite pas une fois l'Évangile de Jean, lui, le disciple de Jean à en croire Irénée.

Remarquons, du reste, combien la question de l'auteur est partout, dans les Livres sacrés, la question discutée. Il n'est pas un prophète dont la vie soit laissée au grand jour ; on sent partout la préoccupation du plagiat, — du démarquage. On ignore qui a écrit la *Sagesse*. On supprime Myriam et Daud. Mais, si on supprime les auteurs, on garde les œuvres, qu'on met au nom d'un homme qui se déclare inspiré par Dieu.

Cependant, il dut exister un parti qui défendait Johana et voulait perpétuer sa mémoire, puisqu'on trouve de vieilles gravures du moyen âge qui représentent Jean sous les traits d'une femme. Dans une d'elles, il y a une inscription qui dit :

(1) Divan, terme qui sert encore chez les Arabes, les Turcs et les Persans, à désigner des recueils littéraires qui renferment les œuvres de certains auteurs : c'est ainsi qu'on dit le Divan de Hafiz, le Divan de Djelaleddin Roumi, etc.

« Quand vous vous rassemblez, je serai au milieu de vous. » Dans une autre se trouvent onze disciples réunis, -- la Vierge Marie est au milieu d'eux, elle tient le livre et les instruit.

Sabatier, dans un article qu'il consacre à Jean dans le *Dictionnaire des Sciences religieuses* de Lichtenberger, dit (t. VIII-IX et t. VII, p. 173) : « Il est digne de remarque que le nom de Jean ne revient dans les synoptiques qu'avec des reproches que les rédacteurs ne cherchent pas à atténuer par le souvenir de ce que le même apôtre serait devenu plus tard. Il y a là un singulier contraste avec l'image du disciple bien-aimé, qui se penche sur la poitrine de Jésus, reçoit ses confidences intimes, semble seul le comprendre quand tous les autres se méprennent, de ce disciple idéal enfin *qui se cache* et se dévoile en même temps dans le 4^e Évangile. Cependant, les Actes des Apôtres nous montrent Jean à côté de Pierre.

« Paul le rencontre encore à Jérusalem, et il nous confirme le rôle prééminent de Jean à cette époque dans la première communauté chrétienne (Gal., II, 9). Il était le 3^e membre du triumvirat apostolique. A partir de ce moment, il disparaît pour nous dans le nuage mystérieux de la tradition ecclésiastique, sous lequel il est bien difficile de le reconnaître *et de constater son identité.* »

*Appréciation des écrits de Jean
dans le Dictionnaire des Sciences religieuses
de Lichtenberger (p. 177)*

Le Christianisme y apparaît élevé au-dessus des antithèses judéo-chrétiennes et pauliniennes, à une hauteur où tous les contrastes et toutes les oppositions se fondent dans l'unité d'un spiritualisme et d'un mysticisme d'une incomparable sérénité.

Un second caractère de cette littérature johannique, c'est d'être anonyme et mystérieuse. La première épître est sans adresse ni signature.

Dans les deux autres, l'auteur se nomme du nom indéterminé de *πρεσβυτερος*. On discute pour savoir ce que cache le nom de « la Dame élue » à qui la seconde est adressée. Les manières mystérieuses de parler ne manquent pas non plus dans la troisième (7 et 9). Dans le quatrième Évangile, l'auteur, présent partout, reste toujours invisible et impénétrable ; tout en se montrant, il se cache et s'enveloppe de voiles.

Enfin, le XXI^e chapitre, qui est un appendice de l'Évangile, offre le même caractère. Les témoins qui doivent garantir le récit de leur maître ne se nomment pas et ne se laissent pas deviner.

On remarquera que cet anonymat persistant n'est pas un simple accident, mais un système; comme dans toutes les écoles mystiques, le mystère semble être ici un devoir de piété. Si on consulte la tradition ecclésiastique, nous n'obtenons pas beaucoup plus de lumière.

L'appendice du quatrième Évangile nous montre un cercle de disciples entourant et appuyant le maître principal et ajoutant pour les Eglises leur garantie à ses affirmations.

Il faut donc supposer à Ephèse, vers la première année du second siècle, un cénacle mystique, une école johannique d'où nos écrits sont issus. Il est remarquable que c'est de cette même région qu'était partie l'Apocalypse trente ans auparavant. Nous persistons à affirmer que ce livre et le quatrième Évangile ne sont pas sans relations intimes. C'est une autre question de savoir s'ils ont été rédigés par le même auteur.

On ne pourrait le soutenir qu'en supposant dans la vie de Jean, le voyant de Pathmos, une révolution si radicale et si entière qu'elle ne pourrait guère tenir dans le cadre psychologique d'une seule existence humaine. On trouve dans l'*Apocalypse* le genre de piété mystique qui s'est développé plus tard à Ephèse; mais, une fois ce point réservé, il faut reconnaître que le style, les idées, le point de vue général, tout le reste enfin, décèle un autre horizon religieux, une autre éducation et une autre époque.

Chose étrange et singulière, nous rencontrons dans la tradition une donnée nouvelle qui vient compliquer encore ce problème déjà si obscur.

Nous rappellerons, en effet, que la tradition ecclésiastique des premiers siècles connaît à Ephèse, vers la fin du premier siècle ou le commencement du second, deux personnages du nom de Jean : l'apôtre et le presbytre. Plusieurs Pères, comme Jérôme, les ont confondus; d'autres, comme Eusèbe, les ont distingués. Il sera toujours bien difficile de faire la part qui peut revenir à chacun d'eux.

Epîtres de Jean

L'idée inspiratrice et le sentiment particulier qui résonnent sous toutes les lignes et en font l'unité, pour ne pas dire la mono-

tonie, cette idée, exprimée dans le 1^{er} verset, c'est la réalité et l'incarnation de la parole de vie dans la personne du Christ, qui se communique et se propage par la foi dans tous les croyants. D'un autre côté, toute la richesse de cette communion et de cette foi vivante se manifeste dans l'Amour, le commandement nouveau qui résume et accomplit tous les autres. C'est cette prédication répétée qui a valu à son auteur le surnom d'apôtre de l'Amour.

A quels lecteurs l'épître est-elle adressée ? Ils restent aussi mystérieux que l'auteur lui-même.

La lettre, sans nul doute, est encyclique, adressée aux membres dispersés de l'Eglise, *ad dispersos*, comme l'épître de Jacques qui, précisément, porte cette indication chez Victor de Capoue.

Le seul point un peu plus clair, c'est la tendance hérétique combattue par l'auteur. Deux erreurs sont signalées et combattues avec énergie. La première est un libertinage mystique qui, croyant posséder par l'extase gnostique le Père et le Fils, n'avait plus aucun scrupule moral et prétendait ne plus connaître le péché (1, 8, 10).

La seconde est le docétisme, qui niait le Christ venu en chair, et que l'auteur déclare être proprement la doctrine de l'Antéchrist.

La seconde épître est plus qu'une énigme. Dans cette phrase (en grec), on se demande où est le nom propre et même s'il y en a un ; on peut traduire en effet de trois manières :

« L'Ancien à l'élue Kyria », ou encore « L'Ancien à la Dame Electée », ou enfin « L'Ancien à la Dame élue », sans aucune désignation.

Ce qui paraît certain, c'est que le billet n'est pas adressé à une personne particulière, mais à une communauté cachée sous cette personnification, l'épouse du Seigneur.

De cette manière seulement, on comprend qu'il puisse lui dire que ses enfants sont connus et aimés de tous et faire entendre en même temps qu'il en est qui sont tombés dans une grave hérésie.

On fera mourir Jésus le 14 Nisan parce que c'est lui qui sera sous-entendu par le titre Seigneur, qui appartient à Jean (Kyria).

Si Jean lui-même avait tenu la plume, on pourrait s'étonner du rôle qu'il se donne dans sa narration, de la supériorité d'intelligence et de foi qu'il attribue à tous ses compagnons. Il serait difficile de mettre l'humilité parmi ses vertus.

Jean l'Ancien, le presbyte d'Ephèse, c'est celui des Sociétés secrètes. C'est à Ephèse que Jean a publié son Evangile. Là, on l'appelle aussi Jean le Majeur.

L'Eglise Johannite

Les fidèles Israélites avaient gardé dans leurs temples tout le système sacerdotal des Mystères.

Leurs Eglises étaient régies par un *Conseil des Anciens* (les Mères ou Matrones), appelées en grec *Presbyteroi* (qui voit loin), expression que nous retrouvons chez les Celtes qui appellent la Voluspa *Celle qui voit l'universalité des choses*. Jean se qualifie de Presbyte. Ce sont les *Mères* qui sont appelées *Vénérables*. Le mot vénération vient du génitif de Vénus, *Veneris*.

Près des Presbyteroi étaient des surveillants, appelés en grec *Episcopoï*.

L'évêque, c'est le *primus inter pares*. Il peut devenir le chef d'une Communauté. (Ces fonctions de vénérables et de surveillants sont restées dans les Mystères modernes (Loges de Saint Jean) qui continuent le culte antique.)

Dans cette Eglise primitive, on trouve aussi des diacres et des diaconesses (1).

L'enseignement est symbolisé par l'eau vive (la Science).

Jean dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront pour lui. » (Les falsificateurs ont mis « couleront de son ventre ».)

C'est cette eau qui devint l'eau bénite des Catholiques.

Les premiers Chrétiens avaient aussi pour emblème une croix, symbole antique et varié.

C'est le tau. Dans Ezéchiel, la mort frappe ceux qui n'ont pas la marque *tau* sur le front.

C'est l'*Aspa*, croix de saint André. C'est l'union de la Rose et de la Croix des Rose-Croix représentant le feu sacré, *Agni*, l'élément mystique et divin.

Pour eux, la croix est l'emblème de l'espérance. Les Latins

(1) Ce titre donné à la femme Christ ou Déesse qui enseigne les lois de la Nature, Diaconesse, est resté dans l'Eglise jusqu'au VII^e siècle. Les Gnostiques l'ont toujours employé. Il se décompose ainsi : *dia*, jour, *Konos* ou *Conus*. Les auteurs modernes donnent une signification exotérique à ce dernier mot : *s'empreser à travers*.

en font *spes*, c'est-à-dire espoir. C'est l'espoir du Juste (la femme) de renaître à la vie sociale.

On inscrivait sur les tombes : *in spem resurrectionis*, la tombe symbolisant toujours la mort morale des femmes.

Dans les initiations et les cérémonies du culte des premiers Chrétiens, on avait le baiser de paix que les Francs-Maçons ont conservé dans leur initiation.

Enfin, le symbole de l'Eucharistie était le fond même du culte.

Tout cela sera imité, copié par les Néo-Chrétiens qui en feront une Eglise nouvelle, l'Eglise catholique romaine.

Les femmes jouaient un grand rôle dans l'Eglise primitive.

Les fonctions sacerdotales ne pouvaient être remplies que par des femmes, dont la présence était indispensable dans les Mystères. Qu'auraient signifié « le baiser de paix » sans elles, et les « saintes espèces », les autres secrets liturgiques, tous basés sur la loi de la vie sexuelle féminine et sur le Saint-Esprit qui y prend sa source ?

Parmi les femmes chrétiennes de la première heure, il en est qui composent des hymnes qu'on chante encore : telles Eucharistie, Falconie, Elpis. Ce sont donc elles qui apportent à la Religion leur activité intellectuelle.

Les Sabéens célébraient quatre grandes fêtes par an : la première était consacrée au renouvellement de leur baptême (initiation), la seconde à la naissance de Johana, la troisième à sa mort, et la quatrième à la commémoration de sa grande intuition — que les naïfs appellent son miracle.

La fête du Miracle, qui est très importante, a pour but de célébrer le souvenir de la destruction d'un monstre que Johana avait tué sur les bords du lac de Tibériade en Galilée.

A cette époque, les Sabéens qui le peuvent font le pèlerinage de Tibériade et se rendent à l'endroit où, dit-on, le monstre fut tué. Ceux qui ne peuvent faire le voyage célèbrent la fête chez eux.

Ce monstre, c'est l'erreur et l'ignorance, que la lumière de l'intuition vient mettre en fuite.

Toutes les femmes qui ont été favorisées de la grande intuition en ont fait l'objet d'un Jour Sacré, — ou lui ont consacré un monument comme le Sphinx d'Egypte, élevé à la mémoire de la première intuition (que les masculinistes appellent Révélation), celle de l'antique Déesse Taoth.

Le culte de Myriam dans le premier Christianisme

La grande Myriam, dont la personnalité et le livre étaient cachés dans les Mystères, eut un grand rôle dans le premier Christianisme, puisque les femmes qui voulaient faire régner sa Loi, l'antique Thorah, voulaient en même temps remettre en lumière sa personnalité. Cette personnalité, du reste, n'avait jamais été complètement effacée, puisque non seulement les sociétés secrètes la conservaient intacte, mais les traditions de l'Orient relataient encore sa gloire et lui rendaient un culte.

Chez les Israélites, elle n'avait jamais cessé d'être la « Dame », la « Maîtresse », la « Souveraine », l'« Etoile de la Mer », expressions traduites de l'hébreu.

C'est à elle qu'on rendait un culte sur le Mont Carmel et en bien d'autres endroits. Plusieurs églises de Syrie existaient aussi en l'honneur de Myriam avant l'ère actuelle. Une vieille tradition, consignée dans les *Toldoth* juives, rapporte que les fidèles Israélites qui venaient prier dans les lieux qui lui étaient consacrés subirent une persécution violente de la part des princes de la Synagogue (1).

C'est que ces princes de la Synagogue étaient de petits esprits qui avaient des vues étroites ; à la grande vérité du *Sépher*, ils avaient substitué des arguties ; aux vertus des premiers Chrétiens, ils opposaient leur égoïsme, — et c'est parce que la vérité les gênait qu'ils avaient jeté leur malédiction sur l'ancienne Loi qu'ils avaient remplacée par une nouvelle doctrine qui ne procurait aux femmes que des souffrances à endurer, des persécutions à subir. Dans ces conditions, il était dans l'ordre des choses que les révoltées contre ces despotes fussent méprisées et même traitées comme le rebut du genre humain.

Les imposteurs de tous les temps ont employé les mêmes armes.

C'est pour cela que le culte rendu à Myriam était souvent caché. On savait qu'il serait persécuté par ceux qui s'entêtaient à dissimuler le nom de cette grande Femme Divine et cherchaient à lui substituer celui de Moïse, ce qui ne fut définitivement fait,

(1) Dans ce même livre juif fort ancien, les *Toldoth*, on voit que Hérode le Grand et son fils eurent une guerre à soutenir contre une tribu du désert qui adorait l'image de Marie ; cette tribu essaya même de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine et notamment celle d'Haï.

du reste, qu'après que Philon eut écrit son *De vita Mosis*, ce livre dans lequel il créa une biographie miraculeuse de ce personnage imaginaire.

Pour glorifier Myriam, on faisait de petites statuettes la représentant, mais toutes petites, afin de pouvoir les cacher facilement, d'autant plus que la persécution commencée en Palestine s'étendit plus tard dans l'Empire romain.

Raoul Rochette attribue l'invention de ces petites statues aux Gnostiques, mais les Gnostiques eux-mêmes les faisaient remonter beaucoup plus haut.

Les patriciennes de Rome qui les premières se convertirent au Christianisme de Johana les adoptèrent et les substituèrent aux statuettes de la *Fortune* et de plusieurs autres Divinités qu'elles portaient. Et, de la même façon qu'elles avaient porté les anciennes images, elles suspendirent à leur cou, ou attachèrent à leurs vêtements, de petites images de Myriam devenue la Madona, ou bien les symboles du premier Christianisme, le Saint-Esprit continuant la colombe de Vénus, et des croix (tau) en or ou en pierres précieuses.

On sait que c'est l'*Esprit féminin* qui est symbolisé par une colombe, et les Catholiques eux-mêmes l'ont affirmé, puisque saint Ambroise dit que Marie et Elisabeth prophétisaient toutes deux par l'*Esprit-Saint* dont elles étaient remplies.

L'abbé Rupert, au livre sur le *Cantique des Cantiques*, assure que la sainte Vierge suppléait *par ses lumières* à ce que le Saint-Esprit, qui s'était donné par mesure aux disciples, ne leur avait pas découvert.

Une tradition donne saint Jean et saint Pierre pour fondateurs de l'église de Lydda, consacrée à Marie, et qui serait antérieure aux autres.

Cependant, l'oratoire qu'Elie bâtit sur le Mont Carmel est plus ancien. Mais à qui était-il dédié ? On nous répond que son inscription le dit : *Virgini parituræ*, à la vierge qui devait enfanter. Cette chapelle s'appelait *Semmæum*, qui veut dire « lieu consacré à une *imperiè* » (*Hist. du Mont Carmel, succession du saint Prophète*, chap. xxxi).

Mais cette vierge qui devait enfanter, cette *imperiè*, c'était peut-être Johana, dont la naissance, comme celle de toutes les grandes rénovatrices, fut annoncée d'avance. Les Carmes (du Mont Carmel) attribuèrent au prophète Agadus l'érection d'une

chapelle dédiée à Notre-Dame, que les Catholiques représentent comme la première dédiée à la Vierge Marie, — quoique l'église de Tortosa réclame la priorité sur celle des Carmes.

Il est bien évident que ces églises très anciennes étaient bien antérieures à la légende de la Mère de Jésus, qui n'a pas pu être inventée et se faire accepter avant le Concile de Nicée.

L'*Ave Maria* est antérieur au Christianisme paulinien, c'est-à-dire à la Mère de Jésus, puisque Ave, c'est Haveh, la Déesse d'Israël, dont le nom se met devant celui des grandes femmes pour les diviniser. Haveh-Myriam, c'est *Ave Maria*.

Les fidèles Israélites ne durent jamais admettre l'hermaphrodisme du nom devenu Ihaveh. C'était une altération masculiniste, puisque c'était mettre devant le nom de la Femme le *iod*, signe idéographique de la masculinité. Et c'est sans doute parce qu'on discutait sur ce thème que les rabbins recommandent d'accepter les Ecritures telles qu'ils les ont arrangées sans y changer un iota (un iod).

Les Catholiques ont continué, plus tard, à mettre le nom de la Déesse d'Israël *Ave* devant le nom de Marie qu'ils ont adopté aussi ; mais ils n'en comprenaient plus le sens divin qui, du reste, avait été si déformé par les traducteurs du *Sépher*. Ils traduisirent l'*Ave Maria* par *Salve Maria*, « Je vous salue », ce qui est bien différent. Ils ont donc pris le culte tel qu'il existait avant eux, sans se préoccuper des contradictions qui allaient en résulter.

Donc, le culte de Marie est antérieur au second Christianisme, celui de Jésus, il a été propagé par saint Jean et les apôtres de l'Eglise primitive et il est arrivé à une destinée extraordinaire, puisqu'un prêtre catholique, l'abbé Orsini, qui a écrit l'histoire de la Vierge en 1838, a pu dire ceci (t. II, p. 203) :

« C'est la plus douce création du Christianisme aussi bien que son plus inexpugnable rempart. On ne peut toucher à ce culte sans renverser toute l'économie de notre système religieux et sans mutiler une foule d'institutions antiques et sacrées. »

On croirait, en lisant cela, que les premiers Pères de l'Eglise ont institué le culte de Marie en même temps qu'ils affirmaient Jésus ; il n'en est rien, leurs préoccupations d'affirmer les droits et la suprématie de l'homme leur firent complètement oublier la femme au début, et, si nous examinons les Evangiles qu'ils ont rectifiés et acceptés, nous n'y trouverons rien qui annonce ou

répare le culte de Marie, devenu si touffu par la suite dans l'Eglise.

Cent ans avant l'ère chrétienne, on tailla dans une forêt de la Beauce, par le commandement de Priseus, chef gaulois, une image qui fut placée dans une grotte avec cette inscription : *Virgini parituræ*, à une vierge qui doit enfanter. Les Catholiques nous disent que saint Potentien, second évêque de Sens, que l'apôtre saint Pierre avait envoyé en France, s'arrêta à Chartres et, après avoir béni cette image, changea la grotte en église. C'est cette image qui est devenue Notre-Dame de Chartres (Sébast. Rouillard). Or, s'il y avait, dans ce fait, une prévision, une prédiction, cela ne pouvait s'appliquer qu'à Johana, femme réelle, et non à la Vierge Marie, femme irréal.

Baronius nous apprend que Calixte I^{er} fit construire, en l'an 224, une petite chapelle dans le quartier le plus populeux de Rome qui porta le nom de *Notre-Dame au delà du Tibre*. Ce n'est évidemment pas de la Vierge Marie qu'il s'agit ; c'est peut-être de l'Indienne Krishna (Baronius, *in apparatu*, ap. *Anal. et in an.*, c. 224).

A Naples, une église s'appelle *Notre-Dame du Commencement*.

Gênes la superbe et Venise la belle s'étaient placées sous la protection d'une « Marie » depuis un temps immémorial.

Au lit de mort, les doges de Venise se faisaient peindre à genoux devant Marie pour se conformer à une ancienne loi qui datait certainement du temps où régnaient à Venise les prophétesses de Vénus (d'où Vénétia) appelées « les *Vénètes* » ; c'était à l'époque où Rome s'appelait *Amor*, mot qui fut renversé et dont on fit *Roma*. (*Délices d'Italie*, t. I, p. 60, cité par Orsini, t. II, p. 81.)

Les galères génoises de cette même époque reculée sculptaient une Madone sur leur poupe, et, même de nos jours, cela se fait encore.

On trouve une Notre-Dame de la Couronne à Palerme, ainsi nommée parce que c'était là que les anciens rois de Sicile recevaient la couronne royale comme la tenant de Marie et ne la voulant porter que pour Elle (Thom. Fazollus).

On faisait des pèlerinages au Mont Saint-Michel avant que le Catholicisme eût pénétré dans la Gaule. Sur le rocher, alors entouré de forêts, où s'élève aujourd'hui la forteresse, une grotte sombre était consacrée à *Bélénus*. L'endroit s'appelait « le Mont Bélen ».

C'est là que les nochers des Armoriques venaient acheter des *flèches enchantées* auxquelles ils attribuaient le pouvoir de changer les vents et de dissiper les tempêtes. (Était-ce un symbole ? S'agit-il des flèches de l'amour et des tempêtes de l'âme ?)

Les Chrétiens, après les Druides, prirent possession de ce site escarpé et le consacrèrent solennellement à l'archange saint Michel (à figure de Femme) qui doit vaincre le mal (l'homme pervers). La grotte de Bélénus devint un sanctuaire dédié à l'*Etoile des mers*, — à « Marie » protectrice des matelots.

A Toulouse, Notre-Dame de la Dorade était autrefois dédiée à la Déesse Pallas (Forcat, I. I, *de Gall. imperio*).

Notre-Dame des Champs à Paris était dédiée à Cérès. C'est saint Denis qui la consacra à Marie.

Tous les anciens symboles de la Théogonie passèrent dans le Christianisme.

Il y a une Notre-Dame *du Lys* près de Melun ; or le lys symbolise la pureté féminine dans la religion naturelle. Il y a une Notre-Dame de la Colombe près de Bologne, — et la colombe, attribut de Vénus, représentait le Saint-Esprit féminin. Si *Astarthé* est détrônée, on crée cependant une Notre-Dame de l'Etoile à Villaviciosa en Portugal.

On nous dira que cette dénomination a pour but de rappeler le souvenir de cette phrase de l'*Apocalypse* :

« *Il y aura douze étoiles sur sa tête.* »

C'est possible, mais l'*Apocalypse* a été écrite par Johana, la Vierge Marie n'y est pour rien.

En Bretagne, où les Bardes gaulois se maintinrent plus longtemps que partout ailleurs, les cantiques à Marie furent substitués, presque sans transition, aux chants terribles et mystérieux des Druides. Des ballades dialoguées, des poèmes populaires, sur des thèmes religieux, furent le fond de la musique nationale de ce peuple ; chaque ballade bretonne renfermait une invocation à Marie (Myriam s'appelle la Marjolaine chez eux), une pensée chevaleresque ou une haute moralité. Car tout se tient, dans l'ancien système théogonique, pour moraliser le peuple et lui donner le goût d'un bonheur tranquille à sa portée, l'image de la Femme Divine qu'il allait vénérer dans sa pauvre église, le cantique qui faisait le charme de la veillée, et qui était un cours de morale.

Tout lui rappelait ses devoirs envers la Femme.

Tout, dans la vie, avait alors un but : celui de faire connaître les lois de la Nature afin de prendre cette connaissance comme base de la vie sociale.

C'est ainsi que l'origine végétale fut enseignée longtemps et propagée par des chants joyeux qu'on appelait des Noëls, qui célébraient la Nature et son grand mystère : la naissance du genre humain.

Les Noëls, avec leur teinte arcadienne, c'était le chant des forêts, la poésie riante et champêtre qui respire l'ombre des bois, c'était le chant de la Nature même, le chant du peuple, qui en comprenait alors la signification. La nuit, aux flambeaux, on parcourait la campagne, blanche de neige, en redisant les vieux Noëls qui furent les chants favoris de toutes les provinces de France. Puis, quand les rigueurs du temps tinrent les gens enfermés au logis, on continua à chanter autour de l'arbre de Noël, mettant ainsi un peu de la forêt chez soi.

Le premier Christianisme avait remis en honneur la science de Myriam, l'origine végétale ; il respecta donc la musique et la poésie des anciens Bardes qui propageaient encore, peut-être inconsciemment, la science antique.

Ce ne fut qu'après Constantin qu'on changea le culte en substituant la Marie, Mère de Jésus, à l'antique Marie, auteur du *Sépher*. Alors, l'erreur vint faire cesser les chants joyeux de la Nature, ou les profana en y introduisant son absurde et mensongère légende d'un homme mort sur une croix. Et c'est la naissance de cet homme irréel que l'on célébra le jour où l'on avait chanté la naissance végétale du genre humain.

Les images de Myriam étaient en haute vénération dans tout le Levant à l'aurore du premier Christianisme.

On croit que saint Luc fit une image de Marie, et cette croyance s'est si bien propagée plus tard que plusieurs églises, fondées à des époques diverses, prétendent posséder cette peinture de Luc.

Ainsi, Notre-Dame de Clermont, près de Cracovie, prétend posséder une image de Marie faite par Luc.

Notre-Dame de Talan, près de Dijon, a la même prétention.

Notre-Dame de la Garde, près de Bologne, en Italie, possède une peinture qui était à Sainte-Sophie de Constantinople (la Déesse des Gnostiques), sur laquelle on lit cette inscription : *Ce tableau peint par saint Luc doit être porté sur le mont de la Garde et posé sur l'autel de l'église*. Il fut porté en Italie en 433. A propos

de la dédicace de Notre-Dame de Naples, dite Sainte-Marie Majeure, par le pape Jean II, l'an 533, on lit ceci : « On a conservé dans cette église une image de Marie faite par saint Luc » (*Schradleris*, Lib. 2).

Ces renseignements me sont donnés par le calendrier historique des fêtes et fondations dédiées à Marie. En dehors de toutes les images de Marie attribuées à Luc, on croit que les Ioniens possédèrent longtemps une Marie à Ephèse. Dans cette ville restée attachée au culte des Déeses, des églises furent dédiées à Marie dès le premier Christianisme.

Et c'est sans doute pour cela que les Pères de la seconde Eglise y tinrent un concile.

L'abbé Orsini dit : « En 403, les Pères du concile général d'Ephèse déclaraient que cette grande ville tirait son principal lustre de saint Jehan l'évangéliste et de Marie.

« Là, disaient-ils, Jehan le théologien et Marie étaient honorés dans des églises pour lesquelles on avait une vénération spéciale; on croit que cette vénération était traduite par des peintures sacrées. »

Ceci était vrai, en effet, et une de ces peintures a été retrouvée après la Réforme ; voici comment :

Le Polonais Jean Sobieski, après sa victoire sur les Turcs au siège de Vienne, entra dans la ville délivrée et alla chanter un *Te Deum* devant l'autel de Notre-Dame. Il envoya au Pape l'étendard vert de Mahomet, mais il garda pour lui un vieux tableau qu'on avait découvert dans les ruines du village de Wishau ; on y voyait une Notre-Dame de Lorette, dont la couronne était soutenue par deux anges, portant dans leurs mains des rouleaux avec ces inscriptions :

In hac imagine Mariæ, vinces, Johannes.

In hac imagine Mariæ, victor ero, Johannes.

(Par cette image de Marie, Jean, tu vaincras.

Par cette image de Marie, moi, Jean, serai vainqueur.)

Jean Sobieski destina ce tableau à la chapelle royale de Zolkiew. (*Hist. de Pologne*, par M. L. S., t. II, p. 51, cité par Orsini, t. II, p. 332.)

Les premières images de Marie qui décoraient les églises des Syriens et celles de l'Asie Mineure étaient peintes sur bois, avec des couleurs que rendait solides et brillantes un mélange de cire liquéfiée. Telles furent les fameuses images d'Edesse en Mésopotamie.

potamie, de Seydnai dans le voisinage de Damas, de Didine en Cappadoce, de Sosopoli en Pisidie, de Philerne dans l'île de Chypre, et enfin d'Antioche. Devant ces images brûlaient des lampes perpétuellement allumées (symbole du pur Esprit féminin), et c'est là que les savants et les saints du temps venaient apporter leurs hommages. Notre-Dame de Philerne, dans l'île de Chypre, fut emportée par les chevaliers de Rhodes lorsqu'ils durent abandonner l'archipel au croissant des Mahométans.

On ne peut nier l'existence de ces images de Marie à une époque où personne ne pensa jamais à peindre des Jésus.

Le rôle messianique de Johana jugé par les modernes

Dans le *Dictionnaire des Sciences religieuses*, nous lisons ceci : « On est habitué à faire aboutir toute l'œuvre de Jean-Baptiste à celle de Jésus comme à son but et à son terme et à l'y absorber entièrement. L'histoire nous présente autrement les choses. Elle nous a montré Jean-Baptiste gardant son indépendance et poursuivant sa mission parallèlement à celle de Jésus. Elle nous montre ses disciples gardant la même attitude vis-à-vis des disciples de Jésus, assez longtemps encore après sa mort. »

Le livre des Actes mentionne un groupe de douze disciples de Jean à Ephèse, qui ne savaient pas encore qu'il y eût un baptême d'esprit et que Paul fait entrer définitivement dans l'Eglise (Actes, XIX, 1-9, et XVIII, 25).

Le quatrième Evangile, sans pouvoir être expliqué tout entier par une intention polémique contre les disciples de Jean, vise pourtant bien, dans plusieurs passages, des groupes où l'on était tenté de voir, dans Jean, le Messie lui-même (1, 8, 20) ; l'intention intime des morceaux, t. XXXV, ch. III, 22-36, n'est pas moins évidente.

Epiphane mentionne, parmi les sept hérésies juives et après celle des Pharisiens, celle des héméro-baptistes (1) qui paraît s'être rattachée à Jean. Du moins, celui-ci apparaît comme un héméro-baptiste dans les *Homélies clémentines* (11, 23).

Les *Récognitions* nous parlent d'une secte qui le tenait pour le Messie (I, 54-60). Est-ce à cette même lignée que se rattachent les Mandéens, découverts au xvii^e siècle, à l'embouchure du

(1) Ceci se rapporte à la religion de l'antique Déesse Hemoëra.

Tigre et de l'Euphrate, par un missionnaire carme du nom d'Ignace (*Narratio originis, rituum et errorum Christianorum sancti Johannis*, Rome, 1652), et introduits dans l'histoire, depuis cette époque, sous ce nom singulier de Chrétiens de saint Jean ?

S'il en était ainsi, il faudrait alors admettre que l'œuvre du prophète du Jourdain s'est continuée jusqu'à nos jours sans avoir encore été absorbée tout entière par celle du prophète de Nazareth. En tout cas, les livres sacrés des Mandéens, tout pénétrés de Gnosticisme grec et chrétien, regardent Jean-Baptiste comme l'unique prophète, le révélateur et le restaurateur de la primitive religion, ce qui n'a pas empêché l'Eglise catholique de lui faire une place parmi ses saints.

Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot Baptême, dit :

« L'historien Josèphe parle de Jean et ne parle pas de Jésus; c'est une preuve incontestable que Jean-Baptiste avait, de son temps, beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, et les Juifs paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît, par ce passage, que Jean était, non seulement un chef de secte, mais un chef de parti. Josèphe ajoute qu'Hérode en conçut de l'inquiétude. »

En effet, il se rendit redoutable à Hérode, qui le fit enfin mourir.

La secte de Jean-Baptiste subsista, très différente de la discipline de Jésus. On voit dans les *Actes des Apôtres* que, vingt ans après le supplice de Jésus, *Apollo d'Alexandrie*, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de Jean et n'avait aucune notion du Saint-Esprit.

Plusieurs voyageurs, entre autres Chardin, le plus accrédité de tous, disent qu'il y a encore en Perse des disciples de Jean qu'on appelle Sabis, qui se baptisent en son nom, et qui ne reconnaissent pas *Jésus*.

Les Sabéens nient la divinité de Jésus et mettent Jean-Baptiste au-dessus de lui.

Cette petite secte existe encore près de Bassora.

Pour finir, voici l'opinion de Salomon Reinach sur le Mandéisme (*Orpheus*, 107-281) :

« Leur nom vient de *Manda*, « science », mot qui répond au grec *Gnosis*. Les Mandéens sont donc des Gnostiques. Mani, dans

jeunesse, avait appartenu à cette secte. Il en existe encore des adeptes au sud de Bagdad.

Les Mandéens ont un corps de livres sacrés, le *Ginzâ*. Leur rite essentiel est le baptême, ce qui les a fait appeler « Sabéens baptistes » ou même Chrétiens de saint Jean.

Dans le *Ginzâ*, ils se nomment d'ordinaire Nâzorayé (Nazaréens), ce qui ne laisse pas de surprendre. Ce nom ne peut se rapporter qu'à *Nazir*, signifiant « pur », et n'a certainement rien à voir avec Nazareth.

Aux yeux des Mandéens, saint Jean était le vrai prophète et Jésus un imposteur. Ils pratiquent une sorte de communion avec du pain sans levain et de l'eau, à laquelle on ajoute quelquefois du vin.

Les temples ne sont accessibles qu'aux prêtres initiés et sont toujours à proximité d'une eau courante qu'on appelle « Jourdain ». Ce qui fait surtout l'intérêt du Mandéisme, c'est qu'il a conservé, du moins en partie, ses anciens livres, où l'on peut découvrir, en élaguant les emprunts, quelques restes des conceptions demi-savantes qui prévalaient avant l'ère chrétienne en Perse, en Babylonie et peut-être en Syrie.

C'est là, et ailleurs encore, que se sont alimentées les sectes dites gnostiques, contre lesquelles l'Eglise a soutenu de longues luttes, et qui, à l'exception des Mandéens, ne nous sont connues que par les écrits des théologiens, leurs adversaires, c'est-à-dire par des calomnies et des injures. »

Les Musulmans ont conservé une grande idée de saint Jean, qu'ils appellent *Yahia ben Zakaria*.

Saâdi, dans son *Gulistan*, fait mention du sépulcre de saint Jean-Baptiste, révérend dans le temple de Damas ; il y faisait ses prières et rapporte celle d'un roi des Arabes, qui y était venu en pèlerinage.

Le khalife Abdelmalek voulait acheter cette église de la main des Chrétiens ; et il ne s'en empara par force qu'après le refus qu'ils firent de 4.000 *dinars*, ou pistoles d'or, qu'il leur avait offertes. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, t. II.)

Les Juifs croyaient que saint Jean-Baptiste était beaucoup plus que Jésus, « parce qu'il était le fils d'un grand-prêtre et parce qu'il avait passé sa vie dans le désert », dira saint Jean Chrysostome (sermon 12). Mais ce n'est pas le vrai motif. La vérité, c'est

que Johana est une réalité et Jésus une fiction. Il y a entre eux toute la différence qui règne entre la Vérité et le Mensonge.

La Palestine sous la domination romaine

Un peu d'histoire pour mieux faire comprendre l'état d'esprit des Israélites dans un Etat qui les avait rejetés.

Le petit Etat juif n'avait pas pu rester indépendant. En 63 avant notre ère, il était tombé sous la domination romaine.

Voici le résumé de son histoire :

De 63 à 43, Aristobule et son fils Alexandre avaient essayé en vain de reconquérir l'indépendance nationale. Le premier, conduit à Rome, y avait été empoisonné ; le second fut tué à Antioche en 49. Cependant, l'Iduméen Antipater exerça jusqu'à sa mort, qui survint en 43, le pouvoir nominalement concédé à Hyrcan.

De 43 à 37, Antigone II, d'abord prétendant, parvint au pouvoir (en 40), et fit couper les oreilles à son oncle Hyrcan pour le rendre impropre au sacerdoce. Mais Hérode, le fils de l'Iduméen Antipater, intrigua à Rome pour devenir roi lui-même et parvint à faire décapiter Antigone.

En 37, Hérode fonde la dynastie des Iduméens. Pour consolider son pouvoir, il épouse Marianne, fille d'Alexandre et petite-fille d'Hyrcan, et fait successivement disparaître les derniers membres importants de la famille des Asmonéens, entre autres l'octogénaire Hyrcan (en 30), et finalement sa propre femme Marianne (en 20) et sa belle-mère Alexandra, la fille d'Hyrcan (en 28). Après ces crimes, il entreprend de nombreuses et magnifiques constructions : théâtre à Jérusalem et amphithéâtre hors la ville ; palais splendide à deux ailes auxquelles il donne les noms de César (Octave) et d'Agrippa. Au sud de Jérusalem et de Bethléem, il édifie le palais et la citadelle, il fonde la ville d'Hérodiûm et d'Hérodia. Il entreprend de reconstruire Samarie (Sébaste) ; il fonde la ville de Césarée et son port Auguste ; il édifie des temples magnifiques en l'honneur d'Auguste à Sébaste et à Césarée. Ces constructions sont loin de rendre Hérode populaire parmi les Juifs. Il fit rebâtir sur un plan plus vaste le temple de Zorobabel (20-12). L'édifice, bien que moins splendide que le palais des rois, parut si magnifique que les Juifs en disaient : « Celui qui n'a point vu la construction d'Hérode n'a

jamais rien vu de beau. » Le temple n'était pas encore achevé que déjà commençait au sein de la famille d'Hérode, parmi les enfants que ses dix femmes lui avaient donnés et plusieurs de ces femmes elles-mêmes, des dissensions qui empoisonnèrent l'existence du vieux roi. Pour comble, il perdit la faveur d'Octave qui lui écrivit « qu'après l'avoir autrefois traité en ami il le traitera désormais en sujet ».

Etat politique de la Judée au premier siècle de notre ère

La Palestine fut morcelée par la mort d'Hérode et partagée entre ses fils (4 ans avant notre ère). Archélaüs eut la Judée et la Samarie ; Antipas, la Galilée et la Pérée ; Philippe, l'Iturée.

L'an 6 après notre ère, Archélaüs fut déposé et exilé en Gaule. La Judée, réduite en province romaine, fut gouvernée par des procureurs résidant à Césarée, dont la série n'est interrompue que pendant les trois ans de royauté d'Agrippa I^{er}, petit-fils d'Hérode.

C'est le cinquième de ces procureurs, Ponce-Pilate, qui, d'après les Catholiques, aurait fait crucifier Jésus. Rien dans l'histoire ne justifie cette affirmation d'un homme crucifié à cette époque.

Ces procureurs étaient tous exacteurs et despotes, ce qui irritait le peuple. C'est ce mécontentement qui fit surgir les *Zélotes*, qui promettaient au peuple des consolations par la voix de leurs faux prophètes.

La mort d'Hérode fut suivie d'une véritable anarchie. Dans la Judée propre, que Rome avait laissée à Archélaüs sans lui accorder le titre de roi, la révolte éclata de tous côtés ; les uns demandaient l'abolition du principat des Hérodes ; les autres osèrent s'insurger contre les Romains eux-mêmes. Au bout de dix ans, Archélaüs fut déposé par les Romains et la Judée propre fut réunie à la province romaine. Elle fut gouvernée par un procureur de César ; des soldats romains tinrent garnison dans Jérusalem ; un recensement fut ordonné et exécuté, et cette mesure provoqua de nouveaux soulèvements. Mais l'anarchie n'eut qu'un temps et Jérusalem demeura romaine en apparence. Cependant, le despotisme romain avait bien de la peine à la contenir. Dès qu'on touchait, ou qu'on paraissait toucher à la

religion, il se produisait des émotions menaçantes (1). C'est que déjà Johana et ses disciples avaient commencé leur propagande. C'est pendant ces temps troublés que des fanatiques, des aventuriers, des ambitieux, s'élevaient de toutes parts et prenaient le titre de roi.

Les Israélites en Occident

Pour fuir le désordre qui régnait en Judée, les Israélites émigrèrent vers l'Occident, vers Rome, vers Alexandrie, centre intellectuel où on pouvait faire de la propagande. Il y en avait dans tout l'Empire romain du temps d'Auguste. A Rome, on en comptait 8.000 ; leur religion était à la mode, ce qui frappe et étonne Horace.

Mais il ne faut pas confondre les Juifs et les Israélites, comme sans doute le faisaient les Romains, et comme le font encore presque tous les historiens modernes. Les Sémites formaient deux partis en lutte. Les Israélites restèrent toujours séparés du monde juif, qui représentait pour eux l'usurpation du pouvoir religieux ; ils gardaient fidèlement leurs principes théogoniques et leur grande loi morale. Partout où ils allaient, en Egypte, en Perse, à Babylone, en Grèce, à Rome, ils se sentaient une supériorité morale et intellectuelle qui les rendait hautains et dédaigneux, et c'est ce qui les faisait haïr des autres peuples ; ils avaient une dignité qui résultait de leur éducation morale, de leurs principes fidèlement gardés, de leur vénération pour leurs grandes Femmes, les Prophétesses qui avaient été les « Lumières d'Israël ». M. Réthoré dit des Juifs, qu'il confond avec les Israélites, qu'« ils semblent n'être jamais sortis des temps fabuleux » (2). Quel éloge ! La confusion qui s'établit plus tard entre les Juifs et les Israélites commence au premier siècle. Les Juifs, qui sont partout méprisés, se font appeler « fils d'Israël », croyant par cette supercherie reconquérir l'estime perdue.

Pour comprendre la persécution dirigée par les Gentils contre les Sémites, il faut savoir que ce sont les Israélites *féministes* qu'on persécute, et non les Juifs qui les ont renversés pour établir un régime masculiniste. En l'an 19, il y avait déjà à Rome

(1) HAVET, *Origines du Christianisme*, p. 316.

(2) *Science et Religion*, p. 91.

ne propagande israélite dont le succès irritait le Sénat et l'Empereur. « On prit des mesures, dit Tacite, pour faire disparaître les cultes de l'Égypte et de la Judée. »

Flavius Josèphe raconte qu'à la suite d'une aventure scandaleuse où se trouvaient mêlés des prêtres d'Isis, les gens compromis furent *mis en croix* et la statue de leur Déesse jetée dans le Tibre (Antiquités, XVIII, III, 45).

Voilà un fait qui nous donne une idée de la façon dont on traitait les partisans de l'ancienne Théogonie. Je souligne les mots *mis en croix* pour que l'on comprenne bien que c'est là le supplice infligé à ceux, mais surtout à celles, qui persistent à rendre un culte aux Déeses.

La confusion établie par les auteurs latins entre les Juifs et les Israélites, qui, pour eux, ne sont tous que les habitants de la Judée, rend difficile la distinction à faire entre les deux partis. Ainsi, on célébrait à Rome le Sabbat et Ovide conseille aux jeunes gens d'aller ce jour-là dans les synagogues pour y trouver des maîtresses. Mais les Juifs n'admettaient pas les femmes dans leurs synagogues ; il s'agit donc des Israélites qui propageaient l'ancien culte caché dans les Mystères. Du reste, les Chrétiens johannites étaient suspectés à cause du soin qu'ils mettaient à tenir secrètes leurs réunions, ce qui faisait supposer qu'ils y formaient des complots contre l'Empire. Et c'était vrai, car ils ne voulaient pas seulement restaurer la loi morale, mais changer les institutions sociales.

Josèphe dit des Israélites qu'ils furent chassés de Rome (Tacite dit de l'Italie), à cause des manœuvres d'un intrigant « qui prêchait dans Rome la loi de Moïse ». Il était assisté de trois hommes de la même moralité. Ils avaient converti une dame Fulvia, femme de la plus grande distinction, à qui ils avaient escroqué des sommes considérables, sous prétexte d'offrandes au temple de Jérusalem. Son mari se plaignit à l'Empereur, qui s'en prit à tous les Juifs. « Un sénatus-consulte, dit Tacite, décida que 4.000 hommes de sang affranchi et d'âge propre à porter les armes seraient embarqués en Sardaigne, afin d'y servir contre les brigands. Le reste devait être banni, à moins d'abjurer, dans un temple donné, un culte sacrilège. »

Parmi les 4.000, beaucoup se laissèrent tuer plutôt que de se soumettre au service militaire, dit Josèphe.

Je vois dans ceci un prétexte pour bannir les Israélites, en leur imputant un délit commis par des Juifs.

Il est probable que c'est alors que les Israélites appelés *Chrétiens* se cachèrent dans les Catacombes.

On sait que ces premiers Chrétiens étaient des propagandistes ardents ; ils convertissaient assez de monde pour porter ombrage à la religion romaine et même à l'Etat. On les persécuta, et de la persécution sortirent des millions de confesseurs et de martyrs.

Tacite (né vers 50, mort sous Hadrien) désigne les Chrétiens par ces mots : « Les malheureux abhorrés pour leurs mœurs infâmes et vulgairement nommés Chrétiens, capables de tous les dérèglements et de tous les crimes » (*Annales*, I, XX, 44).

Puis il dit :

« Pour faire tomber les rumeurs qui l'accusaient, Néron offrit en pâture d'autres coupables et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations, et que le vulgaire appelait Chrétiens. »

Tacite ne cite pas Jésus ; il continue :

« Réprimée ainsi un instant, cette exécration déborderait de nouveau, non seulement dans la Judée où elle avait sa source, mais dans Rome même où tout ce que le monde renferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte, et, sur leurs révélations, une infinité d'autres qui furent bien moins convaincus d'incendie que de haine pour le genre humain (1). On fit de leur supplice un divertissement ; les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par des chiens ; d'autres mouraient sur des *croix*, ou bien ils étaient enduits de matières inflammables et, quand le jour cessait de luire, on les brûlait en guise de flambeaux. Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle et donnait en même temps des jeux au Cirque, où tantôt il se mêlait au peuple en habit de cocher, et tantôt conduisait un char. Aussi, quoique ces hommes fussent coupables et eussent mérité les dernières rigueurs, les cœurs s'ouvraient à la compassion en pensant que ce n'était pas au bien public, mais à la cruauté d'un seul qu'ils étaient immolés. » (Traduction Burnouf.)

(1) Tacite dit des Chrétiens gnostiques : « Ce culte était partout, *erumpebat* ; on arrêta ceux qui s'affirmaient, *qui fatebantur*. »

« Les Chrétiens, disait Suétone (né vers 65), sont une espèce d'hommes adonnés à une superstition nouvelle et dangereuse » (*Néron*, 16).

Mais la persécution que *l'Empire impie*, comme disaient les Israélites, dirigea contre les Chrétiens, éclata sous Tibère en l'an 36 et devint terrible en l'an 44, sous le règne de Claude.

La persécution de Néron eut lieu en 64.

Cette accusation de haine pour le genre humain, dirigée contre des gens qui prêchaient l'amour du prochain, est celle que les masculinistes adressent toujours aux féministes, qui enseignent la Loi morale. Là est le motif réel de la persécution : la révolte des femmes contre la débauche des hommes. C'est la doctrine de Johana qui résume cette révolte, puisque c'est elle qui rappelle l'éternelle *loi des sexes*. C'est ce qui irrite les hommes ; c'est pourquoi ce sont les empereurs les plus débauchés qui persécutent les Chrétiens, parce qu'ils apparaissent comme préconisant une renaissance morale. Comme toujours en pareil cas, on les accuse des méfaits qu'ils reprochent aux hommes. On les couvre de boue.

Cette haine pour les Chrétiens, on pourrait la traduire ainsi : « Vous n'aimez pas les vices de l'homme, donc vous n'aimez pas l'homme. »

Du reste, on reprochait aussi, à ceux qui propageaient la Science cachée, de fermer aux hommes « *le Royaume du Ciel* », qui n'était que pour la Femme, croyait-on.

Il y avait malentendu, accusation d'exagération, parce qu'on ne comprenait pas la loi des sexes, — absolument comme cela a lieu dans les temps modernes.

Il est vrai que l'on disait que ce *Royaume du Ciel* ne pouvait être ouvert que par le Messie-Femme de filiation divine (féminine) ; cette filiation de David faisait partie de la doctrine secrète. C'est du reste affirmé dans *l'Apocalypse*.

Fréret nous dit dans son ouvrage sur le Christianisme (t. II, p. 173) :

« Lorsque l'empereur Claude chassa les Juifs (mis pour Israélites) de Rome, Suétone dit qu'il les chassa à cause des bruits continuels qu'ils excitaient par rapport à un certain *Christus*. »

Suétone, né vers 65, et qui vivait un siècle après l'époque assignée à Jésus, ne le cite pas, il ne le connaît pas, son nom n'est pas encore populaire et la persécution n'est dirigée contre les

Chrétiens qu'à cause de *Christus*, qui ne représente alors qu'un principe vague de suprématie féminine.

La lettre de Pline à Trajan constate aussi la lutte contre les premiers Chrétiens.

Persécution des Israélites Chrétiens à Alexandrie

Philon raconte que, à la suite d'une enquête contre les Israélites, à Alexandrie, par un préfet, sous Caius, et qui se faisait au théâtre (les spectacles commençaient à la 4^{me} heure après le lever du soleil), on fouettait les Israélites, on leur faisait subir l'estrapade ou le chevalet, on les condamnait à mort, on les *mettait en croix* à travers l'orchestre, puis venaient les danseurs, les mimes, les joueurs de flûte et tous les amusements de la scène. « Les femmes étaient enlevées comme à la guerre, sur la place ou en plein théâtre, d'après la première accusation venue ; on les exhibait sur la scène avec les plus brutales insolences. Quand elles n'étaient pas chrétiennes, on les relâchait, mais quand elles l'étaient, chaque spectateur devenait leur tyran ; on leur présentait de la viande de porc (les Esséniens étaient végétariens) ; si elles refusaient d'en manger, elles étaient livrées aux tourmenteurs qui leur faisaient subir des traitements abominables. » Les Israélites souffraient tous les supplices plutôt que de renier leur Loi. Ils étaient fermement convaincus que dire ou faire quelque chose contre « la Loi » était le plus grand mal qu'on pût faire en ce monde. Ils refusaient d'appeler César « Maître », parce que leur religion leur défendait d'avoir d'autre maître que leur Déesse « Hévah », l'Eternelle.

Les Israélites se répandaient partout. Philon énumère les pays où on en trouve, et il mentionne l'Égypte, la Phénicie, la Syrie et la Célésynie, la Pamphylie, la Cilicie, presque toute l'Asie jusqu'à la Bithynie et jusqu'au Pont ; en Europe, la Thessalie, la Béotie, la Macédoine, l'Étolie, la Crète ; au delà de l'Euphrate, Babylone et les plus belles satrapies. Partout leur ardeur à faire des prosélytes était proverbiale.

Persécution des Israélites Chrétiens par les Juifs

La persécution chez les Juifs prit un autre aspect. Les Chrétiens, qui voulaient rétablir « la loi antique », attaquaient le dogme des rabbins et leur deuxième loi (Deutéronome). Etienne, le

premier, nia hautement que la loi de Moïse (Myriam) fût la loi nouvelle. Il disait que la loi des rabbins était une figure et que le temps était venu où l'image devait faire place à la réalité. Il déclarait que le Christ était le Messie. Mais par Christ il entendait « le Verbe divin ».

Etienne fut tué à coups de pierres par les Juifs. Saul, dit Paul, contribua à lapider Etienne. Les Judaïsants, répandus partout comme les Israélites, lisaient les *Livres saints* des Docteurs et d'Esdras, ils assistaient aux réunions des *prosenctères* et attendaient avec les femmes qu'ils avaient converties « le règne d'Adonai ».

Ce n'est pas Hérode seul qui craignait *les rejetons de David* et combattait les glorieuses espérances des Féministes israélites ; Eusèbe (d'après Hégésippe) rapporte qu'après la conquête de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher et de détruire *la postérité de David*. (C'est ainsi, sans doute, qu'on désignait le parti des Féministes chrétiens.)

Sous Trajan, la persécution continuait encore.

Enfin, Domitien, qui ordonna la 2^e persécution, se fit amener à Rome deux rejetons de cette *race illustre* qui avaient pour aïeul l'apôtre saint Jude. L'empereur, après les avoir interrogés, apprenant qu'ils ne possédaient que 39 arpents de terre qu'ils cultivaient de leurs propres mains, les renvoya dans leur patrie, tranquilisé sur leur ambition par leur pauvreté.

Sous le règne d'Hérode, il s'était constitué en Judée deux partis à la fois politiques et religieux.

L'un avait à sa tête Hillel, de Babylone, président principal du Sanhédrin (30 ans avant à 7 ans après l'ère chrétienne). Son caractère était doux, résigné, il avait une piété profonde, une vraie morale, son esprit était logique, ses connaissances étendues.

L'autre parti avait pour chef Shammaï, un Palestinien, qui était président adjoint du Sanhédrin. Son caractère était sévère, rigide, son esprit exagéré, systématiquement contradictoire ; il était en même temps patriote zélé, et se faisait de *la loi* (des hommes) une arme contre Hillel. C'était donc un adversaire d'Israël. C'est lui qui créa le mot *zèle* pour désigner l'exagération qu'il mettait dans son apostolat, et ses partisans s'appelèrent *zélotes* ou *zélateurs* (1).

(1) Les premiers zélotes sont appelés pro-zélites.

Les traditions juives racontent qu'un païen déclara à Shammaï qu'il adopterait volontiers *la Loi* si elle pouvait se résumer en un seul précepte. Shammaï entra dans une violente colère et chassa le païen. Pour lui, la Loi contenait 613 articles, tous indispensables à sa thèse. C'est que les mauvaises causes ne s'appuient jamais sur un trop grand nombre de preuves.

Le païen s'adressa alors à Hillel, qui lui répondit, se rapportant à la vraie Loi d'Israël qu'il pratiquait : « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.* » Voilà le commandement essentiel de la Loi, le reste n'en est que le commentaire. Telle est l'origine de cette sentence dont les apologistes catholiques font gloire à Jésus.

Le communisme des premiers Chrétiens

Le règne du christianisme primitif fut une des plus belles époques de l'humanité, une rénovation qui apportait aux hommes une source nouvelle de vérités philosophiques et de justice sociale.

Le premier Christianisme enseignait le plus pur rationalisme et aurait dû imprimer un progrès dans toutes les directions de l'Esprit et dans toutes les réalisations sociales si une réaction violente n'était venue stériliser ses effets en faisant prendre à la religion une direction opposée à celle qu'il avait indiquée.

La société chrétienne, à son berceau, fut une communauté. Celle qu'on appelait *la communauté de Jérusalem* fut très florissante.

Elle fut dispersée lors de la première persécution qui eut lieu en l'an 36. Mais, loin de détruire l'idée d'un communisme, cela ne fit que l'aviver, en donnant un développement inattendu et rapide à d'autres communautés.

Le sang des martyrs versé pour la grande cause de la Vérité et de la Justice sociale a toujours ce résultat.

Le Christianisme de la primitive Eglise, alors que les Chrétiens ne formaient qu'un peuple de frères, fut fertile en faits héroïques et en conceptions gigantesques de rénovation sociale universelle.

C'est à la secte des Esséniens que remonte le germe d'où ils sortirent.

Quelques mots sont donc nécessaires pour en rappeler l'origine.

L'Ordre des Esséniens

Les Esséniens, philosophes pythagoriciens, avaient une grande réputation de sainteté et de savoir ; ils gardaient les traditions de la Science antique, étaient d'une vertu et d'une droiture exemplaires et ne prononçaient jamais de paroles profanes ; ils avaient un langage d'une grande correction.

Ils avaient aussi le mépris des richesses et vivaient en commun suivant les lois du régime maternel ; il n'y avait parmi eux ni riches ni pauvres. Pour faire partie de leur religion, il fallait commencer par verser tous ses biens à la caisse de la communauté, ainsi qu'on le faisait chez les Pythagoriciens.

C'est cet usage qui s'est perpétué dans le symbolisme maçonnique et en vertu duquel le nouvel initié doit, avant d'entrer dans le temple, déposer son or, son argent et ses bijoux.

Leurs vêtements étaient blancs ; ils ne les renouvelaient pas continuellement, comme les profanes, mais les portaient jusqu'à leur usure complète. Leur journée était réglée. La Mère-directrice dirigeait le travail de chacun, lui donnant la tâche à faire dans la journée, et ils travaillaient avec assiduité pendant cinq heures. Après le travail, ils faisaient leurs ablutions avec de l'eau froide, le corps entouré de ceintures de lin que le tablier maçonnique rappelle symboliquement.

Les repas (agapes) se faisaient dans une salle commune ; ils se mettaient à table avec ordre et discipline, jamais la salle de réfectoire n'était profanée par le tumulte ou le désordre ; on parlait avec discrétion, les uns après les autres, sans se contredire, sans crier.

Les communautés religieuses ont gardé ces coutumes, mais en ont diminué la dignité depuis qu'elles ont perdu la parole de vérité.

Un orateur disait une sorte d'oraison avant et après le repas, usage qui s'est conservé dans les agapes maçonniques. La nourriture était végétarienne.

Après le repas, ils déposaient les vêtements de cérémonie qu'ils avaient pris pour se présenter à la table commune, usage qui est aussi resté chez les gens dits bien élevés, qui dans les classes supérieures de la Société s'habillent pour assister aux repas. Ils reprenaient ensuite leurs travaux jusqu'au crépuscule.

Le soir, le souper les réunissait de nouveau, eux et leurs invités de la même secte, car les profanes étaient exclus de leurs agapes.

Le travail était distribué suivant les facultés de chacun. Les esprits supérieurs s'occupaient de philosophie et de médecine, ce sont ceux-là qu'on appelait les Thérapeutes; ils étudiaient la Nature, cherchaient les propriétés des végétaux et des minéraux et posaient les bases des vraies sciences médicales.

Ils voyageaient souvent. Leur secte était établie sur les côtes occidentales du lac Asphaltite, mais elle avait des ramifications dans nombre de régions.

Quand les Esséniens voyageaient, ils n'emportaient rien avec eux (mais étaient armés d'épées, comme les chevaliers). Dans chaque ville, un membre de la secte, portant le nom d'*hospitalier*, fournissait à ceux qui arrivaient les objets de première nécessité. C'est cet usage qui a laissé dans la Franc-Maçonnerie le titre d'*hospitalier* à un des sept dirigeants d'une Loge, alors que, dans la Société moderne, cette fonction ne s'accomplit d'aucune façon; si bien que l'on ne comprend pas ce que fait l'*hospitalier* dans les Loges modernes.

Les Esséniens n'achetaient et ne vendaient rien entre eux. Celui qui avait besoin de quelque chose le demandait à celui qui pouvait le lui donner.

Il régnait parmi eux une véritable fraternité, comme cela existe entre frères et sœurs, dans une famille unie.

L'historien Josèphe prétend qu'ils étaient comme des enfants placés sous la surveillance d'un *Maître*; c'est d'une *Mère* qu'il faut dire, ce qui est bien différent.

Les masculinistes qui ont parlé des Esséniens ont appelé cette Mère leur *curateur* ou chef, pour ne pas avouer qu'il s'agit d'une direction féminine.

Les épreuves

Les Esséniens imposaient des épreuves sévères à ceux qui voulaient pénétrer dans leur Ordre.

Pendant la première année, le néophyte, qui n'était encore qu'un apprenti, devait observer les règles extérieures de la com-

munauté; on lui remettait une ceinture (tablier maçonnerie), une robe blanche et une petite pioche (1).

Après cette première année, il était admis au grade de compagnon et il commençait à prendre part à la vie commune des Frères, mais il n'était pas encore admis aux agapes sacramentelles. Il participait aux ablutions (dont on fera le baptême).

Il restait deux ans dans ce grade et ne s'élevait au degré supérieur que s'il donnait des garanties sérieuses de pureté, de chasteté et de tolérance.

Ce n'est que la troisième année qu'il était admis à la Maîtrise, s'il en était jugé digne.

Dans la cérémonie d'initiation à ce grade, on lui faisait prêter serment de servir *dévotement*, c'est-à-dire avec dévouement, la cause sacrée de Hévah, la Déesse — Grand Architecte de l'Univers, — c'est-à-dire organisatrice de la vie sociale, d'observer la justice envers les hommes, de ne jamais faire de tort à son prochain (c'est l'autre sexe qui a été désigné ainsi), même s'il y était contraint par un ordre du gouvernement masculin; il devait aussi aider de toutes ses forces ceux qui respectaient et observaient la justice, et tenir en haine les hommes *injustes*. Il jurait aussi de rester de bonne foi à l'égard de tous, et surtout de ceux qui pourraient lui être soumis, parce que le pouvoir vient de la Divinité seule (la Mère divine). On craignait surtout l'envahissement de l'orgueil, chez l'homme qui était conduit à exercer une autorité; c'est pour cela qu'on lui prescrivait de le faire *sans orgueil*, et de ne jamais chercher à s'élever au-dessus des autres par des choses factices comme la richesse, le costume, les titres. Il devait s'engager à aimer la *Vérité* et à combattre *incessamment* le mensonge. Il devait exclure tout désir d'un profit injuste et garder ses mains pures de vol. De plus, on lui faisait un devoir de la sincérité; il ne devait rien avoir de caché pour ses frères, et ne faire aucune révélation sur l'Ordre secret aux masculinistes, même au péril de sa vie. Il jurait de conserver avec vénération les Livres sacrés, les saints noms des Déeses et tout ce qui concernait l'enseignement de la Doctrine secrète. Cet enseignement, ils

(1) L'usage de cette petite pioche, dans un temps où l'on n'avait pas encore inventé les cabinets d'aisance, était de faire un trou dans la terre pour y enterrer ses excréments; alors que la malpropreté régnait partout, les Esséniens se distinguaient par leur extrême propreté.

juraient de le transmettre comme ils l'avaient reçu, sans y rien changer.

Après le nom de Hévah, la Déesse, c'était celui de Myriam (Hiram) qu'ils avaient en plus grande vénération. La malédiction portée sur un de ces deux noms entraînait la peine de mort pour le coupable.

Ils vénéraient leurs *Anciennes* (les Matrones) et ne prenaient la parole, dans les assemblées, que si les Frères surveillants les y autorisaient après avoir consulté la Vénérable qui présidait. Ils observaient religieusement la loi de Myriam, le repos hebdomadaire du Sabbat.

C'est après son initiation à la *Maîtrise* que le néophyte était admis aux repas sacramentels qui étaient la communion des initiés.

Excommunication

Les jugements rendus par les Esséniens étaient toujours équitables et sans appel.

Quand un frère était convaincu d'une grande infraction à la règle, il était chassé de l'Ordre. C'était l'excommunication.

Cette peine était très grave à cause des serments qui liaient le coupable et l'empêchaient de vivre de la vie profane ; aussi, le plus souvent, pris de repentir, il sollicitait son pardon (confession) ; et, si la pitié des frères le lui accordait, on lui ouvrait de nouveau les portes de l'Ordre, où il rentrait après s'être soumis à une nouvelle purification physique et morale (pénitence).

Les grades

Quatre degrés hiérarchiques existaient parmi eux (origine des castes).

Les femmes, d'abord, formaient le sexe à part ; puis trois degrés masculins étaient basés sur le savoir et les vertus de chacun.

Les inférieurs sont comparés à l'enfant de trois ans pour le savoir, ils ont tout à apprendre.

Les médiocres sont comme des enfants de cinq ans.

Les supérieurs ont atteint l'âge de raison qui est sept ans.

Tout cela est resté dans les rituels de la Franc-Maçonnerie.

Les unions

C'est parce que les Esséniens suivaient la morale issue de la psychologie féminine qu'ils avaient la débauche de l'homme en horreur. Pour eux, toute la vertu consistait dans la morale faite de continence et de résistance aux passions masculines. Ils condamnaient le mariage comme étant une débauche légalisée, mais ils ne vont pas jusqu'à supprimer la procréation. Ils l'admettent comme une nécessité sociale, mais non comme une occasion de débauche. Ils savent que la fidélité n'est pas dans la nature de l'homme, et, comme ils basent la morale sur les lois de la Nature, ils ne veulent pas que des engagements téméraires — destinés à être violés — soient pris par les hommes ou les femmes. L'enfant porte le nom de sa Mère, la paternité ne donne aucun droit à l'homme.

Les unions n'ont jamais lieu que le jour du Sabbat, suivant la loi du Décalogue. Elles sont sanctifiées par les agapes, c'est-à-dire la communion sacramentelle qui leur donne un caractère de sainteté.

Si des hommes de la secte s'étaient souillés, en dehors des prescriptions de la loi, ils étaient tenus sévèrement de se purifier.

L'huile (symbole phallique) était en abomination dans ce monde féministe.

Pline parle des Esséniens en homme qui croit qu'il s'agit d'une secte d'hommes ; parce qu'ils condamnent le mariage, il dit : « Nation unique et plus étonnante que toutes les nations de la Terre, *sans femmes*, sans amour, sans argent, sans autres compagnons que les palmiers ; chaque jour leur nombre se complète par la mesure de tous ceux qui, fatigués de la vie du monde, vont chercher le repos dans la pratique de leurs mœurs. Ainsi, à travers des milliers d'années, une nation s'éternise, dans laquelle il ne naît personne. »

Le droit romain avait tellement atrophié la mentalité des hommes, qu'ils ne veulent pas croire que l'on puisse vivre en marge de ce droit brutal et procréer en dehors du mariage légal des masculinistes !

Ils ne comprennent pas la vertu austère des féministes.

D'après Josèphe, les Esséniens étaient des gens pondérés par la vertu, ils se mettaient rarement en colère et étaient considérés comme des modèles de bonne foi et de loyauté. Ils ne juraient

jamais, prétendant que *celui-là était déjà damné à la parole duquel on ne croyait que s'il prenait la Divinité à témoin.*

Leur régime et leurs vertus les menaient jusqu'à une vieillesse avancée. Beaucoup mouraient centenaires.

Les Esséniens étaient toujours prêts à défendre la Vérité — même au péril de leur vie. Ce sont eux qui furent les vaillants martyrs du premier Christianisme; ils subissaient les tortures avec calme. Torturés, déchirés, *mis en croix*, livrés aux flammes, pas un seul d'entre eux ne reniait leur *Déesse*; ils mouraient en adressant des paroles de Vérité et de douceur à leurs bourreaux, ils souriaient au milieu des plus terribles douleurs.

Les Esséniens étaient plus nombreux que les Sadducéens, mais inférieurs aux Phariséens comme nombre et influence gouvernementale. C'était un Etat dans l'Etat, un Etat féministe dans l'Etat masculiniste.

Ils avaient des racines puissantes dans les classes déshéritées des anciens Israélites féministes.

CHAPITRE II

TRAHISON

Il faut bien connaître la nature humaine pour comprendre l'histoire.

Les instincts masculins, poussant l'homme dans une autre voie que celle qui est suivie par les femmes, amènent infailliblement des défections, des réactions, des trahisons. C'est ce qui se produisit parmi les premiers Chrétiens.

Dans la première Epître de Jean, nous lisons ceci :

18. — Mes enfants, le dernier temps est venu, et comme vous avez entendu dire que l'Antéchrist doit venir, aussi y a-t-il déjà plusieurs Antéchrists, par où nous connaissons que le dernier temps est venu.

19. — Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous ; mais cela est arrivé afin qu'il parût que tous ne sont pas des nôtres.

Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que l'*Antéchrist* est le nom général donné à l'homme qui se met devant la Femme (ante, devant, christ, suprématie féminine).

Une réaction masculiniste se produisait donc, qui allait tout renverser, c'est-à-dire transporter dans le sexe masculin tous les faits qui convergeaient autour du sexe féminin.

On allait garder l'idée d'un *Messie*, mais on allait en faire un homme, et c'est par réaction masculiniste qu'on annonce l'arrivée d'un fils de l'homme.

C'est parce que la Dèité va changer de sexe que l'on va dire : « Dieu s'est fait homme », c'est-à-dire a pris la forme masculine, l'Anthropomorphisme. Jusque là, la Divinité des Israélites, « Hévah », n'a pas eu de masculin.

Les Naasséniens

Cependant, on ne passa pas directement du féminin au masculin, il y eut des étapes de transition.

Une secte nouvelle se forma, celle des Naasséniens, qui fondèrent l'Anthropogonie.

Cette secte annonçait aussi la résurrection du Christ, mais on en faisait un être hermaphrodite ; de là leur titre : Anthropogonie (homme-femme).

Mais remarquons que, dans ce mot composé, ils mettent déjà le masculin avant le féminin. Ceci indique que ce sont des hommes qui fondèrent cette secte sur *l'égalité des sexes*, telle qu'ils l'entendent, c'est-à-dire en mettant l'homme le premier.

En effet, les Naasséniens avaient créé une science basée sur l'égalité des sexes, qui glorifiait l'homme-femme, passage dangereux qui conduisit l'homme à la place supérieure dont il expulsa la femme dès qu'il se vit son égal.

Dès que Christ fut devenue neutre, on vit une foule de charlatans se déclarer « Christos », — ce qui causa un grand scandale. On les appelait les « faux Messies ».

Dosithée

Parmi les prophètes de cette époque, il faut citer Dosithée. On raconte de lui que, n'ayant pu obtenir parmi les Juifs le rang qu'il convoitait, il se rattacha aux Samaritains, tout en n'acceptant pas entièrement leur doctrine. Il se fit passer auprès de ses disciples pour le prophète annoncé dans le *Deutéronome* (XVIII, 18), c'est-à-dire pour le Messie.

On lui a fait une légende d'après laquelle « il monta au ciel ». En réalité, il se laissa mourir de faim dans une caverne. Ses disciples, les Dosithéens, se maintinrent jusqu'au VI^e siècle. Ils se faisaient circoncire et observaient pendant le Sabbat un jeûne rigoureux et une immobilité absolue, allant jusqu'à l'absurde. C'était une manière de renverser les anciens usages qui faisaient du Sabbat un jour de joie et d'ébats.

Le disciple le plus célèbre de Dosithée fut Simon le Magicien, que nous allons voir apparaître dans l'histoire et qui se faisait appeler *Vertu de Dieu* par les foules (*Actes*, VIII, 9-10).

Theudas

Donc, dans ces temps troublés où l'idée de « l'oïnt » avait pris possession des esprits, on vit surgir des hommes qui eurent l'audace de prendre ce rôle. L'historien Josèphe les signale : « La Judée, dit-il, se remplit de brigands et de thaumaturges. » Ailleurs il dit encore : « Les thaumaturges et les imposteurs entraînaient la foule dans *le désert* » (1). C'est ainsi qu'on appelait les rives du Jourdain entre le lac de Génésareth et la Mer Morte. Là, on promettait de montrer des prodiges, des signes éclatants, qui prouveraient que le *Christ* était réellement incarné en ces hommes. Josèphe nous raconte qu'un Egyptien, qui se faisait passer pour un prophète, se fit suivre par une multitude en délire jusque sur la montagne des Oliviers ; il leur avait promis que de là ils verraient les murailles de Jérusalem tomber à son commandement. Ils furent enveloppés par une troupe romaine qui en tua 400.

C'est alors, au temps de Claude (de 41 à 45), pendant qu'il régnait une grande exaspération dans la Judée, que l'on vit s'élever Theudas, qui prétendit être *Christ*. Il promettait de séparer les flots du Jourdain. Cela se passait sous le procurateur Fadus. Les *Actes* nous apprennent sa fin (V-36) : « Il y a quelque temps que Theudas s'éleva, se disant être quelque chose, auquel un nombre d'environ 400 hommes se joignirent ; mais il fut tué et tous ceux qui l'avaient cru furent dissipés et réduits à rien. »

Judas le Galiléen

Et le verset suivant des *Actes* (V,37) dit : « Après lui s'éleva Judas le Galiléen, du temps du dénombrement, et il attira à lui un grand peuple, mais il périt aussi, et tous ceux qui le crurent furent dispersés. »

Josèphe signale ce Judas et nous raconte que non seulement il prétendait être roi, mais il était l'auteur d'une nouvelle secte dont les disciples ne reconnaissaient que leur Dieu pour chef et pour maître (*Ant.*, XVIII, 4-6). Ce fut un de ceux qui inquié-

(1) JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, X, 7, XX, 2.

tèrent le plus les Romains (1). C'est sa secte, celle des Caïnites, qui prenait tout à rebours, y compris la Divinité qui pour eux fut représentée par le principe du Mal : l'homme méchant, — c'est-à-dire Caïn divinisé.

On raconte que ces idées nouvelles étaient mises à profit par les voleurs.

Un anachorète d'Égypte, du nom de Héron, vit apparaître « Christos » sous la figure d'un ange de lumière, qui lui fit croire que, s'il voulait se laisser asseoir sur ses ailes, il le ravirait au Ciel avec Elie. Le malheureux crédule prit place sur le dos de l'ange, qui le précipita d'une hauteur énorme dans un puits profond, d'où on le tira à demi-mort.

Tout ceci nous explique ce qu'était devenue l'idée messianique à cette époque.

Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs* (L. XVIII, ch. 1), nous donne des renseignements sur ce personnage qui allait entrer dans l'histoire et y faire entrer avec lui une secte nouvelle. Il nous explique d'abord comment Cyrénus, sénateur romain, fut chargé par Auguste de faire le dénombrement en Judée, — puis il dit :

« Les Juifs ne pouvaient souffrir d'abord ce dénombrement. Un nommé Judas, qui était Gaulonite et de la ville de Gamala, assisté d'un Pharisien nommé Zadoc, sollicita le peuple à se soulever, disant que ce dénombrement n'était autre chose qu'une manifeste déclaration qu'on les voulait réduire en servitude, et, pour les exhorter à maintenir leur liberté, il leur représenta que si le succès de leur entreprise était heureux, ils ne jouiraient pas avec moins de gloire que de repos de tout leur bien, mais qu'ils ne devaient point espérer que Dieu leur fût favorable s'ils ne faisaient de leur côté tout ce qui serait en leur pouvoir.

« Le peuple fut si touché de ce discours qu'il se porta aussitôt à

(1) Le premier Livre des Macchabées n'annonce pas un roi, mais un prophète. C'était l'expression de la croyance populaire.

Or un prophète, c'est un penseur qui élève les esprits, telles les anciennes inspirées qui avaient parlé, qui avaient enseigné les lois de la nature et la loi morale. Tout le monde ne pouvait pas se dire prophète ; il fallait, pour avoir cette audace, au moins une certaine instruction. La royauté était plus facile à prendre. Un roi, ce n'est pas un homme qui pense, c'est un homme qui commande, et c'est ce rôle qui flatte l'homme, aussi c'est celui-là surtout que les imposteurs ambitionnaient. C'est ce qui explique pourquoi du « Messie » on fait un roi, quand l'idée messianique se masculinise.

la révolte. Il est incroyable quel fut le trouble que ces deux hommes excitaient de tous côtés. Ce n'était que meurtre et que brigandage : on pillait indifféremment amis et ennemis sous prétexte de défendre la liberté publique ; on tuait, par le désir de s'enrichir, les personnes de la plus grande condition ; la rage de ces séditieux passa jusqu'à cet excès de fureur qu'une grande famine qui survint ne put les empêcher de forcer les villes ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation ; et l'on vit même le feu de cette cruelle guerre civile porter ses flammes jusque dans le Temple de Dieu, tant c'est une chose périlleuse que de vouloir renverser les lois et les coutumes de son pays.

« La vanité qu'eurent Judas et Zadoc d'établir une quatrième secte et d'attirer après eux tous ceux qui avaient de l'amour pour la nouveauté fut la cause d'un si grand mal. Il ne troubla pas seulement alors toute la Judée, mais il jeta les semences de tant de maux dont elle fut encore affligée depuis. Sur quoi j'ai cru à propos de dire quelque chose des maximes de cette secte. »

Et, dans le chapitre II, il va nous parler *des quatre sectes qui étaient parmi les Juifs* :

« Ceux qui faisaient, parmi les Juifs, une profession particulière de sagesse étaient divisés *depuis plusieurs siècles* en trois sectes, des Esséniens, des Sadducéens et des Pharisiens.

« Judas dont nous venons de parler fut l'auteur d'une quatrième secte. Elle convient en toutes choses avec celle des Pharisiens, excepté que ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul que l'on doit reconnaître pour seigneur et pour roi, et ils ont un si ardent amour pour la liberté qu'il n'y a point de tourments qu'ils ne souffrissent et ne laissassent souffrir aux personnes qui leur sont les plus chères, plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de *Seigneur* et de *Maître*. Sur quoi je ne m'étendrai pas davantage, parce que c'est une chose connue de tant de personnes qu'au lieu d'appréhender que l'on n'ajoutât pas foi à ce que j'en dis, j'ai seulement sujet de craindre de ne pouvoir exprimer jusqu'à quel point va leur incroyable patience et leur mépris des douleurs. Mais cette invincible fermeté de courage s'est encore accentuée par la manière si outrageuse dont Geffius Florus, gouverneur de Judée, a traité notre nation et l'a enfin portée à se révolter contre les Romains. »

Tout cela était en opposition absolue avec les principes des premiers Chrétiens.

« Ils se proposaient pour modèle la vie des hommes les plus méchants, tels que les Sodomites, Coré, Judas, etc. »

Leur réaction était dirigée surtout contre le commandement de la loi qui condamnait l'adultère de l'homme. (L'abbé Guyot, *Dictionnaire des Hérésies*, p. 94.)

Fréret dit de Judas :

« Il y eut des évangiles qui comptaient Judas au nombre des apôtres. Il parut un évangile sous son nom. On appelait ses disciples Caïnites parce qu'ils regardaient Caïn comme grand personnage, ainsi qu'Esau, Coré et les Sodomites. Ils se servaient de l'évangile de Judas qui était, selon eux, le premier des apôtres. » (Fréret, t. II, p. 124.)

Dans les Ecritures, nous voyons que le nom de Judas restera désormais uni à l'idée de trahison. Déjà un Judas avait trahi Israël, un second Judas devait encore trahir une femme, Johana, la nouvelle Déesse des Israélites.

La haine qu'il inspirait devait être violente, puisque son champ — appelé Haceldama (le champ du sang) — devient un endroit signalé à la réprobation et qu'on lui applique ce qui est dit dans le livre des Psaumes : « Que sa demeure devienne déserte, — qu'il n'y ait personne qui l'habite. » (*Actes*, chap. 1^{er}, 19-20.)

Les Sicaïres

C'est sous Félix qu'on commença à parler des Sicaïres (en latin *Sicarii*, les hommes à couteaux).

Aux jours de fête où Jérusalem se remplissait tout à coup d'une multitude extraordinaire, venue du dehors, ces gens se mêlaient à la foule, avec des couteaux sous leurs habits, et tuaient impunément ceux que leur fanatisme tenait pour ennemis ou pour suspects. On nous dit, ailleurs, que dès qu'ils avaient entendu un incirconcis parler *du Seigneur* (Kyria, donc Johana) ou de la Loi, le tenant, dès lors, pour Israélite, ils s'arrangeaient pour le surprendre et le menaçaient de le tuer s'il ne se faisait pas circoncire.

« Des bandes armées nombreuses et déprédatrices, dit Flavius Josèphe, souvent fortes de deux ou trois mille hommes, donnèrent beaucoup d'occupation à Hérode et aux Romains.

« Quelques-uns avaient un but politique et faisaient une espèce de guerre de partisans ; d'autres n'étaient, tout bonnement, qu'un ramas d'assassins qui portaient de longs poignards sous leurs robes et tuaient ceux dont ils voulaient se défaire, jusque dans les rues de Jérusalem. » (Josèphe, *de Bello*, l. II.)

Le nom du Messie masculin

Nous venons de voir que Judas le Galiléen avait entrepris de représenter la Divinité sous la forme masculine de Caïn. Mais ce nom était mal vu ; il en existait un autre qui avait eu une destinée plus heureuse ; c'était celui d'Esäu, le mâle premier-né, qui s'écrivait souvent J-eseus. L'iod qui précède est le signe de la masculinité. Il était devenu Æsus chez les Celtes, puis Hésus ou Hiésous (Æsus contient les mêmes lettres qu'Esäu) (1).

Hésus (terrible en celtique) représentait le principe mâle ; on en avait fait le Dieu de la guerre chez les Gaulois ; il régnait à Lutèce. C'est surtout par des sacrifices humains qu'on l'honorait. On le représente à demi-nu, une hache à la main.

Ce Dieu avait été introduit chez les Romains, qui l'avaient associé à Jupiter et à Vulcain. C'était une maxime des Romains qu'il y a en tout Dieu quelque chose de divin. En acceptant Hésus, ils le mirent dans leur Panthéon à côté de Mithra et de Sérapis.

Le nom de Jésus n'est que la forme ultime du Jeseus des Juifs ou du Hésus des Gaulois, nom modifié suivant les langues parlées dans les divers pays, mais qui garde partout sa signification symbolisant le sexe masculin.

Ce nom qui va entrer dans l'histoire d'un cycle nouveau a pu être pris dans sa forme juive, « Jeseus », il a pu être pris dans sa forme celtique, « Hésus ». Dans cette dernière conjecture, il est facile de comprendre comment ce nom est descendu de la Gaule en Orient. Quelques siècles avant l'ère actuelle, les Gaulois s'étaient répandus partout : dans le Nord jusqu'en Irlande, dans la haute Italie, sur la rive droite du Danube où ils avaient fondé

(1) Voyez Pictet qui, dans son *Dictionnaire des racines indo-européennes* (p. 417) dit à propos de la religion des Gaulois : « Esus, Dieu de la guerre (Dieu mâle qui a la force, *Esunertus*), vient du sanscrit *Asu* dont on fait en scandinave *as*. »

la Galicie ; de là ils étaient descendus en Macédoine, en Thrace et en Thessalie. Ils avaient fondé en Asie Mineure la « Nouvelle Gaule », et ce sont eux qu'on appelait les Galates. Ils étaient certainement, à cette époque, « ceux qu'on imite ». Or Judas, qui cherche un nom pour le Dieu mâle, est Gaulonite, c'est-à-dire partisans des dieux gaulois (1). A Lutèce, les masculinistes juraient par Hésus, tandis que les féministes juraient par Isis. La lutte de sexes était partout. Et l'on sait que c'est de là qu'est venu le mot *Parisis* (d'où Paris).

« Le nom de Jésus, dit Burnouf, était un symbole obscur. »
(*Sc. des R.*, p. 94.)

Pour accentuer le caractère mâle de ce Dieu, on mettait souvent le J (lettre idéographique comme l'iod des Hébreux), qui indique le sexe mâle, devant l'H, et on écrivait Jhésus. Ou bien on faisait de la première branche de l'H, un J. C'est ainsi, avec une croix au-dessus de l'H, qu'on écrit le monogramme de Jésus dans tout le moyen âge.

Remarquons que bien des noms qui commencent par un H finissent par s'écrire avec un J, tel Hiéronymos, Jérôme. On annexait le I, signe mâle, aux noms auxquels on voulait donner un caractère hermaphrodite. C'est ainsi que de Hévah on fit Jehévah ou Jéhovah.

Ceux qui ont voulu donner à la légende chrétienne une origine hébraïque ont dit que Jésus était la forme grecque de l'hébreu *Jeshua*, contraction de *Jehoshua*, « celui dont Hévah est le secours ». Ce nom peut être lui-même une forme de l'ancien Eseus.

On a aussi rapproché Jésus de Jehoshua (sauveur), nom porté par le fils de Josedech, qui fut le premier Grand-Prêtre des Juifs après la captivité et qui releva le temple de Jérusalem avec Zorobabel (535-516), et on le rapproche aussi du nom du fils de Sirach sous le pontificat de Simon I^{er} (303-284). Mais ces rappro-

(1) Judas, qui était Grec, n'avait pas de raison pour donner à son Dieu nouveau un nom hébraïque, il ne parlait pas hébreu ; il était au contraire très plausible qu'il choisît un nom nouveau à la mode dans son milieu, le nom de Hésus, apporté chez les Galates par les Gaulois, et qui était très répandu depuis deux siècles, puisqu'on voyait des familles donner ce nom nouveau à leurs enfants.

Si c'était un nom hébreu, il serait ancien chez les Israélites. C'est au contraire un nom nouveau qu'on ne trouve que chez les Juifs masculinistes.

ements n'ont été faits qu'après le Christianisme. Ce n'est ni en hébreu ni en syriaque que ce nom a d'abord été trouvé, c'est en grec dans les Epîtres de Paul où il est écrit Ἰησοῦς (Iésous).

D'autre part, l'historien Josèphe nous dit (*Ant.*, 12-51) que Jason signifie Jésus.

Or Jason est le nom d'un chef de la Synagogue de Thessalonique qui hébergea l'apôtre Paul et ses compagnons lors de leur passage dans cette ville (*Actes*, XVII, 5 et suiv., et *Romains*, XVI, 1, où Jason est présenté comme le parent de Paul). Ce personnage aurait causé une grande sédition parmi les Juifs qui le traînèrent devant les magistrats. Il ne serait pas étonnant que certains épisodes de sa vie et de sa révolte aient servi à faire la légende de Jésus.

(Si le mot Jason se confond avec Jésus (Iésous), c'est parce qu'il vient aussi de Esaü — nom qui est souvent rendu par Edom ou Adon (qui en hébreu veut dire roux). En y annexant le *iod* masculinisant, on fait Jadon, que les Grecs prononcent Jason comme de Theos ils font Sios, — et de Jadon on fait Jodcm, Jod, — d'où God.)

Quoi qu'il en soit, ce nom représentait collectivement le sexe mâle comme le nom de Christ représentait collectivement le sexe féminin.

La substitution du principe masculin à la Divinité féminine — Hévah, la Mère des vivants — n'avait pas encore été osée chez les Juifs qui gardaient toujours un secret respect pour leur grande Déesse, quoiqu'ils ne la nommassent plus ; leur révolte n'avait pas été jusque là, si ce n'est, cependant, quand ils avaient essayé d'introduire le culte d'Adonai, dont le nom vient aussi de Edom ou Adon (1).

A côté de l'audace de Judas le Galiléen, qui fonda une secte nouvelle en face de celle des premiers Chrétiens et osa lui donner comme Dieu le traître Caïn, à côté de l'audace de Paul, qui,

(1) M. Henri LIZERAY (dans *Christianisme Scientifique*, p. 6) nous fait remarquer l'analogie qu'il y a entre Jésus et Adonai. Il dit : « On peut, dès à présent, remarquer de nombreuses ressemblances entre le culte d'Adonis et celui de Jésus. Les pleurs à l'occasion d'une mort suivie de résurrection, l'époque et le cérémonial de la fête qui rappelle la semaine des Rameaux, le caractère féminin des deux personnages, les noms de Seigneur (en syriaque Adonai, d'où Adonis, en grec Kyrios) et de Sauveur, communs à l'un

reprenant ce système, va donner le nom de « Iêsous » à celui dont il va faire un sauveur, les premiers Chrétiens tant persécutés n'apparaissent plus que comme des gens qui font des choses sans importance, et l'on parle de leur doctrine avec mépris, on dit : « C'est de la Saint-Jean », — ce qui veut dire : « C'est un mouvement empreint de la naïveté et de la timidité féminine ». Les nouveaux apôtres qui s'élevaient à ce moment allaient leur montrer jusqu'où on pouvait aller dans l'audace. Leur état d'esprit nous est révélé par le rôle qu'ils vont donner à Johana, qu'on ne pouvait pas supprimer de l'histoire. Quand on fera d'elle Jean-Baptiste, le *précurseur*, on lui fera dire que *celui qui LE suivrait serait plus puissant que LUI et qu'IL ne serait pas digne de dénouer les cordons de ses souliers*. L'orgueil de ceux qui parlèrent ainsi nous dénonce leur état mental.

La campagne entreprise par les nouveaux sectaires, qui voulaient faire admettre que Iêsous était Christos, exaspérait tout le monde. Jusque là, on avait attendu et annoncé la résurrection de la Déesse, mais cette nouvelle manière de résoudre la question la détournait de son but primitif et la présentait sous une forme différente de celle qu'elle avait à cette époque, où elle n'était que le symbole d'une espérance de restauration théogonique. La lutte s'engageait ainsi entre les deux principes masculin et féminin, représentés par Iêsous et par Christos.

Le Christianisme primitif avait été une doctrine *sur* le Christ, son nom est resté pour l'indiquer, ses partisans s'appelaient Chrétiens ; ce ne fut pas une doctrine *sur* Jésus, qui n'y fut introduit que plus tard par des esprits vulgaires qui vinrent rapetisser l'idée de Rédemption. Le Jésumisme allait tuer le Christianisme.

Cependant, la doctrine qui a triomphé a gardé le nom de Christ, parce que les noms féminins donnent toujours une idée de grandeur et de sainteté dont les usurpateurs profitent.

C'est pour cette même raison que les Juifs masculinistes, quand ils se virent méprisés, se firent appeler *Israélites*.

La vraie Christologie a duré peu de temps, et ses documents

et à l'autre, aussi l'invocation sur les sarcophages, sont des analogies qui s'imposent d'abord à l'esprit. Les païens semblent s'y être trompés, puisque Plutarque constate que « le Dieu adoré en Judée était Adonāi ». Or Plutarque vécut de 50 à 120 après J.-C. »

ont été fondus dans ceux que le Catholicisme a pris plus tard pour base.

La nouvelle secte s'appliqua à imiter les Chrétiens, leur prenant leur nom, leurs principes, leurs livres, cherchant à attirer à elle la renommée qui les avait illustrés.

Christ, nom collectif, représentant l'esprit féminin dans sa splendeur et dans sa souffrance, — va être remplacé par le nom masculin de Jeseus, dont on va faire un homme auquel on attribuera l'esprit féminin dans sa splendeur et dans sa souffrance, — jusqu'au moment où on déclarera, au grand scandale de tous, que *Jésus est Christos*. Tout cela ne sera qu'une parodie des événements survenus dans le passé, et dont on va faire l'histoire particulière d'un homme. On s'appliquera à transporter la psychologie féminine, les souffrances de la femme, ses humiliations, dans un homme, — que l'on fera divin, — puisque le Divin, c'est le féminin, mais on lui laissera certains caractères de la femme, sa chasteté, sa mansuétude, et, comme Apollon Citharide, Jésus sera vêtu comme les femmes d'une robe flottante. Malgré tout cela, le personnage de Jésus, de l'enfant à l'homme, n'eut jamais rien de commun avec l'être de raison appelé *Christ*.

Burnouf, dans *La Science des Religions* (pp. 229-230), dit ceci :

« Nous ne connaissons presque rien de la vie de Jésus ; son nom même nous est inconnu, puisque *Jésus* ou Sauveur est un surnom qui se donnait depuis 200 ans et que *Christ* est une qualification qu'il reçut plus tard. La partie légendaire des Évangiles étant ôtée, il ne reste pas de matériaux suffisants pour composer une histoire réelle. Celles qu'on a publiées sont des œuvres d'imagination et des romans...

« Il faut songer combien était nécessaire, dans le monde gréco-romain, une réforme des idées et des mœurs ; il faut envisager aussi la nature universelle d'Agni, qui est la plus grande manifestation de la nature divine dans le monde physique et moral. On fit donc à Jésus l'application de la théorie et de la légende, telles qu'elles existaient auparavant ; par lui, ces dogmes reçus de Babylone comme une tradition non interrompue, dogmes dont la forme primitive se trouve dans le Vêda, entrèrent de plain pied en Occident. »

Burnouf nous fait très justement remarquer que les discussions fondamentales que cette nouvelle secte fit naître portaient sur la nature de Jésus dans ses rapports avec la théorie du Christ.

Chez les Juifs eux-mêmes, le futur règne du Christ était compris de deux façons : les uns (les Israélites) attendaient un souverain de la souche (c'est-à-dire du sexe) de David, destiné à étendre sur la Terre la puissance de la loi et à placer le peuple israélite à la tête d'un vaste empire dont ce souverain serait le chef ; les autres, — et parmi eux les Pharisiens, — entendaient le règne du Christ dans son sens idéal, — le retour du règne de la Vérité et de la Justice.

Cette question avait été fort agitée dans le dernier siècle entre les docteurs juifs Shammaï et Hillel. Elle allait prendre maintenant un autre aspect.

La légende de Jésus.

A quelle époque commença-t-on à parler de la légende de Jésus ?

C'est dans les Epîtres de Paul que son nom se trouve pour la première fois, et ces Epîtres sont écrites vers l'année 50 : celle aux Galates vers 55 ; première et deuxième aux Corinthiens vers 58 et 59 ; celle aux Romains vers 60.

On croit que Paul est mort en 64.

* * *

Les Epîtres de Paul ont été déclarées fausses par le professeur Loofs (voir article « Paul » dans l'*Encyclopedia Biblica*).

Nous savions déjà que Marcion et Apelles les avaient appropriées à leurs besoins.

Ces altérations successives prouvent que la légende que l'on va édifier a subi des phases multiples dans lesquelles elle était chaque fois modifiée. Il ne faudrait donc pas chercher, dans les Epîtres, une histoire définitive, mais des indications qui, quoique très incomplètes, nous font apercevoir un esprit de révolte contre la Femme, qui va germer et grandir. Les Epîtres de Paul en furent le premier germe. Et comme c'est cela qu'on nous a laissé, nous sommes bien obligés de nous en servir.

Paul prêcha « un autre évangile », qui cependant « n'était pas un autre », et dans lequel il prétendait dévoiler une doctrine « demeurée secrète depuis le commencement du monde ».

C'est dans l'Épître aux Galates qu'il annonce qu'à la suite d'une *révélation* il va exposer aux fidèles un Évangile, et cependant il commence par dire :

6. — Je m'étonne qu'en abandonnant celui (pour celle) qui vous avait appelés à la gloire du Christ vous ayez passé si promptement à un autre Évangile.

7. — Non qu'il y ait un autre Évangile, mais il y a des gens *qui vous troublent* et qui veulent renverser l'Évangile du Christ.

Ces deux versets ne sont certainement pas de Paul.

Il se met encore sous l'égide des Chrétiens, parle sans cesse du Christ, comme eux, des anciennes Écritures, répétant ce qu'il a entendu dire, mais mêlant à tout cela des vues personnelles qui sont le renversement de la cause féministe. On se demande du reste s'il l'a jamais comprise; ses vues sont étroites, embrouillées, on y sent l'intention de se justifier de passer si facilement d'une doctrine à l'autre, car, dans le chapitre I^{er} de l'Épître aux Galates, il nous explique lui-même ses conversions du Judaïsme au Christianisme, puis du Christianisme à *son évangile nouveau*, qu'il présente comme étant en harmonie avec celui des Chrétiens de Jérusalem, alors qu'il le contredit.

Il faut se rappeler que la secte de Judas le Galiléen, qui masculinisait la Divinité des Juifs, était fondée depuis une dizaine d'années, et que Paul apparaît comme ayant été un de ses partisans. C'est évidemment sous cette influence qu'il crée un *nouvel évangile*, annonçant la prochaine arrivée d'un *fils de Dieu*.

Mais, dans tous les écrits de Paul, on annonce l'arrivée d'un Messie « sur les nuées », on ne lui crée pas encore une vie terrestre. Quand on parle de son passé, c'est le passé du Christ qu'on rappelle et qu'on lui applique, du Christ, symbole de la Femme qui a souffert pour les péchés de l'homme, qui a été persécutée à cause des Bacchanales masculines et crucifiées dans la forêt de Dodone. Ce fait, déjà ancien, n'était plus dans les esprits qu'une légende terrible, un crime qui avait été commis et qui criait vengeance (1).

(1) Nous avons vu, dans le passage que Tacite consacre aux supplices infligés aux premiers Chrétiens, que beaucoup mouraient *sur la croix*. Ce sont ces crimes qui sont le fond même de la légende du *Crucifié*. Cet agneau crucifié, qui a souffert *pour les péchés de l'homme*, c'est la Femme, et tout cela s'est posé avant l'introduction de Jésus dans l'histoire.

Paul dit : « Pour nous, nous prêchons le Christ qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Grecs » (I Corinthiens).

Comme réparation de ce crime, on attendait le retour de la femme à la vie sociale, sa réintégration dans son autorité morale, sa *résurrection*, puisqu'elle avait été *ensevelie* dans l'oubli après avoir été crucifiée.

Quand on parlait au nom du *Christ*, on parlait au nom de quelque chose de sacré, mais on définissait mal le sentiment que ce nom éveillait. Pour les anciens féministes, c'était un sentiment de respect mêlé de pitié ; pour les masculinistes, c'était une ironie et une jalousie, « un scandale ou une folie ». Or l'annonce de la résurrection du Christ était interprétée d'une façon toute différente par les femmes et par les hommes. Pour ces derniers, déjà plongés dans le surnaturel, et qui croyaient aux esprits séparés du corps, aux apparitions et aux communications des morts avec les vivants, ils faisaient de la « parousie du Christ » une apparition surnaturelle, qui devait se voir sur les nuages du ciel.

Les partisans du surnaturel se servaient des anciennes idées féminines, mais leur donnaient une interprétation nouvelle. *L'esprit* féminin « divin », qu'ils ne voulaient plus voir dans la femme vivante parce qu'il n'est pas dans l'homme, devenait une entité libre dans l'espace, hors du monde, mais pouvant apparaître et parler aux hommes. Du mot *apparition*, qui avait désigné la venue des femmes de génie (les anciennes Déesses), ils avaient fait une *apparition surnaturelle*. De l'ancienne prière adressée par les hommes aux femmes, ils avaient fait une oraison adressée à des dieux invisibles et, de là, étaient arrivés à croire à des conversations avec la Divinité.

Tous ceux qui voulaient se mettre en évidence prenaient un rôle dans ces luttes. Paul fut de ceux-là. D'abord ardent adversaire des sectes nouvelles, il les avait violemment persécutées, jusqu'au jour où, trouvant sans doute plus avantageux de se faire chef d'école que d'être un obscur défenseur de l'ancien système, il changea brusquement de parti, appuyant ce changement d'opinion sur une apparition surnaturelle qu'il raconte de différentes manières, ce qui prouve bien qu'elle n'a aucune réalité.

A partir de ce moment, il annonce la *Résurrection du Christ*. Mais le Christ laisse dans l'esprit une idée féminine ; pour effacer

cette idée, il va y joindre le nom masculin qui symbolise « le mâle ».

Ce fut la persécution dont il fut l'objet qui l'affermait dans son système. Il avait commencé timidement par annoncer que le Christ était ressuscité « selon les Ecritures » ; il finit par une affirmation hardie, annonçant que cette résurrection s'était faite sous la figure d'un homme. Les Epîtres de l'apôtre nous montrent Paul comme un anti-féministe acharné. Il semble même être un chef de parti dans la lutte contre la Divinité féminine et contre le droit maternel. Tous les écrits du temps sont remplis d'allusions à la lutte de sexes qui durait depuis dix siècles et que l'on sentait arrivée à une crise aiguë qui allait trancher la question.

Si ce point important de l'histoire est peu connu, c'est parce que l'Eglise qui a triomphé — et fait prévaloir les droits de l'homme sur les droits de la femme, la Divinité de l'homme sur la Divinité de la femme —, a supprimé les documents qui pouvaient servir la cause de ses adversaires ; aussi nous n'avons, pour connaître leur défense, que ce que les Prêtres ont bien voulu nous laisser (1). Cela nous suffit, du reste ; leur ignorance, leurs maladresses, nous permettent d'étudier la cause qu'ils combattaient dans les documents qu'ils ont gardés et sur lesquels ils appuient leur orthodoxie. Les meilleurs arguments contre l'Eglise sont ceux qu'elle nous fournit elle-même.

L'Apôtre Paul

Ce personnage, qui joua un rôle si important dans la réaction qui allait devenir le Catholicisme, a une étrange histoire.

Dans un ouvrage nazaréen du II^e siècle, intitulé les *Clémentines*, Paul, sans être nommé, est dépeint clairement sous la figure de Simon le Magicien. Nul doute ne reste, après cela, sur l'identité des deux personnages (2).

(1) Pour soutenir sa thèse de l'arrivée d'un *filis de Dieu*, Paul invoque le témoignage des femmes ; il dit : « Lisez les Sybilles et vous y trouverez clairement le fils de Dieu. » Ces mots n'existent plus dans les livres modernes, mais ils sont rapportés par Clément d'Alexandrie (Str., VI).

Donc, ceux qui ont révisé plus tard les Ecritures n'ont pas fait que des interpolations, ils ont aussi fait des suppressions, et cela toujours avec l'intention de faire disparaître ce qui était dit des femmes.

(2) Comparez F. Chr. BAUR, *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, 2^e édit., Tubingue, 1860, pp. 85-93, et les études de A. Stap, p. 107.

Dans un autre ouvrage, aujourd'hui perdu, mais dont nous avons des extraits dans les Actes, Paul est ravalé au rang d'un démon. Dans cet ouvrage, on l'appelle aussi Simon, comme dans les *Clémentines*, mais en faisant dériver ce nom de celui d'une divinité samaritaine, le chef des dieux mâles — ou démons — de la Samarie. « Simon le Magicien » paraît être une caricature de Paul, tant l'apôtre a été ennobli depuis. C'est de ce nom *Simon* que vient le mot Simonie, cette espèce de convention illicite par laquelle on reçoit une rétribution pécuniaire pour quelque chose de saint ou de spirituel, tel que les sacrements, les prières, etc. Les Simoniens, disciples de Simon le Magicien, au nom du Christ vendaient des sacrements, des prières, des miracles, des prophéties. Paul, en effet, parle souvent lui-même des collectes qu'il faisait, ce qui est interprété d'une façon défavorable. Quand on parle de lui, en l'appelant Simon, on lui reproche de vouloir *acheter les dons du Saint-Esprit* et la qualité d'apôtre.

C'est l'auteur des *Actes* qui, plus tard, lui refit une nouvelle biographie dans laquelle il est présenté sous un tout autre jour. Cet auteur, qui voyageait avec lui, devait être une femme, nous verrons plus loin sur quoi nous fondons cette idée, et de plus une femme hypnotisée par lui, qui paraît très occupée de le justifier des attaques dirigées contre lui, et de lui donner un rôle qui le place à la hauteur de Pierre, son rival. (L'Eglise a mis Simon le Magicien parmi les hérétiques, mais elle s'appuie sur saint Paul.)

Quoi qu'il en soit, le personnage qui nous reste, même après ces efforts de conciliation et de réhabilitation, n'est pas beau.

Paul de Tarse — ancien tisserand — était un ambitieux que nous voyons s'agiter dans différentes sectes. Sous le nom de Simon le Magicien, il apparaît comme un spirite vivant en compagnie d'une Hélène qu'il disait être la même que celle de Ménélas revenue sur terre pour expier avec lui ses adultères avec le beau Pâris.

Nous le voyons ensuite s'appeler Saul, peut-être pour imiter Saül. Sous ce nom, il est pharisien et combat avec violence les premières sectes *chrétiennes*, il entre de force dans les maisons pour en arracher les hommes et les femmes et les traîner en prison, il court de ville en ville pour les faire fouetter et emprisonner, il prend une part active à la lapidation d'Étienne.

Puis le voilà qui, lui-même, se convertit après une apparition surnaturelle et devient Christien, mais cela va être pour bouleverser cette secte par les idées nouvelles qu'il va y introduire. Il est thaumaturge, et les miracles qu'on attribuera plus tard à Jésus, c'est lui, d'abord, qui prétend les faire. Il assure que ses mouchoirs appliqués sur les malades les guérissent ; il chasse les démons du corps des « possédés ». Il se vante d'être resté au fond de la mer un jour et une nuit et d'avoir été transporté au troisième Ciel, dans le Paradis où il entendit des choses ineffables « qu'il n'est pas permis à un homme de répéter ».

C'est donc un déséquilibré ignorant la nature et l'histoire. Cependant, il veut se donner les allures d'un savant et, pour cela, prétend avoir comme disciple le fameux Gamaliel, souvent cité dans le Talmud, et qui eut une grande autorité (*Actes*, XXII, 3).

La science de Paul est si peu réelle que, tout en se disant élevé à Jérusalem à l'école d'un savant hébreu, il ne sait pas lire le *Sépher* en hébreu et ne le connaît que par la version grecque. On a remarqué qu'il ne corrige même pas les inexactitudes des traducteurs, donc il ne les aperçoit pas.

Paul était un névropathe, épuisé par toutes les débauches, atteint, croit-on, d'épilepsie du reste, il passait pour un « courtier de prostitution » et vivait parmi les prostituées.

« Jésus voulut que saint Paul voyageât parmi des filles perdues et qu'elles fussent ses protectrices et ses hôteses. »

« Saint Paul fut sans cesse secondé par des femmes, dit M. Havet, tantôt Thécla, tantôt Lyda, tantôt Chloé la pâle et tantôt Phœbé la brillante ; à peine nommées dans les écrits qui nous restent, on les sent cependant, ouvrières infatigables, exécutant docilement — avec la docilité de l'amour — les volontés du maître, et plus d'une tient le calame pendant que l'inspiration débordait des lèvres de Paul. »

« Son nom, dit E. Renan, était la terreur des fidèles, on craignait de sa part les violences les plus atroces, les perfidies les plus sanglantes.

« Ce furieux, muni d'une permission des prêtres, entrait dans les maisons soupçonnées de renfermer des Chrétiens, s'emparait violemment des hommes et des femmes et les traînait en prison ou au tribunal. »

Ce ne fut que lorsqu'on fabriqua le *Nouveau Testament* que

des compilateurs ornèrent, amplifièrent l'incident du chemin de Damas.

M. Vernes, dans son étude sur saint Paul (*Grande Encyclopédie*), remarque que Paul, dans l'*Épître aux Galates*, se contente d'une allusion très sobre aux circonstances de sa « conversion » : « Lorsque *celui* qui m'avait choisi dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce jugea à propos de me révéler *intérieurement son fils* afin que j'annonçasse parmi les pays, etc. ».

« Comme beaucoup de mystiques, saint Paul se considère comme ayant été l'objet d'une démarche particulière de la Divinité (qu'il invente), mais sa mysticité n'est pas exempte de spéculations, d'intérêt personnel : avant sa conversion, il ambitionne le titre de *Rabbi*, et, après sa conversion, il travaille à se faire des *rentes* dans le Ciel... Ne nous étonnons pas trop que l'Église, qui s'est inspirée des idées de saint Paul, soit devenue la plus vaste *maison de commerce* qui soit au monde. On y achète une place au Paradis ou la protection d'un saint quelconque. »

Saint Paul, par suite de son caractère despotique, est donc amené à ne reconnaître d'autre initiateur que Dieu lui-même..

« Une de ses affirmations les plus constantes, dit M. Sabatier, c'est qu'il ne tient son évangile d'aucun homme, mais de la révélation directe de J.-C. à son âme, qu'il est apôtre non par la volonté des hommes, mais par celle du Christ et du Père ; aussi, pour entrer dans sa nouvelle carrière, n'a-t-il eu souci ni besoin de consulter la chair et le sang (allusion à la science de la femme), c'est-à-dire les Douze ; il a trouvé en lui-même ou, pour mieux dire, dans la grâce de Dieu, qui l'appelait à ce ministère, la force et l'autorité de l'accomplir avec une pleine efficacité et vertu. On peut voir par là quel sens il faut attribuer à cette expression : « mon évangile », qui revient si souvent sous la plume de l'apôtre.

« Il ne s'agit point d'un système de théologie élaboré par son génie, mais d'une vérité qui lui a été donnée par Dieu avec mission de la prêcher. C'est la révélation qu'il a reçue dans sa conversion et qu'il appelle *sienna* parce qu'elle est pleinement indépendante du témoignage des autres apôtres et subsiste en dehors d'eux. »

Pour Paul, les douze apôtres sont donc, dans une certaine mesure, au-dessous de lui, vu que c'est à lui seul que Dieu est apparu dans toute sa plénitude d'*esprit*. C'est donc lui, Paul, *l'oint du Seigneur* ; de là cette lutte entre lui et les disciples qui

fit si souvent scandale et que M. Vernes a fort justement rappelée dans les lignes suivantes :

« L'apôtre Paul nous apparaît aussi comme une nature entière et jalouse ; venu au Christianisme après les autres apôtres, il affecte de méconnaître la supériorité que constituait, en leur faveur, une désignation directe du Maître ; il affirme, non sans quelque infatuation, que la « *Théophanie* » ou « *Christophanie* » dont il a été honoré lui-même, le met sur le même pied que ceux-ci. C'est certainement à ces prétentions excessives, maintenues avec une raideur voulue, à cette « intransigeance », qu'il faut faire remonter l'origine des conflits violents où saint Paul se trouve constamment engagé. L'âpreté qu'il apporte dans la défense de ses prérogatives envenime les dissidences secondaires et fait de la vie de ce remarquable homme d'action une succession de crises pénibles. Il a servi à engager la secte nouvelle dans la voie des polémiques personnelles. Saint Paul émet de bonne heure la prétention de poursuivre son apostolat, sans contrôle aucun de la part du premier groupe des disciples, sur le terrain de la propagande chez les « païens », c'est-à-dire chez les païens judaïsants, en laissant aux Douze le soin de conquérir à leur cause les Juifs proprement dits. »

« Comment s'expliquer, dit M. Vernes, que dans les communautés qui devaient tout à saint Paul celui-ci ait pu voir les esprits se détourner de lui ?

« Impatient de tout partage, il n'a voulu associer personne à son œuvre, *sinon des hommes de second ordre acceptant docilement ses directions*, et il soulève des orages où son autorité est sur le point de sombrer. C'est peut-être aussi par là que la personne de saint Paul mérite de survivre. Son dogmatisme, en effet, est parfaitement déplaisant, la démonstration qu'il tente du Christianisme, de ce qu'il appelle avec orgueil « son évangile », est une accumulation de sophismes et d'arguties ; mais sa passion personnelle est comme une lave qui emporte les obstacles. Il a su passionner ses contemporains tout en les engageant dans les voies scabreuses du *dogmatisme théologique*, comme, à quinze siècles de distance, il devait fournir des armes à la réformation religieuse de Luther et de Calvin. Avec des hommes de ce caractère, les questions les plus simples s'enveniment ; des dissidences sans importance aboutissent à des ruptures violentes. »

« Dans ses heures de crainte, dit M. Sabatier, Paul se deman-

dait s'il n'avait pas excédé (dans ses communications) la mesure de la prudence et de la charité. »

Oui, c'est à Paul que le Christianisme doit cette *théologie néfaste* qui a empêché la pensée chrétienne de Johana de gouverner le monde. C'est le *quia absurdum* auquel nous devons tant de folies, tant de crimes... « Il écrasait toujours ses disciples, dit Renan, ils ne jouèrent auprès de lui que le rôle de secrétaires, de courriers, leur respect pour le maître était tel qu'ils n'osèrent jamais enseigner librement. Quand Paul était avec sa troupe, *il existait seul*, tous les autres étaient anéantis ou ne voyaient que par lui. »

Les sources de la légende pauliniste de Jésus

Si nous cherchons ce qu'il y a de grand et de vraiment dramatique dans la légende chrétienne, nous trouvons que c'est ce qui a été pris aux Psaumes de Daud, ou dans l'histoire de cette grande femme tant persécutée par les hommes. C'est elle qui est le type du *Christ souffrant*, et pour continuer à l'outrager, même après sa mort, on a effacé son règne de l'histoire. Et ne pouvant supprimer son nom — si célèbre —, on en a fait celui d'un homme méprisable.

Les Psaumes étaient psalmodiés dans les temples. Grâce à ce système de propagation, ils se gravèrent dans les esprits. Les femmes devaient y trouver des consolations dans cette époque de malheur ; c'est de ce grand cri de douleur, en même temps que d'espérance, qu'avait dû surgir l'idée d'une restauration de la puissance féminine, et c'est tout cela, la douleur, le rachat, la rédemption, qui passa dans le premier Christianisme de Johana et de ses disciples.

Dans l'Évangile de Marc, on n'accentue pas encore le système qui consiste à copier David, mais les Paulinistes qui viendront après et amplifieront l'histoire de Jésus, y ajouteront de nouveaux détails pris dans l'histoire bien réelle de cette malheureuse reine. Ainsi :

— David est née à Bethléem (*Samuel*, XVI) ; on y fera naître Jésus (dans Matthieu ; Marc n'en fait encore qu'un Nazaréen).

— David règne 33 ans à Jérusalem, elle fait de la Palestine une terre sainte en y faisant régner la loi morale et l'autorité matriarcale.

C'est à Jérusalem qu'on placera le drame de Jésus à 33 ans.

— David fuyant Absalon s'en va dans le désert, et c'est dans ce moment d'amertume qu'elle gravit la montagne des Oliviers (II Samuel, chap. xv, verset 30) : « Et David montait par la montée des Oliviers et en montant elle pleurait, elle avait la tête couverte et marchait nu-pieds. Tout le monde aussi, qui était avec elle, montait, chacun ayant sa tête couverte ; et elle pleurait en montant. »

— David est lapidée :

Chap. xvi, 5. — « Un homme de la famille de Saül maudissait David.

6. — « Et il jetait des pierres contre David et contre tous les serviteurs du roi David.

13. — « David donc et ses gens continuaient leur chemin ; et Scimhi allait à côté de la montagne, vis-à-vis de *lui*, et en allant il maudissait, et il jetait des pierres contre *lui*, et il élevait de la poussière. »

— Dans un cantique de David, nous trouvons cette phrase (II Samuel, ch. xxii, 17) : « L'Éternel étendit sa main d'en haut et il m'enleva. »

C'est de là qu'on fait la montée au ciel de Jésus.

— David se plaint de ce que l'homme, qui n'avait pas participé à l'organisation sociale des temps gynécocratiques, qui *avait été rejeté* comme organisateur, est arrivé à prendre toutes les places et à vouloir tout faire ; elle dit (Psaumes, CXVIII, 22) : « La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée est devenue la principale de l'angle. »

C'est de cette *Pierre* qu'on fait la base de l'Eglise catholique (qui supprime la femme du monde moral).

— La résurrection est aussi annoncée dans les Psaumes :

CXIX. — « Défends ma cause et *me rachète*. Fais-moi revivre selon ta parole. »

— L'usage de crucifier les gens existait du temps de David. Il en est fait mention dans le 2^{me} livre de Samuel, chap. xxi :

6. — « Qu'on nous livre sept hommes et nous les mettrons en croix devant Jéhovah.

9. — « Et il les livra entre les mains des Gabaonites qui les mirent en croix sur la montagne. »

David dit (Psaumes, XXII, 47) : « Ils ont percé mes pieds et mes mains.

19. — « Ils partagent entre eux mes vêtements et ils jettent le sort sur ma robe. »

Psaumes, LXIX, 21. — « Toi-même tu connais l'opprobre, la honte et l'ignominie dont je suis couverte, tous mes ennemis sont devant moi.

22. — « Et ils m'ont donné du fiel à mon repas et dans ma soif ils m'ont abreuvée de vinaigre. »

La douleur de David est exprimée dans le Psaume CXIX :

22. — « Les principaux se sont assis et ont parlé contre moi.

23. — « Ote de dessus moi l'opprobre et le mépris.

29. — « Eloigne de moi la voix du mensonge.

31. — « Ne me fais point rougir de honte.

39. — « Détourne de moi l'opprobre que je crains.

41. — « Fais-moi revivre par ta justice.

42. — « Et j'aurai de quoi répondre à ceux qui m'outragent.

51. — « Les orgueilleux se sont moqués de moi au dernier point.

53. — « L'horreur m'a saisie à cause des méchants.

69. — « Les orgueilleux ont forgé des faussetés contre moi.

78. — « Que les orgueilleux rougissent de honte pour ce qu'ils m'ont maltraité sans sujet.

82. — « Quand me consoleras-tu ?

84. — « Quand feras-tu justice à ceux qui me poursuivent ?

86. — « Ils me persécutent sans sujet.

87. — « Ils m'ont presque réduite à rien et mise par terre.

88. — « Fais-moi revivre selon ta bonté.

89. — « Les méchants m'ont attendue pour me faire périr.

109. — « Ma vie a été continuellement en danger.

126. — « Ils ont aboli la loi.

134. — « Délivre-moi de l'oppression des hommes.

136. — « Mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eau parce qu'on n'observe pas la loi.

141. — « Je suis petite et méprisée.

150. — « Ceux qui ont de mauvais desseins s'approchent.

154. — « Défends ma cause *et me rachète*. Fais-moi *revivre* selon ta parole.

161. — « Les principaux du peuple m'ont persécutée sans cause. »

Combien cette douleur vraiment humaine contraste avec le surnaturel du Nouveau Testament !

David annonçait le triomphe *du Juste* qu'elle attend (le juste, c'est la femme). Elle dit :

LXXII, 10. — « Les rois de Tharsis et des îles lui présenteront des dons, les rois de Sheba et de Seba lui apporteront des présents. »

Ces rois sont les Reines-Mages qui fondèrent avec David les Mystères de Jérusalem, devenus la Franc-Maçonnerie.

Nul doute que c'est dans ce verset qu'a été prise l'idée de la visite des Rois-Mages à l'enfant Jésus.

Enfin, la gynécocratie israélite étant composée de douze tribus, on donna à Jésus douze disciples. Juda avait trahi la cause féminine, Jésus a aussi un Judas qui le trahit.

On appelle Jésus « l'oint du Seigneur », alors que ce mot a toujours désigné la *Femme*. On l'appelle aussi « le divin Pasteur », lui donnant dans cette appellation consacrée à Krishna l'autorité morale de la Déesse.

Quant à la mort de Jésus pour *racheter les hommes*, c'est la parodie de cette phrase si souvent répétée par les Prophétesses : « *Nous avons été retranchées, défends ma cause et me rachète.* »

Mais toutes les nations annonçaient qu'après un temps de « *mort sociale* » la Femme reviendrait au pouvoir, resurgirait, c'est-à-dire ressusciterait. C'est de cette prédiction qu'on fait la descente aux enfers et, après trois jours, la résurrection du Christ.

La Femme devait, d'après le Prophète Joël, prononcer un jugement définitif sur les hommes et sur l'histoire qu'elle rectifierait en remettant en lumière les grandes femmes cachées et leurs œuvres falsifiées et attribuées à des hommes. On fait de cela le « Jugement dernier » et la « résurrection des morts ».

Ce n'est pas seulement la légende du fondateur de leur religion que les Catholiques ont prise dans les Psaumes, c'est aussi leur recueil de prières. L'office de la semaine sainte est composé avec des versets pris dans les Psaumes. On y a seulement introduit le mot *Gentil* pour désigner l'ennemi qui, avec le temps, s'était déplacé. Ainsi on se sert des imprécations de la Femme contre l'homme qui l'outrage pour exprimer le ressentiment des Catholiques contre leurs adversaires, les Gentils restés plus féministes qu'eux. Le sens des versets est tout à fait détourné de sa réelle signification, il ne s'applique nullement à la situation des Catholiques, et si David était revenue au monde, c'est contre eux qu'elle aurait tourné ses véhémentes récriminations.

Si l'on supprime du Catholicisme ce qui a été pris dans les Psaumes, il ne reste presque rien.

Ceux qui exploitaient l'idée messianique prenaient à témoins « David et les Prophètes », ce qui prouve le prestige qu'avaient encore les femmes qui *avaient parlé*. David, du reste, fut mise au rang des saintes. A Madras, ou près de Madras, se trouve le fort de *Saint-David*.

L'Art a souvent représenté ce saint personnage.

Dans le trésor de Conques que M. Alfred Marcel a découvert, dans un médaillon, un homme à longue chevelure terrasse un lion dont il déchire la gueule de ses deux mains — on a vu dans ce personnage le Christ, nouveau David, *noster David*, qui terrasse Satan.

Enfin, M. Clédat a découvert les ruines de l'église copte de Baouit (Syrie), dont une inscription l'a aidé à trouver l'emplacement.

Cette inscription était placée dans une chapelle décorée où la vie de David est représentée en douze tableaux (1).

L'époque néo-chrétienne, c'est-à-dire jésuite, fut pour la Femme une période d'ironie. Elle attendait une délivrance, on semblait dire : *Tu attends un Messie ?* Nous allons t'en donner un. Et, en effet, cette idée qui grandissait et se généralisait, passait de la promesse à l'affirmation, de la menace au fait.

Cependant, les textes étaient gênants. C'est ainsi qu'il était dit que *la Femme écrasera la tête du serpent*. Alors on arrange les textes, on dit : *Celui qui écrasera la tête du serpent naîtra de la Femme*.

Cette infâme comédie fut la fin du règne de la femme. Loin de la libérer, elle détruisit à jamais ses dernières espérances, sa puissance fut anéantie, sa science niée, son nom partout effacé.

La justice disparut de la terre, la plus horrible injustice devint « *le droit* ».

Contre la Femme

La révolution des Paulinistes, dirigée contre ce que l'Évangile appelle « *le Prince de ce monde sur qui il y a jugement exécutoire* »,

(1) Nul doute que c'est là l'origine du chemin de la Croix. Communiqué à l'Académie des Inscriptions par M. Clermont-Ganneau.

ne vise que la Femme ; c'est contre l'autorité des Principes divins qu'elle représente que l'homme se soulève, tout en affirmant hypocritement qu'il n'est pas venu détruire « la Loi et les Prophètes ».

Les idées nouvelles qui vont régner, sur la Femme, sont résumées dans ces versets de l'Épître de Paul à Timothée :

Ch. II, 11. — Que la femme écoute l'instruction avec silence et une entière soumission.

15. — Car je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre aucune autorité sur son mari, mais il faut qu'elle demeure dans le silence.

Car Adam fut formé le premier et Eve ensuite.

Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit, mais la femme ayant été séduite fut cause de la transgression.

Ch. V. — Et avec cela elles sont oisives ; elles s'accoutument à aller de maison en maison et non seulement elles vivent dans l'oisiveté, mais elles sont *causeuses* et curieuses et parlent de choses qui ne sont pas bienséantes.

La Divinité féminine, tant de fois niée, l'est encore dans *Ephésiens*, IV :

4. — Il y a un seul corps et un seul esprit.

5. — Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.

6. — Un seul Dieu et *Père* de tous qui est au-dessus de tous et parmi tous et entre tous.

Continuons les citations :

« Parmi les veuves, il y en avait qui se servaient des secours de l'Église pour vivre dans l'oisiveté et *se livrer au libertinage* » (I *Timothée*, V, 10 et suivants).

C'est dans le verset suivant que le renversement de la loi morale apparaît le plus clairement :

« Alors Dieu les abandonna à toutes les passions les plus infâmes. Ces malheureux qui *avaient changé Dieu en son contraire* firent subir à leur propre personne une altération analogue *en changeant chaque sexe en son contraire*, et, comme ils avaient méprisé la connaissance de Dieu, Dieu les livra à un esprit méprisable, et réprouvé, en sorte qu'ils commirent tous les crimes imaginables quoiqu'ils sussent fort bien que ceux qui les font sont dignes de mort. Bien plus, ils approuvent encore ceux qui se comportent ainsi, et l'on peut dire d'eux qu'ils retiennent la vérité captive dans l'injustice.

« Le Prince d'un pareil monde dont les membres rivalisent d'effronterie dans le crime n'est plus le Dieu de sainteté, c'est le Père du mensonge et du meurtre, et les temples où l'on adore, le crime dans le cœur, des dieux coupables de tous les genres de crimes, seraient certainement dignes de servir de repaires aux légions des esprits impurs de l'enfer. » (I Cor., X, 20 et suiv.)

Or ces reproches, qu'il adresse aux Gentils, sont ceux qu'il mérite lui-même, puisque c'est lui qui cherche à substituer le Dieu à la Déesse, le libertinage de l'homme à la liberté de la femme, donnant ainsi l'impunité sexuelle de la femme à l'homme, ce qui est l'origine « de crimes abominables ».

C'est lui qui « transforme la vérité en mensonge ».

Toute cette œuvre de Paul est du pur satanisme.

Quoi d'étonnant, après cela, que les vrais Chrétiens disent (*Matthieu, 24, 24-25*) : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands miracles et des prodiges au point de séduire, s'il était possible, *les élus* eux-mêmes ; vous voilà prévenus. »

Les Livres des Chrétiens selon l'Eglise

Nous ne connaissons l'histoire de Jésus que par les écrits qui forment le « Nouveau Testament ».

Avant de savoir ce que ce livre en dit, demandons-nous d'abord qui a écrit ce recueil, à quelle époque, et quelle valeur il a.

* * *

Les Ecritures Saintes des Chrétiens sont désignées sous le nom de « *Nouveau Testament* » (ou Nouvelle Alliance), du mot *diathékè* qui veut dire *Testament* ou *Alliance* ; de là ces deux significations si différentes.

Le « *Nouveau Testament* » contient 27 livres, qui sont divisés en deux groupes : « l'Évangile » et « l'Apôtre ».

L'Évangile est composé des livres dits selon Matthieu, Marc, Luc et Jean.

L'Apôtre (c'est-à-dire Paul) comprend 23 écrits, qui sont : Les *Actes des Apôtres* et des *Epîtres*.

Quatorze Epîtres sont attribuées à Paul. Ce sont I et II aux Romains, I et II aux Corinthiens, celle aux Galates, celle aux

Ephésiens, celle aux Philippiens, celle aux Colossiens, I et II aux Thessaloniens, I et II à Timothée, celle à Tite, celle à Philémon, celle aux Hébreux. (C'est à tort, du reste qu'on les attribue à Paul ; celle aux Hébreux n'est certainement pas de lui.)

Viennent après les « Epîtres catholiques », c'est-à-dire universelles, adressées à tous les membres de l'Eglise, qui sont : celle de Jacques apôtre ; deux épîtres de Pierre apôtre ; trois épîtres de Jean apôtre ; une de saint Jude apôtre.

Enfin, cela se termine par l'Apocalypse.

Tous ces livres sont rédigés en grec.

Les auteurs du Nouveau Testament

Quoique personne ne sache rien au sujet des écrivains qui ont rédigé les écrits apostoliques, l'Eglise a donné à ces écrits des auteurs qu'on aurait copiés ou dont on se serait inspiré ; elle a même fixé les dates de leur rédaction.

Il nous est donc permis de croire que les premiers auteurs des Evangiles étaient les disciples de Johana, et qu'ils écrivaient dans l'esprit du premier Christianisme, mais que les reviseurs anonymes qui, plus tard, reprirent leurs écrits et les altérèrent, tout en disant qu'ils sont faits selon Matthieu, Marc, Luc et Jean, n'ont eu pour but que d'y introduire la doctrine de Paul et la légende de Jésus.

Voici, d'après ces données intéressées, les dates que l'Eglise avait admises (dates que les savants ont trouvées fausses) :

1^{er} Evangile, selon Matthieu, qui aurait été écrit en 36 (d'autres disent en 42) ; il aurait été composé en hébreu ou en syriaque et traduit en grec.

2^{me} Evangile, selon Marc, qui aurait été écrit à Rome vers 44 ou 45 (sous les yeux et les instructions de Pierre, dit Bergier, mais il est prouvé que Pierre n'a jamais été à Rome).

3^{me} Evangile, selon Luc, né à Antioche, qui aurait été écrit vers l'an 53 ou 55.

4^{me} Evangile, selon Jean. L'Eglise pense que Jean composa son Evangile après son retour de l'île de Pathmos, vers 96 ou 98, la première année de Trajan, étant alors âgé d'environ 95 ans.

C'est l'abbé Bergier qui donne ces renseignements dans son *Dictionnaire de Théologie* (3, 166-167).

La tradition fait de Matthieu et de Jean des apôtres de Jésus, tandis que Marc et Luc n'auraient été que des compagnons

d'apôtres, puisqu'ils vivaient, Marc à Rome, Luc à Antioche, et que ni l'un ni l'autre n'auraient été en Judée.

La tradition chrétienne nous dit aussi que Luc est l'auteur des *Actes des Apôtres* et qu'il les a rédigés à Rome en 63 (Bergier, *Dict. de Théol.*, I, p. 36) ; que Paul a écrit ses 14 Epîtres à Ephèse, à Corinthe, à Rome, entre 55 et 56 ; que Jacques a écrit son Epître en 59 ; que Pierre, Jean et Jude, ont écrit les leurs dans un temps qu'on ne détermine pas ; enfin que l'Apocalypse a eu pour auteur Jean, qui l'écrivit en 95 ou 98, dans l'île de Pathmos où il avait été relégué (Bergier, *Dict. de Théol.*, I, p. 167).

D'après l'Église, Matthieu est le plus ancien (an 36), Marc le second (an 44), Luc le troisième (an 53), Paul le quatrième (de 50 à 60), Jean le dernier (an 96).

Tous auraient écrit pendant le premier siècle.

C'est à Irénée que remonte cette tradition. C'est lui qui, vers 180, écrit : « Il ne saurait y avoir plus de quatre Evangiles, comme il ne peut y en avoir moins, car, comme il y a quatre régions du monde où nous vivons et quatre vents principaux, et comme l'Église est répandue sur la terre entière et que le pilier et le soutien de l'Église, c'est l'Évangile et l'esprit de vie, il s'ensuit qu'elle a quatre piliers, qui, de tous côtés, respirent l'immortalité et animent les hommes » (*Contre les Hérésies*, L. III, section II, ch. VIII).

Ce paragraphe prouve qu'il y avait une multitude de gens, auteurs d'une multitude d'écrits qui se prétendaient inspirés et voulaient faire accepter leur évangile.

Les savants modernes ont trouvé que la chronologie des *Écritures* du Nouveau Testament, telle que nous venons de la rappeler, est fautive. C'est Frédéric Bauer, chef de l'École de Tubingue, qui a renversé les préjugés admis jusque là sur les origines des écrits apostoliques, dans un ouvrage intitulé *Paulus der Apostol Jesu Christi*, dont la première édition a paru à Stuttgart en 1845. Bauer a fixé une nouvelle chronologie. D'après lui, pour comprendre l'évolution du mouvement chrétien pendant les deux premiers siècles, il faut commencer par les Epîtres de Paul et, de là, passer aux Evangiles qui sont postérieurs. En effet, en lisant ainsi les Livres, nous trouvons que Paul expose avec certaines hésitations, certaines réticences, cette idée : que le Christ est ressuscité ou va ressusciter, et que c'est Jésus qui est le Christ. Voilà le fond de sa doctrine.

Ceux qui viennent après n'hésitent plus, ils affirment. Donc, l'idée a marché, elle s'est imposée aux esprits crédules. Enfin, Paul n'a fait qu'une indication vague, il n'a parlé que d'un esprit depuis longtemps disparu ; ses successeurs font de cet esprit un homme qui a vécu sur la terre, et, bien plus, ils lui créent une biographie.

Dès lors, comment comprendre cette histoire si on commence par les Evangélistes qui affirment et finit par Paul qui tâtonne ?

C'est parce que la légende a été faite sur une idée sans précision et qui n'avait aucune réalité historique que ceux qui l'ont racontée d'abord ne se sont pas trouvés d'accord entre eux.

Depuis les écrits de Paul jusqu'au temps de Constantin, il n'existe pas de documents ou de témoignages authentiques (1), et il est facile de voir que c'est pendant ce temps qu'on a imaginé la légende de Jésus et travaillé à imposer la croyance à un Dieu nouveau, — qui va représenter la paternité, — la question brûlante de cette époque. On invente le Dieu père, en même temps qu'on invente le Dieu fils.

S'il est difficile de suivre l'évolution de l'idée pendant ces trois siècles, il est facile de voir sur quoi portaient surtout les altérations que l'on faisait aux *Ecritures* de siècle en siècle. En comparant les plus anciens Codex que nous avons, nous voyons qu'on y introduit le mot « Dieu » par des grattages. Les livres sont donc écrits avant que le Dieu des Paulinistes fût affirmé et accepté.

On ignore quand et par qui les premières traditions touchant la vie de Jésus furent mises par écrit. L'auteur de l'Evangile *selon Marc*, le premier qui fait une histoire, raconte, n'invente pas ; cela a donc été dit avant lui.

Nous ne possédons pas les Evangiles sous leur forme primitive, nous ne possédons que des copies faites quand l'idée jésuiste était déjà très répandue.

(1) Leblois dit (*Les Bibles*, livre IV, p. 18) : « Comme, depuis les écrits de Paul jusqu'aux temps de Constantin, il ne s'est pas conservé un seul livre original, et que nos plus anciens manuscrits ne sont que les copies des dernières éditions de ces livres, il est difficile aujourd'hui de constater, par la comparaison des textes, à quel degré les altérations ont eu lieu. Il nous manque toute possibilité de reconstruire par élimination les éditions primitives. »

Les plus anciennes copies du Nouveau Testament

Le grand public est habitué à lire le Nouveau Testament dans des traductions, ne le connaît même que par des traductions, sans se demander où est l'original de ce fameux livre, tant la confiance des croyants est grande. Les savants, moins crédules, ont posé cette question, ils ont cherché cet original et ont constaté qu'il n'existait pas. Alors ils ont cherché les plus anciennes copies et voici ce qu'ils ont trouvé :

1° Le *Codex Vaticanus*, ou Manuscrit du Vatican, qui date du iv^e siècle.

2° Le *Codex Sinaiticus*, ou Manuscrit du Sinaï, qui date du iv^e siècle.

3° Le *Codex d'Ephrem*, ou Palimpseste de Paris, écrit au v^e siècle.

4° Le *Codex Alexandrinus*, ou Manuscrit d'Alexandrie, qui date de la seconde moitié du v^e siècle.

Le Codex Vaticanus

C'est un manuscrit conservé au Vatican, à Rome, dans la Bibliothèque où le public n'est pas admis.

Il contient le texte grec de l'Ancien Testament, d'après la *Version des Septante* (c'est ce texte qui est adopté par les Protestants).

Il contient aussi le *Nouveau Testament* incomplet ; il y manque l'Épître aux Hébreux depuis 9-15 jusqu'à la fin de l'Épître, les Épîtres I et II à Timothée, l'Épître à Philémon, et enfin l'Apocalypse.

Ce manuscrit est écrit, suivant l'usage du temps, en lettres dites *Onciales*, c'est-à-dire majuscules ; les mots n'étant pas séparés entre eux par des intervalles, ni par des signes de ponctuation, il n'y a ni séparation entre les phrases, ni séparation entre les versets et les chapitres.

Ce n'est qu'au moyen âge qu'on a divisé le Nouveau Testament en chapitres, et c'est, dit-on, au milieu du xvi^e siècle qu'il fut divisé en versets.

On prétend que c'est l'imprimeur Robert Estienne qui en fit la division définitive en versets et en chapitres.

En 1843, un savant russe, M. C. Tischendorf, missionné par le gouvernement pour trouver l'original du Nouveau Testament, demanda à examiner le Codex du Vatican. Cela dut contrarier vivement les cardinaux, mais on ne put refuser, les savants auraient dit que ce Codex n'existait pas.

Il obtint la permission d'en prendre un *fac-simile* pendant trois jours.

En 1858, le cardinal Mai, voyant que les savants allaient faire connaître le livre jusque là ignoré, se décida à en publier lui-même une édition. Elle a cinq volumes, quatre pour l'Ancien Testament et un pour le Nouveau.

Mais cette édition, publiée après trente ans de travail et d'hésitations, n'a pas paru exacte ; Reuss la dénonce dans *Die Geschichte der Heiligen Schriften Neuen Testaments*, 1860, p. 371.

Bunsen va plus loin et déclare que le titre même de l'ouvrage est un mensonge ; ce titre, qui est : « *L'Ancien et le Nouveau Testament selon le plus ancien Codex, celui du Vatican* », devrait être remplacé par celui-ci : « *L'Ancien et le Nouveau Testament selon la Vulgate, avec des variantes du Codex du Vatican*, » car, dit Bunsen, « ce travail ne reproduit pas le texte du précieux manuscrit, mais plutôt *il le voile* ».

En effet, le cardinal Mai prit pour base de son travail une traduction grecque de la Vulgate de Sixte-Quint ; ce n'est donc pas une traduction du *Codex Vaticanus*. Il s'est contenté d'indiquer, en marge, les variantes qu'offrait le *Codex*. En 1867, Tischendorf en fit paraître une édition correcte sous le titre de *Novum Testamentum Vaticanum*. En 1868, deux religieux, Vercellone et Cozza, en publièrent une édition de luxe.

Le Codex Sinaiticus

Ce manuscrit fut découvert en 1859 par Constantin Tischendorf, au couvent de Sainte-Catherine du Sinaï. Le gouvernement russe a publié une splendide édition de ce précieux livre, intitulé « *Bibliorum Sinaiticus Petropolitanus* » (Saint-Petersbourg, 1862).

Ce manuscrit contenait, en outre du Nouveau Testament complet, deux livres exclus du canon sacré : l'*Épître à Barnabas* et le *Pasteur d'Hermas*.

Le Codex d'Ephrem ou Palimpseste de Paris

Ce livre est déposé à la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est un palimpseste, c'est-à-dire un manuscrit qui a été effacé, puis recouvert d'une seconde écriture.

Il fut d'abord écrit au v^e siècle, puis plus tard revisé suivant les phases de l'évolution du dogme. Ainsi, dans le verset 16 de l'Épître I à Timothée, ch. 3, il y avait d'abord :

« Qui fut manifesté en chair,
Justifié en esprit,
Vu des anges,
Prêché aux païens,
Cru dans le monde,
Exalté en gloire. »

Nous ne savons pas de qui il est question. Le mot qui commence est ΟΣ, « qui ». Après que Jésus fut déclaré Dieu, on corrigea le mot *qui* et on le remplaça par ΘΣ, forme abrégé de ΘΕΟΣ, « Dieu ». Ce qui changeait alors ainsi le sens de la phrase :

« *Dieu* fut manifesté en chair. »

Tischendorf a constaté que le même faux a été commis dans le Sinaïticus. Là, le pronom *qui* est devenu le mot *Dieu* au XII^e siècle.

Le même changement a été introduit dans le *Codex Alexandrinus*. Quant au *Codex Vaticanus*, on en a supprimé l'Épître à Timothée tout entière.

C'est au XII^e siècle que l'on gratta les caractères sur le parchemin du *Codex de Paris* et que l'on s'en servit pour écrire des traités d'Ephrem le Syrien.

Ce parchemin gratté était appelé en grec « psestos » (gratté). Le mot palimpseste veut dire *regratté* (de *palin*, « de nouveau », et *psestos*, « gratté »).

MM. Pringsheim et Gradenwitz, de Berlin, trouvèrent un procédé qui faisait réapparaître la première écriture (voir *la Nature*, 1^{er} décembre 1894).

C'est M. Tischendorf qui, appliquant ce procédé, parvint à faire reparaître les premiers caractères des cinq huitièmes du Palimpseste de Paris (de 1840 à 1842). Avant lui, de 1834 à 1835, M. Charles Hasse avait essayé, sans succès, de faire reparaître la première écriture du manuscrit. En 1843, Tischendorf publia des fragments de ce livre, sous le titre de « *Codex Ephraemi Syri*

rescriptus » (Codex récrit d'Ephrem le Syrien). Il y ajouta le calque lithographié du feuillet où se trouve le passage altéré de I Timothée, 3, 3, à 4, 14.

Nous avons donc la preuve certaine de la supercherie de ceux qui voulaient faire prévaloir l'idée de l'existence du *Dieu nouveau* qu'ils introduisaient partout où ils le pouvaient et que plus tard, du reste, ils mirent même dans les époques antérieures au Christianisme.

Ces fraudes nous montrent qu'à l'époque de ces grattages l'idée d'un Dieu unique et masculin (un Père) n'était pas encore acceptée.

Le Codex Alexandrinus

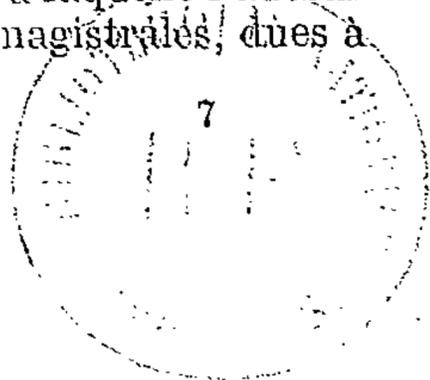
Celui-là est au Musée Britannique de Londres. Il fut donné en 1628 au roi d'Angleterre Charles I^{er} par Cyrille Lucaris, alors patriarche d'Alexandrie. Le manuscrit fut remis au roi par Thomas Roc; il était accompagné d'une lettre d'envoi dans laquelle Lucaris disait : « Ce livre de l'Écriture Sainte du Nouveau et du Vieux Testament est, *comme nous l'avons reçu par tradition*, écrit de la main de Thécla, femme noble égyptienne, il y a environ 1300 ans, peu après le concile de Nicée. »

C'est pour cela qu'une tradition orale faisait remonter à une femme la transcription du Nouveau Testament.

Nous verrons dans les « Actes des Apôtres » qu'une femme qui accompagnait Paul partout semble être l'auteur de certains écrits. Serait-ce la même que la légende aurait ennoblie au point d'en faire une Dame égyptienne ? Nous l'ignorons, mais il y a similitude de nom.

Ce Codex a été photographié et publié aux frais du Musée Britannique. Le Nouveau Testament a paru en 1879, l'Ancien de 1881 à 1883. Il renferme le Nouveau Testament depuis Matthieu, 25, 6, jusqu'à l'Apocalypse, et de plus deux Epîtres de Clément aux Corinthiens qui sont actuellement rejetées du Canon. Matthieu est donc incomplet. Dans Jean, il manque de 6, 50, à 8, 52, et dans la 2^{me} Epître aux Corinthiens, il manque de 4, 13 à 12, 6 (1).

(1) Voir *Nouveau Testament*, publié à Leipzig en 1884 par Oscar DE GERHARDT, où se trouve la recension de Tischendorf de 1869, à laquelle l'auteur a joint en note les variantes de deux autres recensions magistrales, dues à



* * *

Tous ces manuscrits sont postérieurs au concile de Nicée et ne sont que la copie d'un texte adopté après de nombreux remaniements faits pendant deux ou trois cents ans.

Voici quelques exemples de la façon dont les textes furent altérés après le concile qui avait posé les bases du dogme et le fond de la légende de son fondateur :

— Dans Luc, 8, 40, suivant le *Vaticanus*, il y a : « Il arriva qu'au retour de Jésus la foule le reçut, car tous l'attendaient. »

Dans le *Sinaïticus*, il y a : « car ils attendaient Dieu ».

— Dans Jean, 1, 18, au lieu de « le fils unique qui est dans le sein du Père », le *Vaticanus* et le *Sinaïticus* ont mis : « un Dieu unique ».

Un correcteur du dernier Codex changea même *un* en *le* et mit : « le Dieu unique qui est dans le sein du Père ».

Inutile de faire remarquer que cette insistance à dire *Dieu unique* a pour intention de supprimer tout à fait la Dété féminine, que tous les opposants réclamaient. Supprimant la Mère, c'est dans le sein du Père que l'on fait naître le fils !

— Dans les Actes, 20, 28, au lieu de « l'Église du Seigneur qu'il s'est acquise par son sang », les deux Codex cités ont mis : « l'Église de Dieu ». Ce qui nous fait penser que le mot Seigneur, qui dans l'Évangile remplaçait le nom de Johana, inquiétait les Catholiques qui, partout, cherchaient à remplacer les anciens noms par le mot « Dieu » qui allait résumer leur conception nouvelle de la Divinité.

— Dans Colossiens, 2, 2, il y avait : « le mystère de Dieu le Père et du Christ » ; le *Vaticanus* met : « du Dieu-Christ ».

— Dans Luc, 22, 43-44, il y avait : « Et il lui apparut un ange qui le fortifiait. Et, comme il était dans l'angoisse, il pria plus instamment et sa sueur fut comme des caillots de sang tombant à terre. »

Ce passage fut supprimé dans le *Vaticanus* et dans le Codex d'Ephraïm. Dans le *Sinaïticus*, le correcteur l'a mis entre crochets. Sans doute parce qu'il devait y avoir là une allusion aux souff-

des Anglais, celle de Samuel Prideaux Tregelles (Londres, 1857-1879) et celle publiée en collaboration par B. F. Westcott et F. J. A. Hort (Cambridge et Londres, 1881).

frances de la Femme crucifiée ; en effet, chaque fois qu'il est question du « sang », c'est sa physiologie spéciale qui est sous-entendue. C'est peut-être à cause du souvenir qu'il évoquait que les Chrétiens n'ont pas voulu conserver ce passage.

Les Évangiles avant le Concile de Nicée

Puisqu'il est avéré que les Évangiles que nous possédons actuellement ont tous été faits — ou révisés — après le concile de Nicée, il reste à chercher ce qu'étaient les écrits antérieurs à cette date, qui en ont été la première forme.

Il faut chercher aussi dans quelle mesure les Évangiles des premiers Chrétiens féministes furent utilisés par leurs ennemis pour servir la cause masculiniste.

— Saint Justin, converti en 133, désigne en 150 les Évangiles, dont il donne des extraits, sous le titre de « *Mémoires des Apôtres* ». Il dit (*Apol.*, 1, LXVI) : « Les mémoires des Apôtres que nous appelons Evangiles ».

Et ailleurs : « Dans ces mémoires que j'affirme avoir été composés *par les disciples du Christ* ».

Mais les phrasés citées n'indiquent pas que ces mémoires parlaient de Jésus.

Saint Justin donne littéralement une cinquantaine de textes de l'Évangile, sans les associer aux noms des Evangélistes. Cependant, il cite Marc (*Dial. can.*, *Tryph.*, 103).

— Saint Polycarpe cite : « Bienheureux les pauvres, ceux qui souffrent pour la Justice... Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » Ces phrases sont évidemment prises dans les Évangiles des premiers Chrétiens, antérieurs à Jésus.

C'est en prenant ainsi des sentences dans l'Ancien Testament ou dans les écrits des Chrétiens de saint Jean, et en les juxtaposant, que l'on composa les discours qui seront mis dans la bouche de Jésus.

— On nous parle aussi des *Logia* de Matthieu, qui étaient de petites feuilles volantes.

— Le commandant Courmes, qui est théosophe et puise peut-être à d'autres sources que les Catholiques et les savants, dit ceci :

« Les quatre Evangiles ont été écrits en même temps. Leur composition première est due au chef d'une communauté re-

ligieuse fixée auprès du mont Sinai, au II^e siècle de notre ère. Cet homme, dont le nom perdu a été transformé en celui de Matthieu, a écrit un premier texte en araméen dépeignant les faits relatifs à l'initiation sous la forme d'une histoire symbolique de *l'être véritablement divin qui avait rempli une grande mission environ cinquante ans avant notre ère*. Cette composition passa ensuite à une communauté chrétienne d'Égypte, dont les membres firent autant de versions légèrement différentes les unes des autres qu'ils se trouvèrent être d'esprits divers, et cela constitua la multiplicité des Évangiles dont quatre furent conservés et les autres demeurèrent apocryphes. » (Publié dans la *Fronde*.)

Le personnage antérieur à notre ère auquel il est fait allusion, c'est Johana.

— Saint Clément, dont on fait un pape de 91 à 100, rappelle aux Corinthiens l'Épître de saint Paul.

A la même époque, saint Clément, Ignace, etc., se servent de phrases évangéliques sans les rapporter à un nom propre. On ne cite pas alors les Évangélistes, et c'est ce qui nous fait supposer que ces auteurs sont encore considérés comme des femmes *qu'on ne doit pas citer*.

Saint Irénée, né en 140, cite 400 passages des Évangiles, dont 94 sont de saint Jean.

Les premiers Évangiles sont le travail de quelques auteurs connus, tels Jean (Johana), Jude (Judith), Jacques, Pierre, dont nous avons des Épîtres qui sont écrites dans l'esprit des premiers Chrétiens, et sans doute aussi d'autres auteurs de ce temps dont le nom a été étouffé dans la conspiration du silence. Leurs écrits, recueillis plus tard, furent utilisés par des scribes du parti masculiniste et, après avoir été approuvés par les autorités du parti, furent publiés sous des noms masculins, intercalés dans les nouveaux Évangiles que l'on faisait pour défendre les idées qu'on voulait faire prévaloir.

La place des écrits dans le Nouveau Testament

Les Pères de l'Église avaient bien plus en vue l'édification, l'apologie et la défense de la religion masculine que la préoccupation de l'exactitude historique ; aussi nous voyons qu'ils classent les livres du Nouveau Testament suivant l'intérêt que ces livres ont pour eux et non pas suivant la date de leur apparition. Ils mettent :

1^o Ceux qui édifient la vie de Jésus (ce qu'il y a de moins historique et ce qui fut fait en dernier lieu).

2^o Les écrits de Paul.

3^o Les Épîtres catholiques de Jacques, Pierre, Jean et Jude, qui sont ce qui reste du primitif Christianisme.

4^o L'Apocalypse, qui annonce le retour de la Femme.

Ce dernier livre est quelquefois supprimé du « canon ».

On se demande même pourquoi les Catholiques modernes l'ont conservé, puisqu'il est en opposition avec leur doctrine.

Les Épîtres catholiques sont toutes les sept de la primitive Église ; ce sont :

1^o Celle de saint Jacques, apôtre.

2^o Celle de saint Pierre.

3^o Celles de saint Jean.

4^o Celles de saint Jude, apôtre.

Les écrits apostoliques du I^{er} siècle

Pour savoir comment l'histoire de Jésus a été édiflée, il faut suivre chronologiquement les écrits de ses partisans et ceux de ses adversaires. Dans le premier siècle, nous trouvons :

Vers 55, l'Épître de Paul aux Galates.

Vers 58 et 59, les deux Épîtres aux Corinthiens.

Vers 60, l'Épître aux Romains.

Vers 68 ou 69 (date incertaine), l'Apocalypse.

En 70-80, la première édition de l'Évangile selon Marc.

Avant de voir ce que ces écrits nous apprennent de Jésus, voyons quelle valeur ils ont. C'est M^{me} Blavatsky qui va répondre à cette question, en répondant à l'abbé Roca qui, dans une polémique soutenue dans le *Lotus* de juin 1888, avait parlé des « solennels enseignements » de saint Paul. Elle lui dit :

« Les solennels enseignements de saint Paul dateraient du VI^e ou du VII^e siècle, lorsque, revues et bien corrigées, ses Épîtres furent enfin admises dans le canon des Évangiles, après en avoir été exilées pendant plusieurs siècles, plutôt que de l'an 60.

« Autrement, pourquoi donc saint Pierre aurait-il personnifié et persécuté son ennemi Paul sous le nom de Simon le Magicien, un nom devenu aussi générique que celui d'un Torquemada ou d'un Merlin ?

« C'est-à-dire que l'Église n'a permis la lecture des Épîtres de

l'Apôtre que quand son nom de Simon était oublié ou dissimulé et qu'elle pouvait lui en donner un autre, « Paul », qui n'est mentionné dans aucun écrit des deux premiers siècles. De plus, pendant ce temps-là, la légende de Jésus a été élaborée et consacrée au concile de Nicée (325), et c'est ce Jésus *accepté* qu'on a voulu mettre dans les Épîtres, alors que très vraisemblablement Paul a ignoré Jésus et a mis partout dans ses Épîtres « *Christos* » comme le faisaient les premiers Chrétiens. »

Jésus et sa divinité n'ont été inventés qu'après le II^e siècle. Paul voulait se faire passer pour « *Christos* » lui-même, il n'aurait pas admis une autre divinité que la sienne, une rivalité divine. Ceci dit, voyons ce qu'on peut trouver dans les Épîtres ainsi revisées par des hommes maladroits.

Les Épîtres de Paul

Le *Nouveau Testament* nous donne 14 Épîtres dites de Paul. Toutes ne sont pas de lui.

On lui attribue sans conteste celle aux Romains, I et II aux Corinthiens, celle aux Galates.

Les cinq suivantes sont discutées ; ce sont : aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, I et II aux Thessaloniens.

Les trois suivantes, dites pastorales, ne sont pas de lui ; ce sont : I et II à Timothée, à Tite.

L'Épître à Philémon qui vient ensuite laisse des doutes. Et la dernière, celle aux Hébreux, aurait été écrite au II^e siècle, longtemps après sa mort. Ce n'est qu'au III^e siècle qu'on entendit parler des Épîtres de Paul aux Galates, aux Philippiens, aux Colossiens, habitants de petites villes.

Les premiers Chrétiens ne savaient rien sur l'origine et l'authenticité de ces Épîtres.

Ce sont les deux Épîtres aux Thessaloniens qui sont regardées comme les premières qui ont été écrites. Elles sont envoyées d'Athènes ou de Corinthe.

L'Épître aux Romains contient, dans les derniers chapitres, des exhortations morales (XII, XV). Dans les versets 3-16 du chap. XVI, on trouve une connaissance très intime des fidèles romains, de leur état moral et religieux, alors que l'on croit que Paul n'a jamais été à Rome.

Première Épître aux Thessaloniens

Paul salue d'abord ses lecteurs, puis leur dit qu'il se souvient sans cesse de leur espérance en (notre Seigneur Jésus-Christ) (1). Donc, à ce moment, Jésus-Christ n'est encore « qu'une espérance ». Puis, verset 9, il les félicite d'avoir quitté les idoles et de s'être convertis à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable.

Or les idoles dont il parle, ce sont les statues des Déesses ; le Dieu qu'il appelle véritable, c'est la chimère d'une Divinité mise dans le Ciel à une époque où la Divinité régnait encore sur la Terre. Cependant, il l'appelle Dieu vivant pour corriger l'absurdité d'un Dieu-fantôme ou pour imiter les femmes qui devaient, dans leurs discussions, rappeler aux hommes que la Divinité est vivante dans la Femme, sur la Terre.

Dans le chapitre II, il nous fait savoir comment on le reçoit (2) : « Nous avons été outragé à Philippes » ; « Nous avons annoncé l'Évangile parmi de grands combats. »

Puis il se justifie en disant qu'il fait cela pour plaire à Dieu (4). Ensuite, comme il va demander de l'argent, il commence par parler de son désintéressement :

5. — Aussi n'avons-nous jamais employé aucune parole de flatterie, comme vous le savez, ni agi par aucun motif d'avarice, Dieu en est témoin.

6. — Et nous n'avons point cherché la gloire qui vient de la part des hommes, ni parmi vous, ni parmi les autres ; et quoique nous puissions, comme apôtres de Jésus-Christ, vous charger de notre subsistance.

7. — Cependant nous avons été doux au milieu de vous comme une nourrice qui prend un soin tendre de ses propres enfants.

8. — Ayant donc une si grande affection pour vous, nous souhaitions de vous donner, non seulement l'Évangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, parce que vous nous étiez fort chers.

9. — Car vous vous souvenez, mes frères, de notre peine et de notre travail, et comment nous avons prêché l'Évangile de Dieu, travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous.

10. — Vous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, que nous nous

(1) Je mets entre parenthèses ce qui a certainement été modifié postérieurement.

sommes conduit saintement et justement, et d'une manière irréprochable, envers vous qui croyez.

Dans le verset 15, il rappelle que les Juifs ont fait mourir le Christ et leurs Prophètes. Il confond donc Jésus avec « l'oint » dont il est parlé dans l'Ancien Testament.

Verset 19, il dit : — Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous qui le serez en présence de notre Seigneur Jésus-Christ, à son avènement ?

Et chap. III, 13 : — Afin que vos cœurs soient affermis dans la sainteté, et que vous soyez irrépréhensibles devant Dieu, notre Père, lorsque notre Seigneur Jésus-Christ viendra avec tous ses saints !

Donc Jésus n'est pas encore arrivé, on l'attend.

Et voici comment il viendra :

Chap. IV, 13. — Or, mes frères, je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance sur ce qui concerne les morts, afin que vous ne vous affligiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont pas d'espérance.

14. — Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu ramènera par Jésus ceux qui seront morts, afin qu'ils soient avec lui.

15. — Car nous vous déclarons ceci par la parole du Seigneur : c'est que nous qui vivrons et qui resterons sur la terre à la venue du Seigneur, nous ne préviendrons point ceux qui seront morts.

16. — Car le Seigneur lui-même descendra du Ciel, dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange, et par la trompette de Dieu ; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement.

17. — Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.

18. — C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres par ces paroles.

C'est de l'extravagance, de la folie pure.

Chap. V, 1. — Pour ce qui regarde les temps et les moments, vous n'avez pas besoin, mes frères, qu'on vous en écrive.

2. — Car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un larron qui vient la nuit.

Donc, on attend Jésus, mais on ne sait pas quand il viendra.

On sait que le Christ est mort dans le passé et on attend sa résurrection à venir. Puis il fait de sages exhortations dans lesquelles on reconnaît les recommandations faites par les femmes d'Israël :

19. — N'éteignez point l'Esprit.

20. — Ne méprisez point les prophéties.

21. — Epreuvez toutes choses ; retenez ce qui est bon.

22. — Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.

Tout cela pour être digne et (23) « irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ».

Nul doute sur l'esprit de cette Épître. Paul, admettant que c'est Jésus qui est le Christ, parle de sa mort arrivée dans le passé, vers le temps des Prophètes, et annonce qu'il ressuscitera, mais il ne sait pas lui-même quand.

Seconde Épître aux Thessaloniens

Dans le premier chapitre, verset 7, il promet à ceux qui l'écoutent « le repos lorsque le Seigneur Jésus, venant du Ciel, paraîtra avec les anges de sa puissance ». Il n'est pas du tout question d'un homme qui va vivre d'une vie terrestre et naître d'une femme, mais d'un Dieu qui apparaîtra dans toute sa puissance sur les nuages. Mais ce Dieu ne sera pas bon, car il commence par punir ceux qui n'auront pas cru en lui.

8. — Exerçant la vengeance, avec des flammes de feu, contre ceux qui ne connaissent point Dieu et qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.

9. — Lesquels seront punis d'une perdition éternelle, par la présence du Seigneur, et par sa puissance glorieuse.

10. — Lorsqu'il viendra pour être glorifié dans ses saints, et pour se rendre admirable en ce jour-là dans tous ceux qui auront cru ; car vous avez ajouté foi au témoignage que nous en avons rendu.

Le chap. II est bien curieux. Nous y retrouvons toutes les idées féminines qui devaient régner à cette époque, et qui, dites par un homme qui annonce un Dieu mâle, deviennent le plus curieux gâchis qu'on puisse rêver. C'est cette faculté qu'a l'homme de s'assimiler la pensée féminine et de la répéter sans la comprendre qui nous donne des lumières sur ce que les femmes disaient. Voici :

Chap. II, 1. — Pour ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui.

2. — Nous vous prions, mes frères, de ne pas vous laisser ébranler facilement dans vos pensées, et de ne point vous troubler par quelque inspiration, ou par des paroles, ou par des lettres qu'on dirait venir de notre part, comme si le jour de Christ était proche.

3. — Que personne ne vous séduise ; car ce jour-là ne viendra point que la révolte ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition.

4. — Qui s'oppose et qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme un Dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un Dieu.

7. — Car le mystère d'iniquité se forme déjà ; il faut seulement que celui qui lui fait obstacle présentement soit détruit.

8. — Et alors paraîtra ce méchant, que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il abolira par l'éclat de son avènement.

9. — Ce méchant viendra avec la force de Satan, avec toute sorte de puissance, avec des signes et de faux miracles.

10. — Et avec toutes les séductions qui portent à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont point reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.

11. — C'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit qui donnera efficace à l'erreur, en sorte qu'ils croiront au mensonge.

12. — Afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui se sont plus dans l'injustice, soient condamnés.

Donc les femmes qui espéraient le « Christ » prévoyaient que le « Temple » serait d'abord envahi par l'homme qui *se ferait Dieu*, et c'est Paul qui dit cela !... lui qui prêche Jésus, l'homme-Dieu ! Ceci prouve qu'il n'y avait d'abord dans les écrits de Paul que le mot « Christ » et que ce sont les correcteurs qui y ont ajouté le mot « Jésus ».

Cette Épître se termine par une nouvelle protestation de désintéressement, rappelant qu'il ne leur a pas été à charge, mais suivie cependant de cette phrase : « Ce n'est pas que nous n'en eussions le droit » ; donc il prétend se faire nourrir par ceux qui l'écoutent. Ce petit fait semble prouver que ces deux Épîtres sont bien de Paul, quoiqu'elles contiennent, dans la première partie, des idées féminines qui peuvent avoir été écrites par une femme qu'il avait près de lui.

Du reste, il a soin de nous dire lui-même qu'il ne fait que

signer ses Épîtres, chap. III, 17 : « Je vous salue *de ma propre main*, moi, Paul ; c'est là ma signature dans toutes *mes* Épîtres ; j'écris ainsi. »

Nous ne savons pourquoi on a souligné le mot *mes* ; est-ce parce qu'elles sont écrites par plusieurs personnes, car elles commencent par ces mots, 1^{er} chap. : « Paul et Sylvain et Timothée à l'Église des Thessaloniens » ? Ils sont donc trois à écrire une Épître, et sur ces trois il y a une femme.

Paul ne semble être là que pour signer et demander de l'argent.

Pour rester, autant que possible, dans l'ordre chronologique, nous allons analyser les autres Épîtres en les plaçant comme suit :

Aux Galates, écrite en 55.

I aux Corinthiens, écrite vers 58.

II aux Corinthiens, écrite vers 59.

Aux Romains, écrite vers 60.

Puis, après cela, nous nous occuperons de celles qui ont été écrites plus tard à Rome et qu'on croit ne pas être de Paul ; ce sont : aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, enfin la petite Épître à Philémon qui pourrait être de lui. Nous laissons pour la fin les trois Épîtres pastorales considérées comme étant d'un auteur anonyme.

Épître aux Galates

Cela commence par un reproche :

I, 6. — Je m'étonne qu'en abandonnant celui qui vous avait appelé à la grâce du Christ vous ayez passé si promptement à un autre Évangile.

Nous voilà fixés sur l'effet que produisent ses prédications.

7. — Non qu'il y ait un autre Évangile, mais il y a des gens qui vous troublent et qui veulent renverser l'Évangile du Christ.

Il y avait une contre-propagande. Et pour se faire mieux écouter, pour décider les incrédules, il leur déclare que le Christ s'est révélé à lui :

12. — Car je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais je l'ai reçu par la révélation du Christ.

Puis il raconte son histoire, rappelle son passé, énumère ses voyages avec une intention marquée de se défendre d'avoir été antérieurement à Jérusalem.

22. — J'étais inconnu de visage aux Eglises de Judée qui avait cru en Christ.

Puis suit une discussion dans laquelle il veut prouver qu'il a une mission à accomplir.

6. — Pour ce qui est de ceux qui sont les plus considérés (il ne m'importe point quels ils ont été autrefois, car Dieu n'a point acception de personnes), ceux, dis-je, qui sont les plus considérés ne m'ont rien communiqué.

7. — Au contraire, quand ils virent que la charge de prêcher l'Évangile aux incirconcis m'avait été confiée, comme celle de le prêcher aux circoncis l'avait été à Pierre.

8. — (Car celui qui a agi efficacement dans Pierre pour le rendre apôtre des Juifs, a aussi agi efficacement en moi pour me rendre apôtre des Gentils).

9. — Jacques, Céphas et Jean, qui sont regardés comme des colonnes, ayant reconnu la grâce qui m'avait été donnée, me donnèrent, à moi et à Barnabas, la main d'association, afin que nous allassions vers les Gentils, et eux vers les Juifs.

10. — Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres ; ce qu'aussi j'ai eu soin de faire.

C'est-à-dire de demander de l'argent.

Puis suit une discussion adressée à Pierre et aux Israélites à propos de la Loi qu'ils veulent conserver et que lui, Paul, veut détruire. Et cela se termine par des divagations comme celles-ci :

18. — Car si je rebâtis les choses que j'ai détruites, je fais voir que je suis moi-même un prévaricateur.

19. — Parce que par la même loi je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu.

20. — Je suis *crucifié avec le Christ*, et je vis, non plus moi-même, mais *le Christ vit en moi*, et si je vis encore dans ce corps mortel, je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi.

21. — Ainsi, je n'anéantis point la grâce de Dieu ; car si la justice vient de la loi, le Christ est donc mort en vain.

Chap. III, 1. — O Galates, dépourvus de sens, vous aux yeux de qui le Christ a été si vivement dépeint, et *comme s'il eût été crucifié* parmi vous.

Personne encore *n'a vu* Jésus crucifié. Ce sont des femmes représentées collectivement par le mot Christ qu'on a crucifiées.

5. — Celui qui vous communique l'Esprit et qui *fait des miracles* parmi vous.

C'est lui, Paul, qui prétend faire des miracles ; il ne les attribue pas à Jésus.

La fin du chapitre argutie pour prouver que, du moment où on a la foi, on n'a plus besoin de la loi ; la loi le gêne et on a dû lui faire des reproches à ce sujet, c'est une justification.

24. — Ainsi, la loi a été notre conducteur pour nous amener au Christ afin que nous soyons justifiés par la foi.

25. — Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous le conducteur.

27. — Car vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez été revêtus du Christ.

28. — Il n'y a plus ni de Juif ni de Grec ; il n'y a plus d'esclave ni de libre ; il n'y a plus *d'homme ni de femme*, car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ.

29. — Que si vous êtes au Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, et les héritiers selon la promesse.

Cette phrase, prise par les modernes comme un avantage pour la femme, était au contraire, à cette époque, une attaque au régime théogonique basé sur la supériorité morale de la femme. C'est cela surtout que Paul cherche à renverser.

Le chap. iv nous montre cette révolte de l'homme qui ne veut plus de *Loi gênante*.

3. — Nous aussi de même, lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage *des rudiments du monde*.

(C'est la femme qui est ce « rudiment ».)

4. — Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, et assujetti à la loi.

(Donc, le Fils de Dieu est venu libérer l'homme de la loi morale !)

5. — Afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et afin que nous reçussions l'adoption des enfants.

6. — Et parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : Abba ! c'est-à-dire Père.

(Voilà la grande question : faire prévaloir l'autorité du Père.)

7. — C'est pourquoi tu n'es plus esclave, mais tu es fils ; et si tu es fils, tu es donc héritier de Dieu par le Christ.

(Donc, tu n'es plus esclave, toi, homme, puisque tu es le fils, te voilà aussi l'héritier.)

Pour comprendre ceci, il faut se rappeler que, dans le régime gynécocratique, la fille seule héritait.

8. — Autrefois, lorsque vous ne connaissiez point Dieu, vous serviez des dieux qui ne le sont point de leur nature.

(Ceci est une attaque à la nature divine de la femme.)

9. — Mais maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que Dieu vous a connus, comment retournez-vous encore à ces faibles et misérables rudiments, auxquels vous voulez vous assujettir de nouveau ?

Voici encore la femme appelée « faible rudiment ».

10. — Vous observez les jours, les mois et les temps de l'année.

11. — Je crains pour vous que je n'aie travaillé en vain à votre égard. (C'est-à-dire que je n'aie pas pu vous communiquer l'esprit de révolte qui m'anime.)

Puis il reproche encore aux Galates d'avoir écouté d'autres apôtres qui n'enseignent pas la même vérité ; c'est de Pierre, sans doute, qu'il s'agit, Pierre qui veut qu'on respecte la loi.

Puis il s'enfonce dans une parabole obscure à laquelle il mêle Abraham, et tout cela pour prouver que l'homme doit se libérer de toute entrave :

19. — Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.

20. — Je voudrais être à présent avec vous, et changer de langage ; car je suis dans une grande inquiétude pour vous.

21. — Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point la loi ?

22. — Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un d'une esclave, et l'autre de sa femme, qui était libre.

23. — Mais celui qu'il eut de l'esclave naquit selon la chair, et celui qu'il eut de celle qui était libre naquit en vertu de la promesse.

24. — Cela doit s'entendre allégoriquement, car ces femmes sont deux alliances, l'une du mont Sina, qui ne met au monde que des esclaves, et c'est Agar.

25. — Car Agar signifie Sina, qui est une montagne d'Arabie, et elle a du rapport avec la Jérusalem d'à présent, qui est esclave avec ses enfants.

26. — Mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est la mère de nous tous.

27. — Car il est écrit : Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantais point ; efforce-toi, et pousse des cris, toi qui n'avais point été en travail d'enfant ; car celle qui est délaissée aura beaucoup plus d'enfants que celle qui avait un mari.

28. — Pour nous, mes frères, nous sommes les enfants de la promesse, de même qu'Isaac.

29. — Mais comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, il en est de même maintenant.

30. — Mais que dit l'Écriture ? Chasse l'esclave et son fils ; car le fils de l'esclave ne sera point héritier avec le fils de la femme libre.

31. — Or, mes frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais nous le sommes de la femme libre.

Dans le chap. v, continuation de la même idée.

CHAP. V. 1. — Tenez-vous donc fermes dans la liberté, dans laquelle le Christ nous a mis, et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de la servitude.

2. — Moi, Paul, je vous déclare que si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien.

3. — Et je proteste encore à tout homme qui se fait circoncire qu'il est obligé d'observer toute la loi.

13. — Mes frères, vous avez été appelés à *la liberté*.

Le chap. vi contient quelques beaux préceptes, mais au milieu desquels se glisse traîtreusement celui-ci :

6. — Que celui à qui on enseigne la parole de Dieu fasse part de tous ses biens à celui qui l'enseigne.

Et cela se termine par ce verset bizarre :

17. — Au reste, que personne ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus.

Donc c'est lui qui est Jésus, c'est-à-dire le Christ, si Jésus a été mis pour Christ.

Première Épître aux Corinthiens

Chap. I, 7. — En attendant la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il ne s'est pas encore manifesté, et Paul, jusqu'ici, n'a jamais parlé de sa vie terrestre.

8. — Dieu vous affermira aussi jusqu'à la fin pour être irrépréhensibles *au jour de notre Seigneur Jésus-Christ*.

11. — J'ai été informé par ceux de la maison de Chloé qu'il y a des contestations entre vous.

Ce verset nous prouve que *la maison* porte encore le nom d'une femme, donc que nous sommes encore sous le régime maternel qu'on cherche à battre en brèche.

12. — Voici ce que je veux dire, c'est que parmi vous l'un dit : Pour moi, je suis disciple de Paul ; un autre : Et moi, je le suis d'Apollos ; un autre : Et moi, je le suis de Céphas ; et un autre : Et moi, je le suis du Christ.

Donc, d'après ce verset, le Christ n'est pas plus important qu'un des apôtres cités ; du reste, remarquons que Paul s'occupe bien plus de lui que du Christ qui n'est qu'un prétexte.

Voici ce qu'il pense de ses contemporains :

20. — Ou est le sage ? Où est le scribe ? Où est le docteur profond de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas fait voir que la sagesse de ce monde n'était que folie ?

21. — Car, puisque par cette sagesse le monde n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver par la folie que nous prêchons ceux qui croiraient.

Donc, on les considérait comme des fous.

23. — *Nous prêchons le Christ crucifié qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Grecs.*

Il est évident que ceci s'entend du Christ féminin, la femme crucifiée qu'on n'avait pas oubliée et qui avait tant scandalisé les gens sensés.

24. — Mais pour ceux qui sont appelés tant Juifs que Grecs, le Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu.

Voici les anciens attributs de la Déesse crucifiée donnés à *Dieu*, le Dieu nouveau des Paulinistes, celui qui dure encore.

25. — Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.

Combien ceci serait beau si « *le Dieu* » était vraiment la Déesse ! Ce verset ne prouve-t-il pas que Dieu (la femme) était accusée de folie et de faiblesse ? Que signifierait, sans cela, cette accusation ?

Chap. II, 6. — Nous prêchons la sagesse entre les parfaits, une sagesse, dis-je, non de ce monde, ni des princes de ce monde qui vont être anéantis.

7. — Mais nous prêchons la sagesse de Dieu, qui était un mystère, c'est-à-dire une chose cachée, que Dieu avait destinée avant les siècles pour notre gloire.

8. — Et qu'aucun des princes de ce monde n'a connue ; car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire.

Voilà les paroles que les femmes devaient adresser aux hommes. Du reste, ce qui le prouve, c'est qu'il les appuie sur une citation de l'Ancien Testament qui nous fait comprendre toute l'horreur des terribles luttes de l'homme contre la femme.

9. — Mais comme il est écrit : Ce sont des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme, et que Dieu avait préparées à ceux qui l'aiment.

Suit une discussion sur l'incompréhensibilité de la Divinité, dans laquelle il se donne le beau rôle, prétendant que c'est lui qui comprend le Christ.

12. — Or nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde ; mais nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu.

13. — Lesquelles aussi nous annonçons, non avec les discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne le Saint-Esprit, accommodant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels.

14. — Or l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui paraissent une folie ; et il ne les peut entendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge.

15. — Mais l'homme spirituel juge de toutes choses, et personne ne peut juger de lui.

16. — Car qui a connu la pensée du Seigneur, pour le pouvoir instruire ? Mais nous avons connu la pensée du Christ.

18. — Que personne ne s'abuse soi-même ; si quelqu'un d'entre vous pense être sage en ce monde, qu'il devienne fou, pour devenir sage.

19. — Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu, car il est écrit : C'est lui qui surprend les sages dans leurs finesses.

Chapitre IV, 1. — Que chacun nous regarde comme des serviteurs du Christ et des dispensateurs des mystères de Dieu.

5. — C'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui mettra en évidence les choses cachées dans les ténèbres, et qui manifestera les desseins des cœurs ; et alors Dieu donnera à chacun sa louange.

(Toujours l'attente du « Seigneur ».)

10. — Nous sommes fous à cause du Christ, mais vous êtes sages en Christ ; nous sommes faibles, et vous êtes forts ; vous êtes dans l'honneur, et nous sommes dans le mépris. (Ceci est une réponse.)

11. — Jusqu'à présent, nous souffrons la faim et la soif, et nous sommes nus ; on nous frappe au visage, et nous sommes errants de tous côtés.

12. — Nous nous fatiguons en travaillant de nos propres mains ; on dit du mal de nous, et nous bénissons ; nous sommes persécutés et nous le souffrons.

13. — On nous dit des injures et nous prions ; nous sommes jusqu'à présent comme les balayures du monde et comme le rebut de toute la terre.

14. — Je n'écris pas ces choses pour vous faire honte, mais je vous avertis comme mes chers enfants.

C'était, en effet, un joli monde que celui dans lequel on prêchait le Dieu nouveau, des mendiants, des vagabonds, des pêcheurs.

Chapitre V, 1. — On entend dire de toutes parts qu'il y a parmi vous de l'impudicité, et une telle impudicité que même parmi les Gentils on n'entend parler de rien de semblable.

Chapitre VI, 3. — Ne savez-vous pas que nous *jugerons les anges* ? Combien plus pouvons-nous juger les choses de cette vie !

Pour comprendre la portée de ce verset, il faut se rappeler que la grande querelle de la femme avait pour motif le jugement. La femme reprochait à l'homme ses jugements injustes et annonçait qu'il serait jugé par elle à la fin du temps.

10. — Ne vous abusez point : ni les impurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les *efféminés*, ni les abominables, ni les larrons, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, n'hériteront point le royaume de Dieu.

Voilà bien le royaume des *cieux masculins* où les *efféminés* n'entreront pas.

12. — Il m'est permis d'user de toutes choses, mais il n'est pas toujours bon de le faire ; il m'est permis d'user de toutes choses, mais je ne me rendrai esclave d'aucune chose.

Voilà la liberté masculine qu'il prêche affirmée de nouveau.

15. — Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Oterai-je donc les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée ? Nullement.

16. — Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à une prostituée devient un même corps avec elle ? Car il est dit : Les deux seront une seule chair.

Voilà la femme avilie en avilissant l'homme. Comment faire comprendre aux modernes, familiarisés avec ces idées fausses, ce que cette prédication devait avoir de révoltant dans une société où régnait encore la religion naturelle qui avait glorifié la femme dans son sexe ?

Chapitre VII, 1. — Pour ce qui est des choses dont vous m'avez écrit, il est bon à l'homme de ne point toucher de femme.

4. — La femme n'est point maîtresse de son corps, mais c'est le mari ; de même aussi le mari n'est point maître de son corps, mais c'est la femme.

Voilà l'horrible loi qui a asservi sexuellement la femme à l'homme !

5. — Ne vous privez point l'un l'autre de ce que vous vous devez, si ce n'est d'un consentement mutuel et pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à l'oraison ; mais, après cela, retournez ensemble, *de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence*.

Cette fin est bizarre. Qui la comprend ? d'autant plus qu'il est dit :

29. — Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point.

39. — La femme est liée avec son mari par la loi, tout le temps qu'il est en vie.

Voici tout le chapitre qui a servi de base à la fausse morale du Christianisme.

25. — Pour ce qui est des vierges, je n'ai point reçu de com-

mandement du Seigneur ; mais je vous donne un conseil, comme ayant eu part à la miséricorde du Seigneur, pour lui être fidèle.

26. — J'estime donc que cela est avantageux, à cause des afflictions présentes, qu'il est, dis-je, avantageux à chacun de demeurer comme il est.

27. — Es-tu lié avec une femme, ne cherche point à t'en séparer. N'es-tu pas lié avec une femme, ne cherche point de femme.

28. — Si pourtant tu te maries, tu ne pêches point ; et si une vierge se marie, elle ne pêche point ; mais ces personnes auront des afflictions dans la chair ; or je voudrais vous les épargner.

29. — Mais voici ce que je dis, mes frères : c'est que le temps est court désormais ; que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point.

30. — Ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient point dans la joie ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient rien.

31. — Et ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient point, car la figure de ce monde passe.

32. — Or je voudrais que vous fussiez sans inquiétude. Celui qui n'est pas marié s'occupe des choses qui regardent le Seigneur, cherchant à plaire au Seigneur ;

33. — Mais celui qui est marié s'occupe des choses du monde, cherchant à plaire à sa femme.

34. — Il y a cette différence entre la femme mariée et la vierge, que celle qui n'est pas mariée s'occupe des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée s'occupe des choses du monde, pour plaire à son mari.

35. — Je vous dis ceci pour votre bien, et non pour vous tendre un piège, mais pour vous porter à ce qui est honnête et propre à vous attacher au service du Seigneur sans distraction.

36. — Mais si quelqu'un croit qu'il ne soit pas honorable que sa fille passe la fleur de son âge sans être mariée, et qu'il faille qu'elle le soit, il peut faire ce qu'il voudra, il ne pêche point ; que les filles, dans ce cas, se marient.

37. — Mais celui qui, n'étant contraint par aucune nécessité, et étant entièrement maître de faire ce qu'il voudra, a pris une ferme résolution en lui-même de garder sa fille, fait bien.

38. — C'est pourquoi celui qui marie sa fille fait bien ; mais celui qui ne la marie pas fait mieux.

39. — La femme est liée avec son mari par la loi tout le temps

qu'il est en vie, mais si son mari meurt, elle est libre de se remarier à qui elle voudra, pourvu que ce soit selon le Seigneur.

40. — Toutefois elle sera plus heureuse, selon mon sentiment, si elle demeure comme elle est. Or je crois que j'ai aussi l'Esprit de Dieu.

Le chap. VIII discute le droit de manger de la chair, et c'est encore une occasion d'affirmer que les anciennes Divinités, qu'il appelle « des idoles », ne sont rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'« un seul Dieu », le sien.

5. — Car, quoiqu'il y en ait, soit dans le ciel, soit sur la terre, qui sont appelés dieux, comme en effet il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs.

6. — Toutefois nous n'avons qu'un seul Dieu, qui est *le Père*, duquel procèdent toutes choses, et nous sommes pour lui ; et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par lequel sont toutes choses, et nous sommes par lui.

Ceci affirme la Divinité du Père, seul Dieu, alors que la Théogonie ne connaissait qu'une seule Divinité collective : la Mère, la Déesse.

Le chapitre IX nous apprend de quoi Paul était accusé par ses contemporains :

Chapitre IX, 1. — Ne suis-je pas apôtre ? Ne suis-je pas libre ? N'ai-je pas vu Jésus-Christ, notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon ouvrage en notre Seigneur ?

2. — Si je ne suis pas apôtre pour les autres, je le suis au moins pour vous ; car vous êtes le sceau de mon apostolat en notre Seigneur.

3. — C'est là ma défense contre ceux qui me condamnent.

4. — N'avons-nous pas le droit de vous demander à manger et à boire ?

5. — N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme d'entre nos sœurs, comme font les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ?

6. — Ou n'y a-t-il que moi seul et Barnabas qui n'ayons pas le droit de ne point travailler ?

7. — Qui est-ce qui va à la guerre à ses propres dépens ? Qui est-ce qui plante une vigne, et qui n'en mange pas du fruit ? Ou qui est-ce qui paît un troupeau, et qui ne mange pas du lait du troupeau ?

13. — Ne savez-vous pas que ceux qui font le service sacré

mangent des choses sacrées, et que ceux qui servent à l'autel participent à ce qui est offert sur l'autel ?

14. — De même aussi le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'Évangile vivent de l'Évangile.

Il répond à trois reproches :

— On lui reproche de ne pas être un véritable apôtre, et il se justifie en disant qu'il a vu le Christ ; il fait allusion à sa fameuse vision du chemin de Damas.

— On lui reproche de se faire nourrir par les autres et de ne pas travailler. Il répond qu'il en a le droit puisqu'il est apôtre.

— On lui reproche d'emmener avec lui des femmes, et il répond que les autres le font aussi.

Et, ici, une remarque : il cite parmi ceux qui font comme lui « les frères du Seigneur ». On en a conclu que c'étaient des frères de Jésus, puisqu'on appelait Jésus « Seigneur ». Mais on oublie que c'était là un terme générique qu'on appliquait à toutes sortes de personnages ; il pouvait donc y en avoir un autre que Jésus qu'on appelait « le Seigneur ». Maintenant, il faut se rappeler que ce nom de *Seigneur*, *Kyria*, était donné à Johana, et ce sont ses frères qu'on appelle « les frères du Seigneur », ou ses enfants, frères du Seigneur Pierre.

Chapitre XI, 1. — Soyez mes imitateurs, comme je le suis aussi du Christ.

2. — Or, mes frères, je vous loue de ce que vous vous souvenez de tout ce qui vient de moi, et de ce que vous retenez mes instructions, telles que je vous les ai données.

3. — Mais je veux que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, et que l'homme *est le chef de la femme*, et que *Dieu est le chef du Christ* (1).

4. — Tout homme qui prie ou qui prophétise la tête couverte déshonore son chef.

5. — Mais toute femme qui prie ou qui prophétise sans avoir

(1) « La femme doit avoir un voile sur la tête à cause des anges. »

« *Debet mulier potestatem habere supra caput propter angelos.* »

A cette époque, on croyait que les *Esprits* aimaient à se loger dans la chevelure des femmes, superstition qu'on rencontre chez presque tous les sauvages et qui vient de ce que les femmes avaient été représentées avec une auréole lumineuse, alors que la lumière était le symbole de l'Esprit.

Et puis on avait gardé le souvenir de la croyance qui symbolisait l'Esprit féminin par la colombe qui s'élève dans l'air.

la tête couverte déshonore son chef ; car c'est la même chose que si elle était rasée.

6. — Que si la femme n'a point la tête couverte, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Mais s'il n'est pas honnête à une femme d'avoir les cheveux coupés, ou d'être rasée, elle doit donc avoir la tête couverte.

7. — Pour ce qui est de l'homme, il ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme.

8. — En effet, l'homme n'a pas été pris de la femme, mais la femme a été prise de l'homme.

9. — Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme.

10. — C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur sa tête une marque de la puissance sous laquelle elle est.

11. — Toutefois l'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme, en notre Seigneur.

12. — Car comme la femme a été prise de l'homme, aussi l'homme naît de la femme ; et tout vient de Dieu.

13. — Jugez-en vous-mêmes : est-il de la bienséance qu'une femme prie Dieu sans avoir la tête couverte ?

14. — La nature ne nous apprend-elle pas qu'il est honteux à l'homme de porter de longs cheveux ?

15. — Et que si la femme porte les cheveux longs, cela lui est honorable, parce que les cheveux lui ont été donnés pour lui servir comme de voile ?

16. — Que s'il y a quelqu'un qui se plaise à contester, nous n'avons pas cette coutume, ni les Églises de Dieu non plus.

Cette discussion sur les cheveux a une haute signification. D'abord, elle prouve l'ignorance de Paul qui ne sait pas à quelle loi naturelle répond la calvitie et qui interprète contre la femme ce qui fait sa gloire. C'est l'homme qui, primitivement, se couvrait la tête pour cacher la pénurie de sa chevelure ; plus tard, c'est à la femme qu'il impose *le voile* — et c'est lui qui se découvre — ; bien plus, il fait de sa calvitie le signe de la sainteté et fait raser tous les moines. Les Juifs continuaient à se couvrir la tête dans le temple, *par pudeur* ; Paul, par esprit d'opposition, se découvre, et c'est cet usage *renversé* qui reste chez les Catholiques.

Dieu est le Chef du Christ ?...

Dans le chapitre XII, Paul s'efforce de prouver que tous les

apôtres sont utiles ; on sent dans ce qu'il dit une réponse à ceux qui refusaient de le compter parmi eux. Il se justifie de ne pas parler de langues étrangères :

5. — Je souhaite bien que vous parliez tous diverses langues, mais je souhaite encore plus que vous prophétisiez ; car celui qui prophétise est préférable à celui qui parle des langues étrangères, à moins qu'il ne les interprète, afin que l'Église en reçoive de l'édification.

6. — En effet, mes frères, si je venais parmi vous en parlant des langues inconnues, à quoi vous serais-je utile, si je ne vous faisais pas entendre par la révélation, par la connaissance, par la prophétie, ou par l'instruction, ce que je vous dirais ?

10. — Combien de sortes de mots n'y a-t-il pas dans le monde ? Et y en a-t-il aucune qui ne signifie quelque chose ?

11. — Si donc je ne sais ce que ces mots signifient, je serai barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera barbare pour moi.

Les *barbares*, ce sont les étrangers.

18. — Je rends grâce à mon Dieu de ce que je parle plus de langues que vous tous.

On sent dans ceci une fanfaronnade, de la même valeur que celle qu'il emploie quand il affirme *sa pureté*, sa continence, lui qui met en évidence par ses écrits la folie des dégénérés par suite d'abus sexuels. Cette prétention de parler plusieurs langues est l'origine de la légende du don des langues par le Saint-Esprit.

Et voici maintenant le droit d'enseigner donné à l'homme et refusé à la femme :

31. — Car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous apprennent, et que tous soient exhortés.

32. — Et les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes.

33. — Car Dieu n'est point un Dieu de confusion, mais un Dieu de paix, comme on le voit dans toutes les Églises des saints.

34. — Que vos femmes se taisent dans les Églises, parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler ; mais elles doivent être soumises, comme aussi la loi le dit.

35. — Que si elles veulent s'instruire sur quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris dans la maison ; car il n'est pas bien-séant aux femmes de parler dans l'Église.

36. — Est-ce de vous que la parole de Dieu est venue, ou n'est-elle parvenue qu'à vous seuls ?

Et cette *parole de Dieu* qu'il reprend à la femme, c'est lui qui n'est dépositaire.

37. — Si quelqu'un croit être prophète, ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont des commandements du Seigneur.

Chapitre XV, 3. — Or je vous ai enseigné, avant toutes choses, que j'avais aussi reçu, savoir, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures.

4. — Et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures.

Ce verset prouve que ce n'est que sur le témoignage de l'Ancien Testament que Paul appuie sa prédication du Christ mort et ressuscité, et nullement sur l'existence d'un homme qui aurait vécu de son temps.

5. — Et qu'il a été vu de Céphas, ensuite des douze apôtres.

6. — Qu'après cela il a été vu de plus de cinq cents frères en une seule fois, dont la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont morts.

7. — Depuis, il se fit voir à Jacques, et ensuite à tous les apôtres.

8. — Et après tous, il m'est aussi apparu, comme à un avorton (1).

9. — Car je suis le moindre des apôtres, et je ne suis même pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.

La résurrection, du temps de Paul et de Pierre, ne concerne jamais que le *Christ* et s'appuie toujours sur les anciennes Écritures, non sur un fait d'histoire contemporaine qu'ils ne mentionnent jamais. La légende de Jésus, homme vivant et mourant, a été créée après eux, et c'est sur cette légende que s'est appuyée la foi chrétienne. C'est encore l'erreur des savants modernes de croire que c'est Jésus qui est mort et ressuscité alors que c'est le Christ.

La « résurrection du Christ » est une idée que l'on exploitait, mais ce Christ était un symbole sans réalité concrète pour les

(1) L'apparition que Paul a eue n'est pas celle d'un homme *vivant*, mais d'un *Esprit nébuleux*. Si c'est de même que les autres l'ont vu, cela prouve encore qu'il n'a pas existé. Et Paul ne fait pas de différences entre les apparitions vues par les apôtres et la sienne. Pour lui, tous l'ont vu comme lui, non en homme, mais en *Esprit*.

ignorants, une forme vague comme les apparitions des spirites modernes, que les plus crédules voyaient parce qu'on leur disait que cela devait arriver.

Les *trois jours* viennent d'Osée (6,1-2), qui écrit au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne :

« Yehevah a déchiré et il nous guérira. Il a frappé et il nous pansera. Après deux jours il nous ranimera et le troisième il nous relèvera afin que nous vivions. »

Paul n'a pas connu la vie de Jésus, relatée après lui par Marc. Il affirme que le Christ *est ressuscité* dans un sens philosophique, et ce qui le prouve, c'est la discussion dont il fait suivre cette affirmation.

12. — Or, si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns d'entre vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ?

(Donc on niait la résurrection, et Paul répond :)

13. — Car, s'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ aussi n'est point ressuscité.

14. — Et si Christ n'est point ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi est vaine aussi (1).

15. — Et même il se trouverait que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu ; car nous avons rendu ce témoignage à l'égard de Dieu, qu'il a ressuscité le Christ, lequel il n'a point ressuscité, si les morts ne ressuscitent point.

16. — Car si les morts ne ressuscitent point, le Christ n'est point non plus ressuscité.

17. — Et si le Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés.

Le mot « enseveli », appliqué au Christ, veut dire « tombé dans l'oubli », c'est-à-dire : *la femme a été retranchée de la vie sociale.*

Paul reprend ensuite cette ancienne idée que le Christ (la femme)

(1) Voilà le point important pour lui : s'il n'y a point de résurrection, nous ne sommes que des imposteurs ; donc il faut que les morts ressuscitent pour nous donner raison. Et toute l'Épître roule sur cette idée de la *résurrection*, mal comprise, interprétée grossièrement comme un retour matériel de personnes qui ont vécu, alors que le point de départ était une idée abstraite : le rétablissement de la puissance féminine.

Ce verset prouve que du temps de Paul on niait que le *Christ* ait été vu, puisque ses adeptes se défendent en affirmant *qu'ils l'ont vu*. S'il avait eu réellement l'existence que la légende donne à Jésus, ses contemporains ne discuteraient pas son existence, elle serait évidente.

viendra pour régner ; seulement, il masculinise tout cela, ce qui rend le sens de ses paroles incompréhensible. Il dit que ceux qui appartiennent au Christ ressusciteront à son avènement (donc il n'est pas encore venu).

24. — Après cela viendra la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père et qu'il aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance.

C'est-à-dire renversé complètement l'ancien état de choses en donnant la puissance à l'homme représenté par Dieu le Père ! Mais ce qui embrouille les idées, c'est que le Christ n'a plus de sexe, ce qui permet à Paul de dire :

21. — Car puisque la mort est venue par un homme, la résurrection des morts est venue aussi par un homme.

22. — Car, comme tous meurent par Adam, de même tous vivront par le Christ.

25. — Car il doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds.

Les versets suivants sont de la folie pure.

26. — L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort.

27. — Car Dieu a mis toute choses sous ses pieds. Or, quand il dit que toutes choses lui sont assujetties, il est évident que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté.

28. — Et quand toutes choses lui auront été assujetties, alors aussi le Fils même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

29. — Autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, si absolument les morts ne ressuscitent point ? Pourquoi aussi sont-ils baptisés pour les morts ?

30. — Et pourquoi nous-mêmes sommes-nous à toute heure en péril ?

31. — Je suis tous les jours exposé à la mort ; je vous le proteste par le sujet que j'ai de me glorifier de vous en Christ notre Seigneur.

32. — Si j'ai combattu contre les bêtes à Ephèse, dans des vues humaines, quel avantage m'en revient-il, si les morts ne ressuscitent point ? Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. C'est là-dessus qu'on a basé la croyance à une autre vie.

Chap. XV, 45. — Suivant qu'il est écrit : Le premier homme, Adam, a été fait avec une âme vivante ; mais le dernier Adam (la Femme) est un esprit vivifiant.

46. — Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal ; et ce qui est spirituel vient après.

(C'est-à-dire que l'homme a été créé avant la femme. L'homme est le premier parce que doué d'une nature animale, et la femme la seconde de par sa nature spirituelle ! Paul répétait les pensées sur lesquelles on discutait dans le monde intellectuel sans les comprendre.)

47. — Le premier homme était de la Terre et terrestre, et le second homme *qui est le Seigneur* est du Ciel. (Ce Seigneur est la femme.)

Enfin, cette première Épître aux Corinthiens se termine par un chapitre qui recommande de ne pas oublier la collecte pour les saints. Or il nous a assez dit que le plus saint des saints, c'est lui. Il nous apprend qu'il voyage aux frais de ses auditeurs.

Chapitre XVI, 6. — Et peut-être que je ferai quelque séjour chez vous ou même que j'y passerai l'hiver afin que vous me conduisiez partout où j'irai.

Seconde Épître aux Corinthiens

Chapitre II, 10. — Il recommande de pardonner à un homme à qui lui-même a pardonné *en la présence du Christ*.

14. — Car la charité de Christ nous presse, étant persuadés que si un est mort pour tous, tous donc sont morts.

15. — Et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.

16. — C'est pourquoi, dès maintenant, nous ne connaissons plus personne selon la chair ; même si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus de cette manière.

17. — Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ; les choses vieilles sont passées : voici, toutes choses sont devenues nouvelles.

18. — Et tout cela vient de Dieu, qui nous a *réconciliés avec lui* par le Christ, et qui nous a confié le ministère de cette réconciliation.

Le Christ *selon la chair*, c'était la femme vivante elle-même, mais les hommes ne veulent plus le reconnaître et déclarent qu'ils ne connaissent plus le Christ ainsi.

Le Christ devenu *une nouvelle créature*, c'est l'homme ; le Christ féminin, ce sont les choses vieilles *qui sont passées*.

Chapitre VI, 9. — Etant regardés comme des séducteurs, quoique nous soyons véridiques ; comme des inconnus, quoique nous soyons connus ; comme mourants, et cependant nous vivons encore ; comme châtiés, mais nous n'en mourrons pas.

10. — Comme affligés, et cependant toujours dans la joie ; comme pauvres, et cependant enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et cependant possédant toutes choses.

Cela nous fait connaître l'opinion sur leur compte.

Chapitre VII, 2. — Recevez-nous, nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons trompé personne.

Toujours la justification !

Chapitre VIII, 1. — Au reste, mes frères, nous voulons que vous sachiez la grâce que Dieu a faite aux Églises de Macédoine.

2. — C'est qu'ayant été éprouvés par plusieurs afflictions, ils ont été remplis de joie, et que dans leur profonde pauvreté, ils ont répandu avec abondance les richesses de leur libéralité.

3. — Car je leur rends ce témoignage, qu'ils ont donné volontairement, selon leur pouvoir, et même au delà de leur pouvoir.

4. — Nous priant très instamment de recevoir les aumônes et la contribution qu'ils avaient faites pour les saints.

5. — Et ils n'ont pas seulement fait ce que nous avions espéré d'eux ; mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et ensuite à nous, selon la volonté de Dieu.

6. — Ce qui nous a fait prier Tite que, comme il avait commencé parmi vous cette œuvre de charité, il allât l'achever.

7. — C'est pourquoi, comme vous abondez en toutes choses, dans la foi, dans la parole, dans la connaissance, en toutes sortes de soins, et dans l'amour que vous avez pour nous, faites en sorte que vous abondiez aussi dans cette œuvre de charité.

8. — Je ne le dis point par commandement, mais je le dis pour éprouver par l'empressement des autres la sincérité de votre charité.

9. — Car vous savez quelle a été la charité de notre Seigneur Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez rendus riches.

10. — C'est donc un conseil que je vous donne sur cette affaire, car cela vous convient à vous qui non seulement avez commencé de le faire, mais qui en aviez eu le dessein dès l'année précédente.

11. — Achevez donc maintenant ce que vous avez commencé,

afin que, comme la promptitude de la bonne volonté y a été, vous l'exécutiez ainsi selon vos moyens.

12. — Car pourvu que la promptitude de la bonne volonté y soit, on est agréable à Dieu selon ce qu'on a, et non selon ce qu'on n'a pas.

13. — Je ne veux pas que, pour soulager les autres, vous soyez surchargés, mais je veux qu'il y ait de l'égalité.

14. — Que votre abondance supplée donc présentement à leur indigence, afin que leur abondance supplée aussi à votre indigence, et qu'ainsi il y ait de l'égalité.

15. — Selon qu'il est écrit : Celui qui avait recueilli beaucoup de manne, n'en profitait pas davantage ; et celui qui en avait recueilli peu, n'en manquait pas. (Tout ceci n'est que de la mendicité sous forme d'apostolat.)

18. — Nous avons aussi envoyé avec lui ce frère qui s'est rendu célèbre dans toutes les Églises par l'Évangile.

19. — Et non seulement cela, mais il a été choisi par les suffrages des Églises pour nous accompagner dans le voyage, et pour porter les aumônes que nous administrons à la gloire du Seigneur même et afin de répondre à l'ardeur de votre zèle.

20. — Nous l'avons fait pour n'être point blâmés dans l'administration qui nous est confiée de ces aumônes abondantes.

21. — Ayant soin de faire ce qui est bon, non seulement devant le Seigneur, mais aussi devant les hommes.

22. — Nous avons aussi envoyé avec eux un de nos frères, dont nous avons éprouvé l'affection en plusieurs rencontres, et qui en aura encore plus en celle-ci, à cause de la grande confiance qu'il a en vous.

23. — Pour ce qui est de Tite, il est mon compagnon, et il travaille avec moi pour vous ; et à l'égard de nos autres frères, ils sont les envoyés des Églises, et la gloire du Christ.

24. — Donnez-leur donc, en présence des Églises, des preuves de votre charité, et faites voir que c'est avec sujet que nous nous glorifions de vous.

Chapitre IX, 1. — Pour ce qui regarde l'assistance qu'on destine aux saints, il serait superflu de vous en écrire plus au long.

2. — Car je sais quelle est la promptitude de votre affection, ce qui me donne sujet de me louer de vous auprès des Macédoniens, à qui j'ai dit que l'Achaïe est toute prête dès l'année passée, en sorte que votre zèle a excité celui de plusieurs.

3. — Cependant, je vous ai envoyé nos frères, afin qu'il paraisse que ce n'est pas sans sujet que je me suis glorifié de vous à cet égard, et que vous soyez prêts, comme j'ai dit que vous l'étiez.

4. — De peur que si les Macédoniens qui viendront avec moi ne vous trouvaient pas prêts, cela ne tournât à notre confusion, pour ne pas dire à la vôtre, après nous être loués de vous avec tant de confiance.

5. — C'est pourquoi j'ai cru qu'il était nécessaire de prier nos frères de vous aller trouver avant moi, et d'achever de préparer la libéralité que vous avez promise, afin qu'elle soit prête comme une libéralité, et non comme un fruit de l'avarice.

6. — Au reste, je vous avertis que celui qui sème peu moissonnera peu, et que celui qui sème abondamment moissonnera aussi abondamment.

7. — Que chacun donne selon qu'il l'a résolu en son cœur, non à regret, ni par contrainte ; car Dieu aime celui qui donne gaie-ment.

8. — Et Dieu est tout-puissant pour vous combler de toutes sortes de grâces, afin qu'ayant toujours tout ce qui vous est nécessaire, vous ayez abondamment de quoi faire toutes sortes de bonnes œuvres.

9. — Selon qu'il est écrit : Il a répandu, il a donné aux pauvres, sa justice demeure éternellement.

10. — Que celui donc qui fournit la semence au semeur veuille aussi vous donner du pain pour manger, et multiplier ce que vous avez semé, et augmenter les fruits de votre justice.

11. — Afin que vous soyez enrichis en toute manière, pour faire toutes sortes de libéralités, et qu'ainsi nous ayons sujet de rendre des actions de grâces à Dieu.

12. — Car l'administration de cette offrande ne pourvoira pas seulement aux besoins des saints, mais elle abondera aussi par les actions de grâces que plusieurs rendront à Dieu.

13. — Glorifiant Dieu à cause des preuves qu'ils aurent, dans cette assistance, de la soumission que vous faites profession d'avoir pour l'Évangile du Christ, et de la libéralité sincère dont vous usez envers eux et envers tous les autres.

14. — Et ils prieront pour vous, vous aimant affectueusement, à cause de l'excellente grâce que Dieu vous a faite.

25. — Or, grâces soient rendues à Dieu de son don ineffable.

Chapitre X, 1. — Au reste, je vous prie, moi, Paul, par la dou-

ceur et par la bonté du Christ, moi qui parais méprisable quand je suis avec vous, mais qui suis plein de hardiesse envers vous quand je suis absent.

2. — Je vous prie, dis-je, que quand je serai présent je ne sois pas obligé de me servir avec confiance de cette hardiesse avec laquelle j'ai dessein d'agir contre certaines personnes qui nous regardent comme si nous nous conduisions selon la chair.

3. — Car, quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons point selon la chair.

4. — Et les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles ; mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu, pour renverser les forteresses.

5. — Et détruire tous les conseils, et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et pour amener captives toutes les pensées, et les soumettre à l'obéissance du Christ.

6. — Etant prêts à punir toute désobéissance, lorsque votre obéissance aura été accomplie.

7. — Regardez-vous les choses selon l'apparence ? Si quelqu'un se persuade qu'il appartient au Christ, qu'il pense aussi en lui-même que, comme il appartient au Christ, nous lui appartenons aussi.

8. — Et quand même je me glorifierais de quelque chose de plus, à cause de la puissance que le Seigneur nous a donnée pour l'édification, et non pour votre destruction, je n'en recevrais point de confusion.

9. — Afin qu'on ne croie pas que je veuille vous intimider par mes lettres.

10. — Car ses lettres, dit-on, sont à la vérité graves et fortes ; *mais la présence de son corps est faible, et sa parole est méprisable.*

11. — Que celui qui parle ainsi considère que tels que nous sommes en paroles dans nos lettres, étant absents, tels aussi nous sommes par nos actions, étant présents.

Chapitre XI, 2. — Car je suis jaloux de vous.

3. — Mais je crains que vous ne vous laissiez corrompre.

4. — Car s'il venait quelqu'un qui vous prêchât *un autre Christ*, vous le souffririez fort bien.

5. — Mais j'estime que je n'ai été en rien inférieur aux plus excellents apôtres.

6. — Que si je suis comme un *homme du commun* à l'égard du langage, je ne le suis pas à l'égard de la connaissance.

8. — J'ai dépouillé les autres Eglises en recevant d'elles de quoi m'entretenir, pour vous servir.

9. — Et lorsque je me suis trouvé parmi vous, je n'ai été à charge à personne, car les frères qui étaient venus de Macédoine ont suppléé à ce qui me manquait.

Parlant de ceux qui l'accusent, il dit :

13. — Car ces sortes de faux apôtres sont des ouvriers trompeurs qui se déguisent en apôtres du Christ.

14. — Et il ne faut pas s'en étonner, car Satan même se déguise en ange de lumière.

15. — Il n'est donc pas surprenant que ses ministres se déguisent aussi en ministres de la justice, mais leur fin sera telle que leurs œuvres.

16. — Je le dis encore : que personne ne me regarde comme un imprudent ; sinon, supportez mon imprudence, afin que je me glorifie aussi un peu.

17. — Ce que je dis dans cette confiance avec laquelle je me glorifie, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme par imprudence.

18. — Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je me glorifierai aussi.

19. — Car vous souffrez sans peine les imprudents, parce que vous êtes sages.

20. — Même, si quelqu'un vous assujettit, si quelqu'un vous mange, si quelqu'un prend ce qui est à vous, si quelqu'un s'élève, si quelqu'un vous frappe au visage, vous le souffrez.

21. — J'ai honte de le dire, on nous regarde comme si nous n'avions aucun pouvoir ; mais de quelque chose que quelqu'un ose se vanter (je parle en imprudent), j'ose aussi m'en vanter.

22. — Sont-ils Hébreux ? Je le suis aussi. Sont-ils Israélites ? Je le suis aussi. Sont-ils de la postérité d'Abraham ? J'en suis aussi.

23. — Sont-ils ministres du Christ (je parle en imprudent) ? Je le suis plus qu'eux : j'ai souffert plus de travaux qu'eux, plus de blessures, plus de prisons ; j'ai été plusieurs fois en danger de mort.

24. — J'ai reçu des Juifs cinq fois quarante coups de fouet moins un.

25. — J'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit dans le profond de la mer.

26. — J'ai été souvent en voyage ; j'ai été en danger sur les rivières, en danger de la part des voleurs, en danger parmi ceux de ma nation, en danger parmi les Gentils, en danger dans les villes, en danger dans les déserts, en danger sur la mer, en danger parmi les faux frères.

27. — Dans les peines, dans les travaux, dans les veilles, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes, dans le froid, dans la nudité.

28. — Outre les choses qui me viennent du dehors, je suis comme assiégé tous les jours par les soucis que me donnent toutes les Eglises.

29. — Quelqu'un est-il affligé, que je n'en sois aussi affligé ? Quelqu'un est-il scandalisé, que je n'en sois aussi comme brûlé ?

30. — S'il faut se glorifier, je me glorifierai de ce qui regarde mes afflictions.

31. — Dieu, qui est le Père de notre Seigneur Christ, et qui est béni éternellement, sait que je ne mens point.

32. — A Damas, celui qui en était gouverneur pour le roi Arétas faisait faire la garde dans la ville des Damascéniens, voulant se saisir de moi.

33. — Mais on me descendit de la muraille par une fenêtre, dans une corbeille, et j'échappai ainsi de ses mains.

Combien toute cette histoire est curieuse !

Chapitre XII, 1. — Certainement il ne me convient pas de me vanter, car j'en viendrai jusqu'aux visions et aux révélations du Seigneur.

(C'est ce qu'il fait quand il raconte la vision du chemin de Damas.)

2. — Je connais un homme en Christ, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, il y a plus de quatorze ans (si ce fut en son corps, je ne sais ; si ce fut sans son corps, je ne sais, Dieu le sait).

3. — Et je sais que cet homme (si ce fut en son corps, ou si ce fut sans son corps, je ne sais, Dieu le sait).

4. — Fut ravi dans le paradis et y entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer.

5. — Je puis me glorifier d'être cet homme-là, mais pour ce qui est de moi, je ne me glorifierai que de mes afflictions.

6. — Si je voulais me glorifier, je ne serais point imprudent, car je ne dirais que la vérité ; mais je m'en abstiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il m'entend dire.

7. — Et de peur que je ne m'élevasse trop à cause de l'excellence de mes révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter, et pour m'empêcher de m'élever.

Le reste du chapitre est un tissu de folie mêlé de mendicité.

Épître aux Romains

Écrite vers 60 par Phébé, diaconesse de l'Eglise de Cenchrée. Paul a quelques idées nouvelles sur le Christ, qui est, maintenant (chap. 1, 3), né de la race de David selon la chair. Il a lu des passages des Prophètes et des Psaumes, qu'il cite à tort et à travers.

« Je n'ai point honte de l'Évangile du Christ », dit-il, ce qui nous montre que c'est avec mépris qu'on accueillait les Chrétiens.

Il parle maintenant contre ses adversaires, à qui il reproche tout ce qu'on lui reprochait à lui et à ses partisans.

18. — Car la colère de Dieu se déclare du Ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui suppriment la vérité injustement.

19. — Parce que ce qu'on peut connaître de Dieu a été manifesté parmi eux, Dieu le leur ayant manifesté.

20. — Car les perfections invisibles de Dieu, savoir, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages ; de sorte qu'ils sont inexcusables.

21. — Parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans de vains raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres.

22. — Se disant sages, ils sont devenus fous.

23. — Et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en des images qui représentent l'homme corruptible, et des oiseaux, et des bêtes à quatre pieds, et des reptiles.

24. — C'est pourquoi aussi Dieu les a livrés aux convoitises de leurs cœurs et à l'impureté, en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps.

25. — Eux qui ont changé la vérité de Dieu en des choses fausses et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement. Amen !

26. — C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions infâmes, car les femmes parmi eux ont changé l'usage naturel en un autre qui est contre nature.

27. — De même aussi les hommes, laissant l'usage naturel de la femme, ont été embrasés dans leur convoitise les uns pour les autres, commettant, homme avec homme, des choses infâmes, et recevant en eux-mêmes la récompense qui était due à leur égarement.

28. — Car, comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, aussi Dieu les a livrés à un esprit dépravé, pour commettre des choses qu'il n'est pas permis de faire.

29. — Ils sont remplis de toute injustice, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, de malice, pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de tromperies, et de malignité.

30. — Rapporteurs, médisants, ennemis de Dieu, outrageux, orgueilleux, vains, inventeurs de méchancetés, désobéissants à leurs pères et à leurs mères.

31. — Sans intelligence, sans foi, sans affection naturelle, implacables, sans compassion.

32. — Qui, bien qu'ils aient connu que le droit de Dieu est que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort, ne les commettent pas seulement, mais approuvent encore ceux qui les commettent.

Dans le chapitre II et dans le chapitre III, il attaque des ennemis qu'il ne nomme pas, mais parmi lesquels on reconnaît Pierre, son rival. Il s'occupe beaucoup de la circoncision, des Juifs, des Grecs, ce qui prouve qu'il y avait scission entre les Grecs et les Juifs, Paul étant avec les Grecs, Pierre avec les Israélites.

8. — Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui.

9. — Sachant que le Christ, étant ressuscité des morts, ne meurt plus, et que la mort n'a plus de pouvoir sur lui.

10. — Car s'il est mort, il est mort une seule fois pour le péché, mais maintenant qu'il est vivant, il est vivant pour Dieu.

Divagation dans laquelle on parle du Christ qui est vivant et ne peut plus mourir !

Autre divagation contre la loi, et tout le chapitre est comme cela.

7. — Que dirons-nous donc ? La loi est-elle la cause du péché ? Nullement. Au contraire, je n'ai connu le péché que par la loi ;

car je n'eusse point connu la convoitise si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point.

8. — Mais le péché, ayant pris occasion du commandement, a produit en moi toute sorte de convoitise ; car sans la loi le péché est mort.

9. — Car autrefois que j'étais sans loi, je vivais ; mais quand le commandement est venu, le péché a repris la vie.

10. — Et moi je suis mort ; de sorte qu'il s'est trouvé que le commandement qui m'était donné pour avoir la vie, m'a donné la mort.

11. — Car le péché, prenant occasion du commandement, m'a séduit et m'a fait mourir par le commandement même.

Tout ce chapitre, écrit avec prétention, est une attaque à la Loi et une justification destinée à expliquer pourquoi il la viole.

Et là s'arrêtent les *Épîtres* authentiques de Paul. Par ce que nous en avons cité, on peut voir que c'est un tissu de divagations ; aussi on s'étonne que tant de gens les lisent sérieusement et ne s'aperçoivent pas qu'en leur donnant cela comme la base d'une religion on les a mystifiés.

Les Actes des Apôtres

(de 100 à 125)

Pour épuiser le sujet et achever de faire connaître le fondateur du Catholicisme, j'intercale ici l'analyse du livre qui le fait le mieux connaître : *les Actes*, quoique les savants modernes en placent la rédaction plus tard. Mais, quel que soit le temps de sa publication, il relate des faits qui se sont accomplis de 58 à 64. Il trouve donc sa place ici.

Ce livre est un récit de la propagande de Paul greffé sur un autre livre que l'on pourrait appeler « *les Actes de Pierre* » (on croit que c'est une imitation des Actes johanites). Le commencement contient des faits relatifs à la propagande des premiers Chrétiens, la fin ne s'occupe plus que des voyages de Paul.

Parmi les ouvrages apocryphes recueillis par le savant Fabricius, il se trouve un grand nombre de faux *Actes des Apôtres*. Celui-ci est, sans doute, un ouvrage du même genre, une imitation falsifiée au profit et à la gloire de Paul (1).

(1) Salomon Reinach dit :

« Il nous reste toute une collection d'actes apocryphes des apôtres

Eusèbe dit, dans son *Histoire Ecclésiastique* (V, 27) : « Il existe encore à notre époque les livres de beaucoup d'auteurs dont nous ne saurions même indiquer les noms. Ce sont des écrits d'hommes orthodoxes, comme le prouve leur interprétation des saintes Ecritures. Mais ils ne nous sont pas connus davantage, parce qu'ils ont paru sans noms d'auteurs. »

Il est évident que les auteurs qui ne signent pas leurs livres, ce sont les femmes qui défendent le premier Christianisme et qui sont obligées de se cacher pour éviter les effets de la persécution déchaînée contre elles.

Le livre commence par ces mots :

« J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de toutes les choses que le Christ a faites et enseignées. »

On en a conclu que c'est Luc, l'auteur du troisième Évangile, qui a écrit les *Actes des Apôtres*. Mais il ne s'agit pas de ceux que Paul imite et que l'Église a conservés ; les Actes écrits par Luc ne pourraient être que le livre authentique que les Actes de Paul ont falsifiés. Mais cet auteur, qui est sûrement une femme affiliée au premier Christianisme, n'a certainement pas dit : « les choses que Jésus ou le Christ a enseignées » ; le nom de Jésus a dû être substitué à celui de Johana.

Il reste à savoir qui a rédigé les Actes de Paul. C'est évidemment une personne qui voyageait avec lui et vivait dans son intimité, écrivant au jour le jour, souvent sous sa dictée, la relation des péripéties de sa propagande ; aussi il ne faut pas s'étonner que, dans ce livre, Paul soit présenté comme un apôtre sérieux et inspiré comme il prétendait l'être. Remarquons aussi que celle

Pierre, Paul, Thomas, Jean, André, Philippe. Ce sont des romans pleins de merveilleux, assez amusants d'ailleurs et où, parfois, des détails précis attestent de bonnes connaissances géographiques et historiques. Ces textes nous sont parvenus en différentes langues, souvent remaniés dans des intérêts dogmatiques. L'Église permit de les lire comme les Évangiles apocryphes, mais à titre de curiosité seulement.

« La plus jolie de ces histoires est celle de Thékla. D'une bonne famille d'Iconium, elle se convertit à la voix de saint Paul, se baptisa elle-même, brava tous les périls et finit par prêcher le Christianisme à Séleucie. Tertullien nous apprend (vers 200) que ce roman a été fabriqué par un *ancien* d'Asie Mineure qui, soupçonné de fraude, avoua avoir écrit tout cela « par amour de Paul » (Tertullien, *De Bapt.*, 17). Cet aveu lui-même est suspect ; on a voulu considérer ainsi un petit livre dont le fond est très ancien, mais où l'Église voyait avec scandale une jeune fille prêcher et baptiser. » (*Orpheus*, p. 345.)

qui écrit les Actes est plus lettrée et moins vulgaire que le Paul des Épîtres (1).

Nous sommes autorisés à dire que c'est une femme qui voyage avec lui, puisque lui-même l'avoue. Il nous dit :

« N'avons-nous pas le droit de mener partout avec nous une femme qui soit notre sœur en Jésus-Christ, comme font les autres apôtres ? » (1^e Epître aux Corinthiens, ix, 5.)

Au chapitre xxiii, 16, il est dit : « Mais le fils de la sœur de Paul, ayant entendu ce complot, vint et en donna avis à Paul .»

Ce fils s'appelle Timothée.

17. — Et Paul, ayant appelé un des centeniers, lui dit : « Mène ce jeune homme vers le tribun, car il a quelque chose à lui rapporter. »

Nous lisons aussi, xxi, 8 : « Le lendemain, Paul et nous qui étions avec lui étant partis de là, nous cherchâmes à passer en Macédoine, nous arrivâmes à Samothrace... Nous demeurâmes quelques jours à Philippe. »

Enfin, au chapitre xx, 13, nous lisons encore ceci : « Pour nous, étant montés sur un vaisseau, nous fîmes voile vers Assor, où nous devions reprendre Paul, car il l'avait ainsi ordonné parce qu'il voulait faire le chemin à pied.

14. — Quand donc il nous eut rejoints à Assor, nous le prîmes avec nous et nous vînmes à Mytilène. »

Au début des Actes, à propos du récit de l'Ascension, nous voyons cette phrase (I, 6) :

— Seigneur, sera-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ?

Cette phrase exprime la pensée maîtresse des Chrétiens joha-

(1) Salomon Reinach, dans *Orpheus* (p. 344), dit :

« Les Actes des Apôtres sont l'œuvre du même rédacteur que notre 3^{me} Evangile ; ils ont dû être écrits vers 95. C'est une compilation qui renferme des éléments précieux sur une partie des voyages de saint Paul, empruntés à un journal sans doute authentique de Luc ; ces éléments se distinguent du reste par l'emploi du mot *nous* dans la narration. Le reste est de valeur très inégale et ne peut être attribué à un disciple de Paul, dont les Épîtres et la doctrine propre y sont entièrement ignorées.

« Le souvenir de la rivalité de Pierre et de Paul y est effacé à dessein, dans un esprit de conciliation ; en cela consiste l'originalité du rédacteur. Mais cette conciliation est œuvre de théologie, non d'histoire ; le Paul des Épîtres est un tout autre homme que celui des Actes. »

nites : « la restauration d'Israël », c'est-à-dire du régime gynécocratique qui régnait en Israël.

Quel est le « Seigneur » auquel cette question s'adresse ?

Evidemment, c'est bien plutôt à Johana qui est une femme, qu'à Jésus qui serait un homme (n'oublions pas que Seigneur s'écrit en grec Kyria ou Kyrios — féminin ou masculin) (1).

Le mot *analepsis*, que l'auteur emploie en grec pour parler de l'Ascension, veut dire « rentrée en possession ».

Le mot *analepsis* ne se retrouve qu'une fois dans le Nouveau Testament, dans le passage de Luc, 9, 51. Ceux qui n'étaient pas initiés faisaient de la résurrection un phénomène spirite et de l'ascension une montée surnaturelle au Ciel. Du reste, l'ascension de Jésus n'est pas mentionnée dans les Evangiles de Matthieu et de Jean, ni dans les premières éditions de ceux de Marc et de Luc, c'est donc une ancienne idée adaptée par les faux Chrétiens à leur légende, mais dénaturée.

Le rédacteur des *Actes de Paul* confond les deux idées et fait de l'ascension de Jésus un phénomène surnaturel qui n'a pas l'air de surprendre beaucoup ceux qui le voient, car deux hommes disent : « Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder ? Ce Jésus a été enlevé, il reviendra de la même manière. » Ce sont là des aberrations que ne peut expliquer que cet état d'esprit particulier à ceux qui s'enfoncent dans des divagations surnaturelles, — partant du mot « résurrection » dont ils ne comprennent plus le sens primitif.

Luc raconte ensuite la trahison de Judas, comme une chose arrivée du temps de David (I, 20) : « Aussi est-il écrit dans le livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte, et qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa charge. » Vient après cela le récit de la Pentecôte, l'apparition des langues de feu et le don des langues, ce qui cause l'incrédulité des gens qui déclarent que ceux qui racontent cela sont ivres, mais Pierre leur répond (I, 15) : « Ces gens-ci ne sont point ivres, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour. »

Cette réponse est faite pour nous faire supposer qu'à une heure plus avancée on aurait le droit de les considérer comme « pleins de vin doux », suivant l'expression de l'auteur.

(1) Kyria semble être l'expression grecque du X P qui signifie, comme le Çri sanscrit, suprématie.

Suit une explication pour prouver que c'est de Jésus que David parlait quand il invoquait le *Seigneur*. Seulement, cet auteur ignore que le mot Seigneur a été substitué au mot Hévah. Tout le Nouveau Testament repose sur ce quiproquo.

Vient ensuite le récit de plusieurs miracles, emprunté, paraît-il, à un ouvrage perdu qui traçait un tableau de la première communauté de Jérusalem et qui exaltait Pierre en ruinant la réputation de Paul qui était ravalé au niveau d'un démon, sous le nom de « Simon le Magicien ».

Chapitre III. — Il répète les phrases qui rappellent la manière dont la femme avait été retranchée et dit :

14. — Vous avez renié le saint et le juste.

15. — Vous avez fait mourir le Prince de la Vie, que Dieu a ressuscité des morts.

17. — Et maintenant, mes frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, aussi bien que vos gouverneurs.

18. — C'est ainsi que Dieu a accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes que le *Christ* devait souffrir (il n'est pas question de Jésus, mais du *Christ*, — la femme).

20. — Quand le temps du rafraîchissement sera venu.

21. — Lequel il faut que le Ciel continue jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses (le rétablissement du régime primitif).

Chapitre IV, 26. — Les rois de la terre se sont soulevés et les princes se sont rassemblés contre le Seigneur (ce Seigneur, c'est Hévah) et *contre son oint*.

Il s'agissait de donner un nom masculin au principe divin résumé alors dans le X P — ou Christ.

Nous avons vu que Judas avait créé une secte qui donnait à Caïn le rôle divin. Paul était son disciple et s'inspirait de ses principes. Dans les Actes, IX, 11, il est dit : « Lève-toi et t'en va dans la rue qu'on appelle la rue droite et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse, car il est présentement en prières.

13. — Ananias répondit : « J'ai ouï dire combien cet homme a fait de maux à *tes saints* (les femmes) dans Jérusalem.

14. — Il est même ici avec pouvoir des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent *ton nom*. »

Le nom qu'il avait été défendu d'invoquer dans le monde juif, c'est le nom de Hévah, la Déesse d'Israël, — et c'est sans doute

parce qu'on n'osait plus le prononcer qu'on l'avait remplacé par Christ (l'Esprit suprême).

Toute la querelle entre les vrais Chrétiens et les faux va rouler sur la substitution du nom de Jésus à celui de Hévah ou à celui de Johana.

Chapitre IX, 20. — Et il prêcha dans les synagogues que Jésus était le *fil*s de Dieu.

21. — Et tous ceux qui l'entendaient disaient : « N'est-ce pas là celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom (ici il s'agit du nom de Hévah) et qui est venu ici exprès afin de les emmener liés aux principaux sacrificateurs ? »

22. — Mais Saul se fortifiait de plus en plus et il confondait les Juifs qui habitaient Damas, leur démontrant que Jésus était Christos.

Les Celtes gaulois du parti masculiniste parlaient *au nom de Hésus*. Quoi d'étonnant que ceux qui les imitaient, dans la Galilée qu'ils avaient fondée, parlent comme eux au nom de Jésus, qu'ils veulent assimiler à Christos pour lui donner du prestige ?

Chapitre IV, 1. — Mais comme Pierre et Jean parlaient au peuple, les sacrificateurs, le capitaine du Temple et les Sadducéens survinrent.

2. — Étant fort en peine de ce qu'ils enseignaient le peuple et de ce qu'ils annonçaient la *résurrection des morts au nom (de Hésus)*. (Ici les falsificateurs ont mis Hésus alors que Pierre et Jean disaient Hévah.)

12. — Il n'y a sous le ciel *aucun autre nom* qui ait été donné *aux hommes* par lequel nous devons être sauvés.

C'est bien aux Johanites que les Juifs s'adressent quand ils disent :

Chapitre V, 28. — Ne vous avons-nous pas défendu expressément d'enseigner *en ce nom-là* ? Et vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine.

Ce n'est pas à Paul que cela s'adresse, puisqu'il ne viendra à Jérusalem qu'à la fin de ses voyages et que, emprisonné aussitôt, il y fera bien peu de propagande.

On voit clairement qu'on a utilisé le texte d'un livre johanite dans lequel on n'a fait que substituer le nom de Jésus à celui de Hévah, interpolant de temps en temps un verset à la gloire de Paul comme celui-ci :

Chapitre IX, 15. — Va, car cet homme (Paul) est un instru-

ment que j'ai choisi pour *porter mon nom* devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël.

Mais le verset suivant (16) se rapporte aux premiers Chrétiens : « Et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre *pour mon nom*. »

Le verset 22 nous ramène à l'histoire de Paul.

22. — Il confondait les Juifs qui habitaient Damas, leur démontrant que Jésus était le Christ.

Comme Pierre et Jean n'avaient jamais cité le nom de Jésus, qu'ils ne connaissaient pas, on explique ce fait (iv, 17-18) en disant qu'ils avaient fait un miracle au nom de Jésus, mais qu'on leur avait défendu de parler à qui que ce soit en ce nom-là.

Mais Pierre et Jean sont des lettrés qui ne font pas de miracles comme les hommes sans instruction. Jean (Johana) avait écrit des ouvrages de sciences et Pierre un Evangile en hébreu, langue que le peuple ne parlait pas ; mais Paul en fait « des gens communs » comme lui, et leur attribue ses supercheries pour se donner du crédit. C'est ainsi que nous lisons ceci :

34. — Et Pierre lui dit : « Enée, *Jésus qui est le Christ* te guérit. »

Donc on lui fait faire des miracles au nom de Jésus qu'il déclare lui-même être le Christ, c'est-à-dire qu'on le fait parler comme Paul parlait.

Chapitre XVI, 2. — Hérode fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean.

3. — Et voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre dans le dessein de l'exposer au supplice devant le peuple après la fête de Pâques.

(Ceci semble historique et devait se trouver dans les Actes de Pierre.)

Puis, après que Pierre est sorti de la prison où Hérode l'avait fait enfermer, on nous dit :

Chapitre XII, 12. — Il alla à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc.

Voilà que Marie est la mère de Jean en attendant qu'elle soit celle de Jésus.

Mais pourquoi dit-on que Jean est surnommé Marc ? Ces surnoms — si fréquents chez Paul — ont pour but d'égarer l'opinion et de préparer la substitution des noms et des idées.

Dans le chapitre x, on applique à la résurrection de Jésus (que l'on ressuscite avant de l'avoir fait vivre) les phrases dites par David et les Prophètes lorsqu'elles annoncent la résurrection du

pouvoir féminin. Et ce n'est qu'après sa résurrection que Paul prétend l'avoir vu ; du reste, ces visions ne sont que des illusions.

41. — Nous qui avons mangé et bu avec lui après qu'il est ressuscité.

25. — Barnabas s'en alla ensuite à Tarse pour aller chercher Saul.

26. — Et l'ayant trouvé, il l'emmena à Antioche ; et pendant toute une année, ils s'y rassemblèrent avec l'Église et y instruisirent un grand peuple, de sorte que ce fut à Antioche que les disciples commencèrent à être nommés *Christiens*.

(Or ce mot désigne ceux qui croyaient en *Christ*, les vrais Chrétiens, non en Hésus, — il n'y eut pas de nom pour désigner les partisans de Jésus.)

C'est à partir de ce moment que la confusion va exister entre les vrais et les faux Chrétiens, et c'est pour ne pas être confondus avec les disciples de Paul que les vrais Chrétiens vont s'intituler Gnostiques.

Hérode se fait passer pour Dieu d'après ces Actes.

XII, 21. — Hérode se revêtit de ses habits royaux, s'assit sur son trône et les harangua.

22. — Et le peuple s'écria : Voix d'un Dieu et non point d'un homme !

23. — Et à l'instant un ange du Seigneur le frappa parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu. (De quel Dieu s'agit-il ? de celui de Paul ?)

Dans le chapitre XIII, nous trouvons l'ébauche de la légende qu'on va faire de Jésus.

XIII, 5. — Et lorsqu'ils furent arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs ; *ils avaient Jean avec eux pour les aider*.

Quelle astuce de faire croire que la grande Johana va aider ces fourbes dans leur propagande ! Ils prennent son nom pour se donner du prestige.

Paul voyage avec un seul ami, Barnabas. Ils sont deux et Paul n'a pas d'autres disciples dans ses voyages. Quand on parlait des Actes des Apôtres, on entendait évidemment les douze qui formaient l'entourage de Johana.

6. — Ils vont en Chypre et, à Paphos, ils trouvent un Juif magicien et faux prophète nommé Bar Jésus (fils de Jésus). (C'est

de Paul évidemment qu'on disait cela, c'est lui qui est le *faux prophète* que les vrais Apôtres trouvèrent peut-être à Paphos.)

Dans le verset 9, il change de nom : « Saul qui est aussi appelé Paul ».

13. — Et quand Paul et ceux qui étaient avec lui furent partis de Paphos, ils vinrent à Perge, en Pamphylie, *mais Jean, s'étant séparé d'eux, s'en retourna à Jérusalem.* (Il s'agit toujours de faire croire que Jean est avec eux.)

Les voilà à Antioche où ils prêchent.

45. — Mais les Juifs, voyant la foule, furent remplis d'envie et s'opposaient à ce que Paul disait en contredisant et en blasphémant.

Et cela se comprend : les Juifs ont Adonaï comme Dieu mâle à opposer à Hévah, la Divinité des Israélites ; ils n'ont que faire d'un Dieu nouveau et ils ne veulent pas entendre parler de la résurrection de Christos, le Christ qu'ils ont tant persécuté.

46. — Et alors Paul et Barnabàs leur dirent hardiment : C'était bien à vous les premiers qu'il fallait annoncer la parole de Dieu, mais, puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les Gentils.

47. — Copiant ce que disait Johana, ils disent :

« Le Seigneur a dit : Je t'ai établi pour être la lumière des Gentils afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

Mais les femmes n'y croyaient pas.

24. — Avant qu'il parût, Jean avait prêché le baptême de repentance à tout le peuple d'Israël.

25. — Et lorsque Jean acheva sa course, il disait : Qui pensez-vous que je sois ? Je ne suis pas *le Christ*, mais il en vient un après moi dont je ne suis pas digne de délier les souliers de ses pieds.

Voilà l'abominable orgueil de l'homme vil, voilà la grande Johana abaissée au rôle de précurseur du *grand Paul*, car c'est lui qui joue le rôle qu'il va attribuer à son Jésus dont il fera son reflet, son image.

27. — Car les habitants de Jérusalem et leurs magistrats, n'ayant point reconnu Jésus, ont accompli, en le condamnant, les paroles des prophètes qui se lisent chaque jour de sabbat.

Toujours la prétention de connaître les Écritures et de les

appliquer à son Christ à lui. A propos de la calomnie posthume des grandes femmes, dont on a fait des hommes et dont on a corrompu les doctrines, voici un verset curieux :

XIII, 35. — Tu ne permettras point que ton saint nom sente la corruption.

36. — Car pour David, après avoir servi aux desseins de Dieu, il a senti la corruption.

50. — Mais les Juifs animèrent quelques femmes dévotes et de qualité et les principaux de la ville et ils excitèrent une persécution contre Paul et Barnabas qu'ils chassèrent du pays.

(Donc c'étaient les femmes de qualité et les hommes des classes supérieures qui chassaient ces insensés.)

De là, ils passent en Iconie et là :

Chapitre XIV, 2. — Les Juifs incrédules excitèrent et irritèrent les esprits des Gentils contre les frères.

3. — Paul et Barnabas demeurèrent cependant là assez longtemps, parlant hardiment du Seigneur qui rendait témoignage à la parole de sa grâce en faisant *par leurs mains* des prodiges et des miracles.

Donc, c'est bien Paul qui faisait les miracles de Jésus, ce qui, du reste, ne convainc personne.

Chapitre XIV, 5. — Il se fit une émeute des Gentils et des Juifs avec leurs principaux chefs pour outrager les apôtres et pour les lapider.

8. — Là-dessus ils s'enfuirent et allèrent à Lyste où se trouvait un homme impotent, perclus dès sa naissance, qui n'avait jamais marché, et Paul dit : Lève-toi et marche, et il se leva en sautant et marchant.

Ce n'est donc pas Jésus qui fait des miracles, c'est Paul. Du reste, il le dit dans le verset suivant :

11. — Et le peuple, ayant vu ce que Paul avait fait, s'écria : Des Dieux ayant pris une forme humaine sont descendus vers nous.

Donc, c'est bien Paul lui-même qui veut se faire passer pour un Dieu.

12. — Et ils appelaient Barnabas Jupiter et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole.

Ce qui n'empêche pas que là aussi ils se font lapider, peut-être parce que Paul, sous son nom de Simon, avait créé la Simonie (escroquerie sacrée), et que Mercure était le dieu du commerce.

19. — Alors quelques Juifs survinrent d'Antioche et d'Iconie qui gagnèrent le peuple, en sorte qu'ayant lapidé Paul, ils le traînèrent hors de la ville croyant qu'il était mort.

A Thessalonique, Paul entre dans une synagogue et enseigne, prétendant, comme toujours, expliquer les Écritures ; il dit :

Chapitre XVII, 3. — Il avait fallu que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât des morts ; et ce Christ, leur disait-il, est Jésus que je vous annonce.

10. — Mais les Juifs incrédules, hommes méchants et fainéants, étant émus d'envie, excitèrent un tumulte, cherchant Paul et Silos qui l'accompagnait, les accusant d'avoir troublé tout le monde en prêchant qu'il y a un autre roi que César, qu'ils appellent Jésus.

Remarquons que les voyages de Paul ont lieu de l'an 40 à l'an 60 et que les gens devant qui Paul enseigne ne semblent jamais se douter qu'un Jésus ait vécu en Palestine et y ait été crucifié.

Puis il va à Athènes.

Chapitre XVII, 16. — A Athènes, Paul a le cœur outré de voir cette ville plongée dans l'idolâtrie (le culte de Minerve). Là, il rencontre des philosophes épicuriens et stoïciens qui confèrent avec lui (dit-il), disant : Que veut dire ce discoureur ? Il semble qu'il annonce des divinités étrangères. Et ils l'emmenèrent à l'aréopage en lui disant : Quelle est cette doctrine nouvelle que tu annonces ?

Alors Paul dit, se tenant au milieu de l'aréopage :

22. — Hommes athéniens, je remarque qu'en toutes choses vous êtes pour ainsi dire dévots jusqu'à l'excès.

Il dit : *Hommes athéniens*, il ne dit pas Athéniens tout court parce que les femmes y seraient comprises et que Paul n'enseigne que pour les hommes.

23. — Car, en passant et en regardant vos divinités, j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette inscription ; AU DIEU INCONNU. Celui donc que vous honorez dans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

26. — Il a fait naître *d'un seul sang* tout le genre humain. (Dans ces mots *d'un seul sang*, il y a une intention de réagir contre l'idée que la femme est d'une autre nature que l'homme, qu'elle est divine, non humaine.)

28. — Selon que quelques-uns de vos poètes ont dit que *nous sommes aussi la race de Dieu*.

29. — Etant donc la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or ou à de l'argent ou à la pierre taillée par l'industrie des hommes. (Réponse aux femmes qui avaient dit : Vous ne ferez pas d'images taillées ; l'art grec avait multiplié les belles statues des Déesses dans les temples.)

31. — Parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le monde avec justice *par l'homme* qu'il a établi pour cela, de quoi il a donné à tous les hommes une preuve certaine en le ressuscitant d'entre les morts.

(Dans ce verset, nul doute qu'il s'agit de substituer l'homme à la femme, la justice de l'homme à celle de la femme ; c'est la *réflexion sexuelle inconsciente*.)

Les Athéniens ne sont pas convaincus.

32. — Et quand ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquèrent, les autres dirent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.

De là, il passe à Corinthe.

Dans le chapitre xvi se trouve une autre histoire ridicule. Après avoir été battus de verges à Philippe, on les met en prison. Mais alors, miracle ! un grand tremblement de terre effondre la prison, toutes les portes sont ouvertes et les liens de tous les prisonniers rompus. Mais ils ne se sauvent pas.

29. — Alors le geôlier tout tremblant se jeta aux pieds de Paul et les mena dehors et leur dit : *Seigneurs*, que faut-il que je fasse pour être sauvé ?

Le Seigneur, ici, c'est Paul, ce n'est pas encore Jésus.

Chapitre XVIII, 5. — Paul étant pressé en son esprit rendait témoignage aux Juifs que Jésus était le Christ.

15. — Paul paraît devant le juge Gallien, proconsul d'Achaïe.

Celui-ci répond : « Mais il est question de *mots* et de *noms* et de votre loi, je ne puis être juge en ces choses. »

Il dit aux Juifs : Vous y pourvoirez vous-mêmes.

Il est question de noms ! En effet, toute la propagande de Paul se résume dans un changement de nom : donner à *Christ* un nom nouveau, un nom d'homme, tout en conservant la tradition sacrée qui s'attache à ce nom.

24. — En ce temps-là, un Juif nommé Apollos, natif d'Alexandrie, homme éloquent et puissant dans les Ecritures, arriva à Ephèse.

25. — Il était en quelque sorte instruit dans la voie du Seigneur

il parlait avec ferveur d'esprit et enseignait soigneusement ce qui regardait le Seigneur, bien qu'il n'eût connaissance que du baptême de Jean. (Voilà donc un savant de la nouvelle Église qui ne connaît pas Jésus, mais seulement Jean ; c'est lui qu'on va convertir pour qu'il enseigne que c'est Jésus qui est le Christ.)

Chapitre XIX, 1. — Pendant qu'Apollos était à Corinthe, Paul vint à Ephèse où, ayant trouvé quelques disciples, il leur dit :

2. — Avez-vous reçu le Saint-Esprit lorsque vous avez cru ? Mais ils lui répondirent : Nous n'avons pas même ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit.

3. — Et il leur dit : De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? Ils répondirent : *Du baptême de Jean.*

4. — Alors Paul leur dit : Il est vrai que Jean a baptisé du baptême de la repentance, en disant au peuple qu'il devait croire en celui qui venait après lui, *c'est-à-dire en Jésus qui est le Christ.* (Donc c'est Paul qui affirme que celui qui devait venir après Jean, c'était Jésus ; mais Jean n'a pas dit cela, il n'a pas connu ni pressenti Jésus, il n'a connu que le Christ.)

5. — Ce qu'ayant ouï, ils furent baptisés *au nom* du Seigneur Jésus. (Voilà seulement que ce nom est invoqué trente ans après qu'il serait mort, s'il avait vécu à l'époque qu'on lui assigne.)

Chapitre XIX. — Paul ne se contente pas de prêcher des insanités, il pousse le peuple au vandalisme, il fait brûler les livres.

19. — Il y en eut aussi beaucoup, de ceux qui avaient exercé des arts curieux, qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde ; et quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'ils montaient à cinquante mille deniers d'argent.

Les habitants d'Ephèse s'inquiètent de voir cet homme prêcher une doctrine qui porte atteinte à la gloire de la grande Déesse Diane qui a un temple magnifique dans cette ville.

26. — Vous voyez et vous entendez dire que non seulement à Ephèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul, par ses persuasions, a détourné du culte des dieux un grand nombre de personnes.

27. — Il est à craindre que le temple de la grande Diane ne tombe dans le mépris et que sa majesté, que toute l'Asie et tout le monde révèrent, ne s'anéantisse aussi.

28. — Ayant entendu cela, ils furent tous transportés de colère et ils s'écrièrent : *Grande est la Diane des Ephésiens !*

29. — Et toute la ville fut remplie de confusion, et ils coururent tous ensemble au théâtre et enlevèrent Caius et Aristarque, compagnons de voyage de Paul.

30. — Sur quoi, Paul voulut se présenter devant le peuple, mais les disciples ne le permirent pas.

32. — Cependant les uns criaient d'une manière et les autres d'une autre, car l'assemblée était tumultueuse, et plusieurs ne savaient pas même pourquoi ils s'étaient rassemblés.

33. — Alors Alexandre fut tiré de la foule par les Juifs qui le poussaient devant eux ; et Alexandre, faisant signe de la main, voulait parler au peuple pour leur défense.

34. — Mais dès qu'ils eurent reconnu qu'il était Juif, ils s'écrièrent tout d'une voix, durant près de deux heures : GRANDE EST LA DIANE DES EPHÉSIENS !

35. — Alors le greffier, ayant apaisé le peuple, dit : O Ephésiens, qui est l'homme qui ne sache que la ville des Ephésiens est dédiée au service de la grande Diane et à son image ?

36. — Cela donc étant incontestable, vous devez vous apaiser. Ceci nous montre l'effet que produisaient encore, à cette époque, les attaques dirigées contre le culte des Déeses.

Mais cet insuccès ne décourageait pas Paul.

Il s'en allait dans une autre ville et recommençait.

Nous le retrouvons à Jérusalem où il a une fâcheuse affaire.

Les Juifs reprochent à Paul de faire un enseignement contraire à la loi et aux prophètes.

Chapitre XXI, 21. — Or ils ont été informés que tu enseignes, à tous les Juifs qui sont parmi les Gentils, de renoncer à Moïse, en leur disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les cérémonies de la loi.

28. — Voici cet homme qui prêche partout contre la nation, contre la loi et contre ce lieu.

Chapitre VI, 11. — Nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu.

(Et cela n'est pas étonnant, étant donné la signification nouvelle qu'il donnait au mot Dieu.)

14. — Car nous lui avons ouï dire que Jésus de Nazareth détruira ce lieu et changera les ordonnances que Moïse nous a données.

Chapitre XXII. — On arrête Paul à Jérusalem, on le lie et on va le faire fouetter, quand il dit :

25. — Vous est-il permis de fouetter un citoyen romain sans qu'il soit condamné ?

Alors ceux qui devaient lui donner la question se retirèrent, parce qu'il était citoyen romain.

Donc, Jésus ne pouvait pas avoir été lié et condamné, puisqu'il était aussi citoyen romain.

Enfin, il est arrêté et amené devant le conseil et on le somme de s'expliquer, et là, en rusé politique, il commence par flatter ses juges.

Chapitre XXIII, 6. — Et Paul, sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sadducéens et l'autre Phariséens, s'écrie devant le conseil :

Mes frères, je suis Pharisien, fils de Pharisien ; je suis mis en cause pour l'espérance et la résurrection des morts.

7. — Et quand il eut dit cela, il s'émut une discussion entre les Phariséens et les Sadducéens, et l'assemblée fut divisée.

8. — Car les Sadducéens disent qu'il n'y a point de résurrection, ni d'ange, ni d'esprit, mais les Phariséens reconnaissent l'un et l'autre.

9. — Et il se fit un grand bruit. Et les scribes du parti des Phariséens se levèrent et ils disputèrent contre les autres, disant : Nous ne trouvons aucun mal en cet homme ; mais si un esprit ou un ange lui a parlé, ne combattons pas contre Dieu.

(Il a donc avec lui les partisans du surnaturel qui font partie du conseil ; du reste, il a eu soin de ne leur parler que de ce qui fait partie de leurs croyances, la résurrection, les apparitions d'esprits ; il n'a pas nommé Jésus, et cela dans la ville de Jérusalem où, d'après la légende, Jésus aurait été crucifié quelques années avant.)

Enfin, le tribun Claude Lysias, pour s'en débarrasser, l'envoie au gouverneur Félix en lui écrivant :

27. — Les Juifs s'étaient saisis de cet homme et étaient sur le point de le tuer ; je suis survenu avec la garnison et je l'ai tiré de leurs mains, ayant appris qu'il était citoyen romain.

28. — Et voulant savoir de quoi ils l'accusaient, je l'ai mené devant le conseil.

29. — Où j'ai trouvé qu'il était accusé sur des questions de leur loi, mais qu'il n'avait commis aucun crime.

(Or n'est-il pas curieux que devant ce tribunal Paul n'ait pas osé invoquer le *nom de Jésus*, ne l'ait même pas mentionné, et

cela, je le répète, à Jérusalem même où il était impossible qu'on ignorât l'épisode de sa vie et de sa mort, s'il s'était produit. Là, il n'a plus qu'une chose à dire, pour se défendre contre ses accusateurs : « J'enseigne la résurrection des morts », c'est-à-dire la croyance au retour des esprits, parmi lesquels quelques-uns mettaient Christos.)

Enfin, on le mène devant le gouverneur Félix, et là un certain Tertulle accuse Paul, disant :

Chapitre XXIV, 5. — Nous avons trouvé cet homme qui est une peste publique, qui excite des séditions parmi tous les Juifs, par tout le monde, et qui est chef de la secte des Nazaréens.

Paul se justifie en disant :

11. — Je suis monté à Jérusalem pour *adorer Dieu*.

14. — Or je t'avoue bien ceci, que conformément à la voie *qu'ils appellent secte* je sers le Dieu de mes pères, croyant tout ce qui est écrit dans le loi et dans les prophètes. (Or la secte de Paul, issue de celle de Judas, enseigne tout le contraire.)

15. — Ayant cette espérance en Dieu que la résurrection des morts, tant des justes que des injustes, qu'ils attendent aussi eux-mêmes, arrivera.

17. — Or, après plusieurs années d'absence, je suis venu *pour faire des aumônes* à ma nation et pour présenter des offrandes.

(Quelle pauvre défense ! prétendre qu'il vient donner alors qu'il ne fait que demander ; ses épîtres en font foi.)

22. — Félix, ayant ouï cela, les remit à une autre fois en disant : Après que je me serai plus exactement informé *de cette secte*, je prendrai connaissance de votre affaire.

Donc, le gouverneur de la Judée ne connaît pas la secte des Nazaréens dont le fondateur Jésus aurait été crucifié, près de Jérusalem, peu de temps avant, après un apostolat qui aurait révolutionné toute la Judée. Cette ignorance de l'existence de Jésus, sur le théâtre de son action, n'est-elle pas la meilleure preuve qu'il n'a pas existé et que Paul, son grand apôtre, n'ose pas en parler dans les endroits où les faits peuvent être constatés ? Paul est mort en 68, Jésus serait mort en 33. Donc, c'est entre 33 et 68 que Paul fait sa prédication. Comment, pendant ces 35 ans, les habitants de Jérusalem ont-ils pu ignorer Jésus ? Comment le gouverneur ne s'en réfère-t-il pas au document récent de son procès et de sa condamnation ?

24. — Quelques jours après, Félix vint avec Drusille sa

femme, qui était juive, et il envoya quérir Paul, et il l'entendit parler de sa foi *en Christ*. Mais toujours pas un mot de Jésus, il parle du *Christ* parce qu'il est devant une femme juive et que les femmes sont toutes pénétrées de l'idée de la réapparition de la femme en *Christ*. Cependant, si Paul ne parle pas lui-même, le peuple qui connaît son enseignement parle pour lui et l'histoire qu'il n'a pas dite au gouverneur finit par être connue par la rumeur publique. Cela dure depuis deux ans; Paul est toujours en prison, et Félix a été remplacé par Portius Festus, qui veut aussi interroger Paul qui lui dit pour sa défense :

XXV, 8. — Je n'ai rien fait, ni contre la loi des Juifs, ni contre le Temple, ni contre César.

13. — Quelques jours après, le roi Agrippa et Bérénice arrivèrent à Césarée pour saluer Festus.

14. — Et, comme ils y demeurèrent plusieurs jours, Festus informa le roi de l'affaire de Paul en lui disant : Il y a ici un homme que Félix a laissé prisonnier.

15. — Les principaux sacrificateurs et les anciens des Juifs le vinrent accuser devant moi lorsque j'étais à Jérusalem, demandant sa condamnation.

16. — Mais je leur répondis que ce n'était pas la coutume des Romains de livrer qui que ce soit pour le faire mourir avant que celui qui est accusé ait ses accusateurs présents et qu'il ait la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse.

18. — Ses accusateurs étant présents, ils n'alléguèrent aucun des crimes dont je pensais qu'ils l'accusaient.

19. — Ils avaient seulement quelques disputes avec lui touchant *leur superstition* et touchant un *certain Jésus mort*, que Paul assurait être vivant.

Voilà, certes, un verset qui nous est une révélation. Un *certain Jésus mort*, on dit cela comme un fait divers insignifiant, là où *la terre aurait tremblé, où le ciel se serait obscurci*, où toute la population réunie le jour des Rameaux aurait vu l'entrée de *Jésus à Jérusalem*; quel démenti que ce *certain Jésus mort* que *Paul assurait être vivant*, résumant dans cette phrase toute l'histoire de ce Hésus dont on n'ose pas encore faire un personnage réel.

Paul alors, voyant que son histoire de Jésus a été ébruitée, se voit bien forcé de la soutenir, quoique en y mêlant toujours *Christos*, parce que le Christ n'est pas discuté.

XXVI, 22. — J'ai subsisté jusqu'aujourd'hui, rendant témoignage de *Jésus* (1) aux petits et aux grands et ne disant autre chose que ce que les prophètes et Moïse ont prédit devoir arriver.

23. — Savoir, que le Christ devait souffrir et qu'étant ressuscité le premier d'entre les morts, il devait annoncer la lumière à ce peuple et aux Gentils.

24. — Et, comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : Tu as perdu le sens, Paul, ton grand savoir te met hors du sens.

Voilà l'opinion des contemporains sur cet homme qui ne s'appuie jamais que sur des visions, des miracles, des supercheries, et qui hypocritement veut toujours prouver qu'il est avec la loi et les prophètes qui ont glorifié Hévah, alors qu'il veut lui substituer Jésus.

Paul a demandé à être jugé par César, il est fait prisonnier et conduit à Rome. Après avoir subi un naufrage qui l'a forcé de s'arrêter quelque temps dans l'île de Malte, on nous dit qu'après le naufrage, il arriva ceci :

XXVIII, 6. — Une vipère, cachée dans des sarments, s'attache à la main de Paul, il la secoue et n'en a aucun mal ; alors, les *barbares* (les habitants de Malte), lorsqu'ils virent qu'il ne lui arrivait aucun mal, changèrent de sentiment et dirent que *c'était un Dieu*.

Donc, c'est sa propre divinité qu'il proclame, ce n'est pas celle de Jésus.

XXIX, 11. — Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul.

12. — En sorte qu'on portait même sur les malades les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps ; et ils étaient guéris de leurs maladies et les malins esprits sortaient.

Voilà une preuve de plus qu'il se fait passer pour un Dieu, puisque c'est par les miracles qu'il prouve la divinité.

Paul est reçu à Rome par les *vrais* Chrétiens, qui croient que c'est un frère qui leur arrive et qui lui disent :

XXVIII, 21. — Nous n'avons point reçu de lettre de Judée sur ton sujet. (C'est-à-dire : on ne nous a point annoncé ta visite.)

(1) Dans la traduction d'Osterwald, le mot *Jésus* est en italique. Pourquoi ? n'est-ce pas ainsi qu'on écrit les mots qui ont été substitués à d'autres ?

Comment l'aurait-on recommandé quand Johana disait : « Je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups dévorants » ?

Quand Paul est à Rome, il dit aux Israélites qui s'y trouvent que c'est à cause de l'espérance d'Israël qu'il est enchaîné, ce qui est une fourberie, puisque, loin de soutenir l'espérance d'Israël qui est le retour de la femme à la puissance sociale, il la combat en lui opposant un Dieu homme qu'il appelle Jésus.

On lui répond :

XXVIII, 22. — Nous voudrions bien apprendre de toi quels sont tes sentiments, car, à l'égard de cette secte (les Chrétiens), nous savons qu'on s'y oppose partout.

Ceux qui lui parlent ainsi sous-entendent la secte des vrais Chrétiens qui est connue, et non celle de Paul qu'ils ignorent.

Et Paul leur explique sa doctrine, mais ils n'y croient pas. Cela ne décourage pas Paul, qui loue une maison et y fait de la propagande pendant deux ans, « prêchant le règne de Dieu et enseignant des choses qui regardent le Seigneur Jésus, avec toute liberté et sans aucun empêchement », nous dit, en terminant, son biographe.

L'histoire que Paul fait de Jésus, c'est sa propre histoire ; il se fait Dieu lui-même (ch. xiv, 12) ; les miracles qu'il lui attribue sont ceux qu'il prétendait avoir faits, les propos qu'il lui prête sont les siens, des incohérences, des justifications, des redites prises dans les Écritures qu'il croit connaître, mais qu'il ne comprend pas, parce qu'il n'est ni instruit, ni intelligent.

Dans le chapitre XIX, 10, nous avons la preuve que, quand Paul enseigne, c'est Jésus qui parle : « Il enseigna dans la maison d'un nommé Tyrannos. Et cela continua pendant deux ans, de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie, tant Juifs que Grecs, entendirent la parole du Seigneur Jésus. »

Dans l'Épître aux Philippiens, Paul se présente comme étant lui-même le Christ ; il dit :

I, 20. — Selon ma ferme attente et l'espérance que j'ai de ne recevoir aucune confusion en rien, mais que, parlant avec hardiesse, le Christ, qui a toujours été glorifié dans mon corps, le sera encore à présent, soit par ma vie, soit par ma mort.

Par moments, il attribue à Pierre ses miracles, ses prédications, son surnom :

X, 5. — « Simon, qui est surnommé Pierre ».

25. — Et comme Pierre entrait, Corneille, se jetant à ses pieds, *l'adora*.

Or c'est lui, Paul, qui veut se faire adorer puisqu'il se fait Dieu, mais il attribue cela à Pierre pour que cela ait plus de valeur, puisque Pierre est un homme sérieux qu'on écoute.

C'est avec l'histoire et les miracles de Paul qu'on fait le premier fond de la légende de Jésus, en y mêlant ce qui est annoncé dans les Écritures et en copiant ce qui se faisait dans les Mystères. Ainsi, les particularités du crucifiement sont prises dans les Mystères des Rose-Croix. Donc l'histoire définitive de Jésus n'a été faite qu'après l'institution de ces Mystères.

C'est parce que Paul a été jugé, lié et enfermé à Jérusalem et, là, a eu à se défendre devant des hommes de loi, devant Hérode, qu'il y situera le drame de la mort de Jésus, qu'il fait juger par ceux qui ont été ses juges à lui et dont il avait probablement à tirer vengeance. Mais il met le drame de Jésus avant sa condamnation à lui, sans se soucier des dates, parce qu'il était dans les habitudes des falsificateurs de mettre leur falsification dans un passé assez éloigné pour que la vérification en soit difficile.

Chapitre XXII, 2. — Ananias commanda à ceux qui étaient près de lui de frapper Paul sur le visage.

C'est le soufflet donné à Jésus. Et Paul répond en l'appelant *muraille blanchie*, imitation de *sépulcre blanchi*.

Dans les Actes, Marie n'est pas la mère de Jésus, elle est la mère de Jean, surnommé Marc (chap. XII, 12). Ailleurs, Marc est fils de Jean.

Paul a des conversations avec des anges, comme plus tard en aura Mahomet. C'est le Saint-Esprit qui lui dit ce qu'il doit faire.

Tout cela n'est que de la folie, la folie de l'orgueil qui constitue le satanisme dont Paul commence le règne. Toute sa propagande n'est faite que de ruses diaboliques pour supplanter Pierre et Jean et pour faire croire qu'eux aussi ont parlé *au nom de Jésus*, alors qu'ils ne parlaient qu'au nom du Christ. C'est à l'ombre de ces autorités que Paul et Barnabas enseignent leurs impostures, qu'ils font des miracles ridicules, qu'ils se conduisent comme des énergomènes, des fous qu'on lapide partout. Mais ils racontent cela comme des succès et prétendent

voir converti les Gentils (1), qui les ont mis à la porte de leurs villes. Tous ces récits ont pour but d'imiter la propagande de Pierre, qui, lui, prêcha en effet chez les Gentils et les convertit au vrai Christianisme. Cette vie de Pierre est si peu connue que nous devons penser que les Actes de Paul sont la copie et la parodie des Actes de Pierre que l'Eglise catholique a supprimés.

C'est Paul qui persécuta le plus violemment les vrais Chrétiens quand il se faisait encore appeler Saul.

VIII, 1. — En ce temps-là, il s'éleva une grande persécution contre les Églises de Jérusalem (celles des premiers Chrétiens de Johana), et tous les fidèles (excepté les Apôtres) furent dispersés dans les quartiers de la Judée et de la Samarie.

3. — Mais Saul ravageait l'Eglise, entrant dans les maisons entraînant par la force les hommes et les femmes, il les faisait mettre en prison.

4. — Ceux donc qui furent dispersés allèrent de lieu en lieu et annonçaient la parole du Christ.

5. — Philippe, étant descendu à Samarie, leur prêcha le Christ. C'est là qu'il va rencontrer Paul, qui alors s'appelle Simon et qui dit lui-même dans les Actes (lui ou celui qui écrit pour lui) :

VIII, 9. — Il y avait dans la ville un homme surnommé Simon qui exerçait la magie et remplissait d'étonnement le peuple de Samarie, se faisant passer pour un grand personnage.

10. — Tous lui furent attachés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; et ils disaient : Celui-ci est la grande puissance de Dieu.

11. — Et ils étaient attachés à lui parce que, depuis longtemps, il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements.

Paul fut le plus violent des persécuteurs des vrais Chrétiens. Il le dit lui-même, quand il parle pour sa défense devant le tribunal de Jérusalem ; relatant sa vie passée, il dit :

XXV, 10. — J'ai mis en prison plusieurs des saints, en ayant reçu le pouvoir des principaux sacrificateurs, et, lorsqu'on les faisait mourir, j'y donnais mon suffrage.

11. — Souvent même, dans toutes les synagogues, je les

(1) Gentil se dit des anciens polythéistes par rapport aux Juifs et aux Chrétiens, disent les dictionnaires. En réalité, ce sont ceux qui croient encore à la Divinité féminine et y restent attachés ; ils sont les gentilshommes, les gentlemen, la race noble.

contraignais de blasphémer en les punissant, et, étant transporté d'une extrême rage contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères.

12. — Mais quand ils eurent cru à Philippe qui leur annonça ce qui concerne le royaume de Dieu et le nom de Christos, furent baptisés, tant les hommes que les femmes.

13. — Et Simon lui-même crut aussi.

14. — Cependant, les Apôtres ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole (de Hévah), ils leur envoyèrent Pierre et Jean afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit (c'est à dire l'enseignement de l'esprit saint de Johana).

La doctrine de Paul est exclusivement basée sur le surnaturel. Il annonce Jésus, mais ne le fait pas encore faire des racles, c'est lui qui les fait. Son biographe nous dit :

« Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul » (XIX, 11).

Seulement, il fait de ce pouvoir un privilège qu'il se réserve.

13. — Alors quelques-uns des exorcistes juifs entreprirent d'invoquer le nom du Seigneur Jésus sur ceux qui étaient possédés des malins esprits en disant : Nous vous conjurons *par Jésus* que Paul prêche (il n'y a donc *que* Paul qui prêche Jésus).

14. — Ceux qui faisaient cela étaient sept.

15. — Mais le malin esprit leur répondit : Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ?

(Jésus est connu des malins esprits alors que personne ne le connaît. Ce sont eux, du reste, qui, dans l'Évangile de Marc, annonceront qu'il est le Christ.)

16. — L'homme qui était possédé de cet esprit malin jeta sur eux et les maltraita si fort qu'ils s'enfuirent tout nus et blessés.

17. — Et les Juifs et les Grecs d'Ephèse furent saisis de crainte et le nom du Seigneur Jésus fut glorifié.

La manie qu'ont tous ces imposteurs de faire des guérisons comme signe de puissance divine, vient de leur désir d'imiter les Thérapeutes, secte essénienne composée d'hommes et de femmes qui connaissaient les lois de la Nature et exerçaient la médecine. C'est une rivalité, une surenchère qui dépasse le but, c'est-à-dire qui va au delà de la Nature, caractère de tout ce qui est charlatanesque, de tout ce qui provient de l'orgueil qui n'engendre jamais que la stupidité incohérente.

Renan, dans l'introduction de son livre « Les Apôtres », XLVI, exprime son opinion sur les Actes et sur les miracles.

Il dit :

« Les douze premiers chapitres des Actes sont un tissu de miracles. Or une règle absolue de la critique, c'est de ne pas donner place dans les récits historiques à des circonstances miraculeuses.

« On n'a jamais constaté de faits de ce genre. Tous les faits prétendus miraculeux qu'on peut étudier de près se résolvent en imposture ou en illusion. Si un seul miracle était prouvé, on ne pourrait rejeter en bloc tous ceux des anciennes histoires ; car, après tout, en admettant qu'un très grand nombre de ces derniers fussent faux, on pourrait croire que certains fussent vrais. Mais il n'en est pas ainsi, tous les miracles discutables s'évanouissent. N'est-on pas autorisé à conclure de là que les miracles qui sont éloignés de nous par des siècles, et sur lesquels il n'y a pas moyen d'établir de débat contradictoire, sont aussi sans réalité ? En d'autres termes, il n'y a de miracles que quand on y croit ; ce qui fait le surnaturel, c'est la foi. Le Catholicisme, qui prétend que la force miraculeuse n'est pas encore éteinte dans son sein, subit lui-même l'influence de cette loi. Les miracles qu'il prétend faire ne se passent pas dans les endroits où il faudrait. Quand on a un moyen si simple de se prouver, pourquoi ne pas s'en servir au grand jour ? Un miracle à Paris, devant des savants compétents, mettrait fin à tant de doutes ! Mais, hélas ! voilà ce qui n'arrive jamais. Jamais il ne s'est passé de miracles devant le public qu'il faudrait convertir, je veux dire devant des incrédules. La condition du miracle, c'est la crédulité du témoin. Aucun miracle ne s'est produit devant ceux qui auraient pu le discuter et le critiquer. Il n'y a pas à cela une seule exception. Cicéron l'a dit avec son bon sens et sa finesse ordinaire : « Depuis quand cette force secrète a-t-elle disparu ? Ne serait-ce pas depuis que les hommes sont devenus moins crédules ? » Mais, dit-on, s'il est impossible de prouver qu'il y ait jamais eu un fait surnaturel, il est impossible aussi de prouver qu'il n'y en a pas eu. Le savant positif qui nie le surnaturel procède donc aussi gratuitement que le croyant qui l'admet ? Nullement. C'est à celui qui affirme une proposition à la prouver. Celui devant qui on l'affirme n'a qu'une seule chose à faire, attendre la preuve et y céder si elle est bonne. On serait

venu sommer Buffon de donner une place dans son histoire naturelle aux sirènes et aux centaures, Buffon aurait répondu : « Montrez-moi un spécimen de ces êtres, et je les admettrai ; jusque là, ils n'existent pas pour moi, c'est à vous de prouver qu'ils existent. » La charge de faire la preuve, dans la science, pèse sur ceux qui allèguent un fait. Pourquoi ne croit-on plus aux anges, aux démons, quoique d'innombrables textes historiques en supposent l'existence ? Parce que jamais l'existence d'un ange, d'un démon, ne s'est prouvée. »

* * *

L'historien Josèphe ne mentionne pas Paul, qui, d'après les *Actes*, aurait révolutionné la Judée, mais il parle de Judas et lui attribue ce que Paul prétend avoir fait.

Ne faut-il pas en conclure que Paul, qui change si souvent de nom, est celui qui révolutionna Jérusalem sous le nom de Judas ?

Nous avons cité, aux pages 52-53, le texte de Josèphe sur la secte fondée par Judas, qui prenait tout à l'envers et établit les bases politiques du Catholicisme.

Cette page de Josèphe est résumée dans un verset des *Actes*, celui-ci : « Car il y a quelque temps Theudas s'éleva. Après lui s'éleva Judas le Galiléen du temps du dénombrement, et il attira à lui un grand peuple, mais il périt aussi et tous ceux qui le crurent furent dispersés » (V, 37).

Les *Actes* ne parlent pas de Judas comme d'un traître. Bien plus, au chapitre I, 20, on raconte la trahison comme une chose arrivée du temps de David : « Aussi est-il écrit dans le livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte, qu'il n'y ait personne qui l'habite. »

C'est une façon de supprimer le traître contemporain. Le traître Judas ne mourut pas, il ne fit que changer de nom et, sous une autre forme, se refit une personnalité.

Il est probable que dans les « *Actes de Pierre* », que ceux-ci imitent et falsifient, il était parlé de la trahison de Judas comme étant celle de Paul, et c'est parce que cette idée d'une trahison ne pouvait pas être supprimée qu'on la place dans le passé.

Paul ne parle jamais de Judas comme d'un traître. Quand plus tard, dans les *Évangiles*, on arrangera l'histoire avec les

traditions chrétiennes et paulinistes mêlées, on fera de Judas et de Paul des personnalités si différentes que personne ne songera à les rapprocher.

Il y a cependant des coïncidences étonnantes. Ainsi, Simon-Paul demeure à Jérusalem, dans la maison de Judas.

IX, 11. — Le Seigneur dit à Ananias : Lève-toi et t'en va dans la rue qu'on appelle la rue droite et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse.

Cependant, au chapitre v, que nous venons de citer plus haut, on avait parlé de la mort de Judas :

V, 37. — *Après lui s'éleva Judas le Galiléen, mais il périt aussi.*

Et c'est après qu'il est mort *sous le nom de Judas* que Paul habite sa maison ! Josèphe dit : « Judas qui était *Gaulonite*, de la ville de Gàmala ».

Dans les Actes (V, 37), Judas est Galiléen. Ce n'est pas encore Jésus qui est de Galilée, mais cela viendra. Je vois une certaine importance dans ce fait. C'est parce que Judas-Paul était Gaulonite qu'il adopte le nom du Dieu mâle de la Gaule, Hésus, pour en faire le nom de son Dieu nouveau.

Paul se dit Pharisien (XXIII, 6-7-8). Josèphe nous dit que Judas est assisté d'un Juif qui est Pharisien, mais il l'appelle Zadoc. Cependant, Paul a aussi un compagnon qui est lévite et qui change souvent de nom :

IV 36. — Josès, surnommé Barnabas, c'est-à-dire fils de consolation, qui était lévite et originaire de Chypre.

N'est-ce pas ce lévite qui fut d'abord Zadoc (1) ?

Quand Paul comparaît à Jérusalem devant le tribunal, Félix dit : « Quand je me serai plus exactement informé *de cette secte* ».

Or, d'après Josèphe, il n'existe à Jérusalem que quatre sectes : les Esséniens, les Phariséens, les Sadducéens et les sectateurs de Judas.

Il dit : « La vanité qu'eut Judas d'établir une quatrième secte fut la cause d'un si grand mal ! Il ne troubla pas seulement alors

(1) Ce nom, lu de droite à gauche, comme on lit l'hébreu, fait Judas, Codaz. Le C, première lettre du nom, 3^e dans l'alphabet, est la lettre *Gimel*, en hébreu g. L' u et l' o n'existent pas dans l'alphabet hébraïque, on les remplace par des points qu'on peut substituer l'un à l'autre. La dernière lettre du nom peut être la 7^e de l'alphabet hébraïque, *Zain*, ou la 18^e, *Tsadé*, au choix s ou z.

toute la Judée, mais il jeta les semences de tant de maux dont elle fut encore affligée depuis. »

Or, si la *secte de Paul* avait existé, en dehors de ces quatre sectes connues, Josèphe l'aurait mentionnée séparément.

De plus, comment se fait-il que Paul, qui vivait dans l'intimité de Judas puisqu'il habitait sa maison, ne dit rien dans les *Actes* de la secte de Judas sur laquelle Josèphe donne tant de renseignements ? C'est évidemment parce que cette secte, *c'est la sienne*, qui, du reste, coïncide absolument avec ce que l'historien Josèphe dit de la secte judaïte.

Pour compléter l'histoire de Paul, rappelons que sous son nom de Simon il faisait sans cesse des miracles. Les écrivains catholiques le reconnaissent, mais les attribuent au diable. « Il passait impunément au milieu des flammes, il traversait les airs comme les oiseaux, il se métamorphosait ; sa parole ouvrait les portes, changeait les pierres en pain et faisait pousser des arbres. Il disait « Je suis la beauté de Dieu, la parole de Dieu, je suis tout ce qui est en Dieu. » Il se présente aussi comme « *la grande vertu de Dieu* ». Ménandre, son disciple, se donne comme « envoyé de Dieu ». Elie monte au Ciel sur un char de feu, mais le magicien Simon s'élève dans les airs, en présence de saint Pierre, dit-il.

Saint Clément et Hégésippe font mention de plusieurs résurrections opérées par le magicien Simon. Il baptisait après avoir fait descendre le feu du ciel sur les eaux. Vers 150, dit saint Justin, tous les Samaritains et bien d'autres adoraient encore Simon comme le plus grand des dieux.

Tous ces miracles seront plus tard attribués à Paul. Dans l'Épître aux Galates, saint Paul, après s'être fait « le Roi des Juifs », dit : « Je porte sur moi les *stigmates du Seigneur*. »

Dans les Actes, il dit : « *Le Christ est en moi*. »

Si nous cherchons maintenant le témoignage de l'existence de Paul dans les auteurs romains, nous le trouvons dans Lucien qui résume sa vie en quelques lignes, en le désignant sous le nom de Pérégrinus (pèlerin ou voyageur). Le pasteur Leblois dit : « On raconte qu'un certain Pérégrinus, adultère, parricide, corrupteur de garçons, s'était vu forcé, à cause de ses méfaits, d'errer de pays en pays. Arrivé en Palestine, il se fit instruire dans l'« admirable » religion des Chrétiens en s'affiliant avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs scribes. Cet homme leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants ; tour à tour

prophète, thiasarque, chef d'assemblée, il fut tout, à lui seul, interprétant leurs livres, les expliquant, *en composant de son propre fonds*. Aussi nombre de gens le regardèrent-ils comme un dieu, un législateur, un pontife. Pérégrinus fut jeté en prison, mais cette persécution lui procura, pour le reste de sa vie, une grande autorité et une grande réputation d'opérer des miracles » (Lucien, *Lucius ou l'Ane*).

Tacite dit que les Juifs furent chassés de Rome à cause des manœuvres d'un intrigant « qui prêchait dans Rome la loi de Moïse ». Il était assisté de trois hommes de la même moralité. Ils avaient converti une dame Fulvia, femme de la plus grande distinction, à qui ils avaient escroqué des sommes considérables sous prétexte d'offrandes au temple de Jérusalem. Son mari se plaignit à l'empereur, qui s'en prit à tous les Juifs. « Un sénatus-consulte, dit Tacite, décida que 4.000 hommes de sang affranchi et d'âge propre à porter les armes seraient embarqués en Sardaigne, afin d'y servir contre les brigands. Le reste devait être banni, à moins d'abjurer, dans un temps donné, un culte sacrilège. »

Parmi les 4000, beaucoup se laissèrent tuer plutôt que de se soumettre au service militaire, dit Josèphe.

A Rome, Timothée est avec Paul ; Aristarque aussi, on l'appelle son compagnon de captivité.

Paul est abandonné, il n'a plus près de lui que Timothée, le seul *désintéressé* ; Aristarque l'a abandonné et les autres aussi.

Il attend sa libération pour retourner en Asie.

Donc, concluons. Toute cette histoire est pleine de changements de noms. C'est le même personnage, celui qui s'appelle d'abord Judas, — qui trahit les premiers Chrétiens, mais n'avoue pas sa trahison, — qui s'appelle aussi Simon le Magicien, lequel devint Saul, qui devint Paul, en attendant qu'il devienne Jésus.

Pérégrinus

Dans les lignes qui précèdent, nous venons de citer un paragraphe, d'après le pasteur Leblois, qui est pris dans la *Mort de Pérégrinus*, racontée par Lucien de Samosate.

Pourquoi ne pas citer ce récit tout entier, d'autant plus qu'on n'a jamais su exactement comment Paul a fini ses jours ? D'autre part, ce document a d'autant plus de valeur que l'Église a tout

fait pour le faire disparaître. La censure de l'Index a supprimé le *Philopatris* et le *Pérégrinus* des œuvres de Lucien, sous prétexte de propositions antichrétiennes et blasphématoires.

Nous lisons dans le Dictionnaire Biographique de Michaud ceci : « Ces deux morceaux, le second surtout, où Jésus-Christ est appelé le sophiste crucifié, sont peut-être la principale cause de la haine furieuse des scolastes grecs pour Lucien et des injures qu'ils lui ont prodiguées : « Maudit Lucien ! auteur impie ! exécrationnable bouffon ! » Voilà dans quel termes il est fréquemment apostrophé aux marges des manuscrits.

« Suidas commence ainsi l'article qu'il lui consacre : « Lucien, surnommé le blasphémateur ou le médisant, ou l'athée, pour mieux dire... On raconte qu'il mourut déchiré par les chiens pour avoir fait rage contre la Vérité. Et en effet, dans sa vie de *Pérégrinus*, il attaque le Christianisme et blasphème le Christ lui-même, l'impie ! Aussi a-t-il été, en ce monde, justement puni de sa rage, et dans l'autre il héritera, avec Satan, du feu éternel. »

Cette fureur de l'Église nous prouve que nous allons trouver ici des lumières précieuses pour l'histoire du Christianisme.

La mort de Pérégrinus

Lucius à Cornius, prospérité.

Le malheureux *Pérégrinus* ou Protée, comme il aimait à se faire appeler, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère. Le désir de se faire un nom lui avait déjà fait prendre mille formes différentes et jouer une infinité de personnages ; enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cet admirable philosophe s'est brûlé comme un autre Empédocle. La seule différence est que ce dernier a eu soin que personne ne le vît se précipiter dans les gouffres de l'Etna, au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'était construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs des beaux discours qu'il débita aux Grecs quelques jours avant d'accomplir son audacieuse résolution.

Il me semble que je te vois éclater de rire au récit de la sottise de cet orgueilleux vieillard. Tu t'écrieras, sans doute : Quelle extravagance ! Quelle gloire chèrement achetée ! Et tu pousseras toutes les exclamations qui nous sont habituelles en pareil cas. Mais es

n'est que de loin et en sûreté ; tandis que moi, j'ai tenu ce langage, auprès de son bûcher, à une foule de témoins, que mes paroles ont choqués et qui admiraient la folie de ce vieillard imbécile. Quelques-uns, à la vérité, se moquaient de lui ; cependant, peu s'en est fallu que je ne fusse déchiré par les cyniques, comme Actéon le fut autrefois par ses chiens et son cousin Penthée par les Ménades. Ecoute à présent le récit de la pièce. J'arrive en Elide, pour assister aux jeux, lorsqu'en traversant le gymnase, j'entends un philosophe cynique qui, d'une voix rude et forte, débitait sur la vertu ces lieux communs si souvent rebattus, et distribuait indifféremment des injures à tout le monde. Après avoir bien crié, il finit par parler de Protée. Je vais essayer de te rendre, aussi bien que je le pourrai, tout ce qu'il dit à ce sujet. Tu reconnaîtras facilement l'auteur à son style, car tu as eu plus d'une occasion d'entendre ces intrépides brail-lards.

« On ose, disait-il, traiter d'orgueilleux et de téméraire le dessein de Protée ! O Terre ! O Soleil ! O Fleuves ! O Mers ! O Hercule, notre patron ! Protée qui, dans la Syrie, a souffert la captivité d'une longue prison, Protée que l'amour de la Vérité a fait exiler de Rome, lui dont les actions sont plus brillantes que le Soleil et qui pourrait le disputer en vertus à Jupiter Olympien ! Quoi donc ? on l'accuse de forfanterie, parce qu'il veut sortir de cette vie par le feu ! Hercule ne s'est-il pas brûlé ? Esculape et Bacchus ne sont-ils pas morts frappés par le feu céleste ? Empédocle enfin ne s'est-il pas précipité dans les cratères de l'Etna ? »

Tels étaient, à peu près, les discours de Théagène (c'est ainsi que s'appelait le cynique à la voix bruyante). Je demandai à quelqu'un des assistants quel rapport il y avait entre Protée et le feu, et ce que signifiait cette comparaison entre Hercule et Empédocle. « C'est, me dit-on, que Protée doit se brûler aux jeux Olympiques. » Et pour quelle raison ? repris-je. On voulut me répondre, mais le cynique faisait un tel bruit qu'il ne me fut pas possible d'en entendre davantage. Il fallut donc écouter avec patience le reste de sa harangue, malgré son bavardage extrême, et supporter les hyperboles admirables dont il se servait pour louer Protée. En effet, dédaignant de le mettre en parallèle avec le philosophe de Sinope, ou son maître Antisthène, il l'élevait au-dessus de Socrate, il défiait Jupiter même de soutenir la com-

paraison ; cependant, bientôt après, tous deux lui parurent égaux. Voici de quelle manière il termina son discours :

« L'Univers ne possède que deux ouvrages merveilleux, Protée et Jupiter Olympien. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Phidias, mais l'autre est celui de la nature. Hélas ! cet ornement du monde va bientôt disparaître de la vue des hommes, pour aller s'asseoir parmi les Immortels. La flamme va le porter dans les cieux. Il nous laisse dans la tristesse et dans les larmes, semblables à des enfants qui ont perdu leur père. »

La chaleur avec laquelle Théagène avait parlé l'avait mis tout en sueur.

Quand il fut à cet endroit de son discours, il se mit à pleurer de la manière du monde la plus risible et termina la scène par faire semblant de s'arracher les cheveux. Alors quelques cyniques l'emportèrent au moment où il poussait des sanglots, sans doute pour se consoler.

Un instant après, un autre philosophe monta à la tribune ; et, sans donner au peuple le temps de se disperser, il fit sa libation sur les premières victimes qui brûlaient encore. Son exode fut de rire à gorge déployée, et de manière à faire voir que c'était de bon cœur. Ensuite, il parla ainsi :

« Puisque ce coquin de Théagène a fini son discours par les pleurs d'Héraclite, il est bien juste que je commence le mien par les rires de Démocrite. »

Il se mit à rire de nouveau et avec plus de force, de manière qu'il nous obligea presque tous à en faire autant.

Enfin, reprenant son sérieux : « Après, dit-il, les discours ridicules que nous venons d'entendre, après que nous avons vu des vieillards insensés faire, pour ainsi dire, des tours de bateleurs au milieu de cette assemblée, pour un sujet aussi méprisable, qu puis-je faire de mieux, ô Grecs ! que de vous faire connaître qu'est ce beau bijou qui doit se rôtir aujourd'hui ? Ecoutez-moi, j vous prie ; personne n'est plus au fait de ses actions et de son caractère, c'est par ses propres concitoyens que j'en ai été instruit, et ils ont été dans la nécessité de le bien connaître.

« Ce beau chef-d'œuvre de la nature, ce modèle digne du ciseau de Polyclète, commençait à peine à être compté parmi les hommes qu'il fut surpris en adultère dans une ville d'Arménie. Il voulut s'enfuir sur le toit de la maison ; mais, ayant été arrêté, il subit la peine du fouet, et fut trop heureux de s'enfuir avec un raif

dans le derrière (1). Quelque temps après, il corrompit un jeune homme, et ce ne fut qu'en donnant 3000 drachmes à ses parents, qui étaient pauvres, qu'il obtint d'eux de ne pas être dénoncé au gouverneur d'Asie. Mais je crois devoir passer ces bagatelles sous silence ; ce beau modèle n'était alors qu'une masse de boue forme. Cependant, la manière dont il a traité son père mérite d'être rapportée. Vous avez tous entendu dire, et vous savez comment il étrangla ce pauvre vieillard, qu'il ne voulut pas laisser vivre au delà de 60 ans. Ce crime fut bientôt divulgué, et Protée, contraint de prendre la fuite et de se condamner à l'exil, erra long-temps de contrée en contrée. Ce fut vers ce temps qu'il apprit les secrets admirables de la religion des Chrétiens, en associant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs docteurs.

(Il y a ici une lacune dans le texte.)

« Que vous dirai-je de plus ? Il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants en comparaison de lui. Il était tout à la fois prophète, pontife et chef de leurs assemblées, jouait à lui-même tous les rôles, expliquait leurs livres, en composait lui-même. Les Chrétiens le regardèrent comme un dieu, en firent leur législateur et lui donnèrent le titre de Préfet. En conséquence, ils honnèrent ce grand homme qui a été crucifié en Palestine pour avoir introduit ce nouveau culte dans le monde.

« Protée, ayant été arrêté comme Chrétien, fut jeté en prison : cet événement lui procura pour le reste de sa vie une grande autorité et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles. Rien n'était plus capable de flatter sa vanité. Du moment qu'il fut dans les fers, les Chrétiens, qui regardaient son malheur comme leur propre, mirent tout en œuvre pour l'enlever, et comme cela leur était impossible, ils lui rendirent, du moins, toutes sortes de services avec un zèle et un empressement infatigables.

« Dès le matin, on voyait, rangés autour de la prison, une foule de vieilles femmes, de veuves et d'enfants orphelins. Les principaux chefs de la secte passaient la nuit avec lui, après avoir corrompu les geôliers ; ils faisaient apporter des mets de toute espèce et prononçaient des discours sacrés. Enfin, le vertueux Péré-

(1) C'était le supplice des adultères chez les Grecs, principalement chez les Athéniens.

grinus, il portait encore ce nom, était appelé par eux le nouveau Socrate. Bien plus, quelques villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom de tous les Chrétiens pour le consoler, lui apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude ils volent au secours de ceux de la secte qui éprouvent un pareil malheur ; rien ne leur coûte alors. Aussi, Pérégrinus, sous le prétexte de ses fers, reçut des richesses considérables et se fit un gros revenu. Ces malheureux croient qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices, et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur (Johana) leur a persuadé qu'ils étaient tous frères. Dès qu'une fois ils ont changé de culte, renoncent aux dieux des nations, et adorent ce sophiste crucifié dont ils suivent les lois (1). Comme ils reçoivent ces préceptes avec une confiance aveugle, ils méprisent tous les biens, et les croient communs. Si donc il s'élevait parmi eux un imposteur adroit, il pourrait s'enrichir très promptement, en se moquant de ces hommes simples et crédules. Cependant, Pérégrinus fut bientôt délivré de ses fers par le gouverneur de Syrie, dévoué aux lettres et à la philosophie ; il savait que notre cynique était assés fou pour se livrer à la mort, dans le dessein de s'illustrer ; ne jugeant digne d'aucune punition, il le mit en liberté. De retour dans sa patrie, Pérégrinus trouva tous les esprits encore échauffés par le meurtre de son père. Plusieurs personnes étaient résolues à lui intenter une accusation. Pendant son absence, la plus grande partie de ses biens avait été pillée. Il ne lui restait plus qu'un héritage de campagne de la valeur de 15 talents. Toute la fortune que son père avait laissée se montait au plus à 30 talents et non à 5000 comme l'a ridiculement avancé Théagène, car la ville des Pariens (2) et cinq de ses voisines ne seraient jamais vendues cette somme, quand on y joindrait les habitants, les bestiaux et tout ce qui peut en dépendre.

« Déjà l'accusation allait éclater, un orateur était sur le point de s'élever contre lui. Le peuple témoignait hautement son indignation.

(1) Donc Pérégrinus (Paul) s'est fait passer pour un dieu chez les Chrétiens. C'est lui qu'on appelle le Sophiste crucifié, ce qui indique bien qu'il a dû raconter qu'il avait été crucifié à Jérusalem. C'est ce mensonge qui, sans nul doute, l'origine de la légende d'un Dieu crucifié en Judée.

(2) Cette ville, patrie de Pérégrinus, se nommait Parium ; elle était située sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque.

gnation, ceux qui avaient connu le bon vieillard le plaignaient d'avoir été tué d'une manière si impie. Mais admirez comment le prudent Protée trouva moyen d'échapper à la condamnation et d'éviter le danger qui le menaçait. Il laisse croître ses cheveux, se revêtit d'un mauvais manteau, une besace sur l'épaule, et un bâton à la main, il se rend à l'assemblée des Pariens, travesti d'une manière tout à fait tragique. Il se montre à ses concitoyens dans son nouveau costume et déclare qu'il leur abandonne tout ce qu'il a laissé son père, d'heureuse mémoire. A peine eut-on entendu que le peuple, parmi lequel il se trouve des gens ivres baillant aux distributions, se mit à crier : Voilà un vrai philosophe, un homme qui aime sa patrie, digne émule de Diogène et de Carès ! Ce langage ferme la bouche à ses ennemis, et quelque'un, en ce moment, eût entrepris de parler du meurtre du vieillard, on l'aurait lapidé sur-le-champ.

Il reprit une seconde fois la vie errante et vagabonde. Une troupe de Chrétiens, qui lui servaient de satellites, fournissaient ses besoins et l'entretenaient dans l'abondance. Il vécut un certain temps de cette manière ; mais, ayant violé quelques-uns de leurs préceptes, les Chrétiens l'abandonnèrent. Alors, ne sachant plus comment subsister, il imagina de redemander les biens qu'il avait abandonnés à sa patrie. Mais les Pariens ayant envoyé des députés à Rome pour s'opposer à la demande de Protée, il échoua dans ses prétentions.

Dans ces circonstances, Protée entreprit un troisième voyage. Il se rendit en Egypte auprès d'Agathobule ; ce fut là qu'il fut initié dans la profession admirable qu'il exerce aujourd'hui. La tête rasée, le visage barbouillé de boue, il commettait à la vue du peuple qui l'entourait les actions les plus infâmes, et cherchait à prouver qu'elles étaient du nombre de celles que l'on regarde comme *indifférentes*. Il se frappait, et se faisait frapper, et commettait mille indécences.

Après s'être ainsi formé à cette école, il s'embarqua pour l'Italie. A peine sorti du vaisseau, il se mit à injurier tout le monde, sans même respecter, dans ses discours, la personne de l'empereur. Il connaissait le caractère doux et humain de ce prince et il hasardait tout, sachant qu'il ne courait aucun risque. En effet, l'empereur méprisa ses discours insolents, et ne crut pas devoir punir pour des paroles un homme revêtu du nom de philosophe, qui, d'ailleurs, en qualité de cynique, faisait pro-

fession de dire des injures. Ce fut pour Protée une occasion d'accroître sa réputation. Déjà même il se trouvait des imbéciles qui admiraient ses extravagances. Mais enfin le gouverneur de la ville, voyant que notre cynique excédait toute borne, le renvoya en lui disant que Rome n'avait pas besoin d'un philosophe tel que lui. Néanmoins, ce bannissement contribua encore à sa gloire, chacun disant que sa franchise et sa hardiesse à dire la vérité lui avait mérité cet exil.

« De retour en Grèce, il se mit tantôt à déclamer contre les Eléens, tantôt à solliciter tous les Grecs à prendre les armes contre les Romains. Une autre fois, il osa invectiver un homme de premier mérite, respectable par sa dignité. Cependant, il tomba bientôt dans le mépris ; il ne s'attirait plus aucune considération et ne jouait, depuis longtemps, qu'un personnage insipide. Enfin, ne pouvant plus rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admiration de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette soif ardente de la gloire qui l'a toujours dévoré, il imagina le projet insensé de se précipiter dans un brasier ardent. A la dernière Olympiade, il annonça à tous les Grecs qu'il se brûlerait aux jeux suivants.

« Protée s'imagine, sans doute, donner un spectacle imposant en faisant voir un homme se brûler dans un lieu où il n'est pas permis d'enterrer même ceux qui y sont morts. Mais ne savez-vous pas qu'autrefois un fou, cherchant à s'immortaliser et ne pouvant y réussir par d'autres moyens, mit le feu au Temple de Diane d'Ephèse ? Le projet de Protée est une impiété de cette nature et vous fait comprendre à quel point est violent cet amour de la gloire dont il est tourmenté. Il prétend que c'est pour le bien de l'humanité qu'il agit ainsi. Comment donc Protée, en donnant cet exemple, pourra-t-il séparer les honnêtes gens des scélérats, afin d'être utile aux uns, sans rendre en même temps les autres plus hardis et plus téméraires ?

« Cependant, quelques personnes prétendent qu'il changea de résolution. Déjà même il raconte certains songes qui annoncent que Jupiter ne souffrira pas que l'on souille un lieu qui lui est consacré. Qu'il soit tranquille à cet égard ; je réponds qu'aucun Dieu ne témoignera de colère de voir Pérégrinus faire une fin misérable. D'ailleurs, il ne lui sera pas facile de se rétracter. Les cyniques qui l'entourent l'enflamment et l'excitent continuellement. Ils ne lui permettront pas d'éprouver la moindre faiblesse ;

« s'il pouvait, en se précipitant dans le feu, en entraîner deux ou trois avec lui, ce serait la seule bonne action qu'il aurait faite en sa vie.

« On m'a dit encore qu'il ne voulait plus qu'on l'appelât Protée, et qu'il avait changé ce nom en celui de Phénix, oiseau des Indes, qui se brûle lorsqu'il est parvenu à une extrême vieillesse. Il se répand parmi le peuple d'anciens oracles, qui veulent qu'on le regarde, après sa mort, comme le génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des autels et il espère qu'on lui élèvera une statue d'or. Je ne serais point étonné que, parmi tant de sots, il s'en trouvât quelques-uns qui prétendissent avoir été guéris par lui de la fièvre quarte et avoir vu pendant la nuit ce nouveau génie des ténèbres. Ses détestables disciples se proposent déjà d'élever sur son bûcher un temple dans lequel il rendra des oracles (1), par la raison que le fils de Jupiter, dont il porte le nom (Protée), prédisait l'avenir; je jurerais que, sous peu, l'on constituera des prêtres qui se fesseront en son honneur, se feront des brûlures et joueront mille autres farces de cette espèce. Quelque nuit on célébrera ses Mystères, et nous verrons des processions aux flambeaux autour de son bûcher. Théagène récitait dernièrement un oracle qui annonçait toutes ces choses. Un de mes amis m'a récité cet oracle conçu en ces vers :

« Lorsque Protée, le plus illustre des cyniques, allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élancera dans la flamme et montera dans le vaste Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la Terre l'honorent comme un très grand héros qui se promène pendant la nuit et qui s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule. »

« Voilà ce que Théagène prétend avoir entendu dire à la Sibylle.

« Mais, moi, je vais vous rapporter un autre oracle de Bacis, par lequel il dit fort à propos : « Lorsque le cynique à plusieurs noms s'élancera dans une grande flamme, poussé par la furie de la gloire, il faut alors que les imposteurs qui le suivent l'imitent et subissent le sort de ce loup qui s'enfuit. Si quelqu'un d'eux, arrêté par la crainte, cherche à se dérober, qu'aussitôt tous les Grecs le frappent de pierres, de peur qu'étant froid, il n'entre-

(1) La prédiction de Lucien s'est accomplie en partie. Les habitants de Parium élevèrent à Pérégrinus des statues qui rendaient des oracles en faisant des prodiges.

prenne de parler avec chaleur et de charger sa besace d'un or acquis par ses fréquentes usures ; car il (Théagène) possède, dans Patras, trois fois cinq talents. » Que vous semble de cet oracle ? Bacis est-il un prophète moins digne de foi que la Sibylle ? Voici donc le moment où les admirables disciples de Protée doivent choisir le lieu où ils opéreront leur *évaporation*. C'est ainsi qu'ils appellent l'action de se brûler. »

A peine ce discours était-il fini que toute l'assemblée s'écria : « Qu'on les brûle, qu'on les brûle, ils ont mérité le feu ! » L'orateur descendit en riant.

Mais Nestor Théagène entendit ces clameurs. Il accourt aussitôt, remonte sur la tribune, déclame avec une force nouvelle et vomit mille injures contre celui qui venait de descendre. Pour moi, je le laissai et m'en allai voir les combats des athlètes.

Voilà ce qui se passa en Elide. Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodome rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvaient et d'autres blâmaient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant, Protée lui-même, suivi d'une multitude considérable, parut derrière l'enceinte où s'exercent les hérauts. Là, il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie, sur les dangers qu'il avait courus, les fatigues qu'il avait essuyées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie ; la foule était devenue si considérable que je craignais d'éprouver le sort de plusieurs personnes qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc, laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant, autant que je pus l'entendre, il disait « qu'il voulait couronner une vie toute d'or par une fin également d'or ; qu'après avoir vécu comme Hercule, il voulait mourir comme ce héros, et être volatilisé dans les airs. Je veux, ajouta-t-il, rendre, en mourant, service à tous les hommes, et leur apprendre à mépriser le trépas. Il faut qu'ils me servent tous de Philoctètes. » Il y avait là quelques imbéciles qui se mirent à pleurer et à lui crier : « *Conserve-toi pour les Grecs* » ; mais d'autres, plus fermes, lui crièrent à l'instant : « *Achève ton entreprise* ». Ce discours troubla singulièrement notre vieillard, qui espérait qu'on s'opposerait à son dessein, qu'on ne le laisserait pas se précipiter dans la flamme et qu'il aurait l'air de conserver sa vie malgré lui. Mais ce mot imprévu : « *Achève ton entreprise* », le déconcerta tout à fait, et, quoiqu'il eût déjà la couleur livide des

morts, il pâlit, trembla et cessa de parler. Tu peux juger cher, Cronius, combien cela me fit rire. Je n'avais, en vérité, nulle compassion pour un homme, le plus vain de tous ceux qui sont égarés par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivait et sa vanité eut de quoi se repaître en jetant les yeux sur la foule qui le considérait. Le malheureux ne faisait pas réflexion que les célébrités que l'on mène à la croix et ceux qui sont entre les mains du bourreau ont souvent une suite encore plus nombreuse. Cependant, les jeux finirent ; Protée différait toujours à exécuter sa promesse. Enfin, il annonça que, la nuit suivante, il donnerait un spectacle que l'on attendait. Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpine où était le bûcher. Cet endroit est éloigné de l'Olympie de 20 stades, et situé au-dessous de l'hippodrome. En arrivant, nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse profonde d'une brasse, et remplie de toutes sortes de matières combustibles. La scène était éclairée par un grand nombre de flambeaux. Protée s'avança dans son costume ordinaire, entouré des principaux cyniques, et précédé de notre brave Patras (Théagène) qui tenait un flambeau et s'acquittait à merveille du second rôle de la pièce. Protée portait aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y mit le feu. Le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme. C'est ici, cher Cronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mis bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau et parut avec une chemise horriblement sale. Alors il demanda de l'encens, on lui en donna, il le jeta dans le feu et, se tournant ensuite vers le midi, il s'écria : « O mes génies maternels et paternels, recevez-moi avec bonté ! » En disant ces mots, il s'élança dans le brasier et disparut. La flamme qui s'était élevée l'enveloppa et le déroba entièrement à notre vue. Lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie, mais, quand il eut appelé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant les circonstances de la mort de ce vieillard. La troupe des cyniques environnait le bûcher ; ils ne pleuraient pas, à la vérité ; mais, les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un profond silence qui peignait leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me pris à dire : « Allons-nous-en, fous que nous sommes. N'est-ce pas un spectacle fort agréable de voir rôtir ce vieillard dont l'odeur fétide nous infecte ? Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des

amis de Socrate, qu'on peignit dans sa prison ? » Ce discours irrita les cyniques, ils me dirent des injures ; quelques-uns levaient déjà le bâton, mais je les menaçai si fermement de jeter dans le feu le premier qui bougerait et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles.

Pour moi, je m'en allai en réfléchissant à la violence de cette passion funeste que les hommes ont pour la gloire. C'est là, sans doute, cet Amour dont les traits sont inévitables, pour ces hommes qui veulent, à quelque prix que ce soit, attirer sur eux l'admiration des autres. A l'égard de Pérégrinus, il avait commis tant de crimes, et fait tant d'extravagances, qu'il méritait bien de périr par le feu. Quand me je retirai, je rencontrai un grand nombre de personnes qui allaient voir ce spectacle ; ce fut alors que j'eus terriblement à faire quand il fallut répondre à toutes les questions de ceux qui voulaient savoir, dans le plus grand détail, comment les choses s'étaient passées. Quand je rencontrais un homme instruit, je lui disais la simple vérité. Mais si c'était quelque imbécile, sottement avide de merveilleux, alors j'inventais quelque circonstance extraordinaire ; je lui disais, par exemple, qu'au moment où le bûcher fut allumé, et lorsque Protée s'y précipita, la terre avait tremblé et fait entendre des mugissements, qu'ensuite un vautour s'élevant du milieu de la flamme s'était envolé dans les cieux en criant d'une voix plus qu'humaine : « *J'abandonne la Terre et je pars dans l'Olympe* ». Saisis d'admiration à ce récit, mes sots adoraient en tremblant le génie de Protée, et me demandaient de quel côté le vautour avait pris son vol ; je leur répondais ce qui me venait à l'esprit. A peine étais-je arrivé dans une assemblée plus nombreuse, que je m'arrêtai devant un vieillard qui parlait de Protée et disait qu'un instant après s'être brûlé, ce héros lui était apparu revêtu d'une robe blanche et couronné d'olivier, qu'il l'avait vu se promener gaiement sous le portique des sept échos. Ensuite, il ajouta la fable du vautour auquel je venais de donner la volée, pour me moquer des imbéciles. Il poussa l'impudence jusqu'à affirmer, avec serment, qu'il l'avait vu lui-même s'élever du milieu du bûcher.

Tu peux t'imaginer, par ce trait, à combien de merveilles cet événement va donner naissance. Je ne doute pas que les Eléens ne lui élèvent bientôt des statues, aussi bien que les autres Grecs auxquels il a envoyé ses dernières volontés. On dit, en effet, qu'il a écrit aux villes les plus considérables de la Grèce, et leur a fait

remettre son testament (1), dans lequel elles doivent trouver des préceptes de morale et de politique. Il en a chargé quelques-uns de ces amis, qu'il appelle les ambassadeurs de la mort et les courriers des sombres rivages. Telle fut la fin du malheureux Pérégrinus, qui, pour le dire en peu de mots, ne considéra jamais la vérité, ne prit pour règle de ses discours et de ses actions que la vanité et le désir immodéré des louanges que distribue la multitude. Il en fut amoureux au point de se jeter dans le feu pour les obtenir, quoiqu'il ne dût plus les entendre et que la mort l'empêchât pour jamais d'y être sensible.

Je finirai ce récit par une anecdote qui le concerne. A mon retour de Syrie, j'avais voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement le temps dans le vaisseau, il s'était fait accompagner d'un jeune garçon, d'une figure assez agréable, qui lui servait d'Alcibiade. Lorsque nous fûmes dans la mer Egée, il eut une grande frayeur, le ciel s'obscurcit tout à coup, les flots s'élevèrent avec violence ; alors cet homme, qui affectait de mépriser la mort, se mit à pleurer comme une femme.

Onze jours avant de se brûler, il eut une indigestion et appela le médecin Alexandre, qui me dit qu'il l'avait trouvé se roulant par terre et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre ; il demandait de l'eau avec impatience ; le médecin la lui défendit, disant que cela le tuerait et que, s'il désirait tant la mort, il n'avait pas besoin de construire un bûcher. Mais notre héros lui répondit qu'une pareille fin était trop commune et ne lui ferait pas tant d'honneur.

Moi, je vis, il y a peu de jours, Protée se bassiner les yeux d'un collyre dont la violence lui tirait des larmes.

Qu'aurait fait Démocrite s'il avait été témoin de pareilles folies ? Aurait-il eu la force de rire autant que le méritait cet homme ?

On comprend, après avoir lu ce document, les fureurs de l'Eglise contre Lucien. Elle employa, pour égayer l'opinion sur la question, des moyens mensongers ou naïfs.

D'abord, on fit arracher les pages du livre qu'on ne voulait pas laisser voir au public.

(1) C'est cela qui est devenu « le Nouveau Testament ».

Il se rencontre beaucoup d'exemplaires de l'édition de Lucien donnée en 1522 par Alde, dont les commissaires de la Congrégation de l'Index ont arraché les feuillets qui contenaient le récit condamné. Dans les éditions modernes, il manque une partie du texte, celle où il va être question des Chrétiens.

Ensuite, on prétendit que le récit n'était pas de Lucien et qu'il avait été intercalé dans ses œuvres ; on essaya aussi de faire croire que Lucien avait vécu un siècle avant ou un siècle après saint Paul, ce qui se dément tout seul, en montrant que Lucien a écrit un mémoire intitulé *Néron ou le projet de percement de l'Isthme de Corinthe*. Pour avoir écrit cela, il fallait qu'il eût vécu à l'époque de Néron, qui est celle de la vie de Paul dont il fut le contemporain. Et on a présenté Pérégrinus comme un apostat du Christianisme et un fou qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques l'an 165.

Or Lucien, qui vivait sous Néron, ne peut pas savoir ce qui s'est passé en l'an 165, un siècle après.

Apollonius de Thyane.

Le récit que nous venons de lire nous a montré que Paul se faisait appeler Protée.

Ouvrons l'histoire d'Apollonius de Thyane, écrite par Philostrate, et nous y lisons ceci, au sujet de la naissance de ce personnage :

« Comme il était encore dans le ventre de sa mère, elle eut une vision : c'était le Dieu égyptien Protée, le même qui, chez Homère, prend tant de formes diverses ; sans se déconcerter, elle lui demande qui elle devait enfanter : « Moi », répondit le Dieu. « Qui, toi ? — Protée, Dieu égyptien. »

Nous retrouvons là notre Paul, préoccupé de se faire déclarer Dieu et de justifier ses multiples travestissements.

Continuons la lecture de ce livre et nous allons voir qu'Apollonius a été élevé à Tarse, ville d'où on fait provenir Paul. Là, il a été mêlé avec les élèves de Chrysippe et des épicuriens qui professaient la philosophie cynique — qui s'était perpétuée jusque là — ; ceci encore nous explique ce qui nous a été révélé de la vie de l'Apôtre dans la mort de Pérégrinus et pourquoi Lucien dit : « *Peu s'en est fallu que je ne fusse déchiré par les cyniques* ».

Paul n'était pas né à Tarse ; il était né à Parium, mais ne pou-

vait pas le dire parce qu'il y avait tué son père. C'est pourquoi il se fera appeler *Paul de Tarse*.

Apollonius fait la même chose que Paul, des voyages, des miracles, des épîtres. Il a pour ami Moeragène (qui engendre la lumière), qui est le même que Théagène de *la mort de Pégrinus*.

Puis le biographe nous dit : « Il y avait à Corinthe un philosophe nommé Démétrius, qui s'était approprié la mâle vigueur de la doctrine *cynique* et dont Favorinus a souvent parlé avec éloge. Démétrius eut pour Apollonius les mêmes sentiments qu'Antisthène, dit-on, eut pour Socrate. Il le suivit en élève assidu. » Or cet épisode est aussi dans le récit de Lucien qui nous le montre corrompant un jeune homme.

« Apollonius eut un démêlé avec Bassus de Corinthe : cet homme passait pour avoir tué son père ; cela ne l'empêchait pas de simuler la sagesse et sa langue était d'une ardeur sans frein. Apollonius réprima son insolence par ses lettres et ses discours. » Or, c'est lui, Paul, qui a tué son père et qui met à l'avoir d'un autre le fait qui est dans sa propre histoire.

Cette façon d'attribuer aux autres ce qu'on lui reproche à lui est une preuve psychologique qui dénonce Paul, hanté, comme tous les criminels, par le besoin de se justifier en mentant.

Plus loin, nous trouvons qu'il va à Rome et que tout le monde le quitte, sous prétexte que Néron n'aime pas les philosophes.

Or nous avons vu cela *dans les Actes*. Et c'est à Rome aussi que nous trouvons Paul enseignant sa philosophie.

Damis l'accompagne à Rome.

L'Épître aux Colossiens — écrite de Rome — se termine (III, 14) par : « Démas vous salue ». Or, n'est-ce pas Démas qui est devenu ou *devenue* Damis dans le livre de Philostrate ?

C'est Damis qui a écrit une relation de ses voyages avec Apollonius. Cette relation, n'est-ce pas le livre des *Actes* ? Ces mémoires furent portés à la connaissance de l'impératrice Julie, qui ordonna à Philostrate de les écrire mieux. De là, la vie d'Apollonius de Thyane que nous avons. On le fait naître l'an 2, ce qui pourrait être la date de la naissance de Paul, et on le fait mourir en 97, date qui semble être celle de la mort de Johana.

On ne peut pas savoir la date de la mort d'Apollonius, puisqu'il disparut, un jour, sans que ses plus intimes amis sussent ce qu'il était devenu, — d'après Philostrate.

Dans ce livre, qui se préoccupe surtout d'embellir la vie de ce cynique, il est dit qu'Apollonius disparut sans que Damis, le plus chéri de ses disciples, pût dire ce qu'il était devenu. Naturellement, on ne voulait pas rappeler la fin ridicule de Pérégrinus.

Un homme comme celui qui nous est montré par le récit de Lucien ne peut être représenté que sous la figure d'un vieillard chauve. Voici qui semble en faire foi.

Ayant dit que « la force des tyrans n'est pas éternelle », Apollonius, accusé de conspirer contre l'empereur, fut mis en prison par les ordres de Domitien, qui lui fit couper la barbe et les cheveux (Philostrate, VII, 34).

Mais certains spirites qui sont en communication médiumnique avec lui prétendent qu'il aurait offert le sacrifice de sa chevelure sur l'autel d'Apollon dans le temple de Delphes. Ce serait l'imitation du sacrifice fait par Bérénice.

L'auteur de l'Apocalypse semble avoir connu Paul sous le nom d'Apollonius, car c'est lui qui est désigné dans le chapitre IX, 11, où il est dit : « Le roi des hommes de l'abîme, comparés à des sauterelles ou à des scorpions, qui sont les tourmenteurs du genre humain, s'appelle en grec Apolyon. »

C'est ce nom grec qui a été latinisé dans Apollonius.

C'est ce dernier nom de ce fameux Protée que l'Eglise a gardé en en faisant Pavlos, Paul.

La critique a été sévère pour cet imposteur.

On a considéré, avec raison, tous les prodiges qui lui sont attribués par Philostrate comme autant de mensonges.

Voltaire confond dans un égal scepticisme les prodiges d'Apollonius et les miracles de Jésus. On le rapproche de Simon le Magicien; c'est la même facture, ce qui n'est pas étonnant, puisque c'est le même homme.

Tous voient dans son mouvement une contrefaçon systématique des Évangiles.

L'Épître de Barnabas

Dans les *Actes* de Paul, nous avons trouvé le nom de Barnabas qui était un compagnon de l'apôtre et voyageait avec lui. Ce Barnabas a écrit lui-même une Épître qui nous éclaire également sur la valeur morale des Paulinistes.

Cette lettre est adressée aux Fils et aux Filles « au nom du Seigneur qui nous a aimés ».

Dans le manuscrit du Sinaï, elle est placée parmi les écrits écus. Cet auteur fait une sorte d'Évangile indépendant de ceux des autres, — dans lequel il dit que les Apôtres choisis par Jésus ont été « des gens pécheurs au delà de toute mesure » (ch. v). Cela doit être vrai, car c'est conforme à l'opinion des auteurs sérieux du temps. C'est cette affirmation qui a dû faire supprimer ce livre du Nouveau Testament. Comme tous les auteurs de l'époque, il s'appuie sur l'Ancien Testament pour faire son petit Évangile, et, ayant lu dans les Psaumes cette phrase (22, 12) : « Préserve ma vie de la framée » (1), et « Cloue mes chairs » (Psaume 119, 120 d'après les Septante), il en conclut que Jésus a dû souffrir sur le bois et non être percé d'une arme pointue. Il est curieux de voir comment tous ces auteurs cherchent la vie de Jésus dans l'Ancien Testament, jamais dans l'histoire contemporaine.

Cet auteur apporte donc un élément nouveau pour l'édification de la légende de Jésus : il le fait mourir sur la croix, — *parce qu'il a lu cela dans les Psaumes.*

Les Nicolaïtes

Parmi ceux qui continuaient le système de Judas, qui, comme lui, *prenaient tout à l'envers*, il faut citer les Nicolaïtes, qui sont de la même école que Paul. C'étaient des hommes qui chassaient les démons, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts, les évoquaient, les faisaient parler.

Les disciples de Nicolas enseignaient « *qu'il faut humilier la chair en lui accordant tout ce qu'elle désire* ». Ils disaient aussi « *qu'il faut abuser de la chair* ». Sous prétexte de liberté, les Nicolaïtes priaient pêle-mêle, tout nus, hommes et femmes.

Saint Epiphane décrit leur manière de célébrer l'Eucharistie en avalant des choses immondes. Ce qu'on leur reproche dépasse tout ce qu'on peut imaginer (voir saint Epiphane).

Ces abominations étaient la parodie obscène des cérémonies de la « doctrine secrète » dans lesquelles on consacrait l'ancienne Pâque des Israélites.

C'est parce que les Nicolaïtes s'occupent surtout de la communion (l'union des sexes) que saint Nicolas devint, plus tard,

(1) Dans la traduction d'Osterwald, il y a : « Délivre ma vie de l'épée ».

le patron des petits enfants. On le représente apportant de enfants dans une corbeille.

Dans cette secte, le miracle était associé à la plus grande immoralité. Faut-il nous en étonner ? Ne savons-nous pas que la débauche de l'homme, fille de la luxure, mène à la folie ? Et le miracle est toujours un signe de dérangement cérébral. Il est curieux de constater que, dans tous les grands mouvements de révolte contre la Science Féminine, on voit apparaître le miracle par un système de surenchère de l'homme orgueilleux (Satan), qui, voulant faire mieux que la Femme qui explique les lois de la Nature dépasse la Nature.

C'est ainsi que chaque secte apportait sa pierre à l'édifice de mensonge et d'iniquité qu'on allait élever contre le vrai Christianisme.

CHAPITRE III

LES VRAIS CHRÉTIENS

Les Apocryphes

Quand le Jésumisme de Paul eut triomphé et devint une religion dominante à Rome, on s'efforça de détruire les écrits des premiers chrétiens. C'est ainsi que toute une littérature, surgie au commencement du 1^{er} siècle, fut plus tard déclarée apocryphe.

Evidemment, ces livres condamnés sont les plus intéressants à étudier. On les appelle des « romans chrétiens », on les traite avec dédain, avec mépris.

L'auteur du livre intitulé « *Que penser de la Bible ?* » nous dit (p. 292) qu'un livre juif du 1^{er} ou 2^e siècle reproduit la Passion en mêlant des propos injurieux (il faut entendre par *Passion* la mystère sexuelle tenue secrète) (1).

On enlève « au Christ » son secret magique (le secret de la Femme), puis on le fait battre de verges, couronner d'épines, crucifier ; mais *lui* (Elle), étant très fin, pour s'appliquer les prophéties, se fit apporter du fiel et du vinaigre et on lui disait : « *tu es fille de Dieu* (fille de Hévah), descends de la croix », etc.

(1) C'est le livre de Johana rappelant la gloire de la Femme, son règne, sa grandeur due à *la loi des sexes*, qui est ridiculisé par le livre juif de la *Passion*.

C'est toujours sur le plan sexuel que les hommes pervers mettent pour le féminin, que la Femme décrit comme étant un phénomène spirituel. C'est encore ainsi de nos jours.

Nous voyons qu'à ce propos on parle *de lui arracher son secret mystique*, qui ne peut s'appliquer qu'à une Femme (Jésus n'a jamais eu de secret mystique).

Cet auteur, évidemment féminin, resta le prophète favori du peuple. Son livre a servi de modèle pour faire l'Apocalypse du Nouveau Testament. (*Apocalypse* est un mot grec qui veut dire *révélation*.)

C'est le même récit que celui qu'on mettra dans les Évangiles synoptiques, mais ici il est appliqué à un personnage qui n'est pas Jésus et que l'on raille.

Les premières discussions entre les sectes ont toutes pour objet la question sexuelle, la loi mystérieuse des sexes représentée d'une façon si exubérante dans le vieux symbolisme.

Nous avons vu que Burnouf nous fait remarquer, dans *La Science des Religions*, à propos de l'évolution des symboles chez les premiers Chrétiens, que l'Agneau en est le pivot.

« Entre saint Pierre et saint Paul, dit-il, on voit tantôt le Christ, tantôt l'Agneau portant la croix, tantôt Marie, appelée *Maria* ou *Mara*, souvent aussi Agnès (de Agni), d'où *Ave maria* ou *Agnemara* (Agneau-Marie). »

Ailleurs, le Christ ou Marie a pour remplacement un vase enflammé dont deux oiseaux tiennent chacun une branche ; souvent du vase sort un enfant. Impossible de prévenir plus clairement qu'il s'agit du sexe.

Donc, à ce moment, le Christ est représenté par Marie, une femme. Il n'est pas encore question de Jésus. Cette Marie, c'est l'antique Myriam, auteur du *Sépher*, dont le nom était secrètement perpétué dans les assemblées des initiés, sous sa forme hébraïque renversée (lue de droite à gauche) : Hiram.

Paul fait mention des malices spirituelles (on dit *méchancetés* dans les textes anglais) des adversaires des premiers Chrétiens, que nous voyons appelés des « innocents élémentals ».

Ces malices, c'est la corruption des idées. Un exemple en fera comprendre la nature :

Le Verbe, le Logos, signifie d'abord la parole de la Femme qui enseigne la Vérité. Quand on dit : « *Le Verbe s'est fait chair* », on veut faire entendre par là que l'Esprit féminin a été remplacé, pour l'homme, par la chair de la Femme, ou encore que la Femme, au lieu de donner son esprit, a donné son corps.

« Et il a habité parmi nous » exprime qu'il y a eu cohabitation, donc profanation ; car, dans l'antiquité matriarcale, l'homme et la femme qui s'unissaient ne cohabitaient pas. Donc, « le Verbe

« chair », c'est la Femme-Esprit devenue pour l'homme « la Femme-Sexe ».

Et quand Paul dit : « Car nous ne luttons pas contre la chair et le sang (contre le corps de la Femme), mais contre les *principautés*, contre les pouvoirs, contre ceux qui gouvernent les ténébres de ce monde » (*Ephésiens*, VI, 12), cela veut dire : nous ne luttons pas contre la femme qui donne sa chair, nous luttons contre celle qui impose son esprit, contre sa domination, contre son autorité.

Ce qui prouve bien que les principes de la gynécocratie n'étaient pas complètement vaincus alors.

Du reste, les femmes n'avaient jamais cessé d'enseigner ; leurs temples existaient encore, les Prêtresses étaient toujours chargées du culte.

Clément d'Alexandrie nous en donne une description. Il nous dit qu'un rideau gigantesque, attaché à cinq grands piliers, séparait de la partie accessible aux profanes le *sanctum sanctorum* (représenté aujourd'hui par l'autel dans les églises chrétiennes) où les prêtres seuls étaient autorisés à entrer.

Par ses quatre couleurs, ce rideau symbolisait les quatre éléments (quatre états de la matière) : l'air est bleu, le feu est rouge, l'eau est blanche, la terre est noire. Les cinq piliers signifiaient la connaissance de ce qui est *divin* (la Vérité), que les cinq sens permettent à l'homme d'acquérir à l'aide des quatre éléments (c'est-à-dire de la chimie).

Tout cet enseignement des sciences est resté dans les Mystères maçonniques, mais comme un corps sans âme, un symbolisme sans portée parce que l'homme ne le comprend plus.

Le Mont Calvaire

Pour rappeler les souffrances de Daud, on avait élevé sur la montagne du Calvaire un temple consacré au culte de Myriam. On y voyait une chapelle dédiée à *Notre-Dame des Douleurs* (DE GER, t. I, p. 151).

C'est cette souffrance de la Femme qui sera représentée par le fiel des hommes, par le vinaigre dont on l'abreuve ; son amertume, c'est l'immense bêtise de ceux qui ne comprennent rien à son enseignement et la ridiculisent.

Orsini, dans son *Histoire de la Vierge* (t. I, p. 268) dit que, à cet endroit, on éleva une église appelée *Notre-Dame du Spasme*.

Pendant la réaction romaine, l'empereur Hadrien voua le *Calvaire* au culte de Vénus Callipyge pour réagir contre le culte de Marie.

C'est là que les Catholiques placeront le drame de la *Passion de Notre Seigneur*, expression bizarre. Un homme-Dieu a donc des passions comme les autres ? Mais ces pauvres ignorants ne savaient pas que la passion de l'homme et l'Agni (feu sacré féminin) sont deux choses différentes.

Hadrien, en élevant un temple à Vénus sur le Mont Calvaire, ne se doutait pas qu'après lui on en ferait le lieu de la *passion d'un homme* et que, pour imiter le crucifiement de Daud (David), c'est là qu'on placerait le supplice de Jésus.

Plus tard, une église du Calvaire fut édiflée sur cet emplacement. On y montrait l'ouverture dans laquelle fut plantée la *Croix de Jésus* et on a retrouvé son tombeau intact, grâce à l'empereur Constantin qui fit abattre le temple de Vénus.

Si ce temple de Vénus élevé à la place du temple de Myriam a duré jusqu'à Constantin, comment a-t-on pu y crucifier Jésus ?

L'Évangile primitif

Nous savons par saint Jérôme que les Esséniens avaient leur Évangile. C'est « l'Évangile inconnu ». Et saint Epiphane parle d'un « *Évangile d'Eve* », à l'usage de certains Gnostiques qui faisaient d'Eve la Femme-Esprit connaissant les secrets de la Nature.

Récemment, les auteurs modernistes d'un livre intitulé « *Que penser de la Bible ?* » nous disaient :

« L'Évangile, avant d'être une vie de Jésus, a été d'abord une prédication édifiante portant sur la morale de Christ. L'histoire est née de la prédication ».

Combien ceci est révélateur !

C'est d'abord, en effet, une prédication édifiante portant sur la vraie morale, celle de la Religion naturelle, gardée dans les Mystères, et qui est celle du Christ basée sur Agni, « le feu sacré de l'amour féminin ».

Mais cela excitera une jalousie, — suscitera des imitateurs masculins qui créeront un parti nouveau, — celui des imitateurs qui deviendront des usurpateurs. Pour ceux-là, la morale sera au second plan, les idées régnantes anti-féministes la remplaceront ; quelques belles phrases, glanées dans les écrits des premiers Chrétiens, s'y retrouvent parce qu'il s'agit de gagner le public qui n'y croirait pas sans cette apparence ; mais la question principale pour eux sera de donner à un homme le grand rôle messianique et de le faire servir à affirmer les droits de l'homme contraires à ceux de la Femme.

Saint Jérôme voit dans l'Évangile primitif celui de Matthieu altéré, alors que c'est au contraire celui de Matthieu qui est une altération d'un écrit antérieur.

Saint Jérôme dit aussi : « *Anus garrula, senex delirius, juvenis imberbis* (la vieille babillarde, le vieux radoteur, le jeune imberbe) écrivent chacun des Évangiles à leur fantaisie. » Et ce saint prétend qu'il a fait sa traduction (la Vulgate) pour mettre fin à ce dévergondage et qu'il a eu bien du mal à trouver le plus vraisemblable texte à travers des manuscrits variés à l'infini.

La vieille « babillarde », c'est Johana ; le vieux « radoteur », c'est son frère Jacques ; le jeune imberbe, c'est son fils Pierre.

La sainte famille !

On donnait lecture des Évangiles dans les assemblées dominicales des premiers Chrétiens.

Saint Justin (*Apol.*, I, 66) et saint Ignace (*ad Philar.*, V), tous deux écrivains du 1^{er} et du 2^e siècle, en témoignent comme d'une coutume, mais ne nous disent pas de quels Évangiles il s'agit (saint Justin est mort en 168).

A cette question : « Quelle est la véritable origine des Évangiles ? » M. Mignot répond (*Critique et tradition*) : « L'Église existait partout lorsque nos Évangiles n'étaient encore nulle part. »

C'est qu'ils sont une œuvre de réaction venue après le grand mouvement des premiers Chrétiens, et leur but principal fut de combattre les doctrines de la primitive Église, instituée par les initiés féministes, et d'affirmer une doctrine masculiniste qui en fut la contradiction.

Ils furent d'abord une satire contre la Femme avant de devenir une apologie de l'homme.

LES APÔTRES DU PREMIER CHRISTIANISME

L'Apôtre Jacques

L'apôtre Jacques est un féministe israélite qui s'adresse « *aux douze tribus d'Israël qui sont dispersées* » et qui leur parle des afflictions qui leur arrivent ; il leur recommande de demander la sagesse « à Dieu », mais ce ne peut être qu'au Dieu des douze tribus, donc à Jhaveh, que les traducteurs modernes rendent par « Dieu ». Il invoque même le « Dieu des armées », qui est Yahveh Sebathée (chap. v, 4).

Cet apôtre recommande « *la foi sans hésiter, car l'homme dont le cœur est partagé est inconstant en toutes ses voies* ». Ceci est de la haute psychologie ; il faut connaître *la loi des sexes*, que l'on expliquait aux initiés, pour bien le comprendre.

Voici une autre leçon donnée à l'homme :

Chapitre I, 13. — Que personne ne dise lorsqu'il est tenté : c'est « Dieu » (*Jhaveh*, la Femme) qui me tente, car, comme Jhaveh ne peut être tentée par aucun mal, aussi ne tente-t-elle personne.

14. — Mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise.

15. — Et après que la convoitise a conçu, elle enfante le péché, et le péché, étant consommé, engendre la mort.

Ceci est évidemment une réponse aux Juifs qui ont mis dans leurs Écritures que la femme est la tentatrice de l'homme. Un homme peut-il avoir fait cette réponse ?

Chapitre II, 6. — Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment ?

7. — Ne sont-ce pas eux qui blasphèment *le beau nom* qui a été invoqué sur vous ?

8. — Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture qui dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », vous faites bien.

Or le *beau nom*, c'est celui de Jhaveh, que les hommes blasphèment.

19. — Tu crois qu'il y a *un seul Dieu* ; tu fais bien ; les démons aussi le croient et ils en tremblent.

Ce seul Dieu, c'est la Déesse. C'est Jhaveh. Il est impossible qu'un Israélite qui s'adresse aux douze tribus pense autrement.

Le chapitre III nous fait savoir que les féministes de cette époque se plaignent de la calomnie des hommes.

Chapitre III 8. — Aucun homme ne peut dompter sa langue : c'est un mal qu'on ne peut réprimer, elle est pleine d'un venin mortel.

14. — Si vous avez un *zèle amer* (jalousie) et un esprit de contention dans vos cœurs, ne vous glorifiez point et ne mentez point contre la Vérité.

15. — Car ce n'est point de la sagesse qui vient d'en haut ; mais elle est terrestre, sensuelle et diabolique.

16. — Car partout où il y a ce *zèle amer* et cet esprit de contention, il y a du trouble et toutes sortes de mauvaises actions.

(Ceci est contre la jalousie sexuelle qui pousse l'homme à calomnier la Femme.)

Chapitre IV, 1. — D'où viennent parmi vous les dissensions et les querelles ? N'est-ce pas de ceci, savoir, de vos désirs déréglés, qui combattent dans vos membres ?

(Ne dirait-on pas une femme qui reproche à l'homme des désirs déréglés ?)

2. — Vous désirez, et vous n'obtenez pas ce que vous souhaitez ; vous êtes envieux et jaloux, et vous ne pouvez rien obtenir ; vous avez des querelles, et vous faites la guerre, et vous n'avez pas ce que vous recherchez, *parce que vous ne demandez pas.*

3. — Vous demandez, et vous ne recevez point, parce que vous *demandez mal* et dans la vue de fournir à vos voluptés.

(Il semble que c'est encore une femme qui dit : *Vous ne savez pas demander* ; la femme veut dans l'homme un idéal spirituel et non pas la bête humaine qui ne pense qu'à ses voluptés. Elle n'aime pas les orgueilleux, et veut que l'homme s'humilie *devant le Seigneur* (la Dame Déesse).)

6. — Au contraire, il accorde plus de grâces. C'est pourquoi, l'Écriture dit : Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.

7. — Soumettez-vous donc à *Dieu* ; résistez au diable, et il s'enfuira de vous.

8. — Approchez-vous de *Dieu*, et il s'approchera de vous. Pécheurs, nettoyez vos mains, et vous qui avez le cœur partagé, purifiez vos cœurs.

9. — Sentez vos misères, et soyez dans le deuil, et pleurez ; que votre ris se change en pleurs, et votre joie en tristesse.

10. — *Humiliez-vous devant le Seigneur (Kyria) et il vous élèvera.*

11. — Mes frères, ne médisez point les uns des autres. Celui qui médit de son frère, et qui condamne son frère, médit de la loi, et condamne la loi. Or, si tu juges la loi, tu n'es point observateur de la loi, mais tu t'en rends le juge.

19. — Mes frères, si quelqu'un d'entre vous s'écarte de la vérité et que quelqu'un le redresse.

20. — Qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés.

Rappelons encore que Jacques est appelé « *Frère du Seigneur* », mais, comme Seigneur est la mauvaise traduction du mot Kyria, il faut en conclure que cet apôtre qui parle comme une femme était le frère de Johana, la Dame, la Directrice de la petite Église chrétienne à ses débuts.

On sait que cette appellation « frère du Seigneur » a fait penser que Jésus avait eu des frères et des sœurs, donc que Marie avait eu d'autres enfants que lui. En rétablissant la signification des mots, nous changeons toutes les conditions de cette histoire.

Épître de Jude apôtre

Dans la Bible illustrée de Louis Second, l'apôtre Jude est représenté sous les traits d'une jeune femme.

Cet apôtre était le frère de Jacques, d'après le 1^{er} verset de son Épître. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Épître est aussi féministe que celle de Jacques.

Elle se plaint d'abord de la trahison.

4. — Il s'est glissé parmi nous certaines personnes dont la condamnation est écrite depuis longtemps ; gens sans piété, qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution et qui renoncent à Dieu, le seul dominateur.

Il est bien évident que c'est du Dieu des Israélites qu'il s'agit ; c'est cette Divinité-là que les hommes abandonnent, — et qui, cependant, est la seule réelle ; — ce qui le prouve, c'est le verset suivant :

5. — Or je veux vous faire ressouvenir d'une chose que vous avez déjà apprise c'est que le Seigneur, ayant délivré son peuple du pays d'Égypte, détruisit ceux qui ne crurent pas.

Voilà ce qui nous montre que le nom de Seigneur (Kyria) est

onné à Myriam, car c'est bien elle qui a délivré les Israélites du joug des Egyptiens, et c'est cette tradition que les premiers Chrétiens voulaient conserver. Ils donnent à Marie un grand rôle. Le verset suivant nous montre que la personnalité de Marie-Moïse était un sujet de reproches adressé aux hommes.

9. — Michel l'archange, lorsqu'il contestait avec le diable *tou-
chant le corps de Moïse*, n'osa pas prononcer contre lui une sen-
tence de malédiction, mais il dit seulement : « Que le Seigneur te
éprenne ».

10. — Mais ceux-ci parlent mal de tout ce qu'ils ne connaissent
pas et ils se corrompent en tout ce qu'ils savent naturellement,
comme des bêtes destituées de raison.

11. — Malheur à eux parce qu'ils ont suivi la voie de Caïn.

12. — Ce sont des taches dans vos repas de charité lorsqu'ils
s'engagent avec vous, se repaissant sans retenue.

13. — Ce sont des vagues furieuses de la mer qui jettent l'écume
de leurs impuretés ; ce sont des étoiles errantes (les comètes)
auxquelles l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité.

14. — C'est d'eux qu'Enoch a prophétisé, disant :

15. — Le Seigneur (Kyria, la souveraine) est venu avec des
milliers de ses *saints* pour exercer le jugement contre *tous les
hommes* et pour convaincre tous les impies d'entre eux, de toutes
les actions d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles
injurieuses que les pécheurs impies ont proférées contre *lui*
(contre Kyria, la Femme souveraine).

16. — Ce sont des gens qui ne font que murmurer, qui se
plaignent toujours, qui marchent suivant leurs convoitises, qui
prononcent des paroles d'orgueil et qui admirent, pour leur profit,
les personnes qui ont de l'apparence.

Est-il possible de mieux juger l'homme orgueilleux ? Les
Féministes de tous les temps ne parlent pas autrement, parce que
l'homme n'a pas changé.

17. — Mais vous, les bien-aimés, souvenez-vous des choses qui
ont été dites par les apôtres.

18. — Qui vous disaient qu'il y aurait au dernier temps *des
moqueurs* qui marcheraient suivant leurs convoitises impies ; ce
sont des hommes *qui se séparent d'eux-mêmes* (1), ce sont des
gens sensuels, en qui il n'y a rien de spirituel.

(1) *Qui se séparent d'eux-mêmes*. Ce sont les anges qui n'ont pas gardé

Cette haine pour l'homme qui outrage la femme, qui se corrompt, qui se moque, ne peut pas exister dans le cœur d'hommes, — c'est un sentiment exclusivement féminin; donc Jude est bien une femme, la belle jeune femme représentée dans Bible illustrée de Louis Second.

Le nom de Jude semble un diminutif de Judith, féminin Judas. (La terminaison ith ou ath ou oth s'ajoute aux noms féminins comme un adjectif.)

L'Apôtre Pierre

(dit Céphas ou Kêpha)

Pierre « bar Johana » est le fils de Jean (Johana). Il semble être le chef masculin de l'Église dont Johana est la fondatrice; de son surnom de Céphas, qui signifie pierre ou rocher. Il joue un grand rôle dans le Christianisme primitif. C'est pour cela que plus tard, les Catholiques le prendront pour chef et feront de lui le premier Pape de leur Église, quoiqu'on ait pu prouver qu'il n'a jamais été à Rome, où Paul ne l'a pas vu pendant des années qu'il y vécut. Il n'a donc pas pu être le premier Evêque ou Pape que nous donne la chronologie ecclésiastique. Il n'a pas été martyrisé; du reste, il n'y avait pas encore d'Église chrétienne à Rome alors, mais seulement des groupes auxquels Paul adresse son Epître aux Romains.

Pierre a, toute sa vie, défendu la doctrine féministe que ses ennemis, les partisans de Jésus, voulaient renverser.

Nous avons de lui deux Epîtres. Elles sont altérées comme tout ce qu'on nous a laissé, mais, à travers les termes ajoutés, nous retrouvons l'Esprit.

leur origine (10-11-12) et qu'il a réservés dans des liens éternels et dans les ténèbres, pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas gardé leur origine, mais qui ont quitté leur propre demeure.

7. — Et comme Sodome et Gomorrhe, aussi bien que les villes voisines qui s'étaient abandonnées aux mêmes impuretés et à d'abominables débordements, ont été mises pour servir d'exemple, en souffrant la peine du feu éternel.

8. — Ceux-ci de même, étant endormis, d'un côté souillent leur chair et de l'autre, ils méprisent les puissances et parlent mal des dignités.

Ce qu'on a changé, c'est le mot Dieu qui remplace l'antique vinité féminine d'Israël, et c'est le mot *Seigneur* qui remplace *ria*, la Dame, la Maîtresse.

Dans la première, il parle de l'héritage attendu (celui des Isélites théogoniques, c'est-à-dire gynécocratiques, dont on attend la résurrection) :

Chapitre I, 4. — Qui ne peut ni corrompre, ni souiller, ni flétrir, qui est prêt à être manifesté.

7. — Vous vous en réjouirez, quoique maintenant vous soyez tristes, afin que l'épreuve de votre foi vous tourne à louange, honneur et à gloire lorsque le Christ paraîtra.

8. — Lequel vous aimez quoique vous ne l'ayez pas vu, en qui vous croyez quoique vous ne le voyiez pas encore.

Chapitre V, 4. — Lorsque le souverain pasteur paraîtra...

10. — C'est le salut (des âmes) qui a été l'objet de l'exacte recherche et de la profonde méditation des prophètes qui ont prophétisé touchant la grâce qui vous était destinée ; tâchant de découvrir pour quel temps et pour quelles conjonctures l'*Esprit* et le Christ qui était en eux, et qui rendait témoignage à l'avance, qui faisait connaître les souffrances du Christ (la persécution des âmes) et la gloire dont elles seraient suivies.

Vous avez été rachetés par le précieux sang du Christ comme l'Agneau sans défaut et sans tache.

La parole de Kyria demeure éternellement ; et c'est cette parole qui vous a été annoncée par l'Évangile.

3. — Puisque vous avez déjà goûté combien le Seigneur (Kyria) est doux.

4. — En vous approchant de lui, comme de la pierre vive qui a été rejetée par les hommes, mais que Dieu a choisie, et qui lui est précieuse.

5. — Vous aussi, comme des pierres vives, vous entrez dans la structure de l'édifice pour être une maison spirituelle et de saints sacrificateurs, pour offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par le Christ.

6. — C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : Voici, je mets sur Sion la principale pierre de l'angle, choisie et précieuse ; et qui tombera en elle ne sera point confondu.

7. — Vous en recevrez donc de l'honneur, vous qui croyez, mais pour les incrédules, la pierre que ceux qui bâtissaient ont

rejetée est devenue la principale pierre de l'angle, et une pierre d'achoppement, et une pierre de chute.

8. — Lesquels heurtent contre la parole, et sont rebelles à ce qu'ils ont été destinés.

9. — Mais vous êtes la race élue, vous êtes sacrificateurs, la nation sainte, le peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui (Johana) qui vous a appelés des ténèbres à la merveilleuse lumière.

10. — Vous qui autrefois n'étiez point son peuple, mais êtes maintenant le peuple de Dieu, vous qui autrefois n'avez point obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu la miséricorde.

11. — Mes bien-aimés, je vous exhorte, comme des étrangers et des voyageurs, à vous abstenir des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme.

12. — Ayant une conduite honnête parmi les Gentils, afin que si lieu qu'ils parlent mal de vous, comme si vous étiez des méchants, ils glorifient Dieu au jour qu'il les visitera, à cause de vos bonnes œuvres qu'ils auront vues (ceci nous montre que vous étiez calomniés).

13. — Soyez donc soumis à tout ordre humain, pour l'honneur du Seigneur ; soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous autres.

14. — Soit aux gouverneurs, comme à ceux qui sont établis de sa part pour punir ceux qui font mal, et pour honorer ceux qui font bien.

15. — Car telle est la volonté de Dieu, qu'en faisant bien vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et dépourvus de sens.

16. — Conduisez-vous comme étant libres, non en faisant servir votre liberté de prétexte pour mal faire, mais comme serviteurs de Dieu.

Ce dernier verset prouve qu'on asservissait les femmes sous le prétexte que dans la liberté elles faisaient le mal. Il y a dans ceci une justification qui prouve qu'on représentait les Chrétiens comme des révolutionnaires dangereux, et, en effet, ils l'étaient, puisqu'ils voulaient établir la Justice dans un monde d'injustices.

21. — C'est aussi à quoi vous êtes appelés, puisque le Christ (lui-même) a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces.

— (Lui) qui n'a point commis de péché et dans la bouche
 (de laquelle) il ne s'est trouvé aucune fraude.

— Qui, lorsqu'on lui disait des outrages, n'en rendait point,
 lorsqu'on la maltraitait, ne faisait point de menaces.

— Qui a porté nos péchés *en son corps*, sur le bois, afin
 tant morts au péché nous vivions à la justice, et par les meur-
 tres de qui vous avez été guéris (il s'agit toujours des femmes
 affligées).

— Car vous étiez comme des brebis errantes (les Israélites),
 vous êtes maintenant retournés au *Pasteur* (Hévah) et à
 que de vos âmes (Johana).

Le chapitre III de cette première Épître est en contradiction
 l'esprit des premiers Chrétiens, qui, comme les Esséniens,
 mettaient pas le mariage; donc ce chapitre a été interpolé.
 Dans la fin de l'Épître :

7. — La fin de toutes les choses est proche.

4. — Et, lorsque le souverain pasteur paraîtra, vous rem-
 erez la couronne incorruptible de gloire.

— De même, vous qui êtes jeunes, assujettissez-vous aux
 ans, de sorte que vous vous soumettiez tous les uns aux
 es. Soyez ornés d'humilité, car Dieu résiste aux orgueilleux,
 il fait grâce aux humbles.

— Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu afin
 vous élève quand il en sera temps.

ette Épître se termine par ces mots :

Marc, mon fils, vous salue. »

est-ce celui qui va bientôt apparaître comme chef de secte et
 ur d'un Évangile ?

* * *

ierre signifie « celui qui instruit ». Ce nom vient de Piérus,
 t de Thessalie consacré aux Muses.

ne Muse est une Piéride ou Piéris.

omme l'instruction est la base de la civilisation, c'est-à-dire
 l'ordre social, on donne le nom de *Pétra* (roche ou roc) à la
 agogie, et la houlette du Berger, du Pasteur, est appelée Pe-

la Justice ou bonté divine est la *Pietas*. Tout était symbolique

rs.

C'est ainsi que, pour rappeler qu'on ne peut enseigner quand on connaît la Science des Sciences, l'Arbre de Vie, Chaire de saint Pierre était en bois d'*Acacia*, ce qui va donner prétexte à un jeu de mots catholique.

Nous ne savons pas où était la Chaire de saint Pierre, mais quand on la mit à Rome pour faire croire que Pierre avait été le fondateur de l'Église romaine, on appuya l'autorité papale sur ces mots : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.

Mais en ce temps-là on ne parlait pas français. Voyons où ce est pris dans les langues du temps : Keph en hébreu, Kêpha Chaldéen, signifie pierre ou rocher. Le Christ ou Johana dit Pierre : « Tu es Kêpha et sur cette Kêpha je bâtirai mon Église. Ce que nous traduisons en français par : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Or, dans ces langues, le substantif Kêpha, qui signifie roche pierre, est du genre féminin, en sorte qu'en disant : « Sur cette pierre, sur ce rocher, je bâtirai mon Église », Johana ne changea pas le genre du mot qu'elle employait. C'est comme si elle avait dit : « Je suis la science et sur cette science je bâtirai mon Église. Cette phrase se retrouve dans les sociétés secrètes, qui la traduisent par : « *La science repose à l'ombre de l'Acacia* », le mot science n'étant pas un nom d'homme.

Il n'en est pas de même dans la traduction qui en a été faite où Pierre est devenu un nom d'homme, alors que c'était peut-être primitivement un surnom.

Saint Pierre appelle le Christ la pierre angulaire fondamentale de l'Église. Cette association ou assemblée qu'est l'Église ne peut, en effet, avoir d'autre base que Kyria qui lui a dit : « J'tédifierai sur moi, et non pas moi sur toi, *super me ædificabte, non me super te...*, dit saint Augustin (*de Verbo Domini in Evangelium secundum Matth.*, Serm. 13, etc.), *non petra super Petrum, sed Petrus super petram...*, *non enim a Petro petra, s Petrus a petra*, car celle-ci n'a pas pris son nom de celui-là, mais celui-là de celle-ci. »

Les Nazaréens

Les partisans de Pierre s'intitulaient les « Nazaréens ».

Nazaréen veut dire *séparé*. Ils étaient, en effet, *séparés* de la nation juive, puisqu'ils gardaient l'antique Loi de Myriam que les Juifs avaient abandonnée et remplacée par le *Deutéronome*.

Les Nazaréens faisaient vœu de tempérance, il leur était défendu de boire du vin.

Ils devaient laisser croître leurs cheveux pendant leur temps Nazaréat. Quand le temps de leur consécration était expiré, se coupaient les cheveux à la porte du Tabernacle.

Les Nazaréens se distinguaient en séparant leur cheveux au sommet de la tête, comme les femmes, et quelquefois en se faisant une tonsure. C'est ainsi qu'on représentera Jésus.

Il ne faut pas les confondre avec les Naasséniens, qui prêchaient l'athéisme, donnant à la Divinité les deux sexes.

La secte des Ebionites — ou des pauvres — se rapprochait des nazaréens.

Siège de Jérusalem

Au milieu des luttes que les premiers Chrétiens avaient à soutenir contre leurs ennemis, un événement formidable se produisit.

A la fin de l'an 67, Néron avait donné à Vespasien le gouvernement de la Palestine, devenue province romaine. L'arrivée de Vespasien en Syrie fut signalée par un soulèvement des habitants d'Antioche contre les Juifs de la ville. On tua ceux qui refusaient de sacrifier selon les pratiques de la religion romaine ; il y eut de nombreux martyrs.

Après la chute de Néron, Vespasien fut proclamé empereur et chargea son fils Titus d'achever son œuvre par la prise de Jérusalem. Il commença à la fin de février de l'an 70.

Ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux Romains s'étaient réfugiés dans Jérusalem, mais ils étaient en proie à toutes les misères et à tous les attentats. Suivant Josèphe, ceux qu'on appelait les zélés, *gannaïm*, remplissaient la ville de leur insolence et de leurs violences.

C'était un jour de Pâque. A cette occasion, trois millions d'hommes étaient réunis dans la ville sainte. A l'approche du danger qui les menaçait, les Juifs se divisèrent et formèrent trois partis :

Les *Zélotes* ou radicaux ; les zélotes modérés ; et les indépendants sans doctrine fixe.

(Remarquons que, dans cette division des habitants de Jérusalem en trois partis, aucun ne représente le *Christianisme*. Il

est probable que les premiers Chrétiens sont ceux que Josèphe appelle les indépendants.)

En face de l'armée romaine qui les menaçait, ils luttèrent entre eux, et, dans leurs dissensions civiles, ils brûlèrent d'énormes provisions de blé, se condamnant ainsi eux-mêmes à la famine et aidant les Romains à les vaincre.

Après le premier assaut de Titus, les trois partis se réduisirent à deux : les Zélotes sous Jean, qui occupèrent le Temple, et les autres sous Simon. La lutte contre les Romains fut acharnée. Au moment du danger suprême, les Juifs désespérés se souvinrent de leur antique Divinité, ce palladium dont les Prophétesses leur avaient tant vanté le pouvoir, et, croyant que cette puissance s'exerçait surnaturellement et qu'il suffisait de l'invoquer au moment du danger pour la faire apparaître, les Juifs répondaient aux remontrances des Romains : « Nous préférons la mort à l'esclavage ; que nous importe la patrie puisqu'elle doit périr ? L'*Eternel*, d'ailleurs, a un meilleur temple que celui-ci : le monde. Mais ce temple même sera conservé par celui qui l'habite. Unis à lui, nous nous moquons des menaces non suivies d'effet, car l'issue dépend de l'*Eternel*. » Ils étaient convaincus qu'au moment du danger suprême ils seraient sauvés par un miracle.

Après un siège épouvantable, le Temple fut pris et brûlé ; le sang inonda les degrés de l'autel, les flammes dévorèrent l'édifice, les soldats romains y firent des orgies sous l'égide de l'aigle impériale.

Ce sanctuaire où les Prêtres juifs avaient institué un culte impie disparut de la terre.

Déjà, un mois auparavant, le sacrifice de tous les jours ou « sacrifice perpétuel » avait cessé, et c'était là un fait terrible pour la religion juive.

Jérusalem périt après cinq mois de siège, au commencement d'août de l'an 70. On fit depuis commémoration de ce jour fatal.

Ce fut une des plus terribles guerres que les Romains aient eues à livrer pour détruire un peuple, une des plus grandes destructions de vies humaines que l'histoire ait enregistrées. Tacite porte à 600.000 âmes le nombre des assiégés et Josèphe à un million ceux qui furent tués dans le siège. Il y eut 97.000 prisonniers ; pendant que d'autres s'exterminaient entre eux pour

ne pas tomber au pouvoir des Romains qui leur inspiraient une haine féroce, Titus rasa les fortifications de Jérusalem, puis fit vendre par lots les terrains de la Judée, qui devint un désert ; il ordonna ensuite que les deux drachmes que les Juifs, dans le monde entier, versaient tous les ans dans le Temple de Jérusalem, seraient versées, désormais, dans celui du Capitole.

Après le triomphe de Vespasien et de Titus, on porta solennellement dans Rome les objets consacrés au culte qui avaient été pris dans le Temple ; on les voit encore aujourd'hui dans les bas-reliefs de l'arc de Titus, où on remarque particulièrement le chandelier à sept branches.

Les Juifs furent plongés dans la consternation par la ruine de leur Temple, qui était le symbole de leur religion. Ils prirent le deuil, jeûnèrent, beaucoup se condamnèrent à ne plus manger de viande et à ne plus boire de vin. Toute autorité religieuse disparaissait avec le Temple fameux. Le Sanhédrin alla résider à Jabné.

Les Juifs furent, dès ce moment, possédés d'un esprit de vengeance qui les poussa à massacrer les Grecs dans l'île de Chypre, en Egypte, en Cyrénaïque ; ils les firent paraître à leur tour dans l'arène, aux prises avec les bêtes féroces. Mais cela devait encore retomber sur eux ; il y eut une nouvelle tuerie de Juifs sous Trajan.

Après une nouvelle bataille des Romains, Jérusalem devint la colonie *Ælia Capitolina*, sous Hadrien, et un temple y fut élevé à Jupiter.

Les Juifs après la défaite de Jérusalem

Johanan, un des derniers disciples de Hillel, quitta Jérusalem à l'aide d'un stratagème : il se fit passer pour mort et se fit mettre en bière. Par ce moyen, il put sortir de la ville et s'en alla fonder une École à Samnia (Jabné). Mais il lui fallut la permission des Romains, — et il l'obtint.

Ce fut le centre d'un nouveau Judaïsme. Johanan s'adjoignit quelques docteurs de la Loi venus de Jérusalem après avoir obtenu la grâce de Titus, et forma avec eux un nouveau Sanhédrin dont il fut le premier président.

Ce fut le centre des Juifs dispersés dans l'Empire romain.

Il devint peu à peu une *École de la Loi*, et c'est de là certainement que sortit le *Deutéronome*.

Les cours dans cette École étaient une occasion de polémique contre la puissance romaine détestée. Il se forma une exégèse toute spéciale, « pleine d'épines et de pointes », où les événements présents étaient expliqués par les événements anciens.

Les docteurs cherchaient dans leurs Écritures — dont ils ne connaissaient pas le sens primitif — des allusions aux luttes des Juifs et des Romains. Ainsi, ils désignaient Hérode et sa famille sous le nom d'Edom, dérivé d'Esau, le mâle, le frère ennemi de Jacob. Ils ne savaient plus que, primitivement, ce sont deux enfants ennemis, Esau et Jacob, c'était l'homme et la femme. En voyant dans la puissance romaine l'ennemi (Esau), ils ne sont pas, du reste, si loin de la vérité, car c'est sous l'égide de l'emblème mâle — l'Aigle — que Rome brave le droit des gens et, en représentant le vaincu par Jacob (la Femme), ils sont encore dans un symbolisme vrai. Cette lutte d'homme à homme devint l'image de la lutte de sexes qu'elle continua.

L'Apocalypse

L'Apocalypse est un livre écrit par un auteur qui se répan en doléances sur le mal qui règne partout, sur le sort des opprimés victimes des religions et des institutions nouvelles des hommes. Il s'élève contre Jézabel, désignant ainsi les femmes perdues qui suivent les Paulinistes. Il accuse les Nicolaïtes et les Juifs qu'il appelle « *ceux de la synagogue de Satan* », et annonce, une fois de plus, le retour de la Femme-Messie.

Ce livre, tout rempli de réminiscences de l'Ancien Testament, a évidemment été altéré par les Jésuites qui y ont mis, après coup, leur Jésus, leur Dieu Père, leur personnel ecclésiastique et les douze apôtres à la place des douze tribus, ce qui fait qu'ils apparaissent comme contemporains des prophètes. L'Apocalypse a dû être écrite avant la destruction du temple ; les remaniements qu'elle a subis, peut-être plusieurs fois, ont dû commencer dans le II^e siècle.

L'ancien symbolisme — dont la signification était connue et facile à comprendre — y devient un surnaturel fantastique en prenant les idées abstraites symbolisées pour des réalités concrètes. Cette transformation de l'idée se retrouve dans tous

siècles, c'est l'éternel manteau de l'ignorance et de la bêtise jeté sur l'éternelle Vérité.

L'Apocalypse en est un des plus frappants exemples. Ceux qui savent la lire et la comprennent y voient de grandes choses, et de tout temps elle a eu un grand prestige. Ceux qui ne comprennent que la lettre sans apercevoir l'esprit n'y voient qu'une vision étrange d'un illuminé.

On nous dit que c'est Jean l'Évangéliste qui est l'auteur de l'Apocalypse. Or, comme Jean, c'est Johana, nous ne doutons pas que c'est cette grande femme, fondatrice du premier Christianisme, — le seul vrai —, qui a écrit le livre dans lequel, découragée après toutes ses luttes, toutes les persécutions subies, elle met son dernier cri d'espérance : « Si la femme n'a pas triomphé avec nous, elle triomphera dans l'avenir », après que le règne de l'homme aura apporté au monde toutes les tribulations qu'elle annonce.

Johana, comme auteur de l'Apocalypse, est appelée saint Jean le Théologien ; c'est une façon nouvelle de la désigner.

Nous la connaissons déjà sous le nom de Jean-Baptiste, sous celui de Jean l'Évangéliste ; elle est aussi Jean l'Ancien, et nous ne savons pas si le Jean, chef des Zélotes, qui défendit les Israélites dans le Temple de Jérusalem lors du siège, ce n'est pas encore elle.

On intitule son livre « la Révélation de saint Jean le Théologien ». Or révéler, c'est re-voiler, et Johana, loin de revoiler, a au contraire dévoilé la science cachée ; ce sont ceux qui sont venus après elle qui ont *revoilé* sa science.

Ainsi, le premier verset de son livre *altéré* par les Paulinistes dira : « La révélation de Jésus-Christ qu'il a reçue de Dieu pour faire connaître les choses qui doivent arriver bientôt et qu'il a déclarée et envoyée par son ange à Jean, son serviteur. »

Donc, c'est Jésus-Christ, le personnage inventé par Paul, qui envoie sa révélation (re-voilation) à Johana ! Qu'on juge, par ce premier verset, des absurdités qu'on va mettre dans le reste du livre.

* * *

L'Apocalypse semble avoir été, d'abord, le livre rituelique des « *Mystères Johanites* ».

Dans un lieu désert, à Pepuzza, voisin de l'île de Pathmos, se tenaient les assemblées mystiques des Phrygiens qui attendaient *la Jérusalem Céleste*. C'est là qu'on se rendait pour célébrer les Mystères ; on allait s'y faire initier par Johana et ses disciples, en attendant la *Théophanie*, l'apparition de la Déesse-Christ réintégrée dans sa suprématie. Synésius appelle les nouveaux venus « hommes initiés aux Théophanies ». « *Le Temps est proche* », disait-on, et on attendait le *grand Juge*, espoir qui berçait les initiés qui aspiraient au retour prochain de la Justice et de la Lumière qui devait éclairer la Terre.

Les Prêtresses de Pepuzza prenaient le titre de Prophétesses. Elles traçaient le tableau des malheurs des peuples sous le règne de l'homme et se lamentaient comme on s'était lamenté dans les Thesmophories des Mystères de Béotie (1).

C'est surtout contre la prétention de l'homme d'élever son sexe jusqu'à la hauteur des puissances cosmiques et d'en faire un Dieu créateur que ces femmes se révoltent, et, pour conserver la vérité que ce nouveau dogme obscurcit et prétend remplacer, on s'occupait surtout, dans ces Mystères, de faire connaître la Science qui explique l'action des sept « Principes cosmiques » organisateurs de l'Univers, dont on rappelle la puissance pour l'opposer aux rêveries de ceux qui ont grandi l'homme jusqu'à en faire le créateur de l'Univers.

Dans les Mystères de Phrygie, nous trouvons à Pepuzza une société secrète où, dans une cérémonie d'initiation, sept jeunes prêtresses vêtues de blanc entraient dans le Temple, tenant dans leurs mains chacune un flambeau dont la lumière était colorée ; en se plaçant les unes à côté des autres, les sept flambeaux reproduisaient l'arc-en-ciel.

Ce qui prouve que l'Apocalypse était le livre rituelique de ces Mystères, c'est que, dans la revision qui en a été faite, on retrouve la caricature des cérémonies faites à Pepuzza.

(1) Dans les traditions gnostiques, on enseigne que Priscilla ou Quintilla, une de leurs prophétesses, s'était endormie à Pepuzza et que, là, le Christ lui était apparu sous la forme d'une femme vêtue d'habits d'une blancheur éclatante, qu'elle avait répandu en elle son esprit de sagesse, qu'elle lui avait appris que le lieu était saint. C'est pour cela qu'on s'y rendait pour se faire initier.

Cette femme-Christ apparue, c'est Johana.

Ainsi, on fait dire à *Jean* que, étant dans l'île de Pathmos, il vit sept chandeliers d'or (I, 12), et au milieu des sept chandeliers quelqu'un qui ressemblait *au fils de l'homme*, vêtu d'une longue robe (le costume des Prêtresses) et ceint sur la poitrine d'une ceinture d'or (le cordon de l'ordre secret).

11. Il avait dans sa main droite sept étoiles, une épée aiguë à deux tranchants sortait de sa bouche, et son visage resplendissait comme le soleil quand il luit dans sa force.

Et il dit :

20. Voici le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept Églises, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept Églises.

Voilà le « *fils de l'homme* » qui va devenir un *Dieu* doué de la puissance des forces cosmiques. L'épée aiguë à deux tranchants qui sort de sa bouche, c'est la radiation astrale ; c'est pour cela que son visage resplendit comme le soleil quand il luit dans sa force.

Est-ce assez grotesque ?

Pourquoi l'auteur de l'Apocalypse est-il appelé « le Théologien » ?

C'est que son livre a pour but de rétablir la science du *Divin*.

Deux Prêtresses, Priscilla et Quintilla, enseignaient à Pepuzza. Origène dit de leur doctrine qu'elle contient la théorie mystique du retour des âmes vers les êtres divins (les femmes) ; c'est, en effet, un retour vers la Sagesse divine appelée *ratio*, ou *mens*, ou *verbum* ; c'est le *Verbe chrétien*, l'antique Logos dont Johana a tant parlé. (Voir l'Évangile publié selon Jean.)

C'est cet enseignement qui est l'*inspiration* donnée par la Femme-Esprit à l'homme qui est inspiré par elle ; c'est elle qui éveille en lui la conscience, le sentiment moral, la raison.

L'*inspiration*, c'est la communication des hautes vérités et des principes supérieurs de conduite que les hommes ne peuvent pas trouver par eux-mêmes ; c'est cela que les Catholiques vont appeler *la Révélation*, supposant qu'il existe un Dieu-homme extérieur à l'homme qui lui fait connaître sa pensée et sa volonté.

Dans le chapitre II, on parle de la *synagogue de Satan* (l'Église de Paul évidemment), de ceux qui ont été trouvés menteurs, qui ont abandonné la première charité (mis pour amour), qui se disent apôtres et qui ne le sont pas.

« Il arrivera que le diable en mettra quelques-uns en prison. »

On parle du lieu où *Satan a son trône* et où des gens font scandale en mangeant des choses sacrifiées aux idoles.

On parle de ceux qui ont connu *les profondeurs de Satan*.

Et on dit à la Femme : « Tiens-toi ferme afin que personne ne prenne ta couronne. »

Chapitre II, 17. — A celui qui vaincra, je lui donnerai un caillou blanc sur lequel sera écrit *un nouveau nom* que personne ne connaît que celui qui le reçoit.

Chapitre III, 12. — Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de *mon Dieu* ; et j'écrirai sur lui le nom de *mon Dieu* et le nom de la cité de *mon Dieu*, de la nouvelle Jérusalem qui descend du Ciel (symbolique) venant de *mon Dieu*, et *mon nouveau nom*.

Ce nom nouveau, c'est *la Gnose*, destiné à remplacer le nom des premiers Chrétiens parce que ce titre, ayant été pris par les partisans de Paul, ne signifie plus les partisans de l'antique Christ. C'est, en effet, après l'Apocalypse que les premiers Chrétiens vont s'intituler *Gnostiques*.

On a cru que ce passage a été interpolé ou dénaturé par les reviseurs des livres, qui ont voulu laisser entendre par là que le nom nouveau, c'est *Jésus* que l'on va substituer à la Divinité des Israélites, Jhévah ; le nom de Jésus est si nouveau alors qu'il semble inconnu pendant tout le premier siècle. On croit même qu'il a été ajouté aux Epîtres de Paul par Marcion au II^e siècle.

Le chapitre IV nous donne la description du temple dans lequel s'accomplit la cérémonie d'initiation des Mystères Johannites.

Ces Mystères ont été conservés dans la Franc-Maçonnerie ; c'est le 17^e degré, intitulé *Chevalier d'Orient et d'Occident*.

Dans ce grade maçonnique, la salle est disposée de manière à rappeler l'existence et l'action du septénaire, — elle est revêtue de tentures rouges parsemées d'étoiles d'or. Il y a sept colonnes de couleurs différentes, — rouge, orange, jaune, vert, bleu clair, bleu foncé et violet.

Dans le fond de la salle, à l'Orient, est un trône élevé de sept degrés. Au haut du trône est figuré un arc-en-ciel ; sept lampes

suspendues sont allumées devant ce trône. D'un côté — vers le Midi —, le soleil ; vers le Nord, la lune.

Des deux côtés de la salle, sur deux lignes, sont 22 autres trônes, — onze de chaque côté, chacun élevé sur trois marches, — pour représenter les onze disciples de Johana (le 12^e, Judas-Paul, ayant trahi) (1).

A l'Orient se trouve un transparent lumineux qui représente les sept sceaux de l'Apocalypse. Le sceau qui est au centre représente la femme revêtue du soleil, posant ses pieds sur le croissant de la lune, autour de ce sceau un serpent (l'homme méchant) ; sur un autre sceau, l'homme sous la figure d'un vieillard tenant à la bouche un sabre, etc.

Quand on découvre le transparent, tout le monde dit : *Abaddon*, qui signifie dissolution, *destruction*.

Puis on apporte un livre avec sept sceaux semblables à ceux du transparent ; seulement, chacun de ces sceaux est une petite boîte contenant un symbole.

Dans l'une, un arc que le président donne à l'un des assistants en lui disant : « *Partez et continuez la conquête.* »

Dans une autre, une petite couronne.

Dans une troisième, de l'encens. Dans une quatrième, une tête de mort. On distribue tous ces symboles en disant : « Allez à Pathmos, il n'y a plus d'heure », ou bien : « Empêchez les profanes et les méchants Frères de trouver jamais justice dans nos Loges. »

Après cela, on distribue à chaque assistant une trompette pour annoncer la bonne nouvelle.

L'assemblée se compose de 24 membres : le président, intitulé Très Puissant, qui représente le chef des 24 vieillards de l'Apocalypse et siège au grand trône ; les deux surveillants, intitulés Respectables Anciens ; et 21 Chevaliers d'Orient et d'Occident qui occupent les trônes latéraux.

Les Frères assis sur les trônes ont tous une longue robe blanche et portent une ceinture rouge ; sur leur tête est une couronne d'or.

Comparez cette description du rituel maçonnique avec les versets suivants :

(1) Dans l'Apocalypse, il y a 12 disciples et non pas 11 ; on ne supprime pas le traître, puisque le traître, c'est Judas-Paul que les Paulinistes ne mentionnent jamais.

Chapitre IV, 2. — Un trône était dressé dans le Ciel (1) et quelqu'un était assis dessus.

4. — Autour de ce trône, il y avait 24 autres trônes, et je vis sur ces trônes 24 vieillards assis, vêtus d'habillements blancs et qui avaient sur leur tête des couronnes d'or.

5. — Il y avait sept lampes allumées devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu (ici l'interprétation pauliniste).

6. — Et au milieu du trône et autour du trône il y avait quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière.

Le premier ressemble à un lion, le second à un veau, le troisième à un homme et le quatrième à un aigle.

Tous ces yeux sont là pour symboliser la surveillance que les hommes exerçaient sur les actions des femmes.

C'est l'ancien Argus de la fable.

Les quatre bêtes sont là pour représenter le nombre 4, qui, dans les Mystères Johânités, désignait les quatre éléments : radiant, gazeux, liquide et solide.

Les anciens disaient que toute vie repose sur les quatre éléments et qu'aucune vie ne peut se créer en l'absence d'un de ces éléments.

Mais, comme la pensée abstraite avait disparu, ce qui faisait accuser les hommes de bêtise, on les remplaça par quatre bêtes.

Je suppose que les 24 vieillards représentent les anciennes Matrones qui formaient le Sénat d'Israël et qu'on appelle dans les Ecritures les Anciens (Zeqenim).

Le chapitre v est l'histoire d'un livre que tient le Vénérable qui est sur le trône, et personne n'est digne d'ouvrir ce livre, — c'est la science perdue —. Mais survient « l'Agneau » qui a été immolé ; il prend le livre, et les 24 anciens et les quatre bêtes se prosternent devant l'Agneau et lui chantent un cantique disant : « Tu es digne de prendre le livre, car tu as été immolé. »

Puis plusieurs millions d'anges qui étaient autour du trône disaient : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, les richesses, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la louange. »

(1) Dans le Ciel. Les Paulinistes et après eux les Catholiques vont mettre dans le Ciel tout ce qui se passait dans le monde des femmes.

Dans les mots d'ordre de ces Mystères étaient les mots :

Zabulon, demeure par excellence, c'est-à-dire le Ciel,

et *Abaddon*, « celui qui extermine », l'ange exterminateur.

Et toutes les créatures de la Terre répètent : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, soit louange, honneur, gloire et puissance aux siècles des siècles. »

Au chapitre VI de l'Apocalypse, on nous dit que l'Agneau ouvre le livre et y voit les calamités qui vont fondre sur l'humanité, la guerre, les meurtres, la famine, les épidémies, les bêtes sauvages, les persécutions sanglantes, les tremblements de terre, le soleil éteint (soleil, symbole de l'Esprit) et les étoiles (symboles des Déesses) qui tombent sur la terre, et les montagnes (les institutions) ébranlées et les puissants de la terre effrayés courant aux montagnes : « Tombez sur nous et cachez-nous de devant la colère de l'Agneau. »

17. — Car le jour de sa colère est venu, et qui pourra subsister ? Ce sont ces menaces que l'homme craint toujours de voir se réaliser si la Femme reprend son pouvoir dans le monde. Après les récriminations des Femmes, voici l'annonce qu'elles font aux hommes de toutes sortes de malheurs parce qu'ils ont abandonné la voie du bien.

Le chapitre VII nous montre quatre anges qui vont exterminer la Terre, mais une voix leur dit : « Attendez que nous ayons marqué les bons qui doivent être épargnés, les fidèles Israélites qui sont au nombre de 144.000. »

Cependant, une multitude de gens est sauvée parce qu'elle a été blanchie dans le sang de l'Agneau ; l'Agneau est au milieu d'eux qui va les conduire aux sources d'eaux vives.

Chapitre VIII. Il reste un sceau à ouvrir, le septième. L'Agneau ouvre et il en sort un mal plus funeste que tous les autres : l'absinthe. Tous ces maux qui sortent des sceaux ouverts rappellent ceux qui sortent de la boîte de Pandore.

Le chapitre IX annonce une nouvelle calamité : des sauterelles qui ont des visages d'hommes.

Tout cela rappelle les sept plaies d'Egypte, d'autant plus que les bons ne doivent pas en souffrir. Il semble donc que ce sont là des menaces qui furent faites aux hommes par les femmes attaquées, détrônées ; mais ces menaces ne devaient pas atteindre les « féministes » qui soutenaient les principes de la Gynécocratie.

Les sauterelles à visages d'hommes ont pour roi l'Ange de l'abîme, en hébreu Abaddon ; en grec, c'est Apolyon, qui veut dire *destructeur*.

Tous ces malheurs se terminent par une tuerie générale.

18. — La troisième partie des hommes fut tuée par ces trois choses, savoir, par le feu, par la fumée et par le soufre qui sortaient de leur bouche.

19. — Car le pouvoir de ces chevaux était dans leurs bouches et dans leurs queues qui étaient semblables à des serpents ; ces queues avaient des têtes par lesquelles elles faisaient du mal.

20. — Et le reste des hommes qui ne furent pas tués par ces plaies, ne se repentit pourtant pas des œuvres de leurs mains pour cesser d'adorer les démons, et les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre ni marcher.

21. — Ils ne se repentirent pas non plus de leurs meurtres ni de leurs empoisonnements, ni de leurs impudicités, ni de leurs voleries.

Tout ceci est le tableau de l'épouvante que causait d'avance le règne de l'homme maudit : Satan.

Chapitre X. Alors apparaît un autre Ange qui tient à la main un petit livre et qui déclare qu'« il n'y a plus de temps ».

7. — Mais qu'au jour où le septième ange ferait entendre sa voix et sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu sera accompli, comme il l'a déclaré à ses serviteurs les Prophètes.

8. — Et la voix que j'avais ouïe du ciel me parla encore et me dit : Va, prends le petit livre ouvert, qui est dans la main de l'ange qui se tient sur la mer et sur la terre.

9. — Je m'en allai donc vers l'ange, et je lui dis : Donne-moi le petit livre ; et il me dit : Prends-le et le dévore ; il te causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel.

Ce petit livre, c'est l'Apocalypse.

Dans le chapitre xi, l'Ange parle de deux Apôtres qui eurent un grand pouvoir, mais qui ont été crucifiés spirituellement à Sodome et en Egypte, c'est-à-dire martyrisés. Or ces deux grandes victimes, ce sont Myriam en Egypte, David en Palestine.

Il est dit de ces deux Apôtres (mis au masculin) et dont on parle au futur alors qu'on devait en parler au passé :

6. — Ils ont le pouvoir de fermer le ciel afin qu'il ne pleuve pas pendant qu'ils prophétiseront. (Dans le langage magique, fermer le ciel, c'est fermer le temple, et dire qu'il ne pleuve pas, c'est dire de se taire).

Nous savons que, dans le langage symbolique, la pluie, l'eau, *ce qui éteint l'esprit*.

7. — Et quand ils auront achevé de rendre leur [témoignage, bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et [les vaincra les tuera.

8. — Et leurs corps morts demeureront étendus dans les rues de la grande cité qui est appelée spirituellement Sodome Egypte, où notre *Seigneur* (Kyria) a été crucifié.

Ceux qui ont mis le nom de Jésus à la place du mot *Seigneur* n'ont pas remarqué que, alors, ils le faisaient mourir sur la croix Egypte ou à Sodome; que, en même temps, ils le confondaient avec *les deux Apôtres* dont on fait Pierre et Paul.

9. — Et les gens de divers peuples et de diverses tribus, langues et nations, verront leurs corps morts pendant trois jours et demi, et ne permettront pas que leurs corps morts soient mis dans le sépulcre.

Les corps morts, ce sont les Femmes, les Déeses dont la Divinité n'est plus identifiée à leur corps vivant. Cependant, on ne permet pas qu'elles soient mises dans le sépulcre, c'est-à-dire qu'elles soient oubliées.

10. — Et les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet, s'abandonneront à la joie, et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes auront tourmenté les habitants de la terre.

11. — Mais, après ces trois jours et demi, l'esprit de vie envoyé de Dieu entra en eux; et ils se relevèrent sur leurs pieds. Une grande crainte saisit ceux qui les virent.

Les deux prophètes qui réjouissent les habitants de la terre ressuscitent la Femme après trois *jours* et demi (trois époques), sont bien Myriam et David qui font revivre « l'esprit féminin » la puissance féminine, ce qui épouvante les hommes.

Après cela, ils montèrent au ciel à la vue de leurs ennemis et le Seigneur dit : « Les royaumes du monde sont soumis à notre Seigneur (Hévah) et à son Christ, et (elle) régnera au siècle des siècles. »

Nul doute dans tout ceci, c'est l'histoire des luttes de sexes dans le passé et l'annonce de la résurrection de la Femme, telle qu'elle était symbolisée dans les temps malheureux.

16. — Alors les vingt-quatre vieillards qui sont assis sur leurs

trônes devant *Dieu*, se prosternèrent sur leurs visages, et adorèrent *Dieu*.

17. — Disant : Nous te rendons grâces, Seigneur Dieu tout puissant, qui es, qui étais et qui seras, de ce que tu as fait éclater ta grande puissance, et de ce que tu es entré dans ton règne.

18. — Les nations s'étaient irritées ; mais ta colère est venue et le temps est arrivé que tu dois *juger les morts*, et rendre la récompense à tes serviteurs les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom, petits et grands, et détruire ceux qui ont corrompu la Terre.

Ceux qui ont corrompu la Terre, ce sont ceux qui ont créé de religions de mensonges.

19. — Alors le temple de Dieu s'ouvrit dans le Ciel, et l'arche de son alliance fut vue dans son temple ; et il se fit des éclairs et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre, et il y eut une grosse grêle.

Ceci est le symbole de la colère des hommes.

L'Apocalypse lue ainsi, c'est-à-dire en expliquant le langage symbolique que la prudence des opprimés avait créé, devient un livre très compréhensible malgré la forme ridicule qui lui a été donnée par des reviseurs maladroits autant que fourbes.

Mais nous arrivons à un curieux chapitre. Voici la Femme, la vraie Femme, qui revient *comme un signe des temps*.

Chapitre XII, 1. — Il parut aussi un grand signe dans le Ciel, savoir, une Femme revêtue du soleil et qui avait la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles.

3. — Il parut aussi un autre signe dans le Ciel ; c'était un grand dragon roux qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes.

4. — Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre ; puis le dragon s'arrêta devant la femme qui allait accoucher, afin de dévorer son enfant quand elle l'aurait mis au monde.

5. — Or elle mit au monde un fils qui devait gouverner toutes les nations *avec un sceptre de fer* ; et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône.

6. — Et la femme s'enfuit dans un désert, où Dieu lui avait préparé un lieu afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours.

7. — Alors il y eut un combat dans le ciel ; Michel et ses anges

combattaient contre le dragon, et le dragon combattait contre eux avec ses anges (la lutte de sexes).

8. — Mais ceux-ci ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut trouvée plus dans le ciel.

9. — Et le grand dragon, le serpent ancien, appelé le Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges furent précipités avec lui.

10. — Alors j'entendis dans le ciel une grande voix qui disait : C'est maintenant qu'est venu le salut, et la force et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ ; car l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.

11. — Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau, et par la parole de laquelle ils rendaient témoignage ; et ils n'ont point aimé leur vie, mais ils l'ont exposée à la mort.

12. — C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Malheur à vous, habitants de la terre et de la mer ! car le Diable est descendu vers vous avec une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps.

13. — Quand donc le dragon vit qu'il avait été précipité en terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde un enfant (un livre).

14. — Mais deux ailes du grand aigle furent données à la femme pour s'envoler de devant le serpent, en son lieu où elle fut nourrie un temps — et des temps — et la moitié d'un temps.

15. — Et le serpent jeta de sa gueule de l'eau comme un fleuve vers la Femme, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve.

16. — Mais la terre secourut la Femme, car la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule.

17. — Alors le dragon s'irrita contre la femme et s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants.

Tout ceci est l'histoire de la lutte de l'homme contre la femme, et le triomphe donné à la cause féministe prouve bien que c'est la victoire de la femme qui est annoncée comme devant se réaliser dans les temps lointains.

Chapitre XIII, 1. — Alors je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes un nom de blasphème.

2. — Et la bête que je vis ressemblait à un léopard ; ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa gueule comme la gueule

d'un lion ; et le dragon lui donna sa force, et son trône, et grand pouvoir.

3. — Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort ; cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, étant dans l'admiration, suivit la bête.

4. — Et on adora le dragon qui avait donné son pouvoir à la bête ; on adora aussi la bête, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

5. — Et on lui donna une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et des blasphèmes ; et on lui donna le pouvoir de faire la guerre pendant quarante-deux mois.

(Les blasphèmes, ce sont les attaques contre les femmes.)

6. — Et elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer contre son nom et son tabernacle, et contre ceux qui habitent dans le ciel.

7. — Elle reçut aussi le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre ; on lui donna encore la puissance sur toute terre et sur toute langue, et sur toute nation. (C'est la puissance de l'empire dont dispose l'homme.)

Vaincre les saints, c'est vaincre la femme.

8. — Et tous les habitants de la terre, dont les noms n'ont été écrits dès la création du monde dans le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé, l'adorèrent.

(Ce sont les hommes qui ne sont pas inscrits dans le livre de vie, qui adorent la bête.)

9. — Si quelqu'un même en captivité, il ira lui-même en captivité ; si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée ; c'est ici qu'est la patience et la foi des saints.

(Ceci annonce les représailles.)

10. — Puis je vis une autre bête monter de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau ; mais elle parlait comme le dragon.

11. — Elle exerçait toute la puissance de la première bête par sa présence, et elle obligeait la terre et ses habitants d'adorer la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie.

12. — Et elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes.

(Cette bête (ce savant) fait des prodiges au moyen de l'électricité.)

13. — Et elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges

elle eut le pouvoir de faire en présence de la bête, commandant aux habitants de la terre de dresser une image de la bête qui, ayant reçu un coup mortel de l'épée, était encore en vie.

5. — Et elle eut encore le pouvoir d'animer l'image de la bête, si que l'image de la bête parlât, et de faire mettre à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.

16. — Et elle obligeait tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, de prendre une marque à la main droite, ou au front.

17. — Et personne ne pouvait acheter ni vendre, que celui qui avait la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. (Elle se donne le privilège de tout diriger.)

18. — C'est ici qu'est la sagesse : que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, son nombre est six cent soixante-six.

Ce nombre d'homme 666 est formé de trois chiffres dont la partie enflée est en bas ; c'est l'opposé de 999 dont la partie enflée est en haut. Ces deux lettres sont une façon d'exprimer le triangle isocèle :

▽ féminin

△ masculin.

Chapitre XIV. — Nous voyons dans ce chapitre réapparaître 144.000 Israélites qui sont restés fidèles à la loi morale et sont les Israélites dispersés qu'on appelle par erreur des gentils).

L'Agneau est avec eux. C'est l'alliance du Féminisme et du Masculinisme, — les deux victimes de l'Église — ; ils vont être « les prémices à l'Agneau », les premiers qui acceptent sa doctrine, jusqu'au jour où elle fut la leur autrefois.

Puis vient un ange qui crie : « L'heure du jugement est venue » ; un autre ange annonce la chute d'une grande ville, d'une Babylone ; un troisième menace ceux « qui adorent la bête » et qui prennent sa marque, son estampille officielle.

Le chapitre xv annonce le triomphe de l'Agneau, à qui on chante le cantique de Myriam :

Tes œuvres sont grandes et admirables,
Les nations viendront et t'adoreront,
Parce que tes jugements ont été manifestés.

Dans le chapitre xvi, voici encore sept anges qui versent sur la Terre les coupes de la colère de Dieu.

— Le premier donne à ceux qui portent la « marque de la bête », l'estampille masculine, un ulcère malin.

— Le second verse sa coupe dans la mer, qui devient du sang.

— Le troisième change en sang l'eau des fleuves (parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes).

— Le quatrième ange verse sa coupe sur le soleil et tourne les hommes par le feu, et les hommes sont brûlés par la chaleur excessive.

— Le cinquième verse sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devient ténébreux, et les hommes se mordent la langue de douleur.

— Le sixième verse sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate et l'eau tarit.

13. — Et je vis sortir de la gueule du dragon et de la gueule de la bête et de la bouche du faux prophète trois esprits immondes semblables à des grenouilles.

14. — Car ce sont des esprits de démons, qui font des prodiges et qui vont vers les rois de la terre et de tout le monde afin de les assembler pour le combat du grand jour.

16. — Et ils les rassemblent dans le lieu qui s'appelle en hébreu Armageddon (1).

17. — Le septième ange versa sa coupe dans l'air, et il sortit du temple du ciel une grande voix qui venait du trône et qui disait : C'en est fait.

Chapitre XVII. — Ce chapitre fait l'histoire de l'Eglise masculine.

1. — Alors l'un des sept anges qui avaient les sept coupes vint me parler, et me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux.

(L'Eglise assise sur les eaux qui éteignent l'Esprit.)

2. — Avec laquelle les rois de la terre se sont prostitués, et les habitants de la terre ont été enivrés du vin de son impudicité.

3. — Et il me transporta en esprit dans un désert ; et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphème, et qui avait sept têtes et dix cornes.

4. — Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et

(1) Destruction.

ée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait à la main coupe d'or pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités (les richesses de l'Église).

6. — Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : la grande prostituée, la mère des impudicités et des abominations de la terre (Rome).

7. — Je vis cette femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs, et la voyant je fus saisi d'un grand étonnement.

8. — Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu ? Je te découvri-
le mystère de la femme, et de la bête qui la porte, et qui a sept
têtes et dix cornes.

9. — La bête que tu as vue, a été et n'est plus : elle doit monter
l'abîme et s'en aller à la perdition ; et les habitants de la terre,
dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie dès la création
du monde, s'étonneront en voyant la bête qui était, et qui n'est
plus, bien qu'elle soit.

10. — C'est ici qu'il faut un esprit intelligent et qui ait de la
sagesse. Ses sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la
femme est assise.

11. — Et ce sont aussi sept rois, dont cinq sont tombés, il en
reste un et l'autre n'est point encore venu, et quand il sera venu,
son règne ne durera qu'un peu de temps.

12. — Et la bête qui était et qui n'est plus, est le huitième roi ;
elle vient des sept, et elle s'en va à la perdition.

13. — Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont
pas encore commencé à régner ; mais ils recevront la puissance
comme rois, avec la bête, pour un peu de temps.

14. — Ces rois ont un même dessein, et ils donneront leur
puissance et leur autorité à la bête.

15. — Ils combattront contre l'Agneau (la Femme), mais
l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des Seigneurs et
le Roi des rois ; et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus
et les fidèles.

16. — Ensuite il me dit : Les eaux que tu as vues, sur lesquelles
la prostituée est assise, sont des peuples, et une multitude, et des
nations, et des langues.

17. — Et les dix cornes que tu as vues à la bête, sont ceux qui
hâteront la prostituée, qui la rendront désolée et nue, qui mange-
ront ses chairs, et qui la brûleront dans le feu.

18. — Car Dieu leur a mis au cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît,

et d'avoir un même dessein, et de donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.

18. — Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui règne sur les rois de la terre.

Le chapitre XVIII chante sa défaite.

2. — Elle est tombée, la grande Babylone (Rome ou Paris).

7. — Autant qu'elle s'est enorgueillie et s'est plongée dans les délices, faites-lui souffrir autant de tourments et d'afflictions ; parce qu'elle a dit en son cœur : Je suis assise comme reine, je ne verrai point de deuil.

8. — C'est pourquoi ses plaies viendront en un même jour.

9. — Et les rois de la terre, qui se sont souillés, et qui ont vécu dans les délices avec elle, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement.

10. — Ils se tiendront loin, dans la crainte de son supplice, et ils diront : Hélas, hélas ! Babylone, la grande ville, ville puissante, comment la condamnation est-elle venue en un moment ?

Chapitre XIX. — Chant d'allégresse, Halleluiah, parce que « le Seigneur » a jugé *la grande prostituée* qui a corrompu la terre et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs qu'elle avait répandu de sa main.

Halleluiah, car le *Dieu Tout-Puissant* est entré dans son règne. Les noces de l'Agneau sont venues.

11. — Je vis ensuite le Ciel ouvert, et il parut un cheval blanc, et celui qui était monté dessus s'appelait le *Fidèle* et le *Véritable*, celui qui juge et qui combat avec justice. Il portait sur la tête plusieurs diadèmes et il portait un nom écrit que personne ne connaît que lui-même. Et il s'appelait *la Parole de Dieu*.

15. — Il sortait de sa bouche une épée tranchante pour en frapper les nations, car il gouvernera avec un sceptre de fer.

17. — Et je vis un ange qui cria à haute voix à tous les oiseaux du ciel : Venez et assemblez-vous pour le grand festin.

18. — Pour manger la chair des rois, des capitaines, des puissants et de tous les hommes.

19. — Alors je vis la bête et les rois de la terre avec leurs armées, assemblés pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval blanc et à son armée (la Femme-Messie et les féministes).

20. — Mais la bête fut prise et avec elle le faux prophète (le faux savant) qui avait fait devant elle des prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient pris la marque de la bête et qui

vaient adoré son image (ceux qui avaient glorifié l'homme perverti). Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang ardent de feu et de soufre.

21. — Tout le reste fut tué par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux furent massiés de leur chair (cette épée-là, c'est la parole).

Chapitre XX, 1. — Après cela, je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main.

2. — Et il saisit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans.

3. — Et il le jeta dans l'abîme, il l'y enferma, et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après quoi il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

Les 1000 ans sont ceux qui étaient annoncés chez les Hindous et chez les Perses comme devant voir le règne de la femme après que l'homme aurait régné 1000 ans. Les 1000 ans de l'homme sont accomplis. Les Théosophes annoncent que le cycle de la femme commence.

4. — Alors je vis des trônes sur lesquels s'assirent des gens à qui le pouvoir de juger fut donné ; je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage du Christ et pour la parole de Dieu (Hévah), qui n'avaient point adoré la bête, ni son image, et qui n'avaient point pris sa marque sur leurs fronts, ni à leurs mains, et qui devaient vivre et régner avec le Christ pendant ces mille ans.

12. — Et les livres furent ouverts, et on ouvrit un autre livre qui est le *livre de vie*, et les morts furent jugés selon leurs œuvres d'après ce qui était écrit dans les livres (c'est l'histoire refaite, suivant le jugement de la Femme).

Chapitre XXI. — Ce chapitre annonce le Ciel nouveau et la terre nouvelle, la rénovation complète, la nouvelle Jérusalem dans laquelle il n'y aura plus ni larmes, ni deuil, ni cris.

5. — Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles.

Puis vient la description de la *Cité nouvelle* bâtie en carré, dans laquelle il n'y avait pas de Temple.

22. — Je n'y vis point de temple, car le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple.

23. — Et la ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau.

24. — Et les nations qui auront été sauvées marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront ce qu'ils ont de plus magnifique et de plus précieux.

25. — Les portes ne se fermeront point chaque jour, car il n'y aura point de nuit.

26. — Et on y apportera ce que les Gentils ont de plus magnifique et de plus précieux.

27. — Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'adonne à l'abomination et au mensonge ; mais ceux-là seuls qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau y entreront.

Chapitre XXII, 1. — Après cela, l'ange me fit voir un fleuve d'eau vive, clair comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau.

2. — Et au milieu de la place de la ville, et sur les bords du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, rendant son fruit chaque mois ; et les feuilles de cet arbre étaient la guérison des Gentils.

3. — Il n'y aura plus là d'anathème ; mais Dieu et l'Agneau y auront leur trône, et ses serviteurs le serviront.

Tel est ce livre étrange qu'on a appelé « le livre de la Fatalité », parce que les malheurs du règne de l'homme, qu'il annonce, sont les conséquences fatales des instincts de sa nature masculine.

Dans sa forme altérée, il a un caractère surnaturel qui le rend ridicule ; mais on aperçoit, cependant, à travers ce voile qui cache et déforme, la pensée première, l'annonce du retour de la Femme à la vie sociale, du réveil de son Esprit refaisant la science, en un mot de sa *Résurrection*.

Les détails mêmes de cet événement étonnent ceux qui savent par leur exactitude, ce qui fait qu'une question se pose :

Johana, qui a écrit le livre, a-t-elle aperçu les événements futurs par intuition ? Si cela est, l'intuition est une faculté qui peut s'exercer à longue distance, ce qui supprime pour notre cerveau la notion du temps. Quel problème à méditer !

* * *

Il est probable qu'il existe des Loges, parmi celles qui propagent la doctrine johanite, qui possèdent des Rituels assez complets pour qu'on y retrouve l'Apocalypse dans sa forme première.

En France, on en a conservé peu de choses.

Après le serment prêté par le récipiendaire, un des Respectables Anciens lui adresse un discours dans lequel il lui explique la tradition du grade ; il dit : « Les Johanites, vrais disciples de Jean de Pathmos, étaient les fidèles de la Gnose. Ils étaient humbles et ignorés ; les Chevaliers d'Orient maintenaient en secret, dans toute sa pureté, le culte de la Déesse (le Grand Architecte de l'Univers). Ces Johanites donnèrent à quelques Chevaliers d'Occident la révélation de leurs sublimes mystères. Les Chevaliers d'Occident s'unirent aux chevaliers d'Orient. »

L'Apocalypse, qui annonce le retour de la Femme à la vie sociale et son triomphe sur le mauvais esprit, est toute remplie du septénaire qui *retrouvé doit être le signal* de la réconciliation des hommes avec la Déesse. C'est l'arc-en-ciel messenger de paix.

Cette science des Forces cosmiques apparaît au commencement de chaque cycle, elle en est le point de départ, et cela s'appelle *le commencement de chaque année sidérale* (jour solaire) qui recommence une période de vie ; c'est de là que les Kabeiria (les Kabir ou Kabarin) tirent leur nom de la Kaldée, car ils signifient « les mesures du ciel » (du mot Kob, mesure, et d'Urim, « les cieux »).

Le feu éthéré (la radiation astrale) est l'émanation du Kabir. Cette radiation émane de sept principes comburants qui sont les sept forces cosmiques.

Aux Indes, on les avait appelés les « Prajâpati » ou les sept conducteurs.

En Grèce, on appela cette science l'Heptade, et c'est de là qu'est venu l'Hebdomagène, la consécration du septième jour divisant les semaines.

Johana était venue rappeler la science perdue, la science que les hommes ne comprenaient plus et qu'ils avaient remplacée par leur conception masculiniste d'un homme-Dieu créant le monde (1).

(1) Philon se moque des Kaldéens qui « *faisaient tout dépendre du mouvement des astres*, qu'ils regardaient comme souverains de l'œuvre du monde.

C'est pour cela que les vieilles légendes nous disent qu' « a commencement de chaque cycle les huit grands (Dieux) descendent pour accomplir leur grande œuvre et laissent derrière eux d'impérissables monuments pour rappeler leur visite ».

Ce ne sont pas les huit principes de vie qui descendent parmi les hommes, c'est la Femme intuitive qui en rapporte la connaissance.

* * *

La légende de ce grade nous dit qu'à la suite de la prise de Jérusalem par les Romains, les Israélites quittèrent la Judée pour le désert et se mirent à la recherche d'une contrée où le respect des droits de la Femme serait une réalité. Ne la trouvant pas, ils fondèrent les sociétés des Thérapeutes, des Esséniens, des Johannites. (Ceci est inexact; les Thérapeutes et les Esséniens existaient bien avant les premiers Chrétiens.)

Les Johannites étaient en possession des vrais Évangiles de *saint Jean*; ils déclaraient entachés de falsification l'Apocalypse, les Épîtres et l'Évangile de saint Jean tels qu'ils sont adoptés par l'Église catholique et traitaient de faussaires les prétendus disciples des apôtres qui professaient un enseignement abominable tiré des livres de leur façon. C'est ainsi qu'ils avaient transformé l'Apocalypse en un ouvrage de cabale et de magie.

Après la mort de Johana, les « Mystères de Pepuzza » se perpétuèrent dans les « Loges de Saint Jean » qui existent encore dans lesquelles on célèbre saint Jean le Blanc. Ces Loges sont très répandues, on les trouve notamment dans le Rite de Zinnerdorf, appelé aussi Rite Johannite, qui est pratiqué par 91 Loges dites Loges Johannites dépendant de la Grande Loge nationale d'Allemagne (siège central à Berlin) et qui comprend 8.12 Maçons.

Et le Rite de Herodom, qui est le rite primitif dit Rite ancien et de perfection, qui est pratiqué par la Grande Loge *Saint Jean d'Écosse* (siège central à Edimbourg), par 118 Loges dépendant

Ils bornèrent leurs hommages à la *cause visible* et ne se firent aucune idée de l'Être invisible et intellectuel » (DUPUIS, *Origine des cultes*, t. I, p. 7)

Les esprits forts des temps modernes, héritiers de l'ignorance des Prêtres, diront aussi que « les Priscilliens mêlent au Manichéisme quelques rêveries des astrologues et des Gnostiques ».

de la Loge Mère aux Trois Globes (siège central à Berlin), par 19 Loges dépendant de la Grande Loge nationale d'Allemagne, par l'Union des Loges germaniques indépendantes (siège central à Leipzig), et par la Grande Loge de Hongrie (siège central à Budapest).

92.760 Maçons en tout pratiquent ce rite.

C'est de ces sociétés secrètes que sortiront plus tard les Ordres de chevalerie fondés en l'honneur de saint Jean, tels les Hospitaliers de saint Jean, les Chevaliers de saint Jean de Jérusalem, successivement connus dans l'histoire sous les noms de Chevaliers de Rhodes et Chevaliers de Malte, en attendant les Chevaliers du Temple.

Dans l'héraldique des Druides, on retrouve la « Jona ».

* * *

Il faut remarquer que toutes les sectes secrètes des premiers Chrétiens se rattachent à Johana, aucune à Jésus.

La mort de Johana

Une question importante s'impose ici : c'est de savoir comment les principaux personnages de la grande lutte du 1^{er} siècle ont disparu.

Voici ce que les théologiens modernes nous disent au sujet de la mort de Johana, qui, pour eux, est Jean :

(Dictionnaire des Sciences religieuses de Lichtenberger, article signé Sabatier.)

« Nous retrouvons en l'an 69, à la veille de la destruction de Jérusalem, le nom de Jean à la tête de l'Apocalypse, ou *Révélation*, adressée sous forme épistolaire aux sept Églises d'Asie Mineure. L'antiquité chrétienne a reconnu dans le voyant de Pathmos le fils de Zébédée. Le fait est qu'on ne voit pas de sérieuses raisons de penser autrement. Un tel livre répond assez bien au tempérament de celui que Jésus appelait l'Enfant du tonnerre. Le seul argument qu'on fait valoir contre cette opinion est que, d'après *Apoc.*, XXI, 14, les douze semblent morts à ce moment. C'est une induction que rien ne justifie. Si l'Apocalypse a été écrite par Jean, elle établit d'une manière inébranlable la tradition d'après laquelle Jean se serait établi en Asie Mineure et aurait dirigé avec une autorité suprême les Églises de ce pays.

A la fin du second siècle, cette opinion est unanimement acceptée et particulièrement défendue par les évêques mêmes de l'Asie Mineure (Irénee, d'après Eusèbe, H. E., III, 23, 3; Adv. her., II, 22, 5; cf. III, I; 1, 3, 4; V, 30, 1. Voyez en outre les deux lettres d'Irénee citées par Eusèbe, l'une de Florinus, l'autre de Victor, évêque de Rome, dans laquelle les évêques justifient leur célébration du 14 Nisan par l'exemple de Jean dont le tombeau est, disent-ils, à Ephèse. A ces témoignages il faut joindre celui de Clément d'Alexandrie, *Quis dives*, cap. XLII, et Eusèbe, III, 24).

Justin martyr reconnaît Jean comme l'auteur de l'Apocalypse et, dès lors, confirme le séjour de Jean en Asie Mineure.

Polycarpe, s'il ne parle pas de Jean dans son épître, invoquait son exemple et sa *tradition* devant Anicet, évêque de Rome. Enfin, les fragments de Papias, conservés par Eusèbe, sont plutôt favorables que contraires à ce séjour. Il est vrai qu'on a fait quelque bruit d'un passage, publié en 1862, de la chronique de Georges Hamortolas (ix^e siècle), où se lisent ces mots: «Après Domitien, Nerva régna pendant un an, lequel ayant rappelé Jean de l'île, lui permit de demeurer à Ephèse. Resté seul survivant entre les douze disciples, après avoir composé son Évangile, il fut jugé digne du martyre; car Papias, évêque d'Hiérapolis, qui fut témoin du fait, raconte dans le second livre des *Discours du Seigneur* qu'il fut tué par les Juifs, accomplissant ainsi, aussi bien que son frère, la parole que Jésus avait prononcée sur eux.»

(Irénee confond Jean l'apôtre avec Jean le presbyte.)

La coutume spéciale aux Églises d'Asie Mineure de célébrer le 14 Nisan, toute la controverse pascale que ces Églises soutiennent avec acharnement pendant plus d'un siècle contre Rome, au nom de l'apôtre Jean; le mouvement du Montanisme qui se rattache à ce même nom, enfin le fait qu'on lui attribue l'Apocalypse, les lettres johanniques, le 4^e Évangile, sont autant d'arguments en faveur d'un séjour prolongé de Jean en Asie Mineure; c'est là que la légende nous le montre tantôt en lutte avec Cérinthe, tantôt courant après un jeune homme égaré qu'il arrache à sa vie de brigand et qu'il ramène à l'Église, tantôt vieillard affaibli se faisant porter dans les assemblées chrétiennes et y répétant jusqu'au bout sa touchante prédication: «Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres» (*Iren.*, III, 3-4; Clément d'Alexandrie, *Quis dives*, 42; Jérôme, *Epît. aux Gal.*, V, 10).

mort de Jean est entourée de croyances surnaturelles

Justin rapporte que plusieurs croyaient qu'il vivait encore, paisiblement dans son tombeau d'Ephèse où l'on sentait la terre doucement agitée par son haleine.

Il est allé plus loin : d'après les *Actes Johanites*, il aurait été au ciel sans passer par la mort.

Les traditions diverses de la mort de Jean, que l'on recueille dans les livres de l'Église, n'ont pas plus de valeur historique que ces

rapports. D'après Jérôme, il serait mort 68 ans après la passion du Christ, vers l'an 100. Suidas affirme qu'il aurait vécu 120 ans, nous porterait jusqu'au règne d'Hadrien.

La tradition de l'Église chrétienne, l'image de Jean appa-
posante. Elle est à côté de celle de Pierre et de Paul et les
même par un air de douce lumière et de sereine grandeur.

Il est l'apôtre du passé et du présent ; lui est l'apôtre de
l'Église universelle, se
dans la paix et la joie de la victoire parfaite. Il a l'aigle
symbole et sa parole est la fin des révélations divines sur

la terre. Mais on ne peut se dissimuler que cette séduisante
plus idéale que celle de Pierre et de Paul, est, par cela

moins historique, et qu'on cherche vainement à la re-
trouver dans les siècles apostoliques. En l'examinant avec at-

tion, on s'aperçoit bien vite que l'imagination chrétienne y a
été fondu, en les émoussant, des traits fort contradictoires et
divers d'origine, traits pris tour à tour aux Évangiles sy-

naux, aux Actes, à l'Apocalypse, au 4^e Évangile, aux Épîtres
apostoliques, à la légende. Or, bien de ces données semblent s'ex-

pliquer sur un seul personnage ou à plusieurs ?
L'enfant du tonnerre que grondait Jésus à l'apôtre de l'amour,

la figure du Jean ecclésiastique, en passant par le voyant de
l'Apocalypse, il y a une telle distance que si une seule âme d'homme
parcourue tout entière, même pendant une vie de cent ans,

ne nous trouvons en présence du plus prodigieux développe-
ment psychologique dont l'histoire humaine fasse mention.
Même le doute s'impose-t-il à l'esprit, et nous devons reconnaître
que la vie de Jean, l'apôtre de Jésus, comme l'origine de la litté-
rature qui porte son nom, reste encore un mystère non éclairci. »
(C. de S. p. 101.)

Mystère bien facile à pénétrer quand on sait que c'est un plus audacieuses substitutions de sexe. Toute la psychologie de la haine des usurpateurs y est en jeu.

Philon d'Alexandrie

(né vers l'an 20 avant notre ère)

C'est Philon qui écrit une vie de Moïse (*De Vita Moïsis*) qui a été l'origine de la légende de ce personnage. Ce livre est un roman qui n'a aucune valeur historique.

Mme Blavatsky fait remarquer que c'est avec les légendes kaldéennes qu'on a fait l'histoire de Moïse. Elle dit : « Le glissement de la fille de Pharaon (la femme du Nil), le grand abîme et l'enfant masculin que l'on trouve flottant dessus dans une corbeille d'osier, ne fut originairement composé ni par Moïse ni par lui. Il avait déjà servi, d'après des fragments trouvés sur les carreaux babyloniens, dans l'histoire du roi Sargon qui vécut bien avant Moïse. »

Philon nous assure que Moïse, élevé comme un prince par la fille de Pharaon, reçut des maîtres de tous genres, les uns qui furent pris en Egypte même, les autres qu'on fit venir de Grèce à grands frais, « et Moïse ne cessait de repasser les dogmes philosophiques dit-il. Etrange anachronisme, n'est-ce pas ? puisque ces dogmes philosophiques de la Grèce ne devaient naître que bien des siècles après le temps de Moïse.

Du reste, Philon, dans le commentaire qu'il fit du Pentateuque, mit toutes les idées de Platon ; il se plaît à développer tous les principes de l'École en les appuyant sur les sentences et sur les exemples de l'Écriture.

D'autre part, nous lisons dans *Les Origines du Christianisme* de M. Havet ceci (t. III, p. 426) : « Moïse prend une femme éthiopienne ; cela signifie, pour Philon, qu'il a embrassé la doctrine de Vérité, car l'Éthiopienne, qui est noire, représente le noir, l'œil, ou la prunelle, qui est l'instrument de la vision. »

C'est de la philosophie de Philon qu'est sortie la théologie qui a triomphé avec les prêtres catholiques. C'est Philon qui, le premier, a fait le dogme auquel se sont ralliés les docteurs et les Pères ; il est leur chef de file.

Il est donc intéressant d'étudier sa doctrine. C'est sous l'influence du scepticisme grec qu'il écrivit. Or, quand l'homme devient sceptique et raisonne sa croyance, c'est qu'il ne croit plus. Le commencement du scepticisme est, toujours, le commencement de la déraison. Philon parmi les Juifs est le premier esprit masculin qui se manifesta librement, c'est-à-dire en s'affranchissant complètement des liens de la foi antique, imposée par l'Israélisme.

Nous allons étudier la pensée masculine telle qu'il nous l'a manifestée, et nous allons la juger. Nous constaterons, tout d'abord, qu'elle diffère essentiellement de la pensée féminine exprimée dans les livres des Prophètes. Chez le philosophe juif, nous n'allons rien trouver des idées inspirées aux grandes femmes écrivains par les malheurs de leur sexe; nous ne trouverons non plus rien, chez lui, qui soit inspiré par l'espoir d'un retour à la vie primitive, *d'une résurrection*; les hommes n'entretiennent pas d'espérances messianiques, puisque c'est contre leur pouvoir que le Messie attendu devait sévir (l'historien Josèphe ne parle pas non plus du Messie attendu). Philon ne parle pas de l'*oint*, et, s'il attend un libérateur, ce n'est pas dans le sens d'un rédempteur, mais d'un chef gouvernant la nation. Il fait de la politique, non de la morale, ce qui est bien dans la nature de l'homme. Puis, à côté de cette manifestation de l'esprit masculin, nous en voyons une autre, bien caractérisée aussi, c'est la métaphysique nouvelle. Il nous parle de l'*immortalité* de l'âme, dont les femmes israélites n'avaient pas parlé, ou, du moins, dont elles n'avaient pas parlé dans un sens surnaturel; elles avaient proclamé l'*immortalité* de leur principe de vie — qui est l'âme féminine — dans la vie sexuelle, en opposition avec la *mortalité* de l'âme masculine, donnée à la génération, et c'est de cette idée si simple que Philon fit une âme séparée du corps et vivant éternellement dans l'Univers.

Voilà donc une idée féminine *simple* devenue, en passant par l'esprit masculin, un principe surnaturel de métaphysique.

L'École juive d'Alexandrie mit dans la Bible cette métaphysique des masculinistes, c'est-à-dire l'illusion, contrastant avec la science de Myriam, si simple et si exacte, que contenait le *Sépher*; ce livre n'était pas spiritualiste, dans le sens que les sophistes grecs donnèrent à ce mot, car il n'avait pas parlé de l'esprit séparé du corps; la science des femmes n'était pas tombée

dans cette erreur, mais elle était *spiritualiste* en ce sens qu'elle émanait de l'Esprit régnant dans l'être vivant.

De cette conception, Philon s'éleva à celle d'un pur Esprit qui a fait passer les choses du néant à l'être, qui a tout créé même la matière, exagérant ainsi la puissance qu'il donna à l'Esprit. Et, comme tout ce qui est exagéré, c'est-à-dire imaginaire, ce Dieu-Esprit devint inaccessible et incompréhensible, il est au-dessus du temps et en dehors de l'espace, et, cependant, il remplit tout.

L'idée de Dieu, dans Philon, c'est l'Être absolu, l'Être étant purement *Être*, qui n'a aucune qualité, n'est susceptible d'aucune modification quelconque.

On trouve dans ceci un reflet de la science féminine, mais voilée et confuse, exprimée d'une façon inintelligible.

Philon détache sa philosophie de la religion. En faisant de son Dieu une abstraction mise hors du monde, il supprime l'autre Divinité, celle qui agit sur cette terre et dirige l'homme. Il en détache l'esprit humain, et c'est alors qu'il s'égare. Les facultés et les vertus, manifestées dans la Femme Divine, il en fait une abstraction sans réalité. Il n'en fait même pas des attributs de son Dieu, à qui il ne laisse que ce que possédaient les *Elohim* la vertu créatrice. C'est le pouvoir générateur des Principes actifs de l'Univers, parmi lesquels se trouve l'Oxygène radiant qu'il décrit. Quand les philosophes ne voulaient plus voir qu'un seul Dieu dans la Nature, le Dieu cosmique, ils étaient bien embarrassés en face des croyances populaires qui leur redemandaient l'autre Divinité, en face des bonnes gens pour qui, même, cette autre Divinité était tout. Et, en effet, qu'importe à l'homme inculte la force cosmique qui a créé l'humanité primitive ? Il vit, voilà le fait, mais ce qui l'intéresse bien plus, c'est de connaître la puissance morale qui dirige sa vie, qui s'occupe de lui à tous les instants, qui le soutient et l'encourage, qui ne l'abandonne jamais, celle qu'il prie naïvement, la « *Notre-Dame* » en qui il met toute sa confiance.

Or, c'est cette puissance-là que les philosophes essayaient de supprimer, — mais ils n'y arrivèrent pas, — ou, du moins, ils n'arrivèrent pas à la renverser dans le cœur des masses. Les philosophes seuls vécut sans elle, et l'on vit, alors, sortir de leurs spéculations le plus étrange gâchis qu'on puisse rêver : on regarda les attributs et les vertus féminines, on regarda les grandes

elles-mêmes, comme des personnifications représentant les attributs du *Dieu unique*.

« Des figures et des noms, dit le poète Manilius, que la Nature a mis sur les vertus divines, pour que les choses revêtues d'un corps imposent ainsi davantage. »

Donc, ce n'est plus la sagesse de la Femme qui est représentée par Minerve, c'est la sagesse du *Dieu unique*.

Ce n'est plus la justice de la Femme qui est représentée par Athéna, c'est la justice du *Dieu cosmique*.

Ce n'est plus la beauté de la Femme qui est représentée par Vénus, c'est la beauté du *Dieu suprême*.

Philon n'avait pas à expliquer la mythologie grecque, mais il avait à expliquer les croyances juives. De Jehaveh il fit le Dieu suprême. Des Anges — les femmes messagers de la parole féminine — il fit « les modes de la substance divine », « les actes et les verbes de Dieu ». Il dit : « Ces verbes incorporels sont autant d'existences immortelles. » Et il ajoute : « Il est impossible de trouver des mots pour s'élever jusqu'à l'expression, je ne dis pas de l'Être lui-même, ... mais des Puissances qui font son cortège : Puissances créatrices, Puissances gouvernantes, Puissances providentielles, et toutes les autres, ministres des bienfaits ou des châtiments. »

Il faut avouer que cette façon d'exprimer les vertus de la femme est, après tout, un splendide hommage que l'homme lui rend. En mettant si haut tous ses actes, il en reconnaît la puissance et la supériorité... tout en la niant.

Voilà donc les vertus féminines devenues des personnages célestes. Il les appelle *Verbes*, c'est-à-dire manifestations, ce qui deviendra un *mystère* de la foi chrétienne.

Le Verbe, — le Logos grec, — c'est la pensée manifestée, c'est le travail de l'Esprit, — c'est la logique, cette faculté éminemment féminine (le *verbum* latin).

Les Grecs, déjà, avaient mis le Logos — la raison — en dehors de la femme, et présidant à la Nature, idée fautive qui aboutit à la théorie des causes finales. Héraclite et Zénon étaient tombés dans cette illusion, confondant l'œuvre du Principe cosmique qui crée — mais sans prévision d'avenir — avec la puissance mentale logique de la femme, qui crée l'enfant en même temps que le monde moral et ordonne les choses suivant une volonté réfléchie.

Philon fit de la raison de la femme le Verbe de Dieu, copiant le *Logos* de Platon dont il fait la pensée divine, mais d'une Divinité *surnaturelle*.

Malgré cela, il voit dans la Nature une image dans laquelle Dieu se reflète, et qui manifeste les qualités divines. Si bien que Dieu et le Verbe arrivent ainsi encore à être *deux*. Mais ce qui est curieux, c'est que le mot Dieu, qui était uniquement réservé à la puissance terrestre (Dew ou Dieu, la Dêvî des Hindous), est celui qui va rester dans les langues pour exprimer la Puissance cosmique. C'est la femme grandie jusqu'à l'Elohim, au point de se confondre avec lui ; ce n'est pas l'Elohim descendant dans la femme, comme en réalité cela existe.

Nous sommes donc, là, en face d'une idée *renversée*, essentiellement masculine.

Ce *Verbe*, seconde personne du Dieu suprême, n'est pas unique il y a des verbes inférieurs, dont Philon fait *des anges*, et un verbe supérieur, qui est le Prince des anges, ou l'Archange. Philon l'appelle « *le lieutenant de Dieu* », son fils, son premier-né (l'homme), Dieu lui-même, quoique en second. (C'est bien l'homme qu'il veut désigner ainsi, puisque c'est l'homme qui est le premier-né.)

C'est cette idée qui est l'origine de la croyance à un « *fils de Dieu* » existant sur la terre.

Au fond de tout cela, qu'y a-t-il ? La femme cachée sous des sophismes et, en dernier lieu, remplacée par l'homme. Pour Philon, les Anges sont des médiateurs entre l'homme et Dieu, idée qui était déjà dans Platon. Le verbe suprême doit être le médiateur suprême. Il dit :

« Le Verbe intercède auprès de l'Éternel pour la mortalité misérable, et, d'autre part, il interprète les ordres du Maître à ses sujets... Il assure au Créateur que la créature sera fidèle à la loi suprême, en dehors de laquelle elle tomberait dans le néant, et à la créature que le Créateur ne l'abandonne pas à sa faiblesse et à son impuissance. »

Philon, après avoir fait sa philosophie, a voulu la trouver dans la Bible, afin de lui donner plus d'autorité. Et, alors, il a inauguré (ou employé) le système qui consiste à donner aux mots une autre signification que celle qu'ils ont réellement. Il a créé une *exégèse*, cherchant dans la Bible grecque (qui est déjà bien loin du *Sépher*) ses idées masculines. Il pouvait en trouver quelques-

es, du reste, puisque Esdras et les docteurs de Jérusalem ont déjà masculinisé le Livre avant lui. Du reste, il n'était pas hébraïsant, il ne lisait la Bible que dans la mauvaise traduction grecque; en un mot, il ne cherchait pas ce qu'il y avait, cherchait ce qu'il voulait qu'il y eût. Du reste, il pouvait être de bonne foi, il ignorait l'histoire de l'évolution morale de sa race, il croyait au Livre grec comme à une autorité, il ne le discutait pas. Il avait confiance dans ceux qui l'avaient ainsi parlé. Les subtilités rabbiniques lui étaient une garantie de la sauvegarde des intérêts masculins, qui le guidaient. Les docteurs sages avaient suffisamment supprimé la femme; il n'avait plus, qu'à les suivre, et à les justifier en *expliquant* leurs sophismes. Ainsi, le nom de Jehaveh, si gênant pour eux et pour lui, avait été supprimé et remplacé par le mot *Eternel*, ou par *Kyrios*, *Seigneur*. Philon argutie sur ces noms : Elohim et Jehaveh. Il fait les deux grandes vertus ou personnes divines : Dieu et la sainteté ; le Seigneur et la Puissance.

Quel galimatias !

Déjà, dans les *Targums* chaldaïques, on avait voulu expliquer *Memra* de Jehaveh (sa manifestation corporelle). Dans le *Targum* qui porte les noms d'Onkelos et de Jonathan (qu'on dit plus moderne que ces auteurs, il daterait du iv^e siècle de notre ère), *Memra* de Jehaveh, sa manifestation matérielle extérieure, est appelée sa gloire (*Kabod*), et plus tard son rayonnement (*Sheinah*). Ce sont là des mots qui n'expliquent rien, et qui servent, au contraire, à cacher la personne réelle de la femme.

Autre cas : il s'agit de la création de l'homme.

D'une part, le Livre dit : « Dieu créa l'homme à son image. Il créa mâle et femelle. » Rien de plus.

Un peu plus loin, un autre récit dit que Dieu (qui, cette fois, s'appelle Jehaveh ; c'est une rédaction plus moderne) forma d'abord l'homme et tira ensuite la femme d'une côte de l'homme. Philon adopte le second récit, qui est le plus humiliant pour la femme, et il en fait une allégorie qui ne se rapporte pas à l'homme réel. C'est-à-dire que, entre deux versions différentes, il adopte la plus fautive et la rend encore plus absurde. Voilà qui nous fixe sur la valeur mentale de Philon.

CHAPITRE IV

CONFUSION

Deuxième siècle

Résumons l'état d'esprit du premier siècle.

Un grand mouvement se produisit en Judée, en faveur du rétablissement de la loi primitive des Israélites, de leur Déesse Hévah, du retour de la suprématie de la Femme exprimée par le mot Christ. Ce mouvement, qui a pour initiatrice une femme israélite, Johana, est surtout secret ; c'est la continuation de l'enseignement des Esséniens. Cependant, parmi les premiers adhérents, des défections, des trahisons se produisent ; des ambitieux ne se contentent pas d'un rôle secondaire, ils veulent devenir des chefs, et se séparent du premier groupement pour faire leur groupe à part. En même temps, ils font un nouvel Evangile.

Mais, comme le premier mouvement chrétien a eu un grand retentissement et les honneurs de la persécution qui l'ont fait connaître, ceux qui s'en séparent gardent le nom de Chrétiens, gardent aussi le fond de la doctrine, l'attente de la résurrection du Christ, et son règne à venir. Seulement, ils changent le sexe du Messie attendu : ce n'est plus la Femme, c'est l'Homme qui va venir. Anomalie étrange ; puisque l'homme règne, pourquoi lui dire : « Que ton règne arrive » ?...

Judas le Galiléen donne la première impulsion à cette réaction. Son Messie, c'est Caïn.

Sous le nom de Simon le Magicien, il se donne comme étant lui-même le Messie attendu. Le Christ, c'est lui, le Christ est en lui. On s'habitue ainsi à l'idée que le Christ est un homme. Dans les Epîtres de Paul, on attend l'arrivée du « Fils de Dieu » qui va

ser les espérances messianiques. Mais Paul professait hautement que son Messie n'était pas celui des Hébreux, le Christ premiers Chrétiens. L'Homme-Dieu qu'il est, ou qu'il attend, en opposition avec les traditions israélites, quoiqu'il s'appuie sur les écrits des anciennes Prophétesses masculinisées par les hommes. Et comme toutes les espérances qui s'appuyaient sur la tradition antique s'appliquaient au retour à la vie sociale « de la femme qui a souffert par les péchés de l'homme », en appliquant à un homme ces revendications féminines, on fait un système incohérent, absurde, ridicule.

Dès que le système commencé, une multitude d'hommes vont devenir les premiers néo-chrétiens, c'est-à-dire les Paulinistes, et combattre la doctrine des féministes qui servait de base à la grande rénovation tentée. Cependant, quelques-uns, plus hypocrites que les autres, vont se dire les continuateurs des Chrétiens. Ceux-là feront un Evangile dans lequel ils introduiront des femmes en leur donnant des figures d'hommes.

Johana deviendra Jean-Baptiste et saint Jean, Jude (Judith) deviendra un apôtre. Seulement, la haine des néo-chrétiens pour la Femme s'apercevra à chaque page de leurs écrits. Non seulement ils lui donnent une place inférieure, mais quelques-uns lui attribueront leurs mœurs dépravées. Tout cela fait un mélange incohérent, fou, au milieu duquel on ne se reconnaît plus. Le public, qui ne comprend pas, est incapable de débrouiller la vérité de l'erreur, et les condamne tous sans les distinguer.

Les empereurs, qui comprennent encore moins et qui ne voient qu'une chose, le pouvoir attaqué, persécutent tous les novateurs en bloc.

Cependant, les néo-chrétiens (les Paulinistes), qui ont l'astuce et la ruse du serpent, travaillent les hommes qui sont au pouvoir, ils flattent si bien que ceux-ci se mettent peu à peu de leur côté ; et ce sont seulement les premiers Chrétiens qui subissent l'oppression, la haine des hommes, le mépris de la foule ignorante et la persécution.

Les souverains pervertis et, avec eux, tous les fauteurs d'immoralité, encouragent les néo-chrétiens et attaquent l'ancienne morale, c'est-à-dire l'ancienne Religion naturelle.

Mais cette révolution religieuse, que nous résumons en quelques lignes, s'accomplit lentement, insensiblement, et il fallut plus de trois siècles pour l'achever.

Le mouvement néo-chrétien grandissait parce qu'il flattait la nature de l'homme, le délivrait d'une morale gênante, flattait ses instincts de domination en asservissant la Femme. Cependant, l'esprit étroit de ses apôtres aurait certainement fait sombrer leur cause si les maximes de l'Évangile féministe, qu'ils introduisaient dans leurs textes, ne leur avaient donné une apparence de moralité, de grandeur spirituelle, qui les fit triompher en dépit de leurs maladresses. Les quelques principes vrais sur lesquels ce nouveau dogme s'appuyait éblouissaient de leur éclat cette foule depuis longtemps privée de tout enseignement moral et en butte à la tyrannie des empereurs. Ceux qui enseignaient « la parole de vérité », ainsi qu'ils disaient, furent pris pour prophètes et des envoyés d'un Dieu par les masses crédules fatiguées de l'anarchie morale qui régnait à Rome ; on se jeta dans les bras de ces novateurs, croyant qu'ils apportaient un élément nouveau de Vérité et de Justice.

Puis la révolution qui s'opérait alors, quoique ayant pour cause la religion, avait un côté social ; elle devint une arme dans les mains d'un parti qui s'en servit pour soutenir le despotisme masculin.

Les femmes, en rajeunissant la morale, voulaient revenir à la justice, à l'équité, à la fraternité ; cela renversait le principe de l'État androcratique.

Coup d'œil sur l'état des esprits

Du premier au deuxième siècle, l'esprit était partagé entre les anciennes théologies (la Théosophie), les systèmes philosophiques, le polythéisme gréco-romain et la Gnose chrétienne dans sa première forme.

Il n'y avait pas, à ce moment, d'orthodoxe masculine dans le néo-christianisme. Ce n'est qu'après le concile de Nicée (325) qu'on formulera un dogme et qu'on cherchera à l'imposer.

A l'époque que nous étudions, on discutait, on ne se battait pas encore ; les divagations allaient leur train, chacun se déclarant en possession de la vérité ; mais les hérésies n'étaient encore que des « opinions de choix », des croyances personnelles étaient permises et écoutées, chacun ayant les siennes.

C'est de cette agitation du second siècle que sortit l'orthodoxie romaine ; elle fut faite de toutes les opinions mélangées ; on

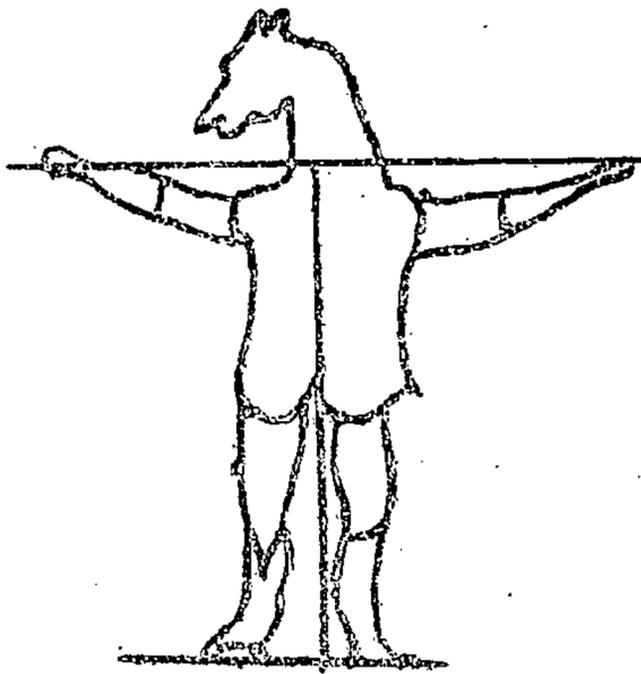
trouve le rituel de la Perse et de l'Égypte, la triade égyptenne, la morale bouddhiste.

Horace et Virgile avaient cru à la magie et aux philtres. Les enchanteurs avaient exorcisé l'ombre d'Agrippine. Pline, dans son « Histoire naturelle », avait raconté toutes sortes de prodiges ; on colportait les miracles d'Apollonius avec crédulité ; les superstitions populaires se multipliaient ; Clément d'Alexandrie et les autres Pères de l'Église y ajoutaient foi ; ils croyaient au Phénix, Origène accordait aux Brahmanes et aux Mages un pouvoir magique. Irénée pensait que la femme de Loth était encore à moitié en vie sur les bords de la Mer Morte. Justin croyait au pouvoir surnaturel des sorcières sur les morts.

Tel est l'état mental auquel on allait proposer un nouveau surnaturel.

*Opinion des Chrétiens féministes
sur les faux Chrétiens masculinistes*

Comment les premiers Chrétiens se comportèrent-ils vis-à-vis de la secte nouvelle qui se posait en face d'eux en rivale ?



Dessin découvert au Palatin en 1857. Tracé sur le mur d'une salle basse du palais des Césars. Appelé par les Catholiques : graffito blasphématoire.

L'archéologie moderne a fait des découvertes dans les Catacombes qui vont nous renseigner sur ce que pensaient les vrais Chrétiens de leurs imitateurs, les faux Chrétiens.

On a mis à jour une vaste région souterraine contenant des peintures, des mosaïques, et de nombreuses inscriptions.

C'est en s'inspirant de ces peintures que Bouguereau a peint un tableau représentant sainte Cécile rapportée des Catacombes et une Vierge consolatrice.

Mais on y a trouvé aussi un dessin représentant le Dieu nouveau de la nouvelle secte avec une tête d'âne et tenant dans ses mains les extrémités de la croix (qui était alors le thau) placée devant lui.

A droite de ce dessin est une figure d'homme, assez pauvrement vêtu, qui envoie un baiser d'adoration au Dieu-âne. Au dessous de lui se trouve une légende explicative en caractères grecs grossiers et mal orthographiés, dont voici le sens : Alexamenos en train d'adorer son Dieu.

Dans le vocabulaire de cette époque, nous trouvons les mots suivants :

Onocentaures : esprits malfaisants à figure monstrueuse, moitié homme et moitié âne.

Onomychites, Onochoirites ou *Onochoe* : monstre moitié âne et moitié porc dont les païens disaient que les néo-chrétiens avaient fait leur Dieu.

(Daremberg et Saglio, Dictionnaire des Antiquités grecques, au mot adoration.)

Donc, à cette époque de stupidité, on compare l'homme qui se fait Dieu à l'âne. (Qui fait l'ange fait la bête.)

Cette idée de comparer l'homme à l'âne remonte loin. « Aner » en grec veut dire homme, mâle. De là se sont formés tous les mots qui commencent par *an*, andros, anthropologie, etc. Déjà le culte bacchique nous montre le baudet du vieux Silène.

Donc l'âne était depuis longtemps, pour les féministes, le symbole de la bêtise qui résulte, chez l'homme, de la débauche. Si les Grecs et les Latins représentent le mâle inférieur par le faune et le satyre — qui n'ont de l'homme que la moitié du corps —, les Israélites l'ont représenté par l'âne qui était déjà dans la Bible.

Pour mieux faire comprendre l'origine des légendes de l'âne, rappelons qu'Apulée, écrivain latin, qui mourut en 190, écrivit un roman intitulé « l'Âne d'Or », d'après un ancien conte grec. En voici le sujet dont l'allégorie est transparente :

Un jeune curieux qui a vu par hasard une magicienne, en se frottant d'une certaine pommade, se changer en oiseau et s'envoler dans le ciel, veut l'imiter. Mais, s'étant trompé de flacon,

Il se trouve métarmorphosé en âne. (Allusion à la polarité sexuelle qui fait monter la femme, et descendre l'homme.) Heureusement, il sait qu'il pourra reprendre la forme humaine en mâchant des roses (1). Son mauvais sort veut qu'il ait beaucoup de peine à en trouver, ce qui retarde sa délivrance.

Dans ce roman, on parle des Dieux, on invoque la Déesse Isis ; on ne mentionne nullement la divinité mâle de Jésus. Et cependant ce livre est écrit un siècle et demi après sa prétendue mort. Aucune allusion n'y est faite, nul ne le connaît comme un Dieu.

Rien d'étonnant à ce que l'homme-Dieu inventé par Paul ait été comparé à l'âne, puisque c'est du nom qu'on lui donnait : Jésus, que vient le mot âne en latin ; et voici comment : de esu, qui vient du sanscrit asu, on avait fait asinus, asne, âne ; en scandinave âs (Petit Dictionnaire, p. 417).

Mais l'homme cynique accepte la comparaison et s'en pare comme d'une gloire, et nous voyons alors l'âne jouer un rôle dans la secte nouvelle comme jadis le taureau divinisé dans le bœuf Apis.

C'est ainsi que les Jésuites, qui prenaient tout à l'envers, avaient pris pour emblème la tête d'âne, parce que cet animal, dans le symbolisme des premiers Chrétiens, représentait la bêtise qui résultait, chez l'homme, des excès sexuels : « Leur Dieu est une tête d'âne », disait-on. Sur un tableau qui porte cette inscription : Dieu des Chrétiens, race d'âne, il est représenté avec de longues oreilles, un pied corné, dans une main un livre, et couvert d'une toge. Pour achever la parodie, on le fêtait pendant le « grand jour » ou « jour du soleil » qui était le jour consacré à Johana (la Saint-Jean, 24 juin). (Voir Tertullien, *Apologétique* : aux Nations, I, 11, 14.)

Dans l'« Octave » de Minucius, un des interlocuteurs, Félix, reproche aux néo-chrétiens « d'adorer la tête de l'animal le plus ignoble, la tête de l'âne ».

Il est facile de voir dans ce culte une ironie de l'homme adressée à la femme, qui, la première, avait symbolisé l'homme inintelligent par l'âne.

Les Égyptiens avaient agi de même quand ils avaient renvoyé

(1) Allusion à la renaissance mystique offerte aux affiliés des sociétés secrètes, en particulier celle des « Rose-Croix ».

à la Femme ses insultes, en représentant Isis avec une tête de vache, parce qu'on les avait comparés au taureau.

Ainsi les faux Chrétiens, les Paulinistes, ajoutent un chapitre à la zoolâtrie, en introduisant l'ânesse dans leurs réponses aux femmes de leurs temps. C'est ainsi que Marie sera portée sur une ânesse dans sa fuite en Egypte, sans doute parce que Jésus est monté sur un âne en entrant à Jérusalem.

Nous voyons aussi que, parodiant une femme anonyme, on nous parle de l'ânesse clairvoyante de Balaam qui parlait.

Plus tard, Millin, ne comprenant plus la parodie et la prenant au sérieux, nous dira : « La prose de l'âne avait pour objet d'honorer l'humble et utile animal qui avait assisté à la naissance de Jésus, et l'avait porté sur son dos lors de son entrée à Jérusalem. »

On sait assez que les faux Chrétiens instituèrent la « fête de l'âne », qui se perpétua à travers le moyen âge, jusqu'à la Renaissance. Dans cette fête grotesque, ils parodiaient la principale cérémonie et la plus sacrée de l'ancienne religion, la communion ; et ces fous célébraient une grande messe asinique,

On amenait devant l'autel une jeune fille tenant un enfant dans ses bras, ce qui devait représenter Myriam et son livre, lors de la sortie d'Egypte.

On lui chantait un hymne :

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus.

Le prêtre terminait la messe par un braiement prolongé et reproduit en chœur par tous les assistants. Tous imitaient avec entrain ce clairon asinique, non seulement après chaque strophe de l'hymne, mais à l'introït de la messe, au *sursum corda*, jusqu'à l'*ite missa est*, que le prêtre remplaçait par ces trois nasillements : hi-han, hi-han, hi-han, répétés ensuite par le peuple. L'office tout entier n'était, ce jour-là, qu'une rapsodie de ce qui se chantait pendant le cours de l'année. On donnait à manger et à boire au baudet sacré, puis on le menait du chœur dans la grande nef ; là, le peuple mêlé au clergé dansait autour de lui en faisant toutes sortes de contorsions et de grimaces, avec de nouvelles explosions de hi-han. La danse finie, on reconduisait l'âne dans le

pour où le clergé terminait la fête. Il ne faut pas s'étonner, après cela, que les vrais Chrétiens aient considéré leurs imitateurs comme des fous. Le mot fou prend son origine dans follis (ballon levé) et sert à désigner l'homme à la tête vide comme un ballon. Les Paulinistes jésuites, ainsi désignés, portaient la robe blanche des fous. (Le blanc était encore la couleur emblématique de la sexualité mâle. La couleur féministe était le rouge.) Tout était parodié par ces hommes. La croix sur laquelle on avait ajouté une rose à l'intersection des branches (la rose-croix), se trouve parmi eux, mais au lieu de la rose ils mettent un poisson qui représente, en la ridiculisant, la Femme. Dans les catacombes de Rome existe encore « le poisson sur la croix » qui servait de symbole aux Paulinistes. Ces hommes regardaient avec haine et mépris tous les cultes de l'époque, ils en troublaient les cérémonies et, souvent, maltrahaient leurs ministres. C'étaient des hommes regardés comme dangereux. L'opinion de la population sensée les condamnait absolument, et avec raison. Ils se faisaient un jeu de profaner la vérité, de mépriser la Femme et de parodier son culte.

En face du déchaînement de bêtise de ces hommes, on se demande ce que disaient les gens sensés, les femmes sérieuses qui se sentaient outragées par ces insensés. Ce ne sont certainement pas les histoires masculinistes qui nous le diront, puisque les Pères de l'Eglise sont venus les justifier ; et, depuis, on s'est toujours efforcé de les grandir pour imposer leur dogme de mensonge. Le faux Christianisme institué par Paul ne fut, à l'origine, qu'une réaction brutale contre la doctrine de vérité de Johana et contre le culte de la Femme, en même temps qu'un déchaînement infernal des passions de l'homme.

Déjà partout la religion primitive était renversée, partout on avait mis le principe masculin au-dessus du principe féminin : Giva, aux Indes, avait pris la place de Vishnou ; Osiris, en Egypte, occupait le trône d'Isis. Il y avait dans l'air un vent de révolte contre la Femme, qui soufflait aux quatre coins de l'univers.

C'est toujours par les classes inférieures de la société que commencent les réactions contre le droit et la morale. C'est par le peuple le plus ignorant que devait commencer le mouvement des nouveaux Chrétiens. C'étaient d'abord de petites associations prétendues religieuses qui parcouraient le monde et vivaient aux dépens des dupes. Lucien, qui les a connues au

deuxième siècle, dit d'eux que « ce n'était pas seulement par les habits, mais aussi par les mœurs qu'ils voulaient ressembler aux femmes ». Cette phrase dit assez qu'ils voulaient renverser le culte de la Femme à leur profit, substituer au culte de l'amour féminin le culte de l'amour masculin.

Pour pousser jusqu'au bout la parodie, ils se déclaraient prophètes, imitant les prophétesses ; ils se déclaraient aussi thaumaturges, car le charlatanisme est toujours leur grand moyen. La femme avait été considérée comme la plus haute incarnation du Principe de vie ; ces prétendus prophètes, à leur tour, se déclaraient « fils de Dieu ». L'esprit de la Femme avait été sanctifié, ils furent, eux, les « Esprits Saints ».

D'après Celse, « une foule de gens les plus obscurs prophétisaient dans les temples avec la plus grande facilité, et à la première occasion ». D'autres parcouraient les villes ou les camps et là, rassemblant la multitude autour d'eux, ils s'agitaient en mouvement frénétiques comme des inspirés, et ne manquaient jamais de s'écrier : « Je suis Dieu, je suis Fils de Dieu, ou l'Esprit Divin. Je suis venu parce que le monde va périr » ; et, parodiant les phrases des femmes, ils ajoutaient même : « Vous hommes, vous allez mourir à cause de vos iniquités ! » Et comme les femmes avaient annoncé que la puissance féminine serait rétablie un jour, les prétendus Messies disaient encore : « Je viens vous sauver, et vous me verrez revenir avec une puissance céleste. » Ils se faisaient rendre hommage comme s'ils étaient des femmes. Et Celse ajoute : « A ces magnifiques promesses ils mêlaient des choses inconnues, mystérieuses, pleines de ténèbres, dénuées de sens pour les plus instruits, tant elles étaient obscures ou plutôt chimériques, mais qui fournissaient aux insensés et aux imposteurs l'occasion d'appliquer en toute circonstance et au gré de leur fantaisie ces prétendus oracles » (1).

Celse

Les plus grands adversaires du Jésusisme ont été : Celse (2), Porphyre, et, plus tard, l'empereur Julien. Celse vivait au milieu

(1) Origène, *Contre Celse*, 1, VII, 9.

(2) Celse, né en 122, était un médecin romain, auteur d'un livre sur la médecine. C'était un des principaux adversaires du néo-christianisme de Paul, et le plus utile à consulter pour connaître l'opinion réelle de ce temps.

deuxième siècle, Porphyre vers la fin. Tout ce que la philosophie, la connaissance de l'histoire, l'éloquence, la saine raison peuvent fournir de ressources fut employé par eux pour combattre la nouvelle erreur. Aussi les écrits de ces hommes remarquables ont tous disparu ; et nous ne les connaissons que par les réponses que les Pères y faisaient, et qu'on a pris soin de laisser subsister.

Celse vivait sous Hadrien. Il a été réfuté par Origène (*Contre Celse*).

En 180, il écrivait :

« On sait qu'il en est plusieurs parmi vous qui, semblables à ceux qui, dans l'ivresse, vont jusqu'à porter sur eux-mêmes des mains violentes, changent et transforment à leur guise le premier texte de l'Évangile de trois ou quatre manières et plus encore, pour avoir plus facilement raison des objections qu'on y oppose » (B. Aubé, « Histoire des persécutions de l'Église », 2^e édition, p. 293).

Cette citation nous éclaire sur la manière dont on a altéré les Évangiles des Johanites en y introduisant la légende de Jésus (le baptême et la colombe, les Mages chaldéens venus adorer, etc.).

Mais cela ne prouve pas que Celse voyait là-dedans l'histoire d'un homme réel, et non un roman. On peut ridiculiser Don Quichotte, cela ne prouve pas qu'il ait existé ; ce n'est pas prouver l'existence de Jésus que de dire que Celse s'en est moqué en disant « que Jésus s'est vanté que des Mages chaldéens sont venus l'adorer, qu'il mena une vie vagabonde avec douze disciples ». Celse discute la trahison de Judas, se moque des généalogies, des miracles arrivés à la mort de Jésus, etc.

Si ces citations de Celse nous le montrent critiquant l'œuvre des Jésuites, elles nous le montrent aussi affirmant un Évangile antérieur, que les hommes de cette secte changent et transforment. Il est bien malheureux que nous n'ayons pas les ouvrages de Celse ; nous y aurions certainement trouvé des appréciations sur l'œuvre de Johana et des premiers Chrétiens, qui nous auraient donné bien des lumières sur ce qu'on a voulu nous cacher.

Mais c'est justement pour que nous ne lisions pas cela qu'on a détruit ses livres.

Les adversaires de la Bible au II^e siècle

Le mouvement des néo-chrétiens Paulinistes grandissait cependant au milieu de ce désordre. Alors, quelques-uns s'occupèrent de fixer les bases de la croyance qui jusque là n'avait été qu'un chaos. Généralement, ceux qui étudiaient la Bible en découvraient le néant et se séparaient brusquement des nouveaux convertis.

De ce nombre furent Valentin, Basilide, Marcion, Apelles, Bardesane et Manès, le plus terrible des adversaires de la Bible. Tous ces hommes jugeaient le livre d'après la version des Septante et traitaient d'impie, celui qui avait pu écrire de pareilles choses. Manès, jugeant Moïse par le livre qu'on disait être de lui, le regardait comme un homme inspiré par le génie du mal. Marcion le discuta aussi. Ceux des Pères dont l'esprit n'était pas tout à fait faussé par le fanatisme des misogynes cherchèrent des biais pour éluder les plus fortes difficultés. Les uns accusèrent les Juifs d'avoir introduit dans les livres de Moïse des choses fausses et injurieuses à la Divinité, les autres eurent recours aux allégories. Saint Augustin convenait qu'il n'y avait pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres de la Genèse sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui ; Origène avouait que, si l'on prenait l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde et contradictoire. Il plaignait les ignorants qui, séduits par la lettre de la Bible, attribuaient à Dieu des sentiments et des actions qu'on ne voudrait pas attribuer au plus injuste et au plus barbare de tous les hommes. Le savant Beausobre, dans son « Histoire du Manichéisme », et Pétau, dans ses « Dogmes Théologiques », citent une foule d'exemples semblables.

Il faut bien reconnaître que c'est la forme nouvelle donnée au Sépher par la version grecque, qui fut la véritable origine de l'orgie satanique du néo-christianisme de Paul. En dénaturant la loi morale au profit de l'homme, en supprimant la Femme-Déesse, on avait fait le premier pas dans une voie qui devait conduire l'humanité aux plus grands désordres.

C'est en s'appuyant sur le Sépher révisé par Esdras que les Juifs justifièrent leur système d'opposition à la Femme.

C'est en s'appuyant sur la version grecque de ce livre déjà

alsifié que les néo-chrétiens cherchaient les éléments de leur révolte et justifiaient leur lutte contre l'ancienne forme du monde théologique. Il est bien entendu qu'ils ne connaissaient pas le Sépher primitif.

Saint Augustin va jusqu'à dire que les Pères de l'Église ignoraient même l'existence du texte hébreu de la Bible.

Cependant, les plus sensés parmi les Juifs furent effrayés de ce mouvement qu'ils n'avaient pas prévu. Leur intention n'avait pas été d'aller jusqu'à de tels excès, ils se voyaient dépassés en perversion dans l'œuvre qu'ils avaient préparée sans s'en douter. Aussi en vinrent-ils à maudire le Livre qui en était cause. Alors les Rabbins, par un revirement bien naturel, renièrent la version grecque; ils se moquaient ouvertement des absurdités qu'elle contenait, la déclaraient un ouvrage faux, illusoire, et la faisaient considérer aux Juifs comme plus funeste que le veau d'or. On se souvient qu'ils avaient publié que la Terre avait été couverte de ténèbres pendant trois jours pour cette profanation du « Livre saint » et avaient ordonné un jeûne de trois jours en mémoire de cette événement. (Tout cela, les ténèbres et le jeûne, fut introduit plus tard dans le culte catholique.)

Les Juifs accusaient les néo-chrétiens d'ignorance et de mauvaise foi; les néo-chrétiens, qui ne se défendaient jamais qu'en renvoyant aux autres les accusations dont ils étaient l'objet, rendaient aux Juifs leurs épithètes en les exagérant même, et, comme ils y mettaient plus de violence, ils finirent, dans cette lutte, par paraître les plus forts.

Pendant que les Israélites, qui gardaient fidèlement le Sépher, frappaient d'anathème la version grecque de la Bible, les néo-chrétiens se déclaraient contents de cette version qui allait bien à leur ignorance, qui flattait leur haine de la Femme, puisque l'histoire burlesque de la Mère Ève — qui y avait été introduite malicieusement — l'humiliait.

Cependant, les Juifs, se voyant dépassés dans l'œuvre de perversion, se récrièrent.

Les hommes se soutiennent dans la révolte contre l'autorité morale de l'Esprit féminin quand ils ont leur part du bénéfice qui en résulte, mais une révolte qui ne leur donne rien, qui au contraire les laisse en arrière, n'est jamais acceptée par eux.

Le néo-christianisme de Paul opéra donc une scission dans le monde juif; il le divisa d'abord en deux branches: d'une part,

les plus pervers qui se détachèrent tout à fait de l'Éternel féminin Hévah et de sa loi morale et devinrent Jésuistes ; d'autre part, les *repentis* qui, apercevant le mal fait par la traduction ridicule du « Livre », firent un mouvement de réaction, maudissant la nouvelle forme de l'irréligion de leurs frères. Ceux-ci se rapprochèrent alors des anciens Israélites, nièrent la venue du prétendu Messie Jésus et conservèrent la tradition féministe et l'attente d'un autre Rédempteur.

Quant aux Judaïsants orthodoxes, le parti des Rabbins et des Docteurs, ils allaient de leur côté faire une religion sans femme. Le premier monument qu'ils élevèrent fut la Mishna.

Les Sémites furent donc divisés. Une de leur branche se fonda dans le Catholicisme ; l'autre, celle qui comprenait les Israélites, fut en butte à toutes les vexations et à toutes les insultes parce qu'elle ne voulut pas reconnaître le Dieu nouveau, s'entêta à attendre le vrai Messie — le réel descendant de David — reconstituant le matriarcat. Ceux-là furent les victimes désignées d'une société où allait régner la folie ; ils représentaient la raison vaincue.

Jésus, Fils de l'homme

A cette époque où les anciennes coutumes gynécocratiques régnaient encore, ceux qui étaient restés fidèles à l'ancienne loi appelaient encore l'enfant du nom de sa Mère (1). On sent dans tout le Nouveau Testament une intention manifeste de faire porter à l'enfant le nom du Père et de glorifier celui qui suit cet usage nouveau : c'est celui-là qu'on appelle « *Fils de l'homme* ».

Matthieu, ayant à mentionner le fils d'une femme, met de l'affectation à lui donner le nom du père, et dit :

Chapitre XX, 20. — « Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui. »

Voilà une manière de nous dire que l'enfant n'est pas le fils de la Femme, mais le fils de l'Homme.

C'est ce « *Fils de l'homme* » dont on attend le règne, ce qui, pris à la lettre, voudrait dire qu'on attend un changement dans

(1) Même à Rome, malgré les nouvelles lois, Mécène portait le nom de sa mère parce qu'il gardait les anciennes coutumes de l'Etrurie dont il était originaire.

les mœurs, la substitution du droit paternel au droit maternel. Mais cette substitution a été faite par le Droit romain, et c'est cela qui a amené la désolation générale ; c'est contre le droit monstrueux que l'homme s'est donné que les femmes protestent, demandant l'avènement du règne de la Femme pour rétablir l'ordre. Les livres des premiers Chrétiens étaient écrits dans cet esprit. Quand on sait cela, on comprend facilement que les hommes grossiers et ignorants qui les combattent et défendent les droits de l'homme se contentent, pour faire cette substitution, de prendre les écrits de Johana et de ses disciples en substituant les mots « *Fils de l'homme* » à l'appellation que les premiers Chrétiens employaient pour désigner la Femme. Cette substitution est le phénomène psychologique que nous avons appelé la *réflexion sexuelle*, mais qui avait déjà un nom dans la langue française, « *rétorsion* » ; c'est cette façon de rétorquer les raisons et les preuves dont l'adversaire s'est servi en tournant ses arguments contre lui. C'est là le fond de l'esprit des néo-chrétiens contre les premiers Chrétiens. C'est pour cela qu'ils disent des choses absurdes, telle l'attente du règne de l'Homme quand il règne. En lisant les Evangiles revisés, c'est-à-dire dans la forme ultime qu'on leur a donnée, nous comprenons ce qu'ils sont venus cacher, l'attente du règne de la Femme :

Matthieu, chapitre XXIV, 27. — Car, comme un éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera ainsi de l'avènement du *Fils de l'homme*.

30. — Alors le signe du *Fils de l'homme* paraîtra dans le ciel ; alors toutes les tribus de la Terre se lamenteront, en se frappant la poitrine, et elles verront le *Fils de l'homme* venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire.

39. — Ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint et les emporta tous. Il en sera de même à l'avènement du *Fils de l'homme*.

Chapitre XXV, 13. — Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le *Fils de l'homme* viendra.

31. — Quand le *Fils de l'homme* viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire.

Chapitre XVI, 27. — Car le *Fils de l'homme* doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

Nul doute, l'idée dominante dans cet Evangile (Matthieu), c'est l'annonce du règne de l'Homme, l'androcratie, par opposition

à l'annonce du règne de la Femme que prêchaient les premiers Chrétiens. On sent que les phrases sont restées telles qu'elles étaient dans le premier Evangile.

Chapitre XVI, 28. — Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le *Fils de l'homme* venir en son règne.

Quel illogisme ! L'homme ne règne donc pas ? Alors qu'est-ce que sont les empereurs romains et les grands-prêtres juifs ?

Chapitre XVII, 9. — Ne dites à personne ce que vous avez vu jusqu'à ce que le *Fils de l'homme* soit ressuscité des morts.

Or ce sont les Femmes qui sont mortes à la vie sociale et qui demandent leur *résurrection*. Tout cela était le fond des *Mystères* qu'on célébrait encore. On pleurait la mort de Maria-Hiram dans les réunions secrètes des Esséniens, et c'est la cérémonie de sa mort et de sa résurrection, représentée dans l'initiation à la Maîtrise, qui va servir à faire la légende d'un homme (un fils de l'homme) mort et ressuscité. C'est parce qu'on copie — ou plutôt on parodie — les *Mystères*, qu'on dit : « Ne dites à personne ».

C'est encore dans la légende d'Hiram que se trouvait l'histoire de la trahison que nous voyons résumée dans ce verset.

Chapitre XVII, 22. — Le *Fils de l'homme* doit être livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir ; mais il ressuscitera le troisième jour.

Puisque dans ce régime nouveau le Père va prendre les droits de la Mère, il faut bien lui donner, en même temps, les qualités qui justifiaient ce droit. C'est pour cela que maintenant c'est le Père qui est « *parfait* », ce n'est plus la Mère (1) ; c'est lui qu'on va prier comme on avait prié la Bonne Déesse, la Bona Mater, et Matthieu dira :

Chapitre V, 48. — Soyez *parfaits* comme votre Père qui est dans les cieux *est parfait*.

Le Pater

Johana avait rédigé une prière que l'on récitait chez les peuples sémites, depuis que, l'Éternel Féminin (Hévah ou Yahveh) ayant été chassée du Temple, le règne de la Mère avait été remplacé par le régime masculin :

(1) Voir les anciennes litanies qui avaient chanté les louanges de la Mère.

« O notre Mère tant regrettée, que votre saint nom soit sanctifié !

« *Que votre règne arrive.*

« Que votre volonté soit faite en tous lieux. Quand reviendrez-vous donner à vos enfants le pain quotidien et le pain spirituel ? Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont outragés.

« Ne nous abandonnez point à la tentation, mais élevez notre esprit et délivrez-nous du mal, ô Éternelle Bonté, notre Reine, notre Mère, notre Providence » (1). Amen.

Nul doute à avoir que c'est cette prière que Matthieu copie quand il dit :

Chapitre VI, 9. — Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié ; ton règne vienne ; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonne-nous nos péchés, comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous induis point dans la tentation, mais délivre-nous du malin ; car à toi appartient le règne, la puissance et la gloire à jamais. Amen.

Cette phrase finale, que je prends dans la traduction d'Osterwald, se trouve dans la plupart des exemplaires les plus anciens Matthieu ainsi rédigée : « *parce que c'est à vous qu'appartient la royauté, la puissance et la gloire pour tous les siècles* ».

Cette finale a été supprimée, elle était un remarquable spécimen de l'orgueil de l'homme qui se confère à lui-même la puissance et la gloire.

Dans l'Évangile de Luc, nous trouvons au sujet de la prière ceci :

Chapitre XI, 1. — Seigneur, enseigne-nous à prier comme Jean l'a aussi enseigné à ses disciples.

Puis suit la prière sans la finale orgueilleuse ajoutée par Matthieu.

Prière des Israélites

« O (Dieu) Hévah ! que votre nom soit glorifié et sanctifié dans ce monde que vous avez créé selon votre bon plaisir, faites régner

(1) Source araméenne.

votre règne ; que la rédemption fleurisse et que le Messie vienne promptement. »

Cette prière, qu'on appelle *kaddish*, est la plus ancienne de toutes celles que les Israélites ont conservées, et, comme on la lit en langue kaldaïque, on croit que c'est une des oraisons qu'on avait faites au retour de Babylone (1). Prideaux affirme qu'elle était en usage longtemps avant le Christianisme et que les apôtres l'ont souvent offerte avec le peuple dans les synagogues. On la récitait dans le service et l'assemblée était obligée de répondre plusieurs fois *Amen*. On chantait ensuite les versets des Psaumes des prophètes. (*Que Penser de la Bible*, p. 84.)

Ce témoignage de Luc nous donne une attestation de plus que c'est Jean (Johana) qui a la première rédigé la prière devenue le Pater par substitution de sexe.

Et qu'on ne dise pas que nous nous trompons, il suffit de faire l'analyse psychologique des termes mêmes pour le comprendre.

Dans le *Pater*, on dit au Père :

« Ne nous induisez pas en tentation » (*Et ne nos inducas in tentationem*).

Or, qui accusait-on de tenter l'homme ? La femme... ou le diable ; — Dieu le Père qui induit en tentation est donc une femme ou un diable ? On s'aperçut des inconvénients qu'il y avait à changer le sexe de la Divinité et l'on corrigea le texte primitif, qui fut remplacé par : « *Ne nous laissez pas succomber dans la tentation* ».

C'est la crainte de voir la Déesse remise à sa place, la Femme reprendre ses droits, qui fait dire à Matthieu :

Chapitre XIII, 34. — Nul ne peut servir deux maîtres à la fois, car il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.

37. — Celui qui sème la bonne semence, c'est le *Fils de l'homme*.

Le Saint-Esprit féminin

Ce qui blesse le plus la femme, c'est que l'homme doute de la droiture de son esprit, c'est qu'il doute des vérités absolues qu'elle trouve par sa faculté divine, l'*intuition* ; et qu'elle révèle

(1) Basnage, E. V., p. 214.

au monde. C'est donc la femme outragée dans son Esprit saint par l'homme qui a dû dire :

Chapitre XII, 31. — Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes ; mais le blasphème contre l'Esprit ne lui sera point pardonné.

32. — Celui qui aura parlé *contre le Saint-Esprit* n'en obtiendra le pardon ni dans ce siècle ni dans celui qui est à venir.

BAR-COCHBA

Le Messie (mort en 135)

Au milieu des malheurs que les Juifs subissaient, Rabbi Akiba parcourut la Mésopotamie en annonçant que le Messie était apparu dans la personne d'un vaillant guerrier, Bar-Cochba, « fils de l'Étoile ». Il se faisait passer pour le Messie et prétendait justifier ces mots du prophète Balaam : « Il sortira une étoile de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israël ». D'où son nom de Bar-Kokeba qui, en langue syriaque, signifie « le Fils de l'Étoile ».

Tous les Rabbins ne partageaient pas sa foi et son enthousiasme, car l'un d'eux disait : « L'herbe poussera sur tes mâchoires avant que le Messie paraisse ».

On ne croyait donc pas à cette époque qu'un Messie avait vécu et était mort pour le genre humain en Judée, puisqu'on continuait à exploiter cette idée et à proposer des Messies à la crédulité publique.

Mais Akiba était tenace. Il revint en Palestine et proclama Bar-Cochba *le Messie*. Les Romains s'emparèrent de lui. Vers 132, tous les Juifs se soulevèrent avec Bar-Cochba ; quatre ou cinq cent mille combattants se rangèrent sous son étendard ; Jérusalem fut reprise, ainsi que d'autres villes et des places fortes.

Hadrien envoya en Palestine son meilleur capitaine, Julius Severus, qui parvint à reprendre l'une après l'autre les villes perdues et à détruire de nouveau Jérusalem. Bar-Cochba succomba un an après (135). On l'appela dès lors « Bar-Cochba, le Fils des mensonges ». Après sa mort, les Juifs furent traqués comme des bêtes fauves et les Docteurs de la Loi martyrisés. Le vieil Akiba (qui avait 120 ans) fut condamné à avoir la peau arrachée.

Au milieu du supplice, il répétait cette formule sacrée : « Écoute, Israël, Jéhovah notre Dieu, Jéhovah est un. »

Jérusalem fut reconstruite par une colonie romaine qui la fit orner de temples païens ; elle prit alors le nom d'Ælia Capitolina. L'accès en fut interdit aux Juifs.

Ainsi finit la ville sainte de Daud, et c'est ainsi que finit tout ce que l'homme profane.

La Prophétie et l'Ascension de Moïse

Entre 137 et 138 parut ce livre, qui est une réponse à l'Épître de Jude (Judith) dont nous avons déjà parlé. Il chante le législateur Moïse, que les masculinistes affirment depuis que Philon a établi sa légende dans son livre *De vita Mosis*.

L'auteur nous montre Moïse, au moment de mourir, exposant prophétiquement à Josué l'histoire du peuple d'Israël depuis la conquête de Chanaan jusqu'à la défaite de Bar-Cochba et à l'exécution des martyrs. Après cette calamité, Moïse prédit l'avènement du « peuple de Dieu ».

« Alors, ô Israël, tu seras heureuse, tu monteras au-dessus des têtes et des ailes de l'aigle (l'aigle impériale des Romains). Et Dieu t'élèvera et te fera planer à la hauteur du ciel étoilé d'où tu verras tes ennemis sur la terre et les reconnaîtras. Et tu te réjouiras en rendant grâce et en reconnaissant ton créateur. »

Ceci est un mélange des idées juives et des idées néo-chrétiennes des Paulinistes.

Puis Moïse annonce qu'il va être enlevé (encore une idée néo-chrétienne) (1), mais Josué se récrie : « Qui, après toi, guidera le peuple ? Sitôt que les païens apprendront ta mort, ils fondront sur nous. » Moïse le rassure : « Les destinées des peuples sont ordonnées par le Seigneur ; accomplissez ses commandements et vous croîtrez et vous serez heureux, car il est impossible que Dieu vous abandonne complètement, son alliance est inébranlable et le serment..... »

Ici le manuscrit est interrompu.

(1) Ascension, « action de s'élever », est d'origine latine et répond au mot grec *analepsis*, littéralement « rentrée en possession ».

Assomption, *metastasis* (réception au ciel), ne s'applique qu'à la Vierge, à la Femme.

Après, il est parlé de l'ange Mikaël qui veut disputer au diable la dépouille du prophète.

C'est une réponse à l'Épître de Jude (Judith) qui disait :

9. — Michel l'archange, lorsqu'il contestait avec le *diable touchant le corps de Moïse*.

Tout ceci prouve que l'on savait que l'œuvre de Myriam était attribuée à un homme ; sa dépouille disputée, c'est son Livre, c'est sa Loi, objet de tant de disputes entre les féministes et les masculinistes.

Dans ce roman, l'ange Mikaël sort vainqueur dans la lutte et le corps de Moïse est inhumé ; quant à son esprit, il est auprès de Dieu. Ceci nous indique qu'il existait un parti qui réclamait la personnalité de Myriam et niait Moïse.

L'intention de ce petit livre est évidente : affirmer Moïse pour s'opposer aux prétentions des Israélites qui continuaient à affirmer Myriam, devenue Maria depuis que le nom avait été traduit de l'hébreu et, à laquelle on donnait un grand rôle dans le premier Christianisme.

La Prophétie d'Hénoch

Dans l'Épître de Jude, on cite le livre d'Hénoch à propos des méchants :

14. — C'est d'eux qu'Hénoch le prophète disait : « Le Seigneur (*Kyria*, qui était alors Myriam) est venu avec des milliers de *saints* pour exercer le jugement contre tous les hommes et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes les actions d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles injurieuses que les pécheurs impies ont proférées contre *lui* (*Kyria*, c'est-à-dire la Déesse). »

Pour répondre à ceux qui s'appuient sur l'autorité de ce livre, on va faire une version altérée qui s'intitulera *la Prophétie d'Hénoch*.

Ce livre, resté longtemps inconnu, a été retrouvé par Bruce en Abyssinie et apporté en Europe par lui. De Sacy le traduisit en français. Il est symbolique comme l'Apocalypse et fait avec l'intention évidente de cacher le sens du livre primitif qu'il dénature. Toute la littérature masculine de cette époque avait du reste le même but. En voici un fragment :

« Les esprits me conduisirent sur un lieu élevé, sur une montagne qui s'élançait dans les cieux.

« Puis j'arrivai au réservoir de tous les vents.

« J'y vis les quatre vents qui soutiennent la Terre et le firmament du Ciel.

« J'y vis les quatre vents qui font tourner le ciel et qui entraînent dans leur orbite le soleil et les étoiles » (1).

Ceci est une interprétation sidérale de l'action rotative du swastika employé dans une cérémonie des Mystères, sur laquelle étant données les mœurs actuelles, il est encore impossible de rien dire.

La Prophétie d'Hénoch chante le Messie qui vient, qui va apparaître sur le Sinaï pour prononcer le Jugement.

M. Volkmar veut voir dans ce Messie Bar-Cochba.

Le culte d'Isis à Rome au II^e siècle.

La prétention des Paulinistes de faire triompher un nouveau Dieu mâle, les désordres de leurs adeptes, amenèrent une réaction en faveur de l'ancienne religion théogonique, un retour à la Nature. Mais il ne peut plus être question d'adorer la Déesse vivante, de glorifier la Femme dans son esprit ; les lois et les mœurs des hommes l'ont trop avilie pour qu'aucun d'eux ose s'élever jusqu'à elle. Cependant, si l'idée disparaît, la forme persiste, mais l'image de la Femme n'est plus qu'un symbole auquel on donne diverses significations.

M. Georges Perrot, dans son étude sur *l'Île de Chypre*, a très bien montré ce passage de la réalité à la fiction ; il dit : « Dans la décadence du monde antique, dans le perpétuel travail de la pensée religieuse sans cesse occupée à modifier ses conceptions, les figures des dieux olympiens que le génie avait créées, si fermes et si nettes de contour, finissent par se résoudre en simples attributs de la Divinité suprême ; elles s'évaporent, et le polythéisme s'en va au panthéisme. La Déesse-Nature d'Asie, dans cette période, reprend toute sa valeur, tout son empire sur les imagi-

(1) Ceci prouve que les anciens connaissaient le mouvement des astres et ne prenaient pas les étoiles pour des clous dorés posés sur la voûte céleste ainsi que les modernes ignorants semblent le croire.

On confond la cosmologie avec la vie morale, mais on connaît la cosmologie.

nations ; elle clôt le cycle qu'elle avait ouvert un millier d'années plus tôt. C'était elle qui, sous les noms de *Déesse Syrienne*, de Rhéa, d'Artémise d'Ephèse et de Tyché, était maîtresse du monde gréco-romain, — au temps où le Christianisme commença à inspirer aux païens de sérieuses alarmes. Le seul thème qui eût encore alors le don d'échauffer les cœurs et de fournir ample matière à l'éloquence, c'était la souveraineté de cette Déesse-Nature, de cette Déesse-Destin qui était toute en tous et qui embrassait en elle seule l'être de toutes les divinités grecques et romaines. Les hommes du II^e et du III^e siècle de notre ère se sentaient peut-être moins touchés en présence du Zeus ou de l'Athéné de Phidias, d'un dieu qui avait son histoire et son nom, qu'en face d'un symbole comme le cône de pierre grise (symbole du sexe féminin) qui se dressait dans le sanctuaire de Paphos. Ce simulacre sans grâce et sans beauté plaisait par son obscurité même à leur esprit qui n'avait plus le goût des choses claires, à leur âme fatiguée et crédule, éprise du merveilleux et de l'incompréhensible ; par son indétermination, il échappait aux objections des philosophes, aux railleries des sceptiques, aux attaques des Chrétiens Paulinistes. Que fallait-il d'autre à ces cœurs troublés qui se refusaient encore au Christianisme, mais qui voulaient pourtant adorer et prier ? Ces émotions religieuses, dont ils avaient soif, ils ne les rencontraient ni dans les mythes usés et comme fanés de l'Olympe grec, ni dans ces cultes officiels de l'Empire qu'avaient restaurés ou fondés les premiers Césars ; ils les cherchaient donc, avec inquiétude et désir, dans les formules plus larges du panthéisme oriental, et ils y trouvaient prétexte à s'incliner dans une vague rêverie qui leur donnait l'illusion de la piété, devant cette Nature qui restait toujours jeune et féconde pendant que vieillissaient les hommes et les sociétés, devant cette puissance infinie et indéfinissable à qui tous les noms convenaient et qui les épuisait, qui les dépassait tous. »

Au II^e siècle, on fit un grand effort pour établir et faire triompher le culte d'Isis.

C'est après la conquête de l'Égypte par Auguste que le culte de cette Déesse fut transporté à Rome avec les trésors et les antiquités trouvées dans la nouvelle province romaine. Et l'on vit alors les Romains restaurer la religion d'Isis avec ses Mystères et ses prêtres. Cette Déesse, personnification de la pureté, était

alors la conception la plus élevée de la Divinité. Les chapelles de Notre-Dame Isis étaient nombreuses. Mais la superstition se mêlait à la réalité ; cherchant en Elle l'auxiliaire que l'on ne trouve qu'en la Femme vivante, on allait lui demander des guérisons, on cherchait partout le miracle ; des pèlerins se rendaient à ses autels comme on se rend de nos jours aux divers sanctuaires réputés miraculeux de la Vierge. Le besoin de croire à la puissance de la Femme surhumaine a toujours existé et est resté ancré dans l'âme de l'homme. On a trouvé à Rome des Vierges noires qui ont été reconnues par les archéologues comme n'étant que d'anciennes statues d'Isis apportées d'Égypte.

Dans les fresques de Pompéï, on voit les prêtres d'Isis, sans barbe et avec tonsure, portant une espèce d'aube. (L'homme qui prend les fonctions sacerdotales se rase toujours pour faire disparaître le caractère qui révèle sa masculinité, et il se rase la tête pour dissimuler sa calvitie tant ridiculisée par les femmes.)

Apulée décrit une procession d'Isis avec des femmes voilées et des hommes tonsus, tous vêtus de robes de lin blanc. La lampe, l'autel, la branche de palmier, le caducée, l'arche contenant les objets mystiques, la statue d'Isis elle-même et le grand vase pour les libations étaient portés processionnellement, et le vase mystique accompagnait la coupe de vin.

Tels étaient les rites par lesquels, en Égypte et à Rome, on célébrait la Vierge-Mère. Puis on lui adressait la salutation du soir, après laquelle on baisait les pieds sacrés d'Isis. Et combien cet antique usage a laissé de jolies traditions chez les peuples méridionaux ! Ne dit-on pas encore en Espagne à la Femme : « Je vous baise les pieds », comme marque de la plus profonde déférence ?

Dans le culte d'Isis, tel qu'il fut introduit à Rome au 1^{er} et au 11^e siècle, on trouve les processions magnifiques, les costumes particuliers pour les quêteurs, le baptême, la confession, les pénitences, les prières, les hymnes, les exhortations, l'encens, les aspersion dans les temples, — qui se faisaient à Rome avec de l'eau du Nil, — et les statues de la Déesse vêtues de robes superbes. Tout cela a été décrit par Ovide et Juvénal.

Les jeûnes, les austérités, le célibat ne manquaient pas non plus dans cette religion déjà altérée.

C'est avec le rituel du culte d'Isis que les Catholiques édifieront le culte de la Vierge Marie, et les hymnes qu'ils chanteront en

son honneur ne seront souvent que la traduction des chants adressés à la Déesse égyptienne, « Notre pure Dame Isis », la grande Vierge-Mère, tenant dans ses bras le saint enfant Horus.

C'était, d'après Juvénal, en peignant des portraits d'Isis que les artistes italiens gagnaient leur vie. Mais, en même temps qu'on introduisit à Rome le culte de la Femme, on y introduisit le culte de l'homme, la parodie religieuse qui avait régné sur les bords du Nil comme partout. Et c'est ainsi que nous voyons à côté d'Isis Sérapis, le bœuf déifié par ironie, parce qu'il représente l'homme dans sa force de taureau ; Sérapis de Sinope, « la plus grande Divinité d'Alexandrie », disaient les hommes qui dans cette ville célèbre raisonnaient sur la nature divine. Du reste, ceux qui adoraient Sérapis (l'homme-taureau) étaient les mêmes que ceux qui adoraient le Dieu à tête d'âne, — le Christ mâle. « Ceux-là, dit Servianus, qui se disent évêques du Christ, sont dévoués à Sérapis. » Du reste, la confusion était partout. Horace nous dit que le mendiant romain demandait la charité au nom du saint Osiris.

Les premiers empereurs romains condamnèrent ce culte ce qui ne l'empêcha pas de devenir populaire. Commode, le successeur de Marc-Aurèle, porta la statue d'Anubis dans une procession, ayant la tête rasée comme un prêtre égyptien. Les lois d'Auguste et de Tibère étaient ainsi violées par leurs successeurs, et Domitien bâtit des temples à Sérapis ; il est vrai qu'il en bâtit aussi à Isis et fit apporter d'Égypte au *Champ de Mars* de l'eau sacrée du Nil. Tout cela prouve qu'on ne comprenait plus rien aux choses religieuses et que tout ce qu'on faisait était déterminé par un entraînement irraisonné.

C'est par la calomnie que les Paulinistes et les néo-chrétiens vainquirent les disciples d'Isis. Ils firent croire au public que les Isiaques surpassaient en licence tous les autres Mystères et que dans les jardins de la Déesse des adultères se commettaient, des femmes se prostituaient. On racontait quelques histoires comme celle de Pauline et Mundus (Flav. Josèphe, *Ant. Jud.*, XVIII, 5), et cela souleva l'opinion contre ce dernier culte féminin sous prétexte qu'il portait le trouble dans les familles.

Les Catholiques portaient donc le dernier coup à la vieille civilisation et à la grande religion qui avait régi le monde pendant tant de siècles, et si nous comparons la décadence des États et

les malheurs des sociétés depuis le règne du Dieu mâle, nous sommes épouvantés des résultats de cette comédie religieuse.

Apulée, auteur latin du II^e siècle que nous avons déjà cité parlant de la décadence des religions et particulièrement de la religion égyptienne, dit : « Notre terre est le temple du monde entier, et pourtant un jour viendra où toute la piété tombera stérile. L'Égypte sera délaissée. Des étrangers remplissant ce pays, les cultes seront négligés et, ce qui est plus dur, la religion, le culte divin, verront décréter cette peine : la prohibition. Alors la terre où s'élèvent des sanctuaires et des temples sera pleine de tombeaux et de morts. O Égypte ! Égypte ! de tes religions il ne restera plus que des fables, incroyables même à nos descendants ; ils ne restera plus que des mots gravés sur des pierres et racontant tes actes pieux. Les tombeaux dépasseront de beaucoup les vivants, et si quelqu'un survit, à son langage on le reconnaîtra pour Égyptien, à ses actes il semblera un étranger » (*Asel.*, 24).

*Etat d'âme et d'esprit de la jeunesse
qui cherche la Divinité*

A toutes les époques de l'histoire, l'homme repasse dans toutes les phases de sa vie par les stades de la vie ancestrale. Quand il arrive à l'adolescence, il est dans l'état psychique des hommes de la première époque théogonique, son instinct l'y ramène, et alors, étant supérieur aux hommes plus âgés de son temps — qui sont entrés dans la carrière du vice —, il fait réaction contre eux. C'est ainsi qu'au II^e siècle, au milieu de l'orgie romaine, nous voyons un jeune poète, Dracontius, chanter des hymnes à Dieu, mettant dans ses chants les idées primitives inspirées par la Déesse — le nom seul de la Divinité est changé —, les sentiments restent primitifs et *naturels*, et c'est cela qui va donner au Dieu nouveau du prestige, quand les Catholiques mettront à sa gloire tout ce qui fut dit à la gloire des Divinités antérieures.

Ce poète chante la miséricorde divine, il a besoin d'y croire. *Dieu* est bon, *il* écoute toutes les prières, *il* soulage toutes les infortunes. On n'a qu'à s'adresser à *lui* pour être exaucé. « Judas lui-même, s'il avait eu confiance, pouvait être sauvé. » Il ne peut pas imaginer que *Dieu* condamne quelqu'un qui s'est accusé de ses fautes, et il lui semble que le repentir crée une sorte de

droit au pardon. Son *Dieu* est doux, tendre, compatissant, et ne se résout à punir que ceux qui ne se décident pas à se corriger ; aussi éprouve-t-il pour *Lui* des élans d'amour et de reconnaissance qui se traduisent par des hymnes d'effusion lyrique (1).

Tout cela, c'est la religion primitive qui reparaît. C'est ainsi, en mêlant les sentiments qu'inspirait la Déesse à l'homme jeune, qu'on arrive à donner au Dieu mâle toutes les qualités de la Femme. Ce système devait porter ses fruits et amener l'« erreur » catholique.

Partout on mettait l'homme — dont on faisait un être tout-puissant — à la place qu'occupait autrefois la Femme.

C'est ainsi que commença la mascarade. Puis elle continua. Les évêques se mirent sur la tête la mitre des Prêtresses, et, après que Caracalla eut fait élever des temples magnifiques à la grande Déesse Isis, on vit les Catholiques, forcés de réintégrer la Femme dans leur religion, s'emparer de l'image de la Déesse égyptienne et en faire leur « Vierge Marie ».

Le passé, ainsi travesti, devint quelque chose de vague, d'indécis, d'incompris, d'inintelligible, qui se trouve résumé dans la théologie moderne.

Le culte fut ainsi parodié. On rendit à l'homme l'hommage dû à la Femme. On accorda aux prêtres de cette religion de mensonge le respect que la Femme seule inspire. On changea les prières ; on mit le *Père* où l'antiquité avait mis la *Mère*, et, confondant le ciel symbolique qui représentait le domaine de l'Esprit avec le ciel astronomique, on dit : « Notre Père qui êtes aux cieux », parodiant l'idée primitive : « Notre Mère qui êtes dans le Ciel de la plénitude spirituelle, qui engendre le bonheur ».

C'est son nom qui devait être sanctifié, c'est son règne qu'on attendait, c'est sa volonté qui devait être faite. C'est à Elle qu'on demandait le pain quotidien, soit qu'on y voie un symbole, soit qu'il s'agisse du pain réel. C'est à Elle, enfin, qu'on demandait le pardon des offenses.

Que signifie tout cela adressé à l'homme ? Je sais bien que l'imagination a amplifié cet homme au delà de toute mesure terrestre, au point de le confondre avec le Principe cosmique qui régit les astres du Ciel ; on le fit planer sur les nuages, envoyant sur la Terre des radiations émanées de ses doigts, comme

(1) Hymnes à Dieu de Dracontius.

en envoient les astres dont il prend la place, et c'est devant son image que désormais on va brûler des cierges, parce que dans l'ancienne religion symbolique le Principe radiant cosmique fait la lumière. Cet homme grotesque va prendre aux étoiles leurs propriétés physiques. L'hostie va apparaître enchâssée dans un soleil radiant ; mais qui saura que l'hostie, c'est le symbole du principe fécondant qui génère la vie de l'enfant, comme la radiation solaire féconde la Terre ?

Et c'est ce Dieu-homme, mis dans le Ciel à la place du soleil, mis sur la Terre à la place de la Femme Divine, qui va devenir « *le Dieu unique* ». C'est là-dessus qu'on va baser le fameux monothéisme, que l'on représentera comme la forme supérieure, pure, sublime, de l'idée religieuse !...

Certes, l'antiquité proclamait le *monothéisme* réel, quand elle luttait contre l'homme qui voulait envahir l'autel des Déeses ; elle proclamait qu'une seule entité était divine, l'entité féminine, et cette idée longtemps répétée s'était ancrée dans l'esprit des hommes, si bien que, quand ils ont changé le sexe des dieux, ils ont gardé l'idée d'une inviolable unité divine, mais en la violant bien plus que par le partage de l'autel, puisque, au lieu d'y prendre seulement une place, ils l'ont pris tout entier.

L'idée d'unité n'est pas applicable aux Principes cosmiques générateurs de la vie, représentés par les Elohim, les sept recteurs de l'Univers, capables tous les sept d'engendrer la vie sur les planètes régnant dans les autres systèmes solaires, comme notre principe solaire — l'oxygène radiant — engendre la vie sur la terre.

Le Montanisme

(Montanus, né vers 150, mort en 212)

Au milieu du désordre de ce siècle agité apparut un nouvel apôtre, Montanus, qui, accompagné de deux femmes, deux prophétesses, disait-on, Maximille et Priscille, qui mirent à sa disposition leur immense fortune, prêcha la repentance et annonça le jugement imminent de la Divinité, le retour du Christ et la fin du monde de corruption. C'étaient les idées prêchées au premier siècle par les Chrétiens Johanites qu'ils reprenaient, ce qui prouve qu'à cette époque on ne croyait pas que Jésus ait vécu, encore moins qu'il eût été le Christ.

Montanus et ses compagnons se donnaient comme divinement inspirés, c'est-à-dire inspirés par la parole de la Déesse (le Logos). Ils prêchaient la vie simple, et, grâce à eux, on vit renaître l'espérance de la parousie du Christ, qui s'était atténuée au milieu des divagations qui avaient surgi depuis les Paulinistes.

Le Montanisme se répandit bientôt en Asie Mineure, en Grèce, en Italie et en Egypte. Il annonçait que la ville de Pépluze (1) en Phrygie deviendrait le centre du règne de mille ans de bonheur qui allait commencer.

Tertullien devint un zélé partisan du Montanisme. Mais les chefs des diverses sectes masculinistes, inquiétés des progrès de cette doctrine rivale, s'unirent pour lutter contre elle ; ils l'appelaient « un nouveau monstre d'hérésie », ce qui nous donne une idée de la violence de ces hommes. C'est pour se donner la force du nombre qu'ils s'assemblèrent en synode, ce qui donna de l'importance à ceux qu'ils appelaient des « *épiscopes* », nom pris aux premiers Chrétiens.

Vers 170, les groupes masculinistes étaient déjà solidement constitués et allaient commencer le système d'excommunication, seule arme qu'ils avaient à leur disposition, mais qu'ils surent manier de manière à inspirer de la terreur.

Les persécutions

Tous les empereurs romains depuis Tibère jusqu'à Constantin persécutèrent les premiers Chrétiens. La première persécution eut lieu sous Tibère, en l'an 36.

La seconde en 44, sous Claude, fut terrible.

La troisième en 64, sous Néron.

Titus, qui se faisait appeler « *les délices du genre humain* », détruisit Jérusalem.

Domitien, fils de Vespasien, succéda à son frère Titus (81-96) et se signala par ses débauches et par la persécution qu'il dirigea contre les Chrétiens. Ce serait là la quatrième.

Sous Trajan (98-117), sous Hadrien (117-138), il y eut un peu de calme, mais sous Antonin le Pieux (139-161) eut lieu la cinquième persécution, et sous Marc-Aurèle (161-180) la sixième.

La secte johanite, si détestée, fut encore persécutée pendant

(1) C'est sans doute Pepuzza où on célébrait les Mystères Johanites.

le III^e siècle par l'empereur Décius (249-251), qui fut tué en combattant les Goths après avoir ordonné la septième persécution.

Ses successeurs, Carus (282-283) et Numérien (288), continuèrent ce qu'il avait commencé, et Dioclétien (284-305) ordonna la dixième persécution.

C'est que le nouveau culte johanite embrasait les cœurs d'une exaltation inouïe; les disciples de Johana se complaisaient dans l'admiration de ces vaillants défenseurs de la suprématie féminine résumée dans le Christ, qui savaient si bien mourir pour leurs croyances.

L'histoire ne connut jamais de sujet plus émouvant et plus capable de réveiller dans l'âme des peuples un intérêt si palpitant.

Paula, Principia, Marcella sont des femmes chrétiennes de cette société romaine en décadence. Sainte Théodore, dame riche, subit le martyre sous Dioclétien. Corneille l'a prise pour héroïne d'une de ses tragédies.

La foule suivit les obsèques de Fabiola, une des victimes de la persécution, comme elle avait autrefois suivi celles d'un *imperator*.

Ignace, le chef de la communauté d'Antioche, fut livré aux bêtes le 20 décembre 115, au moment où se produisit un tremblement de terre; cela contribua à exciter la fureur du peuple inconscient contre les Chrétiens; on le surnommait Théophile, « qui porte la Divinité ». Les Catholiques voient en lui l'auteur du chant d'église.

La première époque du Christianisme nous offre deux espèces de saints: les martyrs et les anachorètes (c'est ainsi qu'on désignait les végétariens).

Salomon Reinach, dans une communication à l'Académie des Inscriptions, a appelé l'attention de ses confrères sur un passage d'une lettre des communautés de Vienne et de Lyon, relative à la violente persécution de 177 en cette dernière ville.

Une esclave chrétienne, mise à la torture, à laquelle on voulait faire dire que les Chrétiens de Lyon tuaient les enfants pour les manger, répondit: « Comment nous soupçonner de pareille chose, puisque nous ne mangeons même pas le sang des animaux? »

Donc ils étaient végétariens.

L'an 160 fut particulièrement terrible.

Ce siècle était plein d'horreur à cause de la violence des per-

sécutions, qui durèrent encore longtemps. Toutes les provinces de l'Empire romain étaient arrosées du sang des Chrétiens ; tous les tribunaux en regorgaient ; les supplices étaient horribles, la terreur universelle, les révoltes fréquentes.

Les sépulcres des martyrs étaient couverts d'opprobres (rappelons-nous Messaline) et leur mémoire vouée à l'exécration, car la fureur de leurs ennemis ne se terminait pas par leur mort, mais elle allait encore persécuter leur os. Et, pour ôter aux Chrétiens l'espérance de la résurrection, on exposait leurs corps morts à la rage affamée des bêtes, mettant des gardes et des sentinelles jour et nuit pour empêcher que quelqu'un leur donnât la sépulture. Tout ce qui pouvait rester d'eux était brûlé et les cendres jetées dans les rivières ou éparses en l'air.

Les Chrétiens qui voulaient honorer leurs martyrs, n'ayant plus leurs corps dans une sépulture où on pouvait venir les honorer, se contentèrent alors de recueillir ce qui pouvait rester d'eux, et c'est de là qu'est venu l'usage des reliques.

Il faut remarquer que le Christianisme ne se cacha et ne fut persécuté que tant qu'il fut féministe et fidèle à la doctrine de Johana. Il s'étala au grand jour dans la plus grande sécurité quand il devint masculiniste avec les partisans de Jésus. Alors ses principaux défenseurs nièrent la persécution antérieure, parce que, eux-mêmes, ils étaient soutenus par les empereurs qui avaient été les persécuteurs des premiers Chrétiens.

Ainsi, Origène dit qu'il y eut peu de persécutions et un très petit nombre de condamnés.

Cependant, quand les Catholiques triomphèrent, ils voulurent, pour se donner le prestige des premiers Chrétiens, mettre dans leur cause des martyrs et des saints. C'est ainsi qu'on inventa après coup le martyre de saint Césaire, ceux de saint Nérée, saint Achille, saint Domitille, saint Hyacinthe, saint Zédon, saint Macaire, etc. Elias Dupin, dans sa Bibliothèque Ecclésiastique, le déclare.

Les Gnostiques

Nous avons vu que, dans l'Apocalypse (ch. ii, 17), on nous parle d'un nom nouveau qui va être donné aux fidèles de la première doctrine chrétienne, afin qu'ils ne soient pas confondus avec les

imposteurs qui s'intitulaient aussi Chrétiens tout en propageant une doctrine nouvelle en opposition avec celle des Johanites.

Le premier Christianisme va donc changer de nom et se fondre dans le Gnosticisme.

Mais cette nouvelle forme de la doctrine évoluera aussi.

Nous ne connaissons pas les premiers Gnostiques. On ne nous parle d'eux qu'à partir du II^e siècle, alors qu'ils ont eux-mêmes subi l'influence des idées régnantes et changé la primitive doctrine suivant leurs conceptions personnelles.

A cette époque troublée, les esprits étaient partagés en deux courants opposés : le courant des idées féminines, conservées dans les Mystères, et qui s'appuyaient sur la Nature et ses lois, et le courant révolutionnaire représentant la révolte masculine contre l'ancien régime gynécocratique et théogonique, et qui, par opposition aux lois de la Nature, créait le surnaturel.

Pour défendre cette mauvaise cause, les philosophes avaient déjà créé la casuistique ; mais entre eux se placent les Gnostiques qui créent la confusion.

La traduction grecque de la Bible et les écrits des docteurs juifs avaient jeté les esprits dans le doute et dans l'agitation ; on voyait de tous les côtés s'élever de petites sectes qui expliquaient, à leur manière, les croyances anciennes dénaturées ou les nouveaux Evangiles.

La Gnose, c'est, disent les Catholiques, la science *humaine* opposée à la science *divine* (1), alors que c'est au contraire la continuation de l'antique science divine, celle des Déeses ; c'est celle des Mystères, l'antique Théogonie que l'on ne comprend plus et que l'on va interpréter suivant l'esprit masculin, et c'est alors qu'elle deviendra la *science humaine*.

Le mot *Gnose* signifie « connaissance ». Il fut évidemment employé par les féministes johanites qui cherchaient un nom nouveau pour remplacer le mot « Chrétien » dont leurs adversaires s'étaient emparés et qu'ils dénaturaient. Mais le mot *Gnose* devait avoir le même sort. Il devait être pris par des sectes masculines qui allaient aussi le dévier de sa signification primitive.

(1) N'y a-t-il pas un rapprochement à faire entre la Gnose et les *Gnomes*, anciens auteurs de sentences, évidemment féminines, puisque, dans la suite, on fit de ce mot le nom des Esprits qui président à l'élément de la terre, comparée à la Femme dans les religions masculines ?

C'est le sort de toutes les idées féminines d'être prises et dénaturées par des hommes. Tous les philosophes grecs peuvent être considérés comme les précurseurs des Gnostiques.

Le mot Gnose a été introduit dans les écrits de Paul, par exemple dans *Romains*, 2-20, 11-33, 15-14, et dans *Corinthiens*, 1-5, etc., ce qui prouve que ces écrits ont été revisés après l'apparition du Gnosticisme, donc après le II^e siècle.

Ceux qui ont écrit l'histoire des Gnostiques nous disent qu'au début ils étaient divisés en quatre groupes, et dans ces groupes ils mettent toutes les sectes qui s'étaient formées depuis la propagande de Johana, pour soutenir sa doctrine ou pour la combattre ; confusion qui a pour but d'égarer l'opinion en mêlant le bien et le mal, la vérité et l'erreur sous le même nom.

Ces quatre groupes sont :

1^o Les Écoles de Palestine, qui furent continuées par les Simonien (disciples de Paul), les Cérinthiens et les Nicolaïtes.

2^o Les Écoles d'Asie, continuées par les Marcionites.

3^o Les Écoles de Syrie, qui avaient pour chefs Saturnin et Bardesane d'Edesse.

4^o Les Écoles d'Égypte, qui brillaient avec Basilide et Valentin.

Et on met parmi les principaux Gnostiques : Simon le Magicien (un des noms de Paul) et le diacre Nicolas qui tous deux trahirent la primitive École des Apôtres, puis Ménandre, Cérinthe, Basilide d'Alexandrie, Tatien, Ebion, Cerdon, Carpocrate, Saturnin, Marcion, Valentin, Marcus, Apelles, représentant des doctrines diverses.

Il faut y ajouter les Elxaïtes et les Stratiotiques ou Barbelites. Chacun se faisait le chef d'un petit groupe. Quelques-uns prirent une grande influence sur leur époque et arrivèrent à faire triompher cette *science humaine* qui contribua à fonder le catholicisme.

Le Christianisme, en discorde avec quelques-uns de ses premiers adeptes dès les premiers temps de son existence, fut l'objet de mille trahisons.

Toutes les sectes gnostiques, quoique séparées et divergentes, se disaient *chrétiennes*. Mais toutes donnaient au *Christianisme* une interprétation particulière. Chacun se déclarait partisan d'une secte quelconque, souvent de plusieurs à la fois.

Saint Epiphane compte 60 sectes.

Saint Irénée en connaît plus de 130. Elles avaient des évêques,

des diacres, des lecteurs, des diaconesses. Toutes favorisaient la révolution religieuse.

Une de ces sectes avait une formule de serment que voici :

« Je jure de travailler à l'affranchissement de l'humanité, de ne rien distraire du patrimoine commun à tous, ni mes biens, ni mon amour. Je jure de mépriser toutes les lois, toutes les institutions qui oppriment l'homme et le pervertissent : mariage, famille, patrie, société, et, dans la conquête du bonheur universel, rien ne me paraîtra coupable. »

Le livre de perfection des Gnostiques s'appelait l'*Évangile d'Ève*. Saint Epiphane nous l'a conservé, et il nous dit que cet Évangile donne à l'arbre de vie douze fruits par an : *Vidi arborem ferentem duodecim fructus in anno, et hoc est lignum vitæ.*

Les Ebionites

Les Ebionites n'admettaient que les premiers Évangiles, ceux des Israélites, qu'on appelle « selon les Hébreux » ; ils ne faisaient pas cas des autres. Ils rejetaient absolument les Épîtres de Paul, parce qu'il le regardaient comme un apostat de la loi d'Israël. Ils niaient la divinité de Jésus.

Les Ebionites n'admettaient pas le mariage monogame. Pour eux, il n'y a pas de femme adultère, puisqu'il n'y a pas de femme mariée.

Cette secte dura jusqu'au VII^e siècle. Elle pratiquait la religion israélite de Johana, celle des Mystères.

Les Eucratites

Ceux-ci avaient pour chef Tatien. Ils soutenaient « qu'Adam était damné parce qu'il avait été le mari d'Ève et que le mariage était une débauche introduite par le démon ». Ce sont les Catholiques qui nous donnent ce renseignement.

Mais il est curieux de voir que le mariage est condamné par tous les vrais Chrétiens.

Les Eucratites, qui étaient les disciples de Justin, retranchaient des Évangiles la généalogie de Jésus. Ils rejetaient les Épîtres de Paul et recevaient plusieurs livres apocryphes, comme les *Actes* de saint André, de saint Jean, de saint Thomas, que nous n'avons plus.

Il est probable que ce sont ces Actes que nous ne connaissons pas qu'on a imités dans le livre écrit à la gloire de Paul et intitulé *les Actes des Apôtres*. Du reste, les Sévériens, une des branches des Encratites, rejetaient les Epîtres et le livre des Actes, n'ayant que du mépris pour Paul.

Justin, leur fondateur, dit (dans le Dialogue avec Tryphon) : « Il en est certains de notre espèce, ô mes amis, qui professent que Jésus est le Christ, bien qu'ils le représentent comme un homme engendré par des hommes ; mais je ne partage point leur opinion, quand même la majorité de mes coreligionnaires la professeraient. »

La Trinité des Gnostiques

On avait discuté sur les trois degrés de Vishnou.

La Déesse de la Parole, que nous allons retrouver dans la divine Sophia des Gnostiques, fut aussi divisée, et c'est ce qui nous explique que les Ebionites et les Cérinthiens donnaient trois fils à Dieu : la Lumière, le Verbe, l'Unique engendré.

Les Pauliniens, qui avaient pour chef Paul de Samosate, évêque d'Antioche, soutenaient la doctrine unitaire contre les partisans de la Trinité.

Il en est qui font de Sophia la Mère des *sept* fils, parce que dans les Mystères on enseignait le septénaire.

D'autres, et Mme Blavatsky est de ce nombre, font de la Divinité un être sans sexe. Elle dit : « Le Christ ésotérique de la Gnose, Sophia, est nécessairement sans sexe, mais, dans la Théologie exotérique, il est mâle et femelle » (Doctrines Secrètes, t. I, p. 55).

Les Monophysites, partisans de l'unité de nature, enseignaient que le Christ n'avait que la nature divine. Cette secte existe encore chez les Arméniens.

Cédron

(vers 143)

Cédron soutenait que les Évangiles avaient été notablement falsifiés, que les Catholiques les interprétaient mal.

Cédron admettait deux Principes (ou deux Divinités), l'un supérieur (le Dieu-Père), l'autre inférieur, créateur du monde (par l'enfantement) et auteur de la Loi donnée aux Israélites (la Déesse-Mère).

Le Dieu supérieur avait envoyé Jésus pour détruire les œuvres du Dieu inférieur (Jhaveh), d'où il suivait que la doctrine de Jésus était opposée à la Loi et aux Prophètes. (C'est sans doute pour répondre à cette accusation qu'on fait dire à Jésus : « Je ne viens pas renverser la Loi et les Prophètes, mais au contraire les accomplir »).

Cédron ajoutait que les Apôtres avaient mêlé à leurs enseignements plusieurs principes de la religion juive dans laquelle ils étaient nés, et, en conséquence, il retranchait de leurs écrits tout ce qui lui paraissait sentir le Judaïsme.

Cédron préférait l'Évangile de saint Luc et quelques Épîtres de Paul.

Mais un disciple de Cédron, Marcion, qui lui succéda, enseignait une doctrine toute contraire. Marcion, qui se posait comme un antagoniste de Polycarpe, évêque de Smyrne, soutenait que le Dieu des néo-chrétiens n'est pas celui des Israélites, que Jésus n'est pas leur Messie, que le Christ est universel ; mais il ajoutait que le Christ ne s'était pas incarné, si ce n'est en apparence, que les Juifs à Capharnaüm n'avaient vu devant eux qu'un fantôme, qu'il n'avait pas souffert sur la croix et qu'il n'avait pu mourir. Marcion adoptait l'Évangile de Luc, non comme nous le connaissons, mais comme il était sans doute dans sa première forme. Une grande partie des Chrétiens se ralliait aux opinions de Marcion. Il fit deux livres ou deux recueils comme les Chrétiens, l'*Évangélique* et l'*Apostolique*. Son *Évangélique* était l'Évangile de Luc, mais non tel qu'il fut adopté par les Catholiques. C'est pour cela que Tertullien et Irénée accusent Marcion de massacrer les Évangiles reçus (Irénée, *Hær.*, I, 27-111, 8) Tertullien écrit cela en 240 (IV, 2, 5).

Du moment où les Pères de l'Église accuseront Marcion de mutiler les Évangiles — alors que ce sont eux qui le firent —, c'est que Marcion avait sous les yeux un autre Évangile de Luc que celui que les Pères ont adopté ; — cela devait être, puisqu'il écrivait un siècle avant eux et que c'est pendant ce siècle que la légende de Jésus fut introduite dans tous les écrits des néo-chrétiens.

L'*Apostolique* de Marcion comprenait l'Épître aux Galates, qu'il mettait au premier rang, les deux aux Corinthiens, celle aux Romains, aux Thessaloniens, aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, à Philémon ; les autres en étaient exclues. Celles que

bons de nommer différaient beaucoup du texte des Canons. Donc il y a eu un autre *Paul* que celui que les Catholiques donnent.

Il était précédé du livre des *Antithèses*, où l'on montrait les contradictions qui existaient entre la Thorah et l'Évangile. Les Marcionites niaient l'existence de Jésus comme homme; ils enseignaient le Docétisme.

Pour bien comprendre la signification des doctrines des sectes de cette époque, il ne faut pas perdre de vue que presque tout ce que nous lisons a été révisé et dénaturé par les Catholiques; il ne faut pas non plus oublier la haine qu'ils professaient pour ceux qui les critiquaient. Ceci nous explique les reproches et d'impostures que se faisaient entre eux ces nouveaux sectaires.

ainsi que la doctrine de Marcion présentée par ses adeptes semble une caricature. On lui donne le nom d'Ophites à cause du culte du serpent, et on la représente comme renversant les idées primitives et célébrant orgiaquement le serpent de la Genèse.

Il est probable que ce jugement vient de ce que Marcion avait attribué le rôle ridicule du serpent dans la Bible grecque.

Enfin, voici ce qu'un prêtre catholique, l'abbé Guyot, dit de la doctrine de Marcion pour la ridiculiser: « Ils s'imaginaient que le serpent qui séduisit Ève était ou le *Christ* lui-même ou la vie éternelle cachée sous la figure de cet animal; ils disaient que, en donnant à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal, il avait rendu le plus grand service à l'humanité; qu'au lieu de le condamner, il fallait l'honorer sous la figure qu'il avait prise pour instruire les hommes » (Abbé Guyot, Dictionnaire des Hérésies, p. 256).

Un autre Catholique, Epiphane, les Ophites gnostiques, enseignaient le serpent « parce qu'il avait enseigné les Mystères aux premiers hommes ».

En tout ceci, il s'agit du mystère de la vie sexuelle et du rôle de l'arbre de la connaissance, qui était le fond de l'enseignement des *Mystères* et que Johana et ses disciples avaient essayé de divulguer au public. Nous avons montré, dans notre *Une secrète de la Bible*, qu'aux endroits où le Sépher avait le sens de « l'ardeur », les traducteurs avaient mis « le serpent ».

Comme l'ardeur, quand elle est féminine, c'est *Agni* (le

feu sacré), qui produit l'augmentation des facultés mentales spirituelles qui donnent la connaissance du *Bien* et du *Mal*, en général la connaissance des lois de la Nature, on a confondu la sagesse féminine avec l'ardeur masculine symbolisée par le serpent. Donc les Gnostiques plaçaient au-dessus de tout la sagesse : Sophia.

On faisait de tout cela une confusion extraordinaire. On enseignait que le Démi-Ourgos, organisateur du monde (le Architecte de l'Univers), est en lutte avec le génie du mal, Jaldabaoth, à qui l'homme ravit une partie de sa lumière, d'où naît la haine qui ne s'éteindra jamais de Jaldabaoth contre l'homme. Le mauvais Principe a pour lieutenant un ange nommé Samael ou Ophiomorphos, qui, de la part de Jaldabaoth, vient à l'homme de toucher aux fruits de l'arbre de la science. Le bon Principe envoie alors Ophis, l'Esprit-serpent, qui persuade l'homme à désobéir et lui révèle que l'arbre de la science est l'arbre des *fruits de vie*. Après la désobéissance, Jaldabaoth persécute cruellement l'humanité. Le Démi-Ourgos délègue un ange pneumatique, Christos, qui s'unit sur terre à l'homme Jésus. Il est écrit dans le livre du destin que par le sacrifice de Christos Jésus cesseront les cultes et l'empire de Jaldabaoth. C'est pourquoi Judas, homme supérieur et inspiré, livre Jésus à ses ennemis afin que le destin se réalise et que Jaldabaoth soit réduit à l'impuissance. Les serpents étaient adorés par les Ophites. Judas recevait les honneurs dus aux saints.

Nul doute qu'il y ait dans cette interprétation catholique une *ironie*. Ainsi, Ophis-Christos est le serpent-femme, et cet ange est adopté comme type de la « puberté féminine ».

Les Kabbalistes l'appelleront Ophiomorphos-Christos.

Les Gnostiques avaient un bon et un mauvais serpent : le Eutho-daïmon et le Kako-daïmon ; ils affirmaient qu'il y avait plusieurs sortes de génies depuis Dieu jusqu'à l'homme et que leur supériorité relative dépendait du degré de lumière accordé à chacun d'eux. Mais, pour les ridiculiser, on disait que l'on devait faire constamment appel au serpent et le remercier pour le service signalé qu'il avait rendu à l'humanité. C'est lui, en effet, qui avait appris à Adam que, s'il mangeait du fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, il rehausserait énormément son être par le savoir et la sagesse qu'il acquerrait.

Tout ceci est le renversement de la doctrine qui était enseignée

es *Mystères* et que propageaient les Gnostiques. Leurs
s renversaient les facteurs physiologiques et psychiques
ces avec une audace inouïe.

cion, chef de cette secte, prit une grande autorité au II^e siè-
inquiéta l'Église naissante. Il inspira des haines violentes.
violentes admirations. Il est l'ennemi des Juifs et de leur
) C'est lui qui eut l'idée d'atténuer l'autorité des Écri-
vives en formant une collection d'*Ecrits* Chrétiens, c'est-à-
n réunissant les Livres de la nouvelle Eglise. Dans cette
ion, il n'admettait qu'un seul Évangile et dix Épîtres
uées à Paul. Cet Évangile unique est perdu.

Pères de l'Eglise ont prétendu le reconstituer d'après des
tions données par Tertullien et par Epiphane. Et ce sont
ui ont prétendu que cet Évangile était celui de Luc dans
Marcion avait introduit ses propres idées.

is, comme les Evangiles reçus par l'Eglise sont postérieurs
oque de Marcion, il y a ici, encore une fois, anachronisme.
est avec l'Evangile de Marcion qu'on a fait celui de Luc,
lequel, un siècle après, on a introduit l'histoire de Jésus
vait été complétée entre le II^e et le III^e siècle.

qui caractérise l'œuvre de Marcion, c'est qu'il s'efforce de
du Christianisme l'antithèse du Judaïsme. Il creuse un abîme
e l'ancienne forme religieuse et la nouvelle, confondant le
théisme et le Judaïsme dans sa réprobation. Mais ce qui le
coupe surtout, c'est d'inférioriser le Dieu des Juifs, qu'il
elle « le Demiurge ». Sans le faire absolument mauvais, il le fait
lument inférieur au Principe divin des Gnostiques — Sophia —,
appelle le « Dieu bon », et c'est dans les Septante qu'il cherche
preuves pour soutenir que le Dieu des Juifs est essentielle-
ment faible, borné, imparfait. Il montre que le « Seigneur », dans
e traduction, est obligé de chercher Adam, de descendre à
ome et à Gomorrhe pour voir ce qui s'y passe. Comme légis-
eur, il n'a fait que des maladresses. Sa justice est imparfaite ;
reste, il est un juge dur et cruel, bien différent du *vrai Dieu*
(Déesse HAVEH) que distingue surtout la bonté, la douceur,
amour. Il montre que c'est le Christianisme seulement qui a
connaître ce *Dieu* d'amour complètement inconnu aupara-
nt, car le paganisme l'ignorait autant que le Judaïsme. Ni

(1) Le Deutéronome.

l'un ni l'autre n'en avaient le moindre pressentiment. Les philosophes, qui ont tout altéré, n'ont pas manqué de dire que le Christ d'Israël qui apparaît sans préparation aucune est leur œuvre et qu'il s'est révélé par le Christ qui, sans passer par la naissance, est descendu directement du Ciel et est apparu à Capharnaüm en Galilée « pour porter çà et là » la connaissance du « Père » et de la vraie religion (voir Leblois, *Les Bibles*, livre VI, p. 112).

Tout cela est en opposition avec la Gnose.

Suivant Irénée, Marcion aurait enseigné que « le Seigneur lorsqu'il est descendu aux Enfers, a sauvé et reçu dans son royaume ceux qui sont venus à sa rencontre, savoir : Caïn et ses semblables, les Sodomites, les Egyptiens et leurs semblables et en général tous les païens qui auraient marché dans la confusion de méchanceté ; que, par contre, Abel, Hénoch et les autres justes, ainsi que les descendants du patriarche Noé, avec tous les prophètes et ceux auxquels le Demiurge a pris plaisir, n'avaient point obtenu de salut ; car, sachant que Dieu les induisait toujours en tentation, ils crurent alors que'il les tentait et ne s'approchèrent point de Jésus, ni ne crurent son message ; et voilà pourquoi leurs âmes restèrent dans les Enfers.

Marcion composa un ouvrage intitulé *Antithèses*, dans lequel il montre le contraste qui existe entre le Christianisme et les anciennes religions masculines, faisant du Judaïsme une religion impure et injuste, tandis que la nouvelle religion, qui est partie de Dieu, apporte l'amour, le pardon et la grâce.

On fait de Marcion l'ennemi des femmes parce qu'il prêcha à ses disciples l'abstinence des relations sexuelles ; il prêchait la chasteté relative, et c'est cela qui mettait son Eglise en hostilité avec les autres communautés. Aussi Marcion était détesté et persécuté ; il commençait ses sermons par cette phrase : « Mes frères qui souffrez avec moi et êtes haïs avec moi. »

Irénée raconte que Marcion, rencontrant un jour Polycarpe dans une rue de Rome, lui demanda s'il le reconnaissait ; Polycarpe répondit : « Je reconnais le premier-né de Satan » (III, 3).

Tertullien appelle Marcion « le plus détestable des hommes » (*De la chair de J.-C.*, 5).

Epiphane accuse Marcion d'avoir violé une vierge et dit que pour ce fait, on l'aurait excommunié. Ses défenseurs arrangèrent

la chose en disant que la Vierge violée, c'est l'Eglise, et que le violeur, ce sont les hérésies (Contre les Hérésies, 61, 1).

Le Docétisme

Les Docètes (étymologiquement : ceux qui croient à une apparence) sont des gens qui nient la réalité des choses apparues dans une vision, comme celle que Paul prétendait avoir eue sur le chemin de Damas. A cette époque de mentalité troublée, une multitude de gens prétendaient avoir vu ce que les Ecritures annonçaient, notamment le Christ attendu.

Les Docètes gnostiques expliquaient que le Christ que les premiers Chrétiens avaient annoncé était la représentation abstraite d'une idée : la suprématie féminine abolie dont on attendait le retour ; ce n'était nullement l'apparition d'une personnalité concrète que l'on pouvait voir sous la forme d'un homme. Les Catholiques, qui font tout converger vers l'idée de Jésus, nous diront que le Christ de Marcion ne ressemble pas à celui des Juifs, attendu que le Messie que les Juifs attendaient n'avait pour but que de ramener les tribus dispersées, tandis que le *Christ* nouveau des Chrétiens Johanites va sauver toute la Terre. Marcion enseignait que ce Christ-là n'était pas né suivant la loi de la nature, qu'il n'avait pas eu de corps matériel, que c'était une conception de l'esprit désignant la suprématie en dehors de toute personnalité.

Alors ceux qui croyaient en Jésus interprétaient cet enseignement dans le sens de leur croyance et disaient que Jésus n'avait été qu'une apparence, que sa mort même n'avait été qu'une apparence, qu'il était remonté au Ciel comme il en était descendu. Mais ils n'ont pas l'idée de nier Jésus et de remonter au Christ abstrait. Ce sont des inférieurs à qui il faut une idée concrète, une vision matérielle.

Et, sur cette interprétation fautive d'une idée incomprise, on va raisonner et discuter comme s'il s'agissait de quelque chose de réel. On nous dira que c'est dans l'Epître aux Hébreux que se trouvent les premières formules de la doctrine nommée plus tard *Docétisme*, d'un mot grec qui signifie *sembler*, parce que le corps de Jésus n'avait, suivant elle, qu'un semblant de réalité.

L'Epître faussement attribuée à Barnabé marque la seconde étape du Docétisme ; son auteur appartenait à l'Eglise d'Alexan-

drie ; il regardait, ainsi qu'Apollon, le Christianisme comme une nouveauté sans racine dans l'Israélisme, niait que Jésus fût fils de David et ne reconnaissait pas son humanité.

Cette doctrine ne resta pas concentrée à Alexandrie, elle se répandit dans d'autres Eglises ; à Corinthe, elle produisit un véritable schisme.

La lettre de Clément de Rome prouve qu'à la fin du premier siècle, époque où elle fut écrite, le Docétisme régnait dans certaines Eglises d'Orient.

*Le système de Basilide d'Alexandrie
jugé par ses ennemis les Pères de l'Église*

Ces renseignements sont pris dans Irénée (*Contre les Hérésies*, XXIV, 3-4), donc ils sont suspects.

« Du Père increé naît le *Nous*, « Intelligence », de qui procède le *Logos*, « Verbe » ; du *Logos* sort la *Phronésis*, « Prudence » ; de celle-ci la *Sophia* et la *Dynamis*, « la Sagesse et la Puissance », lesquelles engendrent les « Vertus », les « Princes » et les « Anges ». Ces trois choses constituent un premier ordre d'êtres divins inférieurs, qui ont fait le premier ciel. De ce premier ordre émane un second qui fait un second ciel ; de celui-ci un troisième qui fait un troisième ciel, et c'est ainsi ainsi que successivement 365 ordres de Vertus, de Princes et d'Anges produisent 365 cieus, d'où l'année a tiré le nombre de ses jours.

« Les Anges du 365^e ordre, dont le chef est le Dieu des Israélites (Hévah), ont ordonné le monde et se sont partagé la terre et les peuples qui l'habitent. Mais le Dieu des Israélites ayant voulu soumettre tous les autres peuples, les Princes de ces peuples lui ont fait opposition et les peuples se sont séparés de lui. Le Père increé et sans nom, voyant leur ruine, envoya *Nous*, son premier-né, pour affranchir ceux qui croient en lui de la domination des divinités qui avaient ordonné le monde.

« Il est apparu sous la forme d'un homme. Il n'a pas souffert ; mais un certain Simon de Cyrène fut obligé de porter la croix pour lui. Métamorphosé par lui, on le tint pour Jésus (qui avait pris la forme de Simon) et on le crucifia par ignorance et par erreur. Le *Nous* incorporel est retourné auprès du Père, et ceux qui croient en lui sont délivrés des Princes (Principes, c'est-à-dire des Déesses) qui ont fait le monde. »

ns ce système qui veut délivrer l'homme des Déesses, Hévah, grande Divinité des Israélites, est tombée au 365^e rang des inférieurs !...

Renan, qui n'aime pas Jahveh, dit : « Le vieil Elohim ne mourra pas, il survivra au Jahvéisme ou plutôt il se l'assimilera. *La déesse sera extirpée*. Les prophètes et en particulier Jésus, le dernier d'entre eux, expulseront Jahveh, Dieu exclusif d'Israël, et donneront à la belle formule *patriarcale* d'un père juste et unique pour l'univers et pour le genre humain » (*Le Peuple d'Israël*, t. I, p. 174).

C'est la Mère qui jusqu'alors avait joué ce rôle, et Renan dit bien, puisque ailleurs il affirme lui-même que le mot *Pater* ne se trouve pas dans l'histoire antérieure à cette époque ; c'est cette Mère, Jahveh, Hévah, qu'il appelle maintenant *une déesse* qu'il faut *extirper*.

Système des Valentinien

(Valentin, né vers 140)

Dans l'École de Valentin, le Dieu absolu, inaccessible, a été obligé, pour se révéler, de faire émaner de lui une série d'êtres inférieurs, les *Éons* (littéralement *toujours étant*, émanations personnifiées qui sortent de l'Esprit absolu). Chaque Éon porte un nom spécial.

Primitivement (car le système changea), la première série ou « tétrade » renfermait le *Père antérieur* et le *Silence*, le *Père* et la *Vérité*. Plus tard, on y introduisit la *Cause première* et la *Pensée*, qui procède l'*Esprit*, le fils premier-né de la Vérité. Cela forme une tétrade sacrée, d'où sort une deuxième tétrade, le *Verbe* (Logos) la *Vie*, l'*Homme idéal* et l'*Eglise*. Du Logos et de la Vie émanent pour leur tour dix *Éons*, de l'« Homme » et de l'« Église » douze autres (tels que la Foi, l'Espérance, la Charité, et en dernier lieu la *Sagesse*), ce qui, avec les huit *Eons* primitifs, en faisait trente, constituant ensemble le Plérôme ou plénitude divine. La « *Sagesse* » (Sophia), le dernier des *Éons*, ravie à l'aspect des précédents, ne put s'élever jusqu'à eux, mais elle tombe hors du Plérôme, dans le vide, d'où elle est ramenée par Horos, la vertu conservatrice du Plérôme.

Cette Sagesse (Minerve) qui veut s'élever et retombe, c'est la contre-partie de Prométhée, l'homme qui veut s'élever, — ou la fable d'Icare.

Pour préserver la Sagesse d'une nouvelle chute et affermir le Plérôme, l'Esprit (le 3^e Éon) engendre le *Christ* et le *Saint-Esprit*. Le premier apprend aux *Éons* que le Père est incompréhensible et le second leur enseigne à le louer. Dans leur joie, tous les Éons produisent ensemble *Jésus le Sauveur*, qui, doué de ce qu'il y a de plus exquis, est comme la fleur du Plérôme et porte les fruits de tous les autres Éons, particulièrement ceux de *Christ* et de *Logos*. D'autre part, « *Sophia* », la Femme, lors de sa sortie du Plérôme, avait, dans ses angoisses, procréé la matière, et de ses larmes s'étaient formés les fleuves de la mer. Elle avait produit le Demiurge, le Dieu des Juifs (Hévah), l'ordonnateur de tout ce qui existe en dehors du Plérôme. C'est lui qui a formé le monde et fait l'homme à son image. Depuis lors, le Demiurge règne en roi sans connaître le Dieu suprême ; dans son ignorance il se donne lui-même pour le vrai Dieu. Mais l'homme possède en soi un principe spirituel provenant de « *Sophia* » et qui le rend apte à connaître le vrai Dieu. L'Éon « *Jésus* », revêtu d'un corps apparent, est descendu du Plérôme pour éveiller ce principe, en apportant aux hommes la « *Gnose* » ou vraie science. C'est par elle qu'ils arrivent à la connaissance du Père et sont conduits au Plérôme.

Ce système est celui qui fut le plus combattu ; c'était de la pure folie.

C'est la littérature gnostique qui a porté au plus haut point l'exaltation divine de l'homme-Christ (1) ; c'était une sorte de débauche dans la licence de l'esprit se donnant le droit de dire tout.

Irénée, qui se plaint des Gnostiques, dit de Valentin : « Valentin, le docteur le plus profond de la *Gnose* croit qu'il avait existé avant Bythos (le premier Père de l'insondable Nature qui est le second Logos) un Éon parfait appelé Propator. »

Ceux qui appellent Dieu *Il* font de lui un mâle gigantesque. Fabre d'Olivet nous donne sur l'origine du mot Aion ou Éon des explications qui nous font mieux comprendre de quoi il s'agit. Il dit :

« Les Gnostiques donnent aux êtres intermédiaires le nom d'Éons. Ce nom, qui signifiait en égyptien un Principe de volonté

(1) Irénée assure que ce sont les Gnostiques qui firent les premières images peintes de Jésus (Contre les Hérésies, I, 25, 5).

se développant par une faculté plastique inhérente, s'est appliqué en grec à une durée indéfinie (l'immortalité, attribut de la Déesse).

« Le mot *Eon*, en grec Αἰών , dérivé de l'égyptien ai (Ⲁ), un principe de volonté, un point central de développement, et iôn (Ⲓ), la faculté génératrice (de la Femme).

« Ce dernier mot a signifié, dans un sens restreint, une colombe, et a été le symbole de Vénus. C'est la fameuse *Yoni* des Indiens, et même le *Yn* des Chinois, c'est-à-dire la nature physique de l'Univers. » (*Vers Dorés*, p. 204.)

Ce que Fabre d'Olivet ne dit pas, c'est que cette colombe qui représente la *Yoni* est aussi le symbole de l'Esprit-Saint, qu'on ne peut pas séparer des conditions sexuelles de la femme.

Donc les Esprits célestes des Gnostiques, les Eons, devraient être des représentations féminines, — mais Valentin ne le comprend pas comme cela, car il donne à la Déesse Sophia un rôle singulier ; il dit d'elle : Sophia a voulu prendre la première place ; cela a engendré le désordre ; on l'a rejetée et on a remis en haut le Père.

Sophia a du chagrin, de la tristesse ; c'est cela qui est représenté par les puissances du mal. Elle engendre un avorton, *Achamoth*, qu'on appellera *Sophia-Achamoth*.

Je suppose que c'est Johana qu'on désigne ainsi et que c'est sa doctrine qui est l'avorton, qui a été appelée *Achamoth*, dont on a fait *escamoter* quand on l'a cachée et plagiée.

Les Pères de l'Eglise, qui donnent cette interprétation de la Gnose de Valentin, ajoutent qu'il n'avait pas de morale, qu'il prêchait la débauche, disant que *tout était permis*.

Il y a évidemment là encore un renversement des facteurs : ce sont les Féministes qui ont dû dire cela, s'appuyant sur la loi du sexe féminin, et les Gnostiques ont pu le répéter sans comprendre que cette loi n'est pas celle de l'homme.

C'est en s'appuyant sur toutes ces absurdités qu'on arriva à supprimer la Déesse Sophia et à mettre à sa place le Père, c'est-à-dire le Dieu mâle.

Valentin parut à Rome un peu avant le milieu du II^e siècle (Irén., I, III, c. 4 ; Eusèbe, *Chro. adam.*, 141). Tertullien dit de lui : « Il épargna les Écritures et il tâcha de les accorder avec ses erreurs en changeant la signification des termes. Ses disciples composèrent un livre qu'ils appelèrent l'*Évangile de Vérité*. Ils s'efforcèrent,

dit saint Irénée, d'accommoder à leurs rêveries les paroles du Seigneur (Kyria), les sentences des Prophètes et les discours des Apôtres.

Les Valentiniens donnent aux *Épîtres de Paul* un autre sens que les Pères, puisque Irénée dit que ces hérétiques en pervertissent le sens naturel.

Ailleurs, il dit que les disciples de Valentin rapprochaient et réunissaient différents textes de l'Écriture pour en former un sens tout contraire à celui des auteurs sacrés. Il les compare à ces écrivains qui rassemblaient les vers des poèmes d'Homère et leur faisaient signifier tout autre chose que ce qui était admis.

Il existe une méthode de Valentin (Langue universelle) que l'on appelle la Kabbale grecque.

Justin Martyr

(mort vers 160)

Justin écrivit deux *Apologies* et le *Dialogue* avec le Juif Tryphon (entre 150 et 160). Il fonda une école à Rome, dans laquelle il enseignait sa doctrine. Il fut dénoncé par Crescens, un de ses adversaires, et condamné à mort. Il avait 66 ans lorsqu'il subit le martyre.

Le système de Justin consiste à mettre la « raison » du côté du Christianisme et la « déraison » du côté de ses adversaires. Mais quel Christianisme enseignait-il ? C'est ce qu'il est difficile de savoir, puisque tous les livres sont altérés ; les siens peuvent l'avoir été comme les autres.

Pour Justin, le Christ, c'est la raison divine, le *Logos*, le même qui avait parlé par la bouche de Socrate, « et qui, chez les barbares (c'est ainsi qu'il appelle les Juifs), a pris forme et est devenu un homme » (I, 5).

Il dit aussi : « Ceux qui sont devenus *sages* portent un nom distinctif commun ; on les appelle tous *Chrétiens* » (I, 7). Et encore : « Tous les hommes qui ont vécu conformément à la raison sont chrétiens, bien qu'on les ait tenus pour athées ; tels sont chez les Grecs : Socrate, Héraclite et leurs semblables ; chez les barbares : Abraham, Ananias, Azarias, Mikaël, Elie et beaucoup d'autres » (I, 46).

Ce Justin était un homme d'imagination ; il ajouta à la légende de Jésus des détails que l'Église n'a pas retenus ; par exemple,

il raconte que, lorsque Jésus était charpentier, il confectionnait des charrues et des jougs (Dialogue, 88). Il dit aussi qu'un feu brilla sur le Jourdain lors de son baptême ; c'est lui qui affirma que l'enfant Jésus était né dans une caverne près de Bethléem, et cette nouvelle légende passa dans l'*Histoire de Joseph* (ch. VII), dans l'*Évangile de l'Enfance* (ch. II), dans l'*Histoire de la Nativité de Marie* (ch. XIV) ; Origène, Eusèbe et Ephiplane l'adoptèrent. Aujourd'hui, c'est une légende consacrée par les jouets exposés dans les églises, le jour de Noël.

Plus tard, pour expliquer cette « caverne », on a dit qu'à cet endroit se trouvait une caverne de Mithra, un Mithræum. M. Leblois croit que cela vient de la mauvaise interprétation d'un texte d'Isaïe (33, 16) qui dit : « Il aura sa demeure sur les hauteurs ; le château du rocher est son asile », ce que les Septante traduisirent par : « Il habita dans la caverne élevée d'un puissant rocher ». (Il s'agit du « Juste ».)

Il parle de Simon le Magicien (Paul) (I Apol., 26) et dit : « Un certain Samaritain, Simon, qui sous le règne de Claude opéra, par l'art des démons, des miracles magiques dans notre ville impériale, fut à cause de cela considéré comme un dieu, et vous l'avez honoré en lui élevant une statue qui est érigée dans l'île du Tibre et qui porte cette inscription : *Simoni Deo Sancto* (A Simon Dieu saint). »

Or cette statue était celle d'une ancienne divinité des Sabins, *Semo Sancus*, et l'inscription qu'elle portait était : *Semoni Sanco Deo Fidio*.

Dans sa première Apologie (65), il nous donne un renseignement sur la façon dont la propagande était faite de son temps. Il dit : « Le jour qu'on appelle « jour du soleil » (dimanche), les habitants des villes ou des villages se réunissent en un même endroit, et les « Mémoires des Apôtres » (ou les « Ecrits des Prophètes ») sont lus aussi longtemps qu'on peut. »

Parlant des anciennes formes de la Divinité, voici ce qu'il en dit (I Apol., 5-6) : « Autrefois, de mauvais démons se présentèrent, séduisirent les femmes et les jeunes garçons et apparurent sous des formes terribles, de sorte que ceux qui ne jugent point par la raison furent épouvantés, et, ne sachant point que c'étaient de mauvais démons, ils les appelèrent des *dieux* et leur donnèrent le même nom que chaque démon s'était attribué. Mais, lorsque Socrate essaya, *par la raison*, de mettre ces choses en lumière et

de détourner les hommes des démons, ceux-ci parvinrent, avec le secours d'hommes qui prenaient plaisir à la méchanceté, à le faire mettre à mort, comme athée et impie, en l'accusant d'introduire de nouveaux démons. Ils ont la même intention à notre égard. »

Après avoir condamné ceux qui ont cru à l'ancienne *Divinité* féminine, il attaque avec la même violence Marcion et dit : « Un certain Marcion engage ses disciples à reconnaître un autre Dieu que le Démiurge. Avec le concours des démons, il a fait que dans tout le genre humain beaucoup de gens disent des blasphèmes, nient le Dieu créateur de l'univers et professent qu'il y en a un autre plus grand que lui (la Déesse) qui a fait de plus grandes choses » (I Ap., 26). Ceci ne doit pas nous étonner d'un homme qui a osé dire de Minerve : « N'est-ce pas le comble du ridicule d'avoir été prendre, pour en faire l'emblème de l'intelligence, la figure d'une femme ? » (1^{re} Apologie).

Le masculinisme de Justin lui a valu d'être vénéré dans l'Eglise catholique comme un saint. Marcion n'a pas eu le même honneur. Ce Justin est considéré comme le plus ancien « Père de l'Eglise ». Il est en même temps le premier apologiste.

Cependant, nous ne savons pas au juste quelle est la doctrine qui l'inspire. Il parle des *Evangelies*, qu'il attribue *aux Apôtres* ; mais il ne cite pas leurs auteurs.

Est-ce parce que, à cette époque, on ne voulait plus citer les noms des femmes du premier Christianisme et que, les noms des *Évangélistes* n'ayant pas encore été masculinisés, on les attribuait à des *Apôtres* anonymes ?

Les apologistes

Après Justin, d'autres *apologistes* s'élevèrent, parmi lesquels il faut citer : Tatien l'Assyrien, qui fut converti par Justin et qui écrivit en 176 son « *Discours aux Grecs* » ; l'Athénien Athénagore, qui écrivit en 177 un ouvrage intitulé « *Supplications en faveur des Chrétiens* » ; Théophile, évêque d'Antioche, auteur de « *A. Autolique* », paru en 180 ; Hermios, qui écrivit vers 200 « *Dérision des philosophes* ». Dans le III^e siècle parurent Origène et Eusèbe, dont nous aurons plus loin à nous occuper.

Tous ces auteurs écrivaient en grec. Il y en eut aussi parmi les Latins, entre autres le fameux Tertullien de Carthage, né vers

mort vers 230; — il écrivit une « Apologétique contre les ».

l'Eglise invoquera plus tard le témoignage des apologistes pour prouver la véracité des Evangiles falsifiés qu'elle adopta quand on y eut introduit la légende de Jésus.

Les apologistes sont :

Ignace, Papias, contemporain de Jean, Quadratus, Publia une Apologie en 125, Aristide en 171, Justin en 156, Philéas en 171, Apollinaire en 172, Irénée en 179 (c'est lui qui dit que Jésus était mort à 50 ans), Tatien en 180, Clément d'Alexandrie en 194, et Tertullien en 216.

Malgré les témoignages de ces « Pères », l'opinion des contemporains n'était nullement faite au II^e siècle sur la personnalité de Jésus. Les uns le regardaient comme un homme ordinaire; les autres soutenaient qu'il n'avait que les apparences de l'humanité; d'autres soutenaient qu'il était Dieu et homme tout ensemble. Le pasteur Leblois dit (*Les Bibles*, t. I, p. 124) : « Parmi les admirateurs de Jésus, il s'en trouva qui affirmaient que Jésus n'avait rien d'humain, de matériel, de terrestre, qu'il n'avait eu qu'une apparence de corps, que ses souffrances et sa mort n'avaient été qu'apparentes. »

Les Pères de l'Eglise contre les Gnostiques

Quand ceux qu'on allait appeler les « Pères de l'Eglise » eurent triomphé, ils nous racontèrent l'histoire des Gnostiques, leurs doctrines, en leur attribuant toutes leurs propres folies.

D'abord, ils mirent pêle-mêle dans le Gnosticisme tous les sectes de ces temps, les Judaïtes, les Caïnites, les Ophites, confondus avec tous ceux qui avaient parlé ou écrit pour propager le premier Christianisme.

Irénée nous dit : « Ebion, Cérinthe, Basilide, Marcion, etc., les Gnostiques, les Encratites, les Valentiniens eurent chacun leur Evangile parce qu'ils avaient chacun leur dogme. » (Voir Irénée, chap. xvii.)

On cherche à discréditer les évêques du premier Christianisme en disant qu'en Egypte des évêques gnostiques étaient en même temps des adorateurs de Sérapis.

Les Jésuites, dans leurs attaques contre la Gnose, disent que, sous le nom d'Ophites, ils se livraient aux pratiques de la magie,

évoquaient les esprits infernaux qu'ils appelaient *Éons* ou célestes. Ils célébraient l'*Eucharistie* avec le germe et le sein, ils égorgeaient en secret des petits enfants volés et se rissaient de leur chair dans leurs assemblées mystérieuses.

Or ce n'étaient pas eux, c'était saint Paul qui, lorsqu'il s'appelait Simon le Magicien, se livrait aux pratiques de la magie.

C'est le trouble jeté dans les esprits par la lecture de la Bible qui avait fait naître une multitude de petites sectes dont les adeptes prenaient pour modèle à imiter les personnages les plus fameux.

C'est ainsi qu'on avait vu apparaître les *Adamites*, qui vivaient nus pour imiter Adam et Eve et rééditaient les excès des cyniques grecs. « Les *Adamites*, dit Renan, prétendaient retrouver les joies du Paradis terrestre, par des pratiques forgées de l'innocence primitive. Leur Église s'appelait le Paradis ; ils la chauffaient et s'y tenaient nus. Avec cela, ils s'abandonnaient aux voluptés et avaient la prétention de vivre dans une entière virginité. » (Voir Clément d'Alexandrie, *Stromateis*, I, 15.)

Le personnage qui joue le plus grand rôle, après Adam et Eve, c'est le serpent. Aussi voyons-nous se former une secte appelée *Ophites*, qui célèbre orgiaquement le serpent de la Genèse.

Les *Caïnites* rendaient un culte à Caïn. Nous avons vu que les *Caïnites* ou *Judaïtes* prenaient tout à rebours, qu'ils se prenaient pour modèle la vie des hommes les plus méchants que les Sodomites, Coré, Judas, etc., et que c'est de cette école qu'est sortie celle de Paul, fondateur du Catholicisme.

Philastrus et ses disciples honoraient Judas.

Ces exemples suffirent pour montrer la profonde perversion mentale que produisit la Bible à son apparition. Ce fut un commencement qui entraîna les hommes dans les extravagances les plus inattendues.

On comprend, du reste, cet effet quand on réfléchit à l'énormité de la Genèse biblique, jetée dans un monde perverti et dont elle était comme l'expression de la Vérité, comme le modèle à suivre.

La population sensée, qui conservait l'ancienne religion, regardait tous ces hommes en horreur et les confondait avec les disciples d'Epicure. Au commencement des offices, l'Hiérophante s'écriait le premier : « Hors d'ici les Chrétiens », et tous les assistants répondaient : « Hors d'ici les Epicuriens » (voir Lucien) ; c'est parce

le mot *Chrétien* était devenu synonyme d'Epicurien que les vrais Chrétiens l'avaient abandonné et s'intitulaient Gnostiques.

Nous avons vu plus haut que c'est Paul, lorsqu'on l'appelait Pérégrinus, qui se disait philosophe de l'école des cyniques. C'est pour se défendre contre les Gnostiques que les néo-chrétiens se rapprochent et s'unissent vers 160 pour fonder l'Eglise catholique, qui eut, dès lors, une constitution hiérarchique qui lui donna une grande autorité.

Depuis cette année 160, les Gnostiques furent exclus de l'Eglise et considérés comme hérétiques, ce qui n'empêche pas Bardesane, qui est gnostique, d'écrire vers 170.

L'histoire des sectes gnostiques a été résumée dans un ouvrage intitulé les *Philosophumena*, attribué à Origène, mais que l'on croit être d'un presbytre romain de la fin du II^e ou du commencement du III^e siècle.

A partir de ce moment, on va attribuer aux Gnostiques toutes les erreurs que les Catholiques seront obligés d'abandonner en route. Voici quelques-unes de ces accusations :

La secte des *Euchètes* ou Messaliens enseignait que Dieu ne s'occupe de rien, ayant abandonné le gouvernement des choses à ses deux enfants, dont le plus jeune est au ciel (c'est l'ancienne Déesse : la femme) et l'aîné sur la terre (l'homme). Celui-ci, c'est Satan, Seigneur et maître de l'univers, le Dieu unique et véritable qu'il faut honorer en s'abstenant de ce que prescrit la Loi.

Carpocrate, qui professait à Alexandrie vers 140, considérait l'esprit comme indépendant de la matière. Il croyait que l'esprit reste libre et laisse toute liberté aux appétits des sens, dont il ne se mêle pas. D'après Irénée et Clément d'Alexandrie, son système savait toutes les idées morales et sociales. Sous prétexte de liberté et de justice, il autorisait la dissolution illimitée des mœurs et le communisme le plus désordonné.

Cette doctrine causa un véritable effroi.

Il est probable que, dans ceci, il y a une mauvaise interprétation de la morale féministe, une parodie peut-être de la loi du sexe féminin.

C'est Marcion qui est l'auteur de la croyance, passée dans le Catholicisme, que les saints après leur mort vont au ciel ; avant lui, ils allaient dans l'Hadès. Cette croyance fut du reste vivement combattue au début. Justin la combattit énergiquement, soutenant que les âmes descendaient toutes dans le « monde

souterrain » pour y attendre la résurrection et le jugement dernier (tant annoncé par les femmes).

Irénée refuse aussi d'admettre que les âmes des justes iront au ciel après la mort et taxe cette croyance d'hérésie. C'est qu'à ce moment le mot « juste » semblait exclure l'homme, et ces grands pécheurs qu'étaient les premiers Jésuistes ne voulaient pas admettre une récompense qui n'aurait pas été pour eux. Irénée soutient que les âmes de tous les hommes vont à l'*Hadès* et y attendent, les unes dans un lieu de joie, les autres dans un lieu de souffrance, la résurrection, où elles recevront de nouveau leur corps. Tertullien est du même avis. C'est à partir du III^e siècle que les idées se modifièrent, que l'*Hadès* fut confondu avec le Tartare des Grecs et qu'on en fit l'Enfer (*Inferi*). Alors, les âmes des Chrétiens pieux furent envoyées directement au ciel.

Les *Cérinthiens*, dont le chef, Cérinthe, s'attirait des disciples en leur promettant, *après la résurrection*, des jouissances semblables à celles que Mahomet promet à ses fidèles. On attendait donc une « *résurrection* » qui serait suivie d'une époque de bonheur, le *Nirvâna* des Hindous.

Ce n'est pas ainsi que les Féministes comprenaient l'idée d'une résurrection. Ils y voyaient un retour à la vérité et à la justice sociale.

La grande préoccupation des Pères de l'Eglise ayant été d'introduire Jésus et Dieu le Père dans les Evangiles, ils vont faire croire que ce sont les Gnostiques qui ont altéré les Ecritures pour y introduire leur doctrine, alors que ce sont eux qui le firent.

Saint Irénée dit : « L'autorité de nos Evangiles est si bien établie que les hérétiques eux-mêmes leur rendent témoignage et que chacun d'eux, en sortant de l'Eglise, cherche dans l'un ou dans l'autre de quoi appuyer ses doctrines.

« Les Ebionites se servent de l'Evangile selon Matthieu, et cet Evangile suffit pour les réfuter ; Marcion a corrompu l'Evangile de Luc, et ce qu'il y a laissé détruit ses blasphèmes contre le *Dieu unique et souverain*.

« Ceux qui séparent *Jésus d'avec le Christ*, soutenant que le Christ est demeuré impassible pendant que Jésus souffrait, s'en tiennent à l'Evangile de Marc, et, s'ils le lisaient avec un amour sincère de la Vérité, ils y trouveraient la condamnation de leurs erreurs. Pour les Valentiniens, ils se fondent principalement

sur l'Évangile de Jean, et c'est aussi par l'autorité de cet Évangile que nous les avons combattus. »

Nous voyons dans cette réponse une chose importante, c'est qu'on répond à ceux qui *séparent Jésus d'avec le Christ*. Donc, les Chrétiens n'admettent pas Jésus et ne reconnaissent encore que le Christ, qui est « Sagesse Divine », Ratio, Mens, Verbum, etc., mais qui n'est pas Jésus.

Les Ecoles d'Alexandrie au II^e siècle

La nouvelle vie intellectuelle avait son foyer principal à Alexandrie. C'est là que les Lagides avaient établi le *Musée* où l'on cultivait les sciences et les arts. (On disait Musée des Lagides.)

A côté s'étaient formées trois Ecoles rivales :

- L'Ecole Juive ;
- L'Ecole Néo-Platonicienne ;
- L'Ecole Evangélique.

— On croit que l'Ecole Juive fut fondée par Aristobule, philosophe juif d'Alexandrie, regardé comme le premier auteur qui tenta de rapprocher les croyances juives des croyances païennes.

— C'est vers 193 que s'ouvrit l'Ecole Néo-Platonicienne.

« Les Néo-Platoniciens, dit Gibbon, offrirent le spectacle déplorable de la seconde enfance de l'esprit humain » (ch. XIII), et ailleurs : « Leurs travaux servirent bien moins à perfectionner qu'à corrompre la raison. Ammonius, Plotin et Porphyre étaient des enthousiastes qui ne s'occupaient que des chimères de la métaphysique et de la théologie indienne. Ils croyaient posséder l'art de dégager l'âme de sa prison corporelle et de se mettre en contact avec les esprits et les démons. Le bouddhisme, le pythagorisme et le platonisme constituèrent le fond de leur électisme. Ils se servirent des idées des Indiens sur la *Trimoûrti* pour modifier la Trinité de Platon en reconnaissant en Dieu trois hypostases, doctrine que s'approprièrent bientôt les Chrétiens en changeant les hypostases en personnes » (Réthoré, *Science des religions*, p. 207).

— L'Ecole Evangélique d'Alexandrie combattait l'Ecole Juive. Elle combattait aussi les philosophes de l'Ecole Néo-Platonicienne, qui, presque tous, étaient hostiles aux Chrétiens.

Les membres de l'Ecole Evangélique étaient moitié gnostiques

(Israélites), moitié néo-chrétiens. Ils étaient divisés en deux catégories : les Pères de l'Eglise et les Gnostiques.

Saint Clément se vantait d'être avec les Gnostiques. Origène, Athénagore, saint Théophile et saint Justin firent partie de cette Ecole.

L'enseignement de ces Ecoles n'avait rien d'original ; il ne faisait que rééditer les idées de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, en donnant à l'antique Théogonie une forme masculine, c'est-à-dire concrète ou surnaturelle. Elles n'étaient pas d'accord entre elles.

L'Ecole Evangélique, tout en s'opposant aux doctrines des Gnostiques et à celles de Philon, leur prenait leurs idées.

C'est là qu'une partie de la légende de Jésus fut calquée sur celle de Bouddha.

En voici le récit fait par César Cantù dans son Histoire Universelle (t. VIII, p. 429) :

« Sous les lambris dorés d'un palais situé sur les bords du Gange, reposait une fille des rois, jeune, vierge, aussi pure que belle, Mâyâ Dêvadattâ ; une clarté soudaine illumina le ciel, un éléphant blanc se montra à la jeune fille ; la vierge devint enceinte. Les sages dirent au roi : Un Saint-Esprit est descendu dans le sein de la Princesse, elle a conçu et elle enfantera un fils qui sera le sauveur des dix parties du monde. Après le temps voulu, Mâyâ mit au monde vers le 25 décembre son premier-né, Çâkya-Mouni. Un concert de voix s'éleva et une brillante étoile apparut dans le ciel. Des rois vinrent l'adorer. Lorsque enfant il fut présenté au temple, les prophètes présagèrent de lui des choses merveilleuses. Dans son jeune âge, Bouddha étonna les docteurs par sa sagesse ; à 30 ans, il se retira dans le désert. Là il fut tenté par le démon qui lui offrit des honneurs, des plaisirs et des richesses. Mais il sortit vainqueur de ces épreuves. Ensuite il revint au milieu de ses semblables, se choisit des apôtres, commença sa prédication, indiquant des remèdes aux péchés et s'appliquant à retirer le monde de la voie de la perdition. Enfin les ennemis de sa doctrine l'envoient au gibet, et, au moment où il expire, la terre tremble et le ciel se couvre de ténèbres. »

Ceci est une erreur de César Cantù. On raconte que Bouddha mourut de vieillesse, mais on a mêlé sa miraculeuse légende à la vie très réelle de Krishna, la fille royale de Dropada, dont on fait

une incarnation de Vishnou (l'Esprit féminin). Or Krishna fut surprise par des assassins soudoyés par les masculinistes et clouée sur un arbre.

(Une peinture italienne représente Krishna attachée sur un gibet. Dans le temple de Madura, une autre peinture la représente aussi crucifiée.)

C'est du reste dans la légende qu'on a greffée sur sa vie bien réelle qu'on a puisé pour faire la légende surnaturelle de Bouddha.

Tout cela a de l'intérêt, puisque c'est le fond de l'histoire qui est arrivée jusqu'à nous en passant par le Catholicisme.

Voici un autre récit de cette naissance miraculeuse pris dans la Bible Folk-Lore (chap. XII, p. 215) :

« Bouddha entre dans le flanc droit de la Vierge-Mère ; annoncé par les cantiques des Anges et par l'apparition d'une grande lumière, il est né sous l'arbre Palasa, adoré par les quatre Anges, rois du monde, et proclamé futur Bouddha par le saint vieillard Asita. Il est enveloppé dans des langes comme un enfant, mais dès sa première enfance il étonne ses maîtres par ses connaissances.

« Il est tenté dans le désert par Mara, le démon indien, dont il triomphe en rejetant ses offres de nourriture et de monarchie universelle sur la Terre. Il combat contre le dragon et il passe l'eau à pied sec. Il connaît les pensées secrètes de ses disciples et leur fournit miraculeusement une nourriture inattendue (la manne dans le désert). A l'ordre qu'il fonde, il impose comme devoir la pauvreté, la pureté et l'amour du genre humain, et les rites du baptême par le feu et l'eau. Il monte au ciel dans un char après être descendu aux enfers. Des femmes le servent et le parfument. Il appelle à lui l'enfant que ses disciples voulaient éloigner ; il porte dans ses bras un agneau blessé ; il rend la vue aux aveugles, et ceux qui le touchent sont guéris à l'instant même. Il reparaît après sa mort sous une forme lumineuse et, comme Shiva ou Mitra, se montre debout sur la montagne avec un corps glorieux. Ceux qui le suivent étendent leurs vêtements sur son passage ; une auréole de gloire environne sa tête, et les empreintes de ses pieds sacrés sont encore adorées. Ses dix commandements forment le code moral le plus parfait et une religion véritable : « S'abstenir du péché, parvenir à la bonté, purifier son cœur, voilà la religion de Bouddha » ; et la règle *dorée* qui prescrit de faire

aux autres ce que l'on voudrait qu'on nous fît, était non seulement de Gautama, mais de ses maîtres qui l'avaient précédé et qui enseignaient les trois vérités : la bonne pensée, la bonne parole, et la bonne action. »

Non seulement ces préceptes étaient ceux des maîtres qui avaient précédé Gautama (qui est lui-même un personnage légendaire), mais ces préceptes, ces lois, ces tentations et ces combats, tout cela était le fond même de l'histoire des Déesses, avec lequel, depuis trois ou quatre siècles, on faisait les légendes des Dieux mâles.

Le Bouddhisme fut, avant le Catholicisme, une doctrine *renversée*. Il avait la même origine : une révolte contre l'autorité de l'Esprit féminin ; il suivit la même évolution, l'ascension vers le pouvoir. Leurs dogmes sont faits des mêmes extravagances, ils s'appuient sur le même surnaturel, ils affirment, l'un et l'autre, une vie future comme une récompense donnée à la patience de leurs victimes terrestres. Pour faire accepter tout cela, on y ajoutait quelques préceptes d'une morale élevée, pris à l'ancienne religion théogonique et laissés dans leur style simple et concis, afin d'être acceptés.

Ces deux formes religieuses sont des parodies de l'ancienne religion naturelle. Le révélateur, ce n'est plus la Dêvi, Krishna ou Saraswatî, l'auteur du Vêda ; c'est Bouddha, quoiqu'il ne révèle rien, mais embrouille au contraire ce qu'il croit expliquer ; encore un qui revoile, mais ne dévoile pas. C'est pour cela, du reste, qu'il est révélateur.

Sa révélation, sa Loi, c'est le Dharma. Ses disciples, son Eglise, c'est le Sangha.

Tout cela passera dans la nouvelle religion catholique. Enfin, dans le Bouddhisme comme dans le Catholicisme, nous voyons une même préoccupation de se justifier, ce qui engendre une littérature d'une prodigieuse exubérance. On ne parle jamais tant que quand on a tort et qu'on veut prouver qu'on a raison. (Les Bouddhistes ont produit 84.000 livres.) On y retrouve tous les caractères de l'esprit masculin : une richesse prodigieuse d'imagination, la poésie qui caractérise l'homme, d'interminables répétitions qui prouvent le besoin de se justifier, en insistant sur certains faits qui reviennent à chaque instant sous une forme nouvelle. Tout cela rend la lecture de ces livres des plus fatigantes, d'autant plus qu'à côté de légendes brillantes il en est

d'autres niaiseries et absurdes, d'un esprit peu inventif, et qui n'ont qu'un mérite : c'est de nous faire connaître les lieux communs d'une époque, les banalités d'un temps.

Remarquons que, dans les religions, ce sont les Déesses qui font tout le travail ; les Dieux ne viennent après elles que pour s'attribuer la gloire et les honneurs des titres divins.

La Trinité à l'École d'Alexandrie

On discutait beaucoup dans les Ecoles d'Alexandrie sur les trois hypostases divines (suppôts, personnes, en grec *hupostaseis*), qui avaient formé primitivement une Trinité féminine : Mère-Sœur-Fille. Partout trois grandes Déesses représentaient la Femme sous ces divers aspects (1).

Cette Trinité s'était modifiée depuis qu'on avait introduit des Dieux masculins dans le Panthéon ; alors elle fut représentée par le Père, la Mère, l'Enfant ; telle la Triade égyptienne Osiris-Isis-Horus, greffée elle-même sur une plus ancienne Triade faite d'Ammon-Mauth-Khons.

Les Chaldéens avaient eu Anou, Nouah, Bel.

L'Inde fit d'abord sa Triade de Brahmâ, Nâri, Virâdj. Plus tard, elle fut composée de Brahmâ créateur (principe cosmique), Vishnou conservateur (la Femme), Çiva destructeur (l'homme) qui devint le transformateur, parce qu'il détruit et transforme le monde primitif fait par la Femme.

Enfin, les Scandinaves avaient Odin, Frigga, Balder ; les Finnois avaient Ukko, Luonnotar, Vainamoïnen ; et les Polynésien ont encore Taaroa, Ina, Oro.

Quand les Bouddhistes fondèrent leur religion masculine, ils firent une Trinité composée de : 1^o Bouddha, l'intelligence divine, l'Esprit ; 2^o Dharma, la matière, les éléments concrets (sous-entendu la Mère) ; 3^o Sangha, la réunion des deux principes ou des deux univers.

(1) Nous trouvons le nombre trois dans la légende des trois *patriarches* Abraham, Isaac, Jacob, qui sont des *matriarches* formant une Trinité ; dans les trois enfants d'Adam, — les trois enfants de Noah, — les trois Grâces, — les trois femmes qui se disputent la pomme, etc.

Cette Trinité fut apportée à Alexandrie de 270 à 303 par le philosophe Porphyre.

Mais, avant cette époque, Philon s'était occupé de la Trinité, et ses idées sur ce sujet avaient évolué, car nous trouvons qu'il nous indique une première Triade composée de : le Père créateur ; la Mère, qui est la sagesse, dans le sein de laquelle il engendre « non pas à la manière de l'homme » ; le Fils ou le monde conçu d'un germe divin.

Nous voyons dans cette façon d'engendrer l'origine de la conception miraculeuse de Marie.

Dans les Ecoles d'Alexandrie, les trois personnes divines étaient devenues :

- Le Père, duquel procède la création ;
- Le Fils, duquel procède l'âme ou l'Esprit ;
- Le Saint-Esprit, l'intellect divin.

Par le mot *pro-cession*, les Néo-Platoniciens croyaient échapper au dogme célèbre de l'*émanation* sur lequel reposaient les théogonies de l'Inde.

Les Catholiques paraissent avoir formé leur doctrine de la Trinité avec les démentis opposés aux systèmes antérieurs.

— LE PÈRE, c'est la substitution masculine de la Mère : Déméter. Elle planait dans le ciel, c'est-à-dire dans la vie sereine et bienheureuse que donne la plénitude de l'être ; on fait de ce ciel allégorique un ciel réel où l'on va envoyer régner le Père dans une solitude infinie. Tous les attributs de la Mère deviendront ceux du Père, mais seront amplifiés. Elle créait l'enfant qu'elle faisait à son image et à sa ressemblance (morale surtout) : le Dieu-Père va créer tous les humains qu'il fera encore à son image et à sa ressemblance.

— LE FILS, c'est l'homme, fils du Père, fils de l'homme. Et cela est dit dans un esprit de réaction contre ceux qui, dans le régime matriarcal, avaient été « fils de la Mère » dont ils portaient le nom. C'est la suprématie donnée à l'enfant mâle par un secret esprit de réaction contre l'ancien privilège de la fille (qui seule héritait).

L'Épître aux Colossiens (I, 15-18) pousse jusqu'à l'extravagance l'idée de la suprématie de l'homme ; elle fait créer toutes choses *par le Fils et pour le Fils*, qui est « l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature ».

« Celui par qui toutes les choses ont été créées dans les cieux et

sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, les Trônes, les Dominations, les Autorités, les Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Et il est avant toutes choses et toutes choses subsistent en lui. Et il est la tête du corps de l'Eglise. Il est le commencement, le premier-né de ceux qui sont ressuscités des morts, entre tous le premier. »

Voilà « le Fils » mis, non seulement au-dessus de « la Fille », mais au-dessus de tout. Et pendant que le « Fils » est ainsi glorifié, la « Fille » va être avilie jusqu'au dernier degré.

— LE SAINT-ESPRIT, c'est l'esprit féminin, qui était représenté à Rome par la Vénus-Lucifer (porte-lumière). Elle avait pour emblème la colombe, symbole que les Catholiques garderont pour représenter leur Saint-Esprit — sans sexe — ou ayant le sexe mâle. C'est l'antique Esprit qui flottait sur les eaux quand la Déesse émergeait de l'onde (1). C'est le feu de Vesta qu'on fait descendre en « langues de feu » sur les Apôtres pour illuminer leur intelligence.

Les Esséniens attribuaient au Fils la figure d'un homme et à l'Esprit celle d'une femme.

Le terme qui en hébreu signifie « esprit » est du genre féminin ; on le rencontre surtout dans le texte de la Genèse qui parle du chaos fécondé. Les théosophes hébreux ont déduit de cette particularité grammaticale toute une théorie métaphysique sur la troisième personne de la Trinité.

Chez les Orientaux, l'Esprit représente la Mère dans les Triades formées de trois personnes : le Père, la Mère, l'Enfant. (Voir la brochure de M. Ad. Köster sur les traces de la doctrine de la Trinité avant le Christ, Francfort, 1845.)

En accouplant le Fils (Jésus) avec le Saint-Esprit (le Christ), le néo-christianisme ne faisait que rééditer ce qu'avait fait la Grèce quand elle avait accouplé Hermès et Aphrodite pour en faire un Dieu-couple, l'Hermaphrodite ou l'Andro-gyne, c'est-à-dire le partage des facultés.

Le Christ féminin accouplé à Jésus réalise encore ce couple

(1) C'est parce qu'Elle sort de l'onde amère qu'on La dit *salée* et que le mot *sel* indique encore une forme de l'Esprit. Avoir du sel, ou, avec les Espagnols, être « *salada* ». C'est l'origine du sel que l'on met sur la langue au moment du baptême.

Dans les initiations au culte de Vénus, le grain de sel rappelait l'origine marine de la Déesse pleine de « salacité ».

fait des deux natures masculine et féminine — humaine et divine —, et c'est sur ce thème que l'on discutera longtemps. En réalité, c'est le Christ qui est le Logos, la Parole de Vérité et l'Esprit. Cette substitution de sexe dut produire une grande excitation chez les femmes et de profondes discussions, car nous voyons les premiers Chrétiens défendre avec vigueur ce « principe moral » et déclarer que « *le péché contre le Saint-Esprit est plus grand de tous les péchés* » (Matthieu, 12, 32).

C'est que, en effet, la Femme est outragée dans son *Esprit* (et c'est cela qu'elle ne pardonne pas), quand on nie sa parole de Vérité, son « *Logos* », ou quand on vient l'assimiler aux hypothèses ou aux extravagances mentales des hommes.

Les premiers Chrétiens parlent « au nom du Saint-Esprit » féminin, ils ne parlent pas « au nom de Dieu ».

La théorie du Saint-Esprit était communiquée à tous les Chrétiens dans les Mystères ; elle se conserva chez les Gnostiques qui continuèrent à dire : Notre-Dame le Saint-Esprit.

Les néo-chrétiens qui vinrent après les philosophes d'Alexandrie exagérèrent leur système, et, pour qu'il soit bien entendu qu'ils ne laissaient à la Femme aucune place dans la Trinité, ils la représentaient symboliquement par trois Phallus (1). Cela dura jusqu'au Concile de Constantinople, où cet emblème fut remplacé par une croix.

Cette représentation qui sert de signe à la nouvelle religion prouve bien qu'elle a, au début, un caractère ironique, et qu'au fond de cette révolution il n'y a que la lutte des sexes : il s'agit de supprimer la Femme, du ciel d'abord, de l'Eglise ensuite. Mais, comme la substitution des sexes amène un résultat absurde — contre nature —, on en fait un mystère qu'il est défendu d'examiner.

C'est depuis que l'on a supprimé l'Esprit de la Femme, l'Esprit *dans* la Femme, que l'on a inventé « les Esprits ». Celui qui figure dans la Trinité chrétienne vint consacrer le système ; après celui-là, une multitude d'autres apparurent ; cela devint une folie nouvelle dont la magie s'empara.

(1) Pour expliquer le rôle fécondateur de l'homme, on accolait le Phallus à la croix, comme on peut le voir dans les galeries du Musée égyptien, au Louvre. C'est dans cette position — la crucifixion — que la Femme subissait « l'onction du mâle », d'où le nom d'*oint* qu'on lui donnait.

Les Kabbalistes distinguaient en Dieu trois attributs : l'un caché, — l'Esprit de Dieu — ; l'autre illuminant ou agissant, représenté par un homme qui trace les lettres ou les formes élémentaires du monde ; le troisième sanctifiant, une eau provenant de l'esprit, représentée par une femme qui façonne le chaos.

Et cependant, plus tard, les lois naturelles reprenant le dessus, on essaya de refaire une Trinité familiale composée de Jésus-Marie-Joseph.

Malgré lui, le Catholicisme tendait à réintégrer la Déesse dans son culte.

L'inspiration du Saint-Esprit

Les néo-chrétiens étaient des gens qui, tous, se disaient « inspirés », comme les spirites modernes qui se croient tous une mission spirituelle à remplir.

Or cette prétendue inspiration n'est autre chose que l'imitation de l'intuition féminine, cette faculté si brillamment représentée chez les grandes Prophétesses. Ce sont Elles que l'on cherchait à imiter. L'impulsion qu'Elles avaient donnée à la Pensée s'était propagée longtemps dans le monde ; cela avait créé un idéal nouveau, celui de l'*inspiration*.

Cependant, la débauche effrénée de cette race philosophante ayant tué leur pensée, ils durent renoncer à leur prétention. Ils ne savaient que se moquer des vrais inspirés, et c'est alors que le mot *mystique* (qui veut dire initié) devint une ironie.

Mais les inférieurs prétendent toujours imiter ce qu'ils ne comprennent pas. Ils adoptèrent la *Gnose* pour faire croire qu'ils possédaient la « connaissance » ; ils avaient le mot à défaut de la chose. Leur connaissance ne fut faite que d'idées absurdes issues de leur imagination déréglée.

Enfin, les caractères se dessinèrent dans ce monde bizarre. Les plus ambitieux — c'est-à-dire les plus orgueilleux — devinrent des chefs, se donnèrent des privilèges, et le premier qu'ils prirent fut celui de l'« inspiration » et de la « connaissance ».

Vers la fin du II^e siècle, l'*inspiration* fut déclarée le privilège de l'Eglise, c'est-à-dire des membres du clergé et spécialement des évêques.

Au Concile de Carthage, en 256, l'évêque Lucius d'Ausufa, ayant à émettre son avis, le fit en ces termes : « D'après l'inspi-

ration de mon sentiment et du Saint-Esprit » (*secundum motum animi mei et Spiritus Sancti*) (S. Thasci Cæcili Cypriani *Opera omnia*, édition G. Hartel, t. I, p. 457).

Les termes employés par cet évêque se contredisent, le *sentiment* masculin étant toujours en opposition avec l'*Esprit Saint* (féminin); c'est pourquoi la voix de la raison est toujours opposée à l'impulsion des instincts de l'homme; il ne peut donc être *inspiré* par ces deux facteurs à la fois. Du reste, les œuvres de ces évêques ont bien prouvé que ce sont leurs instincts seuls qui les ont inspirés et que le véritable *Esprit Saint* y a été étranger; ils l'ont, du reste, toujours méconnu, puisqu'ils n'ont pas cessé de le persécuter.

L'inspiration de l'Eglise resta un dogme, parce que la religion féminine et les Ecritures féminines étaient basées sur l'*inspiration* issue de l'intuition, cette faculté que l'homme ne possède que bien rarement, mais qu'il cherche toujours à imiter.

Et c'est ainsi que l'on introduisit dans cette nouvelle religion un système d'orthodoxie basé sur l'*interprétation* — par un clergé masculin — des anciennes Ecritures féminines que ces hommes ne pouvaient et ne voulaient pas comprendre. Il en résulta une logique bizarre et instable, variant sans cesse tout en se prétendant immuable.

Il n'y a d'immuable et d'invariable que *la Vérité*, qui est l'expression des lois de la Nature. Quand ces lois sont violées, il ne reste plus que l'imagination des hommes qui engendre l'erreur sous des formes multiples.

C'est dans la seconde moitié du II^e siècle que l'Eglise constitua son canon « *inspiré* ».

Dans la primitive Eglise des Johanites, chaque Chrétien, lors de son initiation, recevait le don du Saint-Esprit, c'est-à-dire « la lumière ». On imite cette initiation dont on ne comprend pas le sens dans les épîtres de Clément et de Barnabas, qui admettent « l'effusion générale de l'Esprit » et parlent du « Seigneur » comme demeurant dans les fidèles et leur inspirant la prophétie.

Cette « *effusion générale* de l'Esprit » signifie que, dès lors, l'Esprit est naturellement dans les deux sexes, dans l'homme aussi bien que dans la Femme; c'est la négation de la nature féminine que ces hommes ne comprennent plus, et, en suivant cette pente dangereuse, nous allons voir des hommes prendre la direction de la *vie spirituelle*, après qu'ils ont tué l'*Esprit*.

Psychologie catholique

Et pendant que des hommes affirment ainsi leur « *Esprit* », ils créent une religion, non pas de sentiments, mais d'instincts. Le Catholicisme est l'expression de toutes les passions de l'homme. C'est l'instinct masculin manifesté, aboutissant à l'amour masculin, symbolisé soit par le phallus (première manière), soit par le cœur (deuxième époque).

Pendant les premiers siècles du Catholicisme, l'autorité en matière de foi résidait dans le « cœur ».

« Dans le langage usité du temps de Jésus, dit M. Leblois, le mot cœur désignait la source, non seulement des sentiments, mais aussi des *pensées* de l'homme » (*Les Bibles*, L. VI, p. 6).

Paul dit (Romains, I, 21) : « Leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres. »

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu » (Matth., V, 8).

Ce qu'on adore, c'est le *Corpus Christi*, non pas l'âme, non pas l'esprit de l'homme-Dieu, mais son corps. L'Esprit est mis à part pour former une personne distincte — le Saint-Esprit —, il n'est donc pas dans le Fils dont on n'adore que le corps (sans doute parce que l'homme en était arrivé à adorer, dans la Femme-Déesse, la chair).

Le néo-christianisme pauliniste fut au début le culte de l'homme imposé à la Femme. Sa grossièreté primitive fut peu à peu atténuée par la pénétration dans le dogme naissant de la philosophie platonicienne. Mais, quoiqu'on l'ait épuré, — ou qu'on ait simplement caché dans des symboles ce qui était trop grossier, — cette religion n'en est pas moins restée une religion d'« amour », dans le sens que l'homme donne à ce mot. Elle exige de ses fidèles l'« adoration » du Dieu mâle.

Ce qui prouve que c'est bien l'homme-sexe que l'Eglise offre à l'adoration de la Femme, ce sont les symboles catholiques. Si on ne présente plus à l'adoration l'organe qui révolte, on le remplace dans le symbolisme par le cœur, ce viscère qui a toujours représenté la vie sentimentale de l'homme, — l'*amour masculin*.

La figure même donnée à Jésus — dès qu'on le représenta — n'est pas celle d'un penseur, c'est celle d'un bellâtre montrant

son cœur, et le Nouveau Testament nous le montre comme aimé des femmes. Il est le Divin époux, comme Apollon avait été le Dieu-époux. Au moyen âge, on a soin de lui donner une belle barbe, signe extérieur de l'activité sexuelle du mâle, — et, après lui avoir ainsi donné les indices de la vie amoureuse, on nous parle de sa divine pureté. O ignorance ! voilà à quoi tu exposes les Pères de l'Eglise !

Le mot *charité* (*caritas*), dont le Catholicisme fait un si grand abus, veut dire *amour*. Mais, dans le premier Christianisme, dans les Mystères, c'est l'amour féminin qu'il désignait, — celui qui élève, qui sanctifie, l'amour sacré qui réside dans le cerveau et ne descend pas dans le sexe. Ce n'est pas cet amour-là que les néo-chrétiens préconisent, puisque, au contraire, ils le condamnent et le persécutent, et, dans les premiers siècles de l'Eglise, les prêtres — qui traduisent le mot *charité* par amour sexuel — ne voyaient dans les revendications des femmes que le triomphe du désir charnel (tel qu'il existe en eux). Les néo-chrétiens parlent de la « charité » (ce lien qui devrait unir l'homme à la Femme) comme les Bouddhistes, qui viennent semer la discorde entre les deux sexes, parlent de la *Maitri*, « grande et sublime vertu qui domine la morale bouddhique », nous disent ceux qui n'y comprennent rien.

La charité, en effet, — c'est-à-dire l'amour, — serait la grande loi de la vie si elle était bien comprise. L'homme n'est bon que quand il aime, mais il ne faut pas confondre l'amour qui élève avec le désir, l'ardeur, qui abaisse.

Une religion qui a pour idéal l'amour masculin ne peut glorifier la Femme que quand elle se fait la complice des faiblesses de l'homme. Or, quand la femme entre dans cette voie de la con-descendance (descendre avec), c'est une vie de malheur qu'elle se prépare ; elle se livre elle-même à la torture. C'est, du reste, ce que le prêtre veut d'Elle. Aussi l'Eglise sanctifie les larmes de la Femme, — les larmes qu'elle fait couler —. Elle appelle cela « le don des larmes » !...

Le néo-christianisme a été une révolte contre l'antique contrainte imposée par la loi morale formulée par la Femme-Déesse. Les passions masculines, à cette époque de l'évolution humaine, avaient acquis une force indomptable ; l'homme, dans toute sa virilité, voulait se débarrasser des prescriptions gênantes de l'ancienne loi et vivre selon les impulsions de son sexe. C'est pour

que cette religion a triomphé. Tous les hommes se sont peu à peu laissés convaincre de l'excellence d'une doctrine qui les satisfaisait dans leurs instincts et qui légitimait leur besoin de dominer la Femme en la soumettant à leurs caprices.

C'est Paul qui le premier prêche la morale *renversée*, celle qui donne des contraintes à la Femme et des licences à l'homme. C'est lui qui dit : « Les choses vieilles sont passées ; toutes choses sont devenues nouvelles. Nous sommes délivrés de la Loi, afin que nous servions Dieu dans un esprit nouveau et non point dans la lettre qui a vieilli » (1).

« Il m'est permis d'user de toutes choses, mais il n'est pas toujours bon de le faire » (Corinth., VI, 3). « Les femmes, parmi les païens, ont changé l'usage naturel en un autre qui est contre nature » (Rom., 26).

Ce verset est le renversement de ce que l'antiquité avait enseigné ; il assimile la nature de la femme à celle de l'homme et crée un nouvel « usage naturel ». Il est du reste complété par celui-ci : « Ne vous privez point l'un l'autre de ce que vous devez, si ce n'est d'un commun accord et pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à l'oraison, mais après cela retournez ensemble de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence » (Cor., XI, 5).

Donc, l'incontinence, c'est l'abstinence !

Voilà bien les idées renversées d'un dément !...

* * *

Les discussions des Alexandrins avaient pour objet Dieu et le monde, l'Esprit et la matière, l'absolu et le fini, l'origine de l'univers, son développement et sa fin, le rôle du mal, l'essence de Christos et sa place dans la hiérarchie des êtres, enfin et surtout la valeur des anciennes Divinités et des anciennes religions, comparés aux conceptions nouvelles et au Dieu nouveau qu'on voulait adopter.

Cet enseignement était une révolte contre le passé, dans le but de substituer l'anthropomorphisme à la Théogonie, le Dieu surnaturel à la Déesse vivante.

(1) Paul dit (Romains, VII, 6) : « Maintenant nous sommes délivrés de la loi, étant morts à celle qui nous a retenus, afin que nous servions Dieu dans un esprit nouveau. »

C'est toute la science antique qu'on allait renverser. Ces philosophes ne faisaient, du reste, que continuer le mouvement commencé par les Grecs quand ils avaient mis Apollon à côté de Diane, et par les Romains qui avaient donné à Jupiter la dignité de Junon. Cette substitution était commencée partout mais elle n'avait pas eu la sanction du consentement universel. C'était une révolte mal vue. Baal, à côté d'Astarthé, n'était pas son égal, mais sa caricature. Osiris était la *mort* près d'Isis, la *vie*. Du reste, ces tentatives avaient soulevé des orages. Il fallut une Ecole philosophique masculiniste pour qu'on osât sérieusement y proposer de mettre l'homme sur l'autel de la Déesse.

*Littérature chrétienne et néo-chrétienne
au II^e siècle*

C'est dans ce siècle que nous voyons le débordement de l'imagination exubérante des néo-chrétiens amplifier la légende qui va servir de base au nouveau Christianisme.

La littérature du second siècle comprend :

- Vers l'an 100, le Livre de Tobit ou Tobie, encore inconnu de Josèphe, et qui exprime l'espoir du rétablissement du Temple.
- L'Évangile selon Luc (de 100 à 125).
- Les Actes des Apôtres (de 100 à 125).
- La première Epître de Clément de Rome (vers 125).
- Probablement l'Epître aux Hébreux, attribuée à Barnabas.
- La seconde Epître de Pierre.
- Les écrits gnostiques.
- Les Antithèses de Marcion (de 138 à 150).
- La première collection d'écrits du *Nouveau Testament* par Marcion.
- Le Pasteur d'Herma, attribué à un frère de l'évêque Pion (vers 140).
- Explication des Paroles du Seigneur (vers 150), par Papias né vers 80, mort vers 162.
- Didakè ou « Enseignement des douze Apôtres » (vers 150).
- Les Epîtres pastorales I et II, à Timothée, à Tite.
- La « Première Apologie » de Justin martyr.
- Après 161, le Dialogue avec Tryphon, du même Justin. (Ce sont les premiers ouvrages du second siècle portant le nom de leur auteur et intégralement conservés.)

- Vers 170, l'Évangile selon Jean, révisé.
- Vers 175, l'Épître dite de saint Ignace (dans laquelle se trouve pour la première fois l'expression *Eglise catholique*).
- L'Épître dite de Polycarpe (probablement).
- Les *Mémorables* d'Hégésippe (ouvrage perdu).
- La deuxième Épître dite de Pierre (c'est le dernier livre du Nouveau Testament).
- De 177 à 192, *Contre les Hérésies*, d'Irénée, évêque de Lyon. (C'est la première rédaction connue du *Canon de la Vérité* ou *Règle de Foi*, jusque là transmis oralement.)
- Vers 195, les lettres de Polycrate d'Ephèse à Victor.
- Le Canon dit de Muratori, premier catalogue des Livres « reçus » dans l'Eglise catholique.
- Vers la fin du II^e siècle, il existe une traduction latine des Ecritures, dont l'auteur est inconnu.
- Les Actes de Pierre et de Paul.

J'emprunte cette énumération à l'ouvrage de M. Leblois, *Les Bibles*. Seulement, il y ajoute la première Épître de Pierre, l'Épître de Jacques, l'Épître de Barnabas, l'Épître de Jude et les Épîtres de Jean, qui ont été écrites certainement dans le premier siècle, mais qui ont été révisées dans le second siècle.

Le rôle que l'on fait jouer à ces Apôtres dans le néo-christianisme n'a pu être introduit dans les nouveaux Évangiles qu'après leur mort, ils ne l'auraient pas permis de leur vivant. Il est vrai que les Ecritures ont été si souvent remaniées que nous ne savons pas ce qu'elles étaient au commencement du deuxième siècle.

C'est aussi dans ce siècle que nous trouvons :

- Vers 118, la fixation définitive du canon hébreu par le Sanhédrin de Jabné.
- Vers 132, le Livre ou Prophétie d'Hénoch, écrit pour célébrer Bar-Cochba.
- Entre 137 et 138, « Prophétie et Ascension de Moïse », livre écrit pour consoler les Juifs après la catastrophe de Bar-Cochba.

Dans la seconde moitié du deuxième siècle, Hégésippe publia un ouvrage, aujourd'hui perdu, mais cité par Eusèbe (III, 32; IV, 22), dans lequel il combattait les *hérétiques* et comparait l'Eglise jusqu'au temps de Trajan (98) à « une vierge pure et sans tache ». C'est depuis lors, dit-il, que les hérétiques l'ont souillée.

Donc, ceux que l'on appelait alors « les hérétiques », ce sont ceux qui devaient triompher et faire accepter la légende de Jésus qui renversait le Christianisme des Johanites.

Les Pères apostoliques

Dans le second siècle apparaissent des auteurs pseudonymes appelés « Pères apostoliques ». Parmi eux, Clément de Rome, Barnabas ou Bar-Nabi, se disaient disciples de Paul. Ignace, Polycarpe, Papias, se disaient disciples de Jean. Ce sont les deux grands enseignements qui existent à cette époque, celui de Jean et celui de Paul. Il n'est pas encore question d'un enseignement donné par Jésus.

Ces auteurs ont écrit des livres dont plusieurs ont été admis dans la collection des livres de la « *Nouvelle Alliance* ».

L'Épître aux Hébreux

Le succès de ce petit traité a diverses causes. Il a été révisé par un auteur anonyme qui avait dû aspirer aux fonctions de sacrificateur et n'y était pas arrivé, car il est fortement préoccupé de tout ce qui a trait à cette fonction. Pour lui, le Christ est un « *souverain sacrificateur* ».

Chapitre V, 10. — Dieu l'ayant déclaré *souverain sacrificateur* selon l'ordre de Melchissédec.

Cette expression « selon l'ordre de Melchissédec » est tirée du Psaume 110, 4, composé en l'honneur de l'un des héros Machabées, mais qui fut interprété plus tard comme une prophétie messianique.

On a cru que c'était pour cela que cette Épître ne faisait pas autorité dans l'Église, qu'elle n'était pas canonique. Il y a un autre motif que cette rapide étude va nous révéler.

Ce petit livre est un ouvrage altéré. Dans sa première forme, qui se retrouve sous les altérations, il semble avoir été écrit par Johana, car dans le chapitre III nous lisons ceci :

7. — C'est pourquoi, comme dit le Saint-Esprit, si vous entendez aujourd'hui ma voix, n'endurcissez point vos cœurs, comme il arriva lorsqu'on m'irrita, au jour de la tentation dans le désert, où vos pères me tentèrent et m'éprouvèrent et virent *mes œuvres pendant 40 ans*. C'est pourquoi je fus indigné contre cette génération.

Or *celui* qui a été tenté dans le désert, c'est bien Johana. (Nous avons montré que la tentation ne s'adresse jamais qu'à une femme.)

Ensuite, celle qui dit : « Vos pères virent mes œuvres pendant 40 ans », ne peut être que Johana (1).

Les Catholiques appliquent à Jésus ce qui est dit dans cette Epître. Cependant, ils le font mourir à 33 ans. Comment alors aurait-on pu voir ses œuvres pendant 40 ans, d'autant plus qu'on ne lui donne que trois ans d'apostolat ? Par ce système, c'est aussi Jésus qui est souverain sacrificateur, c'est-à-dire prêtre de la religion juive en activité.

Mais ce qui prouve que ce sont là des interpolations, c'est que le premier auteur de l'Epître recommande bien à ses disciples de ne pas abandonner « le Dieu vivant » (la Déesse qui est dans la Femme vivante) pour suivre les idées nouvelles prêchées par Paul ; il dit :

Chapitre III, 12. — Mes frères, prenez garde qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un cœur mauvais et incrédule, qui vous fasse abandonner *le Dieu vivant*.

Chapitre IV, 12. — Car la parole de Dieu (Hévah) *est vivante* et efficace et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants ; elle atteint jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle juge les pensées et les intentions du cœur ; il n'y a aucune créature qui soit cachée devant *Elle*, mais toute chose sont nues et entièrement découvertes aux yeux de *celui* (Celle) auquel nous devons rendre compte.

C'est bien de la clairvoyance de la Femme *qui juge les hommes* qu'il est question ici.

Mais voici un verset dans lequel la Femme se plaint de ce que c'est l'homme qui a pris sa place, qui reçoit la dîme qui lui est due :

Chapitre VII, 8. — Et ici ce sont des hommes *mortels* qui prennent les dîmes, mais *là*, l'Ecriture rend témoignage que celui qui les prend est *vivant*.

A ceci on a ajouté : « et Lévi même ». Or Lévi, c'est le Prêtre ; c'est dans le même esprit que, au chap. vi, il est dit : « Tout souverain sacrificateur, étant pris *d'entre les hommes*, est établi *pour les hommes*. »

(1) Dans l'Evangile des Hébreux, saint Pierre dit : « Ma Mère le Saint-Esprit. » Il est dit *Bar-Jona* (fils de sa Mère). Mais n'est-ce pas lui aussi dont on fait *Bar-Abbas* (fils de son père) ?

Ce n'est donc pas Paul qui a écrit cette Epître qui est en opposition avec son enseignement. Celui qui l'a révisée était lévite. Il voulait fonder un nouveau sacerdoce opposé au sacerdoce juif.

Chapitre VII, 12. — Car le sacerdoce étant changé, il est nécessaire qu'il y ait aussi un changement de loi.

18. — Ainsi l'ordonnance précédente a été abolie à cause de sa faiblesse et de son inutilité, parce que la loi n'a rien amené à la perfection ; mais une meilleure espérance, par laquelle nous nous rapprochons de Dieu, a été mise en sa place.

Ceci est peut-être une allusion au Deutéronome, cette deuxième loi faite par les hommes pour remplacer l'ancienne Loi d'Israël faite par une femme.

Le chapitre VIII est la critique de ce que font les prêtres juifs, « *qui font un service qui n'est qu'une image et une ombre des choses célestes* ».

Dans le chapitre IX, il est surtout question de substituer un cérémonial nouveau à l'ancien. Mais le verset 17 nous fait savoir que tout cela se fait après la mort de Johana. Il dit : « Parce qu'un Testament n'a d'effet qu'après la mort du testateur, n'ayant point de force tant qu'il est en vie. »

Cette Epître était destinée à rappeler la souffrance des femmes ; comment en douter quand on lit ce qui suit :

Chapitre IX, 32. — Rappelez dans votre mémoire les premiers temps, auxquels, après avoir été éclairés, vous avez soutenu un grand combat de souffrances.

33. — Quand d'un côté vous avez été exposés, à la vue de tout le monde, à des opprobres et à des persécutions, et que de l'autre, vous avez pris part aux maux de ceux qui étaient ainsi traités.

34. — Car vous avez aussi compati à mes liens, et vous avez souffert avec joie qu'on vous ravît vos biens, sachant que vous en avez dans les cieux de plus excellents, et qui sont permanents.

35. — N'abandonnez donc pas votre confiance qui doit avoir une si grande récompense.

Chapitre XI. — C'est par la foi qu'Habel (la Femme) offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn (l'homme) et qu'il obtint le témoignage d'être *juste*, Dieu rendant un bon témoignage à ses offrandes ; et quoique mort (à la vie sociale), *il* parle encore par elle.

Puis, rappelant les souffrances passées et les luttes pour rétablir l'ancien régime matriarcal et théogonique, l'auteur dit : « Ils attendaient la cité qui a des fondements et de laquelle Dieu (Hévah) est l'architecte et le fondateur. »

Mais voici un passage intéressant entre tous et qui nous explique pourquoi on a d'abord rejeté cette Epître des écrits canoniques de l'Eglise ; c'est que son origine féminine et féministe se dévoile trop ostensiblement dans les versets suivants, rappelant la grande lutte des femmes israélites contre le pouvoir masculin : « Des femmes ont été cruellement tourmentées. »

Chapitre XII, 36. — D'autres ont été éprouvées par les moqueries et les fouets ; d'autres par les liens et par la prison.

37. — Elles ont été lapidées, elles ont été sciées (Isaïe), elles ont été mises à toutes sortes d'épreuves, elles sont mortes par le tranchant de l'épée, elles ont été errantes çà et là, vêtues de peaux de brebis et de peaux de chèvres, destituées de tout, affligées, maltraitées.

38. — Elles dont le monde n'était pas digne, elles ont erré dans les déserts et dans les montagnes, se cachant dans les cavernes et les antres de la terre.

Dans le chapitre XIII, le dernier, on a fait des interpolations grossières, notamment en faveur du mariage, mais il est resté quelques versets de l'ancienne rédaction ; les voici :

6. — De sorte que nous pouvons dire avec confiance : Kyria (Hévah) est mon aide et je ne craindrai point ce que l'homme pourrait me faire.

7. — Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont annoncé la parole de Hévah, et imitez leur foi, considérant quelle a été l'issue de leur vie.

8. — Le Christ (Kyria) est le même, hier et aujourd'hui, et le sera éternellement.

9. — Ne vous laissez pas entraîner par des doctrines diverses et étrangères.

N'oublions pas que « le Seigneur », c'est Hévah, la Déesse d'Israël, que les conducteurs, ce sont les anciennes Prophétesses, continuées par les Presbytes, que le Christ, qui est éternellement le même, c'est la Femme suprême.

Quant aux doctrines diverses et étrangères que l'on cherchait à imposer, ce sont celles des hommes, ennemis des femmes, qui, hélas ! devaient prévaloir et régner si longtemps.

Tertullien rapporte l'*Épître aux Hébreux* à saint Barnabé (1), et saint Jérôme écrit que l'Eglise latine ne mettait pas cette lettre dans le nombre des Livres canoniques, c'est-à-dire *divinement inspirés* (Hist. ecclés., III, chap. III).

Luther, qui acceptait comme authentiques toutes les Epîtres de Paul, n'admettait pas celle aux Hébreux, mais Calvin l'admettait comme les Catholiques.

Épître de Clément de Rome

Cette Epître fut rédigée entre 93 et 125. Vers 125, une longue lettre fut envoyée de Rome à l'Eglise de Corinthe, connue sous le nom de « *Première Epître de Clément aux Corinthiens* ».

On la donne comme venant du 4^e évêque, pape de Rome. En réalité, il n'y avait pas encore de pape alors.

On attribue à cet auteur d'autres ouvrages : la *deuxième Epître de Clément* ; les *Clémentines* (Homélies et Récognitions) ; les *Constitutions apostoliques* ; les *Canons des Apôtres*, etc.

Un cousin de Domitien, le consul Flavius Clément, le livra au supplice vers 95, ainsi que sa femme, pour « leur mépris des dieux » (voir Dion Cassius, *Histoire romaine*, L. 67, ch. XIV). On fit confusion entre ces deux Clément, le persécuteur et le persécuté, mais la date de son supplice prouve que les ouvrages qui portent son nom furent publiés après sa mort et falsifiés.

Dans cette Epître, on glorifie Pierre et Paul ; le temps a fait son œuvre d'exagération, et a grandi Paul que l'Epître met sur le même rang que Pierre. « C'est par envie et par jalousie, dit l'auteur de l'Epître, que ceux qui ont été les colonnes les plus puissantes et les plus justes ont été persécutés et mis à mort. Il a fallu que Pierre, victime d'une injuste jalousie, souffrît, non pas une ou deux, mais plusieurs tribulations. C'est aussi par jalousie que Paul acquit le prix de la persévérance après avoir sept fois porté des chaînes. Après avoir enseigné la justice au monde entier, il subit le martyre. »

Voilà un jugement sur Paul bien différent de celui que nous allons trouver dans les *Clémentines*, publiées du vivant de leur auteur, et qui explique pourquoi on l'a mis à mort.

(1) Bar-Nabé est un nom fabriqué avec les mots Bar-Abbas (fils du père). Nous avons supposé que c'est un surnom donné à Pierre par ironie, justement parce qu'il se disait Bar-Jona (fils de sa Mère).

Les Clémentines

Dans ce recueil, écrit par Clément de Rome et intitulé « *les Clémentines* », nous trouvons le passage suivant expliquant la transformation de Simon le Magicien, une des formes de la personnalité de Paul. C'est Clément qui parle. Cela nous apprend ce que pensaient de lui ses contemporains et même ses disciples, car Clément est de son école :

« Je viens après lui comme la lumière vient après les ténèbres, la connaissance après l'ignorance, la guérison après la maladie. Ainsi le faux Évangile annoncé par un trompeur a dû venir d'abord, puis, après la destruction de Jérusalem, l'Évangile véritable pour réfuter toutes les erreurs. Après cela viendra de nouveau, d'abord l'Antéchrist, puis seulement le vrai Christ, notre Jésus. Avec lui se lèvera la lumière éternelle qui fera disparaître toutes les ténèbres. »

Après cela vient l'histoire de la *disputation* de Pierre avec Simon-Paul qui dure trois jours. Le magicien (nom donné à Paul quand il s'appelle encore Simon) vaincu s'enfuit et Pierre se met en route pour le rejoindre. Simon se rend à Rome, allant de ville en ville pour annoncer sa doctrine « impie et grotesque », attirant partout des masses de païens auxquels il promet le salut sans leur imposer le fardeau de la Loi, opérant par son art magique de *faux miracles* qui lui donnent l'air d'un homme doué de la puissance de Dieu. Dans ce voyage, Pierre le poursuit pas à pas, pour dévoiler ses erreurs, pour démasquer ses sortilèges et pour lui arracher ses nombreux adhérents. On ne craint pas de persifler Paul, en imitant son style ou en caricaturant certains passages de ses Épîtres. Pour ne citer qu'un exemple, l'apôtre avait dit que, pour l'empêcher de s'élever, un ange de Satan avait été chargé de le souffleter (II Cor., 12, 7) ; les Clémentines font dire à Simon : « Cette nuit, les anges de Dieu sont venus à moi, impie, pour me rouer de coups, comme ennemi du héraut de la Vérité » (c'est-à-dire de Pierre).

Les Clémentines eurent plusieurs éditions.

Le Pasteur d'Herma

(vers 140)

Cet écrit est une espèce d'Apocalypse divisée en trois livres,

qui renferment : le premier quatre visions ; le second douze mandats ; le troisième dix « similitudes ».

C'est un livre éminemment féministe.

Pour le Pasteur, le chef de l'Eglise, c'est une femme. Elle lui apparaît et lui donne des enseignements symboliques. Il l'appelle *Kyria*, ce que le traducteur français, M. Lelong, traduit par « Madame ».

Quand il parle de l'Eglise, ce sont celles qui occupaient les premières places dans l'Eglise Johanite qu'il mentionne, et toujours en leur donnant les titres que portaient les anciennes directrices, les Presbytes. Pour lui, ce sont les Presbytes qui sont à la tête de l'Eglise. Cependant, il connaît bien la hiérarchie, car il mentionne ses trois degrés : 1° les Presbytes (maîtresses), 2° les Evêques (surveillants), 3° les Diacres.

Il n'est jamais question dans le Pasteur d'un évêque de Rome. La femme qui lui apparaît est jeune, belle et gaie.

Ce livre se trouve dans le Codex du Sinaï, à la suite de l'Epître de Barnabas.

L'Enseignement des douze Apôtres, ou Didachè

(vers 150)

Ce petit livre se donne comme étant l'enseignement même du « Christ » (l'Esprit féminin), transmis par les douze Apôtres. On y trouve des critiques intéressantes. Il dit entre autres : « Tout apôtre qui demande de l'argent est un faux prophète. » C'est Paul et son Ecole qui sont visés dans cette phrase.

Egalement dans celle-ci : « Gardez-vous des trafiquants du Christ. »

Ce livre finit par une exhortation à la vigilance, en vue du retour imprévu du Christ. Après le séducteur du monde (l'homme fait Dieu) paraîtront les signes de la Vérité : l'« ouverture du ciel », le « coup de trompette » et la « résurrection des morts » (restitution des noms de femmes supprimés). « Alors le monde verra le Seigneur (*Kyria*) venant sur les nuées du ciel. » Donc cet auteur ne croit pas non plus que le Christ soit venu, il l'attend. C'est l'idée régnante à cette époque (milieu du deuxième siècle).

Ce petit livre a été découvert en 1875 dans la Bibliothèque dite du Saint-Sépulcre à Constantinople et publié par un métropolitain de Nicomédie, M. Philothéos Breyennios. Il fut l'objet d'un grand intérêt et fut traduit en plusieurs langues.

*Commentaires ou Explication des Paroles du Seigneur,
Logia Kyriaka (vers 150)*

Papias, l'auteur de ce livre, né vers 80, fut évêque d'Héliopolis en Phrygie et mourut vers 162. C'est vers 150 qu'il écrivit ce commentaire en cinq livres. Il est mentionné par Eusèbe.

Mais, suivant le propre témoignage de Papias, ces « Paroles » ne furent recueillies que par la tradition orale ; c'était des « on-dit », l'auteur n'avait consulté aucune source écrite. « Lorsque, dit-il, je rencontrais quelqu'un qui avait connu les *anciens*, je l'interrogeais avec soin, car les livres, à mon avis, n'offrent point les mêmes avantages que la parole vivante. »

La propagande des premiers Chrétiens était surtout orale. La « *parole vivante* » était considérée alors comme la chose essentielle (Marc, 13, 11) ; c'étaient les feuilles de l'arbre dont la sève était le Saint-Esprit. Elles pouvaient tomber et se perdre, la sève en produisait de nouvelles. Les pages écrites avaient une importance moindre, parce qu'on savait combien il était facile de les altérer.

L'histoire de cette première propagande reste cachée, puisque Luc, en commençant son Evangile, dit que « beaucoup d'autres avaient déjà entrepris d'écrire l'histoire des faits qui s'étaient accomplis » (Luc, I, 1). Il ne dit pas de qui il s'agit, ni comment les écrits de ces « autres » ont été détruits.

Seconde Epître de Pierre
(révisée au II^e siècle)

Les Epîtres de Paul nous ont fait savoir qu'une lutte existait entre lui et Céphas dit Pierre.

Pierre est un Israélite attaché à la Loi primitive, celle de Hévah ; il veut garder les sabbats et les autres œuvres de la Loi. Paul ne veut rien de tout cela, il ne veut pas de sabbats, la Loi le gêne, il se met au-dessus d'elle, il est *saint* sans elle ; du reste, chez lui, le sens moral est troublé. Pierre est un sage ; aussi c'est Paul qui triomphera, et il excitera si bien ses partisans contre les Israélites que cette haine, qui fut d'abord une rivalité, puis une vengeance, ne s'éteindra pas dans le cœur des nouveaux Chrétiens.

Le public de l'époque ne les écoutait ni l'un ni l'autre. Que ce

soit Pierre ou Paul, disait-on, cela ne vaut pas mieux. Et, en effet, Pierre prêchait, comme Paul, des choses nouvelles qui n'étaient pas comprises ; il prenait dans l'Ancien Testament ce que les Prophétesses avaient dit du retour de Hévah et l'appliquait à son époque, telles des expressions symboliques comme le *sacrifice spirituel*, la *maison spirituelle*, la *Pierre de l'angle*, etc. Pour lui, le Christ, c'est toujours l'ancien idéal, l'Agneau sans défaut et sans tache.

Paul, pour se venger de ce qu'on l'a démasqué comme étant Simon le Magicien, appelle son ennemi Pierre Simon-Pierre. C'est ainsi que commence le chap. 1 de la seconde Epître de Pierre. Ce n'est évidemment pas Pierre qui a écrit ce premier verset.

Chapitre I, 16. — Ce n'est pas en suivant des fables composées avec artifice que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement du Christ, mais c'est comme ayant vu sa majesté de nos propres yeux.

Il s'agit de la majesté des Prophétesses, et celle qui est ici sous-entendue, c'est Johana. Les fables, ce sont les écrits des sectaires. Ce chapitre a été évidemment révisé pour y introduire la doctrine des Jésuites. Cependant, il y reste des versets qui nous préviennent contre la fraude.

20. — Sachant que nulle prophétie de l'Écriture n'est d'une interprétation particulière.

Donc on interprétait en faveur de la légende de Jésus les Écritures.

Tout le chapitre II est dirigé contre les faux prophètes, et c'est surtout Paul qui est visé, quoiqu'il ne soit pas nommé.

Comme il serait trop long d'analyser cette Epître, nous nous en tiendrons là.

Nous ne savons ni par qui ni à quelle époque ont été révisées les Epîtres de Pierre pour y introduire des idées favorables à la cause masculiniste qu'il combattait, mais ce que nous savons, c'est que les deux Epîtres de Pierre étaient mises à l'index par les partisans de Jésus.

Isidore de Séville dit que, au VII^e siècle encore, des Eglises refusaient de recevoir ces lettres pour authentiques.

Les Évangiles

Nous devrions, pour compléter l'histoire de la littérature de ce siècle, analyser les Évangiles de Matthieu, de Luc et de Jean (celui

le Marc ayant été écrit, dit-on, à la fin du premier siècle). Mais, comme les Evangiles dans la forme que nous leur connaissons n'ont été admis par l'Eglise et donnés à la connaissance du public qu'après le Concile de Nicée, en 325, nous ne pouvons pas dire qu'ils étaient au deuxième siècle.

Nous savons qu'ils ont été altérés plusieurs fois, et nous n'avons ni les originaux — qui semblent bien avoir été écrits par les premiers Chrétiens — ni les copies diverses qui en furent faites par les reviseurs qui, les uns après les autres, y introduisirent la légende de Jésus qui se faisait peu à peu.

Pour cette raison, nous n'en ferons pas l'analyse ; cependant, celui de Jean a certainement été écrit du vivant de son auteur, au premier siècle, et ce qui en est resté a trop d'importance pour ne pas être mentionné.

Celui de Luc, sur lequel s'appuie Marcion, est certainement du deuxième siècle.

L'Evangile dit de saint Jean

Le mensonge ne triomphe jamais complètement. Ce qui démasque les faussaires, c'est leur maladresse. Ainsi, on a trouvé dans cet Evangile des faits intercalés postérieurement à la vie de Jean et qui, s'ils étaient historiques, auraient figuré dans les trois autres Evangiles, — telle la résurrection de Lazare.

Saint Jean (Johana) ne peut donc pas avoir écrit le 4^e Evangile tel qu'il est, mais il est bien certain que, pour le composer, on s'est servi d'un écrit de Johana sur lequel on avait fait le silence pendant la vie de son auteur.

Burnouf dans *La Science des Religions*, nous dit (p. 90) : L'Evangile de Jean avait été publié d'abord en araméen ; le texte sorti des mains de l'apôtre ne nous est point parvenu et n'a probablement jamais été publié intégralement ; la traduction qui en fut livrée au public vers la fin du II^e siècle et que la critique attribue à Jean le Majeur, était-elle la reproduction exacte de ce texte ? Non, puisque les fragments cités dans les auteurs du I^{er} siècle ne reproduisent pas, comme nous les avons, les textes de cet Evangile. Il est donc probable que les textes primitifs, *conservés dans le secret*, ne furent publiés qu'après avoir subi les modifications exigées par les circonstances, c'est-à-dire pour servir de réponse aux opinions dissidentes à mesure qu'elles

se produisaient. D'où venaient, à leur tour, ces altérations des textes ? Evidemment de l'esprit individuel des maîtres, lequel marchait lui-même avec le temps.

« Il est donc vrai que la doctrine du Christ s'est transmise secrètement dans la première Eglise ; mais il ne faudrait pas dire d'une manière absolue qu'il en a été ainsi de toute la doctrine et que, durant sa transmission, elle est demeurée intacte sans recevoir ni altération ni développement. Il y a lieu de prendre un moyen terme entre l'opinion qui n'admet rien de nouveau dans le Christianisme pendant les deux premiers siècles, et n'y voit que la transmission intégrale de dogmes complets, et la pensée de l'école critique, suivant laquelle tout y est nouveau, les dogmes et les livres. »

La doctrine a été secrète tant qu'elle a été à la gloire de la Femme, elle n'est devenue publique que quand elle a été mise à la gloire de l'homme.

Il est bien certain que la doctrine du Christ (la Femme Suprême) a été tenue secrète dans le premier siècle, persécutée du reste dès qu'on la faisait connaître. Mais, quand les écrits de Jean tombèrent aux mains de ses ennemis, après sa mort, on utilisa son *Logos* pour en faire un Evangile à la gloire de Jésus.

Ce sont là des procédés sataniques qui ont toujours été employés contre les femmes.

On a mis à la gloire de Jésus des écrits faits pour défendre la cause de ses adversaires.

Il faut bien connaître les procédés habituels de ceux qui font du masculinisme un drapeau contre le Féminisme pour comprendre l'histoire de la légende de Jésus. Il faut savoir avec quel fanatisme ils voient des disciples partout quand ils défendent une erreur qui ne se justifie pas.

Et c'est ce fait psychique qui nous explique comment Jean devint, dans le second Christianisme, *le disciple favori de Jésus*. Il fallait bien lui donner une place dans la nouvelle doctrine, faite de mensonge, qui mettait Jésus devant Johana, à la place de Johana.

Le Christ de Jean, c'est le symbole de la suprématie de l'Esprit féminin. Il est identifié avec la vie, la lumière, la raison (telles les anciennes Dêvâs). Il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Dans les catacombes, on voit souvent les âmes des morts appe-

des « des Christs », parce que les morts symboliques, ce sont les femmes supprimées de la vie sociale.

Dans la vision de saint Jean (Révélation), le Logos est décrit comme ayant des seins de femme.

Il en est de même pour le Tetragrammaton ou Jehovah ; c'est pour cela que les masculinistes font du Logos *un* hermaphrodite d'abord, comme une étape qu'on traverse pour arriver plus tard à l'associer avec Jésus.

Cette évolution du féminin au masculin est si universelle que, en ésotérisme, il y a deux Logos : le premier et le second (le premier féminin, le second masculin). Jean dit que la révélation s'opère en chacun de nous ; c'est l'*Intuition féminine* qui se produit chez la Femme seulement. L'homme ne connaît que l'*inspiration*, — c'est-à-dire « *ce qui vient du dehors* ».

Certaines expressions, *Verbe, lumière, grâce, Paraclet*, étaient des expressions de l'École d'Alexandrie, communes chez les Grecs d'Ephèse, et qui répondaient à leurs conceptions abstraites (Fouand, *Saint Jean*, p. 230).

C'est-à-dire que c'était le langage philosophique des Gnostiques, étranger aux ignorants qui revisèrent les Ecritures, et qui n'ont donc pas pu le mettre dans les discours qu'ils attribuaient à leur Jésus, puisqu'ils ne le comprenaient pas.

Le dogme des néo-chrétiens s'est formé des débris du Gnosticisme masculinisé. C'est alors qu'on a *revisé* l'Évangile de Johana, en lui laissant sa haute philosophie, mais en l'appliquant aux idées masculines qu'on voulait faire triompher.

L'idée abstraite du *Verbe* (la parole de Vérité de la Femme) ne pouvait pas être dans les écrits des ennemis de la Femme.

Quand Johana affirme que le Christ est l'engendré *unique* de Hévah (on dira *Dieu*), c'est la Divinité féminine qui est affirmée.

Toutes les luttes ariennes sont en germe dans ce livre. Cette phrase : *Et le Verbe s'est fait chair*, est une preuve irréfutable du sexe féminin du Verbe.

C'est bien le *Verbe féminin* qui est devenu la chair à plaisir des hommes dans la société dégénérée et pervertie de la décadence romaine.

Les néo-chrétiens ont pris à Jean (Johana) ce qui leur convenait et y ont ajouté ce qui était utile à la cause qu'ils voulaient faire triompher : la glorification de l'homme.

— On a voulu faire servir son Évangile à combattre l'esprit

judaique, ce qui prouve que les inventeurs de Jésus étaient attaqués par les Juifs comme l'avaient été les féministes israélites.

— On a voulu aussi faire servir le livre de Jean à soutenir la *Divinité masculine du Fils en communauté avec le Père*, et on a tourné vers ce but des faits, des situations, des personnages qui évidemment, s'ils étaient dans l'écrit primitif d'une Féministe, y étaient pour défendre la cause contraire : la Divinité féminine.

Les reviseurs suivaient leur idée directrice et la mettaient partout, ne comprenant pas, du reste, ce qu'ils revisaient. De là l'incohérence de leurs livres. — La doctrine de Johana était trop élevée, trop près des Mystères sacrés pour être comprise des ignorants. Elle dut avoir un grand prestige, pour que les fourbes l'aient accaparée pour la faire servir au profit de leur cause ; c'est ce qui nous explique pourquoi ils ont fait de Jean *le disciple préféré*, et de son *Evangile le principal*.

Jean d'Alma, dans sa *Controverse du 4^e Evangile*, cherche à démontrer que les personnages de l'*Evangile de Jean* sont des personnifications de groupe : Nicodème représente les Nicolaïtes ; l'aveugle-né, c'est saint Paul, ce sont les Pharisiens, etc.

Les miracles, dans Jean, pourraient avoir été, d'abord, des symboles féministes, des idées abstraites dont on a fait des faits concrets.

Ainsi, le paralytique guéri, c'est le converti. La résurrection de la fille de Jaïre, c'est le retour de la Femme à la vie sociale.

La transfiguration, c'est la substitution de sexe. L'ascension, c'est l'élévation de la Femme à son rang suprême.

La cène, c'est la communion, — l'union de l'homme et de la femme sur le plan spirituel.

Loisy voit dans la résurrection de Lazare un symbole : « Notre ami Lazare dort », c'est la Belle au Bois dormant. Loisy voit dans cette résurrection celle de *la fin des temps*. Cette résurrection est annoncée partout :

Dans les Psaumes, XVI, 10, il est dit : « Je me réjouirai parce que tu ne permettras pas à ton oint (Christ) de connaître la destruction. »

« Tu ne livreras pas mon âme à la fosse. »

Les Actes voient dans ces versets la prophétie de la résurrection (II, 25).

Pour Jean, le coup de lance est symbolique ; il est prédit par ce verset (XIX, 37) :

« Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (c'est Zacharie qui dit cela, XII, 10).

Dans les Septante, ce verset est traduit par :

« Ils regarderont vers moi qu'ils ont insultée par leurs danses. »

On a attribué le style de Jean et ses idées à l'Ecole platonicienne, alors qu'ils ne sont que de l'Ecole féministe.

On dit de Johana qu'elle est éthérée, vague, subtile, parce qu'on ne la comprend pas ; — ce qu'on en dit est ce qu'on a dit à toutes les époques des femmes supérieures. — Les paraboles de saint Jean semblent des énigmes parce que ce sont des allusions à la lutte de sexes qu'on connaît mal ou qu'on ne connaît pas du tout. Jean (Johana) écrit pour des gens formant un cercle restreint, une élite. Elle fait de la haute philosophie, du pur symbolisme. Ses *reviseurs* le mettent sur le terrain des ignorants. La forme johanique s'adresse à des gens cultivés, à un public de choix. Est-ce avec des pêcheurs galiléens que Jésus — auquel on prête les discours de Jean — aurait pu discuter des questions métaphysiques ?

Le Jésus que les *reviseurs* font apparaître dans Jean n'est pas le même que celui des synoptiques. Il parle comme les Gnostiques éclairés ; celui des écrits selon Marc et Matthieu n'est qu'un vulgaire jongleur.

Les néo-chrétiens avaient besoin, pour faire accepter leur doctrine par les esprits cultivés, d'un livre comme celui de Jean, que Clément d'Alexandrie appelle « *l'Evangile spirituel* ».

On a mis dans cet Evangile d'interminables discours attribués à Jésus ; ces discours ne ressemblent pas à ceux des synoptiques. « Le 4^e Evangile, dit Monseigneur Batiffol (Six leçons sur les Evangiles) met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les doctrines, n'ont rien de commun avec les *logia* (discours, enseignements rapportés par les synoptiques). »

« Il est incontestable que N.-S. ne parle pas dans le 4^e Evangile comme il parle dans les synoptiques », dit le Père Nouvelle (*Authenticité du 4^e Evangile*, 2^e P., ch. IV, p. 121).

Dans Jean, on ne voit pas où s'arrête le discours de Jésus et où commencent les réflexions de l'écrivain. Du reste, ces réflexions qu'on met dans la bouche de Jésus sont celles d'une femme jugeant les hommes et jugeant son temps.

Encore une maladresse des *reviseurs* à signaler est ce qui se rapporte à l'institution du mariage.

Les premiers Chrétiens féministes n'admettaient pas le mariage, dont les masculinistes voulaient faire une loi générale.

Dans Luc, écrit à une époque encore trop rapprochée de l'enseignement des Esséniens, Jésus désapprouve le mariage: « Ceux qui ne se marieront plus seront des anges de Dieu. »

Dans Jean, révisé beaucoup plus tard, l'épisode de la femme adultère montre Jésus défenseur du mariage et de la fausse morale qui le justifie et lui sert de base, puisqu'il prend l'adultère de la femme comme une faute *qu'il faut pardonner* et recommande à la femme *de ne plus pécher à l'avenir*.

Voilà la morale de l'homme mise dans la bouche de leur Dieu pour la faire triompher.

Dans la morale des Esséniens, l'adultère ne peut pas exister, puisque le mariage n'est pas admis.

Et puis, comment les premiers Chrétiens auraient-ils admis que la femme *peut pécher*, alors que *l'acte véniel* de la femme est une sanctification, — et que le péché n'est *mortel* que dans l'homme ?

Ce n'est donc pas Jean (Johana) qui a écrit les choses qu'on a mises dans son Evangile ; ce qui le prouve, du reste, c'est que l'auteur assure qu'il *tient certains détails de l'apôtre Jean* (ch. XXI^e appelé Appendice dans la plupart des traductions).

« C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et nous savons que son témoignage est vrai. »

Donc Jean avait du prestige, puisqu'on le fait parler pour donner de la valeur à ce qu'on dit *en son nom*. Un assez grand nombre d'écrits métaphysiques ou mystiques ont été publiés sous le nom de Jean.

Les anti-trinitaires récusent la tradition qui fait de saint Jean l'auteur de son Evangile.

« Les Chrétiens, disent-ils, qui par la suite ont adopté l'Evangile de saint Jean, ont peut-être fait vivre cet apôtre jusqu'à la décrépitude afin de donner quelque fondement à leurs opinions ; mais que saint Jean ait vieilli, comme on le dit, ou qu'il soit mort plus jeune, il n'y a aucune apparence qu'il soit auteur de l'Evangile qu'on lui attribue, et cet ouvrage a dû être composé plus de 100 ans après Jésus. » Je cite ces opinions pour montrer la diversité des critiques.

On a mis la signature de Jean à la fin de l'Evangile qui porte son nom, alors qu'il était mort depuis longtemps quand cet Evangile a été écrit.

On a mis de même des signatures d'auteurs à la fin des Evangiles apocryphes de Jacques, de Nicolas, de Nicodème.

Ce qui prouve que le nom de Jean avait du prestige.

Si le 4^e Evangile était de Jean, l'Eglise aurait toujours dit « l'Evangile de saint Jean » et non « l'Evangile selon saint Jean ».

Ce n'est que dans les temps modernes qu'on est devenu affirmatif sur cette question.

Le Syllabus de Pie IX oblige de croire que saint Jean l'Apôtre a composé le 4^e Evangile et que cet Evangile est HISTORIQUE. Le 27 mai 1907, la commission biblique déclarait très solennellement que l'Apôtre Jean, et non un autre, avait écrit le 4^e Evangile, et que les discours et actes du Seigneur d'aucune façon ne s'interprétaient allégoriquement.

Transfiguration de Johana

Vers 170, on publia un Evangile dit « selon Jean ». Ce livre avait pour but de faire affirmer Jésus par Jean lui-même.

Puis on y mêla un roman d'amour. On connaissait encore alors le sexe de Johana, puisque les Pères de l'Eglise s'en moquaient et l'appelaient « la vieille radoteuse ». Mais, dans cet écrit, on va la représenter jeune et aimant Jésus *comme un époux*.

Celui qui a écrit cela était un poète qui, de l'Evangile, fait un roman, qu'il mêle aux dissertations philosophiques du primitif auteur de ce livre.

Comme il copie un Evangile vrai de Jean, — l'écrit d'abord anonyme désigné comme l'Evangile du Logos, — il ne raconte pas la légende de l'enfance comme l'a fait Luc, parce que Jean n'a pas pu raconter lui-même la légende de sa propre enfance.

Cet auteur fait de Jésus un homme qui apparaît dans toute sa perfection divine, sans préparation, parce qu'on n'avait alors que la préoccupation de mettre un homme à la place d'une femme. On affirmait le Dieu sans penser aux contingences accessoires d'une vie d'homme. Aussi la vie de Jésus que cet auteur raconte n'est pas la même que celle qui nous sera donnée plus tard, quand d'autres écriront d'autres Evangiles. Ce n'est pas dans le même pays qu'il en met les principaux événements, ce n'est pas le même jour qu'il le fait mourir, c'est pendant trois ans qu'il le fait prêcher alors que Marc et Matthieu, plus tard, ne lui donneront qu'un an d'apostolat.

Toute cette histoire, dont nous trouvons ici la première ébauche, sera arrangée et amplifiée plus tard.

C'est Théophile d'Antioche, mort vers 180, qui attribua pour la première fois cet Evangile à Jean. Après lui, les Pères de l'Eglise n'auront plus qu'à affirmer ce qu'il osa dire le premier. Ce fut surtout Irénée qui affirma, dans son livre « contre les Hérésies », que Jean est l'auteur de cet Evangile et que c'est à Ephèse qu'il l'a publié. On en fera le 4^e Evangile quand, un siècle plus tard, on aura écrit ceux de Marc et de Matthieu pour en faire les deux premiers, et arrangé celui de Luc pour en faire le 3^e.

Personne avant 170 n'avait cité cet Evangile. Les vrais écrits de Johana étaient cachés, on ne les mentionnait pas ; cependant, aussitôt que celui-ci parut, il fut entre toutes les mains.

C'était la première fois qu'on affirmait l'existence de Jésus dans un Evangile. Les masculinistes s'en emparèrent parce qu'il donnait de l'élévation à leur doctrine, jusque là bien mal présentée. La théorie du Logos lui donnait un cachet philosophique qui la rehaussait ; puis cet Evangile affirmait des idées flottantes comme la haine des Juifs, la suppression de leur Loi. C'est cet Evangile qui donna une consécration à toutes les idées folles qui, mal présentées comme elles l'avaient été d'abord, n'auraient jamais pénétré dans le monde philosophique. On accepta donc cet écrit anonyme avec enthousiasme, parce qu'on le publiait en lui donnant comme auteur l'Apôtre Jean qui avait eu un si grand prestige jadis et dont on conservait en secret la doctrine.

Mais le rédacteur de cette nouvelle version va nous présenter Johana sous un aspect nouveau ; il va la faire descendre sur le plan sexuel et en faire un type de tendresse, d'amour profane, une femme qui appuie sa tête sur l'épaule de l'homme qu'elle aime, ce qui est un geste très féminin, mais qui ne cadre pas du tout avec la spiritualité de la vraie Johana. Son histoire de Jésus est un roman d'amour qui tend à faire croire que Johana a connu cet homme divin, que les autres disciples ne pouvaient comprendre comme elle. On lui fait dire qu'elle était « le disciple que Jésus aimait, qui était couché sur son sein ». Ces manifestations de tendresse qu'on lui prête sont toutes féminines ; un disciple masculin ne se couche pas sur le sein d'une autre homme (16, 12-13).

C'est à elle que Jésus mourant recommande sa Mère, idée délicate qu'aucun autre Evangéliste n'a eue (19, 26). Cet auteur se

donne comme le seul intelligent, le seul *qui comprend Jésus* (1, 14). Il se met moralement bien au-dessus des douze et appartient à une classe supérieure de la société. Le Jésus de cet auteur, c'est l'homme idéal que la Femme aime.

Dans cet ouvrage, on n'a pas introduit les miracles multiples inventés par Simon le Magicien ; on copie la philosophie abstraite de Johana, on lui prend même ses idées, qu'on ne comprend pas, comme l'affirmation du *Christ universel*, ce qui est en opposition avec l'idée nouvelle qui va donner à Jésus seul le titre de Christ.

Cependant, l'auteur de cet Evangile mentionne sept miracles qui, sans doute, étaient acceptés à cette époque. Deux de ceux qu'il mentionne : la marche sur les eaux, la multiplication des pains, seront copiés par ceux qui, après lui, feront d'autres Evangiles.

Aussitôt que Jean fut accepté comme étant l'auteur de ce livre, on lui fit une nouvelle légende, et c'est à partir de 150 que cette légende commence à être connue. Vers 150, Justin identifie Jean, l'auteur de l'Apocalypse, avec l'autre Jean, le disciple de Jésus.

On trouve dans le Nouveau Testament six ou sept Jean. Tous ont été créés pour représenter un des aspects de la vie de Johana, une des phases de son existence, de son apostolat, dont on va faire un récit séparé du reste. Quand elle vivait, personne ne parlait d'elle ; depuis sa mort, on multiplie ses légendes.

En 190, Polycrate fait de Jean un « presbyte » et nous dit qu'il a été martyr et docteur. (*Martyria*, que l'on fait signifier témoignage.)

C'est à l'auteur de l'Evangile du Logos qu'on attribue cette parole dite dans sa vieillesse : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Presque tous les premiers auteurs néo-chrétiens s'occupent de Jean et amplifient sa légende, ce qui ne doit pas nous étonner, puisque c'était dans les usages du temps de démarquer et de remanier les écrits, — surtout quand l'auteur était une femme et que cet auteur était mort.

Irénée, Tertullien, Eusèbe et bien d'autres, s'indignent contre ceux *qui changent les Ecritures*. Denys, évêque de Corinthe, vers 175, dit : « A la demande de nos frères, j'ai écrit des lettres, mais les *apôtres du diable* les ont remplies d'ivraie, ils en ont retranché

et y ont ajouté. Le « malheur à vous » ne leur manque pas. Il n'est pas étonnant que quelques-uns aient entrepris de falsifier les *Écritures du Seigneur* (Kyria), puisqu'ils n'ont pas épargné les écrits qui ne les valent point. » (Cité par Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, IV, 23.)

Quand on parle des *Écritures du Seigneur*, ce n'est pas de Jésus qu'il est question, puisque Jésus n'a rien écrit. Je répète, encore une fois, que *le Seigneur* est la traduction par saint Jérôme du mot « Kyria », titre donné à Johana.

Le quatrième Évangile
(publié vers 170)

Jean commence par rappeler la doctrine du *Logos* ou Verbe. cette *parole* primitive, cette science des anciens temps, perdue pour le monde, cachée dans les Mystères des sociétés secrètes. Il dit :

Chapitre I, 1. — Au commencement était le *Verbe*, et le Verbe était en *Dieu*, et le Verbe était *Dieu*.

2. — Et la parole était au commencement *avec Dieu*.

3. — Toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

4. — C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

5. — Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue.

6. — Et la parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons vu sa gloire.

Tout ceci se rapporte à la parole de Vérité de la Femme-Déesse. C'est Elle qui fut le Verbe fait chair, Elle qui fut pleine de grâce.

Mais, tout de suite après, le reviseur attribue à l'homme, au *Fils du Père*, toute la gloire de la Déesse, et il ajoute :

18. — *Personne ne vit jamais Dieu*.

Ce verset semble destiné à nier la Déité féminine, — la Déesse vivante.

En face de ce commencement, il est facile de comprendre que ce livre a été fait avec un écrit féministe qu'on a altéré en y introduisant la légende de Jésus. Il est certain que, dans la forme qui s'est transmise jusqu'à nous, cet Évangile est devenu quelque chose d'incompréhensible.

La légende chrétienne racontée par Jean est toute différente de celle des autres auteurs ; c'est un petit roman avec toutes sortes de détails et d'embellissements littéraires ; mais, si la forme est plus élevée, le fond est souvent aussi absurde. Cependant, certains versets qu'on aurait oublié d'altérer nous donnent des idées plus justes que celles des autres auteurs du temps. Au verset 18, on fait faire à Jésus cette déclaration :

« Vous m'êtes vous-mêmes témoin que j'ai dit que ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais que j'ai été envoyé devant lui. »

29. — Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux ; et c'est là ma joie qui est parfaite.

Donc, Jésus n'est pas le Christ, — il est l'époux, — et c'est pour cela qu'il parle et qu'on l'écoute avec joie.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de ce livre, trop connu du reste, pour qu'il soit besoin de le rappeler. Je veux seulement faire remarquer que sa réputation de spiritualité lui vient uniquement des six premiers versets du chapitre premier, les seuls qui soient de Johana et qui signifient quelque chose si on met le mot Dieu au féminin. Tout le reste est écrit dans des idées qui sont en contradiction avec celles de Jean (Johana).

Littérature juive

La dissolution religieuse et morale des Juifs engendra une littérature exubérante dans laquelle les scribes et les docteurs, pétris d'orgueil, épuisèrent leur science en de vaines et puériles subtilités. Ils étaient fanatisés par les idées nouvelles que la mauvaise traduction du Sépher avait fait naître et, sur ces traditions faussées, édifièrent une nouvelle Loi.

Ce sont eux que l'on considère comme des pharisiens hypocrites, des sépulcres blanchis qui imposent aux autres des devoirs qu'ils ne remplissent pas eux-mêmes et créent dans la société une aristocratie factice basée sur les privilèges qu'ils se donnent. Ils forment des sectes qui se détestent et se méprisent entre elles autant qu'elles détestent et qu'elles méprisent le genre humain. Combien ils sont loin de l'antique esprit d'Israël, ces hommes avilis et prétentieux à la fois, livrés à d'incroyables superstitions et à un sordide appât du gain ! Leur esprit obscurci ne leur permet plus de comprendre la *Thorah* dont le sens leur échappe, la

lettre seule les attache et ils la réduisent à une casuistique ridicule et frivole. Ces savants docteurs discutent sur des questions comme celle-ci : « Est-il permis de manger un œuf pondu le jour du Sabbat ? » Ou encore : « Un boiteux qui se sert de sa jambe de bois ne viole-t-il pas, par cette action mécanique, le repos du septième jour ? »

A la médiocrité, ces fanatiques ajoutent la violence. Après avoir fait eux-mêmes une « nouvelle Loi », on verra surgir des zélotes (zéloteurs de la Loi) qui, armés du fer sacré, tueront pour la moindre infraction aux prescriptions dites mosaïques. Derrière eux viendront les sicaires qui feront couler des flots de sang.

Cette nouvelle Loi (la Loi de l'homme qui est destinée à remplacer celle de la Femme) est surtout exprimée dans le Talmud et le Deutéronome. Mais tous les livres publiés à ce moment sont imbus du même esprit. Ce sont : l'*Esdras* grec, le *Prêtre* et *III Esdras*, publiés après la chute de Jérusalem (en 70), livres écrits dans un tout autre esprit que le premier Esdras.

— Sous le règne d'Agrippa I^{er}, vers 40, parut la *Sapience* dite de Salomon, livre écrit dans le but de justifier Salomon, le fondateur de la royauté masculine et le véritable promoteur de la révolte des Juifs contre Israël. C'est à ce moment où toutes les idées sont perverties et où l'on veut justifier l'homme et le glorifier, qu'on crée la légendaire sagesse de ce roi qui fut un grand fou. Le livre qui porte son nom, tant de siècles après sa mort, est écrit avec l'onction du prêtre et prétend consoler le juste soumis au tyran.

On y trouve de belles maximes, entre autres : « L'homme est puni par où il pêche », et bien d'autres prises dans les livres des prophétesses d'Israël.

C'est après l'an 70, c'est-à-dire après la chute de Jérusalem, qu'on eut toutes les audaces ; on fit une traduction grecque du livre d'Esther et on l'enrichit d'additions en grec. Enrichir le livre d'une femme en y faisant des additions, c'est tout simplement en changer l'esprit.

Entre les années 93 et 94, l'historien Josèphe, le fidèle ami des Romains et l'apologiste du nouveau régime, termina ses *Antiquités judaïques*. Il connaît les additions d'*Esther* et le livre *III d'Esdras*. En 97 fut composé un nouveau livre d'*Esdras*, le *IV^e*, et *Esdras le Prophète*. C'est un livre dans lequel on s'occupe des événements du temps et où on exhorte le peuple à rester attaché

à la doctrine des scribes, à la Loi qu'ils ont faite. Cette exhortation nous fait comprendre que les populations étaient peu entraînées vers l'obéissance à cette Loi nouvelle qui était en contradiction avec l'antique « Loi » et avec la vraie morale.

Les livres d'Hénoch, de Noé, IV^e d'Esdras, le prophète Elie, l'Ascension et la Vision d'Isaïe le voyant, sont des livres rangés parmi les apocryphes ou livres non admis, non canoniques.

M. Volkmar s'est occupé de l'étude des *Apocryphes*. (Rappelons que ce mot vient de *apo*, « loin de », et *krypto*, « cacher ».)

Les Psaumes de Salomon

C'est ainsi qu'est intitulé un livre grec, imitant les Psaumes de David.

Il y a dans le titre de ce livre, qui n'est pas de Salomon, un parti pris de mettre à l'avoir d'un homme un livre de *Psaumes*, cherchant ainsi à porter ombrage à la gloire de David que les premiers Chrétiens ont fait revivre.

Dans cet écrit, qui imite les écrits de cette reine sans les comprendre, il est dit « que le Seigneur rassemblera un jour le peuple des « saints » et qu'il régnera sur eux ». Or, régner sur un peuple, ce n'est pas le libérer ; c'est du reste ainsi que les hommes comprennent le *Messie*, comme un roi régnant, non comme un sauveur les libérant de la domination. On ajoute qu'il purifiera Jérusalem, que les peuples viendront de tous côtés l'y voir dans sa gloire, et que là résidera un roi juste, formé par Dieu lui-même.

« Leur roi sera le Christ du Seigneur » (XVII, 28, 36, etc.), et plus haut (23) : « Allons, Seigneur, fais lever parmi eux le roi, fils de David, qui doit régner au temps que tu sais sur Israël, *ton fils* » (1).

Ce n'est pas *sauver*, c'est *régner*. Ce n'est pas libérer, c'est asservir. Combien cela est différent et laisse d'espérance à tous les ambitieux qui veulent s'emparer du pouvoir !

Ce livre a été écrit après la mort de Pompée, à l'entrée du règne de César. Il n'a pas été adopté par l'Eglise parce que, dit-on, il est trop exactement daté et se rapporte à un moment trop précis de l'histoire.

(1) Le texte de cet écrit se trouve dans le *Messias Judæorum* de Hilgenfeld, Leipzig, 1869.

Le Deutéronome

Le mot Deutéronome veut dire « deuxième Loi ».

Ce livre, beaucoup plus moderne qu'on ne croit, contient une histoire de Moïse et de son œuvre racontée d'après les nouvelles idées reçues, celles que le livre de Philon, *De vita Mosis*, avait jetées dans la circulation.

Le Deutéronome semble être une réponse à ceux qui voulaient abolir la Loi de Moïse, comme Paul et son Ecole. Il n'a pas été écrit seulement pour donner une seconde Loi, mais aussi pour raconter comment la première avait été donnée, et ce récit, plein de miracles et d'invraisemblances, n'est qu'une œuvre d'imagination.

Dans le chapitre xxxi, il est dit que Moïse « écrivit la Loi et la donna aux enfants de Lévi ». Ce sont les prêtres qui disaient cela pour donner au sacerdoce qu'ils représentaient une haute antiquité. Et comme on ne se justifie que lorsqu'on est attaqué, nous devons penser qu'il existait un parti qui discutait la légalité des Lévités et leur reprochait d'avoir étayé leur autorité sur les ruines de l'ancienne religion d'Israël, défendue par les Samaritains.

Le Deutéronome est séparé des quatre premiers livres du Pentateuque par un espace de temps considérable — plusieurs siècles — pendant lequel la situation des Israélites a changé, le monde s'est, de plus en plus, masculinisé, les mœurs se sont dépravées, les femmes, déjà asservies, se sont intimidées.

Quelques auteurs croient, à tort, que c'est à l'époque d'Alexandre que ce livre a été écrit. Les récits relatifs à l'histoire de Moïse sont pris dans l'histoire de Philon, écrite au commencement du premier siècle, et la domination romaine y est sous-entendue. Mais, pour donner de l'autorité à cet écrit, on imagina de dire que le grand-prêtre Helkias l'avait tiré de l'Arche et l'avait donné aux Juifs *au nom de Moïse*.

Le Deutéronome se plaît à mentionner Moïse, *serviteur de Dieu*, qu'il fait remonter aussi loin qu'il peut dans l'histoire *des rois*, consacrant ainsi le *Dieu* et le *Roi* qui n'existaient pas à l'époque où Myriam écrivit le *Sépher*.

Dans ce livre, l'*Eternel* est déjà une Divinité surnaturelle qui descend des cieux pour parler aux hommes. Dans le chapitre iv,

est dit que « Dieu ne s'est montré à son peuple *sous aucune forme humaine* ». Voilà la condamnation de la *Déesse vivante*.

Ce livre semble avoir été écrit par celui qui a révisé l'*Épître aux Hébreux*. C'était, évidemment, un lévite juif qui combattait les Israélites johanites et voulait s'opposer à leur prétention de restituer l'ancienne Loi, en en faisant une nouvelle écrite dans l'esprit masculiniste des prêtres juifs. Il imite Paul qui avait, lui aussi, fait sa Loi, c'est-à-dire son Évangile pour renverser celui de Johana. Les femmes se défendaient en disant que la Torah était considérée comme quelque chose d'inaccessible à l'homme. « Ma parole n'a rien d'extraordinaire, rien de caché ni de difficile. Il ne faut pas monter au ciel ni traverser la mer pour y atteindre, elle est là présente, à la portée de tes discours et de tes pensées, et tu es toujours à même de l'accomplir. »

Ces paroles, bien féminines, qui montrent l'effort fait par la Femme pour ramener l'homme à la loi morale, furent prises par ses imitateurs ; nous les retrouvons dans le chapitre xxx, 11.

Quand les Juifs accablés sous la puissance romaine se virent asservis, la lutte de sexes cessa et fit place à la lutte de races. Les hommes, vaincus eux-mêmes par d'autres hommes, se voyaient une servitude semblable à celle qu'ils avaient imposée à la Femme ; alors, prenant pour eux les paroles des grandes opprimées et leur espérance de justice, ils refirent ce que la Femme avait fait. Tout allait mal pour eux ; vaincus à leur tour et se voyant délaissés, ils s'attribuèrent les plaintes des Psaumes. Nul ne se rappelait alors que ces plaintes avaient été écrites dans un temps où c'étaient les Juifs qui étaient les tyrans et devinrent les vainqueurs des femmes. Quand la Prophétesse disait : « Hévah est celle qui renverse les trônes des puissants et qui élève les petits », elle entendait dire par là : « qui renverse le trône de l'homme et qui élève la Femme ».

Avant la rédaction du Deutéronome, les livres qui, réunis ensemble, ont été depuis nommés *Pentateuque*, étaient divisés en 54 parties appelées *parashah* au singulier, *parashoth* au pluriel ; en lisant une *parashah* par semaine, on finissait tous les ans le recueil. En Palestine, la division était telle qu'on finissait les livres en trois mois.

C'est ce que les Catholiques ont imité en lisant chaque semaine l'Évangile.

C'est donc improprement qu'on appelle *Pentateuque* le recueil

des livres dits de Moïse, puisque, avant le premier siècle, cette collection ne comprenait que quatre livres.

Les parties fondamentales du Deutéronome n'ont été connues que depuis l'an 622 de notre ère.

Ce livre contient 34 chapitres.

Dans le premier, l'auteur fait parler Moïse et le fait parler comme ignorant, car il commence par un anachronisme, il lui fait mettre les Rois avant les Juges (4). Dans le chapitre II, on parle « des enfants d'Esau, vos frères, qui ont dépossédé les Horiens et les ont détruits ». On donne à la Divinité le sexe masculin ; on dit (27) « Je proclame le nom de l'Eternel. Rendez hommage à notre Dieu, à ce rocher dont les actes sont irréprochables, dont toutes les voies sont justes, à ce Dieu fidèle et sans fraudes. N'est-il pas votre Père et votre Créateur ? N'est-ce point lui qui vous a faits et formés ? »

C'est depuis que Dieu est un être mâle, un Père, que les prêtres l'appellent le « vrai Dieu ». L'Eternel a été substitué à Hévah, remplacée par Ihaveh, détrôné définitivement après avoir été remplacé par Adonaï ou par Elohim.

Le Deutéronome fait résumer par Moïse l'histoire du peuple d'Israël réalisée longtemps après son époque. Dans le chapitre IV (22-28), on trouve la captivité et la dispersion.

Dans le chapitre V, nous apprenons par quels arguments les prêtres ont fait croire aux peuples qu'il était nécessaire qu'il existât un intermédiaire entre la Divinité et eux.

Puis vient le tableau de l'orgueil de l'homme « à cou raide » que la Divinité menaçait de détruire. Tout cela maintenant est attribuée à un peuple, non plus à un sexe. Dans le chapitre X, verset 16, il est dit : « Circoncisez donc votre cœur et ne raidissez plus votre cou. »

Voilà le cœur symbolisant le sexe de l'homme.

Paul de Régla explique ainsi l'évolution du culte phallique : « Représenté sous la forme d'un enfant aux ailes déployées, sous celle de l'organe viril du mâle ou sous celle d'un cœur humain traversé d'une flèche, le culte du phallus s'estompe et disparaît graduellement sous celui du cœur. La matière se subtilise, se raréfie, mais... elle reste matière dans son principe » (1).

(1) « Circumcidite præputium cordis vestri » (Deutéronome, X, 10).

Les cornes remplacèrent en Italie les anciens phallus, mais aussi, surtout, le cœur de l'homme qui devint le symbole de sa virilité et fut donné en adoration à la Femme quand l'indécence de l'ancien culte phallique provoqua une réaction qui obligea ses artisans à le dissimuler sous un symbole nouveau. Dès lors, les fidèles du culte mâle ne se prosternèrent plus devant les énormes phallus en cuir rouge que portaient attachés à leurs hanches, avec des courroies, les prêtres consacrés à Bacchus pendant les fêtes orgiaques ; ils se prosternèrent devant un cœur d'homme mis à découvert, mais symbolisant toujours l'amour masculin. Dans le Catholicisme, le Phallus est devenu saint Phal.

Au chapitre xviii, 10, Moïse dit :

« Il ne se trouvera personne parmi toi qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille. »

Or c'est au VII^e siècle avant notre ère que cette coutume barbare fut introduite, le législateur des Hébreux ne l'a pas connue.

Dans le verset 15, on fait dire à Moïse : « L'Eternel ton Dieu te suscitera un prophète comme moi d'entre tes frères et vous l'écouteriez. »

18. — « Je lui mettrai mes paroles dans la bouche et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. » C'est évidemment l'auteur du Deutéronome lui-même qui voulait se présenter comme étant ce prophète, puisque c'est lui qui écrit la « deuxième Loi ».

Les femmes avaient reproché aux hommes de porter la robe de la Prêtresse ; Isaïe avait dit : « Rends-nous nos habits. » Le Deutéronome répond (chap. xxii, 5) : « Une femme ne portera point un habit d'homme et un homme ne se revêtra point d'un habit de femme, car quiconque fait de telles choses est en abomination à l'Eternel ton Dieu. »

Ce qui intéresse surtout la caste sacerdotale, c'est que le croyant de la religion nouvelle lui assure une existence paresseuse et opulente.

Lactance dit : « Non equidem quod alienæ sint a Christo Platonis doctrinæ, sed quod non sunt ex omni parte similes » (Apolog. 1).

Ceci explique que la circoncision des Juifs n'est pas autre chose que la circoncision spirituelle : « *Quoniam pars illa quæ circumciditur habet quamdam similitudinem cordis.* »

De sorte que la congrégation du Sacré-Cœur d'aujourd'hui ne serait, d'après Lactance, qu'une imitation des fêtes de Bacchus et de quelques autres cérémonies où les Matrones portaient sans scrupules le petit phallus à leur cou. (Alphonse KARR, *Credo du Jardinier*, p. 146.)

Chapitre XII, 19. — « Garde-toi, pendant tout le temps que tu vivras sur la terre, d'abandonner le Lévitte. »

Le chapitre XII s'occupe surtout des prescriptions concernant « la chair ». Or ce mot a deux significations, ce qui nous permet de croire qu'il servait de symbole et que, sous le prétexte de parler d'appétit, c'est du désir sexuel qu'il était question. Les anciens devaient comprendre ces sous-entendus dont la signification s'est perdue avec le temps. Du reste, le mot *appétence* (de ad-peter) voulait dire marcher vers, désirer. C'est bien le désir sexuel qui était désigné d'abord par ces mots, et c'est l'habitude de cacher ces sortes de choses qui fit dévier la signification primitive du mot. Mais, si nous la rétablissons, nous comprendrons ce que signifie la prescription « *de ne pas manger de la chair* selon ton désir » (15), « de ne pas offrir d'holocauste dans tous les lieux que tu voudras » (13), « de ne point manger de sang ».

Toute la littérature de cette époque s'occupe de détails physiologiques qui nous répugnent ; c'était la préoccupation de ces hommes qui cherchaient à s'affranchir de la loi morale que les femmes leur avaient imposée ; leur nouvelle religion avait toujours pour but de leur donner de nouvelles libertés sexuelles. C'est bien ce qu'affirme le Deutéronome quand il dit (chap. XII, 20) : « Quand l'Eternel ton Dieu aura étendu tes limites comme t'en a parlé et que tu diras : *Je mangerai de la chair*, parce que ton âme aura souhaité de manger de la chair, tu en mangeras selon ton désir. »

Ceci est la suppression de la réglementation imposée par l'ancienne Loi.

Les prêtres juifs se sont beaucoup occupés de ce qui concerne « le sacrifice », ils ont écrit une multitude de livres sur les choses pures et les choses impures, considérant l'état de la Femme, pendant certaines époques, comme une tare qui l'infériorise ; c'est ce qu'ils appellent « les impuretés légales » dans le Lévitique.

Le chapitre XIII nous ramène à la grande lutte pour le triomphe du Dieu nouveau.

Le verset 6 dit : « Si ton frère, fils de ta Mère, si ton fils ou ta fille, ou la femme qui dort dans tes bras, ou ton ami qui est un autre toi-même, te détourne en secret pour te dire : « Allons, servons d'autres dieux », tu ne le croiras pas, tu ne l'écouteras pas, ton œil n'aura pas pitié de lui, tu ne lui feras pas miséricorde, tu ne tairas pas son crime, mais tu le feras mourir, ta main se lèvera

première contre lui pour le tuer et ensuite la main de tout le peuple ; tu l'accableras de pierres et il mourra parce qu'il a cherché à te détourner de l'*Eternel*. »

Et il ajoute que, si c'est tout le peuple d'une ville qui se laisse traîner *vers d'autres dieux*, il devra être exterminé et la ville détruite par le fer et par le feu pour n'être jamais rebâtie.

Ces menaces sont la répétition et l'exagération de ce que disaient les Prophétesses d'Israël, qui savaient que leur Divinité était la sauvegarde de leur vie sociale, de leur droits, de leurs prérogatives ; elles savaient que, lorsque les hommes abandonnaient le culte de la Déesse, ils perdaient toute direction morale, en même temps que la vie intellectuelle des nations s'obscurcissait. C'est pour cela que ces femmes, si puissamment inspirées, mettaient tant de force dans leurs avertissements. Israël a de grandeur que par son culte théogonique ; si on l'altère, on en fait du « peuple élu ». Cette intolérance était justifiée par une loi de la nature qui était sa raison, sa légitimité ; elle ne doit pas être comparée à l'intolérance du rabbin qui change le sexe de la Divinité, ni du docteur juif qui impose une croyance nouvelle basée sur des erreurs et met la violence et la persécution là où la Femme n'avait mis qu'un rappel à la conscience.

Dans l'avant-dernier chapitre, le xxxii^e, Moïse, *homme de Dieu*, s'occupe de Juda pour recommander à l'Eternel d'écouter sa voix. C'est la revanche du traître (7). « Que ses mains soient puissantes et que tu lui sois en aide contre ses ennemis. » Pauvre Déesse Hévah ! Pauvre peuple d'Israël ! Que votre gloire est loin, que votre puissance est tombée (1) !

* * *

Tel est le résumé de ce Livre écrit dans l'esprit étroit des prêtres de cette époque, qui copient les anciens Livres en substituant

(1) A la page 61 de ce livre se trouve une note expliquant pourquoi les Esséniens portaient une petite pioche qui est restée dans le symbolisme. Les masculinistes, qui copiaient tout, ont pris cette idée comme les autres, et nous trouvons dans le Deutéronome ce verset qui a beaucoup intrigué les savants : « L'Eternel dit aux Hébreux en campagne : Vous aurez un endroit réservé, hors du camp, pour évacuer, car il ne faut pas que je sente quelque chose d'impur, sinon je me retirerai d'entre vous » (Deutéronome, XXIII).

le Dieu nouveau à « l'Éternel », à Hévah, Juda à Israël, l'Homme à la Femme, l'esprit du mal à la grande lumière, à la grande Justice des temps disparus.

Michelet a dit : « Tout le progrès des Juifs aboutit à la stérilité profonde. » Oui, mais il ne faut pas confondre les Israélites avec les Juifs.

CHAPITRE IV

SUBSTITUTION

Troisième siècle

Sur la fin du II^e siècle, l'Eglise masculiniste commença à prendre forme. Les nouveaux Chrétiens commencèrent alors à ne reconnaître que quatre Evangiles, qu'ils déclarèrent canoniques à l'exclusion des autres.

Les Evangiles rejetés restèrent entre les mains des fidèles et furent regardés par la suite avec la même vénération qu'auparavant. Mais tout le parti masculiniste forma corps et, dans le III^e siècle, établit le canon des Evangiles que l'on allait imposer. Ainsi, tous les ouvrages qui avaient eu pour auteurs les premiers Chrétiens, si respectés de la primitive Eglise, ne furent plus regardés que comme les œuvres de l'imposture et de l'erreur. Les nouveaux Chrétiens rejetaient avec mépris les ouvrages des premiers Apôtres qu'ils avaient audacieusement plagiés. De plus, ils publiaient quantité d'historiettes plus ou moins obscènes et les attribuaient aux premiers Apôtres.

Tout le Nouveau Testament des néo-chrétiens a pour but d'affirmer que Jésus est le Christ. Ce n'est pas un Livre fait pour faire connaître une doctrine, c'est un Livre fait pour affirmer *une idée dominante*, celle qu'un homme est l'entité anonyme qu'on appelait *Christ* et qu'on attendait avec anxiété pour mettre fin au désordre qui régnait depuis l'invasion des Dieux mâles dans la religion (1).

(1) Justin dit : « Il en est certains de votre espèce, ô mes amis, qui professent que Jésus est le Christ bien qu'ils le représentent comme un homme engendré par des hommes ; mais je ne partage point leur opinion, quand même la majorité de mes coreligionnaires la professeraient » (Dialogue avec Tryphon, 48).

Le Nouveau Testament n'a d'autre but que celui de créer un *Dieu nouveau* ; l'homme-Dieu, l'homme-Verbe, qui résume tout le néo-christianisme, c'est une manifestation de l'orgueil malade. Ceux qui soutenaient un pareil système étaient des perturbateurs redoutables, ils avaient la violence des inintelligents et ne faisaient déclarer à leur Messie qu'il n'apportait pas la paix, mais la guerre, qu'il venait séparer le fils d'avec le père, la mère d'avec la fille, et semer l'anarchie au sein du foyer domestique. C'est ce que firent en effet ces hommes qui s'intitulaient « Enfants de tonnerre » (Marc, ch. III, 17).

Quant aux disciples qui propagent une pareille idée révolutionnaire, ils nous disent eux-mêmes quelle est leur valeur morale, leur place dans un monde de vagabonds, de pêcheurs, de mendiants. La légende même qu'ils font porter l'empreinte de leurs vues étroites et basses, elle est mesquine et ridicule, à peu près dans le cadre la plus basse classe de la société, elle ne s'élève pas jusqu'au faste extravagant du Bouddhisme, qui, lui, crée une légende princière pour éblouir le peuple par l'éclat des richesses.

La secte nouvelle devait du reste être bien méprisée, quand nous la voyons constamment occupée à se défendre. Paul dit dans Romains (I, 16) : « Je n'ai point honte de l'Évangile du Christ. » On l'accusait donc de propager une chose honteuse ? Marc dit de la famille de Jésus (VI, 3) : « Ils se scandalisaient à son sujet. »

L'histoire racontée dans les nouveaux Évangiles n'est qu'un tissu de rêveries, d'insanités, d'impostures qu'on nous donne comme des miracles. Ce qu'on nous montre comme émané d'un Dieu, c'est la violation des lois de la Nature. Or, si un Dieu a fait la Nature suivant les lois qu'il a voulu lui assigner, ce n'est pas pour prouver sa puissance que de le montrer occupé à déroger à ces lois qu'il aurait faites lui-même. Ce qui aurait pu prouver sa Divinité, c'eût été d'expliquer aux hommes ignorants ces lois qu'ils ne comprennent pas. Pour *sauver* l'humanité, il faut lui donner la science, non le spectacle des choses surnaturelles et irréelles, ce qui n'a jamais été, du reste, que le fait des fous qui sont en même temps des imposteurs.

Le peu de valeur historique de la légende dite chrétienne se démontre par le merveilleux dont elle est entourée, les miracles dont elle est émaillée. Jamais un fait réellement historique ne se présente dans de telles conditions ; l'extrême fantaisie est le système de ceux qui *inventent*. L'imagination étant leur seul

base, il n'y a pas concordance entre les récits des divers auteurs. Si les quatre Évangiles canoniques relataient un fait historique, il n'y aurait pas entre eux des divergences, des contradictions ; le fait serait le même dans tous les récits. Ainsi, l'inscription sur la croix, si elle avait réellement existé, serait relatée par tous de la même façon, tous l'auraient copiée textuellement ; or, dans Matthieu (27, 37), il y a : « *Celui-ci est Jésus, le Roi des Juifs.* »

Dans Marc (15, 26), il y a : « Le Roi des Juifs. »

Dans Luc (23, 38) : « Celui-ci est le Roi des Juifs » (Luc ne dit pas Jésus).

Dans Jean (19, 19) : « Jésus le Nazaréen, le Roi des Juifs. »

« Ces erreurs, dit Blaise Pascal, prouvent que les Évangélistes ne se sont pas entendus pour nous tromper. »

Les premiers écrivains qui parlent des Évangiles sont Irénée, Clément d'Alexandrie et Tertullien, qui vivaient à la fin du II^e siècle. Clément d'Alexandrie (vers 200) parle de plusieurs « *Testaments* » antérieurs au néo-christianisme : celui des Grecs, celui des Israélites.

Eusèbe, dans son *Histoire Ecclésiastique* (III, 139), cite l'extrait suivant, pris dans un écrit de Papias, évêque d'Héliopolis :

« Jean l'ancien (presbyter) disait que Marc avait écrit ce qu'il avait oui dire à Pierre, mais qu'il n'avait pas rapporté les choses dans l'ordre où elles avaient été dites ou faites par le *Sauveur*, parce qu'il ne l'avait jamais vu et qu'il avait été seulement disciple de Pierre, qui prêchait l'Évangile, selon la méthode la plus utile à ceux qui l'écoutaient, sans observer exactement les règles de l'histoire. En quoi Marc n'a point fait de faute, puisqu'il écrivait les choses selon que sa mémoire lui représentait qu'il les avait entendues et qu'il n'a jamais rien avancé de contraire à la Vérité. » (D'après la traduction du Président Cousin, Paris, 1688, p. 175.)

Papias écrivait cela vers 160.

Eusèbe considère ce Papias comme « un esprit fort médiocre » ; tout ce qu'il dit est empreint d'inexactitude ; ainsi, il attribue à Jésus l'Apocalypse de Baruch.

Les Livres canoniques

On sait qu'on déclara « *canoniques* », c'est-à-dire regardés comme inspirés *par Dieu*, certains écrits qu'on a, à ce titre, inscrits dans

le catalogue *officiel*. Or ce sont les hommes qui ont fait ces « canons », et ils les ont faits avec l'intention d'en faire des lois à la gloire et à l'avantage de leur cause.

Les décrets des conciles sont des décisions masculines, « humaines », aurait-on dit dans le vieux langage théologique. Ce sont *des hommes* qui s'assemblent pour juger *les choses divines*, c'est-à-dire féminines ! Des choses relevant d'une psychologie qui leur est inconnue, qui les dépasse !

Alors, quelle autorité peuvent avoir ces décrets *profanes* ? Nous allons voir qu'au lieu d'y mettre l'amour de la Vérité et de la Justice Divine, ces hommes n'y mettaient que leur jalousie de sexe, puisque dans leurs « canons » ils avaient soin de supprimer les livres des femmes ou ceux qui pouvaient être favorables à la cause féministe.

Le premier qui ait donné le catalogue des *livres reçus* comme canoniques par les Juifs, c'est Méliton, évêque de Sardes vers l'an 180 de notre ère (il est cité par Eusèbe, IV, 26). Il ne nomme pas Judith, ni Tobie, ni la Sagesse, ni Esther, ni l'Ecclésiastique, ni les Macchabées.

Le canon apostolique du 1^{er} siècle (canon de 84) n'*attribue* que trois livres à Salomon (*Proverbes, Ecclésiastique, Cantique*), et ne donne pas la valeur canonique à la *Sagesse*. Ce canon omet Tobie, Judith, la Sagesse, mais fait entrer dans l'Écriture sainte des livres rejetés plus tard (3^e des Macchabées, deux lettres et un livre d'ordination de saint Clément).

Origène, en 203, rejetait aussi Judith, Tobie, la Sagesse, l'Ecclésiastique, à en croire Eusèbe (VI, 25).

Ceci nous fait supposer qu'alors ces livres avaient une portée qu'ils n'ont plus. On les a remis plus tard dans le canon quand ils ont été remaniés suivant l'esprit du temps.

Saint Jérôme, au iv^e siècle, approuve encore le canon de 84 (voir conclusions Prologue Galates).

Mais il y joint Daniel (Préface sur ce livre).

Saint Grégoire de Nazianze, en 384 (dans Poèmes sur les Livres saints), laisse en dehors du catalogue *Samuel, Tobie, Judith, Esther* (toutes les femmes), la Sagesse, l'Ecclésiastique.

Le concile de Laodicée, en 365, s'en tint à ce répertoire.

Saint Augustin donne *sa sanction* aux livres qui lui plaisent le plus et qui sont les plus lus, et ce sont ceux-là qui vont devenir

« divins ». Les livres saints ont Dieu pour auteur quand ils ont du succès.

C'est ainsi que le concile de Carthage, en 397, fixa son « canon ». Alors, à quoi bon discuter pour savoir si les livres de Judith sont « divins » ?

Remarquons que ce sont des livres de femmes (les vrais livres divins, ceux-là) qui sont rejetés des premiers canons ; cependant, la Femme seule sait *ce qui est divin*, c'est-à-dire féminin ! Aucun homme, aucun théologien n'est compétent en cette matière. Bien plus, il est l'ennemi né de toute vérité sur ce chapitre, puisqu'il est le *concurrent* de Dieu, l'asurpateur de la Divinité.

Depuis ces temps éloignés, on a simplifié les choses, on a déclaré que l'Eglise, étant infaillible, a le droit de fixer les dogmes (Bergier, Dict. de Théol., art. *Canon*) ; elle rompt avec la *Tradition* qui apportait des preuves de la vérité primitive. C'est sur cette base que le Concile de Trente, en 1500, fixa le canon — qui, cependant, n'a jamais été définitif, — car, actuellement même, on ne connaît pas sûrement le nombre des livres *divins*, sacrés, canoniques.

Constitution primitive de l'Eglise

Jusqu'au II^e siècle, le néo-christianisme ne fut pas une religion établie ; il n'avait ni temples, ni rites, ni liturgie ; il n'avait encore que des repas en commun qui avaient lieu dans des maisons particulières, quelquefois aussi dans des synagogues.

Du temps de Paul, on appelait « Eglise » un groupe de personnes qui se réunissaient dans la maison de l'une d'elles pour prendre des repas ensemble et, ensuite, se livrer à toutes sortes de divertissements qui avaient pour but de protester contre l'ancienne Loi morale et contre l'ancien régime religieux que l'on voulait renverser (1).

Au deuxième siècle, il n'y avait pas encore de prêtres, de moines, d'évêques, de cardinaux ni de papes. Tout cela a été créé et organisé quand, les communautés étant devenues plus nombreuses, on assigna des fonctions à chacun. Alors on introduisit dans la

(1) Paul substitue les repas en commun aux cérémonies prescrites par la Loi d'Israël, ce qui était une hérésie manifeste. Appelé à Jérusalem, il est dénoncé comme profanant le saint lieu en dogmatissant contre la Loi.

nouvelle secte les fonctions qui existaient depuis longtemps dans les Mystères, qui avaient un *Ancien* (vénérable), le *Presbyte*, des surveillants, *Episcopes* (ceux qui regardent), des *Diacons* (secrétaires ou orateurs), et des serviteurs ou ministres qui gardent les portes des parvis.

Paul, qui copie cette organisation, sans bien la connaître, n'emploie qu'un des termes que nous venons de citer, celui de *Diacon*; il dit : « Qu'est donc Apollos et qu'est Paul ? des *Diacons* par le moyen desquels vous avez cru ». (I Cor., 3, 5; comparer II Cor., 11, 23). Ce titre est même donné au Christ : « Le Christ a été *Diacon* pour montrer la vérité de Dieu » (Rom., 15, 8).

Le mot *Diaconie* est employé pour « ministère », dit-on. « Il y a diversité de *Diaconie*, mais il n'y a qu'un même Seigneur » (I Cor., 12, 5).

En parlant de la famille de Stéphanos, Paul dit « qu'ils se sont voués à la *Diaconie* des Saints ».

Dans le livre des Actes, on attribue aux Apôtres l'idée de faire choisir pour la communauté de Jérusalem *sept* hommes (les 7 lumières des Mystères) chargés spécialement de la *Diaconie des tables*, « parce que les veuves étaient négligées » (Actes, VI, 1), tandis qu'eux (Paul et ses amis) pourraient vaquer à la *Diaconie* de la parole. Dans l'Épître de Clément, nous trouvons ces phrases bizarres : « Les Apôtres sont partis pour annoncer la bonne nouvelle de l'approche du royaume de Dieu. Ils instituèrent les prémices des convertis, après les avoir examinés dans le Saint-Esprit comme *Episcopes* et *Diacons* de ceux qui croiraient. Toutefois, ce n'était point là une idée nouvelle, car depuis des siècles déjà il était écrit, eu égard aux *Episcopes* et aux *Diacons* : « J'établirai leurs *Episcopes* pour la Justice et leurs *Diacons* pour la fidélité » (ch. 42). Ceci est une citation inexacte d'Isaïe (60, 17) d'après les Septante, où il est dit : « Je te donnerai les clefs pour la paix et les surveillants pour la justice. »

Le texte hébreu porte : « Je te donnerai pour autorité la paix et pour gouverneur la justice », ce qui était dit contre l'autorité de l'homme.

Dans la même Épître de Clément (ch. xxxiv), il est fait un éloge pompeux des *épiscopes*, *diacons* et *presbytes*, « ceux qui ont été institués par les Apôtres ou plus tard par d'autres hommes considérés et qui ont servi le troupeau du Christ sans reproches, en toute humilité, avec calme et désintéressement,

il nous semble qu'il n'est pas juste qu'on les expulse de leurs fonctions... »

On contestait donc le droit de remplir ces fonctions et de porter ces titres à ceux qui avaient été institués, non par les Apôtres, mais *plus tard par d'autres hommes* ! Ceci nous éclaire.

Constitution de l'Eglise romaine

La légende jésuite qui avait pris corps depuis un siècle était déjà si bien enracinée dans les esprits crédules que chacun y apportait son adhésion pour la fortifier.

Il y avait des fanatiques de la nouvelle croyance qui accordaient une foi entière à la récente histoire du Dieu-homme et qui affectaient de croire que les Apôtres du premier Christianisme avaient transmis l'histoire de Jésus à d'autres hommes qui avaient pris le titre d'évêques et qui avaient fondé des Eglises.

Ce titre d'« episcopoï » existait en effet dans l'Eglise johanite, on allait l'introduire dans l'Eglise jésuite.

Pour se donner le prestige de l'ancienneté, ces néo-chrétiens se mirent à dresser des listes d'évêques commençant au temps assigné aux Apôtres, et déclarèrent que l'organisation de leur Eglise avait été décidée dans un premier concile tenu par les Apôtres en l'an 51. Mais, à cette époque-là, les néo-chrétiens n'existaient pas encore. Paul, qui fût leur chef d'école, n'avait même pas encore écrit ses Epîtres.

C'est dans cet esprit de mensonge qu'Irénée donne la liste des « Evêques de Rome », dont plus tard on fera les premiers Papes. Chaque Eglise voulait avoir eu comme fondateur un des douze, si bien que chacune se dressait une liste d'évêques remontant aux Apôtres (1).

Eusèbe a mentionné ces listes, qui n'ont d'exactitude que pour

(1) A propos de ces mensonges, le pasteur Leblois dit ceci : « Ce nouvel ordre de choses avait été exalté et recommandé par des écrits apocryphes ; c'est la première fois qu'apparaît ce fait qui, malheureusement, se renouvellera plus tard, fait aussi douloureux pour le sens moral que fécond en conséquences déplorables. Toutes les fois que l'Eglise s'écarte de l'ordre antérieurement établi, cet écart est favorisé par des pièces supposées, rédigées sous le couvert d'un nom vénéré, tranchons le mot, par des faux » (*Les Bibles*, t. I, p. 22).

L'esprit de l'Eglise, dès son origine, c'est le mensonge ; ce sont les interpolations, les pièces douteuses, qui sont devenues la loi générale de ses défenseurs.

les temps récents (la deuxième moitié du second siècle), mais qui sont fictives avant cette époque. Les noms qu'elles donnent représentent en grande partie des personnages imaginaires que l'on fait venir de la Grèce ou d'Asie, à la suite des premiers Apôtres, pour conquérir la ville impériale.

Les quatre premiers évêques (appelés plus tard des papes) sont si peu connus qu'on les prend les uns pour les autres. Ce sont Lin, Clet, Anaclet et Clément; on les fait régner de 65 à 100 — et on fait d'eux des disciples de l'Apôtre Pierre. Ils auraient été les présidents du Comité révolutionnaire de Rome, et auraient été tous les quatre mis à mort. Si cette version était vraie, ces hommes auraient été des Johanites et non pas des Jésuites; du reste, cela se serait passé à l'époque où Néron faisait « raffer » pour le « cirque » tous ceux qu'on appelait « les mauvaises têtes de la Suburre », les Chrétiens que Tacite accuse de haïr le genre humain parce qu'ils n'aimaient pas les vices des Romains.

Les évêques-papes qui viennent après sont Evariste et Alexandre, dont on fait des Syriens, Sixte, un Romain, le Grec Télesphore, puis Hygin le rhéteur; tous sont des agitateurs qui lancent des manifestes sous forme d'Epîtres. C'est au deuxième siècle que l'Eglise commence à se constituer sous une forme monarchique. Les petites Eglises se groupent autour d'une autorité supérieure: l'Evêque. La société néo-chrétienne est organisée désormais. Elle sera indestructible et prendra dès le début le caractère autoritaire et despotique des monarchies les plus absolues. Avec Pius I (en 142) commence une nouvelle période, une lutte entre les premiers Chrétiens et les Gnostiques.

Le Gnostique Valentin fut sur le point de se faire élire évêque de Rome, c'est-à-dire pape, mais il fut violemment combattu, et la lutte entre les deux partis dura deux siècles. L'élection de Pius, un Romain, inaugure la résistance du monde néo-chrétien contre la philosophie représentée alors par les Gnostiques. Désormais le Pape sera le chef de l'orthodoxie.

Pius lutte en désespéré contre les Valentiniens. Après Anicet et le martyr Soter, Eleuthère résiste à la fois aux Gnostiques qui envahissent la Gaule et aux Montanistes qui se disent inspirés du Saint-Esprit. Victor, un Africain, combat contre le Byzantin Théodoste. C'est une guerre de tous les instants, et, quand le déchaînement de folie se ralentit, c'est que les persécutions impériales terrorisent les combattants dans les deux partis.

Quel spectacle que ces luttes, ces ambitions, ces intrigues dans lesquelles se jettent éperdûment des ambitieux vulgaires, des intrigants de bas étage, des hommes de mœurs déplorables se disputant le pouvoir, prétendant dominer les Eglises et déshonorant la religion nouvelle par la violence de leurs passions !

Après un court répit, sous Zéphyrin et le politicien Calixte, bon administrateur et perceur de cimetièrre dans les Catacombes (202-223), la persécution impériale balaie coup sur coup Urbain, Pontien, Anthère, Fabien, et le siège de Rome reste vacant pendant un an (250-251).

Viennent ensuite Cornélius et Lucius, qui sont exilés. C'est alors que le Montanisme fait naître un fanatisme nouveau dirigé par l'antipape Novatien.

Après cela, coup sur coup, deux évêques néo-chrétiens sont martyrisés : Etienne et Sixte II ; mais les fureurs impériales se calment, — ce qui, du reste, ne rend pas la tranquillité aux évêques de Rome, car un nouveau danger surgit : ce sont les précurseurs d'Arius, Sabellius et Paul de Samosate, — deux Orientaux, — qui entrent en scène et vont inquiéter le pape Denys qui passe sa vie à les combattre (de 250 à 259).

Enfin, toutes les querelles cessent devant l'horrible tourmente de Dioclétien, l'« ère des martyrs ». La papauté semble disparaître dans l'orage. Après le martyre de Félix (275), Eutychien (275-283), Caius (283-296), ne sont que des noms pour la postérité ; Marcellin est livré aux bêtes, il n'y a plus de pape du tout pendant quatre ans (304-308).

C'est ainsi que la Papauté fut consacrée par le martyre, c'est dans les exécutions qu'elle trouva du prestige, en vertu de cet esprit de réaction qui est dans l'âme humaine et lui fait prendre les choses à l'envers.

C'est vers 160 que l'on trouve en Italie des « Evêques », imitant ceux qui existaient dans les Eglises johannites, c'est-à-dire étant les chefs d'une communauté. C'est à partir de cette époque que l'Eglise romaine se constitue solidement, sentant la nécessité de l'union pour résister aux incessantes attaques de ses nombreux adversaires ; et c'est alors que, pour se donner l'illusion de la puissance, elle se déclare *universelle* (catholique). C'est alors aussi que, pour faire cesser les discussions qui régnaient entre ses membres, elle adopte une tradition qu'elle déclare authentique : celle de la fondation de l'Eglise de Rome par Pierre et Paul, unis

dans cette œuvre, alors qu'en réalité ils furent toujours ennemis, que Pierre ne vint jamais à Rome et que Paul n'y fonda pas d'Eglise (1).

Irénee dit (*Contre les Hérésies*, III, 3-2) : « L'Eglise la plus grande, la plus ancienne et celle qui est connue de tous, a été fondée par les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul à Rome... Et c'est à cette Eglise, à cause de sa prééminence distinguée, que l'Eglise tout entière, c'est-à-dire tous les fidèles du monde, doivent s'adresser, parce qu'elle a toujours conservé la tradition des apôtres. »

L'autorité de la tradition ecclésiastique a toujours été niée. Déjà, les plus anciens Pères de l'Eglise s'emploient avec ardeur à la défendre contre les incrédules de leur temps.

« Ceux qui veulent connaître la vérité, dit saint Irénée, peuvent consulter la tradition apostolique conservée par chaque Eglise et répandue dans tout le monde. Nous pouvons nommer ceux que les apôtres ont établis évêques dans les Eglises, et leurs successeurs jusqu'à nos jours... Mais parce qu'il serait trop long de rapporter l'ordre de la succession dans toutes les Eglises, nous ne parlerons que de la plus grande, la plus célèbre, la plus ancienne : l'Eglise de Rome, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, avec laquelle tous les autres doivent se réunir à cause de la prérogative de sa primauté. » Puis il met à la suite les prétendus évêques de Rome depuis les successeurs des apôtres jusqu'à Eleuthère, son contemporain.

« C'est dans cet ordre et par cette succession, continue-t-il, que la tradition de la doctrine apostolique et la prédication de la vérité sont venues jusqu'à nous. »

Il cite à l'appui de sa thèse Polycarpe, « lequel, dit-il, nous avons connu dans notre jeunesse, et qui a toujours enseigné ce qu'il avait appris des Apôtres, et il a laissé cette doctrine après lui comme le témoignent toutes les Eglises d'Asie et ceux qui lui ont succédé dans l'Eglise de Smyrne ». De là, saint Irénée conclut « qu'il faut éviter avec soin les novateurs et s'attacher inviola-

(1) Calvin croyait à la venue à Rome de Pierre, et Leibnitz dit : « Comme les anciens attestent d'un commun accord que l'apôtre Pierre a gouverné l'Eglise dans la ville de Rome, capitale de l'univers, qu'il a souffert le martyre et qu'il a désigné son successeur, et comme jamais aucun autre évêque n'y est venu pour en occuper le siège, c'est avec raison que nous reconnaissons l'Evêque de Rome comme le premier de tous. »

blement à la vérité de la tradition ecclésiastique ; et, en effet, continue-t-il, s'il vient à s'élever quelque dispute sur la foi, ne doit-on pas recourir aux Eglises les plus anciennes qui ont été gouvernées par les Apôtres, et prendre d'elles ce qu'il y a de certain sur le point contesté ? Et si les Apôtres ne nous avaient rien laissé par écrit, ne faudrait-il pas suivre la tradition qu'ils ont transmise à ceux qui leur ont succédé dans le gouvernement des Eglises ? » Saint Irénée était évêque de Lyon et vivait vers la fin du II^e siècle.

Nous allons voir bientôt la papauté devenir la haute judicature de l'Eglise d'Occident et commencer un cycle nouveau, — la période politique.

L'exploitation néo-chrétienne va commencer et se partager les dépouilles de l'empire à Rome.

C'est avec raison que l'on a dit : « Le Catholicisme a rempli les cadres de l'Empire romain. »

Evolution des idées au III^e siècle

De 200 à 300, un grand mouvement philosophique se produisit. Il était dirigé par les néo-platoniciens, les philonistes et les Gnostiques.

Ce mouvement envahit le monde et arriva à se fusionner avec le néo-christianisme qui, n'ayant pas de philosophie, s'en forma une avec les idées régnantes.

Les doctrines de l'Orient s'étaient infiltrées dans le monde romain et y faisaient un contrepoids aux doctrines philosophiques de la Grèce. Au III^e siècle, Tertullien parle des Bouddhistes et des ascètes, et saint Clément, chef de la fameuse Ecole d'Alexandrie, était un zélé partisan de la Gnose. C'est par cette voie que tout ce qui venait de l'Orient passa dans le Catholicisme, le costume des prêtres, leur tonsure, leurs règles monastiques et leurs légendes.

Saint Théophile prétend que les premières hérésies sont calquées sur les systèmes brahmaniques. Partout les hommes tombent dans les mêmes erreurs et manifestent leur nature par une même mentalité, une même interprétation faussée de l'antique vérité. C'est ainsi que le néo-christianisme adopta et propagea la fausse morale qui devait régner depuis, ce système qui consiste à séparer l'homme de la femme sous prétexte de pureté, alors que le vrai motif de cette séparation est une crainte inavouée du Prê-

tre d'être jugé par la Femme. C'est donc pour cacher des vices qu'il la fuit, et non parce qu'elle a le pouvoir de l'avilir ; le commerce de la femme sanctifie l'homme, au contraire, — et c'est sa meilleure sauvegarde contre le mal. Dans l'ancienne Théogonie, c'était l'*Union avec la Divinité* qui élevait l'homme, parce que l'amour de la femme réagit sur l'esprit.

Nous allons voir surgir, en ce siècle, des défenseurs de la religion nouvelle, — les Apologètes, — en même temps que des adversaires, ce qui va forcer les philosophes à discuter toutes les questions de religion, de morale, et même d'organisation sociale.

Montanus

(mort en 212)

Montanus — ou Montan —, dont nous avons parlé déjà et qui commença sa propagande dans le siècle précédent, faisait de la continence absolue la base de la sanctification. C'était une réaction contre la licence des sectes néo-chrétiennes.

Il prescrivait l'abstinence, le jeûne, la macération du corps. Ces idées ont passé théoriquement dans le Catholicisme.

C'est évidemment pour réagir contre l'excès des vices de son époque que Montan prêcha un excès de chasteté. C'est peut-être aussi parce que, ayant compris la *Loi des sexes* qui servait de base morale aux premiers Chrétiens, il a voulu faire remonter l'homme sur le plan spirituel en lui montrant les dangers qu'il y avait pour lui à suivre aveuglément la voie de l'instinct.

Nous ne savons pas avec précision ce que pensait Montan de la loi morale, s'il comprenait bien qu'il y a polarité inverse dans les deux sexes, amenant des effets renversés. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on était très préoccupé alors de cette question dont on voyait les conséquences dans la décadence romaine.

L'hypocrisie sexuelle était née avec les religions phalliques, l'antiquité théogonique ne l'avait pas connue — ou, du moins, ne l'avait pas érigée en système, puisque la Théogonie était basée sur les lois de la nature et non sur leur violation. Les femmes ne se cachaient pas pour les observer, puisqu'elles étaient l'objet du culte même.

Mais c'est cette liberté sexuelle de la Femme et cette glorification de ses actes dits saints qui avaient éveillé la jalousie de l'homme et sa réaction brutale. Alors, dans les religions phalli-

ques, on avait tout renversé, l'homme avait perverti le sens moral et l'instinct religieux en supprimant la sanctification du sexe féminin et en voulant lui substituer la glorification du sexe mâle ; cela supprimait le sentiment religieux qui est l'amour respectueux pour la Déesse sur le plan spirituel. En même temps, cela introduisait dans la vie sociale tous les mensonges sexuels qui bannissaient du monde la vraie morale, le respect et le bonheur.

Le Catholicisme avait hérité de cette folie et continua à pervertir l'instinct religieux chez l'homme, puisqu'il fut, d'abord, une religion phallique.

Les femmes jésuites portaient les trois phallus qui symbolisaient la Trinité catholique en boucle d'oreilles ou en broche. Cela dura jusqu'au VI^e siècle.

Clément d'Alexandrie

(150-217)

D'abord philosophe platonicien, Clément se convertit, puis fut élu prêtre et devint chef de la fameuse Ecole d'Alexandrie.

Ce « Saint Père » est l'auteur d'un livre intitulé *Stromates* ou *Tapisseries*, dans lequel il prétend glisser un peu de vérité au milieu de beaucoup d'autres choses.

Parmi les passages qu'on cite de lui, un des plus connus est celui dans lequel il repousse « l'idée absurde et blasphématoire qui rapporte l'origine de la philosophie grecque au diable ». Ceci nous est une lumière : il y avait donc un parti qui accusait la philosophie grecque, et de qui pouvait se composer ce parti, sinon des femmes dont la science avait été niée et remplacée par la spéculation masculine qu'elles considéraient comme une divagation impie ? Il faut bien le reconnaître, ce qui aida au triomphe du néo-christianisme, ce fut la philosophie sophistiquée des Grecs, qui remplaça le génie hellénique lors de sa décadence — et fit de la Grèce une nation déchue. On continua dans la nouvelle Eglise les discussions oiseuses de la métaphysique, on agita des questions qu'on ne comprenait pas, c'était l'ère des divagations ; certaines femmes même s'en mêlaient ; cela amena des luttes acrimonieuses et des persécutions sanglantes, et c'est pour les faire cesser qu'on introduisit le pouvoir despotique dans la discussion en donnant un caractère sacré, surnaturel et magique au

prêtre. On fit des dogmes de toutes les billevesées humaines et, parodiant l'ancienne foi demandée par la Femme, on exigea la foi à l'absurde. Donc, Clément défend la philosophie des hommes ; il dit : « La philosophie grecque ne procède point du diable, mais de Dieu qui est la source de tout ce qui est nécessaire et utile au salut, et qui a donné aux Grecs la philosophie comme le Testament qui leur convenait et comme la base de la philosophie apportée par J.-C. Si le diable avait été le dispensateur d'une chose aussi excellente que la philosophie, c'est qu'il aurait eu pour les Grecs de meilleurs sentiments que Dieu même. Il est certain qu'il s'est glissé des erreurs dans la philosophie grecque, comme dans la Loi de Moïse. Mais le Christianisme aussi n'a-t-il pas eu des hérésies ? » (1).

Clément enseigne une morale évidemment empruntée au premier Christianisme, mais il adapte cette morale à la religion nouvelle, change le sexe de la Divinité, et aboutit ainsi à un système absurde. Ainsi il dit : « Si par impossible la connaissance de Dieu pouvait être séparée du salut éternel, le Gnostique choisirait sans hésiter la connaissance. »

Cela veut dire qu'il veut qu'on affirme avant tout le Dieu mâle et qu'on nie la Divinité féminine, et c'est cette *connaissance* qu'il préfère au salut éternel. C'est un acte d'orgueil, l'erreur avant tout, même avant l'intérêt personnel. Que c'est humain !

« Le véritable Gnostique fait tout et comprend tout par une connaissance certaine. Cette science est le principe de ses desseins ou de ses actions, et s'étend même aux objets qui sont incompréhensibles aux hommes, parce qu'il est disciple du Verbe à qui rien n'est incompréhensible. »

Ceci, c'est la certitude féminine, qui longtemps a guidé les Gnostiques.

« La foi est une connaissance sommaire des vérités les plus nécessaires. La science est une démonstration ferme de ce qu'on a appris par la foi.

« Le Gnostique n'est plus soumis aux passions, si ce n'est à celles qui sont nécessaires pour l'entretien du corps, comme la faim et la soif. (Nous ne savions pas que la faim et la soif étaient des passions.)

(1) *Le Gnostique* ou vrai Chrétien suivant saint Clément d'Alexandrie (Fleury, Hist. ecclés., Livre IV, ch. XL et ch. XLIX).

« Il s'est rendu maître de celles qui peuvent troubler l'âme, comme la colère et la crainte.

« Il n'a point besoin de hardiesse, parce que rien, en cette vie, n'est fâcheux pour lui, ni capable de le détourner de l'amour de Dieu.

« Il n'entre point en colère et rien ne l'émeut, parce qu'il aime toujours Dieu, et qu'il est tourné tout entier vers lui seul, en sorte qu'il ne peut haïr aucune créature. »

Qu'est-ce que cet amour pour un Dieu abstrait, irréel, image de l'homme, à moins que ce ne soit l'amour de l'homme pour lui-même ? C'est, dans tous les cas, une réaction contre l'amour naturel de l'homme pour la femme.

« Il n'a point de jalousie, parce que rien ne lui manque.

« Il n'a aucun désir, parce qu'il n'a aucun besoin selon l'âme, étant déjà, par la charité, avec *son bien-aimé*. (Cela, c'est de l'amour unisexuel, oh !)

« Le Gnostique considère les sciences humaines (profanes) comme son divertissement quand il veut se relâcher de ses occupations plus sérieuses. »

Il n'y a rien au-dessus de la science, donc rien de plus sérieux. Si le Gnostique la met au second rang, c'est parce qu'il n'a pas les facultés nécessaires pour la comprendre, et ce qu'il appelle *occupations sérieuses*, ce sont les vaines doctrines engendrées par son orgueil.

« Quand il aura des enfants, il regardera sa femme comme sa sœur.

« Les promotions qui se font dans l'Eglise d'évêques, de prêtres et de diacres, sont des *imitations de la gloire des anges*. (Ils ont oublié le proverbe antique : Qui fait l'ange fait la bête.)

« A l'égard des hommes, il y a deux sortes de services : l'un pour les rendre meilleurs, l'autre pour les soulager.

« Le Gnostique sert ainsi *Dieu dans les hommes*, s'appliquant principalement à les ramener à lui. (Imitation de la femme ramenant l'homme à elle.)

« L'action du Gnostique parfait est de converser *avec Dieu* par le grand pontife Jésus-Christ.

« Dieu ne peut être touché, ni par le plaisir sensible, ni par l'intérêt, et par conséquent il n'a besoin ni de sacrifice, ni d'offrandes pour orner des temples, ni de gloire extérieure ; il ne cherche pas la dépense, mais l'affection dans les sacrifices. »

Le Dieu qui pense ainsi, c'est la femme, qui demande l'affection de l'homme et non ses offrandes.

« L'image de Dieu la plus ressemblante est l'âme du juste.

Ceci est parfait, mais pourquoi ne pas oser dire que le Juste c'est la Femme ?

« Le Gnostique honore Dieu, non en certains lieux déterminés ni en certains jours de fête, mais toute sa vie et en tous lieux (C'est ainsi, en effet, qu'il faut honorer la femme.)

« Le Gnostique fait du bien autant qu'il peut à tous les hommes. S'il est constitué en autorité comme Moïse, il gouverne ceux qui lui sont soumis pour leur salut. »

C'est la Femme qui a gouverné ainsi, ce n'est pas Moïse, qui est un personnage légendaire ; l'homme n'a jamais gouverné les autres *pour eux*, mais pour son propre intérêt.

« Il a toutes les vertus, le courage, la fermeté, la grandeur d'âme, la libéralité, la magnificence ; ce qui fait qu'il n'est touché, ni des plaintes du vulgaire, ni de son estime ou de ses flatteries. Il est tranquille, prudent, modéré, tempérant, riche parce qu'il ne désire rien et a besoin de peu, juste, bienveillant, fidèle. Sa tempérance ne vient ni du désir de la gloire comme celle des athlètes, ni d'avarice, ni d'amour de la vie et de la santé, ni de rusticité et d'ignorance des plaisirs, mais de connaissance et de vraie charité. »

Ce sont les vertus féminines qui sont énumérées dans ce paragraphe.

« Si la raison l'appelle à être juge, il sera inflexible, n'accordant rien aux passions, et marchant ferme où la justice le mène naturellement. »

Quelle est cette justice de l'homme qui supprime la Femme de la société et s'affirme *à sa place* ? N'est-ce pas la suprême injustice ?

« Le Gnostique prie en tous lieux et continuellement. Il loue Dieu continuellement. »

Pour mieux affirmer son Dieu mâle au mépris de la femme.

« Il rend toujours grâce à Dieu comme les Séraphins d'Isaïe. »
Mais c'était Hévah le Dieu d'Isaïe, — quelle différence !

Tertullien

(160-240)

Tertullien est un surnom qui veut dire « menteur ». L'auteur ainsi dénommé écrivit contre la religion païenne ; il est surtout connu par son *Apologétique*, dans laquelle il dit : « Les Ecritures sont le trésor où toute sagesse est contenue, toute philosophie et toute poésie en est sortie. Elles sont la pierre de touche et la mesure de toute vérité, et ce qui ne concorde pas avec elles est nécessairement faux. » Tertullien atteste que, de son temps, on gardait comme un trésor les originaux, les autographes des Evangiles (*De Præscript. XXXV*). Il disait en 207 : « Nous affirmons que l'Evangile vient des apôtres. Jean et Matthieu nous insinuent la foi, Luc et Marc la confirment. »

Donc on niait que les Evangiles fussent des apôtres.

Tertullien fait remarquer (*Apol.*, 17) qu'il arrive souvent chez les Gentils qu'au lieu d'invoquer Jupiter ou tel autre, on dit simplement Deus, reste d'habitude d'invoquer Dew (on disait : grand Dew, — bon Dew, — plaise à Dew) ; c'était une antique habitude se rapportant à l'antique Déva avant son avilissement dans la religion des Perses. C'est le moment où la Divinité va définitivement changer de sexe, aussi ces constatations sont très utiles pour établir les phases de l'évolution de l'idée divine.

— Dans les premiers siècles du Christianisme, on s'efforce de consacrer le renversement en glorifiant le principe mâle (Satan) et en avilissant la Divinité féminine dont le culte se perpétue par les Mystères des sociétés secrètes. Il fallait faire ces réserves pour faire comprendre des passages comme celui-ci : « Le diable, dit Tertullien, accumule les objets des sacrements divins dans les *mystères des idoles*. Comme ses croyants et ses fidèles, il touche certains, il repromet l'expiation des délits dans une sorte d'ablution. S'il se souvient de Mithra, il fait un signe au front de ses soldats, il célèbre l'oblation du pain et il s'attribue l'image de la résurrection. »

Tout cela est une critique de ce qui se passait dans les sociétés secrètes, où on symbolisait toujours la résurrection attendue de l'ancienne Déesse : l'Hévah des Israélites ou la Vénus Lucifer des Romains. Comment Tertullien aurait-il compris ces symboles, lui qui disait : « Femme, tu devrais toujours être vêtue de deuil

et de haillons, n'offrant aux regards qu'une pénitente noyée dans les larmes et rachetant ainsi la faute d'avoir perdu le genre humain. Femme, tu es la porte du démon » ?

Il écrivit un livre intitulé *De culta Femina*.

OPINIONS DIVERGENTES DITES « HÉRÉSIES »

Plotin

(205-270)

Plotin, un des fondateurs de la philosophie néo-platonicienne d'Alexandrie, eut pour disciple Porphyre qui recueillit ses écrits, les *Ennéades*.

« C'est par Numénius d'Apamée, dit Michel Nicolas, que Plotin connut les doctrines de Philon ; il était en grand honneur parmi les néo-platoniciens ; ses écrits étaient de ceux qu'on lisait et qu'on commentait dans l'École de Plotin. Numénius fut donc le trait d'union entre Philon et les néo-platoniciens. »

Plotin était, comme Ammonius et tant d'autres, un visionnaire, comme nos spirites modernes, qui se disait sujet à des extases et s'imaginait avoir des rapports avec la Divinité. De quelle nature ? c'est ce que nous ne savons pas.

Porphyre

(233-304)

Porphyre fut un néo-platonicien qui commenta la doctrine de Plotin.

Il dit des hommes qui se font *Dieux* : « Il y a des esprits impurs, trompeurs, malfaisants, qui veulent passer pour des dieux et se font adorer par les hommes. Il faut les apaiser de peur qu'ils ne nous nuisent. Les uns, gais et enjoués, se laissent gagner par des spectacles et des jeux ; l'humeur sombre des autres veut l'odeur de la graisse et se repaît des sacrifices sanglants. » Porphyre essaya de sauver le paganisme en le faisant remonter vers sa source, mais le flot d'erreurs déborda et se déchaîna contre lui. Et cependant la plupart des savants de l'École d'Alexandrie taxaient d'imposture les Jésuites et leur signalaient les sources où ils avaient puisé pour faire leur légende.

Porphyre, qui vivait un siècle avant Julien, écrivit contre la religion jésuiste un traité que les païens regardaient comme un ouvrage divin (Grégoire de Nazianze, *Orat. IV, in Julian.*).

Ce que nous savons par les Pères de l'Eglise, c'est que :

— Il accusait Jésus d'inconstance parce qu'il se rendit à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'irait pas.

— Il blâmait l'imprudence et la folie des Apôtres qui avaient suivi Jésus à sa première invitation.

— Il se moquait des Evangélistes qui ont écrit sur l'hyperbole la plus ridicule, disait-il, que Jésus fit marcher Pierre sur la mer, quoiqu'il ne fût question que du chétif lac de Génésareth.

— Il prétendait que les textes des Prophètes ne sont pas cités fidèlement dans les Evangiles.

— Il reprochait à saint Pierre d'avoir fait mourir injustement Ananie et Saphire.

Porphyre cite l'Evangile de Jean, — mais, comme tous les écrits ont été altérés, nous ne savons pas ce qu'il en disait. Nous ne savons pas non plus s'il s'agissait de l'original ou d'une copie revisée.

Tous les livres du temps qui étaient opposés au Jéuisisme ont été anéantis par les prêtres catholiques, sauf deux ou trois de Julien échappés à la destruction.

Les Pauliciens

En 269, l'évêque d'Ancône, Paul de Samosate, se basant sur les premiers Evangiles, nia la divinité de Jésus et fut condamné par le Concile d'Antioche. Mais cette *hérésie* durait encore au XII^e siècle.

Doctrine de Manès

(240-270)

Manès, dont le vrai nom est Curkicus, était un esclave né en Perse en 240.

Le Manichéisme a pour base le dualisme de la Divinité ; — Manès veut un Dieu double, — homme et femme. Il veut donc rendre à la femme une moitié de sa Divinité, laissant l'autre moitié à l'homme, et cette moitié qu'il lui rend, c'est Sophia, mère de la vie, âme de la matière.

L'homme est représenté par Bythos, Dieu qui se dédouble en deux principes qui se combattent de toute éternité et dont le règne sur la terre est alternatif ; — les Manichéens enseignaient que, dans l'homme, l'esprit représente le Bon Principe, et le corps le Mauvais Principe. Ils enseignaient qu'on devait honorer l'esprit et haïr le corps.

Manès eut d'abord 70 disciples qui formaient une petite famille, les « Parfaits ». Ils se disaient chargés de dégager l'Esprit de la matière.

Manès divisait ses disciples en deux classes : les « Auditeurs » et les « Parfaits ».

Les Auditeurs se subdivisaient en « Croyants », premier degré de l'initiation, et en « Elus », second degré.

C'est parmi les « Parfaits » qu'on choisissait le collège des administrateurs de la secte.

Les « Parfaits » étaient peu nombreux. On ne parvenait à ce grade, dans lequel était révélé le sens réel des symboles, qu'après avoir passé un temps très long parmi les Auditeurs, et subi de grandes épreuves.

Manès disait : « La matière est essentiellement mauvaise, Satan est le maître du monde. »

Voyant les débauches que la doctrine néo-chrétienne avait engendrées en livrant la femme à l'homme, comme l'avait ordonné Paul, il voulut réagir et proscrivit d'une manière absolue la propagation de l'espèce humaine, donnant à l'onanisme une sorte de consécration religieuse, ainsi que cela avait déjà été dans les anciennes religions, mais, cette fois, on ne faisait pas de distinction entre la femme et l'homme.

Cependant, dans la doctrine de Manès, l'homme est un Demi-Dieu, mais il n'y a pas de Demi-Déesse, la Divinité féminine est totale, intégrale.

Toutes les petites sectes du iv^e siècle avaient leurs Evangiles, ces sectaires étaient de naïfs suiveurs de l'erreur initiale, mais qui la traduisaient chacun à leur manière. Les Manichéens osèrent nier au lieu de suivre ; seuls ils voyaient clair dans ce dédale d'imposteurs ; aussi ils étaient l'objet de toutes les jalousies parce que leur doctrine était *plus savante* que les autres, elle contenait *une pensée*, et la pensée est ce qui a toujours été considéré comme le grand danger par ceux qui ne pensent pas.

En 296, Dioclétien porta contre la secte naissante le premier

de proscription qui l'eût encore frappée, sans doute poussé les dénonciations des Jésuites, qui devaient avoir leur tour sans plus tard.

Voici le rescrit de Dioclétien adressé à Julien, proconsul d'Afrique :

« Nous avons appris que les Manichéens sont comme de nouveaux monstres venus depuis très peu de temps parmi nous de chez les Perses, nos ennemis, et qu'ils commettent quantité de crimes, ce qui fait craindre que, par la suite, ils ne finissent par introduire dans le monde romain les coutumes exécrables et les usages infâmes des Perses. Et comme ce que vous nous écrivez de leur religion a un rapport manifeste avec les maléfices des magiciens, nous ordonnons qu'ils soient passibles des mêmes châtimens : que les chefs soient brûlés avec leurs écrits abominables, que les sectateurs opiniâtres soient punis de mort, et leurs biens confisqués, n'exceptant de ces peines que les personnes constituées en dignité, lesquelles seront condamnées aux mines seulement, avec confiscation de leurs biens. »

Manès répond aux Catholiques qui les dénoncent au pouvoir pour exciter contre eux la persécution : « Nous ne faisons pas comme vous, nous n'employons pas la force pour imposer notre croyance, mais la raison toute simple. »

Ce fut une grande maladresse des Catholiques de dénoncer les Manichéens. C'était attirer la persécution, non seulement contre eux, mais contre toutes les sectes nouvelles, et c'est ce qui arriva. C'est ainsi que des hommes — ignorant tout des lois de la nature — se donnent le droit de formuler des décrets, donnant des permissions ou octroyant des condamnations qui n'ont pour autre base que leur bon plaisir ou leurs préjugés. Au fond, il y avait encore la « lutte des sexes » ; la doctrine de Manès remettait la femme à sa place divine, la réintégrait dans la Religion, Elle que les néo-chrétiens venaient de représenter comme le « Principe du Mal », l'être avili, la tentatrice perverse et rusée, Elle dont on avait fait la reine des sabbats maudits !

Cette persécution fut un précédent, elle ouvrait la porte à une série de violences, elle montrait une voie que les Catholiques devaient plus tard suivre à leur tour, lorsque triomphants ils allaient supprimer tout ce qui les gênait, mettant dans leurs persécutions contre les autres la violence que les empereurs romains avaient d'abord déployée contre eux.

Le Manichéisme redonna de l'éclat au Mithriacisme, cette doctrine orientale qui s'était propagée en Europe avec tant de rapidité. Mais il arrivait trop tard, le néo-christianisme de Paul avait déjà fait son œuvre de renversement, il flattait trop l'orgueil de l'homme pour ne pas triompher, et, quand il s'acharna contre la doctrine de Manès, il mit de son côté tous les mauvais sentiments, toutes les jalousies, toutes les haines, tous les ressentiments contre la Femme que les sectaires jésuites craignaient parce qu'ils l'avaient offensée.

Les Manichéens contestaient l'origine apostolique des Évangiles, et ils eurent un très grand nombre d'adhérents qui s'unirent à eux soutenant la même idée. (Voir Feller, *Dict. hist.*, article Marcion.)

Ils disaient des Évangiles :

« Ce n'est pas l'ouvrage des Apôtres, mais de quelques hommes inconnus qui, craignant de ne pas être crus s'ils paraissaient écrire ce qu'ils n'auraient pu savoir, ont mis à la tête de leurs livres les noms des Apôtres ou de leurs disciples. Ainsi, l'Évangile de Matthieu ne peut pas être de lui, puisque, dans Matthieu IX, 9, cet Apôtre est nommé à la troisième personne. »

La seconde preuve des Manichéens était prise des titres qui sont à la tête des Évangiles. Faustus, un de leurs défenseurs, montrait que cette expression : *Évangile selon Matthieu, selon Luc, etc.*, ne signifiait pas Évangile composé par Matthieu, par Luc, mais recueilli de la prédication de Matthieu, de Luc, etc.

Les Manichéens disaient que les Chrétiens, ayant prévu que leur doctrine serait bientôt altérée, avaient donné à l'Église cette instruction mystérieuse : « Soyez d'habiles banquiers », que l'on explique en disant que cela veut dire : « Sachez discerner les écrits vrais des faux, comme un bon banquier discerne la bonne monnaie de la fausse. »

Sous ce prétexte, Marcion, Apelles, *rectifiaient tous les écrits*. Saint Augustin appelle cela un *privilege diabolique* qu'ils donnaient, car ils disaient que nombre de passages des Évangiles y avaient été *foutrés* après coup ; il en était de même des Épîtres de Paul qu'on leur opposait, ils montraient qu'elles avaient été falsifiées comme le reste (Faust., *Ap. Aug.*, liv. XXXIII, c. 6). *Aliquid in Apostola caupponatum* (Faust., liv. XVIII, c. 3).

Les Manichéens n'admettaient dans les Écritures que ce qui

ur paraissait bon, sain et non corrompu : *Probare si sint vera, sana, si incorrupta.*

Saint Augustin leur reproche de s'élever *au-dessus des Ecritures* : « Votre foi, leur disait-il, n'est point réglée sur les Ecritures, mais ce sont les Ecritures elles-mêmes que vous réglez d'après votre foi. »

Ceci prouve l'ignorance ou la mauvaise foi de saint Augustin. Remettre les *Ecritures* dans leur esprit primitif, ce n'est pas s'élever au-dessus d'elles, c'est les rectifier.

Si les Pères de l'Église outrageaient la Femme, les Manichéens défendaient vaillamment. D'abord en lui rendant sa Divinité, qu'ils lui font partager, il est vrai, avec l'homme. Mais c'est beaucoup de faire résider le *Principe suprême* dans les deux natures masculine et féminine.

Les discussions sur la *nature* de Dieu étaient ardentes.

Le Dieu des néo-chrétiens jésuites a deux natures, deux volontés, il est tout à la fois fini et infini, imparfait et parfait, homme et femme, il accapare tout en lui. N'insistez pas pour en savoir davantage, c'est un mystère, — le mystère de l'incarnation.

Les disciples de Manès affirment que les deux Principes sont distincts et opposés l'un à l'autre, égaux en divinité, et qu'ils résident de toute éternité au Bien et au Mal.

C'est dans cette lutte que les Jésuites affirment le *monothéisme*, le Dieu unique représenté par un être anthropomorphique, c'est-à-dire mâle, — un Dieu qui a vaincu la Déesse, — qui trône à sa place dans l'empyrée depuis qu'il l'a précipitée dans les bas-fonds de l'enfer où elle est devenue le Principe du Mal : *Lucifer*.

Les Manichéens, loin d'admettre cette déchéance de la Femme, donnent à tous les humains une âme égale, quant à la substance, une âme qui émane du Principe de vie (Puissance cosmique) et doit retourner. Cette doctrine enseignait que le monde est animé par un rayon de la lumière astrale, prisonnier en nos corps, et laissait espérer à chacun une sorte d'apothéose individuelle par son affranchissement final ; elle y ajoutait le mépris des richesses, des plaisirs, des honneurs, des dignités, toutes choses dont Satan est le roi. On y donne à Jésus un beau rôle, on le confond avec Mithra.

Cette secte fut la plus calomniée de toutes, parce qu'elle n'ad-

mettait pas la morale des Catholiques qui mettaient le bien de l'abandon que faisait la Femme à l'homme de son corps de le mariage, elle condamnait cette profanation de la Femme en faveur des vices de l'homme, et, se rapprochant de la Nature, au même temps que de la vraie morale, elle voulait que la conjonction sexuelle ne se fasse que pour assurer la perpétuité de la génération ; les Manichéens appelaient Théopties cette communion qui avait lieu une fois l'an seulement ; ils prêchaient la suppression du mariage, et c'est ce qui les fit haïr des néo-chrétiens qui, par le mariage, mettaient une femme dans la couche de l'homme en lui donnant licence de s'en servir tous les jours de l'année, — excepté le dimanche. Pour consacrer cette licence, ils célébraient la messe tous les jours, comme symbole du sacrifice quotidien, tandis que les Manichéens ne reconnaissaient que la *Pâque* annuelle comme consécration de l'union, ce qui leur donnait un prestige inouï, puisque c'était l'époque attendue et désirée, fêtée.

C'est la débauche matrimoniale patronnée par le Catholicisme qui amena la dégénérescence de la race et l'avilissement de la Femme.

Le Manichéisme dura longtemps. Il fut persécuté par Constantin, mais favorisé par Julien. Il fut dans sa toute-puissance vers la fin du iv^e siècle, et l'on put croire un instant qu'il deviendrait la religion officielle du monde romain. Il se répandit en Gaule, en Espagne où il avait pour Grand-Maître le célèbre Priscillien.

Le nombre des Manichéens de Rome fut considérablement augmenté en 439, lors de la destruction de Carthage, parce que beaucoup de Carthaginois, convertis au Manichéisme, émigrèrent en Italie.

Le Dieu nouveau et l'ancien Principe divin

La question principale, dans la lutte gigantesque qui se produisait alors, était de savoir quelle Divinité on allait reconnaître.

Adonaï avait remplacé Ihaveh qui n'était plus, dans le Livre nouveau, « la Bible », que la Mère Eve, une pécheresse qui causa la perte du genre humain, non plus une Déesse qui sauve.

Après avoir été la représentation idéale de choses réelles et palpables, l'idée divine s'était lentement transformée, dans la succession des temps, jusqu'à s'évanouir en une ombre inexplicable — l'Eternel —, en un bruit de syllabes vides de sens. Ce sont les Juifs qui avaient commencé la grande révolution en mettant le mâle Adonaï sur le trône de la Déesse, c'est par là qu'ils avaient préparé le mouvement révolutionnaire des néo-chrétiens, ils avaient ouvert la porte de la révolte, ils avaient été la première origine de l'orgie finale qui allait se réaliser, et qu'ils n'avaient peut-être pas voulue si complète.

Le Dieu des Paulinistes, ce n'est pas l'« Eternel », ce n'est pas Ihaveh, la Déesse juste et légitime, c'est l'orgueilleux Jupiter des Romains, le Dieu-Père qui représente la glorification de la puissance brutale du mâle, avec les hypocrisies paternelles destinées à parodier la sublime bonté de la Mère. Le Dieu des Evangiles jésuistes, c'est le Jupiter hellénique popularisé, encanaillé par la vulgarité des apôtres qui le prônent. C'est l'Hellénisme qui s'est paulinisé en s'abaissant, ce n'est pas le Judaïsme avec son Adonaï, ni l'Israélisme avec Ihaveh.

La Grèce et Rome avaient divinisé le Père dans Jupiter avant le Christianisme; le Paulinisme n'a eu qu'à suivre le mouvement de réaction commencé par la philosophie grecque, par la morale du bon plaisir de l'homme, prônée par Socrate; la voie était frayée, la révolte acceptée, popularisée, c'est ce qui rendit son succès plus facile.

Quant à la Divinité des Israélites, Ihaveh, la grande autorité morale de la Femme, elle n'avait rien à faire dans le monde nouveau; on allait la cacher dans les Sociétés secrètes, où, mêlée à d'autres Déeses confondues toutes sous le nom de « Grand Architecte de l'Univers », on allait exalter sa gloire et enseigner ses œuvres; et c'est ainsi que la Divinité des Israélites garda un mystérieux prestige que n'eut jamais le Dieu romain.

L'Israélite conserva toujours l'idée que le Dieu d'Israël doit détrôner tous les Dieux, renverser toutes les puissances, parce qu'il contient en lui, en sa tradition, la grande force morale de la Femme — Reine des Rois —.

Ihaveh (Hévah) a régné, règne et régnera.

Qu'importe que Jérusalem ait été prise par Pompée, et que le royaume de Judée ait été assujéti à l'Empire romain? Le Temple de Ihaveh subsistait inviolé dans Minerve, sur son Acro-

poë sacrée. C'est que le Temple, c'est la maison sainte, la maison de Ihaveh, une Divinité qui n'obéit pas aux hommes. Qu'ils soient juifs ou romains, elle les domine et règne sur toute la terre, partout où il y a des hommes.

Ni le Jupiter du Capitole, puissance masculine, ni l'Aigle des Empereurs, insigne mâle (1), n'entraient dans ce Temple d'une Divinité qui ne rend pas hommage aux vainqueurs, parce qu'elle est invincible.

Le prestige de cette Déesse donne aux Israélites une force morale qui est son reflet. Qui les attaque, attaque la Femme. Leur Déesse, c'est la conscience publique. Si la Théocratie israélite est le plus démocrate des gouvernements, c'est parce que la Femme est dans le cœur de tous les hommes.

Ce qui unit les Israélites entre eux, c'est une union spirituelle ; leur lien, c'est l'Esprit Féminin. Et voilà pourquoi l'on a dit que l'homme doit sa conscience religieuse et morale à la Judée : c'est que de là est venue la parole de vérité de la Déesse ; c'est à Jérusalem que parlèrent la grande reine David et les grandes Prophétesses d'Israël ; c'est là que fut fondé par elles le culte secret que la Maçonnerie a propagé jusqu'à nos jours ; c'est là que la grande Johana vint encore élever la voix et restituer le Logos féminin depuis si longtemps caché.

La Grèce masculinisée n'avait donné à l'homme que le doute ou le scepticisme, la spéculation qui reflète, qui cherche à côté, qui sophistique la Vérité féminine au lieu de l'admettre ; elle personnifie l'orgueil qui refuse de se soumettre.

Les docteurs juifs aussi sophistiquaient en face de la Loi de Myriam, et voici comment ils étaient arrivés à la corrompre : c'est une maxime parmi les Juifs que l'alliance fut faite avec eux sur le mont Sinaï, non *sur le pied de la Loi écrite*, mais *sur le pied de la Loi orale* (la leur, la Kabbale). Ils anéantissent la première pour mettre l'autre sur le trône et réduisent, au bout du compte, toute la religion à leur tradition. La corruption était montée à un tel point chez les Juifs que, dans Marc, on leur reproche d'avoir anéanti la parole de Dieu (la Déesse) pour leur tradition masculine (la Kabbale) — (Marc, chap. 7, vers. 7 à 9) —.

(1) Les Romains durent cacher leur aigles victorieuses en traversant les terres de Juda pour ne point blesser par la vue de leurs *aigles* l'extrême susceptibilité des Hébreux. On sait que l'aigle, qui fut d'abord l'oie ou la grue, était un symbole obscène.

« Mais en vain m'honorent-ils, enseignant des doctrines qui ne sont que *commandements d'hommes*, car, en délaissant le commandement de Dieu (Ihévah), vous retenez la tradition *des hommes*. »

Il leur dit aussi : « Vous annulez bien le commandement de Dieu, afin que vous gardiez votre tradition. » La tradition masculine, c'est la Kabbale juive.

Mais c'est bien pis aujourd'hui : ils comparent le *texte sacré* à l'eau, et la Mishna ou le Talmud au meilleur vin ; ailleurs, la Loi écrite (celle de Myriam) est du sel, mais le Talmud est du poivre, de la canelle, etc. (Orsini, *La Vierge*, p. 373).

C'est pour cela que l'Israélite était l'ennemi du Juif en même temps que du faux Chrétien pauliniste.

Les vrais Chrétiens et les faux Chrétiens représentent deux races, comme leurs Dieux représentent deux sexes, — deux Principes —.

Après la grande lutte soutenue depuis 2.000 ans, nous pouvons nous demander aujourd'hui auquel de ces deux Principes va rester la victoire, auquel appartiendra l'avenir.

Symbolisme secret

Rose-Croix

Tout le monde sait que la religion catholique se compose de deux doctrines :

L'une cachée, l'*Esotérisme* ;

L'autre enseignée ouvertement, l'*Exotérisme*.

Mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est que les deux doctrines se contredisent ; c'est aussi que l'*Esotérisme*, si bien caché par l'Eglise, était la doctrine enseignée par le premier Christianisme et que son culte a été conservé dans les Sociétés secrètes.

C'est, dans la Franc-Maçonnerie actuelle, le grade de Rose-Croix qui perpétue l'*Esotérisme*, c'est-à-dire la doctrine des premiers Chrétiens.

Cet Ordre de chevalerie fut fondé au III^e siècle par ceux qu'on allait appeler « les *Manichéens* ».

Le grade de Rose-Croix est le 18^e dans les Mystères. Son but est surtout de protester contre la profanation du culte de Vénus à l'époque romaine. La rose était consacrée à cette Déesse. Vénus Uranie, ou Vénus Lucifer, porte le flambeau de l'Esprit qui dirige et organise, elle est parmi les Grands Architectes de l'Univers.

De son nom vient le mot *Vénérable*.

Elle porte sur la tête une couronne murale, appelée en latin *Vallarıs corona*. De ce mot on a fait Vallum (retranchement, rempart, défense, protection), d'où le mot *vallée*, resté dans le grade.

Certains auteurs croient qu'il a été institué contre la Kabbale juive pour rétablir Lucifer détrôné par Adonai, ce qui veut dire la Déesse vaincue par le Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Le nom de ce Mystère vient de ce qu'il est symbolisé par une croix de bois sur laquelle est clouée une rose, emblème de Vénus.

Ce grade va s'occuper des deux Principes, c'est-à-dire des deux sexes. Ce qui explique ce discours conservé dans les rituels :

« Tout a été renversé, de profondes ténèbres enveloppent la Terre, elles y ont semé le désordre et le deuil, la force règne partout en souveraine maîtresse. La *parole*, autrefois si puissante, ne peut plus convaincre les hommes ; ils sont devenus rebelles à la Raison, à la Justice, à la Vérité ; ils n'écoutent plus que la voix de leurs passions et de leurs appétits...

« Dans ce fatal cataclysme, les travaux (les Mystères) ont été troublés, les ouvriers (les initiés) ne se reconnaissent plus, les colonnes de la Maçonnerie sont brisées, les outils sont dispersés, le voile du Temple est déchiré, la lumière qui nous éclaire est éteinte... Hélas ! trois fois hélas ! La parole est perdue ! que pouvons-nous attendre ?...

« Nous fuyons les contrées misérables où l'erreur a détruit la Vérité, où toutes les notions de la Justice sont éteintes, où l'homme dépérit sous le souffle de l'égoïsme et de l'ambition. Nous cherchons une patrie favorisée pour accomplir notre destinée terrestre, le mal ne peut plus régner partout !... »

Le président, appelé « Très-Sage », ouvre la séance en disant :

D. — Pourquoi sommes-nous ici ?

R. — Nous cherchons la parole perdue.

« Mes Frères, travaillons à retrouver la parole perdue, afin que, ensemble, tous pour chacun et chacun pour tous, nous parvenions à la recouvrer. »

Suit une exclamation : *Hoscheah*, qui se dit aussi *Houché*, et qui signifie Sauveur (1). « Que la Foi, la Charité (l'Amour) et l'Espérance nous sanctifient ! »

(1) Dans le monde supérieur, le rédempteur qu'on attend n'est pas désigné par le mot « oint », mais par le mot « soter » (sauveur). Le soter, c'est la *sota*, l'ancienne reine en Egypte.

Les travaux des Rose-Croix commencent au moment où la lumière s'obscurcit par la destruction du Temple. Ils finissent au moment où la lumière reparaît (époque de Johana).

Le temple est éclairé par 33 bougies, pour rappeler que David a régné 33 ans à Jérusalem.

L'initiation se fait dans trois chambres :

La Chambre noire (le passé) ;

La Chambre infernale (le présent, époque romaine) ;

La Chambre rouge (l'avenir, c'est l'espérance).

La Chambre noire

(le passé)

Là se trouvent trois colonnes sur lesquelles sont inscrits les mots Foi, Espérance, Charité.

— *La Foi*, c'est l'adhésion à la lumière que le Grand Architecte (la Déesse) a fait briller en notre esprit et qui lui sert de phare en ses plus sublimes conceptions pour le préserver des faussés doctrines de la fausse science. C'est le levier au moyen duquel l'homme renverse par sa puissance intellectuelle tous les obstacles de la matière...

— *La Charité* (l'Amour), c'est le sentiment de bienveillance mutuelle qui établit un lien entre l'homme et la femme.

De ce sentiment découlent toutes les vertus qui élèvent l'homme et lui donnent la force d'accomplir tous les actes de dévouement, de sacrifice et d'abnégation. L'amour a des baumes pour toutes les blessures, des consolations pour tous les chagrins, des larmes pour tous les malheurs, il relève, encourage le pauvre, défend l'opprimé.

Marchons donc dans sa voie, elle conduit à la lumière et à la vie.

— *L'Espérance* est le résultat de la Foi et de l'Amour et a pour but la Justice.

La Foi et l'Amour sont éteints, mais l'Espérance nous éclaire toujours, avec elle nous rallumons la Foi et l'Amour.

C'est le cri d'espérance de la Femme. (*Spes* en latin.)

La Chambre infernale

(le présent)

C'est l'enfer pour les femmes, dans le monde romain, qui a tout renversé, qui a supprimé la Vérité et nié la gloire des Grandes

Déeses. Tout cela est représenté par un transparent lumineux, car la salle n'est pas éclairée. Sur ce transparent, on voit Hiram (Myriam-Hathor dont on a fait Moïse) tenant sa branche d'acacia comme la palme du martyr et recevant une couronne d'or d'Eblis, l'ange de lumière.

A droite et à gauche de cette chambre se trouve un squelette ; chacun, un arc tendu à la main, lance une flèche. Ce sont les deux puissances qui ont renversé la Femme : le Prêtre, le Roi.

La Chambre rouge (l'avenir)

Dans le fond de la salle, un autel élevé de trois marches. Sur cet autel, un tableau représentant trois croix ; celle du milieu, ayant au centre une rose entourée d'une couronne d'épines, représente le sexe féminin ; les deux autres ont au centre une tête de mort au-dessus de tibias entrecroisés. Ces croix, avec leur tête de mort, représentent les ennemis de la Femme, le Prêtre, le Roi, qui étaient représentés par des squelettes dans la chambre infernale.

Au pied de la croix du milieu, qui représente la Femme, est un globe entouré d'un serpent qui se mord la queue, symbole qui représente l'éternité du mal. On le remplace souvent par un pélican nourrissant ses petits en se perçant les flancs, ce qui rappelle la légende de Prométhée.

La rose est l'emblème du sexe féminin, elle est clouée sur la croix (d'infamie), condamnée par l'homme, d'où la couronne d'épines.

Les néo-chrétiens copient ce symbolisme. Ils donneront à leur Christ le sexe masculin, et c'est lui qui portera la couronne d'épines de la Femme *qui a souffert pour les péchés de l'homme*. Quand il sera crucifié, comme la Femme, on le mettra entre deux *larrons* pour imiter les deux ennemis de la Femme, qui lui ont pris sa puissance religieuse et sociale.

Au côté nord de la salle se trouve une pancarte sur laquelle on lit en grosses lettres : « L'étude de la *Nature*, faite par la raison, nous révèle tout ce qui doit constituer notre *Foi*, et son infinité nous inspire *l'Espérance* certaine de l'immortalité de l'humanité, parce que *l'Amour* en assure la régénération constante au moyen de la génération universelle. »

C'est là que les Chevaliers d'Orient et d'Occident vont être

initiés au grade de Rose-Croix. On les annonce en disant : « *Ils ont cherché la parole et croient l'avoir retrouvée.* »

Pour cela, ils se sont dépouillés de tout ce qui leur restait d'impur et ils ont brisé les chaînes des passions, des préjugés et de la fausse science. On les interroge.

D. — Chevaliers, d'où venez-vous ?

R. — Nous avons parcouru l'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi, pour chercher la *parole perdue*. Malgré les ténèbres qui nous enveloppaient, malgré les entraves que l'erreur et l'ignorance semaient sur nos pas, nous croyons l'avoir retrouvée.

D. — Comment ? Par quel moyen ?

La réponse est un discours symbolique.

R. — Un jour, notre course nous ayant épuisés, nos genoux fléchissaient sous le poids de notre corps, notre vue n'apercevait aucun terme à la route dans laquelle nous nous étions engagés ; notre oreille ne percevait plus aucun son et la parole expirait sur nos lèvres. Semblables au voyageur égaré dans le désert, nous tombâmes accablés, découragés, haletants. C'était l'anéantissement, l'agonie, la mort... Oui, la mort qui se levait devant nous menaçante et terrible. Quelle fut la durée de cette défaillance (le temps de la persécution juive) ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que notre retour à la vie fut marqué par un événement extraordinaire... A peine nos sens commençaient-ils à se rouvrir aux sensations, qu'une voix mystérieuse (celle de Johana, la voix cachée) s'éleva au fond de notre cœur et nous fit entendre ces mots : « Depuis que le soleil s'est éclipsé, que les ténèbres se sont répandues sur la Terre, que les outils ont été brisés et que l'*Etoile flamboyante* a disparu, les ouvriers se sont dispersés et la parole a été perdue. Dès lors la misère a accablé la *Maçonnerie*. A la place des jours de gloire qui marquèrent et suivirent son avènement, elle n'a eu que des jours néfastes ; ses ouvriers attendent dans les larmes et le deuil qu'un de leurs Frères retrouve la parole qui seule doit faire renaître son antique splendeur. Vous êtes dévoués à cette mission difficile et la *Foi* vous manque. Prenez courage, apôtres de la Vérité ! Le flambeau de l'*Espérance* vous éclaire et la *Charité* (l'Amour) vous montre le chemin. Encore quelques efforts et vous atteindrez le but. Ignorez-vous qu'une foi ardente soulèverait des montagnes ? Courage donc, hommes de bonne volonté, vos Frères vous attendent ! »

« Ainsi parla la voix, et nous sentîmes comme un souffle qui nous pénétrait au moment où elle murmura, en s'éloignant, une parole qui fut pour nous la *révélation* d'une lumière nouvelle... Alors, nous nous levâmes en promettant de ne prononcer cette parole qu'après avoir été consacrés par vous. Puis, l'ayant burinée en caractères ineffaçables, nous la renfermâmes dans un coffre en métal le plus pur. Depuis lors, notre âme reprit sa sérénité. La douce espérance marchait avec nous, et nous sommes accourus pour déposer en vos mains ce coffre qui doit renfermer l'objet de tous nos vœux... Le voici. »

Cette boîte est remise au Très-Sage. Elle est fermée par un ruban rouge qui forme la croix latine ; elle est scellée de cire rouge. Le Très-Sage rompt le cachet, ouvre la boîte et en tire un papier qu'il lit en épelant lettre par lettre :

I... N... R... I.

A ce moment, on retire le rideau dont est couvert le transparent (le voile du Temple) qui cache l'autel, et il faut comprendre la relation qui existe entre ce mot et l'autel du sacrifice sacré.

Puis une prière à la Déesse :

« Toi qui as la toute-puissance pour sceptre, l'éternité pour règne, bénis nos travaux dont le seul but est d'étudier tes lois qui se résument dans ces mots : Harmonie, Justice, Amour.

« Lorsqu'un jour la doctrine maçonnique sera devenue celle de tous les peuples et qu'ils ne formeront plus qu'une seule et même famille de Frères et de Sœurs unis par l'amour, la science et le travail, alors, plus dignes de toi, ils jouiront de l'éternelle harmonie que tu imprimes à toute la Nature. Daigne, ô Grand Architecte de l'Univers, nous rendre dignes de voir de si beaux jours. *Amen.* »

Puis un discours du Très-Sage dans lequel nous trouvons ceci :

« Nous, Chevaliers Rose-Croix, nous interprétons le monogramme INRI par ces mots :

IGNE NATURA REGENERATUR INTEGRA

c'est-à-dire : La Nature est régénérée entièrement par le Feu. Aux profanes nous donnons un sens littéral, nous leur disons que la Nature engourdie par le froid est régénérée par le soleil au retour du solstice. Mais à ceux qui sont dignes de recevoir, la

communication des hautes sciences et des mystères sublimes, *is quibus datum est noscere mysterium*, à ceux-là nous donnons la véritable interprétation de ces mots : *Toute la Nature est renouvelée par le Feu...* (1) En effet, que nous dit le Verbe ?... Il nous dit : « De même que l'or est purifié dans la fournaise, ainsi le Juste (la Femme) sera purifié par le Feu (l'amour) » ; le Feu est le principe de vie qui anime tous les êtres.

« Mais ce n'est pas au Feu matériel qui sert à satisfaire une partie de nos besoins que se rapportent les allégories de ce grade. Non ! c'est au Feu principe, à ce Feu conservateur et vivifiant qui pénètre et embrase toute la Nature, c'est à ce *Feu sacré* que se rattachent tous nos mystérieux symboles. Au rayonnement de ce Feu sacré qui forme la parole, la Femme a reconquis tous les droits de sa primitive origine. » (Il est des modernes qui, partout, mettront le mot Homme à la place du mot Femme.)

Après ce discours, les nouveaux Chevaliers Rose-Croix prêtent le serment du silence, puis on leur donne le cordon du grade en disant :

« Mes Frères, la couleur de ce cordon est rouge ; c'est la couleur du soleil ou de la lumière à son foyer, c'est aussi la couleur de l'amour. (C'était la couleur qui symbolisait le sexe féminin dans l'antiquité.)

« La Rose était le secret de la fécondité dans les Mystères égyptiens, elle était l'emblème d'Isis, la Femme féconde par excellence. Donc, la croix ayant une Rose dans l'intersection de ses bras figure l'humanité se renouvelant sans cesse ; ce symbolisme mystique contient le secret qui rend la Femme immortelle.

« Quant au Pélican (qui se perce les flancs pour nourrir ses enfants), il est l'emblème de la mort morale du Père par l'acte de la génération.

« Vous voilà parvenus, mes Frères, au grade de Chevaliers Rose-Croix. Un horizon plus vaste doit s'ouvrir à votre esprit devant les devoirs nouveaux que vous aurez à remplir. Le but que se proposent les Chevaliers Rose-Croix, c'est de former des Maçons qui se dévoueront fermement et activement à la propagande. C'est là, mes Frères, une tâche difficile et périlleuse, car les ennemis de

(1) C'est cette formule qui est résumée dans les mots *Immaculée Conception*. Quand Auguste Comte a aperçu cette Vérité, il a fondé la Religion de l'Humanité sur ce qu'il a appelé « l'utopie de la Vierge-Mère ».

la Vérité sont innombrables. Mais leurs efforts pourraient-ils étonner notre courage ?... Nous combattons avec les armes de la *Foi* qu'aucune passion humaine ne saurait émouvoir ; nous instruisons par la *Charité* (l'amour), cette rosée céleste tombée sur l'homme pour assurer sa réhabilitation ; et, dans notre œuvre féconde, nous sommes éclairés par l'*Espérance*... Qui pourrait donc nous arrêter ? Rien si nous restons sincèrement unis, tous pour chacun et chacun pour tous, nous abritant sous l'égide de la solidarité et de la fraternité universelle. »

Le Chevalier d'éloquence prononce un discours sur la réception qui vient d'avoir lieu. Il rappelle aux néophytes les diverses phases de leur initiation. Il parle du soleil qui est l'emblème d'Hiram (Maria) et du Christ (la Déesse), explique l'éternité des forces cosmiques et la substance universelle. Puis il montre que, sur terre, la génération est tout, que la création n'est que l'induction de la génération. C'est la génération qui assure l'immortalité de l'homme comme espèce, l'immortalité de la famille humaine, grâce à la succession des générations que rien ne saurait interrompre, et aussi l'immortalité mystique que le symbolisme représente (celle de la Femme) et que le Principe du Feu explique.

Il ne reste plus qu'à suspendre les travaux et à passer à la cérémonie finale, *la Cène*.

Le Très-Sage, s'adressant au premier Grand Gardien, dit :

D. — Quel est le but que se proposent les Chevaliers Rose-Croix ?

R. — Combattre l'orgueil, l'égoïsme et l'ambition, pour faire régner à leur place le dévouement, la charité et la vérité.

D. — Qui vous a reçus ?

R. — Le plus humble de tous.

D. — Pourquoi le plus humble ?

R. — Parce que c'était le plus éclairé et qu'il savait que toute science vient d'en haut (c'est-à-dire des esprits supérieurs formant la première caste).

La Cène

Après cette cérémonie de réception a lieu la célébration de la Cène, symbolisme d'une importance capitale qui a pour but de rappeler comment s'accomplissait l'union de l'homme et de la femme dans le régime théogonique. Cet acte était considéré comme

la base même de l'ordre social; c'était un rite religieux entouré de prescriptions et de consécration. Dans le langage de l'Eglise, on l'appellera le *sacrifice*; c'est la principale cérémonie de toutes les religions; elle a une haute signification psychologique. Elle remonte à l'époque où la Femme qui dirigeait le culte considérait l'amour comme une élévation spirituelle, alors que, depuis, le même mot amour, profané, a désigné un abaissement sexuel.

La différence de leurs natures est tout entière manifestée dans cette divergence de vues.

La Théogonie avait glorifié la Femme dans sa sexualité qui engendre la spiritualité; les religions masculines voulurent l'imiter, rendre un culte au sexe mâle, et il en résulta une anarchie morale qui mène à la démence. Là est la cause du mal social.

* * *

Voici comment, dans les Ordres secrets, la Cène est résumée :

On fait apporter une table recouverte d'une nappe blanche bordée de rouge, sur laquelle se trouvent du pain, du vin, deux grandes coupes et deux serviettes. Le Très-Sage dit : « Ayant de nous quitter, nous allons rompre ensemble le même pain et boire dans la même coupe. Nous cimenterons ainsi davantage les liens qui nous unissent et nous nous aimerons mieux... Approchons-nous, mes Frères, de la table fraternelle. »

Quand tous sont placés, le Très-Sage dit : « Grand Architecte de l'Univers (Déesse-Mère), toi qui pourvois aux besoins de tes enfants, bénis la nourriture que nous allons prendre; qu'elle soit pour ta plus grande gloire et pour notre satisfaction. »

Prenant le pain et l'élevant : « Que ce pain nous maintienne en force et en santé. »

Prenant les coupes qu'il remplit et les élevant : « Que ce vin, symbole de l'intelligence, élève notre esprit. »

Il rompt le pain en deux parties égales, puis sur ce pain il fait le signe du grade, ce qui équivaut à une bénédiction. Le Chevalier d'éloquence, qui est à la gauche du Très-Sage, exécute sur le pain le contre-signé. Le Très-Sage alors donne les deux morceaux de pain à ses voisins, après y avoir mordu, en disant : « Prenez et mangez. Donnez à manger à ceux qui ont faim. » Après cela, il prend les deux coupes et fait le signe sur le vin, puis il fait passer

les deux coupes après y avoir bu quelques gouttes, en disant : « Prenez et buvez. Donnez à boire à ceux qui ont soif. »

Le pain et le vin circulent, chacun y goûtant. Après cela, on fait la *chaîne d'union* et l'on se donne le baiser fraternel.

La cérémonie de la Cène a lieu obligatoirement après les séances de réception et quelquefois après les tenues solennelles.

Les Agapes

Les agapes des Rose-Croix ont lieu une fois par an, dans la nuit du Jeudi Saint au Vendredi Saint. C'est la fête de Pâques. On pourrait dire la fête de la fécondation, qui, dans les temps anciens, n'avait lieu qu'une fois par an pour assurer la reproduction. C'est ce qui est symbolisé par la *Pierre cubique*, c'est-à-dire le rapprochement des deux triangles qui, unis, font un cube. Ils sont dédoublés toute l'année, c'est-à-dire séparés ; une fois par an seulement, on les réunit dans une grande cérémonie religieuse.

Tout le symbolisme des agapes se rapporte à l'idée d'union. La cérémonie a lieu après la célébration de la Cène.

Au fond de la salle se trouve la Croix portant la Rose. Les verres sont des calices (le vase sacré). On les place sur une ligne tracée par deux rangées de rubans rouges (symbolisant le sang de la Femme). Les noms des objets sont très symboliques :

La table s'appelle autel.

La nappe, tapis.

Les serviettes, écharpes.

Les verres, calices.

Les bouteilles et carafes, amphores.

Boire, c'est vider le calice.

On comprend que tout cela couvre le naturalisme sexuel.

On ne met sur la table qu'un pain pour deux couverts, qui, primitivement, devaient être pris par un homme et une femme. Celle devant laquelle il était placé devait le partager avec le frère qui était à sa droite en le lui présentant afin de le rompre ensemble.

Quand on porte des santés, ce qui s'appelle *exécuter des libations*, on met sa serviette sur son cou, comme les Juifs, dans leurs synagogues, mettent encore le *talet*. C'est l'image du lien d'union, représenté par le poêle qu'on tenait sur la tête des mariés pendant la bénédiction nuptiale. En latin, cette serviette s'appelle *pallium* (manteau).

Ce nom de poêle est donné au drap mortuaire dont on couvre le cercueil dans les sacrifices masculins.

Le culte des premiers Chrétiens

La fête de Pâques représentait la résurrection de la Femme, revenue à la vie sociale et remise à son rang. Elle représentait aussi la rénovation du feu (Feu sacré, Esprit), et cela signifiait : « Après les ténèbres la lumière, après la mort la vie. »

C'était la grande réconciliation avec l'homme, le grand Pardon suivi d'une nouvelle union. Tout cela fut copié, plus tard, par l'Eglise masculine, mais en tenant mystérieusement cachés la forme primitive du culte et le sexe qu'il s'agissait de glorifier. Et c'est la grande honte du prêtre, parce que c'est la preuve de sa grande ignorance ou de sa grande perversion. Dans les conclusions qui terminent le catéchisme des Rose-Croix, on dit : « C'est l'heure où la Parole a été retrouvée, où la Pierre cubique s'est changée en Rose mystique, où l'Etoile flamboyante a reparu dans toute sa splendeur, où nos outils ont repris leur forme, où la lumière a été rendue à nos yeux dans tout son éclat, où les ténèbres se sont dissipées et où la Loi (restituée) doit régner désormais. »

* * *

La cohabitation n'existait pas dans le régime primitif.

Quand l'homme a voulu avoir une femme pour lui tout seul et en disposer à son gré, il a renversé les premières institutions et a consacré l'impiété — qui allait résulter de ce nouveau régime — par une fausse morale qui allait légitimer l'injustice.

Le mariage, qui a instauré cette fausse morale et consacré l'esclavage de la Femme, a supprimé la civilisation.

C'est la réforme de la famille qui est à la base de toutes les autres.

* * *

Si nous résumons ce chapitre, nous trouvons que c'est dans les Mystères des Rose-Croix que les Catholiques ont pris le chapitre de la crucifixion de leur Christ :

— Jésus a été couronné d'épines pour imiter Hiram couronné d'épines.

— Ils ont pris les lettres I. N. R. I., qu'ils ont mises au-dessus de la croix et qu'ils ont fait signifier « *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs* », alors que Jésus n'a jamais été roi et que la Judée n'était pas un royaume, mais une province romaine.

— Les trois croix vont représenter Jésus crucifié entre deux larrons.

— Jésus portera sa croix, parce que les femmes portaient à la main le Tau sur lequel on les crucifia.

— Dans la nouvelle religion, le signe de la croix remplacera le signe des initiés.

— La Foi, l'Espérance et la Charité passeront dans le culte catholique avec une autre signification.

— L'Eucharistie deviendra le symbole du culte mâle.

— La fête de Pâques ne représentera plus la mort et la résurrection de la Femme, mais la mort et la résurrection d'un homme qui a pris la place de la Déesse Myriam (Hathor).

— Les agapes seront imitées par la messe, qui en sera l'imitation *inversée*.

— Les Chevaliers Rose-Croix se tiennent les bras croisés sur la poitrine. Cette position s'appelle celle de l'ordre du *Bon Pasteur*. C'est ainsi qu'on représentera Jésus quand on en fera le *Bon Pasteur*.

Nous pourrions ajouter etc., etc., car tous les anciens Mystères ont passé dans le Catholicisme.

Le Temple vivant du Dieu vivant

Pour terminer l'étude de cette question et montrer où en sont arrivées les aspirations des temps modernes, je veux reproduire ici un article d'un Américain bien connu, Schelton, inséré dans une revue d'occultisme qu'il publie aux Etats-Unis. Il s'agit de ce que Max Müller a très bien nommé *l'hénothéisme*.

Le sang de la Femme, dont les Juifs se sont tant occupés pour en faire une cause d'impureté, était considéré comme l'élément sacré, puisqu'il est le principe même qui va édifier le corps de l'enfant. Le symbolisme antique le représente comme étant contenu dans le vase sacré. Il fallait que le culte du sang fût rendu à Jésus pour que son sang fût recueilli dans le Saint Graal (le vase sacré). C'est pour cela qu'on imagina de lui faire donner un coup de lance au côté, par où son sang coula. Et alors le sang, tant maudit comme impur, devint « *le précieux sang de Jésus* ».

Schelton dit :

« Le sang des menstrues (maladie de la lune) est le sang de la vie. Sans cet épanchement de sang, il n'y a pas de rémission du péché ni de chance possible d'échapper à cette peine de mort à laquelle l'homme mortel est condamné. Ce flux mensuel de sang et d'eau est une préparation à la naissance. Quand l'*ego* ou esprit est conçu, ce flux de sang et d'eau devient sa nourriture pendant les neuf mois de son existence humaine. Donc, tout ce qui apparaît dans le monde objectif y vient en mangeant la chair de la Femme et en buvant son sang. Ceci n'est pas pris au figuré, car c'est bien réellement manger sa chair et boire son sang. Ce sang des menstrues est le sang de la croix. La crucifixion était une forme de peine capitale y faisant allusion, ou en était un symbole. De là son humiliation (sa signification humiliante).

« Tous ceux qui ont étudié la question du soleil, du serpent et du sexe connaissent l'histoire de la croix.

« Il est écrit : « Mais un des soldats perça son côté avec sa lance et il en sortit du sang et de l'eau. »

« Les savants et les sceptiques ont discuté cette sentence, disant : « D'où venaient ce sang et cette eau ? » Quelques-uns ont affirmé que l'eau venait du *pericardium*, ce sac membraneux qui entoure le cœur, mais il n'y a pas assez d'eau dans ce sac pour justifier cette sentence.

« Il est aussi écrit : « Je suis le pain vivant qui est descendu du Ciel », etc.

« Pendant 2000 ans, l'Eglise a solennellement mangé le pain et bu le vin en commémoration de ce qu'elle appelle l'Eucharistie ; une secte a même été jusqu'à déclarer que le Prêtre avait le pouvoir de changer les espèces du pain et du vin en chair et en sang véritables. Mais personne n'a eu l'idée que l'explication en était devant eux donnée par le sang de la Femme. Ils lui ont donné dans l'Eglise une place assez haute, il est vrai, mais pas aussi haute que celle qu'elle mérite. Ils l'ont appelée « la Mère de Dieu », et, en cela, ils touchaient à la vérité. La Mère de Dieu est la *Femme*, et toutes les Femmes sont Mères. Comment la Femme peut-elle donner naissance à un autre qu'à Dieu, puisqu'il n'y en a pas d'autres ? « Je suis le Seigneur ton Dieu, et, à part moi, il n'y a personne. »

« Pourquoi les Prêtres et les prêcheurs n'ont-ils pas compris l'Eucharistie ? Parce qu'ils n'ont pas su comprendre la Femme.

« La Femme est le plus grand mystère du monde. Les hommes sont totalement étrangers à la Femme. Elle est un mystère pour l'homme et pour elle-même. Cependant, la Bible est un livre de sexe, un livre de Femme. Le dernier Livre de la Bible est une représentation symbolique de la Femme. Il y a la Femme écarlate (femme de la lune) assise sur la bête (vie physique) pendant qu'elle boit jusqu'à l'ivresse. Tout le commerce, l'or du monde, lui paient un tribut, à elle et à la cité dans laquelle elle règne. En contraste avec cela, on voit une autre Femme, vêtue du soleil, avec la lune à ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête. Les derniers versets de la Bible parlent de l'Épouse, la Femme de l'Agneau, de la grande union de l'Esprit dans le royaume de la Vérité. Donc, nous voyons que tout le Livre, de la Genèse à la Révélation (Apocalypse), ne parle que du mystère de la maternité. La Femme est l'agneau immolé pour la fondation du monde.

« Oui, dans la Femme doit être vu *le Verbe oublié* des anciens, accepté des Francs-Maçons, la secrète doctrine des Mages et la clef de tous les mystères de la vie matérielle. Quand les hommes auront compris comment bâtir et édifier pour le corps de la Femme, ils deviendront les véritables chevaliers du Temple de la vie. Ils apprendront que dans la Femme doit être honorée « la maison qui n'est pas faite avec des mains, la maison éternelle dans les cieux ».

« Donc, vous voyez que l'homme foule aux pieds la vie de sa vie et profane le Temple du Dieu vivant pendant qu'il lève les yeux en adoration devant une vie imaginaire. Il est rempli de terreur à la vue d'un morceau de pain et considère le sang même de la vie comme une simple affaire de toilette, une impureté de la chair qui n'est pas plus sacrée pour lui que n'importe quelle autre chose intime du cabinet de toilette.

« Tu t'agenouilles, pauvre fou, devant un prêtre et une coupe de vin, et, quand tu rentres chez toi, tu traites ta femme comme l'être le plus abject de la création. Et cependant il est écrit : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ aimait l'Église pour laquelle il s'est donné », etc. (Épiphane, 5).

« Celui qui a écrit ces mots ne peut pas être soupçonné de parti pris en faveur de la Femme. Et cependant il la place aussi haut que l'Église place le corps du Christ !

« Pourquoi un homme aimerait-il la Femme « comme le Christ aimait l'Eglise »? *Parce qu'elle est l'Eglise.*

« Comment le Temple peut-il rester sacré quand les adorateurs sont remplis de toutes les impuretés ? Il sera impossible de nous élever au-dessus de ces choses tant que nos pensées ne seront pas épurées par l'Esprit de la *Vérité dans la Femme*. La fontaine de la vie doit être rendue pure. Par conséquent, l'homme doit aimer la Femme d'un amour subjectif, un amour de pensée, d'esprit et de cœur. Alors l'amour fera naître l'amour.

« Le soleil se lève et sa lumière touche le sommet des montagnes. Car une permanente perversion de Dieu est impossible, il ne peut donc pas y avoir non plus de démons permanents.

« Ces conditions anormales ne sont plus l'affaire que d'un jour, d'une heure. Exclamons-nous : « Paix aux femmes de bonne volonté. » La Femme sera vêtue du soleil, la lune sera à ses pieds et tout le zodiaque couronnera sa tête. Elle ne connaîtra plus ni jours, ni saisons, ni mois, ni années ; l'Eternité régnera, et l'eau sera en Elle une source d'eau vivante jaillissant dans la vie éternelle. La Femme est le Temple de la vie. Adorez sa toute-puissance.

« Il doit y avoir un mariage de l'Esprit, une union de la pensée subjective pour la manifestation du plus haut idéal dans la chair humaine. Je sais que le jour est proche. Elle dira : « Je suis la résurrection et la vie. »

CHAPITRE V

DOMINATION

Quatrième siècle

C'est dans ce siècle que l'homme fut proclamé « Dieu » et la Femme définitivement renversée de son autel. C'est pour cela que ce siècle est véritablement le premier des temps modernes, le premier du règne du Dieu anthropomorphique, et non parce qu'il vit la fin de l'Empire romain.

C'est ce siècle qui voit l'antique Théogonie vaincue, la nature condamnée et le surnaturel triomphant grâce aux intrigues de quelques hommes audacieux et rusés.

Le nouveau Christianisme, devenu le Catholicisme, fut la grande synthèse de la réaction de l'homme contre la Femme ; une révolte triomphante, mais non acceptée, car, à peine née, les hérésies surgissent.

Le quatrième siècle débute par la dernière persécution sanglante des empereurs romains, celle de Dioclétien contre les Chrétiens, et se termine par la première persécution sanglante ordonnée par les Catholiques contre les anciens Chrétiens, appelés dès lors « des hérétiques ».

Destruction des Livres chrétiens

En 303, l'empereur Dioclétien ordonna la destruction des livres des Chrétiens. Eusèbe raconte ainsi le fait :

« La dix-neuvième année du règne de Dioclétien, au mois de *Dystros*, que les Romains appellent *Mars*, on afficha partout les édits de l'empereur, par lesquels il était ordonné d'abattre les églises de fond en comble et de détruire les livres saints par le feu. »

Dioclétien fit brûler les livres d'alchimie, parce que l'invention des sciences était attribuée par Zozime et par Tertullien « aux anges maudits », c'est-à-dire aux anciennes Déesses.

C'est ainsi que tous les originaux apostoliques disparurent. Cependant, tous ne périrent pas, car, vingt ans après, Constantin chargea Eusèbe de copier 50 exemplaires de l'Écriture Sainte sur bon parchemin, et il mit à sa disposition deux voitures publiques pour se les faire apporter.

Ces copies n'ont pas été conservées (Socrate, *Histoire de l'Église*, I, 9 ; traduction Cousin, p. 63 ; — voir aussi *Histoire Ecclésiastique*, L. VIII, 2).

Constantin favorisa donc la restauration des livres, mais de quels livres ?

Arnope, témoin de la même persécution, en parle dans sa « Controverse contre les païens » (IV, 36).

Fleury, dans son *Histoire Ecclésiastique* (L. VIII, 40), cite un exemple de la recherche des livres dans l'Église de Cirtha en Afrique.

On croit que beaucoup d'écrits échappèrent à la destruction, mais nous ne savons pas lesquels, et nous ne savons pas s'ils ont été conservés depuis.

Tous les manuscrits reconnus par l'Église sont postérieurs à la persécution de Dioclétien. Ce ne sont pas des *originaux*, ce sont des copies arrangées suivant les intérêts des Prêtres triomphants.

On n'a pas retrouvé un seul manuscrit antérieur au iv^e siècle des 27 ouvrages qui constituent actuellement le Nouveau Testament.

Constantin, qui devint chef de l'Empire vingt ans après Dioclétien, favorisa la falsification des Écritures et leur reconstitution sous une forme masculinisée.

L'Édit de tolérance de Constantin

En 312, Constantin promulga un édit de tolérance, qui rendait aux néo-chrétiens la liberté de leur propagande. C'est de cette année que date réellement l'avènement du nouveau Christianisme.

Cet édit, qui s'étendait à tous, parut ouvrir au Judaïsme une ère de prospérité, mais cette espérance fut vaine ; ce sont les

néo-chrétiens seuls que l'empereur voulait protéger, et, après sa conversion, il rendit de nouveaux édits hostiles aux Juifs. Ce fut la fin des écoles juives de la Palestine.

Constantin permit, par l'édit de Milan, en 313, l'exercice du nouveau Christianisme.

Les Catholiques appellent cela la « liberté des cultes », quand c'est, au contraire, le commencement de l'intolérance et la fin de la liberté religieuse qui régnait à Rome.

Une célèbre entrevue eut lieu, en février 313, entre Constantin et Licinius à Milan pour poser les bases de cet édit.

La fraude pieuse

C'est à partir de ce moment que l'on confectionna des écrits destinés à faire croire à l'existence de Jésus. Cela s'appelle « la théorie de la fraude pieuse ».

En ce temps-là, le faux était en honneur, et c'est par des faux que le Jésusisme triompha.

Parmi ces documents, on trouve :

Une lettre d'Abgar, roi d'Edesse, à Jésus, pour l'inviter à passer quelque temps dans sa maison de campagne.

Une lettre de Pilate à Tibère, rapportant la mort et la résurrection de Jésus (1).

Une lettre de Tibère au Sénat pour l'engager à reconnaître la divinité de Jésus.

(Est-ce assez grotesque comme idée ?)

Une lettre de Lentulus, où se trouve le portrait de Jésus.

La dotation de Constantin.

Les fausses Décrétales.

L'habitude étant prise, on continua la falsification des documents et on nous donna plus tard :

Une lettre de saint Pierre à Pépin le Bref, datée du Ciel.

La fausse donation de Pépin à Etienne II.

Celle de Charlemagne à Léon III.

La charte de Louis le Débonnaire et celle d'Othon I^{er}.

(1) Cette lettre est regardée comme authentique par Tertullien et les premiers apologistes. Or, si l'événement était vrai, ce n'est pas par une lettre que Tibère l'aurait su, mais par des documents officiels.

testament de Henri VI, trouvé juste à point par Innocent III dans les bagages d'un des généraux de l'Empire. Le portrait Acheiropite (fait par Dieu) de Jésus par sainte Véronique, composé vers 1175 par le prêtre Wernher dans un livre allemand, qui raconte comment la face de Jésus fut empreinte sur le linge que lui présenta sainte Véronique. Les Jésuites, dans les premiers temps, n'avaient pas pensé fabriquer les actes de Pilate, non plus que les lettres à Tibère ; ils ne s'étaient pas encore avisés de faire lier un commerce de lettres entre saint Paul et Sénèque ; ils n'avaient pas encore proposé les prophéties des Sibylles ; ils s'étaient contentés d'affirmer, sans aucun genre de preuves, que Jésus est le Christ, qu'il est fils de Dieu, qu'il est notre Sauveur, notre Messie, notre Roi, que nous savons qu'il est mort et ressuscité. Et ils criaient : « Heureux ceux qui ont vu, plus heureux encore ceux qui croient en lui sans l'avoir vu. O Rome, renonce à ta incrédulité ! Superbe Babylone, fais pénitence de tes débauches, le temps est court, ta chute est prochaine, ton empire approche à sa fin... Que dis-je ? l'Univers va changer de forme ! » C'est ce qui allait arriver, hélas ! pour le plus grand malheur de l'humanité.

Eusèbe
(268-338)

Eusèbe, qui fut évêque de Cesarée en Palestine, était l'auteur d'une chronique des peuples anciens et d'une histoire ecclésiastique. C'est lui qui supprima la Femme de l'histoire ancienne, et qui contribua le plus puissamment à masculiniser le Christianisme. Son œuvre fut une manifestation démoniaque ; aussi Gallien l'appelait « le misérable Eusèbe ». Il était Juif et faisait une guerre acharnée aux Israélites.

Burnouf dit (p. 85) : « Quand l'Eglise nouvelle voulut fixer ses principes essentiels dans une profession de foi, ce fut l'œuvre d'Eusèbe et du concile de Nicée, sous l'impulsion et presque par l'ordre de Constantin. »

Les hérésies

Le Jéuisme ne s'est établi que parmi des convulsions et des crises innombrables, au milieu d'une multitude d'hérésies

qui refusaient d'admettre l'absurdité du dogme de la divinité d'un homme. C'est avec raison qu'on a dit : « *L'Eglise peut combats chaque article de son symbole par les révoltes de ses apostats.* »

Les apostats, en effet, ce sont ceux dont l'intelligence est assez éclairée pour apercevoir l'absurdité du Jéuisme. Au moment où l'Eglise se constituait, l'hérésie surgit naturellement de l'esprit même de ceux qui se croyaient ses prêtres.

L'hérésie d'Arius

Arius (ou plutôt Arios) nie la divinité de Jésus — et sa consubstantialité avec son Père —. Pour comprendre ce fait, il faut savoir que, à cette époque, les féministes ne cessaient d'invoquer *les deux natures*, féminine et masculine, pour montrer que le Divin ne peut être que féminin. Les masculinistes, pour faire admettre qu'un homme est Dieu, le déclarent de la même nature que Dieu le Père qui est au Ciel.

Consubstantiel veut dire *de la même nature masculine.*

Arius niait que Jésus fût de nature divine, il ne voyait en lui qu'un homme doué de la nature masculine, comme tous les autres hommes. Un grand nombre de prêtres et d'évêques adoptèrent la croyance d'Arius, ce qui souleva la colère des fanatiques du Jéuisme, qui ne manquèrent pas de déclarer que, si Arius professait de telles idées, c'était *parce qu'il aimait les femmes*. Cette accusation qui se produira toujours contre ceux qui recourent à la raison.

L'Eglise masculiniste se cramponnait à la divinité de Jésus avec l'acharnement de ceux qui savent que les Dieux mâles ne sont que des prétextes pour justifier l'existence du Père. C'est en réalité l'homme qui est Dieu sous les noms de ses divinités diverses.

Cette hérésie raviva les premiers dogmes chrétiens et provoqua une mêlée générale; on s'invectivait, on se battait, on se proscrivait. Toujours le problème sexuel occupait les esprits et provoquait les discussions. Arius, en 318, en précisant sa doctrine, ne faisait que raviver l'éternelle controverse qui existait depuis les débuts du premier Christianisme.

Au milieu d'une de ces discussions tumultueuses, une femme se présenta, tenant d'une main un seau d'eau et de l'autre

tisons enflammés. Comme on lui demandait ce que signifiait cela, elle répondit : « *Je vais brûler le Ciel et noyer l'Enfer.* » D'autres hérésies se produisaient partout. Deux évêques d'Afrique, appelés Donat, fondent la secte des Donatistes, qui soutiennent que l'efficacité des sacrements dépend de la foi de ceux qui les administrent. Cette secte disparut au VII^e siècle.

— Macédonius conteste la divinité du Saint-Esprit, qui jusque-là a été féminin.

— Les Lucifériens s'élèvent en Sardaigne et en Espagne au VI^e siècle.

— Les Pélagiens nient la nécessité de la grâce ; c'est tout un dogme ancien qui est discuté.

— Enfin apparaît Apollinaire, qui veut que Jésus-Christ ne soit qu'un Dieu et non un homme.

Tout cela sans compter les Johanites qui continuent, sous le nom de Priscilliens, à enseigner les lois cosmiques et la science de la vie.

Le Concile de Nicée

(en 325)

Par sa constitution de l'an 312, Constantin avait introduit dans les lois l'esprit jésuïque ; par le concile œcuménique qui fut réuni sous ses auspices le 19 juin 325 à Nicée, il donna à l'Eglise son organisation et l'associa au pouvoir politique. Ces événements firent du IV^e siècle une époque de la plus haute importance pour l'avenir de la société. C'est après le triomphe politique du Jéuisme que l'importance des évêques de Rome devint évidente. Le pape Silvestre I^{er} convoqua lui-même le fameux concile de Nicée et le fit présider par son légat Oscius. Constantin y assista, revêtu de la pourpre et tout couvert d'or et de pierreries. Ce concile fut réuni dans le but de juger et de condamner Arius et l'Arianisme.

Arius niait la divinité de Jésus. Il soutenait que Jésus était fils de Dieu seulement par adoption et que le Père était seul véritablement Dieu.

Les évêques assemblés à Nicée décidèrent que Jésus, fils de Dieu, est *vrai Dieu* engendré et non fait, « consubstantiel au Père ».

Cette formule : « Fils unique de Dieu, engendré du Père,

Dieu de Dieu, etc. », était prise aux théologiens chrétiens d'Égypte, qui eux-mêmes l'avaient prise dans la mythologie égyptienne qu'ils avaient mal comprise et interprétée dans un sens masculin.

Ce dogme fut considéré comme le fondement même du Jéhovisme catholique.

Jusque là, la divinité n'avait pas encore été publiquement *officiellement* adjudgée à un homme. On employait couramment le mot Dieu pour désigner ceux qui semblaient plus grands que les autres, mais cette forme de langage était loin d'être un dogme et laissait encore à la Femme une grande place dans la suprématie morale. Quand un homme dépassait les autres, on le comparait à un Dieu, l'élevant ainsi inconsciemment jusqu'à la hauteur morale de la Déesse. C'est ainsi que, pendant qu'Hérode haranguait la foule à Césarée, pour vanter son éloquence on disait : « Voix d'un Dieu et non d'un homme. » Lorsque Paul et Barnabas arrivèrent à Lystre, le peuple dit : « Les Dieux ayant pris forme humaine, sont descendus vers nous. » Mais il ne faut pas oublier que « forme humaine » veut dire *masculine*. La Divinité, étant restée féminine dans l'esprit des masses, n'est jamais confondue avec ce qui est « humain » (masculin). Les empereurs romains déjà s'étaient fait *diviniser* ; on disait *divus Julius*, *divus Augustus*, etc. C'est ainsi que les hommes s'étaient peu à peu habitués à l'usurpation du titre divin. Ils avaient pris en même temps les fonctions sacerdotales, et Constantin, déclaré *Pontifex maximus*, se faisait rendre les honneurs dus aux anciennes Déeses et à leurs Prêtresses. Il n'est pas étonnant que, faisant un pas de plus dans la voie de l'orgueil, il cherchât à légitimer son rang sacerdotal par une usurpation supérieure encore à la sienne : l'usurpation divine. Il fallait un tel homme pour oser prendre l'initiative d'une décision qui devait amener la déchéance de la Femme, frustrée de ses droits divins et des honneurs dus à son sexe. Cette résolution effraya les autres hommes, inquiéta leur conscience. Toute la Chrétienté d'alors comptait 1500 évêques. On choisit parmi eux les plus connus pour leur dévouement à la cause du Dieu mâle, c'est-à-dire pour leurs sentiments misogynes. On en convoqua 255 — bien choisis —, et, cependant, il y eut des refus, des consciences encore vibrantes qui ne voulurent pas être mêlées à ce sacrilège. A force d'insistance, on décida les irrésolus, mais

7 refusèrent de souscrire au *symbole* qui leur fut présenté. Un historien catholique rapporte que, finalement, cinq seulement refusèrent leur adhésion ; ce furent : Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Théonas et Second de Lybie. Des cinq, trois cédèrent à la crainte d'être déposés et bannis, car l'empereur avait menacé d'exil ceux qui ne voudraient pas souscrire.

Théonas et Second demeurèrent opiniâtement attachés à Arius, et le Concile les condamna avec lui. Eusèbe lutta, essaya d'adoucir l'empereur, mais sa sœur Constantia le décida à se rallier aux ennemis de son sexe, et il céda non sans faire des amendements.

L'évêque de Rome n'y assista pas, vu son grand âge ; donc Rome ne fut pas représentée à ce Concile, qui cependant lui donna la puissance suprême.

Les décisions du concile de Nicée amenèrent la division de l'Eglise, dite universelle. Ceux qui adoptèrent la divinité de Jésus prirent le nom d'*Eglise orthodoxe* ; les autres, les Ariens, ne furent plus qu'un troupeau d'hérétiques.

Tout le monde, à partir de ce moment, perdit le bon sens ; ce n'étaient pas seulement les Pères de l'Eglise qui discutaient ces choses, c'était toute la population. Dans les maisons, dans les rues, dans les marchés, dans les boutiques, chacun, reprenant les arguments des évêques, parlait *de ce qui est engendré et de ce qui ne l'est pas*, du Fils créé du non-être, du Père qui est plus grand que lui, etc., etc.

Et les pauvres femmes assistaient à ce déchaînement de folie sans penser que c'étaient elles qui allaient en être les véritables victimes.

Constantin, à cette occasion, écrivit la lettre suivante à Arius et à Alexandre, patriarche trinitaire d'Alexandrie : « Toi, Arius, tu ne devais pas soulever cette vaine question. Toi, Alexandre, tu ne devais point y répondre. De telles controverses sont inutiles et dangereuses ; elles ne sont bonnes qu'à occuper les esprits oisifs ; mais il ne faut pas les porter aux oreilles du public, qui ne pourra rien y comprendre. Vous ne vous disputez que pour des niaiseries. Réprimez donc votre démangeaison de parler, de peur que le peuple ne tombe dans le blasphème... J'avais résolu d'aller en Orient, mais vos querelles m'en ont fermé le chemin. Je ne veux pas voir ce que je ne croyais pas même entendre » (Eusèbe, *Vita Const.*).

L'alliance masculine du trône et de l'autel date du concile de Nicée. Jusque là, l'autel était encore, en partie, laissé à la Femme. L'affirmation d'un Dieu unique ayant le sexe mâle, deux fois représenté dans un Père et dans un Fils, donnait la suprématie religieuse à l'homme, qui fit de ce Dieu mâle l'universelle Divinité.

La condamnation d'Arius fut le premier acte d'autorité de l'Eglise, le premier pas fait dans la voie fatale qui allait étouffer la raison, faire couler le sang et les larmes et jeter un voile de deuil sur tout le moyen âge. Il fallut des siècles pour que la raison mutilée, meurtrie, osât secouer le joug du despotisme de Rome et rompre enfin ses chaînes.

* * *

On racontait que, au concile de Nicée, on avait placé sur l'autel tous les Evangiles, — les vrais et les faux, — puis on avait invoqué le Saint-Esprit qui avait fait tomber à terre les apocryphes, les canoniques étant restés à leur place (1).

Une autre version prétend que, tous les textes des Evangiles connus ayant été placés sur l'autel, et le Saint-Esprit étant dûment invoqué, le feu du ciel consuma ceux qui devaient être considérés comme apocryphes, ne laissant subsister que les quatre qui ont été adoptés comme écrits sous l'inspiration divine.

Ainsi furent écartés, avec beaucoup d'autres, l'*Evangile de la Vierge* et celui de la *Sainte Enfance* dont il est resté des fragments dans les écrits des Pères. Voltaire cite certains de ces fragments dans son *Dictionnaire Philosophique*.

Les *apocryphes* sont les plus intéressants à connaître, d'abord parce qu'ils inspiraient de la crainte à l'Eglise; ils contenaient donc des choses que l'on voulait écarter et qui nous renseignent sur l'état réel des croyances à cette époque.

Les livres adoptés, c'est-à-dire *reconnus parole de Dieu* par l'autorité de l'Eglise, furent appelés *deutéro-canoniques*, parce qu'ils n'étaient point dans le canon des Juifs.

Ces livres devaient avoir bien peu de crédit alors, car sai

(1) En 250, il existait déjà un recueil de livres du Nouveau Testament dit collection d'Origène.

Augustin disait « qu'il ne croirait pas à l'Évangile si l'autorité de l'Église ne l'y forçait ».

Ce sont les 70 évêques réunis au concile de Rome de 494 qui fixèrent le canon des livres saints, des livres dits inspirés, c'est-à-dire éjaculés par le Saint-Esprit. Étrange audace de ces hommes qui se croient infailibles et qui, en même temps, proclament par la voix de l'Écriture que tout homme est menteur : *Omnis homo mendax*.

Et on lit dans les *Paralipomènes*, livre non moins saint : « Il n'est pas un seul homme qui ne soit sujet à pécher. »

C'est ainsi que les hommes substituèrent à l'ancienne doctrine cette littérature aride et désolante qui devait fausser les esprits et abaisser les cœurs.

Le Symbole des Apôtres

C'est au concile de Nicée que fut agitée la question du nouveau symbole à formuler. On avait adopté d'abord une formule qui ne subsista pas, et qui fut modifiée plusieurs fois. Au concile de Nicée, on arrêta celle-ci :

« *Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles.* »

Cette affirmation de la foi en un *seul* Dieu qui est *Père*, est faite pour supprimer la *Déesse-Mère* (Déméter, Hévah, Isis). On ne fit, du reste, que renverser les principes de la Loi primitive qui avait prescrit à l'homme de n'adorer *qu'un seul Principe Divin* : Hévah (l'Éternel).

Cette formule renversée fut la vengeance de l'homme. En faisant du Dieu-Père le créateur de toutes les choses visibles et invisibles, on retournait au profit de l'homme l'affirmation, si souvent faite par les femmes, que toutes les choses utiles à la vie, que toute l'organisation sociale étaient dues au sexe féminin, que c'était la Femme aussi, sous la forme des Fées, des Génies, des Esprits, des Dévas, qui avait fait les choses invisibles, c'est-à-dire les sciences abstraites.

Voici une seconde vengeance de l'homme.

Le symbole continue ainsi : « *Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père.* »

« Un seul Seigneur ! » (le mot Seigneur, Kyrios, remplaçait le mot Hévah). Cela veut dire que la puissance ne sera plus partagée, elle sera à l'homme, *filis unique*, et on n'oublie pas d'ajouter que c'est le Père qui engendre, donnant cette fonction qui amoindrit l'homme comme une supériorité divine.

« *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré et non créé.* »

Toutes ces affirmations sont le renversement des affirmations faites par la Femme, qui se disait « vraie Déesse » en face des révoltes de l'homme ; qui se disait « lumière » quand l'homme lui disputait son intelligence par des divagations absurdes ; puis on insiste sur ce fait : « engendré », parce que c'est le père qui engendre, « et non créé », parce que c'est la mère qui crée l'enfant — qui est la créature —. On supprime ainsi l'œuvre de la Mère même dans la génération (1).

« *Consubstantiel au Père, par lequel toutes choses ont été faites au Ciel et sur la Terre.* » Ceci est une réponse à ceux qui, dans les Sociétés secrètes, appelaient la Femme le *Grand Architecte de l'Univers*.

« *Lequel, pour NOUS AUTRES HOMMES et pour notre salut, est descendu des cieux et s'est incarné ET FAIT HOMME ; a souffert et est ressuscité au troisième jour.* »

C'est pour les hommes et leur salut que ce Dieu nouveau est apparu. Ce sont les souffrances de la Femme attribuées ici à un Dieu imaginaire, c'est sa résurrection attendue attribuée à un homme !...

« *Et est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts.* » Cela voulait dire primitivement que la Déesse reprendrait sa place dans la société et qu'alors c'est Elle qui jugerait les hommes vivants et ceux qui, dans le passé, avaient dénaturé

(1) Rappelons qu'un passage du droit canonique trop peu connu dit ceci :

« L'homme seul a été créé à l'image de Dieu, mais non la femme ; en conséquence, la femme doit être subordonnée et presque la servante et l'esclave de l'homme. »

Ainsi s'exprime, à l'égard de la femme, le droit canonique de l'Eglise romaine, cause XXIII, question V, chapitres 13 et 14.

Voilà donc, dès les premiers siècles, dans quel mépris le Catholicisme tient la femme.

A peine trois siècles après la mort supposée de Jésus, les Pères de l'Eglise nouvelle injurient la femme.

l'histoire, avili la Femme, supprimé son règne. Ce jugement devait être la confusion de tous les imposteurs et la rectification de tous les mensonges. Tout cela était conservé dans les rituels des Sociétés secrètes, que les Prêtres s'efforçaient de renverser en masculinisant la Divinité.

« *Nous croyons aussi au Saint-Esprit.* » Voilà l'Esprit de la Femme détaché d'Elle et devenu une entité sans sexe, ou plutôt masculine, puisque la Trinité était représentée par trois phallus. Ces hommes avaient peur de laisser quelque chose à la Femme ; aussi ils ajoutaient : « *Tous ceux qui disent qu'il y a eu un temps où il n'était pas et qu'avant d'être engendré il n'était pas et qu'il a été tiré du néant, ou qu'il est d'une autre hypostase ou substance, ou que le Fils de Dieu est créé, variable et sujet à changement, l'Eglise catholique les anathématise.* »

Voilà pour ceux, très nombreux, qui pensaient alors comme nous pensons aujourd'hui.

On voulut d'abord que ce symbole restât secret ; on n'osait pas le livrer à la critique du public. C'était une mesure de prudence, car chaque nouvel outrage à l'antique Déesse, chaque nouveau sacrilège devait soulever des torrents de récriminations, dont l'Eglise ne parle pas, mais que les précautions qu'elle prend nous révèlent assez.

Le symbole de la nouvelle religion était donc tenu secret ; et on ne pouvait en prendre connaissance qu'en devenant membre de l'Eglise.

L'historien Sozomène (au ^v^e siècle), parlant des décisions prises par le concile de Nicée, déclare ceci : « J'avais cru d'abord devoir transcrire le symbole qui fut composé dans cette assemblée, afin de laisser à la postérité un monument public de la Vérité, mais des personnes de vertu, avec qui je suis lié d'une étroite amitié, m'ayant conseillé de *passer sous silence des choses qui ne doivent être connues que des prêtres et des fidèles*, j'ai déféré à leur sentiment. Car il y a apparence que mon ouvrage tombera entre les mains de quelques personnes qui n'ont point connaissance de nos mystères » (*Histoire de l'Eglise*, L. I, ch. xx).

Donc l'Eglise imitait les mystères. Elle avait la pudeur de cacher l'affirmation de ces dogmes absurdes, sachant combien ils offensaient la raison. Mais un jour devait venir où, bravant toutes les hontes, on osa tout dire, suivant ce conseil de l'Evangile : « Ce qui est dit à l'oreille, criez-le sur les toits. »

Les Chrétiens primitifs avaient certains signes de reconnaissance dont le principal était le *Credo*, que Ruffin compare au mot d'ordre d'une armée, et qu'on employait pour découvrir les infidèles parmi ceux qui se disaient Chrétiens.

Ce *Credo* était évidemment celui des fidèles Israélites, qui gardaient comme un dépôt sacré la *Loi* de Myriam-Hathor :

« Je suis « Hévah » ta Déesse,
Tu n'auras pas d'autres divinités. »

Deux auteurs anglais, A. Glass dans *Christianism and its teachings*, et Hunt dans *History of the Christian Church*, s'occupent de ce *Credo* secret :

« C'est à ce *Credo* secret que saint Augustin, dans son sermon CCXII, fait probablement allusion, lorsqu'il recommande de ne point l'écrire, mais de le confier à la mémoire ; car, comme ce conseil fut donné bien après que les conciles avaient déjà discuté publiquement le *Credo* orthodoxe actuel et l'avaient publié sous diverses formes, on doit se demander si le *Credo* en question était celui qui avait cours public, ou s'il ne s'agissait pas plutôt d'un enseignement plus complet. »

Ceci nous prouve que c'est pour imiter les premiers Chrétiens que les Catholiques se cachent dans le mystère, mais le motif de cet occultisme n'est pas le même : les Chrétiens cachent la Vérité, les Catholiques cachent le mensonge.

* * *

C'est au concile de Nicée que les quatre Evangiles dit canoniques furent adoptés. Tous ceux qui avaient écrit des Evangiles s'étaient mis sur les rangs pour obtenir le prix de ce singulier concours qui allait déclarer *parole divine* la prose d'un auteur quelconque.

On en présenta 54. Au milieu du désordre qui régnait à ce concile, personne ne prit la peine de les examiner sérieusement, et les quatre Evangiles devenus canoniques furent choisis presque au hasard.

Irénée déclarait qu'on ne voulait que quatre Evangiles parce qu'il y avait quatre Védas, donc quatre Vérités.

Chaque Eglise avait son Evangile, c'est-à-dire un récit plus ou moins décousu de la légende de Jésus. Une cinquantaine

de ces Evangiles sont connus par fragments. C'est parmi eux qu'on en prit quatre.

A la fin du iv^e siècle, saint Jérôme nous déclare que les Evangiles écrits en latin comprenaient presque autant de versions différentes que de copies (Saint Jérôme, *Préface des Evangiles*).

La notoriété que saint Jérôme acquit par la publication de la *Vulgate* lui donna de l'autorité dans l'Eglise. En 384, il fut appelé par le pape Damase à reviser le texte des Evangiles. Ces livres avaient déjà été remaniés et corrigés plusieurs fois ; c'est par ce système de correction qu'on arriva à faire servir au triomphe du Catholicisme des livres comme ceux de Jean, qui étaient écrits dans un esprit tout opposé.

Ce n'est qu'en 494, au concile de Rome, qu'on déclara authentiques (après tous ces remaniements) les quatre Evangiles selon Matthieu, Marc, Luc et Jean. Ils avaient été choisis parmi une cinquantaine qui avaient été proposés et qui furent déclarés apocryphes.

Constantin

Constantin, dans la lutte qu'il soutenait contre Maxence, s'appuya sur les Jésuistes, déjà assez nombreux pour être une force.

Ce misérable empereur — que l'Eglise a béatifié — était une nature grossière, ennemie de toute idée élevée, et ne cherchant qu'à affermir sa domination.

Il fut un exécrationnable assassin qui fit périr tous les siens : son beau-père Maximin à Marseille, son beau-frère Licinius à Thessalonique, son fils Crispus qu'il fit égorger, sa femme Fausta étouffée.

Il tua tous les siens dans sa fureur sanguinaire. Zozime rapporte que, ne pouvant obtenir des prêtres païens le pardon de ses forfaits, il se vengea d'eux en les persécutant et en protégeant les Jésuistes. C'est donc à un acte de vengeance d'un criminel que le Jésuisme dut son succès. Un tel empereur devait, en effet, s'allier aux anciens Paulinistes et les soutenir, car leur morale était la même. Il embrassa ouvertement leur religion et promulgua des décrets contre son ancienne croyance. En 341, il prononça la peine de mort et la confiscation des biens contre ceux qui pratiquaient les cérémonies du paganisme. Dans la constitution qu'il édicta alors, il disait : « Que la superstition

cesse ; que la folie du culte païen soit abolie. Quiconque aura osé contrevenir à cet ordre et célébrer des sacrifices sera puni des peines portées par la loi. Nous voulons que tous renoncent au culte païen ; si quelqu'un désobéit, qu'il soit terrassé par le glaive vengeur. Peine de mort contre quiconque visite les temples, allume des feux sur un autel, brûle de l'encens, fait des libations, orne de fleurs le gond des portes. Ceux qui reviennent à l'ancienne religion, frappés de mort civile ; leurs biens dévolus sans testament à leurs plus proches parents. Ordre de fermer, détruire, raser les temples, car, en extirpant les édifices, on extirpe la matière même de la superstition. Destruction des écoles païennes, les bâtiments rasés. »

Constantin, devenu par ses crimes un objet d'horreur pour les « gens sensés », fut obligé de transférer le siège de l'Empire à Byzance.

Tel est le monstre que les livres catholiques ont entouré d'une légende miraculeuse et qu'on apprend à nos enfants à vénérer.

Pour lui donner plus de prestige, on entoura sa conversion de faits merveilleux, surnaturels ; on mettait le miracle partout ; on raconta qu'allant combattre Maxence, Constantin vit dans le ciel une croix et entendit une voix qui lui disait : « Par ce signe tu seras vainqueur. » Les inventeurs de cette légende n'ont oublié — ou ignoré — qu'une chose, c'est que la croix n'est devenue le signe du Christianisme qu'au vi^e siècle ; jusque là, la religion nouvelle avait pour insigne trois phallus enlacés.

Camille de Renesse écrit ceci dans une brochure de propagande intitulée *Jésus-Christ* (p. 33) :

« Constantin le Grand, cruel, perfide, despote, sanguinaire, qui se souilla par d'affreuses et inutiles cruautés dans ses expéditions contre les Francs et les Goths, qui fit dévorer ses prisonniers par des bêtes fauves, qui fit étrangler son beau-frère Licinius, qui fit assassiner son propre fils Crispus et sa femme Fausta, fut l'homme choisi par Jésus-Christ, selon les théologiens, pour proclamer sa divinité à la face du monde chrétien, encore dans le doute et l'incertitude.

« Constantin avait besoin d'une religion d'Etat pour affermir son autorité, il lui fallait une nouvelle idolâtrie à substituer aux cultes grotesques qui s'écroulaient de toutes parts.

« Sur deux mille évêques assemblés à Nicée, il en trouva

trois cents qui souscrivirent à ses volontés. Il força les autres à déguerpir, et avec cette faible minorité il décréta que Jésus était l'égal de Dieu, *était Dieu lui-même* !

« La démonstration de la divinité de Jésus-Christ, qui devrait être éclatante, évidente, claire, indiscutable, irréfutable, ne reposa au concile de Nicée que sur l'interprétation d'un mot grec, sur un iota : le Christ était-il *homoiousios* ou *homoousios* ?

« On essaya bien d'un miracle supposé, fait par Dieu en faveur d'un tyran non chrétien, non baptisé, cruel, assassin, qu'on fit *grand* parce qu'on ne put le faire *saint*, mais la croix qu'on prétendit s'être montrée en plein ciel pour protéger ses armées, qu'on broda sur le *Labarum* avec la devise : « *In hoc signo vinces* », ne fut aperçue malheureusement que par un seul historien visionnaire et lunatique. L'Eglise orthodoxe, qui inventa ce miracle et le propagea, n'en ose soutenir elle-même l'authenticité. La croix de Constantin est donc tombée, avec beaucoup d'autres apparitions de ce genre, telles que le « *Quo vadis* » de saint Pierre, au nombre des légendes. »

Niebuhr, dans son *Histoire romaine* (t. III, p. 303), consacre à Constantin les lignes suivantes :

« Ses motifs pour établir la religion chrétienne sont quelque peu étranges en vérité. La religion qu'il avait en tête n'était qu'un mélange confus. Sur ses médailles était représenté le *Soleil invincible*. Il adorait les divinités païennes, consultait les augures, conservait les superstitions païennes. Il est vrai qu'il ferma des temples et construisit des églises.

« Comme président du concile de Nicée, nous ne pouvons le voir sans dégoût. Il n'était pas du tout chrétien lui-même, et il ne voulut recevoir le baptême qu'au moment de mourir. Il traite la foi chrétienne comme une superstition qu'il voulut mélanger avec toutes ses autres superstitions. Lui donner le titre de saint, c'est profaner ce mot. »

Lichtenberger dit de lui : « En ce qui concerne le paganisme, Constantin prit soin de n'en point troubler les derniers jours. Il est certain qu'il n'interdit jamais le culte des idoles. Il éleva le temple païen de la Concorde, et permit aux devins de consulter les entrailles des victimes. Ajoutons qu'il souilla sa vie

privée par un grand nombre de crimes. Il étrangla Licinius après lui avoir pardonné. Le jeune fils de son rival, âgé de douze ans, reçut la mort par son ordre. Il décapita son propre fils Crispus, et fit étouffer sa femme Fausta dans une étuve.

« Quant au miracle de l'année 312 (la croix), il est en contradiction formelle avec ce qui précède. La penchant de Constantin pour le Christianisme ne s'explique que par ses intérêts politiques et apparaît pour la première fois en 313. Au reste, il est temps de le dire, le récit du miracle ne repose sur aucun fondement historique sérieux » (*Encycl.*, vol. II, p. 390).

Pour comprendre la mentalité de Constantin, il suffit de se rappeler ce fait : *il condamna à mort le philosophe Sopatrus pour avoir « déchaîné les vents » et avoir ainsi empêché des vaisseaux chargés de blé d'arriver à temps pour mettre fin à la famine.* Il découvre que Virgile était chrétien. Les intrigants lui persuadent qu'il est un grand docteur ès-doctrine chrétienne ; on lui demande des discours, des homélies.

La Croix de Constantin

Le prétendu miracle de la croix vue dans le ciel par Constantin nous ramène à l'histoire de cet emblème, qu'il est utile d'étudier ici.

La forme de la croix, prise comme symbole par les premiers Chrétiens, a varié. Ils ont eu la croix grecque +, le chi X ou le tau τ.

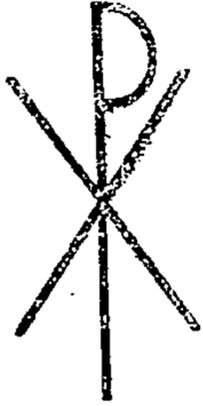
On s'est demandé laquelle de ces croix avait été mise par Constantin sur son étendard, et l'on a trouvé que ce n'était pas une croix ; mais les deux lettres qui commencent le nom du Christ et dont on faisait alors un monogramme Ch X et Ro P (le ro grec ρ), en les plaçant tels qu'ils sont à la page suivante.

Le Chi-Ro, adopté par Constantin, était déjà ancien alors. Ce n'est donc pas une croix, mais deux lettres que Constantin mit sur son *labarum* (1), sur ses bannières et sur celles de ses

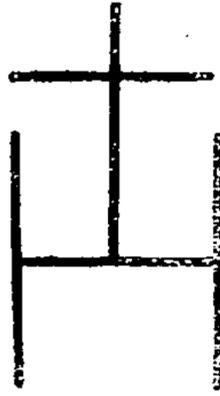
1) Labarum, étendard romain couleur pourpre, vient de *laub*, mot breton qui signifie construire, relever.

Le monogramme chi-ro vient des anciens Celtes.

soldats. Evidemment, il y avait alors un parti qui prenait comme symbole le monogramme du Christ considéré comme représentant la suprématie spirituelle de la femme, car le monogramme de Jésus fut autre, ce fut un **H** surmonté d'une Croix.



Monogramme du Christ



Monogramme de Jésus

Le *Chi-Ro*, le monogramme du Christ, fut graduellement mis hors d'usage et remplacé par *la croix*.

Dans son ouvrage sur *Les Catacombes* (Londres, 1874), le Dr Maitland fait les observations suivantes sur l'adoption de la croix à la place du *Chi-Ro* :

« Dans ce changement, la figure perdit sa signification première. Au lieu d'être un signe de joie, un objet à couronner de fleurs (il donne une image du *Chi-Ro* ainsi décoré), un emblème de victoire, elle devint un objet d'angoisses et de larmes, un sujet banal pour les artistes désireux d'essayer leur puissance d'expression dans le tableau d'une agonie. »

Et M. Mourant Brock, qui cite ces lignes dans *La Croix païenne et chrétienne* (p. 129), ajoute :

« Le Christ que représente la peinture, c'est le Christ *humilié*, le patient, l'enfant abandonné par son Père. Mais le Christ dans sa gloire (la Déesse sacrée), le Christ qui lève la tête et dit : « *Me voici, moi et les enfants que tu m'as donnés* », celui-là, c'est à peine s'il est connu ! »

C'est *celui-là* qu'on a caché.

Quant au sang de la Femme (le sang du Christ), on en fait des *taches triangulaires* ∇ comme l'ancien emblème du sexe féminin, qu'on parsème sur le corps de l'homme-Christ quand on le substitue à la Femme.

(Au musée byzantin du Vatican, dans une des peintures du Crucifix faite avec un grand déploiement de couleurs pour tou-

cher fortement les visiteurs, sur les membres *du Christ* en croix on a mis de grosses gouttes de couleur rouge.)

Un article publié dans la *Revue d'Edimbourg* (octobre 1870, p. 224) nous donne à ce sujet les renseignements suivants :

« Depuis les origines du paganisme organisé dans le monde oriental, jusqu'à l'établissement final du Christianisme dans l'Occident, la croix fut sans aucun doute le plus *commun* et le plus *sacré* des monuments symboliques, et elle est *encore aujourd'hui* répandue d'une manière très remarquable dans la plupart des pays qui ne croient pas ou qui ignorent le mystère du Calvaire.

« Indépendamment de toutes les distinctions, de toutes les supériorités sociales ou intellectuelles, de caste, de couleur, de nationalité ou d'habitation, il semble qu'elle ait été dans les deux hémisphères comme la *propriété aborigène de tous les peuples de l'antiquité*, le lien ostensible, si je puis dire, qui réunit les communautés païennes les plus séparées les unes des autres, le signe le plus expressif de l'universelle fraternité humaine, le principal point de contact entre tous les systèmes de la mythologie païenne, le symbole vers lequel toutes *les familles de l'humanité* furent séparément mais irrésistiblement attirées, et qui exprime le plus énergiquement la communauté de leur origine. » Et plus loin : « De toutes les variétés de croix qui sont encore employées comme emblèmes nationaux ou religieux, dans notre pays et dans les autres Etats d'Europe, et que l'on distingue par les appellations bien connues de Croix de saint Georges, Croix de saint André, Croix de Malte, Croix grecque, Croix latine, etc., etc., *il n'y en a aucune* dont on ne puisse retrouver l'origine dans l'antiquité la plus reculée. » Mais ces croix ne sont pas le Chi-Ro.

Minutius Félix dit : « Les Croix, nous ne les adorons pas : nous n'en voulons pas, nous autres Chrétiens ; vous païens, vous qui consacrez des idoles de bois, vous adorez des Croix, peut-être comme partie de vos dieux : vos étendards, vos bannières, vos enseignes de camps, qu'est-ce autre chose que des Croix dorées et décorées ? »

Le traducteur de Zockler, dans sa préface, observe avec raison que *l'horreur des premiers Chrétiens pour la reproduction visible de l'instrument de supplice* (la Croix) est bien connue, et dit :

« Les Catacombes ne nous montrent pas une seule de ces profanations coupables. Ce sensualisme religieux, qui veut montrer le sang et les os, apparaît à l'âge postérieur, âge d'obscurité et d'abaissement.

« Il est venu de l'Est, il est né dans l'imagination dépravée des moines vers le VIII^e siècle, époque de profonde décadence religieuse.

« Martini, savant Jésuite (1651), pense que les Jésuites, en adoptant des Croix préchrétiennes, ont fait ce qu'il appelle *une dissimulation de forme*, c'est-à-dire qu'en adoptant des emblèmes assez semblables à la Croix, ils ont trouvé le moyen de s'associer, en esprit, aux souffrances du Sauveur, sans le proclamer d'une manière qui aurait choqué sans nécessité les préjugés païens » (*Dict. of Christian Antiquities*, p. 495).

Constantin adopta publiquement le monogramme des Chrétiens Johanites et le mit sur son casque et sur les armes de ses soldats, alors qu'il faisait fermer leurs temples (1).

C'est Constantin II qui commença à mettre à la fois le Chi-Ro et la Croix au-dessus de sa bannière.

Julien, qui ne régna que deux ans, rejeta tous ces emblèmes et mit sur ses étendards le vieux S. P. Q. R., *Senatus populusque romanus* (le Sénat et le peuple romain).

Jovien régna sept mois (364). Son étendard porte le *Chi-Ro* avec une croix au-dessus. Au bas de la hampe sont deux captifs enchaînés (lesquels ?).

Valens, qui régna sur l'empire d'Orient jusqu'en 378, met sur son étendard une croix toute seule. Sur ses médaillons, il tient d'une main cet étendard et de l'autre une Déesse Victoire (?).

Valentinien (Occident), frère de Valens, qui régna onze ans (jusqu'en 375), est représenté avec un sceptre qui a la forme d'une double croix surmontée d'un globe.

Théodose I^{er} (395) a pour sceptre une croix enrichie de pierre-

(1) Les monnaies de Constantin portent un grand nombre d'emblèmes païens. On y trouve souvent la figure d'Apollon avec le Soleil, quelquefois aussi Mars, la Victoire ou le *Génie du peuple romain*, tandis que d'autres sont ornées du monogramme du Christ. C'est un reflet du mélange étrange du paganisme avec le Christianisme, qui fut particulier à sa politique constante; il était, en même temps, *protecteur de l'Eglise* et *Pontifex maximus* de Rome, c'est-à-dire pape de deux religions qui se contredisaient.

ries. C'est sous son règne de 12 ans que l'usage de la croix se généralisa et que celui du Chi-Ro diminua en proportion.

Ces empereurs tiennent à la main un rouleau ou volume, c'est-à-dire un livre, pour se donner un air lettré (1).

Eudoxie, femme de l'empereur Théodose, porte une croix sur la tête (460). Cette impératrice était grecque, très intelligente, fille du philosophe Léontius ; mais elle fut répudiée et mourut en exil. Elle est représentée aussi tenant en main la croix de la Déesse Astarthé. On la voit aussi avec le nimbus circulaire, la *gloire*, qui était le signe du *feu sacré* engendré par le swastika. C'est un emblème féminin et théogonique.

M. Didron nous apprend qu'on ne le rencontre pas dans les premiers siècles de l'Eglise (Iconographie Chrétienne, p. 105).

Honorina, sœur de Valentinien, fille de Placidie, fit une alliance secrète avec le roi des Huns, Attila. Elle fut enfermée dans une prison perpétuelle. Elle porte une croix sur l'épaule. Elle mourut en 458 (Gibbon, C. XVII).

Pulchérie (454), fille d'Arcadius, et impératrice d'Orient, gouverna avec talent. Elle fut déclarée *sainte*, parce qu'elle observa la chasteté dans le mariage ! Ses médailles ont une croix au centre, entourée d'une guirlande de feuillage.

Zénon (491) porte le globe surmonté d'une croix.

Le tyran Phocas (610), un affreux assassin, porte une croix sur la tête.

C'est ce Phocas qui rendit, en 604, le fameux décret qui fit, à cette sombre époque, du Pape de Rome l'évêque universel, et qui lui donna le Panthéon, consacré auparavant à Cybèle.

Héraclius le détrôna et le fit périr. Ces deux hommes portaient la croix sur leur casque.

C'est Héraclius qui, lorsqu'il eut reconquis, sur le roi des Perses Chosroès, ce qui passait pour la vraie Croix, la porta à Jérusalem sur ses épaules.

C'est ainsi que le Chi-Ro s'en alla et que la Croix vint.

(1) Pour ces médailles, voir l'ouvrage du cardinal Baronius, mort en 1607 : « *Les Annales des empereurs et des papes, depuis l'origine du Christianisme, avec figures de monnaies et médailles* ». P. 29, in-folio, 1744.

La Légende de la Croix attribuée à Hélène

La vérité est que les néo-chrétiens s'appuyaient sur le témoignage des femmes pour se donner de l'autorité dans leurs disputes théologiques.

C'est ainsi qu'on rapporte à Hélène, la mère de Constantin, l'invention de toutes les superstitions relatives à la Croix.

On raconte qu'elle fit un voyage en Palestine, fit bâtir des églises à Bethléem et sur le mont des Oliviers, multiplia ses générosités et ses dévotions. Tout cela est évidemment dit dans l'intention de stimuler le zèle des autres femmes.

Très peu de temps après l'invention de la Croix — comme reliqué —, vingt ans après, une innombrable multitude de morceaux de cette croix circulaient dans le monde. Cyrille de Jérusalem en parle (*Catéchèse*, XIII, 4), et Paulin de Nole raconte (vers 400) que, malgré la quantité de morceaux enlevés, le bois de la Croix restait entier (*Epître* 31).

Voilà de quoi les femmes se trouvaient être complices.

M. Malvert, dans son livre *Science et Religion*, a fait, mieux que personne, l'histoire de l'évolution qui s'est déroulée autour du symbole de la Croix. Il ne manque qu'une chose à son étude, c'est l'explication de la symbolique antique, que l'on ne comprend que par l'histoire de la lutte des sexes. Cet auteur, comme presque tous, ignore la Femme, ne sait pas que l'agneau est son symbole, qu'*Agni* est le feu qui représente l'esprit féminin.

Eclairé par ces avertissements, son article prend plus d'importance encore. Il dit :

« La doctrine chrétienne reproduisant la Trinité védique, son symbolisme se modela sur les données de la tradition aryenne. Le feu, déjà figuré par la croix, étant personnifié par Agni, on vit apparaître dans le symbolisme chrétien la personnification du feu sous la forme d'un agneau mystique, et les deux signes furent complétés par le disque du soleil.

« Dans un grand nombre de lampes chrétiennes des premiers siècles, qui ont été reproduites par le R. P. Delattre, dans la *Revue de l'Art chrétien* (1891 et 1892); on voit l'agneau, personnification du feu, portant la croix, symbole du feu, entouré du disque solaire (fig. 4). Ce symbolisme primitif reparaitra même après ses diverses transformations. On le retrouve au XII^e siècle, sur une peinture murale de l'église de Genest (Mayenne), où

L'agneau (Agni) est représenté portant la croix, la tête entourée du disque du soleil (fig. 5).

« Le symbolisme de l'agneau, inspiré par la légende d'Agni, doit son origine, dans l'église latine, à l'identité des deux noms : *Agnus*, *Agni*. C'est le résultat d'un jeu de mots analogue au fameux : Pierre, tu es pierre. Cette confusion se trouvait déjà dans l'Évangile de saint Jean. L'agneau était si bien identifié au feu divin, que l'Apocalypse, dans sa grande théorie de la « cité mystique », considère l'agneau comme « son flambeau ».



Fig. 4



Fig. 5

« C'est pourquoi on le figurait sur des lampes chrétiennes qui représentaient symboliquement la lumière du Christ. M. de Marcigny en a signalé une ayant la forme d'un agneau, du sein duquel jaillit une source d'huile ; cet agneau porte sur la poitrine et sur la tête le signe de la croix ; sa tête est surmontée d'un oiseau, image de l'Esprit, ou de Cyéna. L'épithète d'*Agniferus*, donnée au Précurseur, signifiait celui qui porte Agni (Burnouf) (1). La confusion était si complète que l'expression « *corporis agni margaritam ingens* », qu'on trouve, au VII^e siècle, dans Fortunat, évêque de Poitiers (XXV, 3), est la reproduction d'une formule sanscrite : « *Agni-Kaya-Mahâ-Ratnam* », qui signifie « le grand joyau du corps d'Agni » (2). Ce joyau (l'agneau, Agni, personnification du feu), fut ensuite, pour bien préciser l'identité de la légende, placé sur la croix, au point où se croisent les branches, là où l'on placera plus tard un foyer de rayons. C'est le point d'où sort Agni, la première étincelle de l'opération du swastika. C'est ainsi qu'on le voit, sur une des lampes de Carthage reproduites par le R. P. Delattre. Au-dessus de la croix figure aussi l'oiseau symbolique, l'Esprit ou Cyéna (fig. 6).

« Jusque là, les images de Jésus-Christ ne le représentent que

(1) Le précurseur, c'est Johana.

(2) Ce joyau, c'est la yoni, représentée par le lotus ou par la rose.

comme un simple prophète, sans aucun des attributs divins du soleil et du feu qui restent exclusivement attachés à l'agneau.

« On le montre tenant en main le livre révélateur de la doctrine, l'Évangile; à côté de lui figure la personnification de cette doctrine, l'agneau divin portant la croix. C'est sous cette forme qu'on le voit sur plusieurs figurines reproduites par Garrucci (fig. 7).



Fig. 6



Fig. 7

« Ainsi, pendant cette première période, l'agneau seul porte les attributs divins, et on n'en trouve aucune trace sur les images de Jésus-Christ.

« Lorsque les origines et le sens de la tradition chrétienne furent mieux connus et compris par les initiés, on s'aperçut qu'on avait fait fausse route. Il était clair que la symbolisation d'Agni sous la forme d'un agneau n'était que le résultat d'un simple jeu de mots. En réalité, Agni, fils incarné de Savitri, n'était et ne pouvait être que Jésus-Christ. L'identité était évidente. Le respect de la légende védique, reproduite par l'Évangile, exigeait l'identification de Jésus-Christ à Agni.

« Comment réparer l'erreur ? Comment rectifier le symbolisme dévoyé, sans choquer les esprits, sans avouer une si grande erreur ? Le problème était difficile. On le résolut avec une grande habileté, par une série de transitions destinées à préparer peu à peu les fidèles à cette identification plus conforme à la saine interprétation de la doctrine chrétienne.

« Voici comment s'opéra ce véritable tour de prestidigitation symbolique.

« Pour faire disparaître l'agneau et lui substituer Jésus-Christ, on eut recours à un procédé suggéré par l'ancienne combinaison mythologique des sirènes et des centaures. Cette forme bizarre,

mais alors encore familière à tous les esprits, fournit le premier élément de la transition. Au lieu de placer, comme jadis, Jésus-Christ à côté de l'agneau, on les réunit, on les fusionna, en donnant à l'agneau une tête et un buste humains. Cet étrange symbolisme, dont nous venons de donner la clef, se trouve sur une des lampes chrétiennes reproduites par le R. P. Delattre; l'agneau divin portant la croix est représenté sous cette forme (fig. 8). Cette même figuration se retrouve sur une autre lampe de la même époque, où la tête humaine de l'agneau est entourée du disque solaire.

« Puis l'agneau disparaît et on lui substitue la tête du Christ, surmontée de la croix symbolique, comme auparavant celle de l'agneau. On le trouve ainsi représenté sur un sarcophage chrétien de la ville d'Arles, du iv^e siècle (fig. 9).



Fig. 8



Fig. 9

« Cette figuration n'avait d'ailleurs rien de choquant. C'était une simple reconstitution de l'ancien symbolisme du paganisme, dont les divinités étaient aussi représentées la tête surmontée du signe mystique. »

Ajoutons que c'est en masculinisant le mot *Agni*, qui est féminin en sanscrit, que l'on fait *agnat*, nom que les Romains donnèrent à la lignée paternelle quand ils établirent la suprématie masculine. Par conséquent, cette prétention de masculiniser l'*Agneau* existait déjà chez les Romains avant Jésus.

La croix latine n'apparaît dans l'iconographie chrétienne qu'à la fin du v^e siècle ou au commencement du vi^e; le crucifix, c'est-à-dire la croix latine portant l'homme crucifié, n'apparaît que plus tard.

L'emblème cruciforme se trouve sur les urnes cinéraires et sur beaucoup d'autres objets dès les temps anciens de la Théogonie.

Le doyen Burgon, dans *Letters from Rome* (1861, p. 260), dit à propos des Catacombes :

« Je doute qu'on ait jamais rencontré une croix sur un seul monument chrétien des quatre premiers siècles. »

Quant aux figures que l'on trouve dans les catacombes, on ne peut en général y avoir confiance, que les monuments soient en place ou qu'on les trouve au musée du Vatican. Ils ont été *restaurés*, embellis et le reste.

Le pape Damase y a beaucoup travaillé, dans la dernière partie du iv^e siècle.

Le pape Jean, à la fin du vi^e siècle, s'employa à la même œuvre. M. Lichtenberger fixe le v^e siècle ; il dit :

« La croix se trouve dans toutes les contrées païennes dès la plus haute antiquité. Quand et comment a-t-elle été adoptée par les Chrétiens comme le symbole de leur Rédemption ? Sur ce point, de récentes découvertes archéologiques nous obligent à abandonner la tradition ancienne. Les plus anciens monuments chrétiens, particulièrement ceux des Catacombes de Rome, nous montrent que la croix proprement dite n'apparaît pas régulièrement dans l'iconographie avant le commencement du V^e siècle... La croix ne se voit donc pas tout d'abord sur les monuments. Les opinions ne varient pas sur ce fait incontestable, mais seulement sur sa cause. » (*Encyclopédie des sciences religieuses*, 1878, article Croix.)

Ce ne fut qu'en 680 qu'il fut ordonné par le synode de Constantinople (canon 82) qu'à la place du symbole primitif des Jésuites (la croix faite de trois phallus), on représenterait un homme attaché à une croix, ce qui fut confirmé par le pape Adrien I^{er}. On mit alors, dans cette nouvelle représentation, tout ce qui avait existé dans les mystères antiques autour du symbole de la croix, mais les nouveaux Chrétiens, qui dénaturaient tout, firent des lettres sacrées I. N. R. I. JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM, ce qui est absurde : 1^o parce que Jésus (le Jésus de la légende) n'était pas de Nazareth, mais de Bethléem ; 2^o parce qu'il ne fut jamais roi des Juifs, les Juifs n'ayant pas de rois puisqu'ils étaient soumis à l'Empire romain.

Du reste, dans les quatre Evangiles, on donne une description différente de l'inscription qui aurait été sur la croix, ce qui

prouve que ceux qui ont revisé les livres ne savaient pas ce que cette inscription signifiait réellement.

C'est à partir de l'époque où l'on fit ce changement de symbole que les femmes, gagnées à la cause du Jéuisme, substituèrent une croix au petit phallus d'or qu'elles portaient au cou. Quelques-unes substituèrent un cœur (le cœur de Jésus) au viscère inférieur qui l'avait jusque là symbolisé.

Le Crucifix

C'est dans les Mystères des Rose-Croix que l'on trouve l'origine de ce mot *Crucifix*, c'est-à-dire « fixé à la Croix ». C'est l'expression employée pour dire que la Rose est clouée à la Croix.

Au sujet du Crucifix (des Catholiques), Zoeckler (1) dit :

« Quant à la représentation du Sauveur sur la Croix, l'art ecclésiastique primitif se l'interdit rigoureusement, car l'examen des monuments montre jusqu'à l'évidence que *les figures crucifiées, soit peintes, soit sculptées, font absolument défaut pendant les deux premiers siècles après Constantin* » (ce que j'e souligne est en italique dans le texte).

M. Lichtenberger ajoute : « Le Crucifix se montre encore bien plus tard que la Croix. Les scènes de martyre ne se rencontrent pas à l'origine sur les monuments de l'art chrétien, ni dans les Catacombes, ni ailleurs ; à plus forte raison ne doit-on pas s'attendre à voir explicitement représenté le supplice du Maître, la crucifixion du Christ. Elle n'a point été représentée jusqu'au VIII^e siècle, époque où les moines byzantins persécutés mirent à la mode, dans l'intérêt de leur propre gloire, une certaine admiration pour les scènes sanglantes. C'est à eux que l'on attribue la fabrication de petits diptyques en ivoire où était peinte la crucifixion du Christ, objets manifestement inconnus à Rome auparavant » (Encycl., art. Croix).

La Croix, symbole obscène

Un dernier mot sur cette question. Nous venons de voir bien clairement que la croix des Catholiques a été substituée au **T** des anciens féministes.

(1) Cité par MOURANT BROCK dans *La Croix païenne et chrétienne*, p. 166.

Nous avons vu aussi que l'évolution de ce symbole suit la marche générale donnée alors à l'idée religieuse. D'abord féminine, elle devient masculine, — le culte devient phallique, c'est-à-dire obscène, — et c'est à partir de ce moment que la Croix change de forme.

Voici comment et pourquoi cette substitution s'est faite :

On se souvient que les Rose-Croix, dans leurs Mystères, avaient mis la Rose clouée sur la Croix, au sommet de la ligne verticale du Tau. Cette rose, entourée d'une couronne d'épines, représentait le sexe féminin.

Les masculinistes, qui s'emparaient de tout ce qui est sexuel, mais en changeaient la signification, prirent cette Croix qui représentait le sexe, mais y ajoutèrent l'idée de pénétration, et la ligne verticale représente pour eux le phallus, tandis que la ligne horizontale, avec la Rose, représente le sexe féminin — qu'il fallait pénétrer *et traverser* —, et au-dessus de la ligne horizontale du Tau apparut le prolongement de la ligne verticale mâle. Et alors les phalliques adoptèrent, pour se reconnaître entre eux, un geste, qui avait une signification obscène, qu'ils faisaient avec les deux bras mis en croix. Le bras droit, qui représentait la ligne verticale du Tau, traversait brutalement la ligne horizontale et la dépassait, cette ligne étant représentée par le bras gauche.

Ainsi fut créé le symbolisme de la croix † traversée, qui resta un signe masculiniste.

Dans les vieilles gravures qui représentent des femmes crucifiées, elles sont clouées sur le Tau.

Autre remarque qui montre que, dans tout ce que l'homme fait, il affirme son sexe.

La lettre O qui indiquait le sexe féminin était représentée par le nimbe circulaire qui était le signe du *feu sacré* engendré par le swastika, et qui était placé sur la tête des saintes.

Quand l'homme prit sa part du symbole, il ajouta, au centre de ce cercle, un point ⊙ pour indiquer l'idée de pénétration, d'union. Ainsi, dans la figure 16, nous voyons ce signe placé sur la branche horizontale de la croix.

L'Empereur Julien

(331-363)

L'Eglise avait eu grand tort de tant se hâter d'affirmer sa puissance, car il s'en fallut de peu qu'elle ne perdit en un jour ce qu'elle avait gagné en deux siècles.

L'avènement au trône de Julien, qui rétablit le culte païen et tenta de raviver la philosophie mourante à Alexandrie, aurait pu amener une violente réaction, si ce prince n'était mort trop jeune pour accomplir ce qu'il méditait.

Julien appelé l'Apostat disait : « Jésus et Paul n'ont pu prévoir les chimères que formeraient un jour les Galiléens ; ils ne pouvaient deviner le degré de puissance où ceux-ci parviendraient un jour. Tromper quelques servantes, quelques esclaves ignorants, Paul et Jésus n'avaient pas d'autre prétention. Peut-on citer, sous le règne de Tibère ou de Claude, des Chrétiens distingués par leur naissance ou leur mérite ?... »

« Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'ont osé dire que Jésus fut un Dieu ; mais quand, dans la Grèce et dans l'Italie, un grand nombre de personnes l'eurent reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à honorer les tombeaux de Pierre et de Paul, alors Jean déclara que le Verbe s'était fait chair, et qu'il avait habité parmi nous. »

Cela prouve que Julien croyait à l'existence de Jésus. Cela prouve aussi qu'il confond les Jésuites avec les premiers Chrétiens, dont il ne semble pas avoir connu l'existence. Il écrit :

« J'apprends qu'Athanase, avec son audace ordinaire, s'est mis en possession de ce qu'on appelle le trône épiscopal ! Lui, un petit homme de rien, il se fait gloire de braver la mort. »

Julien avait accepté le baptême pour échapper aux fureurs de Constantin son oncle, mais il le répudia ; de là son nom d'*apostat*, surnom glorieux, puisqu'il indique un retour à la raison.

Julien fut un grand homme, au milieu de ce triste siècle ; ses actes, sa vie, ses livres le prouvent ; il avait une âme énergique, passionnée pour le bien, un esprit vaste fécondé par la méditation, un beau caractère auquel ses adversaires même rendent hommage.

Voici le portrait qu'en trace le très catholique Chateaubriand :

« Julien avait des vertus, de l'esprit ; on a rarement écrit et porté une couronne comme lui ; il détestait les jeux, il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait l'égalité et la liberté, il dédaignait le titre de Seigneur et de Maître. Il pardonna à un ennuque chargé de l'assassiner !

« Ce n'est point pour se rejeter dans les mollesses du paganisme qu'il rompit avec la foi chrétienne, que son oncle Constantin lui avait imposée ; ce fut au contraire pour revenir à toutes les rigueurs de la vie stoïcienne et pour y renchérir, avec un fanatisme de philosophe, sur les duretés que s'imposaient les anachorètes chrétiens. »

« Non, dit Montesquieu, il n'y a point eu, après lui, de prince plus digne de gouverner les hommes. »

Ecœuré des sauvageries de la secte qui venait, grâce à la tyrannie des empereurs, de faire reculer le paganisme, cette religion poétique et charmante où le ciel sur la terre marchait et respirait dans un peuple de Dieux qui

Dans l'éther lumineux et dans la mer profonde,
 Dans les antres sacrés, dans les champs, dans les bois,
 Étaient et l'harmonie et la beauté du monde,
 Ses principes vivants, ses immuables lois,

Julien voulait le ressusciter en le rajeunissant.

Mais il échoua, hélas ! car il était mal secondé et ne régna que quelques années, et, lui mort, les sectes chrétiennes purent reprendre le cours de leurs disputes et de leurs persécutions.

Julien avait été nommé César et gouverneur des Gaules par son cousin Constance en 355. Il passa trois hivers à Paris, dans le palais des Thermes où il vivait simplement et sobrement.

Les hivers de Paris, qui auraient dû lui sembler terribles, à lui fils de la Grèce et de la Syrie aux doux et tièdes climats, le trouvaient insensible ; il ne voulut jamais qu'on mît dans sa chambre un de ces fourneaux en usage dans toutes les maisons du pays. Il toléra, l'hiver devenant de plus en plus rigoureux, un brasero qui faillit l'étouffer.

Il avait rassemblé dans son palais des Thermes des philosophes, des savants, le docte médecin Oribaze.

C'est là que ses soldats et le peuple, de qui il faisait sa première

école de révolution, le proclamèrent empereur malgré son énergique résistance et le portèrent en triomphe sur un bouclier, la tête ceinte d'un collier d'or de centurion, en simulacre de diadème.

On le conduisit ainsi revêtu de la pourpre impériale aux Arènes de Lutèce (1) (en 361).

C'est dans son *Misopogon* (c'est le premier écrit sur Paris) qu'il décrit l'humble capitale si magnifique aujourd'hui, dont il fait sa résidence préférée, où il est déclaré empereur, et qui depuis n'a cessé d'être une ville souveraine, une capitale.

Il était à Sens et avait failli être emporté par les Allemands ; il se retira à Lutèce, mieux à l'abri d'un coup de main. Son récit est curieux :

« Lutèce, dit-il, occupe une île au milieu de la rivière ; rarement celle-ci croît ou diminue, telle elle est en été, telle elle demeure en hiver ; on en boit volontiers l'eau très pure et très riante à la vue ; la température de l'hiver est peu rigoureuse à cause de la chaleur de l'Océan. Le sol porte de bonnes vignes ; les Parisiens ont même l'art d'élever des figuiers en les enveloppant de paille de blé comme d'un vêtement. »

Pendant son séjour à Paris, Julien favorisa le culte de la Grande Déesse Isis, qui avait des temples dans la ville qui devait prendre son nom quand, sous l'impulsion de Julien, on jurait *par Isis* (d'où Parisis, Paris) au lieu de jurer par le Dieu des masculinistes, Hésus.

C'est lui, croit-on, qui fit placer la statue de la Déesse dans les niches de la *Scena* des Arènes de Lutèce, récemment retrouvées, où l'on voit encore des fragments de revêtements polychromes.

(1) Jusqu'à présent, on avait pensé que l'élection de Julien à la dignité d'empereur était due uniquement à des soldats mutinés qui, la coupe à la main, avaient assiégé le palais parisien où se tenait leur commandant et lui avaient imposé le diadème sous peine de mort immédiate.

D'après un texte d'Ammien Marcellin, traduit et commenté par M. Luc de Vos, l'acclamation des soldats fut confirmée d'abord par un décret de la *république des Parisiens*, et ensuite par une assemblée générale des *légats de toute la Gaule* réunis à Paris.

Cette donnée nouvelle modifie la thèse généralement adoptée, d'après laquelle les assemblées provinciales au iv^e siècle ne s'étaient pas occupées de politique. Elle jette de plus un lustre inattendu sur le passé du conseil municipal de Paris, qui apparaît désormais comme ayant, par sa sagesse politique et son énergique initiative, assuré à cette cité le rang de capitale, que lui conservèrent Valentinien I^{er}, Gratien et plus tard Clovis.

Le culte d'Isis prit un grand développement à *Parisis* et dura plusieurs siècles.

C'est sans doute cela qui détermina la désignation que la Rome chrétienne a donnée au Paris païen : *Refugium peccatorum*, le refuge des déclassés, des forbans, l'asile ouvert aux miséreux, aux chevaliers de la Belle Etoile.

Mais ce grand empereur devait mourir jeune. Il fut amené à entreprendre une expédition contre les Perses. Après avoir donné à son armée les preuves d'un courage héroïque, il fut tué d'un javelot en combattant sans cuirasse.

Il montra devant la mort la sérénité stoïque de Thraséas, consolant ceux qui pleuraient, regardant la mort comme une récompense. Il avait 32 ans.

Les néo-chrétiens saluèrent avec une joie sauvage la mort de celui qui venait de tomber en combattant les ennemis de la patrie. Les saints évêques éclatèrent en hymnes de joie féroce : « Le sanglier, qui ravageait la vigne du Seigneur, est étendu mort. » Grégoire de Nazianze, le doux pasteur, s'écrie dans un accès de lyrisme odieux : « Je convoque à ces réjouissances tous ceux qui invoquent un seul Dieu, celui qui a percé la tête de l'impie. »

Après la mort de Julien, l'Eglise reconquit toute l'influence qu'elle avait perdue pendant son règne, et l'esprit tyrannique des empereurs se perpétua chez les papes, leurs continuateurs, qui de ce moment se constituèrent définitivement (1).

Les Césars chrétiens conservèrent jusqu'à Gratien (375-383) le titre de *Pontifex maximus* de l'ancienne religion païenne.

Il existe une statue de Julien au Musée de Cluny. Cette statue fut trouvée au siècle dernier chez un marbrier par M. de Lari-boisière ; c'est lui qui la donna au Musée. L'empereur est coiffé de la mitre impériale, drapé dans la chlamyde aux mille plis, tenant en main le bâton de commandement. Il a sa « barbe de bouc » qui faisait rire ses compatriotes d'Antioche.

(1) Symmaque, préfet de Rome en 384, puis consul en 391, fut le dernier avocat du paganisme en Occident.

Son petit-fils, beau-père de Boèce, fut mis à mort après l'exécution de son gendre par l'ordre du roi ostrogoth Théodoric (525).

LES SUCCESSEURS DE CONSTANTIN

Théodose le Grand

Après Constantin, le grand colosse romain devenu faible et impuissant s'occupait d'arguties ridicules pour soutenir l'erreur contre la Raison. Mais il subit vite le châtement de ses fautes. Les barbares démembrèrent le grand Empire que le monde catholique ne sut pas défendre.

Le Jésusisme, ce legs de l'Empire romain à l'humanité, amena l'abaissement de la dignité humaine, l'habitude de la lâcheté devenue triomphante, l'amollissement des caractères par suite de la débauche, et tout cela arriva promptement à anéantir l'ancienne civilisation et à détruire l'Empire.

Alors, sur les ruines de ce peuple fort par excellence, dont la capitale avait compté six millions d'habitants, commença le règne de la férocité stupide, de la superstition grossière et de la terreur.

L'exemple de Constantin pervertit tous ses successeurs, excepté Julien. On sait combien l'entraînement dans le mal est puissant sur les mauvaises natures.

Théodose se distingua particulièrement par sa cruauté et sa perfidie. Il faisait mourir les hommes pour des peccadilles, comme le refus d'un impôt trop lourd. A la suite d'un carnage de ce genre à Antioche, l'Oronte charria pendant plusieurs jours des cadavres à la mer ; après quoi... il pardonna... et doubla l'impôt.

A Thessalonique, cela se reproduisit. Il invita les assistants à venir à des jeux publics et, pendant la fête, les fit égorger ; ils étaient quinze mille, hommes, femmes et enfants.

L'Eglise en fit un *saint* et lui donna le surnom de *Grand*.

Saint Ambroise fit comprendre à Théodose qu'il était de son devoir de prêter, à la *Foi*, l'appui du bras séculier.

Voici ce qu'on lit dans le Code Théodosien :

« Il faut croire à la Sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Cette doctrine prendra le nom de *catholique*. Tous ceux qui ne pensent pas comme nous sont des insensés et nous les flétrissons du nom d'hérétiques.

« Désormais, leurs assemblées sacrilèges ne s'appelleront plus *Eglises*. Au surplus, notre autorité, inspirée par la Sagesse divine,

décrétera contre eux telles pénalités que nous jugerons convenables. »

Dans un rescrit adressé à Florus, préfet d'Orient, en 381, Théodose confondit avec les Manichéens et les poursuivit comme eux ceux qu'on appelait *Eucratites* (continents, qui condamnaient le mariage considéré comme une incontinence), les *Apotactiques* (*abrenunciantes* ou *renonçants*, qui professaient la continence absolue et le renoncement à tout), les *Saccophores* (porte-sac, qui portaient des habits de pénitents), les *Hydroparastates* (ou aquariens, qui ne buvaient que de l'eau).

L'empereur ordonna qu'il fût établi des inquisiteurs pour les rechercher. C'est la première fois que l'on trouve dans les lois le nom d'« inquisiteur », et c'est pour punir la vertu, qui voulait réagir contre le mal régnant, qu'ils furent institués.

Avec Théodose, le triomphe du despotisme fut assuré.

L'Eglise nouvelle, cette institution plus politique que religieuse, recueillit l'héritage de l'ancienne Rome qui croulait, et de ces ruines, mélange de corruption et de bassesse, naquit le moyen âge.

Cette ère nouvelle inaugure le règne du despotisme aveugle, de la tyrannie stupide, de toutes les douleurs et de toutes les souffrances.

En 395, à la mort de Théodose, l'Empire fut divisé.

Arcadius régna en Orient et fonda le Bas-Empire, qui finit à Constantin Paléologue en 1453.

Honorius régna en Occident. Son Empire dura de 395 à 476.

Persécution de Théodose

Après un répit de trois ou quatre ans, sous Julien et sous Jovien, la persécution reprit avec toute la fureur d'une rancune jusque là contenue ; les deux frères Valentinien I^{er} et Valens, le premier en Occident et l'autre en Orient, la poussèrent sans merci, mais encore sous couleur de magie, contre ceux qui pratiquaient l'ancienne divination légale, une des fonctions essentielles du vieux culte. Plusieurs personnages de marque, entre autres Marinus, un des grands avocats de l'époque, furent mis à mort. Un auteur contemporain, l'historien Zozime, dit que les prisons se remplissaient [des] plus honnêtes gens, que de toutes parts on voyait couler les larmes, que partout on entendait des gémissements.

Les empereurs qui suivirent, tous bons Catholiques, tous cruels et fanatiques, continuèrent le système et en développèrent l'application à tel point que, en moins d'un demi-siècle, l'ancienne religion de l'Empire disparut tout à fait des programmes publics.

Par un édit du 8 novembre 392, l'empereur Théodose prohiba toute manifestation du vieux culte, toute pratique religieuse se rattachant au paganisme. Cet édit, qui reproduit à peu près mot pour mot le texte des pénalités de Dèce ou de Dioclétien contre le Christianisme, va jusqu'à proscrire, comme attentat au droit naturel, outrage à la religion, crime de lèse-majesté, la simple libation ou offrande aux Dieux Lares et aux Dieux Pénates dans l'intérieur des maisons.

Cette fois, il n'y a plus possibilité de donner le change sur le but véritable de la loi ; ce qu'elle vise, ce n'est plus telle ou telle pratique religieuse en particulier, mais l'ensemble de la vieille religion de l'Empire, les Dieux et la liturgie.

Tertullien, dans son Apologie, avait eu à défendre les Chrétiens contre l'accusation de sacrilège et de lèse-majesté, et, à peine un demi-siècle auparavant, c'était encore sur ces mêmes chefs que se basaient les édits de persécution. Maintenant, c'est contre le paganisme que l'accusation se retourne ; c'est lui qui est le sacrilège, c'est à sa pratique que s'attache le crime de lèse-majesté divine et humaine. Tout le vieux culte, Panthéon et rites religieux, n'est plus que de la magie. A ce titre, il va désormais être traqué avec d'autant plus de rigueur que, depuis le Jésusisme, la magie avait pris un caractère tout à fait démoniaque et était devenue un crime à la fois religieux et politique, doublement punissable par conséquent.

L'activité des magistrats, juges curiaux et procureurs, dans l'exécution de la loi, fut telle que le petit-fils de Théodose I^{er}, son deuxième successeur à Constantinople, l'empereur Théodose II, dans sa lettre à Asclépiodote, préfet du prétoire, exprime le doute qu'il reste encore des païens. Il est vrai que la mort, la confiscation ou l'exil, qui étaient les peines édictées contre eux, en avaient singulièrement diminué le nombre dans les villes ; mais il en existait toujours dans les campagnes, où le paganisme se perpétua sous les formes les plus variées, amoindri toutefois et dégénéré, revêtant tous les jours davantage le caractère de simple superstition.

Privée de ses éléments d'autorité, la vieille religion, qui

n'avait plus rien d'un organisme quelconque, ni prêtres, ni sanctuaires officiels, ni liturgie, ne tarda pas à perdre, avec son ancien prestige, tout crédit reconnu. Une partie de ce qui en restait, celle qu'on pourrait appeler la masse passive, se laissa fondre dans le Catholicisme, où elle apporta la plupart de ses croyances. Elle cessa d'être païenne de nom, oublia même jusqu'à son origine, mais en conserva, sous d'autres vocables et avec un extérieur catholique, presque toutes les traditions. L'autre partie, la moins nombreuse, devint à la longue comme une sorte de résidu impur, où vinrent se précipiter, dans la suite, toutes les scories, toutes les damnations religieuses et sociales. Dans ce pêle-mêle de divagations de toutes natures, elle perdit, elle aussi, la conscience de ses droits antérieurs et finit par identifier la proscription dont elle était l'objet avec celle du diable chrétien.

LES APOLOGISTES

Lactance — Arnobe

Cependant, cette doctrine trouva des apologistes.

Lactance, rhéteur du temps de Dioclétien et de Constantin, fut un apologiste néo-chrétien. Il naquit en 323 en Afrique. Il écrivit un livre intitulé *Institutions divines*.

C'est lui qui employa le mot *religare* (religion) pour désigner le lien qui unit l'homme au Dieu nouveau (*red*, préfixe marquant répétition, et *ligio*, *ligare*).

Les premiers Chrétiens n'appliquaient pas le mot « religion » au Christianisme, ce mot ne désignait que le paganisme. Minucius Félix, au III^e siècle (1), l'adopta le premier pour désigner le Christianisme en y ajoutant l'adjectif *veraie*. La Vulgate traduit par *religio* des termes hébreux qui seraient plus justement rendus par *pratique*, *usage*, *règle*, *ordonnance* ou *statuts*.

Le Nouveau Testament traduit par *religion* le mot *thrèskaia* (qui vient, d'après les uns, de *thressa* ou *throssa*, « femme de Thrace », d'après les autres de *threo*, « réciter des prières »).

Le premier auteur qui se sert de l'expression « religion chré-

(1) Minucius Félix est un apologiste qui écrivit *Octave* au commencement du III^e siècle.

tienne » est Arnobe, au commencement du iv^e siècle, dans un discours contre les Gentils. Arnobe était rhéteur à Ficca en Afrique; il écrivit sa *Controverse contre les païens* vers 310.

Voilà donc le mot *religare* employé pour indiquer un lien qui relie l'homme à une chimère, le Dieu auquel on prétend nous relier étant inconnu, incompréhensible, insaisissable et inutile. Comment alors nous *relier* à lui ? Par la prière ? Mais où va-t-elle ? A quoi aboutit-elle, puisque jamais personne n'y répond ? On ne peut se *relier* qu'à un être connu, saisissable, aimé, utile. Et cet être, qui est la Déesse, non le Dieu, venait d'être supprimé de la Nature. Il n'y avait donc plus de *religion*, puisqu'il n'y avait plus de Divinité réelle à qui demander des faveurs et des bonheurs. Le mot *religare* n'a un sens réel que quand il sert à exprimer le lien qui unit deux choses réelles. Dans l'acceptation que lui donna Lactance, il devint un vocable vide de sens, et c'est pour cela qu'on lui donna depuis tant de significations qui n'ont aucun rapport avec la *vraie religion*.

C'est le régime de l'ignorance. Du reste, on aura une idée des connaissances de Lactance par cette citation :

Lactance, dans son traité de la « Fausse Sagesse », gourmande ainsi les insensés qui osent prétendre que la terre pourrait bien être ronde : « Que dirons-nous de ceux qui croient aux antipodes et qui mettent des êtres contre nos pieds ? Peut-on être assez inepte pour croire qu'il y ait des hommes dont les pieds sont plus hauts que la tête, des pays où tout soit renversé, où les fruits pendent en haut, où les cimes des arbres tendent en bas, où les pluies, les neiges et la grêle tombent de bas en haut ? »

Saint Jérôme et la Vulgate

(346-420)

Saint Jérôme entreprit, à la prière de saint Damase I^{er} dont il était le secrétaire, de faire une traduction des Évangiles en latin, et de les « accommoder à la vérité grecque, afin, dit-il expressément, de rétablir certains passages totalement omis dans la version grecque des Septante ou de mieux en préciser le sens ». Voir la lettre latine de saint Jérôme à Désidérius, placée en tête de toutes les éditions de la version Vulgate latine. Voici, entre autres passages, celui dans lequel il dit expressément : « *Damnamus veteres ? Minime... Non damno, non reprehendo Septuaginta, sed*

*confidenter cunctis illis Apostolos præfero, etc., sciat me lector non
n. reprehensionem veterum nova cudere. »*

Mais, en face des controverses soulevées par la version grecque, voulut remonter plus haut et recourir au texte original. Il se défiait des traductions de ses prédécesseurs, qui savaient si bien introduire dans les livres ce qu'ils croyaient utile à leur cause. Philon avait largement pratiqué ce système. Il mettait à la place des vérités qu'il ne voulait pas voir — ou qu'il ne pouvait plus comprendre — des symboles représentant des choses très différentes de ce que les Écritures entendaient dire. Ce système, qui ouvrit la porte à toutes les fantaisies, avait fait mettre dans la Bible les idées régnantes à l'époque où on s'en occupa. C'est ainsi que Philon mettait dans ce livre tout ce qu'il avait appris par la lecture des ouvrages des philosophes de son temps. Cependant, la version des Septante avait eu un grand retentissement depuis deux siècles. Ce sont les commentaires que chacun y apportait qui avaient engendré toutes les divagations des premiers sectaires; elle avait déjà été traduite en copte, en langue éthiopienne, en arabe, en syriaque et même en langue persane (pehlvi).

C'est en 390 que saint Jérôme entreprit sa traduction latine; il acheva son travail en 405. Mais cette entreprise épouvanta ceux qui avaient peur de toutes les lumières, et suscita à ce saint Père bien des ennuis.

Fabre d'Olivet apprécie en ces termes les difficultés que souleva l'entreprise de saint Jérôme :

« Mais, pour recourir au texte original, il aurait fallu entendre l'hébreu. Et comment entendre une langue perdue depuis si longtemps ? Les Juifs, à l'exception d'un très petit nombre de sages auxquels les plus horribles tourments ne l'aurait pas arrachée, ne la savait guère mieux que saint Jérôme. Cependant, le seul moyen qui restait à ce Père était de s'adresser aux Juifs. Il prit un maître parmi les rabbins de l'école de Tibériade. A cette nouvelle, toute l'Eglise chrétienne jette un cri d'indignation. Saint Augustin blâme hautement saint Jérôme. Ruffin l'attaque sans ménagements. Saint Jérôme, en butte à cet orage, se repent d'avoir dit que la version des Septante était mauvaise; il tergiverse; tantôt il dit, pour flatter le vulgaire, que le texte hébraïque est corrompu; tantôt il exalte ce texte, dont il assure que les Juifs n'ont pu corrompre une seule ligne. Lorsqu'on lui reproche

ces contradictions, il répond qu'on ignore les lois de la dialectique, qu'on ne sait pas que dans les disputes on parle tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, et qu'on fait le contraire de ce qu'on dit. Il s'appuie de l'exemple de saint Paul, il cite Origène. Ruffin le traite d'impie, lui répond qu'Origène ne s'est jamais oublié au point de traduire l'hébreu et que des Juifs et des apostats seuls peuvent l'entreprendre. Saint Augustin, un peu moins emporté, n'accuse pas les Juifs d'avoir corrompu le texte sacré ; il ne traite pas saint Jérôme d'impie et d'apostat ; il convient même que la version des Septante est souvent incompréhensible, mais il a recours à la Providence de Dieu qui a permis que ces interprètes aient traduit l'Écriture de la manière qu'il jugeait être le plus à propos pour les nations qui devaient embrasser la religion chrétienne.

« Au milieu de ces contradictions sans nombre, saint Jérôme eut le courage de poursuivre son dessein ; mais d'autres contradictions, d'autres obstacles plus terribles l'attendaient. Il voit que l'hébreu qu'il veut saisir lui échappe à chaque instant ; que les Juifs qu'il consulte flottent dans la plus grande incertitude ; qu'ils ne s'accordent point sur le sens des mots ; qu'ils n'ont aucun principe fixe, aucune grammaire ; que le seul lexique, enfin, dont il puisse se servir est cette même version hellénistique, qu'il a prétendu corriger.

« Quel est donc le résultat de son travail ? Une nouvelle traduction de la Bible grecque, faite dans un latin un peu moins barbare que les traductions précédentes, et confrontée avec le texte hébraïque, sous le rapport des formes littérales.

« Saint Jérôme ne pouvait pas faire davantage. Eût-il pénétré dans les principes les plus intimes de l'hébreu ; le génie de cette langue se fût-il dévoilé à ses yeux : *il aurait été contraint par la force des choses, ou de se taire, ou de se renfermer dans la version des hellénistes.* Cette version, jugée le fruit d'une inspiration divine, dominait les esprits de telle sorte qu'il fallait se perdre comme Marcion, ou la suivre dans son obscurité nécessaire.

« Voilà quelle est la traduction latine qu'on appelle ordinairement la Vulgate.

« Le Concile de Trente a déclaré cette traduction authentique sans néanmoins la déclarer infaillible ; mais l'Inquisition l'a soutenue de toute la force de ses arguments, et les théologiens de tout le poids de leur intolérance et de leur partialité.

« Je n'entrerai point dans le détail ennuyeux des controverses sans nombre que la version des hellénistes et celle de saint Jérôme ont fait naître dans les temps plus modernes. Je passerai sous silence les traductions qui en ont été faites dans toutes les langues de l'Europe, soit avant, soit depuis la réformation de Luther, parce qu'elles ne sont toutes également que des copies plus ou moins éloignées du grec et du latin.

« Dans quelque langue qu'on le tourne, c'est toujours la version des hellénistes qu'on traduit, puisque c'est elle qui sert de lexique à tous les traducteurs de l'hébreu.

« Il est impossible de sortir jamais de ce cercle vicieux si l'on n'acquiert une connaissance vraie et parfaite de la langue hébraïque. Mais comment acquérir cette connaissance ? Comment ? En rétablissant cette langue perdue dans ses principes originels ; en secouant le joug des hellénistes ; en reconstruisant son lexique ; en pénétrant dans les sanctuaires des Esséniens ; en se méfiant de la doctrine extérieure des Juifs ; en ouvrant enfin cette arche sainte qui, depuis plus de trois mille ans, fermée à tous les profanes, a porté jusqu'à nous les trésors amassés par la sagesse des Egyptiens. » (*La Langue hébraïque restituée.*)

Dans l'édition officielle de la Vulgate, on a ajouté à la suite du texte, dit sacré, un 3^e et un 4^e livre d'Esdras. Ces livres sont précédés d'un avertissement disant qu'on les publie parce qu'ils sont cités quelquefois dans les Pères. En réalité, ces livres semblent avoir été faits de toutes pièces pour justifier les Pères.

Saint Jérôme prétend rectifier les erreurs de ses prédécesseurs, alors que c'est lui qui introduit dans les Ecritures les plus grandes altérations. Ainsi, dans la Vulgate, il dit (ce que ni le texte des Septante ni celui des rabbins ne dit), faisant parler Jacob à son lit de mort : « On n'enlèvera de Juda ni le sceptre ni le chef sorti de ses cuisses jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé » (allusion à Jésus).

Saint Jérôme ne traduisit pas les Psaumes, mais il en corrigea le texte grec. Et, de nos jours encore, l'Eglise catholique a conservé le texte latin des Psaumes traduit du texte grec et non directement du texte hébreu.

Dans les Psaumes (des Catholiques), on lit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite. »

Dans les Psaumes des Septante, il y a : « Hévah a dit à mon Seigneur. »

Ils font dire à Jésus, d'après le Psaume 117, 22 : « La pierre qu'ils ont édifiée est devenue la tête de l'angle. »

Dans la Vulgate, on a supprimé le mot *Eternel* et on le remplace par le mot *Seigneur*.

On nous dit que c'est pour rétablir le sens primitif des livres altérés dans les Septante que saint Jérôme fit sa traduction latine directement sur le texte hébreu. Mais comment peut-il rétablir ce qu'il ne comprend pas lui-même ? Car il avoue, comme tous les Pères de l'Eglise, qu'on ne connaît pas le vrai sens des prophéties messianiques (Préface d'Isaïe).

Origène aussi avoue « que les Prophètes sont remplis d'énigmes, et qu'il faut une grâce spéciale pour les comprendre » (*Contre Celse*, t. 12, VIII, 10) (1).

L'énigme, c'est la psychologie féminine ; aucun homme ne la comprend si une femme ne l'explique. C'est le cri d'espérance des femmes disant par la voix de Malachie : « *Il viendra dans son temple, le Seigneur que vous attendez* », disant par la voix d'Aggée : « Encore un peu de temps, j'ébranlerai la terre et les cieux, les trésors des nations viendront et je remplirai de gloire cette maison... Je prendrai Zorobabel et je le garderai comme un sceau. »

Comment saint Jérôme, ce grand misogyne, peut-il comprendre ces versets : « Je susciterai sur mes brebis un pasteur unique, mon serviteur David » (Ezéchiel, XXXIV, 23), lui qui dit : « La femme livrée à elle-même ne tarde pas à tomber dans l'impureté. Une femme sans reproche est plus rare que le phénix. La femme est la porte du démon, le chemin de l'iniquité, le dard du scorpion, au total une dangereuse espèce » ?

Nous avons une lettre de saint Jérôme au Pape. Il lui dit :

« D'un ancien ouvrage vous m'obligez à en faire un nouveau. Vous voulez que je me place, en quelque sorte, comme arbitre entre les exemplaires des Ecritures qui sont dispersés dans tout le monde, et, comme ils sont différents entre eux, que je distingue ceux qui sont d'accord avec la vérité grecque ; c'est là un pieux labeur, mais c'est aussi une pieuse hardiesse de la part de celui qui doit être jugé par tous, de juger lui-même les autres, de vouloir changer la langue d'un vieillard et de ramener à l'enfance le monde déjà vieux.

(1) Voir aussi saint Justin (*Contre Tryphon*, 68-77-40-42-49).

« Quel est, en effet, le savant, ou même l'ignorant, qui, lorsqu'il aura en main un exemplaire nouveau, après l'avoir parcouru seulement une seule fois, voyant qu'il est en désaccord avec celui qu'il est habitué à lire, ne se mette aussitôt à pousser des cris, prétendant que je suis un sacrilège, un faussaire, parce que j'aurai osé ajouter, changer, corriger quelque chose dans les Livres anciens ?

« Un double motif me console de cette accusation. Le premier, c'est que vous, qui êtes le souverain pontife, m'ordonnez de le faire ; le second, c'est que la vérité ne saurait exister dans les choses qui diffèrent, alors qu'elles auraient pour elles l'approbation des méchants.

« Cette courte préface s'applique seulement aux quatre Évangiles dont l'ordre est le suivant : Matthieu, Marc, Luc et Jean.

« Après avoir comparé un certain nombre d'exemplaires grecs, mais des anciens qui ne s'éloignent pas beaucoup de la version italique, nous les avons combinés de telle manière que, corrigeant seulement ce qui pouvait en altérer le sens, nous avons maintenu le reste tel qu'il était. » (Cité par Daanson, *Mythes et Légendes*, p. 219.)

Saint Augustin
(354-430)

Augustin naquit à Tagaste, en Numidie. Il fut d'abord Manichéen. A 32 ans, il se convertit au Christianisme et fut baptisé en 387. En 395, il devint évêque d'Hippone. Dans son fameux ouvrage *La Cité de Dieu*, il fait l'histoire et le parallèle du paganisme et du Christianisme. Il écrivit aussi les *Confessions*, un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, *De la Doctrine chrétienne*, et quelques autres ouvrages où il combat les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens, etc. Augustin fut professeur de rhétorique à Carthage, puis à Milan.

C'est le Père de l'Église qui dit cette phrase célèbre : *Credo quia absurdum* (J'y crois parce que c'est absurde) ; c'est la logique renversée de parti pris, c'est une réponse faite à ceux qui lui montraient l'absurdité de ses croyances ; elle a la même valeur psychologique que la réponse faite jadis aux premiers reproches de la femme par des hommes qui donnaient des formes animales aux divinités parce que la femme avait comparé l'homme brut

à l'animal. Au lieu de nier la ressemblance, ils l'acceptent et nous gratifient du culte du taureau Apis. Augustin croit à cette divinité ; du reste, il pense que les génies ou les démons interviennent dans les prodiges qui se passent dans les temples, « et on peut, dit-il, par le moyen des charmes, attirer ces esprits et les déterminer à venir habiter ici-bas ; le démon a assez de puissance pour agir sur l'imagination d'une vache égyptienne afin de lui faire engendrer un veau qui réponde au signalement du taureau Apis » (*De Civ. Dei*, XVIII, 51).

Voici du reste un aperçu des idées de cette lumière de l'Eglise : il dit que « c'est une opinion très répandue et confirmée par des témoignages soit directs, soit indirects, que les Sylvains et les Faunes, appelés *incubes*, se sont souvent approchés des femmes, demandant et obtenant de coucher avec elles. Certains démons que les Gaulois appellent *Duses* se livrent assidûment à ces pratiques impures, ce qui est attesté par tant de monde et de telle manière, qu'il y aurait imprudence à le nier » (*De Civ. Dei*, XV, 23).

Comme on voit, ce saint a sur les choses morales des opinions bizarres. Comment s'étonner, après cela, de la façon dont il parle de la Femme ? Avec d'autres Pères de la même mentalité, saint Grégoire le Grand, saint Prosper, saint Fulgence, saint Augustin dit que la circoncision efface le péché originel dans les hommes, Dieu ne tenant pas compte de la femme (*De Civ. Dei*, I, 27, c 17). Il disait une vérité sans s'en douter : c'est que le péché n'existe pas pour la Divinité, et c'est la Femme qui est divine. Pour lui, c'est tout le contraire, car il dit : « La Femme est l'augmentation du péché. »

Avec saint Paul, il se voile la face à l'idée qu'avant le Christianisme la sexualité féminine a été sanctifiée dans les Mystères.

C'est aussi Augustin qui a dit : « La femme ne peut ni enseigner, ni témoigner, ni juger, ni, à plus forte raison, commander. »

Saint Augustin mourut au siège d'Hippone en 430.

Le Concile de Constantinople contre les Macédoniens (en 380)

C'est au Concile de Constantinople qu'on modifie le *Credo* en y ajoutant ces mots : « lequel s'est incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie ». Voilà la Femme réintégrée dans la religion,

mais de quelle façon ridicule ! Dans ce nouveau *Credo* se trouve cette phrase : « *Dans cette Trinité, nul n'est antérieur ni postérieur, nul plus grand ou plus petit, mais toutes les trois personnes sont co-éternelles et parfaitement égales entre elles.* »

Et, pour finir, ce symbole nous dit :

« *A son avènement, tous les hommes ressusciteront avec leur corps et rendront compte de leurs propres actes, et ceux qui auront fait le bien iront à la vie éternelle, et ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel.* »

On attendait donc encore l'avènement d'un Messie, cette idée d'une attente n'était pas effacée des esprits. On accepta cette rédaction parce qu'on avait la tradition gravée dans l'esprit, et on ne s'aperçut pas que l'antique doctrine était en contradiction avec les nouvelles croyances qui affirmaient que Jésus, le Messie, était venu.

C'est là qu'on affirma la « *résurrection finale des morts, avec leur corps* ».

On se demande, en lisant cette décision, où les hommes morts jusque là avaient été logés, puisque c'est à partir de cette année (380) qu'il est décidé que les uns s'en iront en haut, les autres s'en iront en bas.

C'est parce qu'ils avaient été encouragés par le concile de Nicée qu'ils osèrent affirmer de pareilles aberrations. A Nicée, on avait proclamé la divinité du Fils ; à Constantinople, on proclama la divinité du Saint-Esprit, représenté par la colombe, cet antique emblème de la Femme, qui, à partir de ce moment, est bien morte puisqu'elle n'a même plus sa place dans la Trinité.

La valeur morale des conciles, qui fabriquent si facilement des dogmes, nous est révélée par saint Grégoire de Nazianze qui dit : « Le concile de Constantinople, en 381, était semblable à une armée de grues et d'oisons acharnés les uns contre les autres et s'entredéchirant à qui mieux mieux ; c'était une troupe de geais vaniteux et criards, un essaim de guêpes prêtes à vous sauter au visage au moindre signe d'opposition. J'avoue, s'il faut parler sérieusement, que je crois devoir fuir toute réunion d'évêques, parce que je ne connais aucun concile dont la fin ait été heureuse. Ces assemblées ne font qu'augmenter le mal, loin de pouvoir y porter remède. »

Le vandalisme des Jésuites

Lorsque Constantin fit du Jéuisme la religion de l'Etat, il promulgua — et après lui ses successeurs — des édits et décrets dont ceux-ci :

1° Défense de sacrifier aux anciens Dieux de la Patrie, soit dans les villes, soit dans les campagnes ;

2° Exclusion de tout païen des fonctions civiles et militaires ;

3° Démolition de tous les temples, confiscation des biens et des revenus au profit des églises (qu'on multipliait partout) ;

4° Démolition ou vente à l'enchère des églises hérétiques, destruction de leurs livres ;

5° Destruction de toutes les statues en marbre des Dieux provenant des temples et des maisons particulières (on faisait des perquisitions domiciliaires pour s'emparer des statues et des vases de bronze, qui étaient fondus ; avec les objets d'or et d'argent, on faisait des lingots que se partageaient les évêques et le fisc).

Enfin, on détruisit le temple de Sérapis à Alexandrie et la magnifique bibliothèque qu'il contenait.

La Bibliothèque du *Bruchium*, fondée par Ptolémée Philadelphie, contenait 700.000 volumes de science, de philosophie, de morale, d'histoire, etc., que le roi avait fait venir de toutes les parties du monde. Cette Bibliothèque s'appelait « la Mère », tandis que celle de Sérapis qui était moins riche s'appelait « la Fille ».

La Bibliothèque du *Bruchium* avait été brûlée à la suite d'un combat entre Jules César et les Alexandrins. Pour réparer ce désastre, Antoine avait fait cadeau de 200.000 volumes à la Bibliothèque du Sérapéum. Ces volumes provenaient d'Eumène, roi de Pergame.

Par la suite, les empereurs, à l'exemple de Ptolémée, firent acheter des livres dans tous les pays pour enrichir la Bibliothèque, qui devint plus riche que celle qui avait été brûlée. Mais elle devait avoir le même sort que son aînée, elle devait être détruite par le vandalisme des Jésuites. Elle fut anéantie par les évêques et les moines du patriarche Théophile — surnommé « le Diable » par saint Jean Chrysostôme. Les statues, les tableaux, les œuvres d'art, furent également détruits.

Et, comme ceux qui ont des torts les justifient toujours en les attribuant aux autres, les Jésuistes firent retomber sur les Vandales, ensuite sur les Arabes, cette œuvre de destruction, qu'ils avaient eux-mêmes accomplie dans leur stupide fureur contre tout ce qui rappelait le régime qu'ils étaient venus renverser. Mais tout était déjà détruit quand parurent Alaric et Genséric, moins barbares que les Jésuistes, puisqu'ils respectèrent le Panthéon à Rome et le temple de Vénus Céleste à Carthage. Les Goths avaient épargné la Minerve de Phidias au Parthénon, les Jésuistes la brisèrent et s'en partagèrent l'or et l'ivoire (1).

Ainsi finissait le culte de la Déesse qui avait inspiré tant de grands artistes, stimulé le génie, élevé l'âme des nations grecques et latines, et qui représentait toujours dans la conscience des hommes la Sagesse Divine !

Les Jésuistes, pour se justifier, ont enseigné depuis que c'était le khalife Omar qui avait donné l'ordre à son général Amrou de brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. Mais, comme elle n'existait plus depuis deux siècles, il eût été difficile qu'il la brûlât. C'est ainsi que leur ignorance les fait prendre en flagrant délit de mensonge !...

Les Arabes, loin d'avoir détruit les œuvres de l'esprit, ont, au contraire, provoqué une renaissance des sciences et des lettres.

*Respectabilité des moines et des saints Pères
d'après leur propre témoignage*

En 398, au Concile de Carthage, 214 évêques fulminèrent contre les scandales des moines. Saint Augustin fut chargé de résumer les motifs de la censure dans un livre. Il s'exprime ainsi : « Les moines se recrutent généralement parmi les esclaves et les individus sans feu ni lieu, qui deviennent sous le froc de simples hypocrites. Tous mendient, tous exigent ou de quoi soutenir leur pauvreté lucrative, ou de quoi rétribuer leur fausse sainteté.

(1) La ville de Byblos avait été consacrée au culte de Tammouz, à l'embouchure du fleuve Adonis, tandis qu'à sa source, au fond du Liban, on célébrait le culte de Vénus Astarthé, avec les anciens rites sacrés.

Constantin ordonna de détruire le temple pour effacer cette souillure de la terre, dit Mourant Brock, et il ajoute : là, le Tau servait aux rites obscènes. (Voir *Handbook for Syria, Byblos*).

Quand leurs crimes sont découverts, leur titre ne sert qu'à déshonorer la profession monastique. » (Saint Augustin, *Retract.*)

Comme exemple de leur aménité, nous avons les luttes de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, qui, dans leurs lettres, se disent des injures, s'adressent des reproches dans un style qui a été copié par les fanatiques de tous les temps. Arius et Athanase s'invectivent aussi.

Saint Cyprien, métropolitain de Carthage, et saint Etienne, métropolitain de Rome, se disent des gros mots. Tous nous montrent ce que vaut le titre de *saint* que l'Eglise leur donne.

Tout cela amusait les contemporains qui gardaient leur sang-froid. Le poète Rutilius, qui y ajoute la satire, traite les Pères de l'Eglise d'imbéciles (*Itinéraires*, vers 383 et suiv. : *Judæa gens radix stultorum*).

Saint Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, et Théophile, patriarche d'Alexandrie, étaient les chefs de deux partis hostiles. Les dames de Constantinople et nombre d'évêques prirent part à leurs luttes et se déclarèrent pour l'un ou pour l'autre ; de part et d'autre on s'excommuniait, on s'injurait, on s'accusait de fraudes, de rapine, d'adultère, de vol du bien des veuves, des pupilles et de l'Eglise.

Saint Jean Chrysostôme dit (*De Sacerdotio*) :

« Un évêque est encore plus agité de soins et d'orages que la mer ne l'est par les vents et les tempêtes. Les premiers écueils qu'il rencontre sont la vaine gloire, le plaisir qu'il éprouve de voir ses collègues se mal conduire, le déplaisir qu'il ressent quand ils s'acquittent dignement de leurs devoirs. Viennent ensuite l'amour des louanges, le désir de briller, les basses flatteries aux riches, le mépris des pauvres, la fausse modestie, la timidité et la lâcheté à reprendre les gens haut placés. Il n'est pas de servitude égale à la nôtre ; elle nous porte à faire des choses honteuses pour plaire aux femmes. Elles ont acquis un si grand pouvoir qu'elles donnent et ôtent les évêchés selon leur bon plaisir. De là vient que tout va sens dessus dessous. Tous les évêques ne peuvent être accusés des crimes que j'ai marqués ; mais la grande majorité en est coupable. »

Saint Jérôme, dans son *Traité sur l'art de conserver sa virginité*, dit des prêtres du bas clergé : « Il y en a qui briguent la prêtrise :

pour voir les femmes plus librement. Tout leur soin est de leurs habits, d'être bien chaussés et bien parfumés. Ils frisent leurs cheveux avec le fer ; les anneaux brillent à leurs doigts ; ils marchent sur la pointe du pied ; vous les prendriez pour de jeunes fiancés plutôt que pour des prêtres. Il y en a dont toute l'occupation est de savoir le nom et la demeure des femmes de qualité et de connaître leurs inclinations. J'en décrirai un qui est passé maître en ce métier : il se lève avec le soleil ; l'ordre de ses visites est préparé ; il cherche les chemins les plus courts, et cet importun entre presque dans la chambre où la dame dort. S'il a vu un oreiller, une serviette, un petit meuble à son gré, il le touche, il le loue, il en admire l'élégance, il se plaint de n'en pouvoir avoir de semblable et l'arrache plutôt qu'il ne l'obtient. Quand il étend la main, comme pour donner sa bénédiction, c'est pour y mettre de l'argent. »

Saint Jérôme dit aussi des couvents et des religieux : « J'en connais bon nombre qui portent une robe d'un brun sale, se composent un visage, des mains et des pieds malpropres. Voilà leur affiche ; mais l'estomac, que l'on ne voit pas, est gorgé de viandes ; ils étalent à tout venant leur face d'eunuques.

« Les religieuses ne valent guère mieux. Sous l'enseigne de cette sainte profession, elles attirent les regards ; un essaim de jeunes gens les suivent. Sans pudeur au front, sans retenue aux lèvres, ces vierges-là sont adonnées au vin, et l'ivrognerie est encore le moindre de leurs vices. Elles cohabitent avec des clercs et souvent n'ont qu'une chambre et un lit pour deux. »

Saint Jérôme, qui disait si bien la vérité aux autres, fut lui-même obligé de quitter Rome à la suite d'un procès scandaleux.

Faiblesse et crédulité des femmes exploitées par les prêtres

C'est avec l'argent des femmes que les néo-chrétiens firent triompher une doctrine *qui avilissait leur sexe*. Elles étaient tellement exploitées par les représentants de la nouvelle Eglise que l'empereur Justinien publia une loi par laquelle il était défendu aux prêtres chrétiens :

1° De mettre les pieds chez les veuves et les orphelins, sous peine d'être traduits devant les tribunaux publics par les parents ou les alliés ;

2° De rien recevoir de leurs *sœurs spirituelles*, soit par donation soit par testament, directement ou indirectement.

A propos de cette loi, saint Jérôme dit : « Voici une grande honte pour nous : les prêtres des faux dieux, les bateleurs, les personnes les plus infâmes peuvent être *légataires* ; les prêtres et les moines seuls ne peuvent l'être ! Une loi le leur interdit ; une loi qui n'est pas faite par des ennemis de la Religion, mais par des princes chrétiens ! Cette loi même, je ne me plains pas qu'on l'ait faite, mais je me plains que nous l'ayons méritée. Elle fut inspirée par une sage prévoyance, mais elle n'est pas assez forte *contre notre avarice* ; on se joue des défenses par de frauduleux *fidéicommiss*. » (*Mélanges hist.*, trad. de Villemain.)

Ce même saint Jérôme écrit à une jeune veuve, sa pénitente : « Ma chère Furia, en restant sans enfants, à qui laisserez-vous vos immenses richesses ? A Jésus-Christ, qui ne peut mourir, à Jésus-Christ qui est votre Maître et votre héritier » (*Epist. 47 ad Furiam*).

Saint Jean Chrysostôme employait son éloquence à persuader aux femmes riches qu'elles n'avaient rien de mieux à faire que de donner leur argent à l'Eglise. Il écrit à une jeune veuve de Théradius : « Si le désir d'avoir un administrateur de vos grands biens vous engage à prendre un second mari, je sais un endroit où votre fortune sera à l'abri des voleurs... le Ciel, ma chère sœur, oui, le Ciel, qui vous paiera des intérêts énormes... »

— Et ce sont les Chrétiens qui parlent de la rapacité des Juifs ?

Saint Jérôme écrit à sa chère Eustachium : « Fuis, ma fille, fuis ces moines que tu verras chargés de chaînes, avec une barbe de bouc, un manteau noir et les pieds nus malgré le froid. Ils entrent dans la demeure des nobles, trompent les pauvres femmes, ils feignent la tristesse et s'imposent de longs jeûnes, ils s'en dédommagent la nuit par des repas furtifs » (*Epist. ad Eustachium*). Saint Jérôme avait été lui-même ermite, et il dit que sous le froc les tentations sont plus fortes que dans les sociétés les plus dissolues et que les moines ont toutes les jalousies, toutes les méchancetés et tous les vices.

Enfin, Ammien Marcellin dit : « Quand je considère la splendeur de Rome, je comprends que ceux qui convoitent la place d'évêque

de cette ville mettent tout en œuvre pour y arriver, puisqu'elle leur procure un établissement sûr où ils sont enrichis par les offrandes des dames. Ils sortent dans des chariots dorés, splendidement vêtus, et font si bonne chère que leurs tables surpassent celle des rois. » (Traduction de l'abbé Fleury.)

Tel fut le rôle des femmes dans le Catholicisme naissant, exploitées et trompées, et cela dès l'origine même du mouvement révolutionnaire de l'Eglise.

CONCLUSION

Opinion des modernes sur Jésus

La légende de Jésus a toujours soulevé de vives discussions. Dans les premiers siècles du Christianisme, cette légende fut le fond de toutes les hérésies, ce qui prouve que les contemporains ne l'admettaient pas, puisqu'ils la discutaient.

Les auteurs du temps, Tacite, Pline, Suétone, disent à peu près ceci : « Il y a parmi les Juifs des sectaires qu'on appelle *Chrétiens*, du nom d'un certain Christ, leur maître. » Mais ces auteurs ne nomment pas Jésus. Sous Claude (de 41 à 59) se répandit le bruit qu'il s'était élevé en Galilée une secte qui admettait l'incirconcis comme le circoncis, qui laissait l'usage des viandes et admettait les pratiques des Hellènes.

Mais, pas plus chez les historiens romains que chez les historiens juifs, nous ne trouvons le récit de la vie et de la condamnation de Jésus.

Les deux historiens qui ont parlé de Jésus sont Eusèbe et Macrobe.

Eusèbe, évêque de Césarée, qui vivait au iv^e siècle, dit dans son 8^e Livre, chap. 2, qu'il a narré tout ce qui pouvait glorifier l'Eglise et supprimé tout ce qui pouvait la déshonorer.

Macrobe, qui vivait au v^e siècle, n'a fait que répéter la légende qu'il avait entendu raconter.

Les Gnostiques ne croyaient pas à l'existence de Jésus. Ils pratiquaient l'hérésie appelée *Docétisme*, qui consistait à dire que Jésus n'avait que l'apparence de la chair humaine et, par conséquent, n'était pas né d'une vierge et n'avait pas souffert sur le Calvaire. Comment les Gnostiques contemporains de Jésus, ou très rapprochés de son époque, auraient-ils eu des doutes sur son existence s'il avait réellement vécu ?

Actuellement, l'existence de Jésus est envisagée de différentes manières :

1^o Les uns croient naïvement la légende chrétienne avec ses absurdités et ses miracles. Ils ne demandent pas de preuves, on ne pourrait pas leur en donner, ils veulent que cela ait été ainsi parce que c'est cela qu'ils ont appris dans leur enfance, et ils aiment le *doux Jésus* qu'on leur a inventé.

2^o D'autres admettent que Jésus a existé, mais n'admettent pas la légende chrétienne et cherchent à reconstituer le personnage par le raisonnement ; ils le jugent par les écrits des auteurs les plus anciens ou par les *Evangelies* ; et ceux-là arrivent à présenter Jésus comme un fou, un criminel, justement châtié de tous ses crimes. C'était l'opinion des libres-penseurs du moyen âge.

D'autres, comme Renan, nourris de l'admiration conventionnelle suggérée au séminaire, se contentent de modifier la légende, nous donnant, à la place d'un Dieu, un sage d'une haute valeur morale.

Cette appréciation est presque aussi absurde que la légende, étant donnée l'œuvre jésuite qui est un démenti formel de la sagesse prêtée à l'homme et à son œuvre. Renan a été admiré parce qu'il a fait un beau roman. *La Vie de Jésus* est un chef-d'œuvre de littérature et d'imagination. Il y a gagné une grande renommée, tandis que les savants qui restent sur le terrain de la réalité ne sont pas lus.

3^o Les troisièmes nient l'existence de Jésus et démontrent qu'aucun document historique du temps ne mentionne ce personnage — sage ou fou. Personne à Rome n'a eu connaissance des faits qui se seraient passés en Judée — province romaine — ; le prétendu massacre des innocents, ordonné soi-disant par Hérode, n'a jamais eu lieu ; la condamnation à mort de Jésus et de Jean-Baptiste n'a laissé aucune trace dans les archives ou dans les livres du temps ; le tremblement de terre et les phénomènes cosmiques, d'ordre miraculeux, du reste, qui accompagnèrent sa mort, n'ont été constatés par aucun savant de l'époque (1).

(1) Quand on parle des ténèbres qui se répandirent sur toute la terre à la mort de Christos, on entend par là l'ignorance qui allait régner, non un cataclysme physique. On en fit une éclipse.

Saint Justin et Tertullien, à propos de cette éclipse, disent aux empereurs :

Il en est parmi eux qui soutiennent encore l'existence de Jésus, qui avouent qu'on ne connaît, de sa vie, que cinq faits : 1^o son séjour au désert comme disciple de Hanon de Béthulie ; 2^o son apparition aux Galiléens ; 3^o son entrée triomphale à Jérusalem ; 4^o son jugement par le Sanhédrin ; 5^o son exécution par le gouverneur romain.

Or les *Actes des Apôtres* et les *Epîtres* nous démontrent que Paul a ignoré ces faits, et, cependant, quels arguments pour lui s'il les avait connus !

Ces *Actes* et ces *Epîtres* nous prouvent que ces faits étaient ignorés en Judée quand Paul fut arrêté et jugé.

L'opinion aujourd'hui est entraînée vers ce courant nouveau. Le Dr Wahn, qui déprécie ce Jésus « qui n'a rien inventé », dit que ce n'est peut-être qu'un mythe établi d'après le Krishna des Indes.

Un autre genre de preuve de la non-existence de Jésus, c'est le soin apporté par les Catholiques à interpoler, dans les éditions les plus modernes des auteurs anciens, des paragraphes mentionnant vaguement Jésus, ou bien, ce qui est plus maladroit encore, à faire annoncer de temps en temps dans les journaux qu'on vient de découvrir soit des documents (1), soit des portraits qui affirment Jésus.

La ruse est trop grossière, elle vient trop tard. Si les documents qu'on prétend trouver aujourd'hui — parce que les savants s'en occupent — étaient authentiques, l'Eglise n'aurait pas attendu

« Le fait est écrit dans vos archives. » Cela se rapporte au temps passé, non à l'époque chrétienne. Saint Jérôme (*in Joël*, II), saint Hilaire (*De Trin.*, III, 2), saint Cyrille (*in Joël*, II), Théodoret (*in Is.*, 1-3-6), amplifient Tertullien et ajoutent que le soleil ne put continuer sa course.

(1) En voici des exemples :

Le premier document authentique sur le crucifiement du Christ.

C'est M. Marucchi, directeur du musée égyptien du Vatican, qui vient de le découvrir. C'est une composition à la mine de plomb représentant la mise en croix. L'auteur de ce dessin devait être un des soldats qui assistèrent au supplice, car, au-dessous de chacun des gardes représentés sur le tableau, il a inscrit soigneusement le nom de ce camarade.

Le rapport de Pilate

Les journaux anglais racontent qu'on aurait retrouvé, dans les archives du Vatican, un rapport adressé par Ponce Pilate à l'empereur Tibère au sujet de crucifiement de Jésus-Christ. D'après certains journaux, il s'agirait, non pas de l'original même du rapport, mais d'un manuscrit datant à peu près de l'an 150 de notre ère et où ce rapport se trouverait mentionné.

1.800 ans pour les connaître et toujours elle les aurait mentionnés ; elle en aurait même fait de précieuses reliques.

La discussion sur l'existence de Jésus dure depuis longtemps, car Fabre d'Olivet s'élève contre les négateurs de Jésus, ce qui prouve que de son temps (il est mort en 1825) la critique s'élevait déjà contre l'existence historique du prétendu fondateur du Christianisme. Il dit : « On sait assez qu'il s'est trouvé de nos jours des hommes assez peu judicieux pour nier l'existence physique de Jésus » (*Etat social*, t. II, p. 57). Il dit ne pas lesquels.

Dans les temps modernes, la discussion a été reprise. Strauss est d'avis que, pour créer la légende du Christ, on ne sortit pas de la mythologie judaïque ; il nous montre en lui un Adam Kadmon, un Moïse, un Elie, un Messie, un Christ rédempteur, un Dieu sauveur. « Du jour où il fut sérieusement question de « biographier le Christ » au point de vue dogmatique, c'en était fait de lui — et réciproquement ; si l'on voulait — écrit Strauss — maintenir le Christ dogmatique, il fallait renoncer à la biographie. Seulement, ajoute M. André Ibels, il n'était plus temps : le Christ était trop vieux ; et, lorsque l'on tenta de sortir du sépulcre l'Homme-Dieu, sa philosophie retourna aux grands esprits qui l'avaient précédé et son corps tomba en poussière ; l'œuvre aromatique de Joseph d'Arimathie était achevée. »

Bauer prétend que la légende du Christ fut faite avec celles de Zarathustra, de Krishna et de Bouddha.

Remarquons encore que, si Jésus avait existé dans les conditions où sa légende l'affirme, il aurait parlé l'araméen et même l'hébreu ; les belles paroles qu'on lui attribue auraient été dites dans les langues qu'on parlait en Judée ; cependant, nous ne les connaissons que par des écrits grecs, aucune tradition hébraïque ne les a recueillies, aucun écrit le mentionnant de son temps ou postérieur à son temps n'existe dans la langue de la Judée.

M. Ernest Havet, dans ses *Origines du Christianisme* (t. III, p. 493), dit : « Une grande surprise est réservée à la critique, c'est celle de reconnaître à quel point la personne de Jésus reste ignorée, combien sa trace dans l'histoire est, pour ainsi dire, imperceptible, et combien il paraît avoir été pour peu de chose dans la révolution qu'on désigne par ce nom du Christ, devenue inséparable de son nom. »

En effet, nous ne trouvons dans l'histoire aucune trace du

passage sur la terre d'un Juif appelé Jésus. Ce nom représente une fiction dont l'imagination des ignorants a fait un être réel, et ce sont ces ignorants, qui étaient des fanatiques, qui se sont occupés de lui créer une existence terrestre.

La véritable histoire ne parlant pas de Jésus, il reste donc une seule source pour le connaître : les Evangiles.

Dans Justus, qui vivait au 1^{er} siècle, il n'en est pas parlé.

A ce sujet, Fréret dit :

« Josèphe et Juste de Tibériade se sont distingués chez les Juifs par les histoires de leur nation, qu'ils écrivirent tous deux dans le même temps ; ils vivaient dans le pays où Jésus-Christ venait de finir ses jours miraculeusement ; les disciples de Jésus-Christ, qui faisaient, dit-on, de plus grands miracles que leur Maître, étaient concitoyens et contemporains de ces deux historiens. Juste et Josèphe devaient n'avoir entendu parler que des prodiges de cet Homme-Dieu, qui était ressuscité après avoir, à la vue de tout le peuple, obscurci le ciel et fait trembler la terre en mourant ; ils pouvaient encore moins ignorer les miracles des premiers Chrétiens et des Apôtres, puisqu'ils vivaient avec eux ; ils devaient du moins connaître le nom de cette secte nouvelle, dont Dieu secondait alors l'établissement par tous les dons de son esprit, et par la vertu éclatante de son bras ; mais non, ces deux historiens ont ignoré toutes ces choses ; le nom du nouveau Messie, la secte même des Chrétiens, tout cela leur est inconnu. Juste de Tibériade avait composé son histoire générale de la nation depuis Moïse jusqu'à son temps ; cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous ; mais le savant Photius, qui l'avait lu, nous assure formellement que l'auteur ne faisait aucune mention ni de Jésus-Christ, ni de ses miracles, ni de sa secte. Josèphe, qui contredit l'histoire de Juste en plusieurs choses, est néanmoins conforme avec lui sur le silence qu'il observe à l'égard de Jésus-Christ et de ses sectateurs. Quoique cet historien soit entré dans un détail infini de tous les événements un peu considérables, quoiqu'il parle de toutes les sectes qui subsistaient avant lui et qui s'étaient formées de son temps parmi les Juifs, quoiqu'il fasse mention de plusieurs fanatiques célèbres qui avaient entrepris d'en former de nouvelles et qui avaient échoué dans leurs entreprises, les Chrétiens et leur Messie lui avaient échappé. » (Fréret, *Œuvres*, Examen critique du Nouveau Testament, t. II, pp. 192 et suivantes.)

Une opinion plus récente et plus vraisemblable est celle de Bahrdt et Venturini, rapportée par Guignebert dans son *Problème de Jésus* (p. 37). Il dit : « Dès avant le début du xix^e siècle, deux doctrines avaient été formulées, qui ruinaient également l'historicité du Jésus évangélique, mais se séparaient sur un point essentiel ; l'une, celle dont Bahrdt et Venturini ont fixé la formule, admettait qu'un personnage nommé Jésus avait vécu et prêché, mais elle soutenait que rien de sa réalité ne subsistait dans les Evangiles, qui se fondaient uniquement sur des mythes : le vrai Jésus, élevé au sein de l'Essénisme, société secrète où s'était, en quelque sorte, concentrée la sagesse religieuse de Babylone, de l'Egypte, de l'Inde et de la Grèce, poussé et soutenu par les chefs de l'Ordre, en avait *simplement propagé la doctrine.* »

Or, ce personnage qui vivait parmi les Esséniens, c'est Johana ; cela se rapproche de la réalité, quoiqu'il reste toute l'histoire vraie à établir, comme nous l'avons fait dans ce livre.

L'historien Josèphe

Fréret vient donc de nous dire que l'historien Josèphe n'aurait connu ni les Chrétiens ni leur Messie. Cependant, on l'a interpolé, dans les nouvelles éditions de son livre, un passage qui ne se trouve pas dans l'original et dont le style révèle clairement l'origine. Si un Juif, comme Josèphe, avait écrit sur Jésus, à cette époque, il l'aurait fait avec partialité et aurait mis dans son récit des idées juives. Au contraire, ce passage ne contient que des idées catholiques. Le voici : « En ce temps était Jésus, qui était un homme sage, si toutefois on doit le considérer simplement comme un homme, tant ses œuvres étaient admirables. Il enseignait ceux qui prenaient plaisir à être instruits de la Vérité, et il fut suivi, non seulement de plusieurs Juifs, mais de plusieurs Gentils ; c'était le Christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints Prophètes l'avaient prédit et qu'il ferait plusieurs autres miracles. C'est de lui que les Chrétiens, que nous voyons aujourd'hui, ont tiré leur nom. »

Et c'est là tout ce qu'un historien contemporain appartenant au parti contraire aurait trouvé à dire !...

Dans un livre intitulé « *Que penser de la Bible ?* », écrit par un groupe de prêtres qui ne se nomment pas, on mentionne le prétendu témoignage de l'historien Josèphe et on ajoute (p. 310) :

« Eusèbe, du iv^e siècle, saint Jérôme, du v^e, le citent comme vrai, et ce texte se trouve dans tous les exemplaires actuellement connus ; mais, d'autre part, aucun auteur des deux premiers siècles n'en fait mention, tels Justin, Tertullien, qui sûrement ne l'auraient pas négligé. Origène écrit plusieurs fois que Josèphe n'a jamais reconnu Jésus pour le Christ. Photius, si fidèle dans les extraits qu'il fait, ne place aucun texte de ce genre dans ceux tirés de Josèphe. De plus, cet endroit coupe un récit en deux, ce qui dénote une interpolation. En effet, un peu avant, Josèphe raconte un massacre de Juifs, et il continue après l'interpolation : « Il arriva un autre malheur », ce qui ne suit pas du tout le témoignage sur Jésus.

« Dans Josèphe (p. 856), à propos du grand sacrificateur, il est dit : « Ananus était un homme audacieux et entreprenant, et de la secte des Sadducéens, qui sont les plus sévères de tous les Juifs et les plus rigoureux dans leurs jugements. Il prit le temps de la mort de Festus et qu'Albinus n'était pas encore arrivé pour assembler un conseil devant lequel il fit venir Jacques — frère de Jésus, nommé Christ (1) — et quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la loi et les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut à tous ceux des habitants de Jérusalem qui avaient de la pitié et un véritable amour pour l'observation de nos lois. Ils envoyèrent secrètement vers le roi Agrippa pour le prier de mander à Ananus de n'entreprendre plus rien de semblable ; ce qu'il avait fait ne se pouvait excuser. »

« Les miracles de Jésus-Christ, dont l'éclat s'est accru à mesure qu'ils se sont éloignés de leur source, étaient encore trop récents pour être connus de Josèphe ; le Christianisme faisait, dans ce temps-là, trop peu de figure pour être mis au rang des sectes ; l'historien n'a pas oublié le fameux Galiléen Judas, qui fut le prince et l'instituteur des Sicaire. Le fanatique Jonathas, suivi sur le mont des Oliviers par trente mille personnes, a trouvé place dans son histoire, aussi bien que Theudas, ce nou-

(1) Jacques était le frère de Johana.

veau Josué, qui conduisit la populace imbécile sur le bord du Jourdain, l'assurant qu'il lui ferait passer ce fleuve à pied sec. Cet autre fanatique qui, sous le gouvernement de Pilate, coûta la vie à un grand nombre de Samaritains, ne lui est pas échappé ; mais le Prince de la secte chrétienne ne lui a pas paru digne d'être mis au nombre de ces hommes célèbres. Si Josèphe a connu Jésus-Christ, il n'a pas daigné en faire mention, et il l'a sans doute confondu avec cette foule de fourbes et de visionnaires qui s'élevaient alors dans la Judée et dont il parle seulement en général, de ces prophètes qui, comme il dit, se faisaient suivre par un peuple stupide, sous prétexte de prodiges imaginaires qu'ils promettaient de lui faire voir. Ce qu'il y a de singulier et d'humiliant en même temps pour les Chrétiens, c'est que Josèphe a jugé le précurseur du Messie plus digne qu'on en fit mention que le Messie même ; il parle honorablement de Jean-Baptiste. « C'était, dit-il, un homme pieux, qui exhortait les Juifs à la vertu, leur recommandant de joindre la pureté du corps à celle de l'âme, et, comme il était toujours suivi par une grande foule de peuple, Hérode, craignant qu'il n'excitât quelque sédition par le pouvoir qu'il avait sur cette multitude, le fit arrêter et l'envoya prisonnier au château de Machera. Les Juifs, ajoute-t-il, attribuèrent la défaite de ce Prince par les Arabes à un châtement du Ciel pour une action si injuste. » Les Évangélistes, comme on sait, attribuèrent l'emprisonnement de saint Jean aux reproches qu'il faisait à Hérode sur son mariage illégitime avec la femme de son frère ; ils disent même qu'Hérodiade demanda et obtint sa tête, dans sa prison. Josèphe n'a dit ni l'un ni l'autre, et c'était là l'occasion de le faire. Pour ce qui est de la qualité de précurseur du Messie, que les Chrétiens ont donnée à Jean afin de relever leur Maître, c'est une pure imagination, qui n'a point de fondements.

« L'historien juif parle de Jacques, que le Grand-Prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accusant d'avoir contrevenu à la loi : « Et cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avaient de la piété. »

« Josèphe s'en tient là et n'en dit rien davantage ; il n'y a qu'à voir Eusèbe et les autres après lui, on y trouvera que Josèphe n'attribue pas moins que la ruine de Jérusalem à une punition divine pour la mort de Jacques. Les mêmes Chrétiens qui, sur la fin du III^e siècle, insérèrent grossièrement le passage de Jésus-

Christ dans l'histoire de Josèphe, ont sans doute ajouté, après la mort de Jacques, ces autres mots : *frère de Jésus, nommé Christ*. Cette petite fourberie imperceptible paraît une dépendance de l'autre.

« Quant au fameux passage de Jésus-Christ, ce point critique a été si bien discuté par d'habiles gens, qu'il est inutile de répéter sur cela ce qu'ils ont déjà dit ; c'est un passage grossièrement cousu, qui interrompt tout le sens : qu'on le retranche, l'ordre et la raison se retrouvent d'accord ; il est en lui-même absurde, en ce qu'il fait dire à Josèphe que Jésus-Christ était le Christ prédit et annoncé par les Prophètes ; qu'il était plus qu'homme, tant ses œuvres étaient admirables ; qu'il était ressuscité le troisième jour après sa mort et qu'il est apparu vivant à ses disciples ; en un mot, il fait parler l'historien comme un Évangéliste, ce qui est l'absurdité même dans un Juif aussi zélé que Pharisien déclaré, dans un homme aussi éloigné du Christianisme que l'était Josèphe.

« Outre cela, ce passage a été inconnu pendant plus de deux cents ans à tous les apologistes de la religion chrétienne et à tous les Pères du premier temps, dont plusieurs ont assuré même que Josèphe n'avait jamais connu Jésus-Christ, et l'imposture des Chrétiens est si avérée, pour ce qui est de supposer, sans aucune pudeur, toutes sortes d'ouvrages favorables à leur secte, qu'elle suffirait seule pour décider la chose. »

On a fait une autre remarque. On s'est demandé comment il se fait que Philon d'Alexandrie, homme savant, curieux, philosophe et très attaché à sa religion juive, n'a eu aucune connaissance de Jésus qui devait être son contemporain ; — ni ses miracles ni sa doctrine n'ont été connus à Alexandrie, alors qu'il y avait cependant un va-et-vient de voyageurs et une diffusion des idées. Le nom même des Chrétiens lui est inconnu, ou du moins ne veut-il pas paraître le connaître, peut-être parce qu'il s'agit d'un mouvement féministe. Mais il connaît les Thérapeutes, c'est un de leurs noms.

Le vrai et le faux Christianisme

Le néo-christianisme fondé par Paul ne fut qu'une imitation du premier Christianisme fondé par Johana. Les nouveaux Évangiles masculinistes ne furent qu'une œuvre de démarquage

de l'Évangile primitif, auquel ils ont ajouté la légende de Jésus et les miracles qu'ils lui attribuent.

Pour le reste, ils se sont contentés de mettre au masculin ce qui était au féminin, de revendiquer pour l'homme ce que les premiers Chrétiens avaient revendiqué pour la femme. Et, de tout cela, il est résulté une confusion grotesque de la psychologie des sexes, qui a fait du Nouveau Testament un livre ridicule.

C'est parce qu'il s'agit d'une lutte de sexes que cette histoire du premier Christianisme est restée si obscure, aucun homme ne pouvant sûrement démêler ce qui est féminin de ce qui est masculin, — et, quand l'un d'eux s'en aperçoit, par solidarité masculine, il se tait.

« Il faut avouer, dit Fréret, que le premier siècle de l'Eglise a enveloppé cela d'un nuage épais qui sera toujours impénétrable aux critiques ; et malheureusement l'épaisseur de ce nuage, en cachant le point fondamental de la foi chrétienne, c'est-à-dire la qualité des auteurs évangéliques (leur sexe, devrait-on dire) et le temps où ils ont écrit, servira éternellement d'asile à l'incrédulité » (t. II, p. 134).

Et il ajoute :

« A travers cette obscurité qui couvre le berceau de l'Eglise, les fidèles, éclairés d'une lumière céleste, ont su discerner les vrais Évangiles d'avec les faux ; mais ceux que le flambeau de la foi ne guide pas dans ces épaisses ténèbres ne démêleront jamais le vrai d'avec le faux, ou plutôt n'apercevront dans cette confusion d'écrits évangéliques d'autres conformités que celle d'un merveilleux outré qui révolte la raison ; ils traiteront également de fable les livres apocryphes et les ouvrages des Apôtres. »

En résumé, le Nouveau Testament n'est que le rappel de l'histoire de David, l'enseignement des Mystères dénaturé, l'histoire de Johana attribuée en partie à Jésus et le démarquage de son Évangile rappelant l'antique règne de l'Esprit féminin et annonçant sa résurrection afin de remettre le monde tel qu'il était autrefois, sous la loi morale de Myriam.

L'esprit féminin, c'est la parole de Vérité. Jean dit (16, 13) : « L'Esprit de Vérité vous conduira dans toute la Vérité. »

(18, 37) : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la Vérité. »

La parole de Vérité, c'est le Verbe co-éternel à la Déesse féminine. On en fera la parole du Dieu masculin.

C'est dans les Évangiles de Johana qu'on prend l'idée de faire de Dieu et de Jésus des personnes *spirituelles*. Le Saint-Esprit de la Déesse a été jusque là féminin, et, comme il est co-éternel à la Déesse, les personnes de la Trinité masculine seront aussi co-éternelles.

C'est à ce dogme que répond Arius.

Pour les masculinistes, c'est le *filis de l'homme* qui devient le *Verbe de Dieu*. C'est lui qui hérite des attributs de la Déesse, en ne se reconnaissant que le *filis de son père*. C'est en lui, cependant, que va se faire *l'incarnation* du Verbe (la parole de Vérité de l'Esprit féminin qu'il nie).

Quel blasphème !

La religion dont Jésus a été, non pas le fondateur, mais le prétexte, n'est qu'une parodie des Mystères. On y trouve :

La Foi demandée à l'homme parce que la Femme est Déesse, donc il faut croire ce qu'elle dit.

Les masculinistes répondent :

Jésus-Christ est Dieu, — donc il faut croire à sa parole.

L'Espérance :

La Déesse a perdu sa puissance, elle est morte à la vie sociale, mais elle ressuscitera et on attend sa nouvelle apparition.

La légende populaire avait depuis longtemps fait de ce mystère une histoire grotesque :

La Femme, *Yona*, devenue Jonas, avait été avalée par le monstre marin Léviathan, le Prêtre, dont les Lévites qui ne veulent pas se reconnaître font une baleine. Mais Jonas revient à la vie après trois jours et trois nuits passés dans le corps de la baleine, et c'est pour cela que Jésus devait rester trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

Cette résurrection de Jésus était discutée et niée par les Juifs qui disaient : « Les disciples ont volé le corps nuitamment. » Ceci est encore pris dans l'histoire de David dont le corps avait été volé dans sa sépulture par un roi de Juda. C'est pour répondre à cette objection qu'on fait garder le tombeau.

D'autre part, l'espérance d'une résurrection n'a de raison d'être qu'avant la venue d'un sauveur. Du moment où il est

arrivé, il n'y a plus de raison pour l'espérer, puisqu'on le possède. On n'espère que ce qu'on n'a pas.

La Charité :

Ce mot désigne l'amour, fonction du *cerveau féminin* que jamais l'homme n'a bien comprise.

C'est sur ce dogme de l'amour cérébral que sera basée l'idée d'une religion d'amour qui a pour base le *rachat de l'humanité* par la loi du sexe féminin, qu'on exprimera en disant : par le sang de la Femme.

Les Catholiques diront aussi que leur religion a pour base le rachat par le sang de Jésus.

Mais, mise dans le sexe mâle, cette loi du sexe féminin devient une incohérence.

Et, simultanément, on fera du cœur de Jésus (symbolisant le phallus) le facteur de l'amour. On embrouille encore la *loi des sexes* en donnant à l'homme le nom de Christ (oint ou plutôt ointe). Puis on donnera à l'homme la *transfiguration* de la Femme, son embellissement dans l'amour, et l'*Ascension* qui est la montée du Principe de vie vers le pôle cérébral où s'accumule la réserve nerveuse de la Femme. Cela deviendra la montée de l'homme au Ciel. L'omniscience de la Déesse, l'intuition, qui est le résultat de cette réserve nerveuse en elle, sera imitée par le miracle — science concrète — qu'on oppose à sa science abstraite, qui fut la Magie blanche des anciens temps et dont les Prêtres ont fait la *Magie noire*.

Puis, dans cette expression : *conception immaculée*, on rappellera, mais sans le dire, qu'elle est sans tache et que le péché ne l'atteint pas, et cela servira à faire la *conception miraculeuse* de Jésus. Ne pouvant pas mettre dans son sexe la conception féminine, on la met à sa naissance.

Comment peut-on comprendre l'histoire des religions, à travers les raisonnements faux qu'ont fait naître les luttes de sexes, si l'on n'a pas étudié préalablement la physiologie et la psychologie comparée de l'homme et de la Femme, puisque c'est cette science qui éclaire tout ?

Si on fait des Apôtres des humbles, des pêcheurs et des simples, c'est encore par imitation, parce qu'on désignait les femmes et les féministes du temps par ces mots : « les petits et les humbles » (les *anavim*).

Cela voulait dire : celles qui n'ont pas de place dans la société des hommes, celles qui ne sont rien dans le monde masculinisé.

Cependant, pour accomplir les Ecritures annonçant la revanche des femmes *retranchées*, on croit devoir prêcher devant les petits et les humbles.

Et ceci nous explique le mélange d'humilité et d'orgueil mâle qui se trouve dans les Évangiles.

Ce que les Jésuites ont fait de Jean-Johana nous montre à quel degré de perversion et de fausseté ils étaient arrivés.

Ce n'est pas assez, pour eux, d'avoir changé son sexe ; sous la forme masculine qu'on lui donne, on va lui faire jouer le rôle humiliant d'un disciple de ses ennemis.

Ainsi, Jean « surnommé Marc » est cité dans les Actes, comme un *disciple de Paul* qui, plus tard, s'est séparé de son Maître (Actes, 12, 15 ; 13, 37-39), — alors que c'est Paul qui fut le disciple révolté qui trahit sa *Maîtresse*. Ce qui prouve bien que c'est à Jean (Johana) que se rapporte le premier Christianisme, c'est ce verset de saint Matthieu (ch. XI, 12) : « Depuis les jours de saint Jean-Baptiste, il y a foule pour entrer dans le royaume des Cieux. »

Est-ce pour cela aussi que les Théosophes enseignent que Jésus fut la réincarnation de Jean-Baptiste ?

C'est bien Jean-Johana qui a fourni l'idée mère des Évangiles, elle qui en a écrit le fond ; les belles phrases, les belles maximes sont les siennes ; les hautes vérités viennent d'elle. Mais de tout cela les hommes se sont emparés et ils y ont ajouté tout ce qui leur a convenu.

Si, dans l'Évangile actuel, le style de Jean paraît obscur et énigmatique, c'est parce qu'on ne comprend pas le féminisme qui y est resté, et aussi parce qu'on en a supprimé ce qui pouvait le rendre clair. L'obscurité du style est l'œuvre des reviseurs, elle est le résultat des altérations maladroites de ceux qui ont voulu cacher la lumière.

« Tout ressent le mystère dans son Évangile », dit Fréret (t. II, p. 47).

On suppose que l'Évangile de Jean a été écrit par un reviseur, quarante ans après celui de Luc. Pour faire croire que c'est Jean qui l'a écrit, on le fait vivre 70 ans après la mort de Jésus, dont *elle* devient le disciple bien-aimé. Elle était morte évidemment quand on a écrit ce mensonge, qu'elle aurait démenti.

L'Évangile primitif de Johanna fut une résurrection des idées féministes cachées pendant la persécution juive, et cachées sans doute aussi pendant la grande persécution romaine. Son Évangile revisé — dit *selon Jean* —, celui que firent les Jésuites, en fut la parodie.

Et, malgré cela, il a plus de valeur que les trois autres.

Il est probable qu'au début on lutta contre cette grande femme sans avoir lu ses quatre livres qu'on ne cite jamais. On devait faire autour d'elle la conspiration du silence, qu'on appelait alors l'hermétisme.

Il fallut alors que ses ennemis, pour se donner du prestige, se servissent d'un de ses livres pour rédiger les leurs. C'est parce qu'un de ses écrits a été volé et plagié que l'*Évangile selon Jean* a été mis en évidence et qu'il nous en est resté quelque chose.

C'est ainsi qu'il est arrivé à la postérité sous une forme dénaturée et pour servir au triomphe de la cause de ses adversaires. Et cependant la publication de ce livre provoqua une rénovation littéraire à la fin du II^e siècle et au commencement du III^e.

Combien plus brillante eût été cette rénovation si elle avait eu lieu du vivant de son auteur et pour servir la juste cause qu'elle défendait ! Son style devint à la mode, sa doctrine fut prise, mais incomprise, et servit de base au nouveau dogme jésuite et à de nouvelles discussions philosophiques.

C'est dans l'*Évangile revisé selon Jean* qu'on osa mettre les choses les plus risquées concernant Jésus, — telle sa divinité qui n'est pas affirmée jusque là. Et cela parce qu'on savait que ce qui venait de Jean avait de l'autorité.

Dans *Que penser de la Bible ?* on nous dit : « On ne connaît pas sûrement le sens, l'origine et le but de plusieurs Épîtres attribuées aux Apôtres et de l'Apocalypse attribuée à saint Jean. »

En effet, on ne peut pas comprendre l'esprit du vrai Christianisme si l'on ne sait pas qu'il s'agit d'une lutte de sexes.

On ne peut pas non plus comprendre dans quelles circonstances on a créé la légende de Jésus et forgé son histoire, si l'on n'a comme source que le Nouveau Testament.

La question doit être posée sur un autre terrain, celui de la psychologie qui nous montre à quelles impulsions obéissaient les hommes de cette époque, alors que le droit romain venait d'affirmer la puissance masculine, ce qui révoltait la Femme. Et c'est

pour répondre à cette révolte qu'on créa le Dieu *Père* et le Dieu *filz de l'homme*, — déclarant que le Père, du haut du Ciel, ne reconnaît sur la Terre que les êtres mâles avec lesquels seulement il se met en relation par l'intermédiaire de son fils. Mais tout cela même serait difficile à comprendre si on en faisait un fait isolé. Il faut le rattacher à l'époque antérieure pour en comprendre la signification réelle.

Il faut savoir, d'abord, que l'Ancien Testament, sur lequel le Nouveau s'appuie, était déjà un livre altéré, un livre destiné à *cachez quelque chose*. Si on ne sait pas qu'il y a déjà dans les anciennes Écritures quelque chose que *l'on cache*, on ne peut pas comprendre les nouveaux Évangiles, puisque c'est le même mensonge qui continue.

TABLE DES MATIÈRES

L'ÈRE DE VÉRITÉ

LIVRE V

	Pages
PRÉFACE	▼
LE MONDE CHRÉTIEN	
CHAPITRE PREMIER	
Premier siècle de notre ère	
La fin d'un monde.....	1
La Résurrection.....	4
L'Androcratie romaine.....	6
Les sectes juives et israélites	10
Les Sadducéens.....	10
Les Pharisiens.....	11
Les Esséniens.....	13
Origine lointaine du Christianisme.....	16
Christ	18
Le premier Christianisme.....	22
Johana	26
La naissance et l'enfance de Johana.....	27
La famille de Johana.....	28
Comment Johana devint Jean-Baptiste.....	29
Les Livres sacrés.....	33
Appréciation des écrits de Jean dans le Dictionnaire des Sciences religieuses de Lichtenberger.....	35
Epîtres de Jean.....	36
L'Église Johanite.....	38
Le culte de Myriam dans le premier Christianisme.....	40
Le rôle messianique de Johana jugé par les modernes.....	47
La Palestine sous la domination romaine.....	50
État politique de la Judée au 1 ^{er} siècle de notre ère.....	51

Les Israélites en Occident.....	52
Persécution des Israélites Chrétiens à Alexandrie.....	56
Persécution des Israélites Chrétiens par les Juifs.....	56
Le communisme des premiers Chrétiens.....	58
L'Ordre des Esséniens.....	59
Les épreuves.....	60
Excommunication.....	62
Les grades.....	62
Les unions.....	63

CHAPITRE II

Trahison

Les Naasséniens.....	66
Dosithée.....	66
Theudas.....	67
Judas le Galiléen.....	67
Les Sicaires.....	70
Le nom du Messie masculin.....	71
La légende de Jésus.....	76
L'Apôtre Paul.....	79
Les sources de la légende pauliniste de Jésus.....	84
Contre la Femme.....	88
Les Livres des Chrétiens selon l'Église.....	90
Les auteurs du Nouveau Testament.....	91
Les plus anciennes copies du Nouveau Testament.....	94
Le Codex Vaticanus.....	94
Le Codex Sinaïticus.....	95
Le Codex d'Ephrem ou Palimpseste de Paris.....	96
Le Codex Alexandrinus.....	97
Les Évangiles avant le Concile de Nicée.....	99
La place des écrits dans le Nouveau Testament.....	100
Les Écrits apostoliques du 1 ^{er} siècle.....	101
Les Epîtres de Paul.....	102
Première Epître aux Thessaloniens.....	103
Seconde Epître aux Thessaloniens.....	105
Epître aux Galates.....	107
Première Epître aux Corinthiens.....	112
Seconde Epître aux Corinthiens.....	124
Epître aux Romains.....	131
Les Actes des Apôtres (de 100 à 125).....	133
Pérégrinus.....	159
La mort de Pérégrinus.....	160
Apollonius de Thyane.....	172
L'Epître de Barnabas.....	174
Les Nicolaïtes.....	175

CHAPITRE III

Les vrais Chrétiens

Les Apocryphes.....	177
Le Mont Calvaire.....	179
L'Évangile primitif.....	180
Les Apôtres du premier Christianisme.....	182
L'Apôtre Jacques.....	182
Épître de Jude apôtre.....	184
L'Apôtre Pierre (dit Céphas ou Kêpha).....	186
Les Nazaréens.....	190
Siège de Jérusalem.....	191
Les Juifs après la défaite de Jérusalem.....	193
L'Apocalypse.....	194
La mort de Johana.....	215
La mort de Jean est entourée de croyances surnaturelles.....	217
Philon d'Alexandrie (né vers l'an 20 avant notre ère).....	218

CHAPITRE IV

Confusion

Deuxième siècle.....	224
Coup d'œil sur l'état des esprits.....	226
Opinion des Chrétiens féministes sur les faux Chrétiens masculinistes.....	227
Celse.....	232
Les adversaires de la Bible au II ^e siècle.....	234
Jésus, Fils de l'homme.....	236
Le Pater.....	238
Prière des Israélites.....	239
Le Saint-Esprit féminin.....	240
Bar-Cochba, le Messie (mort en 135).....	241
La Prophétie et l'Ascension de Moïse.....	242
La Prophétie d'Hénoch.....	243
Le culte d'Isis à Rome au II ^e siècle.....	244
État d'âme et d'esprit de la jeunesse qui cherche la Divinité.....	248
Le Montanisme (Montanus, né vers 150, mort en 212).....	250
Les persécutions.....	251
Les Gnostiques.....	253
Les Ébionites.....	256
La Trinité des Gnostiques.....	257
Cédron (vers 143).....	257
Le Docétisme.....	263
Le système de Basilide d'Alexandrie.....	264
Système des Valentiniens (Valentin, né vers 140).....	265
Justin Martyr (mort vers 160).....	268
Les apologètes.....	270
Les Pères de l'Église contre les Gnostiques.....	271

Les Écoles d'Alexandrie au II ^e siècle.....	275
La Trinité à l'École d'Alexandrie.....	279
L'inspiration du Saint-Esprit.....	283
Psychologie catholique.....	285
Littérature chrétienne et néo-chrétienne au II ^e siècle.....	288
Les Pères apostoliques.....	290
L'Épître aux Hébreux.....	290
Épître de Clément de Rome.....	294
Les Clémentines.....	295
Le Pasteur d'Hermas (vers 140).....	295
L'Enseignement des douze Apôtres, ou Didachè (vers 150).....	296
Commentaires ou Explication des Paroles du Seigneur, Logia Kyriaka (vers 150).....	297
Seconde Épître de Pierre (révisée au II ^e siècle).....	297
Les Évangiles.....	298
L'Évangile dit de saint Jean.....	299
Transfiguration de Johana.....	305
Le quatrième Évangile (publié vers 170).....	308
Littérature juive.....	309
Les Psaumes de Salomon.....	311
Le Deutéronome.....	312

CHAPITRE V

Substitution

Troisième siècle.....	319
Les Livres canoniques.....	321
Constitution primitive de l'Église.....	323
Constitution de l'Église romaine.....	325
Évolution des idées au III ^e siècle.....	329
Montanus (mort en 212).....	330
Clément d'Alexandrie (150-217).....	331
Tertullien (160-240).....	335
Opinions divergentes, dites « hérésies ».....	336
Plotin (205-270).....	336
Porphyre (232-304).....	336
Les Pauliciens.....	337
Doctrines de Manès (240-270).....	337
Le Dieu nouveau et l'ancien Principe divin.....	342
Symbolisme secret — Rose-Croix.....	345
La Chambre noire (le passé).....	347
La Chambre infernale (le présent).....	347
La Chambre rouge (l'avenir).....	348
La Cène.....	352
Les Agapes.....	354
Le culte des premiers Chrétiens.....	355
Le Temple vivant du Dieu vivant.....	356

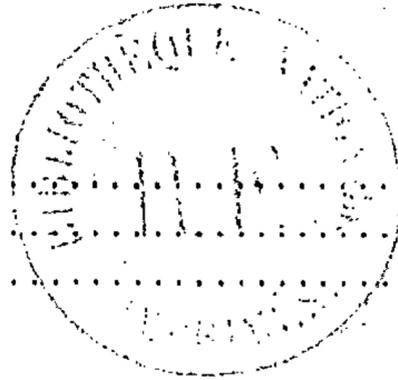
CHAPITRE VI

Domination

Quatrième siècle.....	360
Destruction des Livres chrétiens.....	360
L'Edit de tolérance de Constantin.....	361
La fraude pieuse.....	362
Eusèbe (268-338).....	363
Les hérésies.....	363
L'hérésie d'Arius.....	364
Le Concile de Nicée (en 325).....	365
Le Symbole des Apôtres.....	369
Constantin.....	373
La Croix de Constantin.....	376
La légende de la Croix attribuée à Hélène.....	381
Le Crucifix.....	386
La Croix, symbole obscène.....	386
L'empereur Julien (331-363).....	388
Les successeurs de Constantin — Théodose le Grand.....	392
Persécution de Théodose.....	393
Les Apologistes. Lactance, Arnobe.....	395
Saint Jérôme et la Vulgate (346-420).....	396
Saint Augustin (354-430).....	401
Le Concile de Constantinople contre les Macédoniens (en 380).....	402
Le vandalisme des Jésuites.....	404
Respectabilité des moines et des saints Pères d'après leur propre témoignage.....	405
Faiblesse et crédulité des femmes exploitées par les prêtres.....	407

CONCLUSION

Opinion des modernes sur Jésus.....	410
L'historien Josèphe.....	415
Le vrai et le faux Christianisme.....	418



Saint-Amand (Cher). — Imp. R. BussiÈRE

En vente chez Marcel GIARD, libraire-éditeur
16, rue Soufflot, et 12, rue Toullier, PARIS (5^e)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Œuvre de C. RENOZ comprend deux séries : la série scientifique, synthèse des lois de la nature, divisée en six livres et portant le titre général de *La Nouvelle Science*, et la série historique.

LA NOUVELLE SCIENCE

LIVRE I : Les Forces Cosmiques

Origine et Evolution des Astres. Principes d'une nouvelle physique de l'univers. 3^e édition, 1910 8 francs
La première édition, intitulée *La Force*, parue en 1890. 5 francs

LIVRE II : Les Facteurs de la Vie

La Substance universelle. Pluralité des Forces. Pluralité des Vies. Conception nouvelle de la chimie organique. Evolution de la matière. Synthèse des métaux (1920) 8 francs
Ouvrage publié en 1890 sous le titre de : *Le Principe générateur de la vie* 4 francs

LIVRE III : L'Origine Végétale

Les Familles naturelles. Les Evolutions phylogéniques. *Troisième édition de la 1^{re} partie*, comprenant l'origine végétale des mammifères (1905) 5 francs
La suite de l'ouvrage est inédite. Nombreuses planches et figures dans le texte.
Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1882, sous le titre de : *L'Origine des Animaux*, 603 pages 25 francs (*épuisé*)

LIVRE IV : Origine des Sexes

Cause cosmique de la différenciation sexuelle. Polarité inverse des deux sexes. Le dualisme physiologique *Inédit*

LIVRE V : Psychologie comparée de l'Homme et de la Femme

Base scientifique de la Morale. Explication des deux natures masculine et féminine pour faire cesser les luttes de sexes. 600 pages (1898) 15 francs
Résumé de cet ouvrage : *La Loi des sexes*, 20 pages 2 francs

LIVRE VI : Les Ages de la Terre

Origine, Evolution, Avenir de la Terre. Succession des vies à sa surface. Le cataclysme cosmique qui nous menace *Inédit*

-:- SÉRIE HISTORIQUE -:-

La série historique, qui comprend six livres, montre que l'histoire du monde primitif a été systématiquement cachée, qu'elle ne contient que des légendes dont il faut chercher le sens, des symboles mystérieux, des absurdités résultant d'une révision incohérente des textes primitifs.

C'est cette histoire cachée qui est restituée dans ces livres : ils expliquent l'évolution de la vie morale de l'humanité depuis ses origines jusqu'à nos jours. On y trouve la source lointaine des croyances, des traditions, des légendes, et l'histoire des diverses étapes du développement de la pensée humaine.

L'ÈRE DE VÉRITÉ

LIVRE I : Le Monde Primitif

Histoire de la Préhistoire

Origine de l'homme restituée. — Premiers stades de la vie humaine. — Enfance phylogénique. — Adolescence. — Ecllosion du sentiment religieux. — Première forme de la Divinité. — Le culte primitif — L'âge d'or.

Théogonie. — Gynécocratie. — Matriarcat. — Les premiers Livres sacrés. — Civilisation des temps anciens — Origine des Mythologies. 420 pages (1921). 15 fr.

LIVRE II : Le Monde Ancien

Origine du mensonge religieux

Apparition du Prêtre destructeur de la Religion naturelle — L'âge noir (Kali-Youga). — Polythéisme opposé à la Théogonie. — Révolution religieuse universelle. — La science primitive cachée par les Hermès. — Le Surnaturel opposé aux lois de la Nature. — L'autorité brutale usurpe le pouvoir de l'autorité morale. — Documents détruits ou altérés, Bibliothèques brûlées. — Renaissance Pythagoricienne. — Décadence des nations. — Fin de la civilisation antique. 495 pages (1924) 15 fr.

LIVRE III : Le Monde Israélite

Les Origines secrètes de la Bible

Le Sépher, première forme de la Bible. — Ce qu'il était. — Pourquoi on a caché le nom de son auteur. — Les sociétés secrètes fondées pour conserver son souvenir — La Divinité primitive des Hébreux. — L'Israélisme. — Ce que furent les *Sofetim* dont on a fait les juges. — Personnalité cachée et persécutée de Daud (dont on a fait David) — Pourquoi le grand cri de douleur jeté dans les Psaumes. — Les Mystères de Jérusalem, origine de la Franc-Maçonnerie. — Lutte de sexes. — Israël (ou les féministes) à Samarie ; Juda (ou les masculinistes) à Jérusalem. — Le Livre révisé par Esdras pour en dénaturer l'esprit. — La version des Septante en consacre les altérations. — L'exégèse moderne en recherche le sens caché. 418 pages (1925). 15 fr.

LIVRE IV : Le Monde Celtique

Celtes et Latins

Nous reprenons l'histoire des origines, chez les Celtes, pour montrer la grande civilisation partie du nord de l'Europe et répandue sur toute la terre.

Lutte morale en Gaule. — La vérité persécutée, la femme vaincue, le pouvoir brutal triomphant. — Les Mystères druidiques, les Chevaleries. — Transformation lente de l'ancien régime. 453 pages (1926). 15 fr.

LIVRE V : Le Monde Chrétien

Johanisme et Paulinisme

Le premier Christianisme. Tentative de restitution de la science antique et de l'ancien régime théogonique du peuple d'Israël. — Histoire de son fondateur caché qui est une femme, Johanah, dont l'Eglise a fait saint Jean.

Le second Christianisme fait par saint Paul en est l'antithèse. Il s'édifie sur la légende de Jésus et devient le Catholicisme. 429 pages (1927). 15 fr.

LIVRE VI : Le Monde Moderne

C'est par la terreur qu'on impose la doctrine nouvelle. — La Chevalerie, réaction contre le satanisme. — Les Vaudois et les Albigeois essaient une restauration féministe. — Les Templiers rapportent d'Orient les Mystères antiques. — L'Inquisition instaurée en France pour les combattre. — Réapparition de l'Immaculée Conception, souvenir altéré des anciens Mystères conservés dans l'ésotérisme. — La Réforme. — La Révolution — Les temps modernes. — Triomphe final de la raison après 3000 ans d'erreurs. — Renaissance morale.